PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
DEC 1 1925

32e Année. N° 22. 15 Novembre 1925.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
★ ★ ★	*Où va le Parlementarisme*	241
H. Berthélemy	*Questions d'Écoles*	248
Pierre Benoit	*La Ronde de nuit*	257
L. Delarue-Mardrus	*Œuvre, vie, amours d'Edgar Poe.* — I	270
Henry Lemonnier	*Les Tuileries inconnues (1664-1670)*	302
Maurice Genevoix	*Raboliot.* — IV	322
Ernest Lagarde	*La France et les Pétroles mexicains*	356
J. Dessaint	*Souvenirs d'un Proportionnaliste*	381
George Groslier	*La Reprise des Arts khmèrs*	395
Gustave Rudler	« *La Véritable histoire d'Ellénore* »	423
Henry Bidou	La Vie littéraire : *Parmi les Livres*	438
André Chaumeix	La Politique : *La Crise ministérielle*	449

Lettre de M. de Chappedelaine sur « *Notre Établissement naval* ».
Réponse du comte de Fels à M. de Chappedelaine.
Chronique bibliographique : J.-M. Bourget; M. Thiébaut.

Copyright 1925 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 4 FR. 50

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1925

La *Revue de Paris* publiera prochainement :

La Belle et la Bête

par ANDRÉ CORTHIS

L'Épos homérique

par VICTOR BÉRARD

Les Mémoires de Laugel

Un Saint colonial

par PIERRE MILLE

L'Araignée

par H. H. EWERS

Napoléon et Eugène de Beauharnais

par ARTHUR-LÉVY

Trois études sur la Critique

par ALBERT THIBAUDET

OÙ VA LE PARLEMENTARISME

Les événements qui se sont précipités depuis quinze jours ont justifié les craintes exprimées ici-même au sujet du Parlement. Il nous avait paru que les difficultés, éprouvées par les gouvernements, à sortir des embarras financiers n'étaient pas insurmontables, mais qu'elles étaient profondément aggravées par les tendances de la Chambre. Une politique sage, ne réclamant aucun génie, mais stricte, économe et suivie, suffirait, disions-nous, à rétablir la confiance et à grandement améliorer notre situation. Mais la Chambre est-elle capable de supporter et d'approuver cette politique? Si elle ne l'est pas, ajoutions-nous en concluant, la crise générale qui s'ouvre est avant tout une crise de parlementarisme[1].

Les circonstances qui ont entouré la démission du ministère Painlevé le 27 octobre, retardé la rentrée du Parlement et accompagné la formation du second ministère Painlevé, ont fait paraître dans une lumière crue l'état d'esprit de la présente Chambre. Tous ces accidents et tous ces incidents ont eu une cause essentielle : l'obstination des partis avancés à imposer au moins la formule d'un prélèvement sur le capital. Et pourquoi cette obstination? Pour obéir à une mystique, non seulement inefficace selon toutes les expériences déjà acquises, mais très dangereuse, en raison du coup qu'elle porte au crédit public et des inquiétudes qu'elle fait concevoir. Alors que le devoir et l'intérêt de tout gouvernement

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er novembre : « Où va la Politique française. »

aurait été de rassurer l'opinion, d'affirmer que nous n'avions pas besoin d'une pareille mesure, d'invoquer toutes les méthodes dont on userait et toutes les mesures qu'on prendrait avant d'arriver là, on a vu des groupements qui ne représentent aucun pouvoir légal usurper sur le Parlement, et décider par avance du programme d'une majorité encore inexistante. Nous vivons dans un temps si absurde et si confus que cette sorte de coup d'État n'a révolté personne. La Chambre qui prétend gouverner le gouvernement est elle-même manœuvrée du dehors. Elle subit le contre-coup tantôt de décisions du Congrès de Nice, tantôt des décisions du Conseil National socialiste. Elle est désemparée; elle ne contient plus aucune majorité stable; elle adopte les programmes tout faits qui lui sont préparés par la collaboration des bureaux et selon les routines de l'école dirigeante qui tend au socialisme; elle n'a que le souci des répercussions électorales.

Dans ces conditions, il n'y a pas d'illusion à se faire. La Chambre en désarroi sera la première à provoquer les mesures fiscales qui jetteront le trouble dans l'opinion et qui, loin de permettre le rétablissement financier, nous achemineront à la crise décisive. Il y a longtemps que le Parlement, obéissant à une destinée paradoxale, est devenu exactement le contraire de ce qu'il devait être. Il a été historiquement créé pour contrôler les dépenses du pouvoir central et pour ménager les deniers publics. Mais avec le régime démocratique, il a peu à peu annihilé le pouvoir central, il a usurpé le rôle d'une sorte de souverain collectif. Au lieu de contrôler les dépenses, il les distribue. Au lieu de ménager les deniers publics, il les gaspille à l'usage de sa popularité. Cette tendance n'était que trop sensible avant la guerre de 1914, et l'étatisme a achevé de corrompre l'institution parlementaire en transformant le vote du budget en un moyen légal de faire des largesses aux frais du contribuable. Le mal était grave par sa nature : il n'avait pas pris encore un développement inquiétant, en raison de la prospérité générale et de la souplesse de nos budgets. Mais arrive l'après-guerre et le problème de l'assainissement financier. Alors le rôle faussé du Parlement gaspilleur apparaît dans toute son ampleur et avec toutes ses conséquences : si l'Assemblée qui

serait faite pour contrôler et pour servir d'élément pondérateur se met à prendre l'initiative des mesures de désorganisation et des innovations propres à bannir la confiance, elle accélère la course aux expédients et ouvre l'ère des aventures. Aucun gouvernement n'est plus de taille à lui tenir tête, mais aucun pays n'est de taille non plus à supporter impunément ces entreprises de révolutions démagogiques.

Quand un Parlement se hasarde dans cette voie, il est destiné à voir se lever un jour d'autres pouvoirs pour lui barrer la route. Une nation garde malgré tout un formidable instinct de conservation. Elle se laisse faire aussi longtemps qu'elle ne comprend pas et qu'elle ne souffre pas. Mais, quand elle souffre, elle commence de comprendre et elle a de brusques réveils. A l'heure présente, nous n'en sommes pas là. Les puissances qui gouvernent le Parlement : comités, associations, groupes, loges, sont encore d'ordre électoral et ne font que pousser un peu plus activement la Chambre du côté où elle irait d'elle-même. Il y a encore une grande partie du public qui fait confiance aux élus. Leurs promesses sont agréables : l'annonce du désarmement, l'annonce d'un impôt frappant les seuls riches ne troublent guère le nombre, parce que le nombre n'aime pas le service militaire et parce que le nombre se considère comme trop peu fortuné pour être touché par les charges nouvelles. La majorité des électeurs n'a pas une éducation écononomique assez développée pour concevoir les répercussions des lois en apparence les plus populaires, et les rapports qui unissent entre eux dans notre démocratie les éléments du travail et de la richesse nationale. Elle n'est pas malheureuse en ce moment, et pour tout dire l'esprit public a fléchi : chacun pense à soi et à ses affaires qui ne sont pas trop mal, en dépit de la crise financière. Toutes ces raisons font que la Chambre n'aperçoit à l'horizon aucun élément de résistance et que la majorité s'en donne à cœur joie. Bien aveugle si elle ne pressent pas le brusque retour d'opinion dont elle sera victime lorsque viendra, comme tout le fait craindre, l'heure où la situation s'aggravera.

Les réactions contre les abus d'une assemblée parlementaire, l'histoire nous l'apprend, s'accomplissent toujours par la reconstitution d'une autorité. Mais l'autorité peut prendre

deux formes très différentes : il y a celle qui est exercée par des collectivités, il y a celle qui est exercée par un homme. En d'autres termes, il y a la dictature des syndicats ou des soviets, et il y a la dictature personnelle. Les syndicats sont des instruments tout prêts; ils forment le cadre des soviets, ils ont leur pouvoir central dans la C. G. T. Cette organisation dispose d'une grande force, dont elle ne paraît savoir ou vouloir se servir. On peut s'expliquer cette réserve par le fait qu'au fond l'esprit révolutionnaire est assez faible dans notre pays, et qu'il y a assez de bon sens et d'esprit critique même chez les militants pour qu'ils n'aient pas une foi absolue dans leur programme. On peut se l'expliquer mieux encore par cet autre fait que la C. G. T. a trouvé un mode d'action beaucoup plus commode et supposant beaucoup moins de risques en se servant du gouvernement comme d'un secrétariat à ses ordres, et en faisant une pression d'ordre révolutionnaire sur les pouvoirs légaux pour obtenir par les voies législatives et régulières ce qu'elle désire. Sauf l'imprévu qu'amènent des temps troubles, il n'est pas vraisemblable que la C. G. T. ait déjà résolu de remplacer le Parlement : pour le moment, elle préfère le faire marcher.

Reste la dictature personnelle. Beaucoup de gens se demandent en constatant comment l'ordre a été rétabli dans des pays voisins, si ce n'est pas là le remède à nos maux. Nous ne le croyons pas. La dictature a chez nous mauvaise réputation et elle a historiquement des précédents fâcheux. Mais à ces raisons tirées des épreuves de notre pays, s'ajoute une raison à la fois expérimentale et doctrinale. Une dictature ne peut à notre sens réussir que sous une monarchie. Notre régime démocratique nous a fait un peu oublier ce qu'est une monarchie, ce que représente de prestige, de permanence et de puissance supérieure aux partis l'existence du monarque. Dans une période difficile des monarchies, voisines de notre pays, ont eu recours à un dictateur. Qui ne voit qu'alors le dictateur a eu pour lui toute la force que lui donne le consentement et pour ainsi dire la consécration du monarque? On peut dire que dans de pareilles circonstances le dictateur n'est pas la solution improvisée qu'impose soudain la volonté d'un homme. C'est peut-être cet aspect de l'opération qui nous

frappe le plus, et nous ne nous défaisons pas des vieux souvenirs romantiques des coups d'État. En fait cependant, la dictature est le résultat de l'arbitrage suprême du monarque qui a la charge des intérêts durables de l'État, qui choisit les équipes fraîches au service de l'État et qui demeure au-dessus du dictateur même le représentant de l'État. On peut trouver une preuve bien curieuse de cette procédure dans un exemple récent : quand M. Mussolini est devenu dictateur, il a été régulièrement appelé par son souverain à former un ministère. Rien de pareil ne peut se produire dans un régime démocratique. Le dictateur n'est appelé par personne, il ne peut arriver que par la force, et se maintenir que par la force; il a toujours à l'origine quelque chose d'un chef de faction qui a réussi et qui suscite des imitateurs, des rivaux et des adversaires; même quand il a du génie, comme Bonaparte, il ne dure qu'à force de volonté, de bonheurs, et de coups d'éclat. Avec ou sans génie, dans quels désastres ne risque-t-il pas de sombrer, lui et le pays qu'il prétendait diriger? Prenons les faits comme ils sont : nous sommes dans une république démocratique, nous ne sommes pas une monarchie, et dans ces conditions une dictature nous ferait beaucoup plus de mal que de bien.

Sommes-nous donc condamnés à voir la Chambre préparer elle-même sa propre ruine et n'existe-t-il aucun moyen de la retenir sur la pente où elle roule? Nous ne nous dissimulons pas la difficulté du problème, nous ne dissimulons pas surtout le temps que réclamerait toute réforme profonde. Nous cherchons simplement ce qui dans le cadre de nos institutions pourrait aider tout de suite la Chambre à se limiter elle-même et la dégager en quelque mesure et rapidement de la maladie électorale. De l'avis de tous, ce qui a beaucoup faussé le parlementarisme chez nous, ce sont les combinaisons de partis, ce sont les alliances de groupes différents amenés à se faire des concessions touchant les intérêts essentiels de la nation pour se partager la faveur des électeurs. Du temps du scrutin d'arrondissement, le second tour a été dénoncé comme étant la cause principale des compromissions parlementaires. Avec le système présentement en vigueur, monstrueux produit d'une transaction incohérente, les com-

promissions du second tour sont devenues le principe même de la composition des listes. On n'y a rien gagné. Mais cette méthode de scrutin est propre à notre pays; et il n'y a pas de quoi nous enorgueillir. Nous avons emprunté le parlementarisme à l'Angleterre, où il fonctionne d'ailleurs avec d'autres institutions. Nous ne l'avons même pas emprunté exactement. Car l'Angleterre a le scrutin d'arrondissement sans second tour. Par là elle est arrivée à peu près à maintenir l'existence de deux partis qui alternent au pouvoir. Quand trois partis ont paru, on a pu constater qu'un des trois ne parvenait pas à se maintenir et que, par la force des choses, il était peu à peu éliminé. C'est ce qui se produit en ce moment pour le parti libéral, écrasé entre les travaillistes et les conservateurs.

Il serait sage de faire chez nous cet essai. En instituant le scrutin d'arrondissement sans second tour, nous aurions chance de voir la lutte électorale poursuivie surtout entre deux candidats représentant chacun une des deux grandes tendances qui dominent notre vie publique. On peut nommer les partis du nom qu'on voudra; au fond, il y en a deux, qui répondent à deux dispositions d'esprit, et qui ont chacun leur manière de considérer les grands problèmes économiques et politiques, le parti socialiste et le parti conservateur. Ils représentent l'un et l'autre des forces réelles, ils représentent l'un et l'autre des méthodes différentes pour résoudre des questions sociales et pour diriger les affaires publiques. Nous ne prétendons pas assurer d'avance la domination de l'un sur l'autre. Mais nous espérons substituer à la poussière actuelle des groupes sans programme, la rivalité et l'émulation de deux grands groupements risquant de faire la preuve de ce qu'ils sont lorsqu'ils auraient les responsabilités du pouvoir. Dans la période incertaine où nous sommes, tout le monde, abstraction faite des préférences et des opinions, parle de la dissolution. On la voit à l'horizon comme un des seuls moyens d'éclairer la situation politique, et d'en finir avec une Chambre sans orientation, sans majorité, déjà ingouvernable. Et cependant, on n'est pas résolu à le faire, on hésite. Pourquoi? Parce qu'on craint les lendemains. Parce qu'on se dit que si de

nouvelles élections amenaient une Chambre aussi inorganique que celle que nous avons, ce serait un coup terrible porté au parlementarisme, un aveu d'impuissance, une crise de régime. Et ces craintes sont très explicables. L'atonie de l'opinion d'une part, l'incertitude du scrutin en vigueur et les combinaisons du scrutin à deux tours permettent en effet à tout le monde de tout redouter. C'est pourquoi nous indiquons ici une autre solution : nous demandons le scrutin d'arrondissement à un seul tour, sans ballottage.

Nous ne dissimulons pas que dans la crise politique où nous sommes ce remède ne peut guérir qu'une part de nos maux et nous n'avons pas l'illusion qu'il change par enchantement les caractères, les mœurs publiques et les institutions. Mais nous disons que grâce à ce système électoral, nous avons chance de préparer un meilleur avenir et de respirer un autre air. Nous avons chance de voir une Chambre orientée peu à peu vers deux grands partis, capable de laisser vivre et de laisser travailler un gouvernement. Nous avons chance surtout de voir une Chambre capable de laisser se reconstituer ce qui nous manque dangereusement, et ce qui nous est indispensable : l'autorité dans le gouvernement.

★ ★ ★

QUESTIONS D'ÉCOLES

La gravité des problèmes d'ordre extérieur qu'ont fait naître la guerre inachevée et la paix mal faite, l'importance des questions que soulève la nouvelle orientation de notre politique intérieure, paraissent de nature à reléguer au second plan ce que j'appelle les « questions d'écoles ». Je désigne ainsi les réformes souhaitables dans notre régime d'enseignement.

Ces problèmes, cependant, ont pris une acuité inattendue. La Chambre a récemment discuté l'un d'eux avec une passion qui ne se justifie guère. Elle s'apprête à résoudre l'autre sans qu'on puisse entrevoir où nous risquons d'être entraînés par la fantaisie de nos représentants.

Très impartialement, en toute indépendance et sans l'ombre de parti pris, j'offre aux lecteurs de ces quelques pages l'avis d'un vieil universitaire qui se pique d'être aussi loyalement hostile à toute réaction qu'à toute révolution... même en pédagogie.

Il s'agit ici de la question des programmes des lycées, posée par M. Léon Bérard, imparfaitement résolue par M. François Albert, et de la question de l'école unique, posée par M. Herriot, présentement étudiée par le gouvernement.

I. — LA QUESTION DES PROGRAMMES

L'État seul confère les grades universitaires. Les services publics d'enseignement ont ainsi la tâche d'arrêter les méthodes

préférables et de déterminer les programmes opportuns pour la préparation de la jeunesse aux grades institués.

Sans doute, les écoles libres peuvent enseigner autre chose et enseigner autrement. Elles peuvent aussi délivrer des certificats à condition qu'ils ne portent pas les mêmes noms que les diplômes officiels. Elles n'usent guère de cette double faculté. La concurrence entre les deux ordres d'enseignement se fait en définitive sur l'exécution des mêmes programmes par les mêmes méthodes. Les différences consistent dans l'esprit qui préside aux leçons, dans le recrutement des maîtres, dans la sélection des élèves.

Si le choix des matières enseignées dans les écoles publiques s'impose en fait à toutes les écoles de France, on comprend l'importance qu'a l'établissement des programmes de l'enseignement secondaire. N'oublions pas qu'il a pour objet de procurer l'éducation intellectuelle plus encore que l'instruction. Le problème s'énonce comme il suit : quelles études sont le plus propres à préparer la formation du Français d'élite? Question complexe en soi, dont les données sont au surplus instables; les hommes d'élite de tous les temps ne se manifestent pas par les mêmes vertus.

Les méthodes d'éducation en honneur au XIXe siècle, restaurateur des traditions interrompues, ont mis au premier plan, dans les programmes d'enseignement secondaire, ce qu'on désigne sous le nom d' « humanités » : langues et littératures anciennes, histoire et philosophie. Là se trouvent, quant aux formes et quant au fond, quant au langage et quant aux idées, les origines de notre civilisation contemporaine.

Cependant, à mesure que les sciences positives ont progressé, et leur essor au XIXe siècle est incomparable, il a fallu leur donner une place plus large dans nos classes. Les grades destinés à couronner les études secondaires ont de bonne heure orienté les adolescents soit vers l'étude plus approfondie des sciences, soit vers une culture littéraire plus complète avec bagage scientifique restreint.

Ces deux séries d'études commençaient par un effort commun où dominait l'élément classique. D'autre part, ceux qui avaient suivi jusqu'au bout l'enseignement des lettres et vou-

laient acquérir les connaissances scientifiques indispensables à tout homme cultivé parvenaient à ce résultat en consacrant une année de plus à leur instruction. La culture secondaire intégrale était sanctionnée par la réunion des deux baccalauréats, ès lettres et ès sciences.

La génération à laquelle j'appartiens, celle des hommes nés au milieu du XIXe siècle, s'est bien trouvée de ce système.

A la fin du second Empire, Victor Duruy eut toutefois l'idée d'instituer dans les lycées et collèges une autre forme d'études, sous le nom d' « enseignement secondaire spécial ». Cela ressemblait à ce que nous appelons aujourd'hui l'enseignement primaire supérieur. Ni grec, ni latin, ni littérature, ni philosophie. Beaucoup de gens mal informés ne comprennent pas l'utilité de tout cela. Ils ont foi dans la valeur éducative du calcul, de la géométrie, de la comptabilité commerciale, de la géographie, du dessin, c'est-à-dire de quelques rudiments de connaissances pratiques immédiatement utilisables.

Cette innovation de l'enseignement spécial s'explique et s'excuse par ce double fait que l'enseignement primaire élémentaire était alors peu développé, l'enseignement primaire supérieur inexistant. Naturellement, le nouvel enseignement secondaire ne conduisait pas au baccalauréat. Le brevet qui le couronnait ne donnait pas accès aux facultés.

Après la guerre de 1870, de nouveaux et grandioses progrès scientifiques se réalisent. La physique, la chimie, la biologie sont transformées. L'industrie en éprouve une heureuse répercussion. Une réaction contre les études classiques, qui semblent trop désintéressées, en résulte. Raoul Frary pose « la question du latin ». En même temps, on réclame une vulgarisation pratique des langues étrangères. L'enseignement secondaire spécial, l'enseignement primaire supérieur aspirent à forcer les portes des facultés.

Après une longue et sérieuse enquête, on s'arrête en 1902 à une transaction dont les humanités feront les frais. Il y aura désormais quatre cycles d'études conduisant au baccalauréat. L'un d'eux se parcourt sans aucun secours des langues et des littératures anciennes; deux autres ne contiennent qu'un peu de latin; un seul (le cycle latin-grec) conserve — incomplètement d'ailleurs — l'ancienne culture classique

au détriment de l'élément scientifique nécessaire. A la vérité, un bachelier avec la mention « latin-grec » qui compléterait ses études par le baccalauréat avec mention « sciences-langues » aurait une formation satisfaisante. Mais, comme il est admis que le baccalauréat avec n'importe quelle mention ouvre la porte de toutes les grandes écoles, l'usage est venu de s'en tenir à une seule formule.

Le bilan de la réforme de 1902 peut se résumer ainsi qu'il suit : affaiblissement sensible des études classiques; accroissement notable des heures consacrées aux langues étrangères, accroissement aussi des études scientifiques que n'éclaire aucun effort littéraire sérieux.

Après une expérience de dix années, on proclama de toutes parts la faillite du système et l'échec de la réforme. Nos fils, bacheliers « latin-langues » ou « sciences-langues » ne parlent pas mieux l'allemand ou l'anglais que nous ne le faisions à leur âge. Ils comprennent et ils écrivent mal le français; ils s'expriment avec une déplorable imprécision et une habituelle inélégance. La méconnaissance des formes nuit à la clarté des idées et à la rectitude des raisonnements.

Les ingénieurs, les maîtres des grandes écoles scientifiques, ont les premiers jeté des cris d'alarmes. Pour étudier les sciences modernes de plus en plus compliquées, il y faut appliquer un esprit particulièrement clair, une intelligence subtile et déliée. Ces qualités ne s'obtiennent que par la culture du français, et la méthode la plus efficace pour apprendre le français consiste précisément dans la pratique des humanités! C'est la conviction — avouée ou secrète — de la plupart des membres de l'enseignement.

Qu'y a-t-il donc à faire? Rebrousser chemin? Revenir à des errements éprouvés sans doute, mais impopulaires, apparemment contraires aux tendances contemporaines et aux aspirations démocratiques? Ce serait peut-être le parti le plus sage. La démocratie, plus encore que les autres régimes, a besoin d'hommes d'élite, c'est-à-dire de chefs qui comprennent et se fassent comprendre. Mais d'une part, cette voie est obstruée par le développement et l'extrême complication des études scientifiques modernes, si indispensables au progrès industriel. D'autre part, de multiples intérêts privés vont se dresser

devant les réformateurs. Le retour en arrière a contre lui les professeurs de langues, les protagonistes de l'enseignement sans latin, les « primaires » surtout, qui se sont rapprochés des secondaires et réclament l'égalité. Et puis il faut tenir compte aussi de l'amour-propre de ceux qui, de très bonne foi, ont préconisé l'enseignement du français par le français.

Les adversaires de la culture gréco-latine — j'en connais d'éminents — sans nier l'échec de la réforme de 1902, disent volontiers qu'il tient à la mauvaise application qu'on en a faite. On avait, dans la version latine, un excellent instrument de formation littéraire : les élèves s'y trouvaient astreints à un effort pour exprimer dans notre langue des idées simples et toujours claires, dont il leur fallait trouver la formule. On n'a rien fait pour la remplacer par des exercices équivalents.

C'est bien possible; mais à qui la faute? avons-nous le temps de chercher quelles meilleures pratiques auraient pu rendre fécondes les nouvelles formes d'études dont les langues mortes étaient exclues, ou peu s'en faut? En aurons-nous la patience, quand l'expérience probante des anciennes méthodes s'offre à notre souvenir?

On ne saurait trop louer M. Léon Bérard de l'effort loyal et consciencieux qu'il a tenté pour concilier les intérêts en jeu.

La politique a fait abandonner ses solutions qui déplaisent surtout aux maîtres de l'enseignement primaire. Il est clair, en effet, que la différenciation entre le primaire et le secondaire se trouverait accrue par la restauration des humanités.

La démocratie se sent portée vers un autre idéal. Ses chefs flattent le nombre en disant volontiers que tout le monde doit faire partie de l'élite.

On raconte ainsi qu'un vieux professeur qui faisait sa classe à cinquante rhétoriciens les gourmandait de n'être pas tous dans les dix premiers.

L'égalité dans la supériorité est un contresens. Ce qui tend à la réaliser aboutit à la médiocrité générale. Cela n'est pas pour déplaire aux masses, et c'est pour la même raison qu'on préconise comme réforme réalisable l'*école unique*.

C'est le second problème dont je veux ici parler.

II. — LA QUESTION DE L' « ÉCOLE UNIQUE »

Le moindre défaut de cette formule « l'école unique » est son manque de clarté. Cela peut être avantageux dans un programme politique. Le vague de l'expression permet aux électeurs qu'intéressent les réformes scolaires d'en attendre tout ce qu'ils souhaitent.

Si cependant nous envisageons la réforme projetée d'un point de vue plus positif, pour l'approuver ou la critiquer, il convient d'en préciser l'objet, ce qui est chose malaisée.

Le premier point à retenir, c'est qu'elle ne recouvre — affirment ses partisans — aucun projet de suppression de l'enseignement libre. Les protagonistes de l'école unique déclarent qu'ils ne veulent pas le monopole de l'enseignement.

Le sens le plus proche de la formule, c'est la fusion de l'enseignement primaire et de l'enseignement secondaire. Il ne doit y avoir entre eux qu'une différence de temps et non une différence de but.

On fait remonter cette idée de l'*école unique* à la tradition révolutionnaire, notamment à Condorcet. Michelet y fait allusion dans « Nos fils », en 1846. Hippolyte Carnot, en 1848, en préconise l'application.

La renaissance de cette thèse est aujourd'hui l'œuvre des « Compagnons ». C'est le titre qu'ont pris quelques jeunes maîtres, rapprochés au cours de la guerre, et qui ont échangé — puis vulgarisé — leurs vœux sur la rénovation possible de l'enseignement en France.

La fusion du « primaire » et du « secondaire » est-elle donc désirable? Est-elle praticable?

L'égalité, principe des démocraties, implique la suppression de tout ce qui ressemble à une éducation privilégiée. Pourquoi réserve-t-on l'enseignement secondaire aux favorisés de la fortune? N'est-il pas souhaitable que tous les petits Français fraternisent par la communauté d'enseignement; que tous soient, dans les mêmes locaux, instruits par les mêmes maîtres suivant les meilleures méthodes? Ce qui est jugé préférable pour les enfants de la bourgeoisie doit l'être aussi bien pour les enfants du peuple. Ce n'est pas parmi les seuls enfants des

riches que se trouvent les mieux doués et qu'il y a lieu de provoquer l'éclosion des intelligences d'élite. Tous les enfants de France ont d'égales aptitudes. Qu'on les intruise donc tous ensemble, et de la même manière. Les plus intelligents émergeront.

On a tenu compte de ces considérations, déjà, en réalisant, à quelques détails près, l'identité des programmes de l'enseignement primaire avec ceux des classes élémentaires des lycées. Si les programmes sont pareils, cependant, les maîtres n'ont pas tous la même origine; les enfants ne sont pas mélangés dans les mêmes locaux, l'enseignement au lycée n'est pas gratuit.

L'identité d'origine des maîtres peut être admise sans inconvénient. Il est impraticable au contraire de vouloir imposer le rapprochement des enfants dans les mêmes locaux. Fît-on le sacrifice de supprimer toute rétribution dans les classes élémentaires des lycées qu'on ne l'obtiendrait pas davantage.

On ne l'obtiendra pas parce que les ouvriers et les paysans de France, en majorité raisonnables, satisfaits d'ailleurs de l'école primaire, craindront de dépayser leurs enfants en les envoyant au lycée. On ne l'obtiendra pas d'autre part à raison de l'effroi qu'auront les familles bourgeoises de ce qu'elles tiennent pour une promiscuité indésirable. Les familles bourgeoises confieraient leurs enfants aux écoles libres. C'est pour cela que M. Léon Bérard appelle justement cette conception de l'école unique une machine à vider les lycées.

Qu'on ne crie pas au préjugé! Qu'on ne blâme pas légèrement cette inévitable disposition de la bourgeoisie!

Il n'y a là rien d'offensant pour les enfants du peuple. Ils valent les autres, et nul ne leur fait l'injure d'en douter. Mais l'éducation ne consiste pas exclusivement dans l'instruction qu'on reçoit à l'école. Elle se forme par les exemples du foyer familial et par la fréquentation du voisinage. Or, dans aucune des nations de vieille civilisation, les mœurs, les habitudes, les formes de langage, les manières d'être, la « tenue », dans les milieux populaires, ne sont conformes aux pratiques des gens d'éducation raffinée.

Au moins faut-il, objecte-t-on, qu'instruits de la même manière, les enfants du peuple aient comme les autres la faculté

d'accéder, par l'enseignement secondaire proprement dit, aux avantages de l'enseignement supérieur!

— Nous en convenons volontiers, en ajoutant toutefois un double correctif : à condition qu'ils le veuillent et qu'ils le puissent.

Or, la plupart ne le veulent pas! Leurs parents les dirigent de préférence vers l'enseignement professionnel, ou même, sans transition, vers les métiers industriels ou agricoles.

A ceux, très rares, qu'attirent les professions intellectuelles, l'État offre des bourses, s'ils sont aptes à en profiter. Un examen ouvert à tous permet de discerner cette aptitude. Pour ceux qui réussissent à l'examen, le problème est résolu. L'enseignement secondaire n'est plus un privilège.

Cette transaction ne satisfait pas les démocrates intransigeants. Il reste en effet que les enfants qui n'ont pas besoin de bourse profitent de l'enseignement secondaire sans conditions d'aptitude. Tant pis pour eux, disons-nous, car ils y perdront leur temps. Mais nous ajoutons : en quoi cela nuit-il aux enfants du peuple?

Les plus exigeants disent encore : la bourse supprime la charge scolaire; cela ne suffit pas. Il est équitable d'indemniser les parents sans fortune de ce qu'ils perdent par le fait que leurs enfants étudient au lieu de travailler. C'est ainsi qu'on agit à l'égard des familles pauvres dont les fils sont sous les drapeaux.

Ceux qui raisonnent de la sorte oublient que l'appel sous les drapeaux est obligatoire, et qu'au surplus les allocations familiales ne sont accordées qu'aux indigents. Or il n'est pas obligatoire, — il est même imprudent pour les familles pauvres, — de préférer pour leurs enfants les carrières libérales aux métiers plus accessibles et plus vite lucratifs.

La promesse de l'école unique, qui prend une si large place dans les préoccupations politiques actuelles, s'évanouit en définitive dès qu'on serre de près les questions qu'elle fait naître.

On n'y aurait probablement jamais pensé si, par des errements malencontreux et peut-être évitables, l'esprit de notre enseignement primaire public n'était si différent de l'esprit des enseignements secondaire et supérieur.

On s'accorde à reconnaître l'esprit libéral, indépendant, et scientifique de l'enseignement des lycées et des facultés.

L'enseignement primaire vit hors de l'Université. Il est autonome. On a voulu qu'il se suffise à lui-même, sans contact avec les autres ordres d'enseignement. Les brevets qu'il décerne, fussent-ils plus difficiles à obtenir que nos baccalauréats, n'ouvrent pas les mêmes portes et ne donnent pas les mêmes droits. Il est incontestable que les jeunes gens et les jeunes filles admis aux écoles de Saint-Cloud et de Fontenay ont une instruction supérieure à celle de nos bacheliers. Mais nos lois et nos mœurs considèrent cette instruction comme d'ordre technique. Dans les professeurs des écoles normales primaires, on ne voit que des praticiens spécialistes dans l'art d'enseigner.

Il y aurait grand avantage à ce qu'il en fût autrement, et l'unification souhaitable, — autre solution du problème de l'école unique — consiste dans le recrutement des maîtres primaires par la formation secondaire.

Sans doute, on ne peut pas, du jour au lendemain, renoncer à ces sortes de séminaires que sont les écoles normales d'instituteurs. Mais il convient que ces établissements deviennent de véritables lycées; que leurs maîtres aient la même origine que ceux des lycées, que l'enseignement qu'on y reçoit ait pour terme naturel la même fin que l'enseignement des lycées, le baccalauréat, — seulement accru d'un enseignement pédagogique complémentaire.

La tâche est difficile, dit-on. Elle n'est pas irréalisable. Qu'on la complète en plaçant les instituteurs sous les ordres des recteurs et non dans la dépendance des préfets. L'école primaire, qui contient tant de maîtres excellents et dévoués à leur mission, cessera d'être en butte aux critiques malveillantes. Elle obtiendra de tous les Français la haute estime dont elle est digne.

H. BERTHÉLEMY

LA RONDE DE NUIT

A Raquel Meller.

Monsieur le Capitaine, je suis heureux d'avoir à vous souhaiter la bienvenue au château de Cadwalla, aux lieu et place de son Altesse le Prince Grégoire. Ces messieurs que voici ont appris que vous consentiez à dîner avec nous et me chargent de vous en exprimer leur reconnaissance. Mon rôle est tout d'abord d'excuser Son Altesse de ne vous pas recevoir elle-même. Mais depuis qu'un malheur, que des malheurs... Enfin, tout ceci est pour vous dire que le Prince Grégoire vit seul, absolument seul, monsieur le Capitaine, et qu'il se décharge sur ses modestes collaborateurs du soin de maintenir à Cadwalla son antique renom d'hospitalité.

Je commence par m'excuser de mon mauvais français... Vous savez un peu l'allemand, dites-vous? Non, non, monsieur le Capitaine, nous ne souffririons pas... Nous tenons à vous accueillir dans votre langue nationale. Souffrez que je fasse les présentations. Moi, tout d'abord, puisque j'assume cette tache, Docteur Hermann Fulvius, de l'Université de Gœttingue, secrétaire privé et bibliothécaire de Son Altesse Monseigneur le Prince Grégoire de Cadwalla. Voici M. le baron Tobel, ex-major au sixième régiment de dragons poméraniens, présentement gouverneur du château de Cadwalla, et enfin M. Wolfgang, ex-lieutenant au même régiment, et à qui incombe à peu près toute la charge de l'administration du domaine. Vous voyez, monsieur le Capitaine, vous êtes avec des soldats. Je ne parle naturellement pas de moi, qui n'ai

jamais eu l'honneur de porter les armes. Asseyez-vous, messieurs.

Je m'excuse, monsieur le Capitaine, d'avoir à vous demander... Là, maintenant, nous sommes tous régulièrement présentés. Ainsi, vous appartenez, vous aussi, à un régiment de dragons. Le baron Tobel se doutait bien que vous faisiez partie de la commission de contrôle interalliée qui fonctionne à Buda-Pesth. C'est au château de Windischgraetz que vous vous rendiez, et un accident d'automobile vous a forcé à vous arrêter pour la nuit à Cadwalla? Nous serions presque tentés de bénir cet accident qui nous vaut l'avantage... Reprenez donc un peu de ce potage au gingembre. Tout étranger, particulièrement tout Français, est chez lui dans notre pays. Je dis notre pays en parlant de la Hongrie, monsieur le capitaine, ce qui ne veut pas dire que, nous trois qui sommes ici, nous avons la pensée de renier l'autre, le grand, celui que nous placerons toujours au-dessus de tout, l'Allemagne, c'est-à-dire la Prusse. Mais nous sommes depuis si longtemps en Hongrie que nous avons appris à aimer cette seconde patrie comme l'autre. Nous nous permettons de vous le confier : le principal regret qu'a causé à l'Allemagne la perte de la guerre, consiste à n'avoir pu donner au monde une leçon de loyauté en récompensant de façon éclatante les nations qui l'assistèrent dans la lutte. Croyez-vous qu'au cas de victoire vous n'eussiez pas eu plus à vous louer d'être nos alliés que vous n'avez à le faire d'avoir été ceux de l'Angleterre? Mais tout cela est réparable. A la prochaine guerre, nous marcherons la main dans la main. Vous mettrez à notre disposition votre littoral de la mer du Nord, et nous, nous nous chargerons, à coup de grosses Berthas, comme vous dites, de ramener la livre au sens de la pudeur. Si vous reprenez de cette truite, vous ferez certainement beaucoup plaisir au brave Wolfgang qui l'a pêchée ce matin.

Vous voulez bien, monsieur le Capitaine, louer les mérites de ce rôti de sanglier, et d'une façon générale ceux du château de Cadwalla. Permettez-nous de vous dire douloureusement que, sur ce point, nous ne sommes pas tout à fait d'accord. Attention, baron Tobel, le verre de droite de monsieur le Capitaine est vide. La guerre, dites-vous? Non. Sans doute, la guerre n'arrange jamais les choses. Nous tenons néanmoins

à vous faire remarquer que, dans le récent conflit, les territoires des nations que vous dites avoir vaincues n'ont pas eu beaucoup à souffrir de l'invasion. Non, encore une fois, ce n'est pas à la guerre qu'il faut imputer la décadence de Cadwalla. Elle a d'autres causes. Elle remonte à beaucoup plus loin. Soyez tranquille, baron Tobel, je ne commettrai pas d'indiscrétions. Au lieu de perdre votre temps à me faire des signes, vous feriez mieux de veiller au verre de gauche de notre hôte. Ceci est du Tokay, monsieur le Capitaine. Je n'ai pas à vous vanter, n'est-ce pas, les mérites du Tokay. Où en étais-je? Ah! oui, je disais donc que qui n'a pas connu la vie à Cadwalla au commencement de ce siècle, n'a pas connu grand'chose. Vous avez entendu souvent louer l'hospitalité magyare, le faste hongrois. Et bien, apprenez donc que les seigneurs les plus magnifiques de ce pays, les Festeticzs et les Esterhazy, n'étaient que des enfants à côté des princes de Cadwalla. Cela ne remonte pas à hier. L'Impératrice Marie-Thérèse a couché, monsieur le Capitaine, dans la chambre où vous allez reposer cette nuit. A cette époque, Haydn était le maître de chapelle du Prince. Il y avait une troupe de comédie italienne. On pouvait recevoir quatre cents invités à la fois. Nous ici présents, nous en avons vu deux cent cinquante, en 1896, au moment de la visite que fit à notre maître l'impératrice Elisabeth. Quelques mois plus tard, quand cette souveraine infortunée tomba à Genève sous le couteau de l'anarchie, le prince Grégoire fit prendre le deuil à tous les paysans des terres qui relèvent de Cadwalla. Ce fut, de ce fait, vingt-deux mille costumes noirs qu'il eut à leur procurer.

Oui, telle était à cette époque notre gloire, monsieur le Capitaine. De la place où vous êtes assis, je présume qu'à travers les hautes fenêtres qui vous font face, vous ne voyez rien que l'obscurité. Et pourtant, vous avez devant vous l'aile gauche tout entière du château, dont le bas est pris par la salle des fêtes et les étages supérieurs par les chambres d'invités. Eh bien, nous pouvons vous jurer qu'à l'époque dont nous parlons, il ne s'est pas passé une nuit, sauf pendant la semaine sainte, où lustres et candélabres ne soient restés allumés jusqu'au jour. Et les chasses, je ne vous parle pas des chasses. Le baron Tobel et Wolgang pourront vous dire que le fameux chenil

d'Esterhazy était fort au-dessous de celui de Cadwalla. Chaque lice avait son appartement particulier. Les collèges anglais les plus réputés traitent leurs fils de lords moins bien que ne l'étaient nos jeunes chiens. Ils avaient trois cours de récréation, une pour les grands, une pour les moyens, une pour les petits. Ils recevaient les soins de six vétérinaires, auxquels le Prince me priait de faire subir l'examen de culture générale. Par ces minces détails, jugez de ce que pouvait être l'ensemble. Le baron Tobel, Wolfgang et votre serviteur, nous nous faisons l'effet d'appartenir à une civilisation disparue.

Vous considérez avec curiosité cette buire d'or et de cristal rose. Vous avez raison. Elle a été donnée à André de Cadwalla par le roi Mathias Corvin, vainqueur du Sultan Bajazet. La liqueur qu'elle renferme est vieille de près d'un siècle. C'est le *slworitz*, notre whisky national. Goutez-en. Un peu plus, voyons, monsieur le Capitaine. N'est-ce pas, quelle force, quel arome? Nous allons, si vous voulez bien, passer dans la salle de jeu pour prendre notre café.

Vous nous faites l'honneur de nous dire qu'après un si bon dîner, on n'a guère envie de se coucher, et qu'il serait bien agréable de nous réunir autour d'une partie de cartes. Ce serait avec un grand plaisir. Le baron Tobel, Wolfgang et moi passons le plus clair de nos journées à y jouer. A quel jeu? Au bridge. C'est précisément le jeu que vous préférez? Vous ne faites qu'augmenter nos regrets de ne pouvoir vous donner immédiatement satisfaction. Parfaitement, vous devinez la raison. Les Français resteront éternellement le peuple le plus perspicace. Oui, monsieur le Capitaine, l'heure approche, neuf heures du soir, où le service de son Altesse va requérir Wolfgang et le baron Tobel. Neuf heures, l'heure de la *Ronde de Nuit*, comprenez-vous. J'oublie que vous ne pouvez pas comprendre. Je vais donc vous expliquer... Soyez assez bon pour me laisser en paix, baron Tobel. Vous finissez par être agaçant avec vos roulements d'yeux et vos froncements de sourcils. Je sais conserver un secret aussi bien que vous, et ce n'est pas ma faute si celui-ci est devenu le secret de Polichinelle. D'ailleurs, voici le valet de chambre de Monseigneur qui vient vous chercher. Monsieur le Capitaine vous autorise à remercier son Altesse et à lui dire qu'il n'a pas passé en notre

compagnie une mauvaise soirée. Tâchez de ne pas revenir trop tard. Si la ronde ne se prolonge pas après dix heures, monsieur le Capitaine aura peut-être encore l'envie de risquer sa chance au bridge.

Ces messieurs sont sortis en oubliant de refermer la porte. Je vous en supplie, monsieur le Capitaine, je ne saurais souffrir... J'ai encore de bonnes jambes, malgré mes soixante-six ans. Je vous servirai un peu de ceci. Je ne vous demande pas si vous savez ce que c'est? De l'armagnac, du vieil armagnac de chez vous, la vraie, la seule puissance internationale, ah! ah! ah! Une goutte encore, sans cela, je n'oserai moi -même... Un piquet, voulez-vous, en attendant ces Messieurs? Une dame, un as. A moi de donner. Dès le début, la chance vous favorise, monsieur le Capitaine.

Une tierce au roi? c'est bon. Trois as? c'est également bon. J'ai commis la faute d'écarter mon quatorze de dix. A vous de jouer, monsieur le Capitaine. Vous annoncez sept. A vous de jouer. Qu'y a-t-il? Ah, je comprends. Vous êtes intrigué par cette lumière qui apparaît et disparaît aux fenêtres du château qui nous font face. Je vous avais prévenu. C'est la ronde de nuit, la ronde de nuit qui passe. Il y a vingt ans que tous les soirs, à la même heure, je la vois passer.

Approchez-vous, si vous voulez, de la fenêtre. Nous reprendrons tout à l'heure notre partie. Tenez, la voilà. Un soldat marche devant, porteur d'une lanterne. Voici la silhouette du baron Tobel, celle de Wolfgang. Cette ombre, à la fois haute et courbée, c'est notre maître, son Altesse Grégoire, prince de Cadwalla. Tachez de le distinguer, lorsqu'il passe devant une des fenêtres du corridor, car vous n'aurez pas d'autre occasion de l'apercevoir. Ah! on ne les voit plus. Ils inspectent l'autre aile du château. Bientôt, ils vont défiler devant la porte de la chambre de feu la princesse Hedwige, puis devant celle de la princesse Stéphane, puis...

Pourquoi ne verrez-vous pas Monseigneur? Je comprends que cela soit fait pour vous intriguer, monsieur le Capitaine. Si nous reprenions de l'armagnac? Vous serez demain, m'avez-vous dit, au château de Windischgraetz? Mon confrère le docteur Bruniki, secrétaire du duc Procope, n'est pas tenu

à la même réserve que moi. Il ne manquera pas de vous conter... Mais après tout, je suis bien bon... *In vitium ducit culpae fuga*, comme dit Horace. Sans doute, il vaut mieux que vous appreniez la chose d'un familier de son Altesse que de la bouche d'un étranger. Quelle heure est-il? Neuf heures vingt. Nos partenaires ne seront pas là avant dix heures. J'ai le temps. Mais il faut me promettre... car le baron Tobel ne me pardonnerait pas... Oui, c'est cela, votre parole d'officier français. Vous ne verrez pas son Altesse, monsieur le Capitaine, parce que... à cause... je cherche un mot qui ne soit pas trop fort, tout en vous expliquant bien la chose. Je n'en trouve pas. Tant pis, je me résigne à vous en faire l'aveu : Monseigneur est fou.

Fou, j'ai bien dit. Je m'empresse d'ajouter qu'il ne l'a pas toujours été. A l'époque de la splendeur du château, nul esprit n'était mieux équilibré que celui du Prince Grégoire. Mais voilà! Il y a eu le malheur, le grand malheur. *Post equitem sedet atra cura.* Je me permets de citer de nouveau Horace. Quand le noir chagrin a sauté en croupe derrière lui, le meilleur cavalier est bien vite désarçonné. Le Prince Grégoire a à peine soixante ans. Vous lui en donneriez quatre-vingts. Eh bien, je vous disais donc qu'à l'époque qui nous occupe, il y a environ un quart de siècle, le prince avait pour femme la plus délicieuse créature qu'un humain ait jamais pu contempler. La princesse Hedwige était ma compatriote, appartenant à la famille grand-ducale de Hesse. Des cheveux blonds, des yeux bleus. Une merveille de beauté et de bonté. Ils avaient une fillette de trois ans, la princesse Stéphane, aussi blonde que sa mère, et qui promettait d'être aussi belle. Ne voilà-t-il pas qu'un jour d'Ascension, comme la gouvernante se promenait avec l'enfant à une demi-lieue d'ici, près de la rivière qui traverse le parc, elle laissa une minute sa surveillance se relâcher. La petite princesse tomba dans le torrent, monsieur le Capitaine, et le torrent ne rendit, un quart d'heure plus tard, qu'un pauvre cadavre d'enfant.

Il faut avoir connu Cadwalla au temps de sa splendeur, et le revoir comme il est maintenant, s'endormant peu à peu sous le lierre et la ronce, pour comprendre l'étendue de cette catastrophe. C'est bien simple : la princesse Hedwige mourut de chagrin dans les trois mois. Quant au prince, ah! quant à

lui, il eût mieux valu qu'aussi... Écoutez, monsieur le Capitaine, la suite de ce que je vous raconte vous prouvera surabondamment à quel point nous fûmes et restons attachés à notre maître. Eh bien, nous nous demandons s'il n'eût pas été préférable qu'il nous fût enlevé plutôt que de le voir continuer à vivre dans de pareilles conditions. Jamais on n'a pu constater folie plus furieuse que celle qui s'empara de lui à la mort de la princesse. Cette folie dure encore aujourd'hui, et si elle a changé de caractère, c'est à la suite d'événements dont il vous est certainement difficile de vous faire une idée.

Monsieur le Capitaine, il n'entre certainement pas dans mes intentions de vous présenter mon apologie. Je suis naturellement modeste, et d'ailleurs le temps me ferait défaut. Qu'il vous suffise de savoir que, sans être une des lumières de la psychiâtrie, j'ai étudié cette science aux meilleures sources. Mon âge me permet d'avoir connu Fechner, fondateur, avec Broca, de la psychophysique. J'ai suivi les cours de Charcot, bien entendu, et suis au courant des derniers progrès de l'école italienne. Mais c'est à mon maître, l'illustre Winterthur, de Goettingue, que je garde certainement le plus de reconnaissance. Je suis son disciple préféré, et, bien que je ne fasse aucune difficulté pour reconnaître ce qu'a d'un peu étroit le rigoureux finalisme qu'il professe, je suis dans l'obligation de constater qu'en entreprenant de la façon que je veux vous dire la cure du mal du prince Grégoire, je n'ai fait qu'appliquer une des idées essentielles du professeur Winterthur.

Je viens de sonner, monsieur le Capitaine. C'est pour qu'on nous apporte quelque chose à boire. Bière ou champagne? Moi, je vous préviens que je prends du champagne. Il ne faut pas faire de façons. Songez à ce que peuvent être les caves d'un château qui avant le malheur recevait annuellement plus de quatre mille visites, et qui n'en attire plus maintenant qu'une trentaine à peine. Vous comprenez que, dans ces conditions on ne renouvelle plus les stocks, et ces Messieurs et moi nous sommes condamnés à ne plus boire jusqu'à notre dernier jour que du vin ayant au moins vingt-

cinq ans d'âge. Ce n'est pas désagréable, mais, à la longue, les artères en éprouvent un léger durcissement.

Je reviens donc à la folie du prince Grégoire. Toutes les folies sont curieuses, monsieur le Capitaine, mais celle-ci avait ce point de particulier qu'elle ne se référait point dans ses manifestations à l'événement qui en avait été la cause déterminante. Les choses compliquées paraissent plus claires quand on a recours à la langue allemande, si métaphysique, pour les expliquer, mais vous allez me comprendre tout de même. Je rappelle les faits, c'est toujours ce qu'il y a de mieux. Le prince Grégoire aimait certainement beaucoup la princesse Stéphane, sa fille, mais enfin la pauvre petite n'avait pas trois ans au moment de sa mort. Il était certain que le prince nourrissait un sentiment autrement profond et fort pour sa femme, la princesse Hedwige. Ce fut d'ailleurs la mort de la princesse Hedwige qui marqua le point de départ de sa folie furieuse. Mais, chose étrange en apparence, au cours de ses crises de fureur, crises qui nous contraignaient à le garder attaché des semaines entières, ce n'était pas le souvenir de sa femme qu'il évoquait, c'était celui de sa fille. Bien plus, il admettait parfaitement la mort de la princesse sa femme, il s'en souvenait dans les moindres détails. Il refusait au contraire, avec la dernière violence, qu'on lui parlât de la mort de l'enfant. Dans sa misérable tête, Stéphane n'avait jamais été morte. C'était une abominable invention de ceux qui le persécutaient, et qui le privaient de la présence de sa fille, le baron Tobel, Wolfgang, votre serviteur. Notez, bien entendu, que le malheureux avait eu entre ses bras le pauvre petit corps bleui, et que, jusqu'à la grande crise consécutive à la mort de la princesse Hedwige, il ne s'était pas passé un seul jour qu'il ne descendît dans la chapelle, où il restait, des heures entières, devant le tombeau de son enfant. Eh bien, tous ces souvenirs étaient maintenant complètement abolis pour lui. La princesse Hedwige était bien morte, mais la princesse Stéphane vivait, et nous la lui cachions.

Le problème étant ainsi posé, quelle pensée auriez-vous eue à ma place? Probablement celle qui m'est venue. Il n'était, il ne pouvait être question de guérir du premier coup une

folie aussi solidement enracinée. Mais on pouvait essayer de la transformer en folie plus douce. Monsieur le Capitaine, je vois que vous m'avez compris. Un peu plus de ce champagne. Quelle merveille! Ah! si nos deux peuples étaient d'accord. Que ne pourrait-on attendre d'une guerre où les soldats allemands auraient du vin de France dans leurs bidons, et les soldats français des obus allemands dans leurs canons!

Vous m'avez donc compris, et ce n'est pas difficile. Pour mettre vos idées tout à fait au point, je vais vous conter une expérience concluante, dont je fus témoin à l'Université de Padoue. Il y avait en traitement à l'hôpital de cette ville un capitaine italien qui, après la bataille d'Adoua, avait été également atteint de folie furieuse. Il se prenait pour le Négus Ménélik, et ayant dû lire quelque part que la tradition donne à ce souverain la Reine de Saba pour aïeule, il réclamait à cor et à cri la présence auprès de lui de sa grand'mère la reine Balkis. Il fulminait contre les misérables qui l'empêchaient d'approcher. Que fit le professeur Finzi, qui le soignait? Il donna des ordres pour que fût confectionné un bizarre costume de reine barbare. Vous pensez bien qu'on se souciait assez peu d'une rigoureuse exactitude historique. Ce costume fut revêtu par une infirmière aussi dévouée qu'intelligente. Elle fit tout ce qu'elle voulut du pauvre dément.

Les transports du prince Grégoire ne cessant de croître en véhémence, je m'ouvris au baron Tobel du plan que j'avais conçu. Il l'approuva avec enthousiasme, et nous nous mîmes aussitôt en devoir de l'exécuter. Ah! pourquoi a-t-il fallu que la valeur de la réalisation fût si inférieure à celle de la partie théorique.

Vous l'avez deviné sans doute, monsieur le Capitaine. Il s'agissait de présenter au Prince une petite fille de trois à quatre ans, et de lui dire que c'était sa fille. Nous n'avions rien à perdre dans cette tentative, car les fureurs du prince en étaient à cette date à un point qu'il ne leur était guère possible de dépasser. Nous avions au contraire à y gagner un adoucissement de sa folie. Cet adoucissement se produisit, et dans des proportions que nous n'aurions guère osé espérer.

Mais vous allez voir du même coup dans quel enchevêtrement de complications nous nous sommes lancés. Je ne cesserai de le lui répéter, la faute en est au baron Tobel, et c'est là l'objet principal des discussions que nous continuons à avoir tous deux.

Il s'agissait donc de se procurer une petite fille de trois ans. J'étais d'avis de la rechercher aussi jeune que possible. Elle n'aurait pas su parler du tout que cela aurait encore mieux valu. Voici donc Tobel et Wolfgang en chasse. Cela ne traîne pas. Ils me reviennent un matin avec l'enfant en question. Jolie anecdote pour un manuel d'école primaire, n'est-ce pas? Les âmes damnées d'un seigneur féodal volant une petite fille à de pauvres manants. En réalité, monsieur le Capitaine, l'enfant ne fut pas volée, mais négociée. Ses honnêtes parents consentirent fort bien à s'en dessaisir, et ne voulurent rien entendre lorsque le baron Tobel leur proposa une clause additionnelle qui consistait à la leur rendre contre moitié de la somme reçue, au cas où elle n'aurait pas fait l'affaire. D'ailleurs, les parents en question étaient des Tziganes. Où serions-nous allés les chercher?

Oui, des tziganes, monsieur le Capitaine. Et ceci fut la faute initiale du baron Tobel. Je continue à dévider les événements dans leur ordre chronologique. La fausse Stéphane était vraiment délicieuse; hasard providentiel, elle avait quelques traits de ressemblance avec l'autre, la vraie, celle qui repose en robe de brocart blanc dans le caveau des seigneurs de Cadwalla. Je fis seulement la réflexion qu'elle était beaucoup plus brune de peau et de cheveux, sur quoi le baron Tobel m'envoya proprement au diable, me disant que la prochaine fois je n'aurais qu'à mettre moi-même la main à la pâte.

Je n'ai pas le cœur de vous raconter la scène où nous la présentâmes, après une savante préparation, au pauvre dément. Ce furent des pleurs de joie, des exclamations, des embrassements à n'en plus finir. Il avait fallu inventer une histoire, lui dire que la petite princesse avait été ravie par des Bohémiens, et qu'après un an de recherches nous avions fini par retrouver ses traces. Nous reçûmes chacun en florins une gratification rondelette, une gratification dont je n'ose

pas vous avouer le chiffre. Qu'auriez-vous fait à notre place? Nous étions bien obligés de garder cet argent, n'est-ce pas? Je vous certifie d'ailleurs qu'il a été une maigre compensation aux tracas et aux transes dans lesquels nous n'avons plus cessé de vivre à partir de cet instant.

Monsieur le Capitaine, vous avez immédiatement compris que si, au lieu de choisir une enfant appartenant à cette race maudite, le baron Tobel s'était adressé tout bonnement à quelque brave famille de paysans des environs, tous les ennuis dont je parle auraient été évités. Nous eussions eu affaire à une bonne nature malléable, et non pas à l'effroyable petit démon sur lequel nous venions de tomber.

Essayer de vous donner une idée de tout ce que nous a fait endurer cette fausse princesse Stéphane est impossible. Figurez-vous une misérable petite tzigane traitée avec des honneurs quasi royaux, et vous arriverez peut-être à comprendre le mélange inouï de burlesque et de dramatique que présentait cette situation. Un jour, elle tirait, en plein office, la barbe de l'archevêque du diocèse. Un autre, elle sonnait elle-même le tocsin. Une autre fois... Mais à quoi bon une telle énumération! Et belle avec cela, belle comme le jour, ou plutôt comme la nuit. Vous pensez, si j'avais eu raison de faire quelques réserves sur la couleur de ses cheveux. Ils étaient devenus noirs comme l'aile d'un corbeau. Nous en pleurions, Wolfgang, Tobel et moi, lorsque, dans la grande salle d'honneur, nous nous arrêtions à contempler le portrait de la princesse Hedwige avec sa masse de cheveux d'or.

Et le Prince? Eh, mon Dieu, monsieur le Capitaine, il lui était arrivé ce que nous n'eussions pas osé espérer. Notre subterfuge avait réussi. Il était devenu fou — c'est le cas de le dire — de cette enfant. Les crises avaient absolument disparu. Mais vous devez vous douter que ce n'était pas pour nous trois une sinécure d'entretenir autour de lui l'illusion de tous les instants dans laquelle il fallait qu'il vécût désormais. Songez que, sa folie diminuant, il était appelé à rentrer dans un univers normal, à voir des gens, à recevoir des lettres. Quinze ans, cette vie a duré quinze ans, avec, pour nous, le souci perpétuel de voir à chaque seconde notre pieux édifice de mensonges jeté à terre.

C'est à cette époque qu'a commencé la comédie grandiose et triste de la ronde de nuit, monsieur le Capitaine. Lui ayant ramené sa prétendue fille, nous avions expliqué à Monseigneur, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, qu'elle avait été enlevée par les Bohémiens. Eh bien, à partir de cette date, il n'a eu qu'une idée, empêcher un nouveau rapt. Le château a été fermé. Nous vivons depuis sur le pied de guerre, et chaque nuit, les corridors, tous les corridors de Cadwalla voient défiler une patrouille de quatre hommes armés jusqu'aux dents. C'est le prince Grégoire qui fait sa ronde en compagnie de ses serviteurs.

Tenez, approchez-vous de la fenêtre. Regardez dans la cour. Voici précisément la ronde qui la traverse. Elle vient d'inspecter trois ailes du château. Il lui reste encore la quatrième. Ce n'est plus le soldat qui tient la lanterne. C'est le Prince, maintenant. Regardez comme il la promène, pour fouiller chaque recoin d'ombre. Tout à l'heure, ils remonteront par l'escalier du nord. Ils repasseront devant la chambre de la Princesse Stéphane. Le prince collera son oreille à cette porte, l'entr'ouvrira même, peut-être, afin de bien voir s'il ne s'y passe rien d'anormal.

Triste chose, monsieur le Capitaine, oui, triste chose pour ce pauvre baron Tobel, pour ce pauvre Wolfgang. Beaucoup plus triste encore que vous ne pouvez vous l'imaginer. Car la chambre, la chambre de la princesse Stéphane est vide.

Vide, elle l'est de nouveau, monsieur le Capitaine. Ce qui devait arriver a eu lieu. On ne contraint pas la nature. Le petit oiseau sauvage s'est enfui de sa volière d'or.

Comment est-elle arrivée, cette maudite tzigane, à se douter, à savoir?... Que vous importe? Cela devait finir ainsi. Wolfgang vous dira que c'est la faute du baron, le baron que c'est la mienne, moi que c'est celle de Wolfgang. Encore une fois, qu'importe? Le petit diable nous observait. Il a dû découvrir notre secret. Les œuvres des hommes même de bonne volonté sont précaires et imparfaites, monsieur le Capitaine.

Wolfgang et le baron vont bientôt être de retour. Finissons cette bouteille de champagne. Reprenons notre partie

de piquet. Il ne faut pas qu'ils sachent que je vous ai dit... d'ailleurs, demain, à Windischgraetz, on vous racontera tout.

Cette fois, j'ai mon quatorze de dix, monsieur le Capitaine. Quoi? Que voulez-vous encore savoir? Ce qu'elle est devenue? Un jour, il y a eu aux environs du château une troupe de tziganes. Vous voyez le genre : un ours, un loup, des enfants dépenaillés, de vieilles sorcières. Nous leur avons intimé l'ordre de déguerpir sur le champ. Ils ont obéi. Mais le soir, on a cherché en vain la fausse princesse Stephane. Elle doit être à cette heure là-bas, vers l'est, quelque part, dans l'immense puzta, la solitude aux herbes hautes, la plaine qui voit, depuis que le monde est monde, passer et repasser les hordes de ces bizarres voyageurs.

Le Prince? Chut. Du jour où il a connu la fuite de la fausse princesse, sa folie l'a repris. Mais c'est maintenant la plus douce des folies. Il parle de Stéphane comme si elle était toujours là, il la croit en réalité toujours présente. Quand la ronde de nuit passe devant la porte de la chambre déserte, tout le monde baisse la voix et marche sur la pointe des pieds.

Voici ces messieurs. A vous de couper, monsieur le Capitaine.

PIERRE BENOIT

ŒUVRE, VIE,

AMOURS D'EDGAR POE

I

OPINIONS

Dans l'épaisse forêt des Lettres, riche de siècles, où certains hêtres, chênes, ormes tiennent une place grande comme un royaume, l'œuvre d'Edgar Poe se conserve à jamais isolée, non pas à la façon autoritaire d'un Shakespeare ou d'un Hugo, mais comme quelque arbre d'essence unique et qui s'impose, parmi les géants, par la seule force de son étrange parfum.

Sur ce tronc odoriférant, deux branches principales : Baudelaire, Mallarmé.

Baudelaire, sans Poe, aurait-il été Baudelaire?

Mieux cachée est la genèse d'un Mallarmé, ce baudelairien larvé. Son œuvre n'en est pas moins fille d'Edgar Poe. Car sa grammaire poétique est, somme toute, la fidèle mise en œuvre des *Principes de la Poésie* (de Poe).

Baudelaire... Mallarmé. Ces deux grandes ramifications, incalculablement, ont donné leurs boutures à toute la poésie qui suivit. Constatons même que le parfum révélateur de

l'arbre inconnu continue hypocritement, millième puissance, à imprégner jusqu'aux dernières onomatopées des derniers dadas contemporains, descendants illégitimes et rachitiques de Mallarmé, élève scrupuleux de Poe.

Néanmoins, Baudelaire et Mallarmé n'ont pas été des imitateurs, mais des transformateurs. La part de latinité qu'ils ont apportée dans leur œuvre suffisait seule à la recréer originelle.

***

Edgar Poe. Ce nom, présentement, ne peut plus être prononcé dans le monde cultivé sans qu'un frisson particulier ne réponde à ces trois syllabes évocatrices de certaines terreurs.

Cependant, au temps où Baudelaire, en 1852, le présentait, dans la *Revue de Paris*, aux lettrés de France, c'était presque un inconnu qu'il présentait. *Monsieur Poe*, écrivait-il. C'est que M. Poe était son contemporain.

Un siècle ne s'est pas encore écoulé. Poe n'est certainement pas ce qu'on nomme populaire; mais quiconque a lu, si peu que ce soit, sait à son sujet ou croit savoir de quoi il retourne.

Question et réponse se suivent au même instant.

— Qu'est-ce qu'Edgar Poe?

— C'est l'auteur des *Histoires extraordinaires*, traduites par Baudelaire.

A quoi l'on ajoute fatalement : « Et un alcoolique mort du *delirium tremens.* »

De ses poèmes, de sa philosophie, de ses études et critiques littéraires, pas un mot. Il y a de ces destinées d'outre-tombe.

Le nom de Liszt, dans le domaine musical, évoque un virtuose, un Paganini du piano, lequel, en outre, écrivit les *Rhapsodies Hongroises*. L'immense compositeur qui a orienté Wagner et dont l'œuvre géniale commence à peine, de nos jours, à sortir de l'ombre, reste, pour la plupart, un simple jongleur de notes, un acrobate.

De tels jugements sont plus monstrueux que l'oubli total.

J'ai vu non pas de fins lettrés mais des lettrés tout court

s'étonner de bonne foi quand on leur apprenait que Poe avait écrit *aussi* des poèmes. Et ce n'est pas du fait de son origine américaine : Poe a été mieux compris et plus fêté en Angleterre et en France que dans son pays.

Pourquoi, si son œuvre ne suscite jusqu'ici que cette admiration tronquée, pourquoi son alcoolisme, lequel n'est, après tout, que vie privée, a-t-il traversé les atlantiques pour mettre un sourire d'ironie jusque sur les lèvres des ignorants d'Europe?

L'alcoolisme d'Edgard Poe, il n'y a pas à dire, charme les gens, ô misère! alors que ses poèmes ne les ont pas atteints.

Le sort du génie est souvent bien injuste. La conception romantique de Baudelaire présentant dans *Bénédiction* le poète comme un être maudit, n'est pas toujours aussi exagérée que notre sèche et ricanante époque veut bien le croire. Edgard Poe, pour ne citer que lui, fut en toutes lettres, et reste après sa mort un véritable martyr.

J'ai fait à ce sujet une triste et plaisante remarque.

Il est, dans ma belle petite ville natale, une vieille mendiante qu'on nomme la mère Glory. Infirme d'un bras, tordue par l'âge, elle a couché dehors, même sous la neige, jusqu'au jour où j'ai réclamé pour elle, obtenu de la ville un gîte. Ce n'est pas que le monde ait, chez moi, le cœur particulièrement dur. Mais la bonne femme, quand elle a deux sous de trop, a l'habitude de « prendre la goutte », et voilà qui n'est pas admissible quand on meurt de faim

Chacun, dans son pays, a pu constater le même fait. Prendre la goutte, lorsqu'on est dans l'aisance, après un bon repas, d'accord. Mais quand on crève de misère et qu'on n'a plus sur terre que cette dernière petite joie, non. Rien n'est permis à qui n'a rien.

Hélas! A ceux qui ont tout (intellectuellement s'entend), rien n'est permis non plus. Les extrêmes se touchent. O mère Glory, est-il possible de mettre votre nom à côté de celui d'Edgar Poe!

C'est un fait, cependant. La vie privée d'une célébrité sera toujours aussi jalousement épluchée que celle de ma malheureuse pauvresse. *On ne leur passera rien* ni à l'un ni à l'autre. Seul Tartampion a le droit d'avoir des faiblesses.

Ceci dit, il semble, d'après les documents nouveaux dont ne disposait pas Baudelaire, que la fameuse ivrognerie de Poe ne soit, pour finir, qu'une formidable exagération.

Cette question, puisqu'on la juge de tous côtés capitale, passionnait déjà les contemporains du poète. C'est donc une nécessité de la discuter ici, car elle a joué le plus grand rôle dans l'histoire de ses amours.

Or, il faut croire que Poe n'est pas encore assez mort, après soixante-quatorze ans de tombe, puisque les passions continuent toujours à se déchaîner autour du même objet.

Voici d'un côté les poètes, et de l'autre les pédants.

Baudelaire le premier (qui, sans le vouloir, introduisit chez nous la légende tenace du *delirium tremens*) devinant, avec son sens prophétique, la part de la calomnie dans les renseignements biographiques étudiés, éleva au hasard un doute.

Je crois, dit-il, *avoir déjà mis suffisamment le lecteur en défiance contre les biographes américains. Ils sont trop bons démocrates pour ne pas haïr leurs grands hommes, et la malveillance qui poursuit Poe après la conclusion lamentable de sa triste existence rappelle la haine britannique qui persécuta Byron.*

Ailleurs, forcé d'admettre les ragots d'outre-océan sans pouvoir les contrôler, il cherche du moins une excuse au vice du génial buveur.

A Paris, en Allemagne, il eût trouvé des amis qui l'eussent facilement compris et soulagé; en Amérique il fallait qu'il arrachât son pain. Ainsi s'expliquent parfaitement l'ivrognerie et le changement perpétuel de résidence. Il traversait la vie comme un Sahara, et changeait de place comme un Arabe.

Plus près de nous, en 1875, au moment où s'inaugura le monument qui commençait à rendre justice au magnifique Américain, notre Stéphane Mallarmé envoya de France son prodigieux sonnet dont le premier vers à lui seul est comme le panthéon verbal de tous les maîtres-esprits restés incompris avant et depuis leur mort.

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change,
Le poète suscite avec un glaive nu
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu
Que la Mort triomphait dans cette voix étrange.

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange
Donner un sens trop pur aux mots de la tribu,
Proclamèrent très haut le sortilège bu
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief!
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne,

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur,
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

Ainsi les poètes se sont-ils tout de suite rebiffés, étant, spirituellement, de la famille. Ils opposaient leur admiration et tendresse fraternelles aux dires des Américains pleins de parti-pris contre leur concitoyen, cet « ange furieux » qui les avait justement malmenés dans ses étincelantes critiques.

Poe disparu, son nom consacré, la joute continue.

En 1904, chez nous, Emile Lauvrière, docteur ès lettres, professeur agrégé, fait paraître au complet son considérable ouvrage (730 pages) dont le sous-titre est tout un programme : *Étude de Psychologie Pathologique.*

Cédant à la manie moderne, qui traite si volontiers le génie en sujet d'hôpital, Lauvrière, muni d'un incalculable trésor de documents sur la vie de Poe, fait cruellement, dans ce livre, l'autopsie de son esprit.

En 1908, madame Arvède Barine publie dans son livre *Poètes et Névrosées* une étude sur Edgar Poe où, comme Lauvrière, elle implore un peu d'indulgence « pour l'infortuné qui fut assurément un grand pécheur mais aussi un grand malheureux ».

Oui. Toujours comme pour la mère Glory.

En 1919, André Fontainas, poète, répond à Lauvrière

par *la Vie d'Egdar A. Poe* (écrite en 1914). C'est la lutte étroite de l'admiration passionnée contre l'analyse froide. Peut-être les deux adversaires sont-ils également tendancieux. Mais je préfère, naturellement, me ranger du côté des poètes.

Je me range du côté des poètes, mais néanmoins j'ose dire ceci : « Si c'était vrai, si Poe avait été le dipsomane si savamment et lentement fouillé par le scalpel de Lauvrière... et ensuite? »

Poe... Ce nom prédestiné n'est-il pas le commencement de *poésie*? Ce que nous offre le poète, c'est son œuvre et non pas sa vie privée.

Qu'il s'agisse d'alcool ou d'opium ou des deux à la fois, qu'importe, si ces moyens étaient nécessaires au grand homme?

Quoi! Notre époque est pourrie de morphinomanes et de cocaïnomanes qui ne sont, pour tout dire, qu'insignifiantes cocottes et négligeables gigolos, et nous n'élèverions la voix que pour honnir un Edgard Poe qui, dans ce « noir mélange », aurait trouvé son génie?

Une seule question. Poe eût-il, dans l'actuelle Amérique sèche, écrit son œuvre? Si c'est oui, ses prétendus excès ne lui ont donc rien ajouté. Laissons-les alors à leur place, au fond de la tombe où dorment bien d'autres secrets qui ne nous regardent plus. Si c'est non, gloire, pour une fois, à l'alcool et au reste!

Erasme écrivit *l'Éloge de la Folie*. On pourrait peut-être écrire aussi l'éloge de l'ivresse. L'ivresse, comme l'avarice, est un vice, au fond, éminemment intellectuel. Il n'a pas ses racines, comme d'autres monstruosités humaines, dans l'animalité. Le buveur ne boit pas par gourmandise mais pour obtenir un résultat mental qui transforme pour lui la vie monotone ou douloureuse, la situant sur un plan nouveau qui le délivre du réel.

Edgar Poe avoue dans certaines lettres qu'il a bu quelquefois, soit entraîné par des amis, soit pour oublier sa misère. Le plus curieux est que Lauvrière lui-même nous révèle ces lettres et celles d'autres personnages, dans lesquelles il est bien avéré « qu'un seul verre de vin » rendait fou l'auteur

des *Histoires extraordinaires*. Ceci ne prouve-t-il pas suffisamment qu'il ne s'agit pas là d'un alcoolique véritable ni même d'un dipsomane, mais au contraire d'un homme peu habitué à boire? Des témoins de sa vie affirment qu'il ne buvait que de l'eau. Lui-même le répète bien des fois. Cependant certains l'ont vu complètement ivre, et, dans sa propre correspondance, il regrette parfois ses anciens excès. Quoi qu'il en soit, quelle importance, je le répète, ont ces bruits contradictoires, quand il s'agit d'un homme de l'autre siècle depuis longtemps réduit en poussière? Ses livres sont là, bien vivants, eux, pour répondre de lui. D'une lucidité presque glaciale, d'une logique en quelque sorte *mécanique* et qui se retrouve, à peine déguisée, jusque dans nos plus récents romans policiers, il n'est en eux nulle trace d'ébriété, leur étrangeté voulue n'étant que le résultat d'un art suprême.

Les poèmes eux-mêmes, composés comme par quelqu'un de l'autre monde, gardent, à travers leur brume hantée, un équilibre impressionnant. Il y a plus. Poe était, comme Banville, comme Edmond Rostand, un maître étourdissant de la rime, de l'assonance et de l'allitération. Jamais, quoi qu'en pense M. Lauvrière, qui va jusqu'à confondre l'amour de l'assonnance et le souci des belles rimes avec l'*écholalie*, manifestation morbide des dégénérés, jamais, j'en appelle aux gens du métier, aucun des rythmes de Poe ne fut livré au hasard; jamais aucune de ses inspirations, malgré leur frisson, malgré leurs fantômes, n'empêchèrent sa volonté d'intervenir froidement pour placer ici le mot qu'il fallait et là l'image préméditée.

C'est tout ce qu'il nous faut savoir. Le reste n'est qu'indiscrétions et cancans.

Par ailleurs, la thèse de Lauvrière, si patiemment développée pendant ces 730 pages de son ouvrage, sera difficilement admise par ceux qui font partie du monde de l'esprit.

Imbu d'une sorte d'idée fixe, il semble méconnaître parfois les buts mêmes de la poésie et céder à une certaine tendance de la science moderne qui considère trop volontiers le génie comme une tare.

Je veux, sans commentaire, citer simplement une page de M. Lauvrière, docteur ès lettres, et professeur agrégé.

Elle montre clairement jusqu'où peut conduire une pareille disposition d'esprit. N'y voyons-nous pas rabattre la noblesse des grands dans le domaine intellectuel, établir un nivellement par le bas qui ravale les plus hautes têtes humaines au rang des dégénérés et des fous, remplaçant le légitime orgueil du génie par le désespoir du malade incurable?

Il suffit... de jeter un coup d'œil sur les divers aspects de la civilisation humaine. La littérature américaine ne compte encore que quelques noms qu'elle offre déjà en Walt Whitman un digne pendant de Poe. La littérature anglaise nous présente dès le XIVe *siècle le visionnaire auteur de Piers the Plowman; à la Renaissance, toute la bande déséquilibrée des géniaux bohèmes qui rivalisent en pathétiques horreurs avec l'intense Shakespeare... Au* XVIIe *siècle, le livresque et fantasque abstracteur de quintessence Burton, le poète Denham qui fut aliéné... et le prosaïque émule du fanatique quoique sublime Milton, Bunyan...; au* XVIIIe *siècle, pour ne point parler du suspect pamphlétaire De Foë, de l'irritable nain Pope, du morbide et alcoolique Parnell, du prodigue et impulsif Steele, du paradoxal et malveillant ergoteur Warburton, du cholérique et scrofuleux pédant Johnson, du pusillanime Beattie aux curieuses manies, du mélancolique et contradictoire Sterne, des imprévoyants viveurs Fielding, Smollett et Sheridan, n'avons-nous pas le pauvre bâtard détraqué Savage, l'âpre satiriste déséquilibré Churchill, le génial misanthrope Swift, prédestiné, comme il le disait, à périr par la tête, l'excentrique Goldsmith aussi irresponsable qu'inconscient, les trois faussaires : Logan si affiné, Chatterton si précoce, Macpherson si habile; les trois fous mystiques : Smart si irrépressible, Collins si exquis, Cowper si aimable; le vibrant*[1] *Burns... enfin l'incohérent Blake, dont l'œuvre entière, art, poésie, et théosophie, n'est guère que pure folie? Aux paralysies de Southey, de Scott et de Hood, aux phthisies*[2] *de Keats et de Mrs Barrett Browning, le* XIXe *siècle ajoute le triste spectacle des excentricités du prodigue Beckford et du fantasque Maturin, de la folie du poète-paysan Clare, des romantiques extravagances de Byron, des amoureuses inconséquences de Shelley,*

1. Etre vibrant est une tare, évidemment!
2. La phtisie est une tare de l'esprit, évidemment!

somnambule et halluciné, et des invincibles passions de de Quincey et de Coleridge pour l'opium, de Hartley Coleridge pour l'alcool et de Rosetti pour les narcotiques. Non moins riche en supériorités morbides, l'Allemagne offre au plus superficiel examen le belliqueux franciscain Mürner, le bohême silésien Günther, les illuministes Lavater et Jung-Stilling, l'inégal et impulsif Bürger, le maladif et mélancolique Mathisson, le démoniaque *Müller, peintre et poète, le misérable et incompréhensible Mage du Nord Hamann, le pauvre fou platonique Hœlderlin, le bizarre valétudinaire Lichtenberg, le doux rêveur Novalis, le décousu et sentimental humoriste Jean Paul, les nébuleux allégoristes Fouqué et Chamisso, l'alcoolique et fantastique Hoffmann, le mystique et incohérent viveur Werner, l'instable de Kleist, qui finit par le suicide passionnel, l'extatique et funèbre Kerner, le pauvre fou mélancolique Lenau, le mobile et morbide Heine, le maladif pessimiste Hartmann, enfin le malheureux surhomme Nietzsche dont les alternances contradictoires sont si cruellement caractéristiques.*

Si la littérature française présente moins de talents et de génies anormaux, c'est peut-être que l'esprit français, naturellement plus moyen, a plus longtemps subi la ferme discipline morale du XVIIe *siècle; nous n'en avons pas moins, pour ne citer que des noms à peu près incontestables : le bohême patibulaire Villon, l'extravagant Rabelais, les étranges bohêmes Théophile de Viau et Cyrano de Bergerac, le mystique halluciné Pascal, le contradictoire et suspect Jean-Baptiste Rousseau, l'instable et équivoque abbé Prévost, le tumultueux et indisciplinable Diderot, l'inadaptable Jean-Jacques Rousseau, traqué, ainsi que son irritable disciple Bernardin de Saint-Pierre, par le délire des persécutions, les maladifs Gilbert, Hégésippe Moreau et Maine de Biran, les deux romantiques Chateaubriand et George Sand, dont les jeunesses mélancoliques et turbulentes furent également hantées par les impulsions du suicide, les apocalyptiques Ballanche et Lamennais, le pauvre névrosé Musset, le neurasthénique Baudelaire, l'halluciné de Nerval, l'épileptique Flaubert, le morphinomane Maupassant, les irréguliers Mürger et Verlaine. A peine née la littérature russe compte déjà le fou mystique Gogol et l'épileptique Dostoïewski. Que serait-ce si nous nous engagions sur les autres voies de la civilisation humaine?*

Citons au hasard parmi les réformateurs religieux : les hallucinés Mahomet, Georges Fox, Swedenborg; parmi les hommes d'Etat : les impulsifs Alexandre, Pierre le Grand, et Charles XII de Suède, les hypocondriaques Louis XI, petit-fils de Charles le Simple, Charles-Quint, fils de Jeanne la Folle, et Philippe II, les épileptiques César et Napoléon; parmi les savants : les extravagants Kepler et Cardon, les aliénés Linné, Newton et Comte; parmi les artistes, les criminels Benvenuto Cellini et le Caravage, les instables Callot et Goya; parmi les musiciens presque tous ultra-nerveux, l'apoplectique Hændel, Schumann mort fou, Chopin mort tuberculeux et le dément Donizetti. Mais suspendons ici ces lamentables annales (*sic*) de *l'humaine grandeur, plus tristes à parcourir qu'aucun martyrologe.*

Ce n'est pas mal comme cour des miracles...

Et voilà où peut mener l'idée fixe, le tic maladif des faiseurs de thèses.

Après cela nous n'avons plus qu'à crier : « Vivent les parfaits notaires! A nous les épiciers! » Ce qui n'empêchera du reste ni les notaires, ni les épiciers de mourir fous peut-être, eux aussi, mais sans gloire.

Il n'y a pas que les hauts esprits qui ont eu des aliénés dans leur famille. Et du reste, sortie de l'absolu animal, la race humaine tout entière n'est-elle pas hors de la norme? La lumière artificielle, qui fait de la nuit le jour; les filles non mariées à l'âge de la puberté; la lecture; l'écriture; les religions, la guerre, autant de signes de folie. Les bêtes elles-mêmes, si elles fréquentent trop les humains, prennent la grande contagion. Un chien qui saute dans un cerceau ou qui donne la patte pour avoir du sucre n'est plus normal, un cheval qui, pour une carotte, fait du pas espagnol, est un détraqué.

Qu'Emile Lauvrière ait fait de son livre ce plaidoyer inutile qui ne peut qu'inquiéter, démoraliser les esprits supérieurs, c'est une bien grande pitié. Car, thèse à part, ce livre est le plus complet, le plus extraordinairement documenté qu'on ait jamais écrit sur Edgard Poe. C'est surtout à travers ce livre que nous le voyons vivre. D'ailleurs je l'ai dit dans la préface des *Six poèmes* que j'ai traduits en vers : « Cet ouvrage

considérable contient des lettres d'Edgard Poe qui font pleurer, littéralement, tant elles le montrent semblable à ce qui, pour ses adorateurs, l'a définitivement auréolé. Et de la sorte lui-même, par cette correspondance, se défend, à travers la mort, contre les petits outils horripilants et sacrilèges de la dissection. »

II

HISTOIRE

Comme le schéma d'un roman, voici, dépouillée et rapide, la vie d'Edgar Poe dans l'ensemble de ses événements.

Il vint au monde à Boston, le 19 janvier 1809. Son père, David Poe (fils aîné d'un charron issu de bonne famille et dit « général Poe », de Baltimore, qui fut remarquable pendant la guerre de l'Indépendance et honoré par La Fayette), s'était aliéné tous les siens en entrant au théâtre. La famille Poe, d'origine irlandaise et normande, avait primitivement nom Le Poër, dit-on.

Veuve de l'acteur Hopkins, la mère d'Edgar Poe, née Elisabeth Arnold, fille d'une actrice et de père inconnu, belle, charmante, douée de talent, chantait avec une voix exquise, et, depuis sa tendre enfance, ravissait les salles dès son entrée sur la scène. Sa moralité restait parfaite. C'était elle qui gagnait l'argent de la famille, car son mari, très médiocre artiste, et, de plus, malade, avait dû, de bonne heure, renoncer à la scène. Certains disent même qu'il abandonna sa femme et ses trois enfants, William, Edgar et Rosalie. Ceci ne semble pas exact puisqu'un biographe raconte l'agonie à Richmond d'Elisabeth Arnold aux côtés de son mari mourant lui-même, et auquel elle ne survécut que peu de jours.

Epuisés et poitrinaires les deux comédiens, en effet, étaient descendus jusqu'à la misère noire. Des souscriptions charitables les avaient aidés. Le destin de leur fils génial se dessinait d'avance dans le leur. « Leurs enfants, dit Arvède Barine, vinrent au monde entre des pots de fard et des notes impayées, au sortir d'une représentation et presque à la veille d'une autre, car la mère n'avait guère le loisir d'être malade. »

Bientôt, donc, étant morte à son tour, la jeune actrice laissa ses trois orphelins, comme une portée de petits chats, à la garde de l'inconnu.

La pitié publique s'émut. Trois bons cœurs de Richmond se partagèrent les petits chats humains. L'aîné des enfants, William, fut recueilli par des amis de son père, puis remis à son grand-père, le général Poe, qui l'éleva. Une dame du nom de Mackenzie prit Rosalie; et le petit Edgar, âgé de deux ans, fut attribué à Mrs Allan et à son mari, John Allan, riche négociant en tabacs de Virginie.

***

Monsieur et madame Allan n'avaient pas d'enfants. Madame Allan, jeune et bonne, aima tout de suite son petit chat trouvé. Sa sœur, Fanny, vint doubler cette affection maternelle. John Allan, d'abord renfrogné, finit par prendre la contagion.

André Fontainas dit dans son livre :

Peu à peu, nous assure-t-on, touché par sa beauté, par la vivacité de son regard, par la précocité de son intelligence en éveil, Allan s'accoutuma à le traiter comme son fils véritable et même, en présence de tiers, tantôt l'élégance de sa chevelure bouclée, tantôt la grâce de ses réflexions ingénues lui arrachaient, paraît-il, des exclamations d'orgueil.

Le frêle orphelin a tiré un bon numéro, comme on dit. Le voilà fils de famille, héritier de la fortune d'Allan, dorloté par les femmes, gâté par son père adoptif.

Émile Lauvrière nous fait le tableau de cette première enfance. Edgar Poe n'a pas sept ans. Il émerveille la ville d'eaux à la mode, White Sulfur Springs, passant sur son poney, suivi de son groom nègre, entouré de ses chiens. A la maison, debout sur la table, on le fait déclamer devant les invités ravis par le sens inné du rythme, l'éclat de ce tout petit acteur fils d'acteurs.

Mais il s'agit de donner à l'enfant une éducation en rapport avec son avenir. La famille Allan, y compris « tante Fanny », part pour l'Angleterre où des affaires appellent le négociant.

Les parents s'installent pour quelque temps à Londres, dans un quartier chic, et placent Edgar dans une belle école de la banlieue, *Manor House School*, dont le principal est le Révérend docteur Bransby.

Tout vient de l'enfance. Outre le célèbre conte *William Wilson*, où Poe nous racontera si magnifiquement, plus tard, ses impressions scolaires, on peut dire que cette aisance, cette aristocratie qui le marquèrent si étonnamment à travers sa malheureuse pauvreté, trouvèrent leur origine, en même temps que son érudition, dans cette vie première qui fit de lui le gentleman qu'il ne cessa jamais d'être.

Tous les samedis soirs il retrouvait sa famille adoptive, continuant à respirer comme son atmosphère naturelle la richesse, le luxe et les cajoleries.

Jugé d'abord comme « arriéré dans ses études » (pauvre petit de sept ans!) il sort à quinze ans de sa belle école, brillant élève muni de latin, de français et de littérature. Et déjà son ascendant s'est exercé sur ses petits camarades vaguement humiliés par son orgueil, tandis que ses maîtres se plaignent de son esprit indépendant qui ne peut supporter de tutelle.

Revenu dans la famille Allan installée à Richmond, en Amérique, il est envoyé à l'école de l'endroit pour y continuer ses études. C'est un élève fantaisiste, indiscipliné mais toujours brillant, dont les vers latins sont déjà autre chose que des devoirs.

Cependant ses compagnons de classe, pour se venger de la domination qu'il exerce sur eux, lui font sentir par des vexations qu'ils ont appris son origine véritable, et qu'il n'est qu'un fils de théâtreux pauvres, adopté par charité.

Ici, la ferveur respectueuse qu'il aura plus tard pour les femmes se fait déjà sentir sous les espèces d'un petit cahier de vers, cette fois anglais, dédié « aux jeunes filles de Richmond ».

Cependant le futur grand poète ne ressemble pas tout à fait à nos romantiques de France. La race anglo-saxonne est là qui se manifeste. Bien avant que le mot et la chose ne soient vulgarisés chez nous, le jeune Edgar Poe pratique avec succès les sports.

Nul ne courait, nul ne sautait mieux que lui; il faisait un peu de boxe; il s'engagea dans le corps des volontaires, Junior Morgan Rifflemen, de Richmond, et y obtint bien vite le grade de lieutenant. Quand, en 1824, *La Fayette vint visiter la ville, Poe l'accompagnait en qualité de garde du corps. Son triomphe était la natation; tous ses biographes rapportent comme un fait extraordinaire que, à l'âge de quinze ans, il réussit, par une journée brûlante du mois de juin, à remonter le courant impétueux de la rivière sur plus de six mille, après quoi il redescendit vers la ville sans aucune trace de fatigue* (André Fontainas).

Tout vient de l'enfance. Gavé d'argent, choyé, applaudi, brillant, orgueilleux, le petit Poe est en route pour une destinée éclatante, haute culture, ostentation et fortune. Ce beau départ le laissera pour toujours aristocrate, l'empêchera, malgré toutes adversités, d'être jamais « un pauvre ».

Quelques dissentiments avec son beau-père dont les affaires subissent momentanément une baisse le montrent dans son impatience piaffante de jeune richard impérieux. John Allan peut-il comprendre l'original qui déjà se montre derrière l'enfant adopté? Mais (il les aura toujours) il a pour lui les femmes, Mrs Allan, tante Fanny.

Les affaires vont mieux, il faut croire, car la famille Allan séjourne, en 1825, dans une belle demeure d'été; puis, en1 828, le jeune Edgar, qui a dix-sept ans, entre comme étudiant à l'Université de Virginie, à Charlotesville.

Louange à John Allan qui, du moins, a tout fait pour nourrir ce jeune esprit avide, allaitement spirituel qui vaut bien l'autre! Edgar Poe joignit toujours le nom d'Allan au sien. Cette gloire qui se perpétue était bien due à celui qui, malgré ses propres insuffisances, prit tant de soin de ce précieux cerveau.

Dans son université de Virginie dont les statuts laissent toute initiative aux élèves, il s'adonne au grec, au latin, au français, à l'espagnol, à l'italien. Les jeunes gens de cette école, livrés à eux-mêmes, ne sont pas très sages. Les cartes et le punch remplissent les soirées, auxquelles l'adolescent Poe ajoute des séances littéraires, exaltées de poésie. Dans la journée les sports, la marche font partie des études, ce qui est éminemment britannique.

Un an ne s'est pas écoulé que le petit poète a contracté des dettes de jeu, dettes d'honneur que M. Allan refuse énergiquement de payer. Il s'y joint (oh! l'habit rapé qui suivra!) une note de dix-neuf habits de soirée, et nombre de bouteilles de champagne.

Offensé, le garçon médite déjà de quitter son beau-père. Sorti de l'université, celui-ci le place dans ses bureaux. Est-ce là le destin rêvé par le chimérique garçon? Délibérément, au bout de l'année, il fait un coup de tête et s'en va, décidé désormais à trouver son chemin tout seul.

***

Cette brusque coupure dans sa vie dépendante et choyée ne se réparera plus. L'aiguillage fatal est accompli. Il n'y aura presque plus, à partir de ce jour, dans la vie du poète, que ténèbres et ténèbres, illuminés seulement par les éclairs du génie et la lumière trop fugace de l'amour.

A cet endroit de son existence, un nuage s'épaissit dans toutes ses biographies. Deux années de sa vie restent parfaitement énigmatiques. Lui-même, plus tard, racontera ceci, puis cela. Les uns affirment que, pendant ces deux ans, il s'enrôla pour la Grèce, à l'imitation de Byron, ou bien eut des aventures compliquées en Russie, en Angleterre, en France. Les autres disent qu'il resta tout bonnement en Amérique. Peut-être voyagea-t-il, en effet, et dans de piètres conditions. Le fort parfum de marine de son roman *les Aventures d'Arthur Gardon Pym*, ou de son conte *le Roi Peste* ferait supposer qu'il connut de près rudes matelots et dure vie de bord. Constatons simplement qu'au bout de ces deux années secrètes il revient sans un sou, réapparaissant à Richmond juste pour y assister à l'enterrement de madame Allan.

Peu après, il s'engage comme simple soldat, sous le nom de Perry, dans l'armée des États-Unis. Au hasard des garnisons, il fait la connaissance d'un jeune imprimeur, lequel, à Boston, commence tout juste l'exercice de son commerce. C'est celui-là qui aura l'honneur de publier le premier livre d'Edgar Poe. « L'auteur avait dix-huit ans, constate Lauvrière, et l'éditeur dix-neuf. Ce livre intitulé *Tamerlan and other*

poems, et que personne ne lit, fait, dirions-nous, boire un considérable bouillon à l'éditeur. » Baudelaire remarque : « C'est l'éternelle histoire du premier livre. »

Enfin, ayant, à ses camarades de l'artillerie, avoué son vrai nom, les officiers lui conseillent, aidé de son beau-père, de se faire admettre à l'École des Cadets de West-Point (quelque chose comme notre Saint-Cyr).

Le père adoptif ne répond pas aux lettres. Poe finit par se rendre à Richmond, et obtient une froide lettre de recommandation dans lequelle John Allan déclare péremptoirement que le jeune homme n'est pas de sa famille, et spécifie qu'il ne lui est rien.

Le poète a compris. Les liens sont rompus à jamais.

En allant à Washington pour les démarches, il passe par Baltimore et se met en quête des restes de sa vraie famille. Il y a là son frère William Poe, son oncle Georges Poe, son cousin Neilson Poe, sa cousine Herring, sa sœur Rosalie (une « innocente ») et enfin sa tante, sœur de son père et fille du général Poe, Mrs Clemm, qui sera dans l'avenir plus que sa mère, et qu'on ne peut évoquer qu'avec des larmes dans les yeux, Mrs Clemm à laquelle, encore vivante, Baudelaire rendra plus tard un suprême hommage en lui dédiant sa traduction.

C'est par l'intermédiaire de son oncle et de son cousin que le jeune Poe fait paraître son second livre, lequel n'est pas plus lu que le premier.

En juillet 1830, il entre donc à l'école des Cadets. Il s'y replonge avec fièvre dans les livres, mais refuse à dessein d'accomplir les devoirs militaires. Il a compris qu'il n'était décidément pas fait pour les armes. M. Allan vient de se remarier. L'enfant prodigue ne reviendra plus jamais au logis où personne ne l'attend. Il adopte décidément la carrière des lettres. Après avoir passé par le conseil de discipline il est, selon son désir, renvoyé de l'école des Cadets. Mais il n'en sortira qu'à la fin de l'année. Et, puisqu'il doit maintenant vivre de sa littérature, il commence par organiser une souscription pour un nouveau livre de vers, souscription qui sera couverte par ses camarades de West-Point et qu'il dédie au corps des Cadets des États-Unis.

Ceux-ci, qu'il avait égayés pendant son séjour par des farces et épigrammes rimées, furent bien surpris en ouvrant le livre pour lequel ils avaient souscrit. C'étaient les premiers poèmes remaniés et augmentés de quelques pièces. (Poe ne cessa toute sa vie de remettre sur le métier l'ouvrage, *tenacité presque morbide*, conclut naturellement M. Lauvrière.)

Les cadets, incapables de comprendre autre chose que des blagues, durent, devant ces vers romantiques, croire à une mystification. Le tour se termina comme on l'imagine, par d'ironiques éclats de rire.

Après avoir hésité, sans argent et encore sans nom, Poe prend le parti de revenir vers sa famille légitime, et de nouveau débarque à Baltimore. Son frère William est un poète comme lui, qui même a plus de succès que lui. Mais, à peine retrouvé ce charmant compagnon, William Poe meurt. Et c'est alors que, de 1831 à 1833, commence pour Edgar une vie de mystère et de misère que ne suffit pas à entretenir la petite rente annuelle, dernière bonté de John Allan, servie au pauvre garçon qui fut autrefois son fils.

A cette époque commencèrent à se nouer les liens qui devaient l'attacher jusqu'à la mort à la bonne Mrs Clemm et à sa fille Virginie, alors âgée de neuf ans. Poe, près de sa tante et de sa cousine enfant, retrouvait un foyer affectueux et doux. Mrs Clemm, qu'il appelait « ma bonne Muddie », était de son état brodeuse ou couturière. L'écolière Virginie, « ma chère Cissy », douce et jolie, s'attachait à son grand cousin germain. A la recherche d'emplois qu'il ne trouvait pas, celui-ci, si riche de connaissances, la tête chargée de créations à venir, mourait à peu près de faim dans un coin de cette Amérique dont il devait un jour être la gloire littéraire.

Or, en 1833, un journal, le *Saturday Visitor*, ouvrit un concours auquel Poe s'empressa de prendre part.

Baudelaire parle :

Un comité de littérateurs, dont faisait partie M. John Kennedy, fut chargé de juger les productions. Toutefois ils ne s'occupaient guère de les lire, la sanction de leurs noms était tout ce que leur demandait l'éditeur. Tout en causant de choses et d'autres, l'un d'eux fut attiré par un manuscrit qui se distinguait par la beauté,

la propreté et la netteté des caractères. A la fin de sa vie, Edgar Poe possédait encore une écriture incomparablement belle (Je trouve cette remarque bien américaine). M. Kennedy lut une page seul et, ayant été frappé par le style, il lut la composition à haute voix. Le comité vota le prix par acclamation au premier des génies qui sût écrire lisiblement. L'enveloppe secrète fut brisée et livra le nom alors inconnu de Poe.

L'éditeur parla du jeune auteur à M. Kennedy dans des termes qui lui donnèrent envie de le connaître. La fortune cruelle avait donné à M. Poe la physionomie classique du poète à jeun. Elle l'avait aussi bien grimé que possible pour l'emploi. M. Kennedy raconte qu'il trouva un jeune homme que les privations avaient aminci comme un squelette, vêtu d'une redingote dont on voyait la grosse trame, et qui était, suivant une tactique bien connue, boutonnée jusqu'au menton, de culottes en guenilles, de bottes déchirées, sous lesquelles il n'y avait évidemment pas de bas, et avec tout cela un air fier, de grandes manières, et des yeux éclatants d'intelligence. Kennedy lui parla comme à un ami, et le mit à son aise. Poe lui ouvrit son cœur, lui raconta toute son histoire, son ambition et ses grands projets. Kennedy alla au plus pressé, le conduisit dans un magasin d'habits, chez un fripier, aurait dit Lesage, et lui donna des vêtements convenables; puis il lui fit faire des connaissances.

Des deux envois de Poe (un poème *le Colisée* et six nouvelles), ce furent les nouvelles que l'on couronna. On a su plus tard que Kennedy (auteur de romans populaires) avait, avant de le voir, écrit une lettre au jeune homme pour l'inviter à dîner. Voici la réponse révélatrice de Poe :

Votre aimable invitation à dîner aujourd'hui m'a causé la plus vive blessure. Je ne puis pas venir, — et pour des raisons de la nature la plus humiliante : l'aspect de ma personne. Vous pouvez imaginer ma mortification à vous devoir faire cet aveu, mais il était indispensable.

Ce Kennedy si bon resta toujours pour Poe un ami véritable. Ce fut lui, somme toute, qui le fit « entrer dans la littérature ».

Peu après ce premier succès du poète, M. Allan mourut, laissant trois enfants. Il avait, quelques jours avant sa mort,

pris sa canne pour chasser son ancien beau-fils qui se risquait à venir le voir. Sur son testament, il ne mentionna même pas le nom de Poe. Mais la pauvre rente annuelle, dernier débris de tant de prodigalités passées, disparaissait avec lui. La misère de Poe devint si grande qu'il alla jusqu'à tenter, à cette époque, d'entrer comme maître d'école dans une institution.

Mais voici : en 1834, par l'intermédiaire de M. Kennedy, il fut admis comme rédacteur à la *Southern Literary messenger* de Richmond.

***

A partir de ce moment, son existence est intimement liée au journalisme qui le fait vivre et connaître. Car Poe fut également cela : un grand journaliste.

Ce mot et cette chose si modernes le rapprochent singulièrement de nous. Ses idées sur la question étaient bien en avant sur son temps et n'ont été réalisées que de nos jours. Pendant tout le reste de sa carrière, ses lettres nous le montrent possédé du désir ardent de fonder et diriger une publication destinée à renouveler le vieux système journalistique de son temps. Le *Stylus* et le *Penn Magazine*, ses deux chimères, qui ne virent jamais le jour, faute d'argent, reviennent sans cesse dans sa correspondance comme une obsession frémissante.

De Baltimore à Richmond, de Richmond à Philadelphie, de Philadelphie à New-York, il passe d'un journal dans l'autre, tantôt directeur, tantôt subalterne, toujours actif, toujours rénovateur, faisant monter les tirages avec une rapidité surprenante sans pour cela s'enrichir, de par la cupidité des propriétaires qui profitent de son génie journalistique sans le faire participer aux bénéfices.

C'est en songeant à cette période de sa vie qu'il faut rappeler le mot d'un directeur, mot cité par Baudelaire avec une ironie indignée : « M. Poe écrivait avec une fastidieuse difficulté et dans un style trop au-dessus du niveau intellectuel commun pour qu'on pût le payer cher. »

Dans ces divers journaux paraissent un à un les contes, devenus depuis ces *Histoires extraordinaires* (du reste baptisées

ainsi par Baudelaire), qui l'ont immortalisé, et aussi ces terribles et justes critiques littéraires qui lui firent des ennemis jusque par delà la tombe.

En même temps, au hasard des hauts et des bas, nous le voyons tour à tour faire rire le public par des imitations littéraires (déjà le fameux *A la manière de...* de Muller et Reboux) ou bien passer des nuits à déchiffrer les absurdes cryptogrammes des abonnés. Il gagnait cinq cents francs par mois, constate Arvède Barine, pour « corriger les épreuves, surveiller l'imprimerie, lire les manuscrits et les mettre au point, compiler les articles de cuisine, de sport, etc..., recopier les auteurs illisibles et donner dans chaque livraison un morceau inédit. »

C'est au plus haletant de cette vie de travail et de gêne qu'il épouse, en 1836, sa cousine Virginie qui *n'a pas quatorze ans*. Le pasteur qui les marie fait semblant de croire aux vingt et un ans de la fragile épousée. Poe a vingt-sept ans. Mrs Clemm, de ce jour, a deux enfants au lieu d'un.

Ici, je laisse la parole à Émile Lauvrière dont la documentation domine cette étude.

Il est possible que cette vaillante femme de cœur, dont la rude face masculine ne respirait qu'énergie souriante et bonté résignée, ait cru tout naturel d'accueillir comme un fils l'enfant prodigue dont rougissaient les siens; toujours est-il qu'elle fit au poète vagabond l'aumône d'un gîte. C'était elle qui, ménagère aussi infatigable qu'ingénieuse, savait, avec les maigres deniers que rapportait de ses corvées littéraires le pauvre écrivain à la ligne, accomplir des prodiges d'économie; c'était elle qui, à force de savantes reprises et de minutieux raccommodages, savait donner à la vieille défroque noire du poète cet air de propreté décente qui faisait illusion aux yeux de ses rivaux. De l'union inopinée de ces deux misères devait naître le bonheur, un fragile bonheur, tout le bonheur que Poe put jamais connaître.

Cependant cette misère est telle, en 1843, qu'il semble que rien ne sauvera plus la pauvre famille. Sans murmure, confiantes, la belle-mère et la femme suivent le poète instable qui

ne se sent nulle part à sa place et qui n'y est point en effet, puisqu'il n'y sera qu'après sa mort.

Les agissements de ses ennemis, les excès intermittents de boisson qu'il avait faits et continua peut-être, son irascibilité d'homme de génie astreint à de sottes besognes, se heurtant sans cesse à des médiocres, sa pauvreté, ses grands rêves toujours déçus, les tourments de son inspiration, la phtisie de sa femme adorée, sa propre santé défaillante, tout était contre lui. Cependant nous verrons avec quel courage il trouvait malgré tout le moyen de mettre de la grâce dans une telle vie, sa courtoisie, son amour persistant des beaux décors, des fleurs et de l'élégance.

1844. Ayant quitté Philadelphie pour New-York, il n'y a trouvé qu'un emploi ridicule dans un journal où il est chargé des entrefilets. Il ne sait pas que la plus grande gloire de sa vie infortunée l'attend là : son poème *le Corbeau* qu'il va bientôt écrire.

J'emprunte encore à M. Lauvrière cette page si humaine de son livre, hélas attentatoire :

Poe emmenait avec lui Virginie, tandis qu'à Philadelphie restait Mrs Clemm, chargée de la double corvée du déménagement et de la réplique aux créanciers. Dès le lendemain de son arrivée Poe écrivait à sa belle-mère une longue lettre bien suggestive : dans sa sollicitude pour la bonne Muddie (comme il l'appelait), il lui donne mille détails familiers autant destinés à la rassurer sur ses propres égarements que sur la santé de Virginie; on y voit en touches rapides tout un minutieux tableau des Poes en voyage qui ne prête pas moins au sourire qu'aux larmes. Le manque d'argent est le fléau de ces ruineux déplacements où le moindre contretemps devient pour une femme malade un vrai malheur : il faudrait, pour bien faire, se permettre le luxe d'une voiture à cinq francs, et Poe n'a que quatre dollars et demi; il pleut et il lui a déjà fallu donner à regret vingt-cinq cents pour un méchant parapluie; il est à peine arrivé qu'il va maintenant falloir, presque inconnu, emprunter trois dollars pour s'assurer le gîte et le pain d'une quinzaine. Par bonheur il a pu, pendant que la pauvre Virginie se morfondait sur le bateau, découvrir une bonne pension de famille, la pension idéale des pau-

vres : celle où l'on dîne si bien pour si peu d'argent. Et le poète famélique ne peut résiter à la tentation, si cruelle qu'elle soit pour l'absente, de décrire par le menu ses deux premiers repas. Rien de plus modeste que cette maigre chère, aussi rien de plus touchant que le naïf enthousiasme qu'elle inspire; il faut vraiment avoir connu les plus dures privations pour y voir « la plus grande profusion ».

Poe à Mrs Clemm.

7 avril, 1844.

... « *Jamais je ne me suis assis devant table si bien et si abondamment servie. Ah! si vous aviez vu les œufs et les grands plats de viande! On ne meurt pas de faim ici. Je voudrais que Kate (la chatte de Poe) pût voir : elle en aurait une faiblesse* ».

Cissy en est elle-même toute ravie. Elle n'a pas, du reste toussé à bord du bateau et très peu seulement pendant la nuit, sans transpirer, grâce à un grand feu allumé jusqu'au matin; mais elle a dû, la chère créature idéale, se mettre ce même matin à raccommoder l'unique pantalon du poète malchanceux, et son pauvre cœur a tout de même crevé hier soir quand elle s'est vue ainsi, loin de chez elle, loin de sa mère, emportée, toute malade, dans l'inconnu. Mais Edgar, le sage Edgar maintenant a repris courage, aussi la voilà-t-elle gaie à son tour.

En arrivant à New-York, il essaya, pour attirer l'attention, une de ces mystifications qui lui étaient chères. Dans le journal *The Sun*, il fit paraître cette annonce *en gros caractères :*

« *Stupéfiante nouvelle par Express, via Norfolk! L'Atlantique traversé en trois jours! triomphe signalé de la machine volante de M. Monck Masson et de quatre autres passagers dans le ballon dirigeable* Victoria, *après une traversée de soixante-quinze heures d'une terre à l'autre! Détails complets sur le voyage!* »

Poe était voyant comme presque tous les vraies poètes. Ces gros caractères, ne sont-ce pas nos manchettes actuelles? Ce voyage fabuleux en « ballon dirigeable » (mot évidemment forgé par lui et qui nous est devenu si familier) est-il beaucoup plus invraisemblable que les prouesses de nos actuels aviateurs? Enfin cette grosse farce, ce « battage » (c'est le mot qui

convient ne représente-t-il pas, dès 1844, le journalisme américain de notre XXe siècle?

***

Mais voici *le Corbeau.*

Qu'on me permette, pour donner une bien faible idée de ce poème[1], de transcrire ici la traduction que j'en ai faite dans mon ouvrage : *Six poèmes traduits en vers français.*

LE CORBEAU

Une fois, par un minuit sombre,
Comme je méditais sur nombre
De livres oubliés et bizarres qu'encombre
Une science vieille et sombre,
Comme, auprès du feu qui se meurt,
Je somnolais, triste lecteur,
Ici, soudain, se fit un heurt
Comme du coup plein de douceur
De quelqu'un frappant avec peur,
Frappant à ma porte fermée.
M'éveillant sur mes livres lus :
« C'est quelque visiteur que l'on n'attendait plus,
Me dis-je, à ma porte fermée,
C'est cela seul et rien de plus. »

Ah! je m'en souviens bien! Décembre
Régnait dehors. Et, dans ma chambre,
Les fantômes épars du feu qui se démembre
Hantaient le parquet de ma chambre.
Apre, j'attendais le matin.
J'avais cru qu'avec mon latin
Pour un moment se fût éteint
Le chagrin qui laissait atteint

1. J'ai dit que les poètes étaient des voyants. En même temps que je traduisais *le Corbeau*, je fis au pastel un tableau représentant la dernière strophe de ce poème. Je cherchai longtemps comment l'ombre du corbeau pouvait être projetée sur le parquet, et finis, malgré les critiques, par me décider à dessiner une lampe à applique située au-dessus de la porte et du buste. Or voici ce que je découvre dans l'appendice du livre de Lauvrière : « *Ma* conception était celle d'une lampe applique fixée contre le mur, au-dessus de la porte et du buste, comme cela se voit souvent dans les palais anglais et même dans quelques-unes des meilleures maisons de New-York ». Edgar Poe.

Tout mon Etre en deuil de Lénore,
De celle qu'on ne verra plus,
La rare et radieuse enfant que les élus,
Que les anges nomment Lénore,
Sans nom sur terre à jamais plus.

Et, triste, le sourd bruit de soie
Du pourpre rideau qui s'éploie
Me faisait tressaillir jusqu'à mon cœur sans joie.
D'une terreur j'étais la proie,
Terreur jamais comme avant,
De sorte que j'allais rêvant
Pour calmer ce cœur décevant
Et répétais tout haut rêvant :
« Ce n'est, à ma porte fermée,
Voulant me faire ses saluts,
Que quelqu'un qu'on n'attendait plus.
C'est quelque visiteur que je n'attendais plus,
Implorant ma porte fermée.
C'est cela seul, et rien de plus. »

Soudain, plus forte fut mon âme.
Alors : « Monsieur, dis-je, ou Madame,
Excusez-moi! c'est mon pardon que je réclame
Mais je sommeillais, je m'en blâme,
Et si doux vous vîntes heurter,
Si doucement vîntes heurter
Ma porte, de l'autre côté,
Que je doutais, en vérité,
Derrière ma porte fermée,
A peine vous ai-je entendus,
Car je ne vous attendais plus. »
Toute grande j'ouvris ma porte, là-dessus,
Bien grande ma porte fermée :
L'obscurité, là, rien de plus.

Sondant cette ombre et son mystère,
Rêvant des rêves solitaires
Qu'aucun mortel jamais n'osa rêver sur terre,
Craintif, ne sachant que me taire,
Je demeurai là, hésitant,
Émerveillé, scrutant, doutant.
Mais, ce silence palpitant,
Aucun signe ne le vint clore.
Le seul mot soufflé fut « Lénore »!
Je chuchotai ces sons : « Lénore »!
Et l'écho faible, là-dessus,

En retour murmura l'unique mot « Lénore »!
Simplement cela, rien de plus.

Retournant alors à ma place,
Ame brûlante et mains de glace,
Bientôt un nouveau heurt vint, furtif et fugace,
Mais non pas à la même place.
« Sûrement, dis-je, cette fois,
Cela fut frappé sur le bois
De ma persienne, je le vois!
Cherchons si c'est ce que je crois.
Que j'aille explorer ce mystère.
Que ce cœur soit calme un peu plus,
Et qu'il aille explorer bravement ce mystère.
Que mon cœur soit calme un peu plus.
Ce n'est que le vent, rien de plus. »

Ici, j'ouvris alors sans crainte.
Quand soudain, avec mainte et mainte
Fantaisie, et façons, frissonnements et feintes,
Entra, majestueux, sans crainte,
Un corbeau des époques saintes.
Sans s'arrêter, n'hésitant pas,
Il alla se percher là-bas
Sur un buste blanc de Pallas
Situé sur ma porte haute.
Il ne me fit pas de saluts;
Mais avec une mine haute
De lord ou de lady, sans faire de saluts,
Se percha sur ma porte haute,
Se percha, resta, rien de plus.

Maintenant, ce corbeau d'ébène
M'induisant, nonobstant ma peine,
A sourire du décorum de cette scène :
« Quoique ta tête soit en peine
De crête, dis-je, oiseau d'ennui,
Tu n'es pas un lâche qui fuit!
Dis-moi donc, corbeau d'aujourd'hui,
Fantomal, sombre oiseau d'ennui,
Errant, jeté loin du rivage
De la nuit, parle, oiseau perclus!
Sur ce plutonien rivage
De la nuit, ton grand nom, quoique tu sois perclus,
Dis-moi, qu'est-il sur ce rivage? »
Et le corbeau fit : « Jamais plus. »

Je tins pour bien grande merveille
D'entendre réponse pareille.
Car il faut convenir, pour un humain qui veille,
Que cette bénédiction
D'ouïr telle réflexion
D'humble signification
D'une volaille gauche et vieille
Est un fait rare, sinon plus.
Car, qui vit jamais, perchant juste
Sur sa porte, au-dessus d'un buste
De Pallas, juste sur ce buste,
Volaille bégayante ou bête sur un buste,
Misérable corbeau sans plus,
Portant un tel nom : « Jamais plus? »

Mais l'oiseau perché, solitaire,
Sur ce buste calme de pierre,
Proférait seulement cette parole austère
Comme si se fût épanché
Dans ce seul mot son cœur caché.
Il ne dit rien d'autre. Perché
Sans remuer son corps penché,
Il n'agita pas une plume,
Jusqu'à ce que ces mots déçus
Me vinrent, à peine perçus :
« Bien d'autres amis ne sont plus.
Demain, comme l'ont fait tous mes espoirs déçus,
Il s'envolera dans ses plumes ».
Alors l'oiseau dit : « Jamais plus. »

Surpris d'une réplique faite
Si justement par cette bête :
« Sans doute ce seul mot, pensai-je, qu'il répète,
Est tout le savoir de sa tête,
Appris par quelque malheureux,
Un maître au refrain douloureux
Et que le désastre, en tous lieux,
Suivait vite et suivait plus vite,
Jusqu'à ce qu'il ne fût chez eux
Plus rien qu'une parole dite,
Plus rien qu'un refrain douloureux
De chant funèbre, au fond du gris et triste gîte,
Ce refrain qui n'espère plus
De : « Jamais, jamais — jamais plus. »

Mais cet oiseau, par son manège,
Reprenant mon sourire au piège,

Vite, avec ses coussins, je fis rouler un siège
Devant porte, buste et corbeau.
Ainsi, bien assis, enchaînai-je,
Tombé sur le velours du siège,
Rêve à rêve, sur ce corbeau,
Sur ce noir, nu, narquois, nabot,
Néfaste, nébuleux corbeau,
Cherchant ce que cet oiseau triste
Dont le refrain toujours insiste,
Ce que ce sombre oiseau des temps qui ne sont plus
Voulait dire, sinistre et triste,
En croassant son : « Jamais plus. »

Cherchant cela dans ma pensée
Mais sans syllabe prononcée,
Je sentais maintenant mon âme transpercée
Par l'œil de feu qui me brûlait.
Je sondais l'énigme dressée,
Et *plus* encore dans ma pensée;
Et ma tête était enfoncée
Parmi le velours violet
Où la lumière ruisselait,
Parmi le velours violet
Sur quoi la lampe ruisselait,
Velours où ruisselait la lampe là placée,
Velours que celle qui n'est plus
Ah! ne touchera jamais plus!

Alors je crus l'air plus sensible,
De par l'encensoir invisible
Bercé de séraphins dont le pas indicible
Glissait sur un souffle soyeux.
— « Ah! m'écriai-je, malheureux,
Ton Dieu t'a prêté, si tu veux,
T'envoie aujourd'hui, si tu veux,
Le népenthès miraculeux,
Le répit, le répit heureux
A tes souvenirs de Lénore.
Bois! bois ce népenthès heureux!
Oublie enfin l'enfant lumineuse, Lénore,
En allée avec les élus!»
Et le corbeau dit : « Jamais plus. »

« Prophète, criai-je, prophète!
Qui que tu sois, démon ou bête,
Créature du mal qu'ont jeté sur ma tête
La tentateur ou la tempête,

Prophète, cependant, jeté
Nu sur ce rivage, indompté,
Seul, sur un désert enchanté,
Un foyer par l'horreur hanté,
Créature du mal, mandée
Par le tentateur, au-dessus,
Ou par la tempête au-dessus
De moi, dis! je t'implore, âme dépossédée :
Y a t-il du baume en Judée? »
Et le corbeau dit : « Jamais plus. »

« Prophète, criai-je, prophète,
Sombre oiseau jeté sur ma tête,
Prophète, cependant, sois-tu démon ou bête,
Par ce ciel épars sur nos têtes,
Par ce dieu debout sur nos fronts
Que tous les deux nous adorons,
Dis-nous, dis-nous si nous verrons
Dans l'Eden distant, reverrons,
Oh! dis à l'âme qui t'implore
Et que tant de douleur dévore,
Si, dans le séjour des élus,
Elle étreindra l'enfant que l'on nommait Lénore,
Que les anges nomment Lénore? »
Et le corbeau dit : « Jamais plus. »

« Soit ce mot la fin de la page,
Hurlai-je en bondissant de rage.
Bête ou démon, retourne à jamais au rivage
Et dans la tempête, au rivage
Plutonien, noir, de la nuit!
Quitte seul le rêveur chez lui!
Ne laisse pas tomber chez lui
De noire plume qui reluit,
Gage du mensonge maudit
Que ton âme maudite a dit!
Ote-toi! Hors d'ici! Que sorte
Ton dur bec de mon cœur, ta forme de ma porte!
Quitte ce buste d'au-dessus! »
Et le corbeau dit : « Jamais plus. »

Et le corbeau que ne soulève
Nul volètement qui l'enlève,
Siège encor, siège encor et ne s'envole pas
De sur le buste de Pallas,
Pallide buste de Pallas.
Ses yeux sont d'un démon qui rêve,

Et, tandis qu'il ne s'en va pas
De ma porte haute qu'il hante,
La lumière projette en-bas,
Qui sur son corps coule, éclatante,
Son ombre qui ne bouge pas.
Et mon âme, au-dessus de cette ombre flottante
Qui demeure et ne bouge plus,
Ne s'élèvera — jamais plus.

Le succès de ce poème fut si foudroyant que l'époque inventa ce mot : « la folie du corbeau ».

Lauvrière dit que, « contagieuse, cette folie passa l'Atlantique », et nous met sous les yeux cette lettre que miss Barrett (plus tard Mrs Browning) écrivait d'Angleterre :

Votre Corbeau *a fait sensation ici, la sensation d'horreur qui convenait. Quelques-uns de nos amis en ressentent de l'effroi, d'autres sont sous le charme de sa musique. On me parle de personnes hantées par le* Nevermore (*jamais plus*), *et une de mes connaissances qui a le malheur de posséder un buste de Pallas ne peut se résoudre à le regarder dans le crépuscule. Je crois que vous aimerez savoir que notre grand poète, M. Browning, l'auteur de* Paracelsus *et de* Cloches et grenades, *a été fort frappé du rythme de ce poème.*

Continuons à citer l'inépuisable Lauvrière :

La folie du Corbeau *dure encore; traduit dans presque toutes les langues, il ne cessa d'impressionner tragiquement chaque nouveau lecteur. Ce meilleur des poèmes d'Amérique reste toujours au rang des plus caractéristiques chefs-d'œuvre de l'esprit humain.*

*Or sait-on combien Poe reçut pour ce poème unique dont l'inspiration était faite de sa douleur et l'art de ses heures de dénûment? Poe, de l'aveu même de l'éditeur de l'*American Review, *reçut* 10 *dollars. Or sait-on combien le seul manuscrit usé et jauni d'un poème de Poe se vend à l'heure actuelle? Celui d'*Eulalie, *à Boston en mars* 1891 : 225 *dollars; celui des* Cloches, *à Philadelphie en mai* 1903 : 2 100 *dollars. N'y a-t-il pas quelque chose de cruellement ironique dans la destinée des choses ou plutôt dans la fantaisie des collectionneurs : ils couvrent d'or les œuvres d'art ou même les plus menues reliques et laissent l'artiste périr*

de faim. Combien de jours, de semaines, de mois, d'années, l'économe Mrs Clemm n'aurait-elle pas pu avec de pareilles sommes prolonger la vie du poète et de sa femme? Combien de chefs-d'œuvre l'humanité ne devrait-elle pas à une munificence mieux employée?

A partir de ce moment la célébrité d'Edgar Poe était faite. Tous les salons littéraires de New-York, alors dominés par des femmes de lettres, voulurent recevoir le fascinant M. Poe auquel sa pauvreté, son beau visage énigmatique et, sans doute, sa mauvaise réputation, entretenue par ses ennemis, donnaient tant de séduction. Il devint, mot de l'époque, « le lion de la saison ».

Avec sa bonne Muddie et sa Virginie, il s'était installé dans un petit cottage de Fordham, à quinze milles de New-York, humble maison dans un beau paysage, et dont il sut faire un intérieur si charmant. C'est là que vinrent le chercher et se le disputer les précieuses de New-York, lesquelles tourmentèrent la fin de sa vie et lui inspirèrent de si beaux vers; c'est là qu'à plusieurs reprises des souscriptions charitables donnèrent à manger à la famille de l'orgueilleux poète; c'est là qu'en 1848, Virginie, de plus en plus malade, et qui s'était rompu une veine du cou en chantant, finit par mourir à vingt-quatre ans en pleine misère, sans feu, presque sans couvertures, dans les bras de sa mère et de son mari désespérés.

Après sa mort, Poe, pris de fièvre cérébrale, parvint à se remettre enfin; mais ses ennemis avaient profité de la bonne aubaine pour l'accabler dans les journaux, retrouvant de vieilles histoires de prétendu plagiat, criant à l'alcoolique, multipliant les infamies. Il retomba bientôt, et si gravement qu'on le crut mort. Une nouvelle souscription fut alors faite pour lui.

Remis encore une fois, son existence fut alors remplie par ces aventures féminines auxquelles nous assisterons tout à l'heure. Un mariage avec madame Whitman, poétesse, projeté puis brisé, un voyage pour des conférences, une nouvelle tentative concernant le *Stylus*, la venue au monde des lettres d'*Eureka*, grand poème panthéiste en prose dont la préface fera toujours tressaillir les élus du rêve, beaucoup de misère

encore et de maux physiques, cette fin de sa carrière n'est plus éclairée que par le dévouement admirable de sa vieille Clemm et le sourire d'Annie Richmond, dernière amitié, dernier reposoir de sa marche à la mort.

En 1849, il entreprend un voyage à Richmond, où il espère encore et toujours lancer le *Stylus*. Avant de partir il met en ordre toute ses affaires et, laissant Mrs Clemm à Fordham, s'arrête en cours de route à Philadelphie. Là, un éditeur, Sartain, le voit surgir chez lui dans un état de délire voisin de la folie. Avec quelque argent prêté il reprend son voyage, arrive à Richmond où pendant quinze jours il erre, en proie à une excitation peut-être alcoolique, peut-être simplement morbide. Puis, son séjour se prolongeant, il se calme, et redevient, dans les salons de la ville, le lion de la saison. Il fait des conférences, fréquente sa famille, surtout sa sœur Rosalie, la pauvre arriérée, sœur inverse de son génie, dont les monomanes de la pathologie se serviront tous, un jour, pour tirer leurs conclusions décourageantes. Rosalie, la seule qui vivra longtemps, et qui finira dans un hospice. Un nouveau projet de mariage avec une amie d'adolescence le hante. Il écrit à Mrs Clemm qu'il va venir la chercher pour la ramener à Richmond, où, remarié, heureux, il vivra près d'elle comme il l'a toujours fait.

La veille de son départ pour New-York où il va reprendre sa belle-mère, il passe la soirée chez des amis. Une jeune fille, miss Talley, racontera plus tard cette soirée poétique, la douceur de Poe, et l'étoile filante qu'ils virent tous deux au moment des adieux.

Il repasse par Baltimore, la ville de ses pères, et là, comme une bête mourante revenue au trou natal, il recommence à errer pendant cinq jours, sans qu'il soit possible, à travers les biographies pour et contre, de deviner s'il a ou non fait des excès de boisson, si ces excès non prouvés ont eu lieu à une fête de baptême ou bien en compagnie de camarades de West-Point, ou bien s'il a bu de force aux mains d'une racaille d'électeurs saouls. Seul fait certain : on le ramasse dans une taverne avec un transport au cerveau.

Fin hagarde, fin lamentable, abandonnée, et qu'on n'imagine qu'avec un affreux serrement de cœur. Apporté le 3 octo-

bre à l'hôpital, Edgar Poe, en proie aux hallucinations, y meurt le 7, à cinq heures du matin, en murmurant doucement ces mots : « Le seigneur vienne en aide à ma pauvre âme! » Il y meurt aux mains des infirmières et du médecin, loin de sa bonne Clemm, loin de ses quelques amis, à peu près comme un anonyme trouvé sur la voie publique.

Le 8 octobre 1849 on l'enterre dans le cimetière de Westminster Church, à Baltimore. En présence d'un médecin, d'un cousin et d'une cousine, il descend dans le tombeau de famille où l'attend son grand'père le général Poe, ce tombeau vers lequel il a semblé que son instinct le conduisait, parcours vacillant et fatal.

Mrs Clemm n'a pas encore reçu l'horrible lettre annonciatrice. Il laisse sa bonne Muddie aux soins des amis qui la recueilleront, avant qu'elle ne meure à son tour, très âgée, dans un établissement de charité; et ses papiers, ses lettres, son œuvre, sa mémoire, sa postérité, il les laisse aux mains de celui qu'il a choisi comme exécuteur testamentaire, celui qu'il croyait son ami, Rufus Griswold le traître, celui qui, *dès le lendemain*, fera paraître une note malveillante dans un journal, celui qui, jusqu'aujourd'hui, de par sa biographie calomniatrice, aura fait au noble, pauvre et formidable Poe, la réputation qu'il garde encore en 1925 dans les esprits superficiels : un misérable alcoolique mort à quarante ans du *delirium tremens*.

LUCIE DELARUE-MARDRUS

(*A suivre.*)

LES TUILERIES INCONNUES

— 1664-1670 —

Il sera sans doute bien difficile de persuader qu'il y a eu pendant le gouvernement personnel de Louis XIV une activité artistique en dehors de Versailles. Qui donc, parmi les historiens du règne, a parlé un peu longuement de Saint-Germain, résidence préférée du roi jusque vers 1680, de Saint-Germain, où Le Brun réalisa des merveilles de décoration, « qui défiaient l'imagination la plus riche et la plus heureuse », où Le Nôtre édifia, de 1669 à 1673, la terrasse incomparable? Et, d'autre part, à peine sait-on, même aujourd'hui, avec quelle ampleur les Invalides constituèrent à Paris, durant quarante années, un centre d'architecture, de peinture, de sculpture, d'art ornemental, avec Libéral Bruand, Jules-Hardouin Mansart, Girardon, Jouvenet, La Fosse. On regarde à peine la façade et la porte triomphale, entrée digne d'un souverain qui vient voir ses soldats; on regarde en passant le dôme, un des plus beaux qui existent. On n'entre dans l'église que pour le tombeau. Napoléon a détrôné Louis XIV.

Quant au palais des Tuileries, avant même qu'il eût disparu dans l'incendie allumé par les gens de la Commune, on ne le voyait qu'à travers les transformations opérées sous Napoléon Ier et Louis-Philippe, et il semblait qu'entre Philibert de l'Orme et Jean Bullant d'une part, Percier et Fontaine de l'autre, il n'y eût rien que quelques aménagements. On ne citait Le Vau que pour critiquer durement le dôme dont il avait écrasé le pavillon central. Puis, lorsque le château

eut cessé d'exister, même à l'état de ruines, il tomba dans l'oubli où s'ensevelissent les choses anéanties. Ainsi l'art du temps s'enfermait toujours dans Versailles.

C'est que le problème d'art se complique d'un problème d'histoire générale. N'est-il pas convenu depuis Saint-Simon que Louis XIV a éprouvé pour Paris une telle aversion, en souvenir de la Fronde, qu'il n'a voulu ni l'habiter, ni même y séjourner momentanément, à peine y venir? Il y a lieu, croyons-nous, de faire quelques réserves et de suggérer quelques doutes.

Et tout d'abord, comment se fait-il qu'au lendemain même de la révolution vaincue, dès le mois d'octobre de l'année 1652, non seulement il soit revenu dans la ville avec sa mère, mais qu'il y ait établi avec Mazarin son principal séjour pendant huit ans et que, de 1661 à 1670, alors que les souvenirs de la Fronde étaient encore si proches, il ait continué à y vivre de la vie parisienne, en contact étroit avec ses sujets? S'il se partagea entre les maisons royales de Saint-Germain, de Fontainebleau, de Chambord (plus tard Versailles) et Paris, il ne faisait en cela qu'imiter ses prédécesseurs. Mais qu'on parcoure les lettres, les mémoires, les récits du temps, c'est au Luxembourg, où habite la Grande Mademoiselle, au Louvre, où mourra la Reine mère, en 1666, au Palais-Royal, où vivent Monsieur et Madame, aux Tuileries même, où siège la comtesse de Soissons, que l'on voit le plus souvent se nouer et dénouer autour du Roi les amours et les intrigues, que l'on rencontre les jeunes seigneurs ses amis, mesdames de La Vallière et de Montespan, tout ce monde brillant, aventureux. La ville, malgré ses tares urbaines, ses rues sombres et tortueuses, son insalubrité, son manque de police, restait un centre incomparable de vie mondaine, de fêtes, de spectacles. Et puis, il faut compter avec l'esprit de ces premières années du gouvernement personnel, où s'épanouissaient la jeunesse du roi et la jeunesse du règne, où l'on vivait comme aux premiers temps de l'heureuse régence d'Anne d'Autriche, sans autre souci que celui du plaisir. Le Roi lui-même était déjà si enivré de sa personne et de sa grandeur, il se sentait déjà si au-dessus de tout que les souvenirs de la Fronde s'effaçaient pour lui dans le rayonnement de sa gloire naissante

et aussi dans la joie des fêtes où il était le plus souvent le principal acteur. Dans les œuvres de Benserade on trouve les livrets de vingt ballets environ, dansés presque tous par le Roi et presque tous à Paris.

Pendant ces dix années, il ne se fixe nulle part ; il ne quitte guère Paris que pour y revenir. Si l'on comptait (j'ai essayé de le faire) ses visites ou séjours plus ou moins prolongés, on arriverait à des chiffres qui étonneraient[1].

L'année 1660 est celle du mariage avec Marie-Thérèse et de l'entrée solennelle à Paris. Loret se complut à décrire le somptueux cortège qui se déroula lentement devant la multitude entassée aux fenêtres, aux coins des rues, depuis la porte Saint-Antoine jusqu'aux Tuileries. C'est aussi l'année d'une fête splendide donnée par Mazarin au Louvre et de l'opéra de *Xerse* représenté devant l'assistance la plus brillante.

1662, c'est le grand carrousel. On se méfiait si peu des Parisiens que, durant les jours de répétition, en juin, le Roi voulut leur donner la vue des cortèges, qui passèrent chaque fois dans des quartiers différents et jadis frondeurs : rue de la Verrerie, de la Ferronnerie, des Quatre-Vents, des Fossés-Saint-Germain-des-Prés.

On vécut cette année-là plus particulièrement en plein roman, comme en pleine joie. Le 24 février, le Roi avait couru comme un fou (le mot n'est pas trop fort) arracher mademoiselle de La Vallière au couvent de Chaillot. Il songeait bien alors à la Fronde ! « La cour, écrit Bussy-Rabutin, passa à Paris le reste de l'hiver à l'ordinaire dans les bals, les ballets et la comédie. » On allait de l'autel au théâtre, des Feuillants au Palais-Royal. Le 7 février, on joua l'*Ercole amante*, où le Roi et la Reine dansèrent devant une foule immense ; quelques jours après, le Roi visite les églises. Ajoutons-y les revues qu'il passe et nous avons à peu près tout le règne. Si les célèbres fêtes des *Plaisirs de l'Ile Enchantée* ont lieu à Versailles, en mars 1664, annonçant ainsi les grandeurs futures, à cette même date de mars, on commence les travaux des Tuileries. Le Roi passe à Paris le carnaval de 1665. Le 6 janvier 1666, Monsieur et Madame le traitent au Palais-Royal « dans un régal sans pareil ». Les joies duraient encore,

1. Cinquante environ, d'après Loret, *les Lettres de Vigarani*.

le 9 et le 10 avril, à la veille de la mort de la Reine mère, dont on alla cacher le deuil, vite oublié, à Mouchy, comme on avait fait à Fontainebleau pour le cardinal Mazarin. Mais ensuite le Roi visite les travaux du Louvre et des Tuileries, une fabrique de dentelles, les Gobelins, l'Observatoire en construction, et le souvenir d'une de ces visites sera soigneusement rappelé dans une célèbre tapisserie.

Encore en 1666, dans la langue courante, qui dit la cour, dit le Louvre, par conséquent Paris : « Parbleu, je viens du Louvre, où Cléonte au levé... », s'écrie le marquis, dans le *Misanthrope* joué au Palais-Royal en juin 1666. Après 1668, Saint-Germain et Versailles l'emportent. Pourtant Louis XIV passe à Paris une partie de l'hiver de 1668-1669; mesdames de La Vallière et de Montespan sont aux Tuileries, ce qui veut dire qu'il n'en est pas loin. Le 5 mars 1671, il assiste dans la salle des Machines à la représentation de *Psyché*, qui fut un événement. La foule s'y pressait dans les places que pouvait contenir la salle. Plus tard encore, une gravure le représentera venant inaugurer les Invalides et offrant ainsi à la capitale le spectacle de sa grandeur.

Et, dans cette capitale détestée, le Roi, dans la même année, en 1664, s'était fait préparer deux palais : le Louvre, qu'il n'acheva pas, les Tuileries qui, pendant près de sept ans, parurent destinées à le recevoir, alors que Versailles commençait seulement à se bâtir. Tout s'accorde ainsi dans cette première partie du règne.

***

« Louis XIV, écrit Sauval, le célèbre historien de Paris, ordonna qu'on restaurât en 1664 ce palais (des Tuileries) et y fit faire des agrandissements considérables. » Dès le 10 février de cette même année, le Conseil d'État avait indiqué les maisons à démolir dans le délai d'un mois, « le Roi voulant parfaire son palais des Tuileries. » Le parfaire, le restaurer, le mettre en état de recevoir la Majesté royale, entreprise conçue dans de vastes proportions, qui allait occuper sept années. Avec le Louvre, elle absorbera 6 930 000 livres, pendant que Versailles dans le même temps n'en prendra que 4 500 000 (1664 à 1670 inclusivement.)

Mais voici qui est encore plus significatif. A énumérer les artistes employés aux Tuileries — aux Tuileries seules — on dresserait un annuaire presque complet des architectes, peintres, sculpteurs, ornemanistes du temps, depuis les noms célèbres ou à peu près connus de Le Vau et d'Orbay, de Nicolas Mignard, de Bourdon, de Noël Coypel, de Jouvenet, de La Fosse, de Nocret, de Loir, jusqu'à Plattemontagne, Quillerier, Gervais; depuis Girardon, Marsy, Tuby, jusqu'à Lespagnandelle, Legendre, Poissant, ou jusqu'à des artisans du bronze, Caffieri, Cucci, ou à des doreurs-peintres, comme La Baronnière. On y rencontrerait même des graveurs, Bérain, Chauveau, car le Roi voulait que les merveilles réalisées fussent conservées à la postérité, preuve de l'importance qu'il y attachait pour sa gloire.

A cette liste, il ne manque que Pierre Mignard. Le Brun eut-il un pouvoir de direction? Son titre de Premier peintre le lui attribuait. Le 22 mai 1666, il écrivait à Colbert : « Monseigneur, il est très nécessaire, pour avancer les ouvrages du dedans des Tuileries, qu'il vous plaise me donner un quart d'heure d'audience. » Cela semble positif, mais c'est le seul témoignage et, après cette date, nous ne le rencontrons nulle part aux Tuileries pendant toute la durée des travaux.

Tel qu'il était à la date de 1664, le palais inachevé n'offrait pas grande séduction. Les constructions élevées par de l'Orme, Bullant et leurs successeurs ne comprenaient que le pavillon central, continué au sud par une simple galerie à arcades, puis par deux corps de logis à deux étages, aboutissant à un énorme pavillon carré (le pavillon de Flore) dominant la Seine. Au nord du pavillon central, il n'y avait qu'une galerie correspondant à celle du sud. Au delà, les travaux avaient été interrompus depuis longtemps. Ainsi une suite de bâtiment élevés au jour le jour, sans plan préconçu, un ensemble disparate, boiteux, délabré, sentant l'abandon (quoique certaines parties en fussent occupées), voilà le célèbre château à la veille de la restauration.

S'il donnait par l'ouest sur le grand jardin pittoresque où Le Nôtre commençait d'établir sa réputation, il n'était séparé des maisons, à l'est, que par un jardin et par un fossé. On prenait facilement regard sur lui. Plus à l'est jusqu'au

Louvre, depuis la masse de l'hospice des Quinze-Vingts, c'était un quartier d'hôtels seigneuriaux, de Rambouillet, de Chevreuse, etc; d'églises (il y avait même un cimetière); de maisons de rapport, de boutiques, d'échoppes. On en verra encore en plein XIXe siècle. Même avec les anciens plans, on ne s'y reconnaît pas sans peine au milieu des rues enchevêtrées des Orties, Froidmanteau, Saint-Thomas. Pour sortir du palais il fallait suivre les rues tortueuses du Carrousel, de l'Échelle, ou bien la rue Saint-Nicaise où, en 1800 encore, le Premier Consul faillit périr, comme Henri IV sortant du Louvre par la rue de la Ferronnerie.

***

Il n'y a guère qu'un écrivain du XVIIe siècle qui ait parlé avec quelque détail des travaux accomplis aux Tuileries. C'est André Félibien, mais dans ses *Entretiens sur les Vies et les Œuvres des plus excellents peintres*[1], où l'on ne croirait pas trouver des renseignements sur l'architecture, la sculpture, les arts industriels, de sorte qu'on ne les y a pas cherchés. Ils y sont pourtant, mais disséminés dans quatre volumes d'une lecture indigeste. Le lecteur verra ici tout ce qu'on doit à Félibien et pourquoi on lui en sait peu de gré. Il faut mettre à part Jacques-François Blondel qui, au XVIIIe siècle, donna dans le quatrième volume de l'*Architecture française*[2] une description détaillée et précise des Tuileries, avec plans et vues, et, au XIXe siècle, le comte de Clarac, qui publia en 1841 un gros ouvrage sur *le Louvre et les Tuileries*[3], dont le premier volume nous intéresse. Le comte avait eu l'avantage de parcourir le palais au temps de Louis-Philippe, alors que quelques pièces restaient intactes, quelques peintures non entièrement effacées. Nous avons avec lui le dernier témoin du passé.

Mais je ne crains pas d'insister sur l'intérêt exceptionnel des *Comptes des Bâtiments du Roi sous le règne de Louis XIV*[4], publiés par Jules Guiffrey. Rien que des colonnes de chiffres

1. *Entretiens...*, édit. de 1725.
2. C'est le célèbre ouvrage *Architecture française ou Recueil...*, t. IV. 1756.
3. *Musée de sculpture... ou description des Tuileries*, t. I, 1841.
4. *Comptes des Bâtiments*, 5 vol. in-4°, t. I, 1881.

et encore des chiffres, dira-t-on! Sans doute, mais c'est toute l'histoire des arts et des lettres dans la période qui nous occupe, et combien vivante! On y voit figurer le sieur Racine, qui reçoit 600 livres en 1664; le sieur Corneille, qui en reçoit 2 000, le sieur Le Brun, qui en reçoit 8 800 en 1666; ou bien le sieur Petit, plombier, le doreur La Baronnière, ou le sieur André Félibien, « pour le soin qu'il prend de faire des discours et des descriptions des bâtiments du Roi »; ou les terrassiers qui travaillent dans les jardins. On y constate que madame de Montespan avait un appartement aux Tuileries et qu'il fut décoré par le peintre Gonthier (pour le prix de 2 000 livres); on y trouve mention d'un tapis de la Savonnerie pour le trône du roi au même palais. On sait ce qu'il y avait d'aunes de soie, de damas ou de verres de Venise employés dans les appartements.

Tout l'ensemble des travaux appartient à Louis Le Vau, à qui le titre de Premier architecte attribuait la direction des constructions royales; son gendre François d'Orbay l'assista. Ils conservèrent les bâtiments existants en les modifiant ou transformant à l'extérieur et à l'intérieur. Ici il faut suivre Blondel. Le pavillon central, élargi par l'adjonction de deux arcades empruntées aux galeries voisines, fut surélevé d'un troisième ordre et d'un attique supportant un nouveau dôme (objet de tant de critiques). A l'exemple des églises et des palais d'Italie, il se peupla de statues : du côté du jardin la *Religion*, la *Justice*, quatre *Vertus*, deux *Renommées*, sculptées par Buyster; la *Concorde*, par Le Hongre; une *Vestale* par L. Lerambert; sur la cour, une *Minerve*, la *Prudence*, la *Magnanimité*, la *Force*, par Th. Poissant; la *Vigilance*, par Pierre Legros; la *Célérité*, par G. Marsy. Les sommes payées se comptent par 10 et 20 000 livres.

Vinrent ensuite les agrandissements ou surélévations des corps de bâtiments du sud. A ce propos, il est curieux de voir Blondel juger sévèrement de l'Orme et Bullant, que nous mettons fort au-dessus de lui, aujourd'hui. A la galerie voisine du dôme, « au lieu, dit-il, de la ridicule décoration de de l'Orme et Bullant, on a pratiqué un étage régulier en retraite ». Au corps de logis voisin, « on a détruit tous les ornements gothiques (était alors « gothique » tout ce qui

n'était pas purement vitruvien) pour y substituer un attique ». Au deuxième corps de logis, la nouvelle ordonnance de Le Vau est pour Blondel bien au-dessus de celle de Du Cerceau. Ici, il n'a pas tort. Quant au grand pavillon de Flore, il ne se modifia que dans quelques détails. C'est dans toute cette partie ainsi augmentée que s'aménageront les appartements royaux. Les constructions élevées dans la partie septentrionale répétèrent exactement celles du sud. Là fut établi le célèbre théâtre connu sous le nom de Salle des Machines.

Après l'achèvement des travaux, la façade du palais sur le jardin se présenta telle que les hommes de ma génération ont encore pu la voir.

Mais il faut signaler une conception de Le Vau dont Félibien a mieux senti que Blondel l'ingéniosité et la valeur. Il est censé se promener dans Paris avec son ami Pimandre, déplorable et innocente victime de ses amplifications. Cette fois pourtant, nous le saisissons dans un de ses bons moments. « Nous étant approchés de l'entrée du vestibule (du pavillon central), Pimandre s'aperçut que l'ancien escalier n'y était plus. Il fut surpris de voir qu'au lieu de descendre comme on le faisait autrefois par un endroit difficile et obscur pour traverser le palais, l'on trouve à présent un grand lieu ouvert et dégagé, d'où la vue, s'échappant par les arcades qui sont au milieu du vestibule, se porte avec plaisir dans les jardins des Tuileries, qui forment une perspective si agréable que l'art et la nature n'ont jamais rien fait de si beau ni de si surprenant. » Le crime de 1871 a étendu cette perspective qui va du Louvre à l'obélisque et au delà. Avouons que Félibien avait su voir en artiste.

Et voici, toujours grâce à nos deux promeneurs, la façade de l'est; nous aurons fait ainsi le tour du palais. « Quand nous fûmes arrivés dans la place qui est devant les Tuileries et que nous pûmes voir toute la façade qui est depuis la grande Galerie jusqu'au bout de la Salle des Machines... Pimandre se tourna vers moi et me dit : « Est-ce un charme tout ceci? Et ce palais peut-il être le palais des Tuileries où, quand je suis parti de Paris, il n'y avait rien de ce que je vois? Où est cette rue si étroite par où l'on venait du quartier Saint

Honoré? Où sont ces grands fossés qui servaient autrefois de clôture? Tout ceci peut-il avoir changé de forme sans le secours de la magie? » Alors, ne pouvant m'empêcher de sourire : « En effet, lui dis-je, tout ce que vous voyez n'est qu'un enchantement. Vous n'êtes pas où vous pensez être. Paris est plein de prestiges. » Prestiges, charme magique, enchantements, l'admiration de Félibien va facilement jusqu'à l'extase quand il s'agit de Louis XIV. Il n'était pas pour rien historiographe des Bâtiments. A vrai dire, les contemporains écrivaient souvent de la même encre. La Fontaine en tient bien un peu, mais avec quel sourire! dans sa visite à Versailles.

***

« Vous serez bien plus étonné, disait Félibien à Pymandre, quand vous aurez vu les dedans de ce palais. » Nous le sommes bien un peu, nous aussi, en le suivant dans sa visite, car nous ne soupçonnions plus ces splendeurs abolies.

Les appartements occupaient au rez-de-chaussée et au premier étage tous les bâtiments du sud, depuis le pavillon central jusqu'au pavillon de Flore. D'abord les appartements réservés au Roi : l'un au rez-de-chaussée, sur la cour, appartement d'été, avec salle des gardes, antichambre, chambre, cabinet — nous ne citons que les pièces protocolaires —; l'autre au premier étage, appartement d'hiver, avec salle des gardes, antichambre, chambre de parade, cabinet sur la cour, et, sur le jardin, chambre, cabinet et pièces conduisant chez la Reine.

Félibien s'est surtout attaché à décrire très minutieusement les œuvres des peintres. A la différence de ce qui se fait trop souvent aujourd'hui, les artistes les plus qualifiés reçurent des commandes d'ensemble, chacun pour une suite de salles : d'où l'unité et l'harmonie du décor. Nicolas Loir fut choisi pour peindre la salle des gardes et l'antichambre de l'appartement d'en haut. Dans la première, il imagina quatre tableaux en camaïeu simulant des bas-reliefs et représentant une *Marche d'armée*, une *Bataille*, un *Triomphe*, un *Sacrifice*; aux quatre angles de la voûte, la *Force*, la *Fidélité*, la *Pru-*

dence, la *Valeur*, symbolisées par quatre femmes; çà et là des trophées d'armes antiques. Dans l'antichambre, il peignit le *Soleil commençant à répandre ses rayons*, et « le tableau était si rempli de lumière que sa clarté éblouissait presque ». A vrai dire, Félibien, accoutumé à la lumière de Poussin, devait s'éblouir facilement. « Le Soleil était assis sur un char qui semblait s'élever sur l'horizon. Le *Temps*, les *Saisons*, les *Heures* se groupaient autour de lui. Une « belle femme, à moitié couverte d'un manteau de pourpre, » tenait d'une main un serpent se mordant la queue, de l'autre un triangle, « où l'on a marqué l'année 1668, qui est le temps où cette peinture fut faite ». A côté d'elle, un jeune homme presque nu « montrait les signes du printemps ». Plusieurs belles filles légèrement vêtues suivaient le soleil, comme si elles dansaient. Loir se souvenait évidemment des belles filles de l'*Aurore* du Guide. Aux quatre angles se voyaient quatre bas-reliefs peints : *Procris donnant un dard à Céphale, Clitie changée en tournesol, la statue de Memnon, le Soleil chez Téthis.* Puis partout une profusion d'ornements peints et dorés, de bronzes, de marbres rares, etc. Loir reçut 25 000 livres pour les peintures.

Ce n'est cependant pas ces œuvres que Félibien admirait le plus, quoiqu'il les ait longuement décrites. Mais il se plut à regarder des statues antiques et il en prit texte pour s'entretenir avec Pimandre de la beauté du corps humain. Il en a analysé tous les éléments, en plus de trente pages, où respire un accent de volupté qu'on n'attendrait pas de lui. Deux *Vénus de Médicis* lui inspirèrent sans doute le dithyrambe sur la séduction de la gorge féminine, « qu'on peut nommer le charme des yeux, à condition que les deux seins soient égaux en rondeur, en blancheur, en fermeté, qu'ils ne soient ni trop hauts ni trop bas ». S'il s'inspirait de la Vénus antique, Félibien, comme son maître Poussin, n'avait pas regardé que des statues : nous ne sommes pas pour rien dans le siècle de Ninon de Lenclos, de Marion Delorme, de madame de Montespan. Quant à Pimandre, il devint hors de lui, au point d'exprimer son émotion en huit vers détestables.

L'appartement du bas fut confié à Nicolas Mignard, qui toucha de ce chef 25 000 livres et, après sa mort, à Noël

Coypel. Là encore le plafond de la chambre du Roi semblait être percé, si bien que l'on croyait voir le ciel. Une fois de plus figurait Apollon avec les signes du Zodiaque, avec l'Été, l'Automne, etc. En arrière, les chevaux du char qu'attachaient de belles filles. Puis venait l'Apollon tragique : *Apollon tirant sur les cyclopes*, les *Enfants de Niobé*, le *Supplice de Marsyas*, le *Châtiment de Midas*. Il reparaissait pacifique dans un cabinet voisin, avec trois Muses, la *Poésie*, la *Peinture*, la *Musique*. Il faut avouer que les thèmes adoptés présentaient quelque monotonie. Mais sans doute Jupiter semblait alors trop grave et Mars trop belliqueux pour la jeunesse du Roi florissante au milieu des fêtes et des amours.

Clarac a vu les anciens appartements de la Reine : « Lorsqu'on entre dans les appartements de Sa Majesté (Louis-Philippe) par l'extrémité de la galerie de Diane, du côté du pavillon de Flore, on traverse les pièces qui faisaient jadis partie de l'appartement de Marie-Thérèse. La salle des gardes du corps était autrefois celle des Gardes; la pièce qui suit et qui sert de salle à manger servait autrefois aux assemblées de la Reine. La pièce qu'on appelle aujourd'hui le Salon de famille était la chambre à coucher de Marie-Thérèse; après cette chambre venait un cabinet d'études, par où l'on entrait dans l'appartement du Roi et qui est maintenant un cabinet de toilette. » Nous rejoignons par là la chambre de Louis XIV. Nocret avait fait aux Tuileries toutes les peintures de l'appartement de la feue reine et, « sous les expressions de l'allégorie, dit un contemporain, il avait représenté les excellentes qualités de cette auguste reine sous les attributs de Minerve ». On la voyait chassant l'*Envie* et la *Discorde* ou *Sur un char, précédée de vestales et entourée de philosophes*. C'était beaucoup pour l'innocente reine que Saint-Simon qualifiait « d'absolument incapable ». Puis venaient *Minerve enseignant les arts*, *Minerve et Neptune*, où peut-être on la reconnaissait encore moins. Mais que dire de l'*Amour endormi*, au plafond de l'alcôve du lit conjugal? Ne pouvait-on y voir une allusion indiscrète à la froideur d'un certain époux? Il paraît qu'il s'agissait simplement d'un symbole du sommeil.

Clarac put encore *de visu* décrire ces peintures, quoiqu'elles eussent souffert du temps et des hommes. Il loue la

tête de Minerve, les mains des femmes qui sont charmantes, le coloris qui, dans sa fraîcheur, devait être agréable. Mais il blâme les draperies, lourdes comme la plupart de celles de Nocret (où donc en avait-il vu?) et il constate de la raideur dans quelques personnages.

On lira sans doute avec intérêt ce qu'il dit du tableau du Sommeil. « Un bel enfant qu'à ses ailes et à ses attributs on prendrait pour l'Amour repose sur un lit enrichi de pourpre, dont le dossier orné d'une tête radieuse du soleil fait reconnaître dans cet Amour un des enfants de Louis XIV, ou ce prince lui-même dans son enfance (?) Près du lit, un autre petit Amour, assis à terre, veille au repos de son frère. Deux femmes, dont l'une a le doigt sur la bouche, font signe de ne pas troubler son sommeil. Les figures, surtout celle de l'Amour, bien dessinées et bien modelées, sont d'un bon coloris et tout l'ensemble a beaucoup de charme. Aux quatre angles de ce tableau sont dans des compartiments des groupes d'amours qui s'embrassent et qui sont pleins de grâce et de naturel. » Nocret pouvait bien avoir peint de gracieux petits amours, car on a de lui un fort joli et aimable portrait de Louis XIV enfant.

Il y avait dans l'appartement de la Reine un oratoire, puisque les comptes indiquent qu'on le décora. Mais nous en ignorons la place exacte. Les peintures représentaient *Sainte Thérèse se prosternant devant l'enfant Jésus*, les *Anges recevant Sainte Thérèse*, l'*Humilité*, la *Douceur*. La jeune reine se trouvait certainement mieux là que dans ses appartements solennels. Nocret reçut 36 000 livres.

L'appartement du Dauphin était installé au rez-de-chaussée, sur le jardin; il se composait des cinq pièces réglementaires; Jean-Baptiste de Champaigne y fut employé, après son oncle Philippe. Tout ou presque tout se rapportait à l'éducation et aux exploits d'Achille, allégories trop claires pour que nous y insistions : *Chiron élevant Achille* (par Philippe de Champaigne), *Achille reconnu par Ulysse*, *Achille plongé dans le Styx*, etc. (total 30 000 livres). Deux artistes obscurs, Noël Quillerier et Nicolas de Plattemontagne, reçurent 6 600 et 9 000 livres pour d'autres peintures dans le même appartement.

Il faut maintenant se figurer la richesse de la décoration dont Félibien a peu parlé, mais que nous révèlent les *Comptes des Bâtiments* : dorures de la Baronnière sur les dessins de Bérain (15 à 20 000 livres); bois de Lespagnandelle et Ph. Caffieri (30 000 livres); targettes, espagnolettes fondues par Cucci sur les modèles de Tuby (30 000 livres); meubles de Boulle, vaisselles d'or et d'argent, tapisseries. Tout était de style. Et le grand art sculptural des Girardon, Lerambert, Regnaudin, Magnier, Tuby! On voit signalées, en 1666-1667, 18 000 livres pour des stucs dans l'antichambre et la chambre du Roi, 10 000 pour la salle des Gardes. On n'a qu'à se rappeler les belles figures volantes exécutées par les mêmes artistes dans la Galerie d'Apollon pour se faire l'idée des stucs des Tuileries. Pas de rigidité, pas de froideur dans les murs et les plafonds; ils s'éclairaient de ces blancheurs et s'animaient du mouvement et de la vie des statues.

Le Roi, la Reine, le Dauphin, ce n'est pas toute la vie de Louis XIV; il y manquerait mesdames de La Vallière et de Montespan. Elles n'y manquaient point : leurs appartements, situés probablement au second étage, sont indiqués dans les *Comptes*. Elles y souscrivirent toutes deux ensemble un acte notarié avec l'architecte Jean Marot, le 1er février 1669. Quelques courtisans aussi logeaient dans les étages supérieurs.

C'est en petit la future cour de Versailles, et voici la future Galerie des Glaces ébauchée dans la Galerie de Diane ou de l'Audience, où le Roi recevait officiellement. Elle s'étendait au premier étage, sur la cour, depuis le pavillon de Flore jusqu'aux appartements royaux. Félibien l'a décrite. « Comme nous fûmes dans la galerie, nous la vîmes ornée de part et d'autre de grands et magnifiques cabinets, de tables, de pierres précieuses, de plaques, de guéridons, de cassolettes et d'une infinité d'autres vases d'argent d'un travail admirable. Plusieurs de ces vases étaient remplis d'orangers chargés de fruits et, dans quelques autres, il y avait des jasmins couverts de fleurs. » Félibien n'exagère pas : l'*Inventaire du mobilier de la couronne* publié par M. Jules Guiffrey signale quatre brancards d'argent faits par du Tel (orfèvre en vogue qui reçoit, de 1664 à 1669, 200 000 livres), « dont le corps se compose d'une corniche au-dessus de laquelle il y a quatre

consoles terminées en coquilles qui portent un cercle; la dite coquille est portée par quatre satires posés sur quatre consoles ayant dans le milieu une cassolette, lesdits brancards accompagnés chacun de quatre bras et de quatre portans pesant 1 230 marcs, 4 onces, 0 grain ». Une gravure du temps représente un de ces brancards. L'inventaire signale également un seau et un plateau d'argent. Et lorsque Félibien écrit à propos de la Galerie des Glaces à Versailles : « Sans parler d'un grand nombre de statues d'argent, combien y avait-il de caisses d'orangers, de bassins, de corbeilles d'argent, de tables, combien de balustres, d'escabellons, de torchères, de guéridons, de girandoles, » sommes-nous si loin des Tuileries? Versailles même n'avait pas le trône que l'on voyait sur une estrade au bout de la galerie de Diane et au-dessus duquel on avait placé *Saint Michel terrassant le Démon*, le célèbre tableau de Raphaël. L'*Inventaire* signale aussi « un grand tapis, ouvrage de la Savonnerie fait pour l'estrade du trône dans la galerie des Tuileries, en deux parties, où il y a un grand soleil dans le milieu, dont une a 7 aunes de long sur 4 aunes 2/3 de large et l'autre 7 aunes de long sur 3 aunes 2/3 de large ». Ce pourrait être les tapis signalés dans les *Comptes*, qui coûtèrent 12 250 livres. La Baronnière avait reçu 10 000 livres, Gervaise et Lemoine 10 000 pour des dorures.

La galerie constituait un musée. Houasse et Jouvenet, J.-B. Monnoyer y avaient été employés. La voûte était ornée de copies des peintures de la galerie Farnèse. Les murs étaient tapissés de damas vert enrichi d'une crépine d'or, sur 84 aunes de long et 4 de haut. Cette tenture servait de dessous à des tableaux dans des cadres dorés attachés avec des rubans d'or et de soie. C'étaient des Raphaël, des Jules Romain, des Perino del Vaga, des Vinci, des Corrège, des Titien, des Véronèse, des Carrache : presque le futur musée du Louvre! « Que peut-on souhaiter davantage que de voir dans un même lieu des tableaux de Raphaël, de Jules Romain, de Léonard? » s'écriait Félibien. On ne les vit pas longtemps; à peine posés, ils furent presque tous retirés en 1670, et sans doute aussi la plupart des beaux meubles, qui allèrent enrichir Versailles. C'est toute la philosophie du règne.

***

Mais pourquoi, dans ces appartements, Apollon, Minerve; pourquoi Marsyas et Midas, Clitie, Céphale, Procris? Nous le devinons bien un peu ou nous croyons le deviner; nous ne pénétrons pas jusqu'au fond de la pensée cachée sous l'emploi de ces divinités mythologiques. Le Brun va nous mettre sur la voie et expliquer, justifier peut-être Félibien, dont les interprétations prêtent d'abord au ridicule. « Nous avons tâché, disait-il dans une conférence à l'Académie de peinture, de faire entendre combien de choses étaient utiles aux peintres, mais l'on ne s'était pas encore imaginé qu'ils eussent une mythologie muette et que par leurs figures ils fissent connaître les mystères les plus cachés de notre religion. » Et voici ce qu'il expose à la classique et positive académie : dans le *Ravissement de Saint Paul*, de Poussin, il n'est rien qui ne lui paraisse mystérieux — c'est-à-dire révélatif de mystère. — Le saint est soutenu par trois anges, nombre qui a sa signification. Si le premier est vêtu de jaune, couleur qui représente la lumière, le peintre a figuré ainsi la lumière et la pureté de la grâce dont le saint fut rempli au moment de sa conversion. Et (on ose à peine citer ceci), le saint apôtre, « qui a les bras ouverts, la tête et la jambe droite levées, exprime son désir ardent de s'élever à Dieu, mais... la jambe gauche baissée marque l'infirmité de l'âme humaine dont il se plaignait souvent. »

Fantaisies, rêveries d'un esprit chimérique? Pourtant elles ont fait l'objet de graves livres philosophiques. Des esprits sages ont exprimé des idées du même genre. On les retrouve dans plus d'une œuvre d'art; l'église du Val-de-Grâce en est remplie.

Cette conception inspira l'art profane. Félibien écrira très justement, d'autant plus justement peut-être qu'il ne faisait que s'interpréter lui-même : « Ainsi il n'y a pas d'ornement ni de peinture en ce lieu (les Tuileries) qui ne cache quelque sens moral. »

Nous n'insisterons pas sur le plafond de la chambre du Roi, parce que l'allégorie et le symbole y sont trop simples. Que le dieu du soleil y soit nu pour être vu tout entier comme

le soleil lui-même ou qu'il soit environné d'un manteau de pourpre et d'or pour figurer le feu et la lumière dont le soleil est la source; que le peintre ait éloigné ses chevaux, parce qu'on est dans le milieu du jour où le soleil semble suspendu immobile, c'est un peu subtil, mais compris facilement à une époque où les enfants eux-mêmes sont initiés à la mythologie antique. Et si « c'est Sa Majesté qu'on doit considérer dans le tableau du milieu sous la figure d'Apollon », tous les contemporains s'y attendaient.

Quand l'artiste représente sous le costume antique dans la salle des Gardes une *Marche d'armée*, une *Bataille*, un *Triomphe*, un *Sacrifice*, il ne faut pas un grand effort pour y voir que la fonction des soldats est de marcher contre les ennemis, de combattre généreusement pour remporter la victoire, de rendre au ciel des actions de grâces, et même pour penser que ces soldats sont ceux du Roi. Mais on ne saisira pas du premier coup l' « énigme » à découvrir dans les tableaux de la chambre du Roi (*Apollon tirant sur les Cyclopes, les Enfants de Niobé*, etc.). « Par les cyclopes qu'Apollon ne punit de la sorte que pour avoir forgé les foudres dont Jupiter se servit pour Esculape, on peut voir dans quel péril se trouveraient de semblables téméraires, dont l'imprudence les porterait à donner secours et à fournir des armes aux ennemis de Sa Majesté. » L'histoire de Niobé montre la perte inévitable de ceux qui manqueraient au respect qu'ils doivent à la personne sacrée d'un si puissant monarque. « Celle de Marsyas sert d'avertissement à ceux qui voudraient s'égaler à un prince qui a reçu du ciel l'art de conduire les peuples. »

Le tableau peint par Loir dans l'antichambre est d'un sens encore plus hermétique. « Après avoir dit que le Soleil qui conduit ses chevaux et porte la lumière par tout le monde représente le Roi qui prend lui-même la conduite de son État... », Félibien va subtiliser de plus en plus : « Le jeune homme couronné de fleurs représente le printemps et la jeunesse du Roi... Par les Heures qui sont autour du Soleil, on a voulu figurer celles que Sa Majesté emploie à rendre la justice ou à surmonter ses ennemis, ce qui est particulièrement exprimé par celles qui tiennent une balance et un foudre..., soit à distribuer des grâces et des faveurs, ce que

représentent celles qui portent des fleurs et des fruits; soit à prendre connaissance des sciences et des arts pour les Académies qu'il établit, ce que l'on reconnaît par les figures qui tiennent des livres et les instruments des arts les plus nobles; soit enfin par le peu de repos qu'il est obligé de prendre pour se délasser de ses longues fatigues, ce que le peintre a encore marqué par celle (l'Heure) qui tient les pavots et qui est assise au-dessus des autres... Trois jeunes enfants désignent les moments que le Roi donne à des occupations divertissantes et, par exemple, aux « bals et comédies dont il régale la cour pendant les longues nuits de l'hiver. »

On saisit bien ici le procédé et la progression de l'allégorie au symbolisme ou, mieux encore, à la mystique. Le soleil éclairant le monde et s'avançant entouré d'un cortège éclatant, ce sera l'*Aurore* du Guide ou de Guerchin. Apollon-Soleil, dieu protecteur des lettres et des arts, c'est le thème allégorique de tous les temps. Mais Apollon devenu le Roi, « Tu sais, comme Apollon, protéger les beaux-arts », disait un poète, c'est « l'idolatrie muette » sous le voile symbolique de la peinture.

Quant aux légendes de *Procris et Céphale*, de *Clitie, d'Apollon chez Téthis*, de *Memnon* figurées par Loir dans l'antichambre du Roi, on n'oserait pas s'arrêter au symbolisme adopté par Félibien, si on ne le trouvait ailleurs. Le chasseur Céphale, « si connu pour sa diligence, toujours en campagne avant le lever du soleil, marque le soin qu'un courtisan doit avoir de se trouver au palais du prince avant son lever, pour contribuer aux exercices et aux divertissements du Roi ». La statue de Memnon, qui ne parlait que frappée par le soleil, « doit apprendre aux courtisans à ne pas parler avant que le prince leur ouvre la bouche et à ne parler que pour publier sa gloire et exprimer leur zèle ». Comme Apollon chez Téthis, le Roi prend bien quelques moments de relâche au sortir des grandes affaires. N'insistons pas sur ces moments de relâche.

C'est le manuel du parfait courtisan, Félibien le dit lui-même. Loir et lui avaient deviné Saint-Simon et la future Cour de Versailles. « Si l'on voulait encore mieux réussir, il fallait lui persuader (à Louis XIV) une frayeur, une admira-

tion, un anéantissement proche de l'adoration. » Primi écrivait de même : « Lorsqu'il ouvre la bouche, tous les courtisans qui l'entourent baissent la tête et s'approchent le plus possible en se serrant pour l'écouter. »

On doit s'arrêter; Félibien, lui, est inlassable. Nous le rencontrerions encore dans les appartements de la Reine et du Dauphin; mais l'allégorie n'y atteint pas ce degré de mystique abstruse. Il faut que le Roi domine en tout.

Tel est le symbolisme consacré à la gloire du Roi dans les peintures des Tuileries; il s'épandra plus longuement encore dans la Galerie des Glaces, mais renouvelé par Le Brun ou par les érudits qui l'inspirent, dégagé des subtilités. Là plus d'énigme, plus d'initiation nécessaire. Le Roi y apparaîtra en pleine lumière et, quand il ne sera plus Jupiter, Mars ou Apollon, il aura ces dieux à son service. Tel on le voit dans le grand tableau central, qui contient en lui le sens de tous les autres : assis sur un trône couvert d'un pavillon magnifique, ayant auprès de lui Minerve, Mars, les Grâces, l'Amour.

En parlant des travaux dans les appartements du Dauphin, Félibien dit : « Le Roi les fit cesser en 1671 pour travailler aux appartements de Versailles. » A la même date, on apprenait qu'il ne reviendrait à Paris que « le Louvre achevé! » A partir de ce moment, « Rome n'est plus dans Rome ». Désormais il ne sera plus question des Tuileries que pour régler des comptes arriérés et, en 1690, un commis de Louvois écrira : « Ce château, quoique très logeable, n'est plus habité. » C'était fait depuis longtemps. Mais s'il a été ainsi rayé de l'histoire de Louis XIV, il doit garder toute son importance dans l'histoire de l'art et il faut regretter qu'il n'en reste plus rien, pas même des vues du temps autres que les parties extérieures, la salle des machines, quelques détails des décorations ornementales d'Errard ou de Bérain. Quel intérêt n'y aurait-il pas à constater ce qu'était la galerie de Diane ou l'antichambre du Roi, avec les peintures de Loir et leur « lumière éblouissante»? Par une sorte de fatalité, tandis que la gravure a multiplié à l'infini la reproduction des tableaux du temps, ceux des Tuileries n'ont pas été gravés. Il nous manque ainsi la connaissance de l'œuvre d'une génération

intermédiaire d'artistes qui avaient trouvé une occasion unique de se manifester et qui ensuite ne furent plus que des auxiliaires, pas même des collaborateurs de Le Brun. Si on les rencontre encore, mais dispersés, dans les Grands appartements, qui datent de 1671, on les chercherait en vain, eux et leur style, dans l'escalier des Ambassadeurs, dans la Galerie des glaces ou les salons voisins.

Alors se réalisera dans sa beauté, sa splendeur, sa perfection, l'idéal artistique répondant aux aspirations du temps et, pour la postérité comme pour les contemporains, tout disparaîtra devant les merveilles de Versailles.

Si l'on cherche pourquoi Louis XIV abandonna complètement les Tuileries en même temps que Paris, les raisons ne manquent pas, en dehors de celles qu'on peut tirer, à la date de 1670, des souvenirs de la Fronde. On les trouverait d'abord dans ses goûts personnels, dans l'organisation progressive de sa vie intime. Besoin d'air, de mouvement, de liberté d'allures, de la promenade illimitée et de la chasse, voilà quelques-uns des motifs qu'invoque Saint-Simon lui-même. Et par-dessus tout, celui sur lequel il insiste, la passion immodérée, presque maladive, des bâtiments, à laquelle il se donna jusqu'à la fin de sa vie. Il quitta la ville, parce qu'il ne pouvait l'y satisfaire, et les Tuileries parce qu'il ne s'y plaisait pas. Comme l'a dit fort bien Lavisse : « Il fut, en fin de compte, dans la simplicité du fond des choses, un homme qui eut le moyen de vivre comme il lui convenait, et qui en usa. » Et en abusa. Dès lors, où pouvait-il mieux lui convenir de vivre qu'à Versailles devenu incomparable, avec Trianon, Marly, les splendeurs du château, du parc étendu jusqu'aux limites de l'horizon? Le voit-on revenant se promener avec ses courtisans dans les quelques arpents du jardin des Tuileries, quittant l'escalier des Ambassadeurs, la Galerie des Glaces, pour s'enfermer dans l'appartement d'hiver du palais et ses quatre pièces étroitement mesurées?

Ni les Tuileries ni Paris n'étaient plus à sa taille, ni à celle de la monarchie, telle qu'il l'avait conçue et constituée: elle n'était plus celle des premières années. Mais avouons que, dans ce règne de l'ordonnance, dit-on, nous constatons bien des choses peu ordonnées. On commence le « nou-

veau » Louvre, au hasard, démolissant ce qu'on a construit la veille, appelant à grand fracas Bernin pour le renvoyer bientôt; on laisse en suspens les travaux presque finis. Les Tuileries tout juste achevées, on les quitte pour n'y jamais revenir. On fait de Saint-Germain un séjour charmant, on ne s'y tient qu'à peine et, voici le comble, au moment où, en 1682, on est décidé à se fixer à Versailles, on fait agrandir le château par Mansart; il n'en fallait pas tant pour abriter plus tard la morne et solitaire cour de Jacques II détrôné.

Quand on s'étonne de Trianon, bâti, détruit et rebâti en quelques années, de Versailles, tout juste terminé, remplacé par Marly, on oublie ou l'on ignore que ces ... fantaisies avaient commencé avec le règne personnel. Que ce soit, si l'on veut, la rançon de la Grandeur et de la Beauté.

HENRY LEMONNIER

RABOLIOT[1]

III

Raboliot aussi fut content. Lui aussi avait bien travaillé : il s'était défendu. C'était sur sa parole, sur la foi en sa parole, que le comte avait lancé les Saint-Hubert aux trousses du grand Volat, que Lépinglard avait arrêté Volat. Et Raboliot, puisque le comte l'avait cru, puisque preuve était faite de sa sincérité, s'imaginait toucher enfin à des jours moins ténébreux, éclairés d'estime et d'indulgence. Tout à la joie de savoir Volat prisonnier, il ne se mettait point martel en tête : pourquoi se fatiguer à prévoir? Avait-il deviné d'avance qu'il « trahirait » Souris dans la plaine de Buzidan, que la petite lui apprendrait tant de choses? Les jours viendraient; à chaque jour suffirait sa peine, ou sa chance.

Plusieurs fois il revit Souris, et ces rencontres ne lui furent point joyeuses. D'abord, il n'aimait guère la façon qu'elle avait de le surprendre, d'apparaître à ses yeux juste au moment où il s'y attendait le moins. Lorsqu'il était près d'elle, la nuit, qu'il lui prenait la main en marchant, comme il eût pris celle de l'Edmond ou d'une Sylvie déjà grandette, il sentait bien qu'elle ne se livrait pas, qu'elle lui demeurait mystérieuse, étrangère. C'était un drôle de petit corps, capricieux, réticent; elle avait une tête mince et pointue dont les yeux luisaient comme des choses, ne livraient rien des pensées qu'elle cachait.

Il suffisait que Raboliot l'interrogeât pour que l'envie la prît de se taire. Souventes fois, au rebours, elle lui assénait tout à trac des nouvelles qui le décourageaient :

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 octobre et 1er novembre.

— Ils sont toujours là, — lui disait-elle. — Ils se baugent au Bois-Sabot : c'est sûr qu'ils veulent encore prendre quelqu'un.

Et une autre nuit :

— J'ai vu le gendarme, le roussiau. Il causait à monsieur Tancogne, sur la route. Monsieur Tancogne n'avait pas l'air trop content. Il faisait comme ça avec son poing, en craillant : « Il me la paiera, celle-là ! Pour sûr qu'il me la paiera ! » Le gendarme, lui, il riait, et il répétait : « Pour sûr ! »

De nuit en nuit, de nouvelle en nouvelle, Raboliot finissait par comprendre qu'il s'était réjoui trop vite. Volat coffré, ça n'en faisait jamais qu'un de moins : il en restait d'assez nombreux pour le barrer de tous côtés. Et ceux-là, il s'en rendait compte peu à peu, bien loin de renoncer, s'acharneraient de plus court sur sa piste, ne lâcheraient pas le pied, qu'ils ne l'eussent d'abord forcé.

Le comte? Raboliot n'était à ses yeux qu'une engeance de même race que Volat, qu'un braco vendant un braco, par jalousie et calcul de braco. Tancogne? Celui-là, sûrement, ne le portait pas dans son cœur. A cause de Raboliot, le soupçon avait frôlé sa tête; il avait vu emmener Malcourtois, et peut-être senti, contre sa propre peau, le froid de la chaînette qui liait les mains du prisonnier; il n'était pas homme à l'oublier de si tôt. Et il y avait Tournefier, que la crainte de perdre sa place tourmentait, qui n'en dormait plus la nuit et multipliait ses tournées. Combien de fois Raboliot l'avait-il aperçu, le vieux Pillon, sur ses talons! Souvent aussi, vers la Sauvagère, il avait entendu les abois que lançait Dévorant en bondissant hors du chenil : alors il ne demandait pas son reste, et filait.

Et Souris lui parlait de Bourrel qu'elle revoyait presque chaque jour, tantôt sur la route de l'Aubette, tantôt sur celle du Bois-Sabot. Les nuits n'étaient pas rares non plus où Raboliot, de chez lui, apercevait briller dans les ténèbres la lanterne d'une bicyclette : cette lumière approchait, ralentissait peu à peu son glissement, et doucement balayait la façade de la maison. Dans son halo clair-obscur, Raboliot distinguait la silhouette du gendarme, la visière brillante de son képi, et devinait son détour de tête, au passage. Celui-là, nom d'un

diable, il avait de la suite dans les idées! Qu'est-ce donc qui le poussait ainsi, qui l'obligeait à ne point démordre? C'était bachique[1], une obstination de cette force, ça le tenait comme une maladie.

Une nuit que Raboliot errait par les fourrés de Bouchebrand, il vit Souris sortir de la masure et s'en venir de son côté. Il pouvait être dix ou onze heures. Raboliot se leva, froissant exprès quelques broussailles : la gamine l'eut bientôt rejoint.

— Tu me cherchais?

— Justement.

Elle semblait agitée, toute vibrante d'une excitation inaccoutumée.

— J'ai quelque chose à vous montrer, — dit-elle.

Il la suivit en lisière d'une allée. Elle courait presque, le tirant par la main; parfois elle chuchotait, sur un ton d'impatience joyeuse :

— Vite! Vite! C'est juste le bon moment.

Elle avait pris l'allée qui de Bouchebrand gagne le carrefour de la Patte d'Oie. Celle de Malvaux, celle de Buzidan l'y rejoignent, et toutes les trois confluent en une seule grande allée qui grimpe vers le Bois-Sabot. Souris monta, tirant toujours Raboliot derrière elle. Quand ils furent près du logis des maîtres, elle s'arrêta le long d'un buisson de fusains. Une dizaine de mètres les séparaient des bâtiments, une aire parsemée de gravier où dormait une clarté cendreuse. La maison apparaissait massive, un bloc énorme et régulier, coiffé d'un toit surélevé que jalonnaient des fenêtres de mansardes. A son flanc, des rais de lumière jaune passaient entre les lames de hautes persiennes, rabattues sur une porte-fenêtre. On distinguait derrière un bourdonnement de voix .

— Vous n'avez pas peur? — demanda Souris.

Elle frémissait toute, et Raboliot voyait que c'était de plaisir.

— Peur? — dit-il.

— Vous vindriez ben jusque-là?

Son doigt montrait les barres lumineuses qui rayaient d'or le gravier d'un bleu gris.

— Et pourquoi que je n'y vindrais pas?

Leurs deux ombres se détachèrent des fusains noirs, filè-

1. Bizarre, anormal.

rent côte à côte à travers l'espace nu, et se collèrent le long du mur. De nouveau, Souris saisit la main du braconnier. Il ne l'entendait pas respirer; mais tandis qu'ils regardaient ensemble à travers les lames des persiennes, elle le touchait si étroitement qu'il sentait les battements de son cœur.

Alors oui? C'était ça qu'elle voulait lui faire voir? Tous ces hommes autour d'une même table, tous ces visages ennemis assemblés dans la clarté d'une lampe? La pièce leur apparaissait vaste; ils discernaient vaguement, en des profondeurs d'ombre, des luisants de boiseries foncées, des files de livres sur des rayons. Mais toute la lumière de la lampe se concentrait sur les visages, les exaltait hors des ténèbres avec une violence émouvante : il n'y avait que ces sept visages, leurs yeux qui étincelaient, comme mouillés d'une mince lame d'eau brillante, l'intensité gênante de leurs regards, et ces lèvres flexibles qu'on voyait remuer en parlant, qu'on voyait former des paroles.

Ce fut Raboliot, cette fois, qui saisit le poignet de Souris, qui l'entraîna rudement vers l'abri noir des fusains. Il avait envie de la battre. Il se rendait bien compte que l'étreinte de ses doigts était brutale sur le bras frêle; mais il serrait quand même, et davantage encore à mesure qu'il sentait lui faire mal. Il eût mieux respiré tout à coup, si la drôline avait gémi.

Elle souriait : elle était dure. C'était à croire que cette brutalité de l'homme ne faisait qu'aviver son plaisir. Raboliot la lâcha, écœuré d'elle et de lui-même. Alors elle dit :

— Vous avez vu?

Il ne répondit pas. Elle ajouta, comme si elle l'eût interrogé :

— C'est à vous qu'ils en ont, je pense.

Le gars baissa la tête, une seconde, mais la releva brusquement. Il prononça, d'une voix neutre et traînarde :

— Possiblement... Je te remercie de m'avoir montré ça.

Dès la Patte d'Oie, il quitta la gamine, prit l'allée de Malvaux qui coupait plus court vers la route : il allait rentrer chez lui. Il avait besoin d'être chez lui, de regarder d'autres visages pour chasser jusqu'au souvenir de ceux qui lui étaient apparus. Il rejoignit la route et se sauva tout droit, en murmurant par intervalles :

— Faut-il! Faut-il!

Cette scène qu'il venait de surprendre l'avait heurté d'une

impression profonde. Il n'avait rien perçu des paroles que prononçaient les hommes, dans la lumière : un bourdonnement confus où le son des voix se brouillait. Mais le cercle de leurs visages, sous la lampe, était assez parlant, et trop : c'était pire que des phrases de menace, pire que des injures de colère. Tous les visages, sous la lampe, se rapprochaient naturellement, s'unissaient d'un lien invisible, aussi serré que les maillons d'une chaîne. Et Raboliot, debout derrière les persiennes closes, se sentait exclu roidement, rejeté dans la nuit mauvaise, la même nuit où Malcourtois s'était perdu. Le cœur brouillé, les épaules secouées d'une pauvre révolte, il lui semblait rejoindre Malcourtois, pressentir entre eux-deux il ne savait quelle solidarité misérable. Cela ne venait pas de lui-même : tout son être se soulevait là-contre. Cela venait de ces hommes assemblés, de leurs visages unis dans la lumière.

Il y avait le comte de Remilleret, et près de lui Tancogne. Il y avait Lépinglard et Piveteau, le premier lourd de chair et tranquille, l'autre nerveux et sec, noir de cheveux, le teint basané comme un romanichel. Il y avait Firmin Tournefier, un ami par le sang, qui pourtant comprenait les choses, mais que le souci de son pain avait fatalement poussé là, et qui était assis parmi les autres. Et puis le brigadier Dagouret, attentif et de bleu vêtu; et près de lui l'autre habillé de bleu, ce visage entre les visages, avec ses durs méplats où s'exaltait violemment la lumière, ses creux d'ombre où s'embusquaient les yeux pâles, avec ses moustaches en crocs qui brasillaient comme des flammèches. Il était là. Il se tenait presque immobile. Ses regards, un moment, s'étaient arrêtés sur la porte-fenêtre, fixés au hasard et sans voir, mais Raboliot s'en était senti traversé.

— Faut-il! Faut-il!

Il se hâtait, chassé, vers sa maison. Lorsqu'il passa le pont sur le canal, il s'appuya des reins au garde-fou, et plusieurs fois, à haute voix, il prononça ce nom : « Bourrel ». Il écoutait les syllabes retentir. Il les sortait de lui, dans un besoin déjà éprouvé de susciter en face de soi, comme une réalité tangible, la personne du gendarme, son être... « Bourrel » : il interrogeait ces syllabes à travers le souvenir d'un visage. Qui était-ce, voyons, Bourrel? Pourquoi lui, et tel qu'il était, avec ces

traits-là justement, si froids, si secs, si volontaires? Et pourquoi cette ténacité méchante, cette dureté de caillou lancé roide?

Il s'efforçait péniblement de comprendre. Si ardente était sa quête, si tendue, qu'il pressentit la vérité, qu'il réussit à comprendre en effet. Ce fut une songerie fruste, maladroite, mais par instants divinatrice : « Peut-être, se dit-il, que tout vient de la première nuit. C'est parce que je lui ai filé dans les jambes, juste au moment où il croyait me tenir... Il y a eu ce coup à toute volée, dans sa rage à me voir détaler... Et plus tard, pendant qu'il questionnait Trochut, il m'a revu dans sa pensée qui m'ensauvais, et c'est ça qui l'a fait lancer son calepin sur la table et fermer ses poings vers Trochut... Arrièze! Comme il craillait! « Qui est-ce? Je veux savoir! Tu parleras, bandit, ou je te casse la gueule! » Toute sa carcasse tremblait. Voilà : c'était un homme qui ne pouvait pas avoir tort, qui ne pouvait pas céder. Toute sa dure caboche l'affirmait, tout son corps vêtu de drap bleu, sanglé de courroies et d'armes. Il disait encore, chez Trochut : « Je suis gendarme, tu entends! J'ai les tribunaux derrière moi, peut-être; avec la prison à la clef... la prison, tu entends, crapule! » Il sentait tout ça derrière lui, les juges, la Loi, toute cette force qui le soutenait et le commandait à la fois. Et les autres étaient des crapules... « Je suis gendarme! » De quelle voix il avait crié ça, avec quel redressement du corps, quel coup de menton en avant, quelle crispation de ses deux poings!... Cette nuit encore, au Bois Sabot, il songeait qu'il était gendarme, il se sentait gendarme dans tout lui, des semelles au faîte du képi : ça éclatait sur sa figure, ça brillait étrangement dans ses yeux, des yeux qui ressemblaient, blasphème, à ceux d'un curé à l'autel... »

Raboliot mesura sa faiblesse. Il s'accouda au garde-fou et pencha la tête vers l'eau. Elle stagnait, immobile, dans la nuit terne. Les reflets pâles des bouleaux y dormaient d'un sommeil figé. Une mince tache de clarté frileuse venait mourir à sa surface, tombée de quelque étoile par la déchirure d'un nuage. Raboliot regardait cette petite lueur souffrante, et il pensait : « Qu'est-ce que je lui ai fait, pourtant? Je ne lui ai rien fait, que m'ensauver... Mon pauvre gars, c'est justement : je ne pouvais rien lui faire de pire... Je me suis ensauvé

de chez Trochut. J'ai refusé d'aller au tribunal, j'ai rejeté ma condamnation. Et quand il est venu pour m'arrêter, je me suis ensauvé pareil. Et depuis, qu'est-ce que j'ai fait? Il m'a guetté, le jour et la nuit, et je lui ai filé dans les mains. Il a commandé le maire, et le maire lui a obéi : mais il ne m'a pas eu quand même. Et je vois bien maintenant qu'il doit être comme fou après moi. C'est un coup de folie, parce que je m'échappais encore, qui l'a poussé à tirer sur la noire, à la tuer : un homme tel que les autres n'aurait jamais tiré... »

Raboliot releva la tête, aspira l'air à fond de poitrine. « Et moi? Et moi? Qu'est-ce que je vais faire à cette heure? » Sa songerie le tenait si fort qu'il en murmura tout haut :

— Va-t-il donc falloir que j'y passe?

Il secoua rudement le front, il se cabra contre ces mots qu'il entendait.

— Je ne veux pas!

C'était ainsi : lui non plus ne pouvait pas céder. En un éclair, des images violentes se pressèrent, lui firent bouillonner tout le sang. Quoi donc? Il irait tendre ses poignets à Bourrel? Il verrait son sourire de triomphe? Et Bourrel l'emmènerait comme un chien, l'enfermerait dans « sa » prison? Une angoisse lui serra la poitrine, si forte qu'il en était haletant. Il eut un sursaut animal, et gémit.

Et puis il se mit à courir, avec le froid du vent à ses joues. L'image de Bourrel s'éloignait, la prison était derrière ses pas. Il ralentit sa course, s'arrêta de nouveau. Le vent continuait de souffler, large et puissant. Il y avait au ciel de grands nuages libres qui voyageaient. Et le vent, à travers la campagne, tournait autour des pineraies noires, les emplissait d'une longue rumeur, et vaste, qui s'élevait jusqu'au zénith. Cela vous soulevait et vous engourdissait ensemble; cela berçait d'une mélancolie rude, parlait de vie lente et sauvage à travers des nuits nombreuses, pareilles en profondeur sous le vol changeant des nuées. Raboliot sentit sa propre vie, une force qui venait de très loin, à travers des années et des années du temps. Il murmura : « Voilà, je m'ensauverai encore, et je recommencerai encore... Il y a toujours eu place pour moi, dans ces terres. Et je pense bien, miséricorde, qu'il y en aura toujours. »

IV

Il vient pourtant une heure où Sandrine, dans la maison, s'assied les mains pendantes et laisse fléchir sa nuque trop lasse. Elle ne dit rien, mais on voit bien à quoi elle pense, à d'humbles et redoutables choses, à la maie qui est vide, au fourneau qui est froid, aux drôles qui vont rentrer de l'école.

On ne croit pas que c'est possible, et pourtant, quoi de plus simple? Cette heure-là suivait sa route vers la maison, et rien ne pouvait l'arrêter. Voici qu'elle est entrée, qu'elle est là, entre Sandrine et Raboliot.

Il est debout près d'elle, et la regarde en se taisant comme elle. Alors elle lève les yeux et fait vers lui un pauvre sourire. Elle se confie à lui, elle met entre les mains de l'homme sa détresse et ses inquiétudes, ses pensées lourdes où reviennent passer les trois mêmes petites figures, déjà pâlotes et comme défleuries. Elle revoit dans la maie, — tant de fois elle leva le couvercle! — un quartier de fromage sec, sa pulpe jaune sous la croûte de cendres, et ce qui reste d'un pain de huit livres, pas trop gros. Il y a, dans le cellier, quelques litres de boëte[1] dans le fond d'un baril, un tas de raves, un peu de légumes secs. Et il y a encore la chèvre dans son toit. C'est tout, c'est vraiment tout... Alors elle lève les yeux et sourit humblement. Elle a des yeux bleus et mouillés, avec des paupières meurtries. Son visage souffreteux est comme illuminé de prière, de foi en l'homme qui est près d'elle : il peut tant de choses, Raboliot! Ses bras sont forts, son cœur courageux, sa tête subtile. Et Sandrine sourit d'espoir triste.

Raboliot la regarde toujours. Il ne peut pas s'en empêcher. Il voit la pulpe fine des lèvres, et leur roseur sensible où se croisent des sillons délicats. Il voit, au bord du cou, une artère qui bat secrètement : et c'est la vie même de Sandrine qui palpite devant ses yeux; chaque pulsation le heurte, retentit partout dans son être. Il s'abîme, perdu, dans sa contemplation. Des ondes tièdes tournent autour de lui, s'élargissent et renaissent sans trêve; c'est comme un vertige grandissant, qui fait peine et plaisir à la fois.

Sandrine.. Voilà six ans passés qu'elle est venue dans la

1. Boisson.

maison. La vieille Montaine lui a laissé la place. Les meubles sont devenus leurs meubles, la maie de merisier, l'horloge au cadran fleuri, et le lit à quenouilles, le lit de Raboliot et de Sandrine. Tous ces jours ont coulé, qui les ont mêlés l'un à l'autre.

— Ma pauvre femme! — murmure Raboliot.

Il s'effare presque de ce qui lui arrive. Il a envie, soudain, de se laisser glisser à terre, d'entourer de ses bras les jambes de Sandrine, et de poser la tête au creux de ses genoux. Il lui dirait : « Ça n'est pas de ma faute. Que cette mauvaise passe soit franchie, et tu verras comme je gagnerai bien notre vie! Il n'y en a pas beaucoup, tu sais bien, pour descendre comme moi les sapins et les chênes, pour enfourner les gerbes dans la machine. Est-ce que je bois? Est-ce que je t'ai jamais battue?... Je travaillerais de si bon cœur, si je pouvais me montrer au soleil! Et je tâcherai... tu verras, Sandrine... je tâcherai de ne plus *le* faire. »

Il lui dirait aussi toute la tendresse qui l'étourdit, toute cette chaleur mouillée qui lui monte à la gorge, qui brouille devant ses yeux le visage de Sandrine... Arrièze! Est-ce qu'il pourrait le dire? Ce qui se passe en lui est si trouble et si fort, si surprenant, qu'il s'en inquiète, qu'il songe soudain avec malaise : « Est-ce que je suis malade? Me voilà bien peu fort, pour un homme! » Et il s'écarte, il se met à marcher par la salle, à grands pas durs qui sonnent sur le carreau.

— Ah! bon Dieu, qu'est-ce que je vas faire?

C'est à lui-même qu'il le demande. Encore une fois, tout ce passé ne lui porte point de conseil. Il en revient avec une grande lourdeur à l'âme, une révolte contre le sort, et peut-être, aujourd'hui, un remords.

Sandrine n'a pas bougé. Mais elle dit, résolue, avec une force qui ne lui est point coutumière :

— Va voir papa, Raboliot... Et ce qu'il te dira, fais-le.

Il veut bien, désemparé. Depuis longtemps il n'a revu Touraille : il lui apparaît, à cette heure, comme un génie parmi le peuple des oiseaux, comme un sage chargé d'années, vénérable de tant de science peu à peu amassée dans sa tête. Touraille saura. Ce qu'il faut faire, Touraille le lui dira. Il est sûr que Sandrine a raison.

Il va partir, quand elle se lève. Elle se tient devant lui et le regarde dans les yeux. Cela le gêne : il voudrait détourner la tête, mais il soutient le regard de Sandrine, et tâche de faire ses yeux limpides jusqu'au fond.

— C'est tout ce que tu me dis, Raboliot? — demande-t-elle.

Il se tait, et elle continue :

— C'est me mettre bien bas, le sais-tu? Pas une parole pour moi, la bouche fermée, les yeux fermés sur ton secret, plus en méfiance que pour un étranger... Faute de parler, pourtant, on meurt sans confession.

— Et que te dire? — s'écrie violemment Raboliot. — Que je me mange les sangs à me voir barré de partout? Qu'ils sont une bande après ma peau, plus acharnés que des chiens sur ma trace? Faut-il le dire pour te l'apprendre? Et ne connais-tu pas mon mal autant que je connais le tien? Est-ce donc toi qui les arrêteras si je m'y use toutes les heures que Dieu fait, sans réussir à rien qu'à m'user davantage?

— Et qu'est-ce qui est au bout de ce chemin? — dit Sandrine. — Ta perdition, la mienne, et les petits à l'Assistance... Tu as tiré de mauvais vin, Raboliot : dépêche-toi de le boire avant qu'il n'ait trop coulé.

Il fronce ses sourcils rapprochés. Il la regarde plus aigu :

— Ah! qu'est-ce que j'ai compris, Sandrine?

Sous la voix dure, elle vacille une seconde. Mais elle, qui ne bouge pas de la maison, aperçoit mieux que lui le noir des journées prochaines. La terreur qu'elle en a ranime son courage. Elle ose dire, sans baisser les yeux :

— Il faut te livrer, Raboliot.

C'est bien ce qu'il avait compris. S'il n'y avait déjà songé lui-même, peut-être qu'il ne sentirait pas si vite, entre Sandrine et lui, cette rugueuse épaisseur de pierres, comme d'un mur tout à coup dressé. Il n'a pas fait un geste, mais il est rentré en lui-même, il s'est « recoquillé » comme un hérisson dans ses piques.

— Chaque minute qui passe, — poursuit cependant Sandrine, — ne fait qu'envenimer le mal. C'est comme une épine noire dont le couton est resté sous la peau. Arrache l'épine d'un coup, Raboliot, puisque tu vois où elle te blesse. Tu sais

bien que le mal va gagner... Si tu n'es pas courageux pour toi-même, tâche au moins de l'être pour nous.

Jamais Sandrine n'a tant parlé. Elle parle encore lorsque la porte s'ouvre, devant les deux garçons qui rentrent de l'école. Ils ont tous deux la tête ronde et forte, sous d'étroits bérets bleus qui collent aux crânes comme des calottes d'enfants de chœur. L'Edmond est plus trapu, de jambes plus courtes avec des mollets larges; le Léonard est aussi grand que lui, plus fin, plus noir, avec des yeux plus vifs. Sandrine, très simplement, va vers la maie et taille ce qui reste du pain : des tranches minces, qu'elle coupe exprès très larges pour qu'elles paraissent plus « conséquentes ».

— Une grigne de fromage, — dit-elle, — chacun la sienne.

Elle se redresse, lente, hors de la maie où s'inclinait son buste. Entre ses doigts elle tient deux morceaux de fromage, deux petites parts triangulaires qu'elle tend à chacun des enfants.

— Et toi, Raboliot, en veux-tu?

Au bout le bout, n'est-ce pas? Au point où on est arrivé... Raboliot, de nouveau, sent comme une boule se gonfler dans sa gorge. Sur la chaise où était Sandrine, Edmond et Léonard ont posé leurs cartables, deux sacs de faux cuir jaune, tachés d'encre, et qui laissent voir le carton aux coutures; les courroies lâches pendent le long des pieds de la chaise... Sandrine va et vient par la salle. Les garçons mangent, sans tapage. Maintenant qu'ils font quatre heures, elle va lever Sylvie. Elle soulève dans ses bras la drôline endormie, s'assied, dégrafe son corsage. Appuyant à deux doigts de chaque côté de l'aréole, elle murmure, on croirait pour elle-même :

— Heureusement que j'ai du lait encore... Mais j'ai grand' peur, après si longtemps, qu'il ne vienne bientôt à taisir[1].

Raboliot est sorti, sans faire de bruit. Sandrine ne s'est pas retournée, mais il est sûr qu'elle l'a vu sortir. A-t-elle compris qu'il allait chez Touraille?

Il a retrouvé Touraille au milieu de ses bêtes empaillées. Et Touraille, tout de suite, lui a dit :

— Un *in*diot, voilà ce que tu es... Quand tu pouvais payer l'amende, tu as refusé de la payer. Pourquoi?... Et mainte-

1. Tarir.

nant, où en es-tu? Parlons peu, parlons bien : quelques semaines à tirer en prison, pas grand'chose. Fais-les, mon gars, et le plus vite possible, c'est un bon conseil que je te donne. Faut en sortir, je ne vois pas d'autre moyen. On s'arrangera toujours d'ici que tu rarrives. Je suis même disposé, tu m'écoutes? à prêter cent francs à Sandrine. Cent francs, garçon, c'est dire que j'ai confiance en toi : je n'aurais pas donné ma fille à un feignant.

— Vous êtes d'accord ensemble? — a demandé Raboliot.

Il a baissé un peu le front, comme un bélier têtu, qui se butte. Tantôt faisant oui du menton, tantôt secouant la tête pour nier, il n'a plus parlé que par signes.

— C'est Bourrel qui t'obstine? — disait Touraille. — Oui? Eh ben alors, va-t-en sur une brigade voisine; renseigne-toi : peut-être que les gendarmes d'Argent ne sont point de si mauvais gars. Pour conduire un braco en prison, un gendarme vaut un gendarme. Va voir les ceusses d'Argent, et tout est bien. Comme ça, Bourrel ne pourra pas se vanter de t'avoir pris... Il y a autre chose? Alors qu'est-ce que c'est? Je me demande quel glorieux tu es, mais tu as de drôles de manières... et pas beaucoup de cœur, je pense. Il n'en manque point qui sont passés par où tu passes, et qui ne rougissaient point d'y passer. Un coup que tes enfants seront à l'Assistance... Non encore? C'est pourtant ce qui les attend. Et si ça leur arrive, c'est que leur père l'aura bien voulu... Tu peux secouer la tête, garçon, ma parole est ma parole. Je t'aiderai si tu es raisonnable, mais si tu deviens fou, bernique!

— Allons, au revoir, — dit enfin Raboliot.

Il est parti, plus désespéré que jamais. Le soir tombait; on pouvait voir déjà, au bourg, des lumières derrière des croisées. Son cœur, dans sa poitrine, pesait comme un caillou.

Il est descendu vers la Sauldre, et s'est arrêté au passage devant une maison comme les autres, avec une façade de briques rouges très nette. A cette maison aussi, une lumière brillait derrière une vitre. Raboliot s'est approché doucement, et il a regardé au travers de la vitre. C'était une chambre étroite, où les objets semblaient d'une propreté glaciale. Rien qu'une chambre, avec une commode contre le mur de gauche, un fourneau de fonte au milieu, un lit contre le mur

de droite. Des rideaux de lingerie blanche tendaient autour du lit de longs plis raides et purs. Sur la commode, une petite lampe à essence se reflétait dans le bois bien ciré. Il n'y avait pas de feu dans le fourneau.

La vieille Montaine était assise sur une chaise basse, et s'appuyait du dos contre le lit. Ses joues pâles s'affaissaient en tirant les coins de sa bouche. Elle semblait dormir, les yeux clos, mais on voyait qu'elle ne dormait pas. Elle tenait entre ses mains les grains d'un chapelet de bois noir, et ses doitgs les poussaient un à un. Sur la cloison qui faisait face à la fenêtre, Raboliot distinguait quelques photographies accrochées, un crucifix avec un rameau de buis, et une image qui représentait la sainte de la Sologne, Montaine la bergère, rapportant de la source, dans un panier d'osier, de l'eau qui ne s'écoulait pas. La vieille femme était là toute seule. Un bonnet rond, immaculé, serrait ses cheveux en arrière. Elle avait mis sur ses épaules un fichu de grosse laine noire. Et ses doigts continuaient, d'un mouvement machinal et doux, de pousser les grains du chapelet.

Quelques larmes, arides et rares, brûlèrent les yeux de Raboliot. Il s'en alla, n'ayant osé entrer.

V

Ce même soir, entre l'Aubette et sa maison, il rencontra Sarcelotte sur la route.

On était en période de vieille lune. La nuit était si sombre qu'à peine pouvait-on distinguer, entre les talus noirs comme poix, la chaussée qui plongeait aux ténèbres. Raboliot reconnut Sarcelotte à son parler; il fut heureux d'entendre, après longtemps, son nasillement cordial et gai.

— Il y a une pièce que je t'attends, — dit Sarcelotte. — On peut causer?

Rien qu'à l'accent du camarade, Raboliot devina tout de suite. Un tressaillement le parcourut, le chauffa de la nuque aux talons. Il demanda, un peu anxieux :

— Tu n'es pas allé chez moi, toujours?

— Penses-tu! — dit Sarcelotte. — Je me doutais que ta bourgeoise n'aurait guère de plaisir à me voir.

— C'est donc un coup? — fit Raboliot.

— Oui.

— Au falot?

— Justement.

— Là voù?

— A la Sauvagère.

Raboliot frémissait tout entier. Une tentation le secouait, formidable, tourbillonnait sur lui, aussi réelle qu'une hargne de vent. Il entendit sa propre voix ainsi qu'une voix étrangère :

— T'es donc tout seul?

— Non pas : Berlaisier doit en être.

— Eh ben alors?... — murmura Raboliot.

Il avait fait un pas en arrière, pour s'écarter de Sarcelotte, un peu, bien plutôt pour sortir du tourbillon qui l'enveloppait. Il répéta :

— Eh ben alors?... C'est assez de vous deux, mon gars.

Mais Sarcelotte, avec chaleur :

— Je te veux avec nous, Raboliot. Et Berlaisier itou, te veut. On a pensé, tu comprends... le coup est beau : c'est peut-être six cents francs à gagner... ça nous ferait deux cents chacun... Tout le monde a besoin de deux cents francs... Et puis, — ajouta-t-il, très vite, avec une sorte de pudeur, — et puis la vérité, c'est que tu tires comme pas un.

— Tu es un brave, — dit Raboliot, ému. — Et Berlaisier aussi est un brave... Mais tu sais où j'en suis, à cette heure? S'il y a un coin mauvais pour moi, c'est celui-là.

— Les Saint-Hubert? — dit Sarcelotte.

Il s'approcha à toucher Raboliot, lui posa sa main sur l'épaule :

— Ils sont partis, — confia-t-il, — partis ce soir, au train-devay de six heures. Je les ai vus monter dans le wagon : c'est te dire.

Et il annonça les nouvelles : « Depuis deux nuits, les lanternes s'allumaient partout. On avait appelé Lépinglard sur Vannes, au diable vert, dans un châtiau en limite du Val de Loire. Le comte aurait voulu le garder encore, avec Piveteau; mais il y avait trop longtemps qu'ils se cachaient au Bois-Sabot, sans bouger. Avait bien fallu qu'ils s'en aillent... »

— Et tu les as vus? — insista Raboliot.

— Comme je te vois.

Il hésitait encore, par volonté d'être hésitant. C'était une grâce qu'il s'accordait, un délai, une excuse à tout événement. Mais dès que Sarcelotte avait parlé du coup à faire, du falot, de la Sauvagère, il avait bien senti comment le débat finirait. Il demanda pourtant :

— Et Bourrel?

— Il ne peut pas être partout, — dit Sarcelotte. — Sur la commune aussi, les chandelles s'allument à tous les coins du ciel. On en a vu, ces nuits, sur Tremblevif, sur Chantefin, sur les communaux. En allant vers Lamotte, ça brillait tout le long de la route : aux Gimonets, aux Bouffards, plus loin encore. Les fusils pétaient, des moments, à se croire revenus en guerre!... Alors les gendarmes, tu comprends, ils ne savent plus où donner de la tête. Ils usent leurs nuits à pédaler : quand ils arrivent, c'est éteindu, mais ça s'est rallumé ailleurs.

— Et les gardes? — dit encore Raboliot.

Il voulait ne rien oublier. Il épuisait contre lui-même, une à une, les raisons qu'il avait à tout le moins de se combattre, s'il ne désirait pas se vaincre.

— Les gardes? — disait Sarcelotte. — Ben malins s'ils nous prennent, un contre un! C'est moi qui tiendra la lanterne : je sais leur coller dans les yeux, les « évanouir » au passage d'un fossé, juste au meilleur moment pour qu'ils se foutent par terre. Le temps qu'ils se relèvent, on est loin. Et s'ils rejoignent, hardi! on recommence.

Le ton de Sarcelotte montait; il nasillait comme un appelant. Et Raboliot riait, à cause de l'enthousiasme du camarade, de la joie contagieuse que prodiguait sa chanson :

— Il y en a, mon gars! Il y en a, que ça en est pourri! Jamais je n'ai vu ça, et pourtant j'en ai vu!

— Je le sais ben, — dit Raboliot.

Il était empoigné tout entier. Il cédait. Il y avait trop longtemps qu'il se faisait violence, qu'il vivait en dehors de sa vie. Et maintenant il cédait, il s'abîmait là-dedans à plein corps. Les souvenirs affluaient par longues vagues : tous les murmures, tous les froissements, toutes les envolées dans les branches, les fracas d'ailes traversant les futaies, les essors au ras des sillons; et tous les cris des crépuscules, la crécelle

rouillée des coqs faisans, les rappels croisés des perdrix, les piaulements courts des tourteplates[1], et déjà, dans la nuit commençante, ce grincement qui approche et passe à frôler votre tête, avec le vol de la première chevêche en chasse.

Tous les mots que disait Sarcelotte étaient chargés d'une puissance merveilleuse, d'une force inouïe d'évocation. Sarcelotte disait : « les lapins ». Et aussitôt, par le bois de la Sauvagère, par les friches du Beuvron, par les fourrés de Bouchebrand, des centaines de lapins pullulaient. Raboliot les voyait bondir par-dessus les touffes de breumaille, s'y couler à pattes tricotantes, montrer à l'orée des terriers, le temps à peine d'un clin d'œil, une touffe de queue blanche qui s'enfonçait dans le trou noir. Des galopades, sous la terre, ébranlaient les talus sablonneux; cela vous montait dans les jambes, vous cognait contre le cœur. Et des lapins surgissaient toujours, petites taches rondes, de loin, éparses sur les champs, et qui bougeaient soudain, en alerte, roulaient parallèlement et replongeaient au bois comme si des fils les eussent tirées. « Les perdrix », disait Sarcelotte. Et c'étaient des compagnies de rouges qui piétaient par une raue[2] dans un chaume, la tête droite et presque immobile, les pattes véloces qu'une mécanique semblait mouvoir; des compagnies de grises qui vous partaient tout à coup sous le nez, vous suffoquaient du fracas caquetant de leur vol. Sarcelotte disait encore : « les lieuves ». Et aussitôt des capucins hottus se gîtaient au creux des sillons, se collaient, de poil invisible, le long d'un tas de vieilles fanes; mais Raboliot souriait parce qu'il les voyait quand même, dépeignant leur œil de côté, craintif, écarquillé tout rond. Et les grands lièvres déclenchaient leurs jarrets, se déployaient de tout leur long, efflanqués, bondissant, crochetant, le cul soulevé, la terre des champs volant en poudre à leurs semelles... Et tout autour des mots que disait Sarcelotte, d'autres bêtes se pressaient encore, s'entrevoyaient pêle-mêle, ici, puis là, au travers d'une contrée connue et pourtant quasi fabuleuse, dans les joncs des étangs, dans la ramure des chênes, à la surface des eaux et de la terre au ciel : des caillasses filaient, la queue horizontale; des pics-verts, en

1. Engoulevents.
2. Raie.

lisière des futaies, déroulaient les courbes de leur vol, glissant les ailes fermées, remontant, glissant encore, avec leur cri précipité, leur aigre musiquette à trois notes; des écureuils grognaient dans les sapins; des vanneaux noirs et blancs tournaient en rond dans le soleil, liés à leur nid comme des cerfs-volant captifs; des judelles ramaient, tendant le cou, rentrant le cou, une deux, une deux, à la parade; un héron voguait dans la nue, soulevé sur ses ailes lourdes, les pattes pendantes comme des branches cassées; et tout à coup, dans une enclave cernée de bois, un grand chevreuil dressait sa tête inquiète, démarrait d'un bond fou, le feu à ses quatre sabots.

Les mêmes vagues arrivaient toujours, longues, puissantes, l'une suivant l'autre. Raboliot se laissait porter, s'abandonnait à leur ample flux : il devenait ce flux lui-même, envahi tout entier, comble d'images et de désirs. Parfois encore il se sentait heurté, ainsi que d'une épave charriée par le flot, d'une pensée dure qui le blessait. C'était comme un arrêt pénible, une hésitation suspendue : il recouvrait conscience de sa vie menacée, de sa maison et de Sandrine, des ennemis qui voulaient sa perte. Alors il tremblait d'impatience, il attendait avec angoisse que reprît ce flux régulier, ce fort glissement des vagues qui l'entraînaient. Il se disait : « « Que je voule, que je ne voule pas, je n'ai plus autre chose à faire. Deux cents francs, j'en ai bien besoin. Comment les gagner autrement? Tout me pousse, faut bien que j'y aille. Il n'y a pas de Bourrel qui tienne, ni de prison, ren en tout sur la terre. D'y retourner, c'est mon destin : tu iras, Raboliot, tu iras! » Et c'était comme s'il avait dit, comme s'il avait crié vers ces minces épaves noires qui dansaient près de sa poitrine : « Passez! Passez! Disparaissez! Et qu'il n'y ait plus rien, que ma perte et que mon plaisir! »

— Alors, — dit Sarcelotte, — ça sera pour demain?

Il répondit :

— C'est bougrement long à attendre.

Et Sarcelotte se mit à rire, parce qu'il retrouvait Raboliot.

VI

Ils avaient bien combiné leur affaire. En quittant Sarce-

lotte, Raboliot était monté vers Bouchebrand, où il avait deux mots à dire.

Ils en avaient longuement discuté. Raboliot hésitait, retenu par la pensée de Souris, par le souvenir de ce qu'il éprouvait près d'elle, cette sensation glaçante d'isolement, de lointain. Mais Sarcelotte avait insisté : « On aura besoin d'y aller, peut-être. Pour changer le carbure dans la lanterne, pour poser le gibier si on en a trop lourd (c'est ben probable), le fournil nous serait commode... Et puis, vaut toujours mieux avoir quelqu'un sur qui compter. La Flora ne te méprise point, m'est avis. Une supposition qu'un curieux, cette nuit-là, vienne cogner à sa porte et lui demande si elle a vu du monde, un bon renseignement à l'envers ne gâterait point notre travail... Les femmes, garçon, ça sait mentir. »

Et Raboliot était passé chez la Flora. Depuis que Malcourtois était à l'ombre, Tancogne l'avait laissée à Bouchebrand. Il y avait tant d'années que les cultures allaient comme elles pouvaient ! C'était une métairie tombée, des friches sales tout autour, des bâtiments qui menaçaient ruine : le gars qui aurait pris la suite aurait fait un mauvais marché. Tout le monde le savait. En attendant qu'il arrivât un amateur, la Flora restait à Bouchebrand : ça pouvait durer longtemps.

Quand Raboliot était venu, elle lui avait ouvert tout de suite, ayant reconnu sa voix. Elle avait bien voulu ce qu'il lui demandait : de lui, elle aurait bien voulu n'importe quoi.

Il faisait noir, dans la salle basse, à n'y pas voir sa main contre ses yeux. Ils chuchotaient, l'homme et la femme l'un devant l'autre. Raboliot sentait, sous son nez, une odeur fauve de cheveux et d'aisselles. Il avait allongé le bras et rencontré une tiédeur élastique, une moiteur de peau à travers l'étoffe d'une chemise. Aussitôt, elle s'était collée à lui, et un bruit d'eau qui gronde, comme d'un œillard d'étang grand ouvert, lui avait empli les oreilles. Ç'avait été, dans la ténèbre épaisse, une étreinte rapide et goulue, la nudité de la Flora parcourue sans entraves, à grands glissements de mains appuyés.

Quelque part dans la salle, ils avaient entendu un froissement de paillasse. Ils s'étaient écartés l'un de l'autre comme si on avait pu les voir. Et Raboliot avait dit à haute voix :

— Tu ne dors pas, Souris, à cette heure?

La drôline n'avait rien répondu. Ils percevaient son souffle qui veillait.

— Elle est toujours la même, — avait dit la Flora; — guère causante, bachique en diable...

Et elle avait ajouté, sa bouche mouillée sous la moustache de Raboliot :

— Tu reviendras?

— Dame oui.

En s'en allant, il n'était pas trop fier de lui : ça n'était pas pour ce travail qu'il était venu à Bouchebrand.

Le lendemain, sur les onze heures de nuit, il retrouva les compagnons contre la route de l'Aubette, entre le bois de Chanteloup et celui de la Sauvagère. Il avait son fusil, et dans ses poches quarante cartouches à pleine charge. Sarcelotte, Berlaisier en apportaient chacun autant.

— T'as la lanterne, Sarcelotte?

Le braco, l'index replié, fit tinter le réflecteur de nickel. Berlaisier, avec une bague de laiton, fixait à son médius un grelot, qu'on entendait trembler doucement par intervalles.

— Allons-y!

Ils prirent une large allée qui traversait une boulassière, guidés, dans les ténèbres, par les clappements mouillés que faisaient leurs semelles de corde contre le sol marécageux. La nuit était incroyablement noire, bourrée de nuages épais qui comblaient tout le ciel de leurs énormes écroulements.

Raboliot, les bras étendus, arrêta les camarades.

— On y est? — souffla Berlaisier.

— Oui.

Ils pressentaient, en avant d'eux, un espace découvert où le vent coulait librement. Le ciel leur apparut; de vagues pâleurs, entre des abîmes plus sombres, modelaient les nuées par masses formidables qu'un même mouvement bousculait d'est en ouest.

— Donne de l'eau, Sarcelotte.

Sarcelotte obéit, tourna le régulateur : un relent d'ail flotta dans l'air, grandit, insistant et fétide. Les trois hommes s'engagèrent dans la friche, levant haut les genoux parmi les

touffes de bruyères, les ajoncs épineux qui leur griffaient les jambes à travers le velours des culottes.

— Allume.

La flamme d'un briquet tremblota, éclaira le visage et les mains de Sarcelotte, la conque brillante du réflecteur. Le gaz fusait en susurrant : il s'alluma soudain, avec une explosion légère; un long pinceau blafard jaillit, transperça brutalement les ténèbres. Ils fermèrent un instant les yeux.

— En avant, — dit Raboliot... — Et toi, Berlaisier, le grelot.

Le tintement du grelot trémula dans le silence nocturne, clair, régulier, couvrant le bruit des pas. Sarcelotte avait pris la tête, Berlaisier à sa gauche et presque à sa hauteur. Raboliot les suivait, un ou deux mètres derrière eux, son fusil armé sur le bras.

Leurs cœurs, ensemble, avaient battu plus fort au jaillissement de la lumière, à l'éveil sonore du grelot. Ils continuaient de battre ensemble, largement, délicieusement. Sarcelotte, pour être plus à l'aise, avait déboutonné sa capote de soldat : elle flottait sur ses jarrets, ample et vague; le collet relevé, de chaque côté de sa nuque, allongeait comme deux cornes noires. Petit, il tenait haut le bras qui portait la lanterne, et le pas vif, la tête preste, il tournait son falot avec une capricieuse et sûre vélocité, dardait le faisceau blanc au travers de la plaine, l'allongeait, l'accourcissait, plus près, plus loin, à droite, à gauche, fauchant la nuit de cette lame gigantesque avec une adresse délicate. Berlaisier le dominait de toute la tête. Sa haute silhouette, dans le halo de la lanterne, dressait son ombre lourde et la largeur de ses épaules. Parfois, le rayon lumineux l'effleurant, son profil surgissait tout à coup, cerné d'un ourlet d'or où brillait chaque poil de moustache. On devinait à son côté, contre sa cuisse, le mouvement de sa main qui sans trêve secouait le grelot.

Raboliot regardait à terre, partout où fauchait la lumière. C'était encore « sale » à leurs pieds, des bruyères chétives et mouillées. Mais bientôt le terrain s'affermit, des chaumes parurent, chacun projetant son ombre sur le sable. Et des bestioles se mirent à sauter, des musaraignes, des mulots, des souris, entrecroisant, éparpillant des bonds démesurés, jaillis-

sant au contact du rayon comme de grosses puces rondes et blêmes.

Berlaisier, en silence, toucha l'épaule de Sarcelotte. Le faisceau évolua, distendu, se rétracta vivement, tomba en rond sur le premier lapin.

Il apparaissait à quelques mètres, assis de flanc, immobile comme une motte. La clarté crue pâlissait son pelage, la houppe de sa queue était plus blanche que neige. Sarcelotte abaissa la lanterne; le bras tendu, le corps un peu penché, il approcha, les autres le suivant. Ils virent l'œil du lapin, de nuance sombre et profonde, s'éclairer d'une transparence rougeâtre, s'illuminer tout à coup d'un point vif : le reflet du papillon flambant. Le vent, passant sur lui, soulevait dans son poil des ondes courtes et frissonnantes.

— A toi, Berlaisier!

Le grand gaillard s'effondra d'une masse, écrasa la bête sous son poids. Il eut, debout, le geste familier aux chasseurs de grillages, une traction appuyée dont craquèrent les frêles vertèbres : le lapin tomba au fond du sac.

Et tout de suite ils en virent d'autres, des dizaines, épars à la surface du champ. Quand la lumière les atteignait, ils s'arrêtaient, et la fixaient de leur œil arrondi. Assis les oreilles droites, rasés à plat et les oreilles couchées, ils avaient tous la même attitude contrainte, ils peinaient tous d'une même stupeur paralysante. Certains semblaient soudain s'arracher à l'emprise du rayon : réfugiés au creux d'une raie, ils s'y coulaient, ils s'y traînaient gauchement, l'échine de guingois, les pattes gourdes. Sarcelotte tournait la lanterne, les rendait à la nuit fraîche et sombre : alors ils s'arrêtaient, ils regardaient éperdument cette longue traînée de clarté blanche qui palpait la plaine comme une main. Il n'y avait qu'elle dans le noir, et ce bruit clair et continu de bétail qui pâture au loin ou de grillon qui chante dans les chaumes. Berlaisier, sans arrêt, agitait le grelot. Les hommes, tout autour d'eux, sentaient ces petits corps boulés et blottis dans la nuit. Le faisceau pivotait, balayait ras les glèbes : et les lapins s'aplatissaient encore, fixaient encore, au cœur d'une aube brutale, ce soleil blanc qui les éblouissait.

Ils furent quatre, l'un après l'autre, cloués sur place par la

lanterne. Quatre fois Berlaisier tomba, cassa des reins, entr'ouvrit son sac. Embarrassé un peu, il manqua le cinquième lapin, pareillement le sixième, s'étant lancé trop en arrière : des poils tièdes lui restaient aux doigts.

Ils ne dirent rien, mais se comprirent. Raboliot souleva son fusil, et, dans la seconde, tira. Ce fut un bruit énorme qui bouscula au loin les ténèbres, s'enfla, répercuté longuement par les échos des bois dont ils sentirent aussitôt la présence. Leurs cœurs battirent un peu plus rude, comme à l'instant où s'était allumé le falot. Mais Raboliot déjà tirait encore : et leur sang recouvra son rythme égal et fort, sa bonne chaleur vivifiante.

Ils marchaient, toujours silencieux. Ils accomplissaient leur besogne, chacun avec une aisance assouplie, joignant ses gestes à ceux des autres, les secondant, les complétant : c'était une belle équipe, homogène, harmonieuse, un chasseur à six bras dont les têtes pensaient d'accord. Sarcelotte « donnait ses coups de lanterne », fouillait partout la nuit profondément; de temps en temps il se baissait, ramassait un cadavre encore chaud, et son bras libre le tendait à Berlaisier. Quand Raboliot avait tiré vers la gauche, Berlaisier obliquait un peu, se baissait en marchant et cueillait la bête morte au passage; mais son grelot tintait toujours, égrenait sans une pause son drelin précipité.

Raboliot tirait entre eux, à leur côté, par-dessus leurs épaules. Le canon bleu de son fusil plongeait durement dans la clarté, pointait vers les lapins apparus. A chaque instant une flamme falote en jaillissait, guère plus visible qu'au plein jour, et la crosse poussait l'épaule de Raboliot. Entre la rivière et les bois, les détonations se répercutaient, si nombreuses par instants qu'il n'y avait plus de silence : les unes roulaient comme un tonnerre; d'autres montaient au ciel, denses comme une boule, et soudain éclatant retombaient de là-haut, avec un bruit de grêle sur un étang. Le métal du fusil brûlait les doigts du braconnier; la provision de ses cartouches s'allégeait au fond de ses poches; quelquefois, une douille qui tombait tintait vif contre un caillou.

Ils continuaient leur marche à travers le vacarme, derrière cette longue clarté tournante. Quelques gouttes d'eau, chas-

sées par le vent, s'écrasaient contre leurs visages; quand elles passaient devant le réflecteur, elles scintillaient, brusquement agrandies, pareilles à des flocons éblouissants.

A un moment, Berlaisier eut son geste muet vers l'épaule de Sarcelotte. Juste en même temps, celui-ci abaissait la lanterne, et Raboliot distinguait lui aussi une perdrix au bord d'une raie. Le grelottement monta un peu plus fort; ils dévièrent légèrement vers la droite, de sorte à découvrir la raie dans sa longueur : toute la compagnie était là, « capie » en file irrégulière. Comme il ne faisait plus très froid, les oiseaux ne se touchaient pas l'un l'autre. Les bracos accentuèrent ensemble leur manœuvre, tournant autour du rond illuminé jeté sur les perdrix comme un filet. Sarcelotte cependant les serrait de plus près : la clarté circulaire précisait ses contours; ils voyaient maintenant les becs rouges, les petits yeux de jais dans les têtes blanches et grises, les collerettes noires... Le grelot sonnait à les toucher. Berlaisier s'écarta un peu, Sarcelotte se baissa, et Raboliot, doucement, mit un genou en terre. Il prenait la raie d'enfilade, tout le chapelet de plumes aligné au bout du fusil. Le coup partit, se fondit aussitôt dans le claquement sifflant de l'essor, dans la vision des ailes poursuivies montrant leurs revers pâles frappés en plein par la lueur, dans l'explosion du second coup. Des plumes éparpillées tournoyèrent, des chutes rebondirent çà et là sur le sol. Ils ramassèrent les perdrix tuées, neuf petites têtes pendirent dont les becs dégouttelaient d'une rosée rouge. Le sac, au dos de Berlaisier, enflait sa bosse.

Et la chasse reprit, les hommes marchant vers l'est, contre le vent, le visage rafraîchi par sa coulée puissante. Chaque lapin que voyait Raboliot était un lapin déjà mort. Il voyait près de lui les silhouettes noires des camarades, une mare de lumière vive qui se déplaçait sans cesse, traversée d'herbes secouées par le vent, peuplée de bêtes : et ses yeux la suivaient, devant eux le canon du fusil toujours pointé dans la lumière, ici, puis là, une seconde immobile, et lâchant sa volée de plombs. Il ne voyait rien d'autre, attentif uniquement à tuer, le plus possible et le plus vite possible.

Ils se dirigèrent vers le sud, parmi de hauts genêts qui les fouettaient au ventre, à la poitrine, et quelquefois leur cin-

glaient le visage. Sarcelotte élevait la lanterne à bout de bras. Ils marchaient le plus vite qu'ils pouvaient, vers un grand chêne au bord du ruisseau.

— Tu peux y aller, — chuchota Raboliot.

Le rayon monta obliquement, dansa dans la ramure du chêne. Des froissements d'ailes s'entendirent, et aussitôt le fusil claqua :

— Ramasse vite, Berlaisier... Et toi, Sarcelotte, éteins.

Dans la jonchée des plumes tombées, Berlaisier ramassa les faisans, trois poules mortes qui semblaient fanées, un coq royal, éclatant de carmin, d'émeraude et d'or rouillé, chatoyant de fugaces reflets mauves. Le coq vivait encore; Berlaisier, chaussé « trop mou » pour l'assommer contre son pied, lui défonça le crâne sous ses dents.

Sarcelotte souffla la lanterne : les ténèbres les assaillirent, s'engouffrèrent lourdement dans leurs yeux. Raboliot voyait au travers tourner de grands cercles rougeâtres.

— On n'a plus l'habitude, — murmura-t-il. — On s'arrœille trop, on se fatigue la vue.

Mais bientôt la nuit s'éclaircit; le chêne, les prés, les bois lointains reprirent leurs places, et le ciel s'élargit sur leurs têtes.

— Hé! là! — dit Sarcelotte. — V'là que ça se dépatte, là-haut! Si ce sacré vent d'est ne tombe pas, dans une heure il fera clair d'étoiles.

Il épia l'espace autour d'eux :

— On n'entend ren? — demanda-t-il.

— Ren en tout.

— Alors, en avant!

Ils rallumèrent, et prirent les champs qui montent vers Chantefin. Raboliot fusilla les lapins sortis des pineraies, cingla de ses deux coups une compagnie de grises. Berlaisier, si robuste qu'il fût, commençait à haleter sous le faix.

Parfois, dans les branches des pins, s'émouvait un grand bruit d'ailes. La lumière, maintenant laiteuse, tournait largement dans le ciel, accrochait tout à coup des ailes pâles qui montaient, qui dérivaient avec le vent. Et ils disaient :

— On voit qu'il a fait doux : les ramiers sont déjà revenus.

Et de nouveau :

— Tu n'entends ren?

— Ren en tout.

— Écoute voir... On dirait que ça tire.

Des pulsations menues passaient avec le vent, accourues de très loin, aux limites du silence.

— Ça vient de Framel, on dirait.

— Ben plus loin, en allant sur Cerdon.

D'autres coups de feu s'entendirent, plus nets, qui cette fois semblèrent trouer le vent, heurter la nuit entière et l'ébranler d'une chiquenaude. D'autres encore claquèrent à la file, si sèchement détachés qu'on les aurait crus tout proches.

— A c'coup, les gars, c'était sur Tremblevif!

Ils se mirent à rire, contents de cette nuit crépitante, de ces détonations qui venaient les trouver comme des signaux d'amitié. Les gendarmes devaient pédaler, sur les routes!

— Un lieuve! — annonça Berlaisier.

Le capucin trottait drôlement, par grandes détentes espacées. Berlaisier lança un coup de sifflet : le lièvre s'arrêta court et s'assit. Il se tenait face aux bracos, les pattes de devant levées; plusieurs fois il se les passa sur les yeux, se frotta rapidement le museau avec des gestes qui semblaient jouer, des prosternations cocasses devant ce flamboyant soleil nocturne. La décharge de plombs l'atteignit par-dessous, le souleva de bas en haut avec violence. Il pendit, efflanqué, au poing de Berlaisier; le pouce de l'homme coula un glissement appuyé dans le duvet neigeux du ventre.

Quand, après un long détour, ils rejoignirent enfin le chemin de Bouchebrand, quatre autres lièvres avaient disparu dans le sac. Le ciel s'éclaircissait vers l'est par métamorphoses insensibles. Entre de grandes plages de nuées blanches, des lacs bleu noir palpitaient d'étoiles.

Et la masure de Bouchebrand apparut, tassée sous le grand merisier. Sur l'aire, un peu avant, le fournil détachait son pignon.

— Tu y vas? — demanda Sarcelotte.

Raboliot acquiesça :

— J'y vas, mais je n'serai pas long. Vous autres, entrez dans le fournil, — c'est ouvert, — et rechargez vivement la lanterne.

Il frappa cinq coups dans la porte, ainsi qu'il en avait pré-

venu Flora. Cette porte, selon la coutume campagnarde, était coupée dans sa hauteur en deux vantaux superposés.

— C'est toi, Raboliot?

La vantail du haut s'entr'ouvrit. La Flora inclina son buste, son visage pâle alourdi de tresses végétales. Raboliot sentit leur fraîcheur sur sa face, en même temps que la brûlure des lèvres.

— Tu n'as vu personne? — demanda-t-il.

— Non.

— Et tu sais quelque chose?

— Non plus.

— Tu te rappelles ce qu'on a convenu, s'ils s'amenaient?

— Oui... Oui...

Elle l'embrassait encore, gonflant sa gorge.

— Tu entreras ben une minute, allons?

Mais il secouait la tête, appuyait ses mains, fortement, sur la tranche de la porte basse. Cette barrière de bois leur cognait durement les genoux.

— Les autres sont dans le fournil, — murmurait-il très vite, sans être trop à ce qu'il disait. — Ils rechargent la lanterne. Ils doivent avoir fini... Faut que j'y aille.

Il s'écarta soudain, saisi par la sensation d'une présence. Une voix sortit de l'ombre, derrière la Flora :

— Moi, je sais quelque chose.

Il reconnut Souris avec malaise. Agile, glissante comme une fumée, elle escalada la porte close, sauta sur l'aire. Sans la réalité de sa voix, il se fût demandé encore si elle était auprès de lui.

— Les gardes sont dehors, — continua-t-elle. — Ils sont de l'autre côté du Bois-Sabot, passé la route, à traîner par le canal... Mais peut-être qu'ils reviennent à cette heure : on vous entendait tirer rudement fort, sur Chantefin.

Tandis qu'elle parlait, Raboliot délibérait en lui-même. Il lui dit tout à coup :

— Arrive!

Et il la poussa dans l'ombre du fournil. Berlaisier, Sarcelotte étaient agenouillés l'un devant l'autre. Berlaisier, dans sa main, tenait un briquet allumé; cela faisait sur le carrelage une flaque de clarté rouge qui tremblait. Des débris de carbure

pulvérulent éparpillaient entre eux de petites mottes vert-de-gris.

— On a fini, — dit Sarcelotte.

Il releva les yeux, et il aperçut la drôline.

— D'où tu sors, toi?

Raboliot répondit pour elle :

— Elle nous a entendus sur Chantefin, elle nous guettait venir... Elle dit que les gardes sont en tournée par le canal, passé la route du Bois-Sabot, mais qu'ils pourraient s'amener, qu'ils ont dû nous entendre aussi...

— Alors? — firent les deux hommes.

— Alors quoi? On y va quand même.

— Là voù? — interrogea Souris.

Ils la regardèrent assez longtemps, Raboliot surtout, sans rien dire. Elle soutint tranquillement l'épreuve; et tout à coup, avec un geste de tête vers la maison :

— Alle s'est refourrée dans son lit, moman. Vous créyez qu'alle en bougera? Si les gardes s'amènent, je me gênerai mieux qu'elle à leur répondre. Et si je sais où vous chercher, je saurai vous trouver avant eux... Raboliot peut vous dire : j'ai l'habitude de trotter la nuit.

Raboliot tressaillit légèrement. Il continuait à la scruter; et l'on voyait qu'il continuait aussi à discuter avec lui-même.

— C'est ben vrai que si tu voulais... — murmura-t-il.

La gamine sourit, presque câline :

— Mais dites-le donc! — s'écria-t-elle. — Pour sûr qu'en voilà des affézes!... C'est sur Chantefin qu'il faudra les envoyer?... leur raconter que vous y êtes toujours?

— Justement.

— Et vous serez sur Buzidan?

Puisqu'elle se doutait déjà, il valait mieux peut-être ne plus rien lui cacher, jouer franc jeu avec elle et se la concilier tout entière : elle en savait assez pour devenir dangereuse, si par une défiance maladroite on lui donnait envie de l'être.

— On va sur Buzidan, oui bien. Pas dans la plaine... Du côté des étangs... On prendra entre la grande allée et les deux étangs de Malvaux... Tu comprends bien? Si des fois il fallait s'ensauver, on passerait le canal sur le pont de Malvaux... Et si des fois tu voyais les gardes, rappelle-toi de les envoyer

ailleurs, vers Chantefin si tu veux, ou vers la Sauvagère, n'importe où vers le Beuvron, mais pas par là.

Il répéta : « Tu comprends bien ?» et vainement attendit la réponse.

— Où qu'elle est? — demanda-t-il.

Ni Berlaisier, ni Sarcelotte ne l'avaient aperçue disparaître. Ils regardèrent alentour dans la nuit, sans la voir, et n'osèrent la héler.

— Alle sera rentrée en douce, — dit Sarcelotte. — C'est sa manière, à ce sautesiot [1].

Mais une gêne les suivait à travers les pineraies de Bouchebrand, et les suivait encore quand ils passèrent au pied de la butte, sous la ferme de Buzidan.

— On commence ici?

— Non da! On est trop découverts... Du pailler de la ferme, ils nous dépeindraient vite et nous tomberaient dessus.

Ils s'étaient retournés. Berlaisier grogna dans sa moustache :

— Bon Dieu! Il fait tout de même plus assez noir.

Ils distinguaient au faîte de la butte les coiffes appesanties des meules. Raboliot, qui voyait plus aigu que les autres, fut secoué d'un grand sursaut :

— Attention, les gars! Il y a du monde là-haut!

Berlaisier, Sarcelotte regardèrent à leur tour. Ils chuchotèrent, après un instant :

— On ne voit personne.

Un autre instant passa, au bout duquel ils demandèrent :

— Tu vois encore?

— Non, plus ren.

Alors ils se rassurèrent :

— T'auras cru... T'as les yeux fatigués : tu le disais encore tout à l'heure... A réfléchir, c'était pas possible.

— Guère, — reconnut Raboliot.

Ils descendirent encore, contournant un rehaut de la butte qu'épaississait une pineraie de quinze ans, déjà haute. Raboliot se retourna : les bâtisses de la ferme avaient toutes disparu derrière le mouvement de terrain.

— Donne toujours un coup, Sarcelotte.

A peine la lanterne allumée, des fuites de lapins zigzaguèrent,

1. Sauterelle

s'aplatirent, animèrent l'étendue des champs. Raboliot heurta du pied un oreillard rasé hors de la zone illuminée; un autre, démarrant affolé, vint donner du nez contre sa jambe.

— Ah! les gars! — exulta-t-il.

Et il tira, toute son inquiétude oubliée. Et le massacre reprit, dans la clarté brutale et le vacarme des coups de feu. Et le grand sac, que Berlaisier avait vidé à Bouchebrand, se gonfla de nouveau, pesa aux épaules du gaillard.

Une demi-heure passa. Ils atteignirent le premier étang de Malvaux, recommencèrent à monter entre l'étang et la grande allée. La main de Berlaisier, tout à coup, saisit l'épaule de Sarcelotte.

— Arrête voir! — souffla-t-il.

Et aussitôt, la voix pressante :

— Donne un coup en erriére, vite!

La lueur tourna, balaya par-dessus le creux la longue pente de Buzidan. Et dans cette lueur, à moins de cinquante mètres, ils distinguèrent nettement des hommes qui galopaient vers eux.

— Foutons le camp! Hardi!

— Dret au pont de Malvaux!

— Par l'allée! A l'allée d'abord!

Ils prirent leur course à toutes jambes, avec, de loin en loin, de brèves paroles qui haletaient :

— Combien qu'ils sont?

— Tro' ou quat'e.

— Éclaire-les, Sarcelotte... Tape-leux y dans les yeux!

Sarcelotte s'arrêtait une seconde, fouillait la nuit du faisceau lumineux. A chaque coup de lanterne, ils mesuraient anxieusement la distance qui les séparait des poursuivants. C'étaient des hommes qui couraient bien : il leur semblait chaque fois que la distance avait décru :

— A l'allée, petit! Guette-les au fossé de l'allée!

— Laisse faire... Laisse faire... — répétait Sarcelotte.

Ils couraient toujours, vers les épicéas qui bordaient la grande allée. La lumière éclaira pour eux le fossé broussailleux et profond; ils galopèrent plus vite sur la piste rectiligne, chacun sur un étroit sentier entre les files de breumaille et les ornières.

— C'est le moment, Sarcelotte!

Le lanternier se retourna, braqua l'éblouissant rayon. Ils virent leurs poursuivants baisser la tête, crocheter pour retrouver la nuit. Le rayon crocheta avec eux, les maintint dans son orbe arrondi. Sarcelotte reculait doucement, la lanterne un peu haute, cherchant à saisir leurs visages. Déjà les hommes touchaient presque l'allée. La tête toujours baissée, les bras étendus à demi, tâtonnant à gestes d'aveugles, ils gravirent le talus dont l'abrupt plongeait au fossé. Brusque, le rayon volta, les abandonna rudement aux ténèbres : les bracos entendirent l'éboulement confus d'une chute, des jurons, une autre chute plus roide où cliqueta un bruit vif de métal.

Ils filaient, allégés, vers le pont déjà proche. Le chemin remontait vers le faîte que suit le canal; il leur semblait apercevoir les bouleaux du chemin de halage. Alors Sarcelotte eut un rire étouffé :

— T'as vu c'te pagaille?

— On passera sûrement avant eux...

— Et sitôt passés, dret au bois, en tirant sur la route de l'Aubette!

— Hardi les gars!

Tout en courant, ils écoutaient la nuit derrière eux : ils n'entendaient plus rien. Les hommes qui leur donnaient la chasse devaient avoir perdu, dans leur chute, toute l'avance ardûment conquise.

— Vous les avez connus? — demanda Berlaisier.

A mots précipités, hachés, Raboliot exhala sa colère :

— Piveteau, — nomma-t-il, — le plus petit des Saint-Hubert... Et Firmin de la Sauvagère... Et puis Bourrel le cogne... Ah! les vaches!... Piveteau, bon Dieu, t'as vu comment qu'il a pris le traindevay?... Et Lépinglard encore, où qu'il est?... C'est un piège, les gars, on a été vendus!

— Par qui?

— Ah! par qui...

L'image de Souris l'obsédait. Il serra les poings avec rage.

— V'là le pont, — avertit Berlaisier.

Le chemin accentuait sa pente, empierré de cailloux glissants. Le garde-fou leur apparut, ses barreaux de fonte peints

en blanc. Sarcelotte s'arrêta net, comme heurté d'un choc à la poitrine. Il souffla vivement la lanterne.

Il y avait des hommes sur le pont, plusieurs silhouettes soudain dressées, qui leur avaient semblé gigantesques.

— Sauve qui peut, les gars! Chacun pour soi!

Sarcelotte, le premier, dégringola le talus herbeux qui surplombait le chemin de halage. Raboliot, Berlaisier le suivirent, poussés par un instinct grégaire. Ils n'étaient pas en bas qu'ils se sentaient frappés à la tête, qu'ils chancelaient sous une volée de coups de poings : d'autres hommes les avaient attendus, en embuscade au pied même du talus. Ceux qu'ils avaient vus sur le pont leur tombaient en même temps dans le dos.

Et des souffles rauques se pressèrent, des enlacements à pleins bras coupés de grondements étouffés, des chutes raidies sur le gravier crissant, des esquives sournoises, des reprises brusques avec des « han! » de cogneurs d'arbres.

Berlaisier, debout, en secouait deux à ses épaules. Il les portait, il grimpait le talus sous leur charge, cherchant les barres du garde-fou. Les autres, soulevés de terre, ne trouvant rien à quoi s'accrocher, lançaient des coups de pieds furieux que le grand gars semblait ne point sentir. Il montait, courbé comme un haleur. Quand il fut au faîte du talus, il fléchit tout à coup, à quatre pattes, pesa contre le sol des paumes et des genoux, et se mit à ramper, pouce à pouce, d'un mouvement sourd, têtu, irrésistible.

Sarcelotte, deux fois déjà, avait glissé aux bras de Lépinglard. Il se laissait soulever sans résistance, se prêtait mollement à l'étreinte, écœurait l'homme et le déconcertait par cette inertie de mannequin. Mais soudain, rassemblant ses muscles, l'échine souple et bandée à la fois, il coulait contre le ventre de l'adversaire, les bras levés comme un plongeur. Et des mains s'agrippant aux jarrets, — de gros jarrets qui se gonflaient sous la culotte, — la tête passée entre les jambes de Lépinglard, il poussait des épaules avec des saccades violentes : le Saint-Hubert était trop lourd; il résistait, massif, sans presque chanceler.

Raboliot, sur le sable du chemin, se roulait avec un garde du Bois-Sabot. Poitrine contre poitrine, tantôt dessus, tantôt

dessous, ils mêlaient leurs haleines et sentaient chacun sur sa joue la barbe de l'autre qui piquait. Le sang sifflait aux oreilles du braco. Il luttait farouchement, sans rien de clair en lui qu'un désir forcené de vaincre, mais harcelé continuellement de pensées troubles et mauvaises, lancinantes comme un abcès. Un mot lui revenait aux lèvres, toujours le même, qu'il entendait comme s'il l'eût prononcé : « C'est foutu... C'est foutu... » Et cela évoquait à la fois la chasse manquée, le gibier perdu, le guet-apens odieusement ourdi, le départ simulé des Saint-Hubert, la traîtrise mystérieuse de Souris, l'actuelle violence où il s'abîmait, les lendemains redoutables après ce combat sans merci, la débâcle, la fin de tout. Et il luttait, les dents serrées, il se livrait à la jouissance du corps à corps, de sa fatigue crispée, de la rumeur sifflante que ses artères scandaient à ses tempes.

Un fracas d'eau brutalisée, un jaillissement énorme s'entendirent, et aussitôt des claques mouillées, les crachements d'un homme qui s'ébroue. Une autre chute creva le canal, écrasa tout de son vacarme... Berlaisier, seul debout au milieu du pont, lâcha les barres du garde-fou, fit jouer doucement ses doigts noués de crampes, avala un grand coup d'air. Et il fonça, l'encolure basse comme un taureau.

Lépinglard reçut cette masse au creux des reins. Il s'éboula ainsi qu'une statue de sable, roula vers le fossé en bordure du chemin. Berlaisier, roulant avec lui, s'abattit contre sa poitrine. Des branches basses lui griffaient le visage; il les empoigna à pleines mains, tira lentement, toujours plus fort, pendant que ses genoux pressaient les côtes de Lépinglard, les écrasaient d'une pesée grandissante.

— A moi! — cria le Saint-Hubert.

La voix peinait, suffoquée d'angoisse.

— A moi!... A moi!...

Raboliot sentit qu'on le lâchait. Il se remit debout, titubant, fit un tour sur lui-même avec une lenteur hébétée. Dans la nuit maintenant pleine d'étoiles, le chemin de halage se déroulait tout droit, pâle et nu au pied des bouleaux. Des bruits de coups pressés, des chocs durs lui parvinrent, l'arrêtèrent, le firent se ruer vers le fossé où une grappe d'hommes bougeait confusément. Un lueur soudaine brilla au travers,

l'œil globuleux d'une lampe électrique de poche. Il entrevit, le temps qu'elle brilla, le profil de Berlaisier, son crâne décoiffé et saignant : une traînée rouge coulait sous ses cheveux, lui descendait le long de la joue. Et des poings se levaient alentour, retombaient raide, sonnant comme des maillets.

— Dans le tas, Sarcelotte!

Ils s'élancèrent ensemble, entrèrent au cœur de la mêlée. Au même moment des égouttis claquaient dans l'eau, bruissaient frais contre la berge du canal. Et deux ombres émergèrent, coururent, se confondirent avec les autres. Raboliot ne voyait plus rien : il serrait et frappait tour à tour. Un fourmillement lui demeurait aux poings; il ne les sentait plus que comme une lourdeur à ses bras. Des coups reçus, dont il n'avait pas eu conscience, accentuaient à présent leur brûlure sur sa peau. Des contacts d'étoffes mouillées, des chocs de pieds, des souffles courts et rudes, parfois l'éveil jaune de la lampe traversaient son acharnement. Il perçut à son flanc un bruit de pas précipités, songea, l'espace d'un éclair : « Voilà les autres, ceux de Buzidan, qui s'amènent. » Et de nouveau, avec une lassitude soudaine : « C'est foutu. »

Des mains s'étaient rejointes contre son ventre; un corps lui pesait sur le dos. Et les mains descendaient doucement, plus bas, un peu plus bas, d'un tâtonnement qui appuyait... Il rugit, traversé d'une douleur fulgurante, d'une sensation atroce d'arrachement, se tordit en soubresauts fous, roula enfin contre le talus. Ses doigts avaient touché quelque chose de dur et de froid. Ils se fermèrent, soulevèrent son fusil tombé.

— Ah! bandit! — cria-t-il.

L'homme qui l'avait si sauvagement meurtri s'était dressé en même temps que lui. Dans un éclat de la petite lampe, il reconnut le visage de Bourrel, les crocs de sa moustache rousse, ses yeux pâles fixés sur lui. Et ce fut tout à coup comme si l'abcès longtemps gonflé crevait enfin dans sa poitrine, lui brûlait le cœur de son fiel. La notion d'un désastre l'envahit plus poignante, mille souvenirs cruels à quoi cet homme était mêlé, la mort de la petite chienne noire au claquement d'un revolver, les angoisses souffertes à travers les êtres qu'il aimait, sa détresse impuissante d'homme traqué, rejeté hors de la vie des autres, et la menace de lendemains

pires, l'écrasement proche, inévitable, en même temps qu'un sursaut dernier, une révolte affolée de banni. Le gendarme déjà s'élançait... Raboliot songea, serrant les mâchoires : « Ah! tant pis! » ...Et aussitôt, un large afflux d'air aux poumons : « Ça y est! »

Le crâne de Bourrel avait sonné sec sous la crosse. Ç'avait été, dans les oreilles du braconnier, un bruit étonnamment semblable à celui qu'il avait entendu, le soir où le cadavre d'Aïcha était resté sur la route de l'Aubette. A ce bruit dur, un flottement traversa la masse des combattants mêlés. La tête de Berlaisier émergea, ses épaules puissantes qu'il secouait. Il se dégagea tout à coup, cria vers Raboliot :

— Tire! Mais tire donc!

Bourrel était tombé, évanoui. Ils virent des hommes qui se penchaient vers lui. Un autre homme, furtivement, rampa vers les bracos, se souleva, prit sa course : c'était Sarcelotte. Il haleta, les rejoignant :

— Tire donc! Tire donc!

Des cris s'élevaient devant eux :

— Ils se sauvent, les gars! Ils foutent le camp!

Et Berlaisier, tout bas, avec violence :

— Ils barrent le chemin vers le pont. Tire donc, bon Dieu! Faut qu'on passe!...

Raboliot pressa la détente. Une double détonation retentit, formidable; un gémissement traversa la nuit, que domina, autoritaire, la grosse voix de Lépinglard :

— Au pont! Tout de suite au pont!

Les bracos avaient fait volte-face, s'élançaient sur le chemin de halage. Des coups de revolver crépitèrent, un vol de balles s'étira sur leurs têtes en sifflant :

— A l'eau, les gars! — chuchota Sarcelotte.

Ils s'enfoncèrent sans bruit dans le canal, glacés jusqu'aux aisselles par la montée progressive de l'eau. Les balles, sur le chemin, continuaient de siffler. Les bois épais, sur l'autre berge, les recueillirent enfin dans leur silence et dans leur mansuétude.

MAURICE GENEVOIX

(La fin au prochain numéro.)

LA FRANCE

ET

LES PÉTROLES MEXICAINS

Jusqu'à cette heure, la France n'occupe dans l'industrie pétrolière mexicaine qu'une situation de second plan. Ce n'est cependant pas qu'elle n'y ait consacré des capitaux importants, mais ses placements sont restés de purs placements de spéculation, presque tous malheureux, d'ailleurs, quelques-uns, même, ruineux pour notre épargne, qui ne nous ont donné aucune influence réelle dans la gestion d'une entreprise sérieuse. Il est de fait que notre pays est longtemps resté sceptique sur l'avenir des pétroles mexicains : notre industrie, qu'intéressaient surtout les huiles du type de celles de Pensylvanie, riches en gazoline et en kérosène, croyait peu à la valeur des huiles des zones de Tuxpan et du Panuco, lesquelles, même les plus légères, et, à cause de leur haute teneur en soufre et de leur faible pourcentage en essence, lui paraissaient difficilement utilisables. L'augmentation considérable du débit des puits mexicains, qui, dans les années immédiatement consécutives à la guerre, a brusquement appelé sur le bassin de Tampico l'attention du monde, n'a pas eu pour conséquence d'amener les pétroliers français, engagés ailleurs, à prendre leur part des profits éventuels et des risques de l'exploitation des huiles mexicaines.

Le marché financier de Paris, par contre, a subi profondément le contre-coup de cet essor soudain. Mais aucune pensée politique n'a guidé la collaboration pécuniaire que

nous avons apportée aux entreprises pétrolières de ce pays. Pas plus ici qu'en Russie, nos capitalistes n'ont cherché dans l'achat de valeurs pétrolières le moyen d'acquérir la direction d'une entreprise; sourds aux suggestions de l'intérêt national en cette matière, ils n'ont vu dans les pétroles du Mexique, tout comme, du reste, dans ceux du Caucase, que matière à spéculation. Ils acquirent un lot important de titres de la *Mexican Eagle* (*El Aguila*), juste au moment où cette société entrait dans sa période de déclin, et sans que ce placement nous assurât le moins du monde le contrôle de cette affaire. Ensuite, quelques aventuriers qui, pour se concilier la confiance qu'ils n'avaient pas, surprirent la collaboration, du reste, purement nominale de personnes honorables, mais inexpertes, parvinrent à obtenir de notre épargne des fonds importants, destinés à des entreprises qui, même honnêtement et habilement gérées, seraient et, en tout cas, restent au point de vue de notre situation dans l'industrie pétrolière, dépourvues d'intérêt : ces entreprises ont, depuis, fait effort pour assainir leur situation; elles ne semblent pas, toutefois, susceptibles d'un grand développement, car elles ne pourront, sans doute, jamais conquérir leur indépendance à l'égard des grandes compagnies exploitant le bassin de Tampico; enfin, outre que la prédominance presque exclusive de nos capitaux dans ces affaires ne nous a même pas valu l'avantage de nous donner effectivement la direction administrative et technique de ces dernières, cette prédominance a eu pour principal résultat de nous rendre, au moins pour un temps, solidaires de ce qu'il y a de moins recommandable dans ce monde du pétrole, déjà par tradition et par nature, si sujet à caution. Placements de spéculation, aussi, mais, dans la plupart des cas, beaucoup moins risqués, ceux qui ont permis à quelques Français du Mexique, de Mexico et de Tampico surtout, de constituer des compagnies telles que les compagnies *Tampico Amatlan* et *Richmex*. Toutes deux sont, indéniablement, des affaires nettes et loyales; la première a été, parmi les spéculations de modeste envergure sur les pétroles mexicains, l'une des plus fructueuses, puisque à eux seuls, les bénéfices réalisés en 1920-1921 ont été de plus de 60 fois le capital social et ont permis la distribution de

dividendes supérieurs à trois millions de dollars; quant à la seconde, elle paraît, après une période heureuse, connaître maintenant d'assez mauvais jours. Quoi qu'il en soit, de telles entreprises, si prospères soient-elles, ne sauraient en rien améliorer notre situation dans l'industrie pétrolière, et l'intérêt qu'elles présentent est strictement limité au cercle très restreint des personnes qui s'y sont engagées et qui, d'ailleurs, n'ont point cherché à associer à leurs risques, naturellement très grands, un public préalablement abusé. En réalité, ces affaires appartiennent au type, très fréquent à Tampico, de sociétés que des personnes, renseignées par des indiscrétions sur les travaux de recherche entrepris par les grandes compagnies, constituent, non pas pour exploiter réellement des gîtes pétrolifères, mais pour spéculer sur des terrains présumés riches en huile : la plupart échouent; la *Tampico-Amatlan* et la *Richmex*, elles, ont eu la rare fortune d'acquérir des fonds situés dans des secteurs qui devaient devenir parmi les plus célèbres du Mexique, la première, dans le secteur d'Amatlan, la seconde, dans celui de Cacalilao. Ni l'une ni l'autre n'ont cherché à créer une installation industrielle; la *Tampico-Amatlan* s'est contentée de confier l'exploration et l'exploitation de ses terrains à la Compagnie américaine *Agwi* qui, prenant à sa charge tous les frais, s'engageait à payer au propriétaire une redevance égale à 10 p. 100 de la production éventuelle; la *Richmex*, dont les fonds, récemment encore, fournissaient plus de 3 p. 100 du pétrole mexicain, a opéré de façon sensiblement analogue. A ce type d'affaires, qui sont surtout des spéculations sur les terrains, appartiennent, entre autres, la *Consolidated Oil Fields Corporation of Mexico* et sa filiale, la *Compagnie franco-espagnole des pétroles*, la *Méridionale*, la *Concordia*, la *Corporacion petrolera Mexicana*, petites sociétés, dont les capitaux sont principalement français; enfin, les achats de fonds ruraux faits dans la région, soit individuellement, soit collectivement, par nombre de nos compatriotes, non pas tant dans l'intention de recueillir les profits d'une exploitation agricole normale qu'avec le secret espoir de découvrir du pétrole.

Ce sont des sociétés, plutôt que des particuliers, qui se

livrent à ce genre d'opérations. Il s'est créé à cette fin un très grand nombre de petites compagnies, la plupart, éphémères : leur constitution fut favorisée, non seulement par l'essor soudain des entreprises pétrolières, mais aussi par la dépréciation progressive de la monnaie mexicaine, due à l'émission excessive du papier-monnaie, dépréciation qui poussait les capitalistes à investir au plus tôt leurs disponibilités dans des placements réels. Toutes ces compagnies spéculaient sur l'espérance de voir leurs terrains faire, un jour, l'objet de travaux d'exploration heureux et acquérir ainsi une importante plus-value. A de rares exceptions près, elles formaient leur capital par l'émission de titres d'un nominal très faible, d'une piastre, presque toujours, ou bien par la vente de pourcentages sur la production éventuelle. Dès qu'elles le pouvaient, elles s'assuraient la collaboration d'entreprises de forage, travaillant à forfait ou disposées à participer aux frais et à s'associer aux risques de l'exploitation. A l'époque où le rendement des gîtes mexicains allait croissant, ce genre de spéculations intéressait à tel point nos compatriotes établis au Mexique que certains d'entre eux avaient fondé une revue hebdomadaire consacrée à l'étude des questions pétrolières. Mais les conditions ont bien changé : la plupart des sociétés créées à l'ère du papier-monnaie et du *boom* des pétroles ont pratiquement disparu et la Bourse de Mexico, dont le compartiment des pétroles était, jadis, si actif, ne cote plus leurs titres. Il est clair que de telles opérations qui, parfois, ont été très profitables à leurs auteurs, dont, dans une certaine mesure, elles prouvent la clairvoyance, n'offrent, du point de vue national, qu'un intérêt très restreint [1].

L'importance des pétroles du Mexique est, cependant, très grande : pour s'en rendre compte, il suffit d'observer

1. L'Allemagne n'a pas encore tenté sérieusement de se faire une place dans l'industrie pétrolière mexicaine : avant la guerre, la *Deutsche Erdölgesellschaft* avait acquis des intérêts dans la société suisse *Union Internationale des Pétroles*, laquelle, jusqu'à ces derniers temps, contrôlait de concert, avec le groupe Hugo Stinnes, le *Credito petrolero*, la *Picher San Cristobal y Cie* et la *Brings y Lufft*; le *Credito petrolero* s'était, à son tour, assuré le contrôle de la *Giralda*. Ces entreprises, qui sont de faible importance, ont été récemment acquises par des Français.

que la production, bien qu'elle ait constamment baissé depuis 1922, a été, en 1924, de 140 millions de barils, soit environ 14 p. 100 de la production mondiale. Mais, ces chiffres, si éloquents soient-ils par eux-mêmes, ne suffisent pas à donner une idée exacte de la place qu'occupe, dans le monde, le pétrole mexicain. D'une part, en effet, la production mondiale du pétrole, après une période d'accroissement constant, semble avoir atteint son maximum et devoir devenir sensiblement stationnaire : pour la première fois, en 1924, la production, qui fut de 1 013 000 000 barils, a été à peu près la même que celle de l'année précédente, avec ses 1 004 000 000 barils. D'autre part, circonstance plus grave encore, les États-Unis qui, en 1924, ont fourni 70,5 p. 100 du pétrole produit, paraissent être entrés, comme le Mexique, dans la période du déclin : leurs puits ont débité, l'an dernier, 15 millions de barils de moins qu'en 1923 (707 millions en 1924, contre 732 millions en 1923[1]). Cette diminution subite du débit coïncide avec le progrès constant de la consommation, laquelle, en 1924, a dépassé de 60 p. 100 celle de 1921, si bien que la production intérieure ne suffit plus aux besoins des États-Unis, qui, d'exportateurs, deviennent définitivement importateurs et peuvent, moins que jamais, se désintéresser du pétrole mexicain, désormais indispensable pour combler leur déficit. Pour l'heure, le Mexique, quoique sa consommation intérieure augmente d'année en année, est, de beaucoup, le plus gros exportateur du monde, et l'excédent exportable de son pétrole prend une importance qui croît en raison de la pénurie générale. En 1924, sur environ 140 millions de barils, 130 millions ont été exportés, et 10 millions seulement ont été réservés à la consommation intérieure. Sur les 130 millions de barils exportés, 53 l'ont été sous forme de produits provenant d'une distillation plus ou moins sommaire (asphalte, huile de graissage,

1. Il serait fort imprudent de conclure de cette crise passagère à l'épuisement des gîtes des États-Unis. Les ressources latentes de ce pays en huiles minérales restent énormes. Il est, toutefois, probable que le maintien de la production à un niveau suffisant pour satisfaire la consommation exigera la mise en exploitation de zones moins riches ou plus difficiles, partant, entraînera la hausse des cours, et aussi, sans doute, une meilleure utilisation, et un moindre gaspillage du pétrole.

paraffine, mazout, gaz oil, kérosène, gazoline...), et 77 sous la forme d'huiles brutes (70 millions de barils d'huiles lourdes et 7 d'huiles légères). Les États-Unis sont les principaux acheteurs de ces divers produits : à eux seuls, en 1924, ils ont absorbé 87 millions de barils; l'Angleterre et Cuba suivent de loin, la première avec 8 millions, la seconde avec 7 millions[1]. Ces diverses conjonctures permettent d'apprécier combien est grand, dans l'économie mondiale, le rôle du Mexique comme producteur d'huiles minérales et combien la rivalité des puissances y va, chaque jour davantage, gagner en âpreté.

L'histoire du pétrole mexicain est faite de surprises. On est déconcerté par la rapidité énorme avec laquelle s'est accrue la production, passant de 10 000 barils, en 1901, l'année où a commencée l'exploitation, à 3 900 000, en 1908, l'année où l'*Aguila* a fait jaillir le puits *Dos Bocas*, dont l'incendie est resté mémorable; à 12 500 000, en 1911, après le forage du *Juan Casiano n° 7* (*Huasteca*) et du *Potrero del Llano n° 4* (*Aguila*); à 40 millions, en 1916, avec le *Cerro Azul n° 4* (*Huasteca*); à 63 millions, en 1918; à 87 millions, en 1919; puis, subitement, à 163 millions, en 1920; à 195 millions, en 1921, malgré des difficultés administratives et légales, et des perturbations politiques considérables; ensuite, la baisse, rapide aussi, mais moins que ne le fut la progression : 185 millions, en 1922; 152 millions, en 1923; 140 millions, en 1924. Les sinuosités de la courbe, qui retrace les vicissitudes de la production, font apparaître, mois par mois, les incidents qui ont marqué cette évolution. L'événement capital est l'apparition, dès 1921, de l'eau salée dans les puits des champs de Tuxpan, ce qui a eu pour conséquence une baisse considérable et subite du rendement de cette zone, passant de 80 p. 100, en 1920-22, à

1. Le Mexique alimente en partie les raffineries installées le long de la côte atlantique des États-Unis, les ports du Nord et les ports du golfe du Mexique se partageant sensiblement par moitié les envois de pétrole mexicain :

	1923	1924	
Ports du Golfe.	50 000 000	44 500 000	barils.
Ports de l'Atlantique.	47 000 000	43 700 000	—

En 1924, New-York venait en tête avec 14 millions de barils, suivi par la Nouvelle-Orléans avec 10 millions de barils, puis par Galveston, Port-Arthur, qui, jusqu'alors, avaient toujours figuré sur la liste avant la Nouvelle-Orléans, enfin, par Baltimore, Boston, Fall River.

30 p. 100, en 1924, du rendement total : cette invasion, qui, partie de Potrero del Llano, a gagné progressivement, en juillet 1922, les secteurs d'Alamo, de Zacamixtle-Amatlan, puis, en juin 1922, ceux de Juan Casiano, de Toteco et de Cerro Azul, est due surtout à l'exploitation intensive et irrationnelle dont fut l'objet la principale région productrice, formée par la zone anticlinale, longue de 40 milles et large d'un mille, située entre Dos Bocas et Alamo. L'épuisement prématuré de champs [1] en pleine production dont le rendement avait dépassé de beaucoup les plus hauts rendements connus du Caucase et de la Californie, fit croire à l'achèvement des pétroles mexicains : il n'en fut rien. Les champs du Panuco, qui, depuis 1916, l'année de la découverte du *Cerro Azul n°* 4, avaient été pratiquement abandonnés à l'activité des particuliers ou des petits groupements [2] par les grandes compagnies attirées vers la zone de Tuxpan, attirèrent désormais l'attention des grandes compagnies, et, en très peu de temps, l'axe de la production se déplaça vers le nord. Le secteur du Panuco, et surtout celui de Cacalilao, dont l'exploitation commença seulement en 1922, et tout récemment, ceux de Chapacao, du Corcovado, d'El Limon et d'Ebano, entrent maintenant pour plus de 70 p. 100 dans le débit total. Ce renversement soudain et complet dans la production respective des deux zones a été accompagné d'un renversement parallèle des qualités de pétrole produit : en 1921, le pétrole léger entrait pour 80 p. 100 dans la production mexicaine, les champs méridionaux donnant presque exclusivement cette qualité d'huile ; en 1924, le pétrole lourd fournit 70 p. 100 de la quantité débitée.

Ce renversement a modifié considérablement les condi-

1. En fait, les champs n'étaient pas épuisés, mais l'huile débitée était une émulsion, plus ou moins dense, de pétrole dans de l'eau salée : comme une telle matière est commercialement inutilisable, force est aux exploitants, dès l'apparition de l'eau salée, de fermer les valves pour laisser reposer les gîtes et de ne les rouvrir que pour un débit intermittent et très réduit. L'invasion de l'eau salée détermina une panique mémorable sur le marché des valeurs pétrolières mexicaines.

2. Ce qui permettait et permet encore à ces petites entreprises d'exploiter les champs du Panuco, c'est le fait que leurs puits sont situés en bordure du fleuve, et qu'elles ont ainsi, pour leur production, une voie d'écoulement gratuite et toute prête.

tions de l'industrie pétrolière mexicaine : la circonstance que les champs du Sud sont très éloignés de la côte et de tout fleuve navigable, avait créé un monopole de fait pour les grandes compagnies, les seules qui pussent engager les capitaux nécessaires à la construction des installations propres à assurer l'évacuation de l'huile. Entre les entreprises rivales, qui se partageaient les terrains très morcelés en lesquels se divise cette zone, une concurrence effrénée s'était instituée : l'énormité des capitaux immobilisés et, surtout, la crainte de voir leurs puits se vider au profit de ceux du voisin, pressaient les compagnies d'obtenir le plus grand rendement possible, au risque de compromettre l'avenir des gîtes exploités. Les champs du Panuco entrent, dès la fin de 1922, dans la sphère d'action des grandes entreprises : des explorations systématiques montrent à ces dernières la richesse insoupçonnée de cette zone. La concurrence particulièrement âpre, à laquelle les compagnies se livraient dans la zone de Tuxpan, gagne désormais la zone du Panuco : on s'y dispute les terrains avec la même fièvre [1], et on s'y prépare à une exploitation intensive. Ces conditions nouvelles entraînèrent, à leur tour, un reclassement complet des diverses entreprises pétrolières, dont l'un des résultats les plus notables fut la conclusion, au profit des compagnies américaines, et, en particulier, des compagnies appartenant au groupe Doheny et à celui de la *Standard Oil of New Jersey*, de la lutte engagée entre ces compagnies et celles qui dérivent du groupe anglo-néerlandais *Royal Dutch-Shell* : l'*Aguila* [2] qui, en mai 1921, était encore en tête

1. Ces terrains étaient traversés par le fleuve Panuco, dont le lit et les berges forment, aux termes de la Constitution de 1917, des zones fédérales. Ces zones, situées au cœur de la principale région productive, devinrent l'objet de vigoureuses convoitises et d'intrigues innombrables : l'opposition des grandes compagnies n'en devint que plus aiguë contre l'institution de ces zones, dont elles n'ont jamais voulu admettre la légalité.

2. L'*Aguila*, qui est définitivement entrée dans le groupe *Royal Dutch-Shell* auquel elle est liée par un contrat de gérance, est, de plus en plus, une entreprise de raffinage : les quelque 15 000 barils qui sont actuellement sa production quotidienne, ne lui suffisent plus ; d'autre part, comme ses installations ont été établies surtout pour la distillation fractionnée d'huiles légères aux fins d'en retirer toute l'échelle des produits qu'elle contiennent, benzine, gazoline, kérosène, mazout, paraffine, huiles de graissage, asphalte, et que, précisément pour cela, elles sont impropres au traitement des huiles lourdes du Panuco, elle est obligée, pour alimenter ses raffineries, d'importer des quantités toujours crois-

avec 4 650 000 barils par mois, soit plus de 50 p. 100 de la production totale, n'a, depuis lors, cessé de décroître, tombant au dessous de 1 million de barils en décembre 1921, soit 15 p. 100 de la production totale, et à 100 000 environ soit 6 p. 100 de la production totale, en juin 1923, pour remonter à 525 000 en août 1924 et, depuis lors, maintenir à peu près ce chiffre; les entreprises américaines, la *Transcontinental Petroleum Cy* et la *Penn-Mex.*, du groupe de la *Standard Oil of New Jersey* (14 p. 100), la *Mexican Petroleum Cy*, la *Huasteca Petroleum Cy* et la *Tuxpan Petroleum Cy*, du groupe Doheny, (18,5 p. 100) [1], la *Mexican Gulf Oil Cy*, filiale de la *Gulf Refining Cy of United States* (8 p. 100), la *Sinclair Mexican* et l'*International*, du groupe Sinclair (9 p. 100), l'*East Coast Oil Cy*, filiale de la *Southern Pacific Railroad Cy*, (2 p. 100), gagnèrent, grâce à leurs opportunes acquisitions de biens-fonds dans le nord, ce qu'avait perdu l'*Aguila*; enfin, la *Corona*, qui s'était, en temps utile, nantie de terrains dans le secteur de Cacalilao, se fit une place importante parmi les entreprises productrices [2]. Autre conséquence de la baisse du rendement, les explorations se sont étendues vers le nord, jusqu'à la frontière du Rio Bravo, dans les États de Tamaulipas, de Coahuila et de Chihuahua, vers le sud, dans les États de

santes de pétroles légers de Californie, du Texas, et même du Pérou, exemple que doit suivre, elle aussi, la *Corona*, filiale de la *Royal Dutch*, pour suppléer à la défaillance de sa production.

1. On annonce que le groupe Doheny, la *Panamerican Petroleum and Transport Cy*, qui exploitait simultanément les pétroles du Mexique et ceux de Californie, vient de se scinder en deux entreprises, opérant, chacune, dans l'une de ces deux régions : M. Doheny a cédé le contrôle de ses intérêts au Mexique à un syndicat anglo-américain, dont les principaux membres seraient la Banque *Blair and Cy*, la *Chase national Bank of New-York*, Lord Inverforth, de la *British Mexican Petroleum Cy*, contrôlée, elle aussi, par la *Panamerican Petroleum and Transport Cy*, enfin par la *Standard Oil of Indiana*, laquelle est en relations, depuis quelque temps déjà, avec le groupe *Sinclair* : la nouvelle compagnie, la *Panamerican Eastern Oil Cy*, chercherait à enlever à la *Standard Oil of New Jersey* la prédominance sur le marché du pétrole. Quant à M. Doheny, il se consacrerait désormais à ses entreprises californiennes, groupées en une nouvelle compagnie, la *Panamerican Western Oil Cy*.

2. La *Corona*, qui, en 1923, donnait, avec 30 millions et demi de barils, 20 p. 100 de la production mexicaine, a vu son importance décliner, en même temps que celle du secteur de Cacalilao, où se trouvent ses puits : en 1924, avec 17 millions et demi de barils, elle ne figure plus que pour 12 p. 100 dans le total du pétrole débité.

Veracruz, de Tabasco et de Campêche, pour rechercher la continuation du bassin et sa liaison avec celui du Texas et celui de l'isthme; elles ont gagné la côte du Pacifique, dans les États de Sonora et de Sinaloa et dans le territoire de Basse Californie; enfin, elles paraissent devoir même se poursuivre jusqu'aux abords immédiats de Mexico, où le Gouvernement se dispose à délivrer des permis de recherches et des concessions d'exploitation. Il n'est pas jusqu'au raffinage, qui n'ait subi la répercussion des profonds changements naguère intervenus : les huiles lourdes se prêtent mal à une distillation tendant à donner la série complète des produits qui s'extraient du pétrole; de plus en plus, on les traite dans des raffineries primaires, qui séparent simplement le mazout des essences de tête.

Longtemps, en France, nous avons considéré comme de qualité inférieure les pétroles mexicains; sans doute, leur haute teneur en soufre, leur faible pourcentage en essences légères [1], leur viscosité, les rendent impropres à certains usages; par contre, ils fournissent en abondance et dans des conditions intéressantes de bons mazouts (*gas oil, fuel oil, bunkers A, B, C* [2]). Mais, pour aborder leur exploitation avec chance de succès, il est certaines données dont il est indispensable de tenir compte. Le pétrole mexicain [3] se trouve dans les formations supérieures des terrains crétacés, ainsi que dans les dépôts éocènes et oligocènes. L'étage qui le

1. Les pétroles mexicains sont généralement du type lourd : ils contiennent jusqu'à plus de 90 p. 100 de mazout. Leur densité, et, par conséquent, leur teneur en essences légères, diminue du sud au nord : les huiles de la région de Tehuantepec pèsent de 25° à 32° Baumé, celles de Tuxpan, de 19° à 21°, et celles du Panuco, 9° et au-dessous. Les pétroles qui se rapprochent le plus de la composition chimique des huiles mexicaines, sont ceux du Caucase, dont la teneur en mazout est d'environ 65 p. 100. Quant aux huiles produites par les États-Unis, elles fournissent en moyenne 20 p. 100 de mazout; cet état de choses est l'une des raisons pour lesquelles les États-Unis cherchent à s'assurer le pétrole mexicain, complémentaire du leur.

2. La classification des mazouts se fait d'après leur poids spécifique au densimètre Baumé : les désignations *A, B, C* correspondent à des densités différentes, partant, à des propriétés et à des utilisations différentes du combustible.

3. La théorie de l'origine organique est abandonnée au sujet du pétrole mexicain, ainsi, d'ailleurs, qu'elle l'est de manière générale. De plus en plus, on tend à expliquer la formation du pétrole par des causes physiques : la combinaison de l'hydrogène provenant de la dissociation de l'eau, avec le carbone, combinaison réalisée à la faveur de conditions de chaleur et de pression exceptionnelles.

contient, est celui des calcaires de Tamasopo [1], qui se sont déposés au fond du géosynclinal occupé à la fin de la période secondaire et au début de la période tertiaire par la mer Caraïbe. Ces calcaires, épais de plusieurs milliers de pieds, gisent entre 1 300 et 2 300 pieds de profondeur, s'abaissent dans la direction de l'est, et constituent la première falaise de roches sédimentaires, haute de 1 500 à 2 000 pieds, que l'on rencontre en gravissant, à partir de la plaine côtière, la Sierra Madre orientale. Calcaires poreux, ils constituent une roche-mère particulièrement propre à l'emmagasinement du pétrole. Les calcaires argilo-marneux de Saint-Philippe, épais de 500 à 600 pieds, les marnes et argiles de Mendez, fortes de 2 000 à 3 000 pieds, enfin, les grès et les marnes argileuses du pléistocène, épaisses de 700 pieds, séries, elles aussi, inclinées dans la direction de l'ouest, qui recouvrent l'étage de Tamasopo, forment des couches remarquablement imperméables, à l'abri desquelles l'huile a pu aisément se concentrer. Mais la roche mère est extrêmement fracturée, à cause des dislocations volcaniques intenses qu'elle a subies, et qui, d'ailleurs, ne semblent pas étrangères à sa richesse en pétrole : les nappes sont donc rarement continues; elles forment des poches séparées les unes des autres par des intrusions étanches, des *dykes*, de roches basaltiques, qui ont souvent entraîné l'huile dans les formations de Saint-Philippe et de Mendez, rendues poreuses par le métamorphisme. L'intensité des phénomènes volcaniques s'accroît du sud au nord : elle est assez faible dans la zone comprise entre Alamo et Dos Bocas, où la nappe est relativement continue, ce qui explique l'obligation qui s'imposa aux entreprises qui exploitèrent cette région extrêmement morcelée et enchevêtrée, d'obtenir dans le minimum de temps le maximum d'huile, si elles ne voulaient pas être dépouillées par leurs voisins; par contre, elle est très grande dans les secteurs du Panuco et de Cacalilao, où l'exploitation est féconde en surprises. La localisation des fractures, et des *dykes* qui les ont causées, est essentielle pour le géologue, plus encore que celle des anticlinaux, car, dans la

1. Ces calcaires affleurent en formations puissantes sur la voie ferrée Saint-Louis Potosi-Tampico, près du Tamasopo, cours d'eau auquel ils doivent leur nom.

plupart des cas, c'est le long de ces fractures que le pétrole s'est frayé un passage vers la surface. Mais, comme les plissements primitifs sont ennoyés dans des couches très épaisses de matériaux récents, comme, d'autre part, le relief de cette région fortement érodée est souvent inversé, comme, enfin, les *dykes* n'affleurent presque jamais, le chercheur dispose de peu d'indications morphologiques pour déterminer le gîte des anticlinaux, dans le dôme desquels se concentre l'huile, et les lignes de fractures internes. Ces conditions, qui rendent aléatoire et même décourageante l'exploration systématique des terrains, et qui sont telles que, au Mexique, l'empirisme est souvent plus heureux que la science dans la recherche des nappes de pétrole, expliquent le haut pourcentage de forages qui restent stériles, parfois même dans le voisinage immédiat de puits productifs. Cette infériorité est compensée, il est vrai, par les rendements énormes obtenus dans certains cas et par le fait que, le pétrole étant, à cause des conditions physiques [1] même dans lesquelles il se trouve, maintenu sous une forte pression, les puits sont toujours des puits jaillissants [2]. Fait unique dans les annales du pétrole, la quasi-totalité de la production mexicaine est due à un nombre extrêmement restreint de puits, une dizaine environ, dont chacun a assuré à son propriétaire d'incroyables bénéfices : l'histoire du *Cerro Azul* n° 4, foré à 1 752 pieds, par la *Huasteca Petroleum Company*, dont le rendement, le 19 février 1916, dépassait 260 000 barils par jour, et qui, à la date du 31 décembre 1921, avait produit 57 082 000 barils, laissant très

1. Ces conditions physiques, les phénomènes volcaniques, qui ont bouleversé cette région, en particulier, expliquent aussi la haute température à laquelle jaillit l'huile : c'est là aussi un avantage important, car cette température diminue considérablement la viscosité du pétrole, et permet de réduire les dépenses qui sont nécessaires pour donner à l'huile brute, par le chauffage, la fluidité grâce à laquelle elle pourra circuler dans les *pipes lines*. Pour apprécier à sa juste valeur l'importance de ces phénomènes d'ordre physique, il faut avoir présent à l'esprit que la majeure partie des pétroles actuellement débités sont des pétroles très lourds, qui, à la température normale, sont presque à l'état solide.

2. Outre le rendement plus abondant, il y a lieu de tenir compte de ce que les frais d'extraction sont nuls : dès que le tube de forage est parvenu au niveau de la nappe pétrolifère, il n'y a plus qu'à en régler le débit par un système de valves et à le brancher sur une *pipe line*. L'extraction au moyen de pompes, nécessaire ailleurs, en particulier, lorsque le pétrole gît dans des sables, comme c'est souvent le cas aux États-Unis, est entièrement inconnue au Mexique.

loin en arrière les puits jaillissants les plus célèbres de Bakou ou de Californie, hante encore toutes les mémoires.

Jusqu'à maintenant, c'est principalement sur les chances de découverte d'un puits de ce genre qu'a reposé l'industrie pétrolière mexicaine; à cela elle doit son caractère d'insécurité et de spéculation, qui convient tant au tempérament américain; c'est cela aussi qui a valu à Tampico une nuée d'aventuriers tentés par l'appât, souvent fallacieux, d'une fortune rapide, et de financiers douteux qui, laissant croire au public que toutes les entreprises pétrolières sont appelées à faire jaillir des puits de 100 000 barils, créent des sociétés fictives destinées à vivre juste assez de temps pour permettre le placement frauduleux de titres. C'est cette spéculation, en quelques jours, faiseuse et défaiseuse de fortunes, qui donne à Tampico son cachet tout particulier de ville inachevée, grandie trop vite, immorale et malsaine au possible, où l'on trouve toujours des initiatives pour entreprendre, presque jamais des activités pour terminer : ville où le pétrole corrompt tout, où, comme dans les régions aurifères, se sont donné rendez-vous une foule de dévoyés, rêveurs croyant à leur étoile ou gens décidés à tout; ville interlope, où les foreurs, les *drillers*, qui vivent la vie effroyable des camps, viennent gaspiller, en quelques heures, dans l'orgie la plus crapuleuse, les salaires, très élevés, d'ailleurs, qu'ils ont acquis au prix d'un épuisant labeur; ville de lupanars, enfin, déjà trop grands pour une clientèle[1], qui a fortement décru, au fur et à mesure que ce port, il y a trois ans à peine, le premier de l'Amérique latine après Buenos Ayres, perdait les 20 000 immigrants accourus au temps de la *bonanza*, et voyait ainsi sa population ramenée à moins de 100 000 âmes.

L'espoir de voir jaillir subitement la colonne liquide qui débitera des milliers de barils par jour, entretient la fièvre des chercheurs : il suffit, en effet, d'une telle éventualité pour, non seulement, compenser les pertes de l'attente, mais aussi pour assurer une prodigieuse fortune. Tout est

1. Actuellement, l'immonde quartier de l'*Union*, dont le nom parle si clair, regorge de filles inoccupées, que les traitants surpris par la crise de l'industrie pétrolière n'ont pas encore eu le temps d'évacuer ailleurs. C'est seulement sur ce marché que, à Tampico, la France tient un rang important.

tendu vers la découverte. Mais, pour un *Cerro Azul* N° 4, combien de forages stériles! Il arrive qu'une petite entreprise ait la chance de découvrir dans ses terrains un tel puits : ce fut le cas de la Compagnie *Tampico-Amatlan*, mais c'est, en fait, très exceptionnel. La plupart du temps, cette fortune échoit aux grandes entreprises qui réduisent l'aléa de la recherche par l'ampleur de leurs plans d'exploration.

Mais, pour autant qu'il est possible de prédire en matière de pétrole, il semble bien que l'ère des puits d'un débit supérieur à 10 000 barils soit, sinon close, du moins près de l'être. Sans vouloir ajouter aux bruits systématiquement pessimistes, qui, régulièrement, annoncent l'épuisement imminent des nappes et le retrait des diverses entreprises pétrolières, plus de foi qu'ils ne méritent, il est sage de penser que le rendement des gîtes mexicains ne sera plus ce qu'il fut naguère : le contraire seul serait étonnant, étant donné l'exploitation irrationnellement intensive dont la région a été l'objet. D'année en année, le pourcentage des forages stériles s'accroît, en même temps que baisse le rendement moyen des puits : en 1920, sur 105 forages pratiqués, 57 ont été heureux; en 1921, sur 334, 279; en 1922, sur 279, 113; en 1923, sur 471, 217; en 1924 ,sur 732 (dont 638, dans la zone du Panuco, 90 dans la zone de Tuxpan, et 4 dans la zone de l'isthme), 259 seuls ont donné des résultats. Ainsi, de 43 p. 100 en 1920, la proportion entre les forages entrepris, et les forages stériles passait, en 1921, à 16 p. 100, pour s'élever ensuite à 59 p. 100 en 1922, à 54 p. 100, en 1923, à 65 p. 100, en 1924. L'industrie pétrolière est donc obligée de compenser, à grands frais, par l'augmentation continue du nombre des forages le débit faiblissant des puits. Certes, le sous-sol mexicain reste riche en hydrocarbures. Sans doute, les champs de l'isthme de Tehuantepec, en lesquels on avait, jadis, mis tant d'espoirs, sont, à l'heure actuelle, pratiquement stériles, et la compagnie *El Aguila*, que son créateur, Sir Weetman D. Pearson[1],

1. Ce n'est que postérieurement à la fondation de la compagnie *El Aguila* que Sir Weetman Pearson devint Lord Cowdray : le rôle qu'il a joué dans la mise en valeur des gîtes pétrolifères du Mexique est comparable à celui de M. Doheny. Mais, à la différence de ce dernier, Lord Cowdray fut constamment aidé par l'administration de Porfirio Diaz, qui lui concéda, en particulier, la construction et l'exploitation du port de Veracruz et du chemin de fer de l'isthme. Ce furent, du reste, les travaux entrepris en vertu de ces concessions qui

avait si abondamment pourvue de concessions et de terrains dans cette région, en est réduite, pour ne pas laisser entièrement inoccupée sa raffinerie de Minatitlan, à y traiter des huiles provenant des États-Unis et du Pérou. Par contre, l'anticlinal de Dos Bocas, bien que le rendement en ait fortement diminué, reste une source considérable de la production mexicaine; au nord de Dos Bocas, des recherches fructueuses, qui ont permis le forage du puits *San Diego n° 7*, ont prouvé, d'une part, que le secteur septentrional que l'on croyait épuisé depuis l'incendie du puits *Dos Bocas*, est encore riche en pétrole, d'autre part, que la grande faille, appelée faille dorée, le long de laquelle ont jailli la plupart des puits fameux de la région de Tuxpan, se continue vers le nord, en dépit de toutes les affirmations contraires; la partie centrale, Toteco-Cerro Azul, en particulier, qui, depuis 1922, était considérée comme épuisée ou, du moins, comme en voie d'épuisement rapide, est de nouveau en faveur et vient de donner des puits qui fournissent un contingent appréciable. Mais c'est surtout le secteur méridional, Tierra Blanca-Chapopote Nuñez, qui paraît devoir contribuer le plus notablement à la production : c'est ainsi que la *Huasteca Petroleum Cy* a annoncé naguère le jaillissement, dans ses terrains de Tierra Blanca, d'un nouveau puits à grand débit [1]. Au demeurant, l'importance de ces gîtes s'augmente beaucoup du fait que l'huile qu'ils livrent, est de l'huile légère, dont la valeur marchande est supérieure à celle de l'huile lourde du Panuco et que, d'autre part, les puits qui y sont forés, sont, pour les raisons géologiques exposées ci-dessus, beaucoup plus constants que ceux de la zone septentrionale [2]. Les champs du Panuco, de Cacalilao, et ceux de El Limon, d'Ebano, de Chapacao, du Cor-

amenèrent la découverte, par les ingénieurs de Lord Cowdray, des nappes de la région de l'isthme.

1. En août 1924, le secteur méridional, Tierra Blanca-Chapopote-Alamo, pour 25 puits en exploitation, donnait environ 32 000 barils par jour, soit une moyenne quotidienne de près de 1 300 barils par puits; le secteur central, Toteco-Cerro Azul, pour 28 puits, donnait 32 500 par jour, soit une moyenne, quotidienne de 1 130 barils par puits; le secteur Tepetate-Chinampa-Amatlan-Zacamixtle, plus au nord, ne donnait, avec 66 puits en exploitation, que 31 000 barils par jour, soit une moyenne quotidienne de 360 barils par puits.

2. La compagnie *El Aguila* recherche les prolongements de l'anticlinal de Dos Bocas jusque dans le sous-sol de la lagune côtière de Tamiahua, qui borde le littoral du golfe, au sud de l'embouchure du Panuco.

covado, de Paciencia, autour de Chijol et de Mendez, lesquels sont en train de compenser la baisse qui s'est manifestée récemment dans le débit des premiers et qui sont, de plus en plus, l'espoir de l'industrie pétrolière mexicaine, continuent à fournir la plus grande partie du pétrole : en août 1924, ils entraient dans la production pour 79 p. 100, sur lesquels Cacalilao donnait 52 p. 100, le Panuco 14 p. 100, Ebano, 5 p. 100, le reste se répartissant entre les autres. champs. Mais, déjà, le secteur du Panuco, le plus anciennement exploité du Mexique, est entré dans une période de déclin rapide : du mois de mai au mois d'août 1924, sa production est tombée de 2 333 000 à 1 591 000 barils, soit de 19, 38 p. 100 à 14, 14 p. 100 du total [1]. Toute la zone septentrionale, le secteur récemment mis en exploitation de Corcovado, surtout, se distingue par une grande incertitude dans le rendement, due principalement au fait que le sous-sol en a été beaucoup plus fracturé et bouleversé par l'activité volcanique que celui de la zone de Tuxpan : la répartition de l'huile [2] y est particulièrement capricieuse, car les couches

1. En août 1924, Ebano, avec 21 puits en exploitation, avait une production de 19 000 barils par jour, soit une moyenne quotidienne d'environ 900 barils par puits; Cacalilao, avec 132 puits, fournissait 191 000 barils par jour, soit une moyenne quotidienne d'environ 1 450 barils par puits; Panuco, avec 169 puits, donnait 51 000 barils par jour, soit une moyenne de 300 barils par puits. Des explorations sont actuellement en cours pour rechercher la continuation des dépôts de Cacalilao-El Limon vers le sud-ouest, d'une part, vers l'est, d'autre part : des forages sont pratiqués jusque dans la région qui se trouve directement au nord de Tampico, sur la rive droite du Panuco, à la hauteur de l'embouchure du fleuve.

2. Malgré ses précautions minutieuses, les espoirs de la *Huasteca Petroleum Cy* ont été, en partie, déçus : les *Chemins de fer Nationaux*, dont la ligne Saint-Louis-Potosi-Tampico traverse les champs appartenant à la *Huasteca* dans la région de Mendez, exploitent, à titre de concession fédérale, une bande de terrain large de 30 mètres, sise des deux côtés de la voie. La chance les a favorisés au point que, le 7 avril 1925, ils ont fait jaillir un puits, d'un débit initial supérieur à 50 000 barils par jour. Ce puits, le *Ferronales n° 12*, qui a jailli, quand la sonde avait atteint une profondeur de 1 540 pieds, alors que les autres puits productifs du secteur de Mendez ont été forés à une profondeur moyenne de 2 000 pieds, est ce que les techniciens du pétrole appellent un *shallow well*, un puits de surface : de tels puits, dont le peu de profondeur prouve qu'ils ont atteint exactement le sommet du dôme de l'anticlinal, offrent à la nappe de pétrole sous-jacente un orifice vers lequel l'huile, que la pression pousse toujours à monter, se précipite au détriment des puits voisins. Mais l'hostilité des grandes compagnies voisines, la *Huasteca* et la *Transcontinental*, qui s'estiment spoliées par la concession fédérale octroyée au

sont coupées par des intrusions basaltiques étanches et divisées en poches souvent très étroites, au point que l'exploration est en grande partie empirique; les puits, dont le débit, d'ailleurs, est essentiellement variable, si bien que toute prévision sur leur durée est extrêmement hasardeuse, n'y ont souvent qu'une vie éphémère. Aussi bien n'est-ce que par l'augmentation croissante des forages que les exploitants parviennent à maintenir à un niveau élevé leur production. Quoi qu'il en soit, l'axe de la production se déplace vers le nord. C'est en prévision de cela que la *Huasteca* et la *Transcontinental* ont acquis autour d'Ebano des fonds très vastes, d'un seul tenant et sans enclaves, où elles pourront ultérieurement poursuivre

niveau des *Chemins de fer Nationaux* en bordure de sa voie, a eu rapidement raison de ce puits pourtant exceptionnellement avantageux : ces entreprises, dont la ligne Saint-Louis-Potosi-Tampico coupe les terrains, ont cerné, en quelque sorte, d'un grand nombre de puits, le *Ferronales n° 12*, ainsi que toute la zone actuellement exploitée par le réseau; dès le 2 mai, ce puits ne débitait plus que 180 barils et il va rapidement en se tarissant. Les autres puits forés par les *Chemins de fer Nationaux* dans cette zone suivent la même évolution; ils rendent déjà de l'eau salée, et leur fin est considérée comme prochaine. Ce ne fut, d'ailleurs, pas la seule difficulté avec laquelle le réseau fut aux prises : bien qu'ayant traité avec la *National Oil Cy* pour le stockage et la vente de l'huile produite, les *Chemins de fer*, ne disposant pas de *pipes lines* et privés de tout autre moyen de transport que le rail, étaient et sont encore, malgré la protection officielle, dans l'incapacité d'acheminer économiquement leur pétrole vers les raffineries. Ils en sont réduits à utiliser pour le chauffage de leurs locomotives l'huile brute qu'ils produisent, sans pouvoir même en extraire la gazoline, si bien que, malgré la richesse des fonds qui leur ont été concédés, leur exploitation est onéreuse et qu'ils auraient presque avantage, en fin de compte, à acheter purement et simplement à Tampico le mazout dont ils ont besoin. Le mal dont souffrent les *Chemins de fer Nationaux* est commun à tous ceux qui exploitent des zones fédérales : procès, contestations, obstacles à la vente, refus d'acheter et de transporter l'huile produite, tout est bon aux grandes compagnies, qui s'estiment frustrées, pour ruiner ces entreprises. L'*Agwi*, qui est une filiale de la compagnie de navigation *Ward Line*, et qui a accepté d'exploiter des zones fédérales dans la région de Tuxpan, a été l'une des victimes de ce boycottage systématique, au point que, non seulement sa prospérité est menacée, mais que même celle de la *Ward Line* en est sérieusement compromise. N'était la facilité de transport par chalands qu'offre le Panuco aux entreprises dont les concessions fédérales sont en bordure du fleuve, aucune ne pourrait même continuer la vie, pourtant si peu brillante, qu'elles mènent. Au demeurant, la très grande majorité des quelque 300 concessionnaires de terrains situés dans l'extension des zones fédérales, ou bien n'ont pu ni exploiter ni vendre les fonds concédés, ou bien ont dû promptement suspendre l'exploitation commencée, au point que le gouvernement mexicain a récemment procédé à une revision générale de ces concessions, dont la plupart ont été déclarées caduques.

leur exploitation, tout en n'ayant pas à craindre d'être dépouillées d'une partie du fruit de leur activité par des voisins peu scrupuleux. Il suffit de comparer l'extension des terrains encore inexplorés que la *Huasteca* possède au nord du Panuco à ceux qu'elle possède dans la région de Tuxpan, pour se rendre compte de la richesse respective que l'on attribue à chacune de ces deux zones : les biens de cette compagnie dépassent 480 000 hectares dans les champs septentrionaux, tandis qu'ils couvrent à peine 50 000 hectares dans les secteurs du sud.

Un examen d'ensemble des conditions géologiques des gîtes pétrolifères mexicains conduit donc à la conclusion que ces gîtes sont entrés, ou, du moins, sont à la veille d'entrer dans une ère de débit ralenti par rapport à celui de la période qui se termine. L'extension des explorations, pour lesquelles, ainsi que j'ai essayé d'en donner les motifs, les indications géologiques sont loin d'exclure les tâtonnements empiriques, l'amplification des plans de forages, la hausse des cours due tant à la diminution de la production qu'à l'augmentation de la consommation dans le monde [1], sont, à elles seules, insuffisantes pour permettre aux entreprises de poursuivre une activité fructueuse : sauf exception, il semble qu'il ne sera désormais plus possible de compter sur un rendement extrêmement considérable des puits pour se dispenser de travailler à réaliser une exploitation rationnelle et économique. Jusqu'à maintenant, l'industrie pétrolière mexicaine s'est surtout distinguée par l'élévation de ses frais d'exploitation : heureusement que la capacité de production moyenne des puits mexicains a toujours été telle que, malgre cela, l'extraction d'un baril de pétrole coûte beaucoup moins au Mexique qu'aux États-Unis ; par contre, une conséquence notable de cette situation est que le débit minimum que doit avoir au Mexique un puits commercialement exploitable, est plusieurs fois supérieur à celui qui est jugé nécessaire partout ailleurs et que beaucoup de puits qui seraient considérés comme d'un bon rapport dans d'autres pays, doivent être abandonnés. Un jour, peut-être, les gîtes mexicains, comme, déjà, certains des gîtes cali-

1. La hausse des prix a été parallèle à la baisse de la production : en décembre 1924, les huiles brutes du Panuco et de Tuxpan étaient cotées, la première 0 dollar 95, la seconde, 1 dollar 15, le baril *fob* Tampico, impôts en sus; en mai 1925, elles valaient respectivement 1 dollar 25 et 1 dollar 35.

forniens, ne fourniront plus du pétrole jaillissant et il faudra extraire l'huile au moyen de pompes. Si l'industrie pétrolière mexicaine veut subsister, elle devra s'adapter aux conditions nouvelles; elle devra, en particulier, devenir plus scientifique, et s'attacher à l'abaissement de ses prix de revient. La compagnie *El Aguila* a entrepris des essais pour explorer, au moyen d'observations sismographiques et électromagnétiques, le sous-sol de la lagune de Tamiahua. D'autre part, à l'exploration en surface, on joint l'exploration en profondeur : alors que, jusqu'à tout récemment encore, les forages ne descendaient pas au-dessous d'une profondeur de 500 à 750 mètres, ils atteignent maintenant, si cela est nécessaire, 1 000 à 1 600 mètres; ainsi, des champs précédemment tenus pour épuisés ont été l'objet d'une exploration nouvelle qui, dans certains cas, a été heureuse [1]. De plus, alors que, dès que le pétrole débité par un puits contenait un pourcentage, si minime fût-il, d'eau salée, l'abandon du puits était de règle, on tend maintenant à reprendre l'exploitation pour chercher à recueillir l'huile, souvent très abondante, en suspension dans le liquide jailli; de même, on s'efforce d'utiliser les gaz qui se dégagent des puits. Enfin, on commence à chercher à mettre en pratique des systèmes de forage beaucoup moins coûteux que ceux qui ont été en usage jusqu'ici : on estime que ces procédés permettront de ramener les frais de forage d'un puits à 5 000 dollars, tandis que, maintenant, le forage le moins cher coûte plus de 25 000 dollars [2]. Il y a tout lieu de s'attendre à ce que ces conditions nouvelles entraînent de plus en plus la disparition définitive des petites entreprises, et ne permettent plus qu'aux grandes compagnies puissamment pourvues en outillage et en capitaux, de subsister.

Aussi bien cette évolution est-elle, dès longtemps, commencée; les petites entreprises qui s'adonnent à l'industrie du pétrole ne sont pas viables, ou, au mieux, le sont peu. C'est que les risques que comporte l'exploitation du pétrole au Mexique sont, particulièrement grands : incertitude de la

1. La compagnie *El Aguila* a entrepris, grâce à des forages de ce genre, une nouvelle exploration de la région de l'isthme, surtout dans le secteur de Filisola, et aussi du secteur, considéré comme épuisé, de Potrero del Llano.

2. Certains forages ont atteint des prix extravagants, témoin le premier qui fut pratiqué dans la lagune de Tamiahua, lequel revint a plus de 250 000 dollars.

recherche; agiotage sur les terrains, d'autant plus dangereux qu'il porte aussi sur les fonds que l'on présume devoir être empruntés par le tracé des *pipes lines*; insécurité matérielle et morale d'un pays, où tout est à redouter d'une administration corruptible, surtout parce que chacun cherche à l'acheter, où, en l'absence d'un statut juridique, les compagnies sont livrées à l'arbitraire d'un gouvernement naturellement hostile aux entreprises étrangères; cherté de la main-d'œuvre et état d'esprit inquiétant des ouvriers. A cela s'ajoutent les difficultés inhérentes à des exploitations en terre tropicale, au cœur de la forêt non frayée, dans un pays qui doit recevoir de l'étranger la majeure partie des marchandises qu'il consomme. D'autre part, lorsqu'un bon puits a jailli, la menace existe toujours de le voir se vider au profit d'un puits hâtivément foré dans un fonds voisin, la plupart du temps, par un de ces nombreux spéculateurs sur les terrains qui, dès qu'une région est mise en exploration, s'empressent d'y acquérir des propriétés. Cette menace est d'autant plus inquiétante qu'actuellement la terre est très morcelée et que, souvent, il suffit des manœuvres de chantage d'un seul propriétaire pour compromettre ou même faire échouer tout un plan d'exploration et d'exploitation. Enfin, la propriété de la surface est une garantie bien précaire de la propriété du sous-sol, quand il s'agit d'une matière fluide gisant sous pression dans des formations très bouleversées et très peu homogènes, et toujours prête à s'évader par n'importe quelle voie, si éloignée soit-elle de son gîte. Ces risques sont si considérables que les pétroliers sont obligés, sans tenir compte de l'avenir de leurs entreprises, à renoncer à une exploitation rationnelle, et qu'ils s'efforcent, au lieu d'aménager le débit de leurs puits, de tirer de ceux-ci le maximum de production. Ces risques et ces charges font que l'industrie du pétrole, qui est la plus aléatoire des industries minérales, ne l'est, nulle part, autant qu'au Mexique. Les revirements les plus inattendus peuvent survenir : l'*Aguila*, par exemple, n'accepte nullement comme définitive sa déchéance et elle estime qu'une chance heureuse pourrait fort bien lui faire regagner en un temps relativement bref le terrain perdu.

Les risques assumés sont tels que, sans aucun doute, les petites exploitations de pétrole au Mexique constituent l'une des spéculations les plus hasardeuses. A cause de la faiblesse de leurs moyens, ces entreprises ne peuvent se charger que d'une partie, la plus fructueuse, sans doute, si elle réussit, mais aussi la plus hasardeuse, des opérations relatives au pétrole. Le transport et le raffinage de l'huile exigent de trop coûteuses installations pour qu'elles puissent y prétendre; elles doivent s'en tenir au forage des puits. Le seul procédé, par lequel elles sont à même de réduire les risques de travaux si incertains, consiste à associer à ces risques d'autres petites compagnies, ainsi que le propriétaire du terrain, si elles sont locataires, et l'entrepreneur auquel elles confient le forage, en les désintéressant, au moins pour une partie, par l'offre d'une participation dans la production espérée. Enfin, elles sont tenues de vendre leur pétrole brut à la bouche du puits, et d'accepter pour cela le prix que leur fixent discrétionnairement les grandes compagnies, seules susceptibles d'acheter l'huile brute et même de lui donner une valeur marchande, puisqu'elles sont seules à pouvoir l'acheminer vers les lieux de transformation et de consommation.

Il n'y a que les entreprises très puissantes, abondamment pourvues de capitaux, qui puissent limiter dans des proportions raisonnables le caractère spéculatif des affaires de pétrole au Mexique, partant, constituer des affaires saines et d'avenir. Seules, en effet, elles peuvent aspirer à l'indépendance économique, nécessaire, ici plus qu'ailleurs, étant donné, surtout, l'âpre concurrence qui règne dans les milieux pétroliers. Elles parviennent à ce résultat par l'intégration, grâce à laquelle elles répartissent sur une base plus large les risques divers et tempèrent les plus dangereux par des opérations sûres et normalement productives. D'une part, grâce à l'extension de leurs terrains, grâce à leurs services d'exploration méthodiquement organisés, grâce au grand nombre de forages qu'elles entreprennent simultanément, c'est à elles qu'échoit la découverte de presque tous les puits d'un débit considérable; d'autre part, elles dominent le marché du pétrole par leurs *pipes lines*, leurs services fluviaux, leurs chemins de fer ou routes privés aboutissant aux installations immenses, — les *termi-*

nals[1], pour employer le mot anglais qui évoque bien à la fois le caractère composite et l'objet de ces établissements, — qu'elles ont créées dans les 3 ports de la région, Tampico, Puerto-Lobos, Tuxpan, pour le débarquement, le stockage, le raffinage et l'expédition de l'huile; enfin, elles contrôlent la distribution et la consommation grâce à leurs flottes de bateaux-citernes, à leurs parcs de wagons et de camions-réservoirs et à leurs stations de ventes aménagées de façon si pratique, au Mexique et à l'étranger[2]. Or, ce n'est pas seulement au Mexique que l'on a remarqué que, de par les conditions de l'industrie et du commerce des pétroles, celui qui, sans conteste, domine le marché, ce n'est pas le producteur, mais celui qui transporte, raffine et vend directement au consommateur[3] : aussi bien les bénéfices que laissent ces diverses opérations, défient la comparaison avec ceux qui vont à l'extraction de l'huile. Au demeurant, ces grandes entreprises mexicaines sont étroitement liées aux groupes internationaux, de qui dépend l'industrie du pétrole dans le monde, ce qui augmente leur puissance et répartit leurs risques d'exploitation sur une base plus large encore. La suprématie des compagnies américaines,

1. Le *terminal* que la *Huasteca Petroleum Cy* a installé à Mata Redonda, sur la rive méridionale du Panuco, à hauteur de l'embouchure du fleuve, est certainement l'installation de ce genre la plus moderne et la plus intéressante qui existe au Mexique.

2. A cet égard, il est intéressant de signaler que le marché intérieur mexicain retient de plus en plus l'attention des grandes compagnies pétrolières : il absorbe près de 10 p. 100 de la production. La consommation y est considérable, car, en premier lieu, le mazout y est communément utilisé comme combustible par l'industrie, ainsi que par les chemins de fer; en second lieu, la circulation automobile y est de plus en plus intense. En outre, les compagnies ont avantage à vendre le plus possible à la clientèle intérieure, car ainsi elles éludent la taxe à l'exportation, dont le taux est de 4 p. 100 de la valeur des produits exportés. D'autre part, la *Huasteca* et l'*Aguila*, qui ont remarquablement organisé dans tout le pays des stations de distribution, ont conclu, entre elles, un cartel de vente, grâce auquel elles pratiquent des prix presque trois fois supérieurs à ceux qui sont pratiqués sur le marché des États-Unis.

3. Si la compagnie *el Aguila*, alors que sa production a baissé si considérablement, continue à jouer un rôle considérable dans l'industrie mexicaine, elle le doit à ce qu'elle est essentiellement une grande entreprise de transport, de raffinage et de vente : beaucoup plus que ses puits, ce sont ses *pipes lines*, ses raffineries, sa flotte de bateaux-réservoirs, son parc de wagons et de camions-citernes, ses stations de stockage et de vente, qui font sa force; ses bidons de 5 gallons de gazoline sont, en effet, connus dans toute l'Amérique latine et dans tout l'Extrême-Orient.

qui, peu à peu, évincent les entreprises du groupe *Royal Dutch-Shell*, s'accentue tous les jours. L'étude de la remarquable organisation des compagnies du groupe Doheny [1] est particulièrement instructive : ce groupe, aux créateurs duquel le Mexique doit les premières explorations fructueuses de son sous-sol, et dont les intérêts, à l'opposé des autres compagnies, sont, en très grande partie mexicains, a une politique de longue haleine, beaucoup plus prévoyante que celle de la plupart des autres entreprises et plus exactement adapté à ce que l'expérience conseille à propos du Mexique [2]. J'ai déjà dit qu'en prévision de l'extension des champs producteurs vers le nord, il s'est assuré la propriété de terrains considérables et d'un seul tenant autour et au nord d'Ébano. De plus, pour éviter toute difficulté d'ordre légal, telle que celles qu'a fait naître l'article 27 de la Constitution fédérale de 1917, il n'a jamais accepté du Gouvernement mexicain de concession de terrain et il ne travaille que sur ses propres fonds, dont la plupart ont, d'ailleurs, été achetés bien avant 1917. D'autre part, dans ses méthodes d'exploitation, il s'est inspiré de la longue expérience, qu'il s'est acquise, de la structure du sous-sol de la région pétrolifère et des propriétés de l'huile qui y gît. L'exploration de ce sous-sol est plus souvent fructueuse, quand elle est pratiquée par des empiristes, que par de purs théoriciens de la géologie : la *Mexican Petroleum Cy* et la *Huasteca Petroleum Cy*, qui opèrent dans la région de Tampico, ont accepté

1. Il ne faut pas perdre de vue qu'à tout le moins, jusqu'à ces temps derniers, le groupe Doheny était lié dans une bien plus large mesure à l'avenir des pétroles mexicains que la *Standard Oil of New Jersey* et la *Royal Dutch Shell* : ces deux derniers groupes n'ont dans ce pays qu'une partie, relativement faible, de leurs exploitations mondiales et ils peuvent envisager, sans trop d'inquiétude, l'affaiblissement, voire la disparition progressive de leurs entreprises mexicaines; on a, d'ailleurs, annoncé, à plusieurs reprises, le désir de la *Corona* de transporter ses installations du bassin de Tampico à la Trinité et au Vénézuéla; par contre, le groupe Doheny, dont la *Panamerican Petroleum and Transport Cy* et ses filiales, *Mexican Petroleum Cy of Delaware, Mexican Petroleum Corporation, Mexican Petroleum Corporation of Lousiania, Huasteca Petroleum Cy, British Mexican Petroleum Cy, Caloric Cy*, sont strictement spécialisés dans les pétroles de Californie, mais surtout dans les pétroles du Mexique, dans l'exploitation desquels il a investi des capitaux très importants, évalués à plus de cent millions de dollars, ne peut pas être indifférent à l'avenir de l'industrie pétrolière mexicaine.

2. C'est M. Doheny et son groupe qui, par les compagnies de vente qu'il a créées dans toute l'Amérique et en Angleterre, a popularisé dans ces pays l'emploi du pétrole mexicain, contre lequel existaient des préventions nombreuses et fortes.

les conséquences de cet état de choses et il est de fait que leurs recherches ont donné un pourcentage de forages heureux beaucoup plus élevé que celui qui a été obtenu par d'autres compagnies, telles que celles du groupe de la *Royal Dutch*, qui paraissent précisément devoir leur succès moindre à la méthode trop rigoureuse et trop théorique avec laquelle elles sont dirigées. Il en est de même pour les procédés de raffinage : au lieu de raffineries compliquées et coûteuses, destinées à épuiser, en quelque sorte, le contenu du pétrole, la *Huasteca Petroleum Cy* a conçu une installation simple dont la dénomination anglaise, *topping plant*, est, d'ailleurs, une image, et qui, par une distillation sommaire, sépare l'huile brute en deux produits : un produit léger, la gazoline, et un produit lourd, le mazout[1], séparation, du reste, nécessaire, car, si l'on ne privait pas l'huile destinée à la combustion de ses essences de tête qui, à cause de leur point d'ébullition très bas, sont essentiellement explosibles, cette huile serait d'un maniement dangereux et pourrait difficilement être employée pour le chauffage. Le développement commercial des entreprises pétrolières est tel que, de plus en plus, le centre de ces entreprises est constitué, non pas par leurs installations sur les champs de production, toujours mobiles et, en quelque sorte, provisoires, mais par leurs établissements de réception et de raffinage, les *terminals*, éléments fixes et permanents de l'exploitation : le *terminal* est l'organe essentiel des entreprises sérieuses, à tel point qu'il constitue le criterium de leur importance. Une compagnie pétrolière, qui n'a pas son *terminal* et, par conséquent, n'a ni *pipe line*, ni moyens de transport propres, reste dans la dépendance des autres, et elle ne saurait offrir au point de vue national qu'un intérêt restreint.

Si la France désire vraiment se faire une place dans l'industrie pétrolière du Mexique, si elle désire s'assurer, pour son ravitaillement national, d'une partie de la production de ce

1. Précédemment, lorsque le pétrole lampant (kérosène) valait plus que l'essence à moteurs (gazoline), les raffineurs se préoccupaient de tirer de l'huile brute la plus grande quantité possible du premier de ces produits. Les conditions sont actuellement renversées et le raffinage tend à abaisser la ligne de démarcation entre la gazoline et le kérosène, et à inclure, dans la première, désormais plus chère que le pétrole lampant, le plus possible d'essences considérées jadis comme devant entrer exclusivement dans celui-ci.

pays, il faut qu'elle ait présents à l'esprit les aléas considérables qu'une telle entreprise comporte, et aussi l'avenir, malgré tout incertain, de cette industrie, bien que le rendement, jusqu'ici, en ait été énorme. Certes, elle aurait à compter avec l'opposition des pétroliers des États-Unis, qui veillent jalousement à se réserver les gîtes mexicains. En tout cas, s'il était possible, sinon de vaincre, du moins, de neutraliser pratiquement cette opposition, l'intervention de la France dans l'exploitation des huiles minérales du Mexique n'aurait de chances de succès qu'à la condition qu'une telle entreprise fût tentée avec des capitaux très considérables. Ces capitaux ne devraient pas être réunis par le moyen d'appels à l'épargne, mais ils devraient être fournis par un consortium industriel et bancaire, lequel accepterait, en connaissance de cause, les risques à courir et les répartirait entre un certain nombre de firmes ou de capitalistes importants. La méthode à suivre serait la création, en premier lieu, d'un *terminal* à Tampico, entreprise commerciale beaucoup plus sûre, puisqu'elle serait, à l'origine, une entreprise de raffinage et de vente, qui donnerait vraisemblablement des bénéfices, alors même qu'elle devrait, à ses débuts, traiter des huiles brutes achetées à des producteurs étrangers à l'affaire. Cette entreprise, ainsi assurée de son indépendance, chercherait à se rendre peu à peu maîtresse de la production qui lui serait nécessaire et, après exploration, acquerrait des terrains, y pratiquerait des forages et installerait des *pipes lines* [1]. Ce n'est qu'après un délai d'observation assez long, lorsque l'affaire aurait fait ses preuves et serait certaine de son avenir, qu'il y aurait lieu d'admettre ses titres à la cote de la Bourse de Paris et de l'autoriser à accroître ses moyens par l'émission d'actions ou d'obligations. Mais, à aucun prix, une telle entreprise ne devrait rechercher des avantages, d'ailleurs purement illusoires, en s'écartant des voies nettes et en s'assurant, par exemple, grâce à des complaisances diverses, des concessions en zones fédérales. L'expérience démontre que de telles entreprises sont, presque toujours, condamnées à l'échec, car l'hostilité redoutable des grandes compagnies n'est pas près de désarmer à leur endroit.

ERNEST LAGARDE

1. C'est sensiblement ainsi qu'a opéré l'*Itamex*, petite compagnie italienne récemment créée avec l'appui officiel.

SOUVENIRS

D'UN PROPORTIONNALISTE

Proportionnalisme : On entend nettement le sens de ce mot, remplacé le plus souvent d'ailleurs par un terme d'aspect quelque peu barbare : Erpéïsme. Il s'agit, on le devine, du système électoral de la représentation proportionnelle, ou R. P., dont les partisans s'intitulent parfois Erpéïstes. Les souvenirs d'un Erpéïste, qui siégea au Comité central de la première Ligue pour la R. P., organisa les Congrès proportionnalistes d'Arras (1904) et de Lille (1905), s'étendent sur un quart de siècle, car il n'a pas fallu moins de temps pour conduire le mouvement, à travers les plus étranges vicissitudes, vers l'avortement que semblent avoir consommé, en ces derniers temps, un vote massif du Sénat et un vote hésitant de la Chambre. Un retour vers ce passé présente beaucoup d'intérêt. L'épisode erpéïste en effet sert à démontrer la quasi impossibilité d'importer, dans un pays donné et chez nous surtout, sans qu'aussitôt elle se dénature jusqu'à en devenir méconnaissable, une institution née hors frontières. Un étymologiste d'autrefois faisait venir le mot *alfana* du mot *equus*. Sur quoi, un homme d'esprit s'exclamait qu'alfana avait beaucoup changé sur la route. On retrouve plus de traits d'*equus* dans *alfana* qu'on ne retrouve de traits de la proportionnelle belge dans le système électoral français actuellement en vigueur et qui est censé dériver d'elle.

Au début du siècle s'achevait ce que Georges Sorel a si bien appelé, très objectivement d'ailleurs, la *Révolution dreyfusienne*. En quoi avait consisté cette révolution, au gré du pénétrant observateur? En ce que les actions et réactions causées par l'affaire Dreyfus avaient précipité la ruine de la structure sociale qui rendait possible un fonctionnement *passable* du régime parlementaire. L'élément tory, le vieux parti modéré, ayant été dissocié et discrédité, la mécanique parlementaire, privée de son contrepoids essentiel, ne marcha plus. Plus d'alternance, plus de rotativisme : un groupe à jamais prédominant, le groupe ministériel, organisé despotiquement grâce à la centralisation et fermant irrévocablement l'avenir à l'opposition conservatrice. Dans tous les compartiments de l'opinion publique bien des gens se rencontrèrent qui ne prirent pas leur parti de cet état de choses, qui en sentirent les dangers et se préoccupèrent d'y porter remède. Justement la Belgique venait d'expérimenter pour la première fois, en 1900, la représentation proportionnelle; l'incontestable réussite de cette expérience couronnant une longue et ardente propagande et mettant fin à une crise politique périlleuse, faisait grand bruit en Europe. Comment l'idée de recourir au même remède ne serait-elle pas venue à ceux que la dégénérescence des institutions françaises laissait inquiets et soucieux? On y songea dans notre région septentrionale d'abord, plus directement influencée par les courants intellectuels de Belgique. Puis, de petits foyers de propagande s'allumèrent çà et là dans le reste de la France. Une bien curieuse figure, vers cette époque, fut celle d'un ancien contrôleur des contributions indirectes de Lyon, Antoine Simon, qui, chaque jeudi et chaque dimanche, s'en allait par monts et par vaux convertir les villages de la région à la cause proportionnaliste. Après avoir expliqué le système aux paysans il les faisait participer à un scrutin à blanc. L'Erpéïsme a compté de vrais apôtres.

Il était réservé à M. Yves Guyot, l'homme politique et économiste éminent, de qui la verte et laborieuse vieillesse fait encore l'admiration du monde savant, de donner corps à l'idée. L'ancien ministre des Travaux publics fonda une Ligue à la manière anglaise, dont le comité central fort habilement

recruté détruisait par sa composition même le préjugé que certains partis eussent, plus que d'autres, intérêt à se prévaloir de la R. P. Adolphe Carnot y représentait à la fois l'Académie des Sciences et le parti républicain démocratique; Durand-Claye, P. de la Chesnais, les mathématiques; Georges Picot l'Académie des Sciences morales et politiques; Jules Roche les républicains modérés; Anatole Leroy-Beaulieu les libéraux; le docteur Blatin, Réveillaud et A. Vazeille les différentes nuances du radicalisme; Eugène Fournière le socialisme; Émile Deschanel et Maurice Vernes l'enseignement supérieur. Il est superflu d'ajouter que M. Charles Benoist, le futur chef des Erpéïstes, y tenait une place importante. M. Mirman y siégeait aussi à titre de précurseur, lui qui, dès 1899, avait tenté d'introduire dans notre code administratif, au moyen d'un très intéressant projet, modèle du genre, la représentation proportionnelle communale. On se réunissait le plus souvent chez M. Emmanuel Vidal, l'économiste et publiciste bien connu, trésorier de la Ligue et lui-même erpéïste convaincu. De ces réunions, sont sortis un projet de loi que M. Louis Mill, alors député de Paris et membre de la Ligue, accepta de déposer sur le bureau de la Chambre de 1902, et les deux congrès d'Arras et de Lille *quorum pars magna fui* où l'on essaya d'établir une discipline proportionnaliste et de faire l'unification erpéïste.

Or, jamais l'unification ne s'est faite. On s'est de plus en plus écarté de cette unité nécessaire, à mesure que la propagande avec le temps s'éloignait de ses origines. Et parce que l'Erpéïsme a été incapable de s'unifier, il ne s'est pas réalisé. Il nous sera sans doute permis d'ajouter qu'il y avait à cette incapacité quelque chose de fatal et d'inconjurable, dans un pays tel que le nôtre. Sommes-nous certains, militants qui avons été de longues années durant au service de l'Erpéïsme, de nous être mis d'accord sur la définition et d'avoir poursuivi les mêmes fins? N'avons-nous pas été victimes d'une équivoque? Les uns n'ont-ils pas uniquement cherché la solution d'un problème moral, quand les autres s'en tenaient exclusivement au côté matériel de la question? La représentation proportionnelle n'a-t-elle pas été confondue souvent avec la représentation des minorités? Or l'Erpéïsme belge est bien autre

chose qu'un perfectionnement apporté à l'art de compter et de répartir les suffrages.

On remplirait aisément le cube d'une chambre de moyennes dimensions avec les écrits auxquels la représentation des minorités a donné lieu. Partout où le suffrage universel est entré en vigueur, les statisticiens n'ont pas tardé à s'apercevoir que, dans l'immense majorité des cas, les résultats se trouvaient en délicatesse avec la loi du nombre et avec l'arithmétique la plus élémentaire. Il faut la rencontre des plus singuliers hasards, tels que la sortie du numéro un au tirage des obligations de la Ville de Paris, pour qu'une élection donne un résultat juste. La représentation des minorités, c'est-à-dire, à y bien regarder et sans la moindre intention paradoxale, l'exacte représentation des majorités, est de même ordre que la quadrature du cercle. Découvrît-on un sûr moyen de l'assurer, que la chose serait sans conséquence et ne changerait rien au fonctionnement du parlementarisme. Plusieurs centaines de procédés ont été imaginés, tous plus ingénieux les uns que les autres, en Angleterre, en Amérique, en France, en Suisse, pour réconcilier la volonté du Peuple avec la Mathématique. Stuart Mill, dans son ouvrage célèbre sur le *Gouvernement représentatif*, n'a pas dédaigné de faire un sort au système de Thomas Hare. Certains états d'Amérique pratiquent le vote cumulatif et le vote limité. Les Anglo-Saxons n'ont jamais réussi à se passionner pour cette question et nous n'avons pas ouï-dire que les efforts de la *Proportionnal representation League* et de son dévoué secrétaire général sir Humphrey Dawis eussent remué les couches profondes en Angleterre. L'Anglo-Saxon sera toujours détourné du sentiment de la proportionnalité. S'il est disposé à admettre, avec Stuart Mill, que la minorité doit être représentée homme pour homme, aussi exactement que la majorité, son pragmatisme l'empêchera toujours de tirer de ce principe les conséquences dernières, tant que l'espoir de devenir majorité à son tour ne sera pas enlevé, comme chez nous, à quelque parti mis hors la loi. L'absurdité arithmétique des élections triangulaires à la majorité relative ne semble pas heurter violemment l'opinion britannique. « Il faut un gouvernement au Roi, et il n'y a que deux portes de sortie aux Communes, celles des *noes* et celle des *ayes*. » John Bull s'en

tient à cette notion. L'Angleterre est provisoirement tripartite, mais il est clair que son instinct national tend irrésistiblement à rétablir le dualisme où se fonde le régime parlementaire.

Et c'est à cet endroit que se manifeste le mieux ce qu'il y a d'irréductible et d'incommunicable dans l'âme des peuples. Dans la conclusion de ses *Études sur Aristophane*, écrites en 1867, Émile Deschanel, amené à traiter la question des minorités, veut qu'on les respecte et qu'on leur fasse droit : « Les minorités, en effet, portent en elles la vérité future et sont les éléments épars et successifs de cette majorité finale, progressive et indéfiniment croissante qu'on appelle *démocratie et humanité.* » La phrase est somptueuse; la théorie qu'elle recèle est infiniment dangereuse. Il tombe sous le sens que l'illustre écrivain a exclusivement visé la minorité dont il faisait partie avec l'arrière-pensée d'y intégrer un jour toutes les autres. Quand on presse ce libéralisme, il en sort du césarisme à haute puissance. Jaurès, dont l'erpéïsme fit voir tant de sincérité et de désintéressement, n'était pas entré à beaucoup près dans la pensée belge. « Qu'est-ce que la représentation proportionnelle? l'avons-nous entendu dire un jour, sinon un produit d'origine française sorti de cet admirable laboratoire de pensées qui a été l'esprit de la France révolutionnaire. »

Il nous est difficile de souscrire à cette affirmation. Pour quiconque s'est approprié le contenu du beau livre de M. Henri Charriaut, l'un des hommes qui ont le mieux connu et compris la Belgique et pénétré jusqu'au fond de son âme complexe, l'Erpéïsme ne pouvait naître et croître qu'en Belgique; il y est le produit direct de la nature et de l'histoire. Le sol l'a porté spontanément. C'est une création originale en son genre.

On peut considérer que les chartes du Moyen âge ne sont pas abolies en Belgique, du moins dans leur esprit. Qu'est-ce que la Belgique? Des provinces qui en sont venues, sans enthousiasme, parce qu'il le fallait, à former un État. L'État n'a donc pas la cote d'amour chez nos voisins : la famille, la commune et la province l'ont tenu en respect et ne se sont pas laissé absorber par lui. En dépit de son adhésion aux formules de

Marx, un socialiste belge n'est pas jacobin ou étatiste à la façon de son camarade français. Il n'établit pas d'incompatibilité entre sa doctrine et la religion. Il n'est pas mangeur de curés et de moines. Gardons-nous, sous peine de verser dans le ridicule, de transformer la Belgique en Eldorado. Cette petite nation, elle aussi, a ses misères et ses défauts. Mais le libéralisme sincère de ses habitants lui met au front une vraie auréole et l'élève sensiblement au-dessus des grandes nations européennes. La surprise du Français, en déplacement dans les Flandres, tourne à la stupeur, quand il lui est donné de constater que les autorités communales, à quelque parti qu'elles appartiennent, protègent avec une égale impartialité et les éclatantes processions catholiques, toutes fleuries de bannières, et les tumultueux cortèges socialistes précédés du drapeau rouge. Le Français est né « légalitaire », le Belge est né tolérant. C'est pourquoi le second devait finir dans l'Erpéïsme et l'autre s'en détourner après l'avoir longtemps côtoyé. L'Érpéïsme, la *Proporz*, comme ils disent à Bruxelles, réalise cette fusion de la liberté et de la justice qui est tout l'idéal belge. On s'est ingénié, en France, à découvrir toutes sortes de moyens d'expliquer et de justifier l'Erpéïsme à titre de système électoral. Encore une fois, ç'a été une grave erreur que de prendre la question par ce bout. L'Érpéïsme belge, en somme, s'appuie sur le raisonnement suivant : « Puisque le malheur des temps modernes veut que nous soyons divisés et que nous le devenions toujours davantage sur des questions fondamentales, efforçons-nous du moins de nous rendre l'existence acceptable les uns aux autres. Ne nous tyrannisons pas les uns les autres. Comptons-nous et partageons-nous équitablement la représentation et au besoin le pouvoir, au prorata des suffrages que chaque parti aura réunis. N'excluons personne. Nous parviendrons de la sorte à atténuer les maux de la diversité. »

Les Belges n'ont jamais été très émus par la considération de l'inévitable affaiblissement que l'Erpéïsme apporte à l'action du gouvernement. Quelque chose de bien significatif à cet égard est le petit dialogue qui s'institua en 1899 à la chambre belge, pendant la discussion de la R. P. Woeste, en sa qualité de catholique autoritaire, combattait de toutes ses forces

le projet de loi : « Dans votre système comment gouvernez-vous? » criait-il à son adversaire, le député libéral Lorand. Mais celui-ci, loin de chanceler sous l'objection, répondait : « Qu'entendez-vous par gouverner? Si c'est user du pouvoir au gré d'un intérêt de parti, je désire qu'on nous gouverne le moins possible. » — « Mais c'est l'anarchisme? » proféra un interrupteur. « Si vous voulez! » conclut Lorand. Nous avons vu récemment avec quelle patience inaltérable, acceptant les inconvénients de l'Erpéïsme, ce peuple, qu'on ne saurait à aucun degré taxer de lymphatisme, a assisté, un mois durant, au laborieux enfantement de la combinaison ministérielle Poullet-Vandervelde.

L'esprit de proportionnalité est la vraie constitution de la nation belge. Tant qu'il ne s'altérera pas, la Belgique résistera aux forces internes de dissociation. Cet esprit va très loin. Il s'étend jusqu'à l'école primaire. Fils de l'Erpéïsme politique, l'Erpéïsme scolaire est le fait d'un peuple plus avancé que quiconque dans les voies de la haute civilisation. Le Belge a compris que les plus grandes souffrances et humiliations qui puissent venir aux chefs de famille de la minorité politique, sont d'ordre spirituel et tiennent dans l'obligation de subir l'école où l'adversaire règne en maître avec ses préjugés et ses passions. La colonne du Congrès à Bruxelles est soutenue à l'un des angles de son soubassement par la liberté de l'enseignement. Ce n'est point un vain symbole. C'est M. Destrée, un socialiste, qui a présidé à l'institution de la *Proportionnelle scolaire*, forme équitable de la liberté d'enseignement. Les fonds consacrés à l'enseignement sont répartis entre les écoles communales et les *écoles libres adoptées*, au prorata de la population scolaire. L'État belge a édicté l'instruction obligatoire. Là s'arrêtent son droit et sa mission qui se heurtent à l'obstacle souverain de l'Erpéïsme. Ces détails ne sont pas oiseux, car ils font voir que l'arithmétique dans l'Erpéïsme est la moindre des choses. D'Hondt, en effet, l'inventeur de la fameuse méthode à répartir les sièges législatifs, que les lecteurs de la *Revue de Paris* ont bien connue par les remarquables articles de M. Georges Lachapelle, n'était pas un mathématicien, mais un juriste.

***

Introduit en France, au début du siècle, l'Erpéïsme, après une courte période préparatoire, y faisait de rapides progrès, conquérait l'opinion politique et parlementaire, s'annexait presque tous les personnages consulaires, suscitait de nombreux dévouements. C'est du moins ce qu'on voit. En réalité, depuis qu'il a mis le pied sur le sol français, l'Erpéïsme n'a cessé de s'altérer et de se fausser. Son histoire est celle de ses dégradations. Les Français qui ont voulu consciemment l'Erpéïsme avec toutes ses conséquences auraient tenu aisément, comme l'ancien centre-gauche, sur un canapé. Parce que jacobin, intolérant, centralisé à l'excès, notre pays est majoritaire. Notre centralisation est dominée par deux faits qui, en se développant, entraînent tout et s'opposent à tout vrai *self government* dans la commune et dans le département : l'instruction publique et le système successoral. Il en résulte un étrange quiproquo. Notre liberté, à nous, consiste essentiellement à élire des représentants qui ont tous droits sur nous. C'est, à y bien regarder, du Césarisme à peine démarqué, et qui, mis en contact avec l'Erpéïsme, ne peut se combiner avec lui. L'enchaînement des faits, de 1901 à 1919, le prouve surabondamment.

De 1902 à 1906, le système belge sert de thème à la propagande et de fondement au projet de loi dont la Chambre est saisie. Ce système n'admet guère de variantes et de modifications. C'est la concurrence des partis organisés ou ce n'est rien. L'électeur belge émet avant tout un vote de principe et de parti. Le panachage lui est rigoureusement interdit. Il dispose tout juste d'un vote de préférence pour le cas où il refuserait son approbation au classement des candidats, tel que le parti, ou l'Association, l'a déterminé en vue de l'élection. C'est à prendre ou à laisser. On ne voit pas la fissure par où une transaction se pourrait glisser. La première commission du suffrage universel à la Chambre de 1902, dont le rapporteur fut M. Charles Benoist, entra pleinement dans cette opinion. Elle ne porta pas d'atteinte grave à la belle simplicité du système belge. Il est probable que la Cham-

bre n'eût pas imité cette sagesse, mais elle ne trouva pas le temps de mettre la question à l'ordre du jour.

La législature de 1906-10, dominée par la puissante personnalité de M. Clemenceau et qui vit la rapide ascension politique de M. Aristide Briand, retentit d'un véritable tumulte proportionnaliste. M. Clemenceau n'était pas d'humeur à s'en émouvoir. « Je ne sais pas, je ne connais pas! » Telle était la réponse du vieil homme d'État à qui venait l'entretenir de la R. P. que son tempérament entier l'inclinait peu à chérir. Une grande espérance traverse les milieux politiques. Un groupe parlementaire de la réforme électorale se fonde sous la présidence de M. Charles Benoist qui s'en fait l'infatigable animateur. Il tient sa première réunion, le 3 mars 1907 à la salle des Sociétés savantes. Denys Cochin, Aynard, Jules Roche, Étienne Flandin, Paul Deschanel, Sembat, Pressensé, Jaurès, MM. Jacques Piou, Lasies, Ferdinand Buisson, Messimy, Millerand, Steeg lui prêtent leur concours. Plus de quatre-vingts réunions publiques sont organisées en province. Depuis les temps héroïques, jamais pareille croisade n'a remué les couches profondes qui s'émeuvent et s'agitent. Aux élections municipales de 1908 il n'est guère de grande ville où l'on ne convie les comités et les électeurs à tenter l'expérience volontaire de la R. P. A Reims, des initiateurs plus hardis obtiennent la complicité du corps électoral pour la constitution d'une municipalité proportionnelle en passant outre au refus de la liste radicale sortante. Contrairement à l'attente générale le Conseil d'État leur donne raison et Reims étonne le monde par le spectacle d'un conseil tripartite qui fonctionne à l'entière satisfaction de tous. Le projet de 1902 est repris. Il est rapporté successivement, par Étienne Flandin et par M. Alexandre Varenne. Mais déjà, sans qu'on y prenne garde, il diffère notablement de la *Proporz* belge. Il admet le panachage, non moins que le vote cumulatif venu d'Amérique. La R. P. française n'a déjà plus qu'un air de famille avec l'autre. Il n'importe. L'avènement de M. Aristide Briand, le 25 juillet 1909, est un gage de succès pour la R. P. Il ne se mettra pas, lui, en travers de la réforme. Et voici que, le 10 octobre suivant, il prononce la fameux discours de Périgueux, le discours de « l'apaisement » et des « mares sta-

gnantes ». Le séduisant orateur appelle à lui toute la jeunesse avec ses exaltations généreuses. Après cela, la réserve renfrognée des sénateurs, l'hostilité de M. Clemenceau et de Pelletan qui bougonnent dans leur coin, les attaques passionnées et têtues de M. J.-L. Breton, apparaissent négligeables. A la rentrée d'octobre s'ouvre le grand débat proportionnaliste qui restera l'une des plus grandes fêtes oratoires de la troisième république. Dansette, Paul Deschanel, M. Jacques Piou, Joseph Reinach, M. Alexandre Varenne, Frédéric Hughes, Abel Ferry, M. Charles Benoist, Marcel Sembat, Jaurès, M. Messimy y prirent part. Jaurès, qui parla deux séances durant, s'y surpassa lui-même. Au scrutin la R. P. l'emporta par 281 voix contre 235. Mais aussitôt M. Aristide Briand demanda et obtint l'ajournement de la réforme. « Nous n'avons ni le moyen ni le temps de la faire! » déclara le président du Conseil.

Ce fut une déception. On se la serait épargnée si l'on avait pris la peine de relire le discours de Périgueux. Ni dans ce morceau oratoire, ni dans ceux qui l'ont suivi, rien n'autorise à prendre M. Aristide Briand pour un erpéïste de stricte observance. Nous le verrons, dans les premiers jours de la présidence de M. Poincaré, se faire renverser par le Sénat sur la réforme électorale. Nous croyons que les charmes de la R. P. n'ont pas été la cause de cet acte héroïque. M. Aristide Briand est toute relativité et toute finesse. Selon sa propre expression il « noie le poisson ». On ne compte plus aujourd'hui les poissons qu'il a noyés. Le premier, il a compris que la sagesse était moins de s'opposer de front au mouvement proportionnaliste rendu profond et violent par la coopération des socialistes que de le dériver vers une réforme électorale quelconque.

Les élections législatives de 1910 furent interprétées comme une manifestation erpéïste trop significative pour qu'on la pût nier. Et le *Temps* produisit à cet égard des statistiques qui furent jugées concluantes. Hélas! c'est le sabotage de la R. P. — pour reprendre l'expression de M. Georges Lachapelle — qui commençait. Dès le 30 juin, M. Aristide Briand, qui avait présidé aux élections, déposait un projet de scrutin de liste avec *représentation proportionnelle des*

minorités. Formule captieuse, s'il en fut. Solution intermédiaire, disait l'exposé des motifs. La méthode d'Hondt avait repassé la frontière belge. Il n'en subsistait pas même l'ombre. On nous apportait un système et un barbarisme inédits : le scrutin *quotientaire*. Le quotient électoral était obtenu par la division du nombre des inscrits par celui des sièges à pourvoir. C'eût été grand miracle que la proportionnalité retrouvât son compte dans cette combinaison.

Une fois le gâchis doctrinal amorcé, il mit à se répandre une rapidité étonnante. Cette législature de 1910-14 fut d'ailleurs l'une des plus confuses et des plus instables. Il y eut d'abord l'imprudence commise par des zélateurs erpéïstes mieux intentionnés que clairvoyants et créant un *Comité républicain* de la R. P. Cet adjectif, trop sujet à la glose, ôtait à la propagande son caractère de neutralité et d'impartialité, malgré qu'on en pût avoir. On vit surgir, bientôt après, une *Ligue d'union républicaine pour la réforme électorale*, et une *Ligue radicale et radicale-socialiste pour la R. P.*, qui ne contribuèrent pas peu à augmenter le trouble des esprits. Bien qu'elle fût présidée par M. Ch. Benoist, la Commission du suffrage universel se livrait aux plus déconcertantes fantaisies. Le rapporteur, M. Groussier, dut reprendre jusqu'à sept fois son travail. Après bien des vicissitudes où l'on se perd, un nouveau texte vit le jour. Le système de l'*apparentement* dû à M. Paul Painlevé en constituait le plus bel ornement. Les listes *apparentées*, après une première répartition des sièges, étaient appelées, au détriment des autres minorités, à bénéficier des sièges non attribués. Le 10 juillet 1912, l'ensemble du projet était voté par 339 voix contre 217. La réforme électorale l'emportait à la Chambre. La représentation proportionnelle non pas. Petit à petit ses adversaires secrets avaient fait pénétrer dans le principe le coin de la *prime à la majorité* et le principe éclatait. C'était l'œuvre d'un tiers parti, qui, dirigé par MM. Lafferre, Bouffandeau, Dessoye, s'était présenté en modérateur entre les erpéïstes et les majoritaires. M. Paul Boncour, qui en était, a nettement indiqué dans la préface d'une brochure de circonstance, qu'il ne s'agissait plus « de proportionnelle, mais d'un scrutin de liste avec représentation de minorités ».

Ainsi donc, dès 1912, contrairement au préjugé courant, la tentative d'importer l'Erpéïsme belge en France avait complètement échoué. Ce n'est qu'en vertu d'un abus de mots, trop commun dans notre vie publique, qu'on a continué à parler de la Représentation proportionnelle comme d'une chose encore en suspens. La question n'a plus été, dans l'immédiate avant-guerre durant laquelle M. Poincaré occupe le premier plan, que de faire accepter par le Sénat le scrutin de liste à un seul tour de scrutin, avec représentation réduite des minorités. La résistance de la Haute assemblée ne devait fléchir qu'après la guerre et M. Aristide Briand s'y vint briser le 10 mars 1913, au début du consulat de M. Poincaré. Le président du Conseil, posant au Luxembourg la question de Cabinet sur la réforme électorale, fut battu par 161 voix contre 128 et démissionna le jour même. En bonne thèse républicaine, le Sénat ne se devrait pas immiscer dans le recrutement de l'autre assemblée, mais toute chambre haute sait que l'innovation appelle l'innovation. Satisfait de sa propre loi électorale, notre Sénat vit dans la crainte qu'un changement trop profond dans la formation de la Chambre des députés n'ait de graves répercussions sur le fonctionnement du suffrage restreint. Tout Sénat est conservateur. L'Erpéïsme n'eût jamais forcé que de haute lutte l'entrée du Luxembourg.

Le recul de l'Erpéïsme s'accentuait encore aux élections de 1914. Après la chute de l'éphémère cabinet Ribot, une majorité antiproportionnelle apparaissait nettement dans la nouvelle Chambre et M. Breton, le chef des majoritaires, remplaçait M. Ch. Benoist à la présidence de la commission du suffrage universel. Juste un mois avant la déclaration de guerre, la Chambre décidait, à la majorité de 293 voix contre 254, d'entreprendre la réforme électorale, « par l'union des majorités républicaines des deux Chambres. » Bientôt après, M. Dessoye était nommé rapporteur en remplacement de M. Groussier, démissionnaire. Il est superflu d'insister sur le sens très clair de la formule qui venait de prévaloir. On ne pouvait mieux montrer que, dans l'opinion régnante, la réforme électorale n'avait pas été conçue comme dérivant, ainsi que l'Erpéïsme, d'un principe désintéressé, antérieur et supérieur aux partis. Confiée aux soins de M. Dessoye, la formule fut

par lui, tout le temps que dura la guerre, amendée, perfectionnée, couvée avec zèle et minutie. Elle se cristallisa dans la loi du 13 juillet 1919, qui, nonobstant l'opposition de M. Clemenceau, alors dans sa toute-puissance, se fit accepter par les deux Chambres si rapidement qu'on y prit à peine garde. Système hybride et métissé, qui relève de la tératologie politique et qui, sous couleur de remplacer l'antique ballottage par une application de proportionnelle, s'oppose diamétralement, avec ses primes à la majorité absolue et à la plus forte moyenne, à l'esprit de proportionnalité. Il pousse de tout son pouvoir aux coalitions et aux cartels pour la conquête des primes et c'est lui faire bonne justice que l'inculper d'avoir, à un moment critique de notre histoire, aggravé encore le mauvais fonctionnement de notre régime parlementaire.

***

Si l'Erpéïsme devait se réduire à n'être qu'un système électoral, il ne mériterait pas les enthousiasmes et les dévouements qu'il a suscités. Dans l'Erpéïsme, et c'est ce que nous avons voulu mettre en lumière en ces souvenirs synthétiques, il faut voir avant tout un état d'esprit favorable à la paix religieuse et à la paix sociale et destiné à transformer petit à petit les institutions représentatives, municipales et scolaires. En 1919, de nombreuses villes, sensibles à l'impiété quasi sacrilège d'un renouveau de discordes, si près de l'armistice, appliquèrent spontanément l'Erpéïsme à la formation des municipalités. Le mouvement ne fut pas encouragé de Paris et aujourd'hui la loi majoritaire règne de nouveau et sans partage. Il semble que la France n'ait rien appris, ni rien oublié. Bien mieux, c'est avec une sorte de rage mauvaise que les derniers vestiges ont été abolis de cette union sacrée qui n'était après tout que de l'Erpéïsme très poussé.

C'est une lutte à reprendre, un effort à recommencer, mais nous ne voyons pas que personne songe à reprendre l'une et à recommencer l'autre. Les personnages consulaires qui, dans l'avant-guerre, s'étaient le plus compromis pour l'Erpéïsme l'ont presque tous renié. Le Césarisme coule à plein bords, grossi par ses affluents coutumiers, le jacobinisme, le

collectivisme et le communisme. Sous ce point de vue, notre situation morale est pire qu'en 1914.

Il y a bien de la mélancolie dans cette constatation. L'Erpéïsme, dans notre histoire politique, constituera — nous nous en persuadons du moins — un épisode honorable pour ceux qui y participèrent. Mais il nous faut bien admettre qu'en cherchant à greffer, en France, une institution belge, la Proportionnelle, sur une institution anglaise, le Parlementarisme, nous avons tous gaspillé des forces dignes d'un meilleur emploi.

Nous avons poursuivi un mirage. Nous ne l'avons jamais si bien compris qu'en lisant, à cette place même, les travaux de M. de Fels sur la question politique en France. C'est alors que nous est apparue pour la première fois la raison subtile et profonde de l'échec erpéïste. Nous voulions insuffler l'esprit proportionnaliste aux partis français. Or, cela supposait qu'ils différassent de principes et de méthodes. M. de Fels a impitoyablement banni cette hypothèse. *Exceptis excipiendis*, il n'y a qu'un parti en France; le parti de l'État, subdivisé en factions, d'autant plus irréconciliables qu'elles visent à la même fin, la possession exclusive dudit État. On ne peut parler, avec chances de succès, de politique proportionnelle, qu'à des partis vraiment hétérogènes.

J. DESSAINT

LA REPRISE
DES ARTS KHMÈRS

En juin 1917, M. Sarraut, Gouverneur général de l'Indochine, et M. Baudoin, Résident supérieur au Cambodge, me firent l'honneur de me confier le sort des arts du Cambodge. Ils estimaient que ce pays d'un million et demi d'habitants, d'une superficie égale au cinquième de la France et duquel le passé artistique était attesté par les monuments d'Angkor et plus de six cents autres édifices, ne pouvait pas avoir perdu tout souvenir de tant de richesses. Il appartenait à notre civilisation et à notre administration françaises de recueillir ce qui en restait.

La tâche consistait donc d'abord à faire l'inventaire de cet héritage, à en fixer l'aspect exact; ensuite, à en assurer l'exploitation, à supposer que la chose fût possible. Avec générosité et libéralisme, MM. Sarraut et Baudoin acceptaient d'avance les lourdes charges budgétaires qu'une telle entreprise impliquait.

A ce moment et dans cet ordre d'idées, quelques mesures administratives avaient été prises. Elles s'étaient révélées à la pratique les unes sans avenir, les autres sans effet.

a) Un musée d'antiquités khmères, créé depuis le 17 août 1905 par le Protectorat, géré d'Hanoï par l'École française d'Extrême-Orient et considéré comme un « dépôt », demeurait sans s'enrichir. Il ne le pouvait d'ailleurs point en raison des locaux trop étroits qui l'abritaient et du lieu où on l'avait

bâti. On y trouvait surtout des pièces archéologiques, antérieures au XIIIe siècle. Aucun art local n'y était représenté depuis cette époque[1].

b) Le 1er janvier 1907, une ordonnance royale avait fondé une « Manufacture royale » à laquelle, le 18 avril 1912, on adjoignit une « École royale des Arts décoratifs ». Ici et là, pas de programme résultant d'une connaissance approfondie de l'état du Cambodge artistique. C'est ainsi que cette École qui, en 1917, fonctionnait depuis plus de cinq ans, ne comptait que dix élèves dont l'aîné avait seize ans. Quant à la « Manufacture » ses chiffres d'affaires décroissaient depuis sa réorganisation, cependant que le mouvement touristique au Cambodge augmentait du simple au quintuple[2].

c) Comme ces mesures n'aboutissaient qu'à des résultats inquiétants, des arrêtés du Résident supérieur du 19 juillet 1911 et du 7 juillet 1913, puis, le 16 avril 1915, du Gouverneur général, créèrent une section artistique à l'École professionnelle de Phnom Penh et l'autorisèrent à vendre des œuvres d'art. Aucun mouvement économique sensible et aucun fait artistique ne furent enregistrés. Et, lorsqu'en 1917 cette section fut supprimée, je m'aperçus que la plupart des élèves qu'elle vouait à la pratique des arts hkmèrs étaient annamites.

En résumé et quoiqu'il m'en coûte de le noter, car j'aurais peine qu'on supposât que je dénigre ce qui fut fait avant 1917 au bénéfice du Cambodge artistique, nous nous trouvâmes, en présence d'un musée immobilisé depuis douze ans, strictement archéologique, d'une organisation indigène sans action et d'une section artistique mêlée à l'enseignement professionnel, c'est-à-dire sans direction spécialisée. Il ne s'agit pas ici de discuter le grand mérite de ces tentatives, ni le dévoûment de leurs auteurs, et toute expérience porte un enseignement.

1. L'organisation et la destinée de ce Musée ont été exposées par Nécoli dans *Arts et Archéologie khmers*, tome I, fasc. 2.

2. Voici des chiffres :

En 1912 :	3 165 piastres	(taux 2 fr. 50),	soit 7 912 fr. 50.
En 1913 :	1 571	— (—),	soit 3 927 fr. 50.
En 1914 :	1 296	— (—),	soit 3 240 fr.
En 1915 :	658	— (3 fr.),	soit 1 974 fr.

Dans ces statistiques et celles qui vont suivre, le taux moyen de la piastre en franc est indiqué, chaque année, entre parenthèses.

Manufacture, École et Musée furent successivement supprimés. Et du moins, si le vide fut ainsi fait, il prouvait que l'Administration en acceptait toutes les responsabilités, entendant ne pas s'immobiliser dans la routine et aller de l'avant sur des voies nouvelles.

***

Ce fut un passionnant problème que de chercher ces voies et de faire en premier lieu le diagnostic du Cambodge artistique. Je m'y suis appliqué :

1° par l'étude du passé artistique et historique;

2° par celle du tempérament de l'individu, de ses aptitudes et de ses aspirations;

3° par l'inventaire des arts encore en pratique et l'estimation de leurs moyens d'existence.

Cette triple enquête, que me facilitèrent mes travaux antérieurs, donna, au plus près possible, la psychologie de l'artisan khmèr dans le temps et l'espace, la nature de son œuvre. Elle montra l'ancienneté des arts indigènes, la façon dont ils se perpétuèrent, le degré de leur résistance à la durée, aux événements historiques et aux métissages, leur évolution et les causes de cette évolution. Ce fut d'après ces connaissances que tout le service des Arts cambodgiens s'organisa, ainsi qu'on va le contrôler. Et quelles qu'eussent été les mesures prises dans la suite, je n'ai pas perdu de vue que le premier élève et observateur du service devait être son propre organisateur et que ce ne serait qu'à la longue et par la pratique que des programmes définitifs pourraient être arrêtés, et élaborées des mesures vraiment opportunes. En d'autres mots, l'affaire fut basée, à l'origine, sur l'unique et formel programme artistique de n'en avoir pas, *à priori*.

Après six mois d'études et de préparation, l'École des Arts cambodgiens fut ouverte à Phnom Penh le 1er janvier 1918. Dès ce moment, son attitude fut donc de ne rien imposer et surtout d'éviter que, de tous les programmes des écoles d'art du reste de l'Indochine et de la métropole — et Dieu sait s'il en existe, de ces programmes! — aucun ne fût appliqué au Cambodge. Certains critiques criaient au paradoxe et

d'autres au cubisme. Il s'agissait pourtant, avant d'enseigner des arts, de les apprendre et, avant de les apprendre, de les reconnaître. Tant de simplicité ne rallia pas d'abord tous les suffrages. Le vieux dogme est toujours debout dans plus d'un milieu officiel, qu'il n'existe qu'une seule façon d'enseigner l'art : la nôtre — même s'il s'agit d'arts asiatiques qu'on ignore et qui ont derrière eux vingt siècles de vie propre, d'évolution logique et d'immense fortune.

A ce moment, mon libéralisme me fit connaître quelques heures de doute. Mais enfin, allant me retremper régulièrement à Angkor et parmi les autres monuments du pays construits du VIIe au XIIIe siècle, et étudiant leurs merveilleuses sculptures et leur architecture imposante, je voyais bien que leurs auteurs n'avaient pas suivi de cours occidentaux d'anatomie ni de perspective. Examinant les charmantes soieries que tissent et teignent encore quelques femmes cambodgiennes, je m'assurais une fois de plus que celles-ci ignoraient les vertus du modèle vivant et que, pour composer leurs chatoyants décors, elles ne dessinaient point des fleurs d'après nature, en dix leçons. Les doutes que soulevaient en moi les docteurs s'évanouissaient. Et nos buts étant, entre autres, d'inviter simplement les Cambodgiens d'aujourd'hui à refaire d'aussi bonnes sculptures que celles d'Angkor et d'encourager de trop rares tisseuses à intensifier leur production, ces buts demeuraient honorables en dépit de toute pédagogie. Ils étaient enfin de ceux qu'on m'avait assignés. Ce sont des médecins suspects qui prétendent guérir tout de go un malade à l'aide de remèdes administrés à d'autres, que dis-je? avant même d'avoir ce malade sous les yeux, et de déterminer son mal.

Quel était donc le mal du Cambodge artistique en 1917?

Je vais le résumer rapidement, tel que l'avaient montré mes enquêtes, tel qu'il apparut mieux depuis, et l'on verra que ses arts n'agonisaient pas par manque de méthodes et de moyens, mais, ce qui est bien plus grave, parce qu'ils n'avaient plus de raisons d'être et plus de clientèle.

Par un malheureux destin, les traditions artistiques khmères sont appelées à disparaître d'autant plus vite qu'après une décadence de six ou huit siècles, elles sont soumises, depuis

une soixantaine d'années, à l'influence directe de l'Occident. La petitesse du pays, le tempérament doux, passif, tranquille de ses habitants leur retirent tous moyens de réaction et même de défense. A côté de l'Européen survenu, le plus haut mandarin n'est plus un grand personnage aux yeux de la masse. Notre supériorité, dont il ne saisit que les côtés vains et extérieurs, il tâche de l'acquérir pour rétablir sous de nouveaux vêtements son prestige perdu. L'aristocratie khmère (et j'entends par ce terme toute la classe dirigeante), seule à fréquenter l'Européen, ne tarda pas à être plus qu'en avance sur le peuple : elle l'abandonna. L'abîme qui séparait notre civilisation du peuple cambodgien n'en existe pas moins; il n'a été qu'insensiblement déplacé. Sur un million et demi d'habitants, dix mille, si l'on veut, ont passé sur notre bord. Donc, d'un côté, une masse populaire à peu près invariable, — de l'autre, l'élément riche, dirigeant, moteur, en pleine européanisation.

Aussitôt, et du point de vue qui nous occupe, le désastre commença, car le mauvais goût occidental pénétra peu à peu dans la maison du mandarin. Les catalogues, les articles de ménage camelote, les objets de basse esthétique, les salles à manger Henri II, les cravates voyantes, les lampes mécaniques, nos dessus de cheminée en métal estampé, tout notre clinquant, tout notre bric-à-brac, prirent la route du Cambodge et la place d'honneur aussi bien chez le chef de province que dans le Palais royal. Tous ces acheteurs puérils, notables, agriculteurs aisés, princes de tout rang, bientôt pourvus, cessèrent de s'adresser aux artisans locaux. Or, comme autrefois dans notre France féodale, et, plus tard, sous la Renaissance, tout mandarin khmèr de quelque qualité avait à sa solde des ébénistes et des orfèvres, des troupes de musiciens et de danseuses, des sculpteurs et des enlumineurs. Cinquante années ont suffi au Cambodge pour que cette main-d'œuvre désormais sans travail fût dispersée. J'ai connu en 1909, moment où il est mort, le dernier haut mandarin qui possédât encore quelques actrices. Et, en 1917, seul le roi entretenait des ateliers, lesquels étaient d'ailleurs dans un état navrant d'anarchie et de décomposition.

Dans le même laps de temps, le mal se répandit parmi les

pagodes, car chaque monastère avait aussi ses artistes. Mais, les monastères se mettant à construire en ciment armé, matière que, seule, la main-d'œuvre chinoise sait pratiquer, à acheter des fleurs en papier sous globe aux mercantis occidentaux, à faire venir de nos bazars des lustres en verroterie pour honorer la statue du Bouddha — les artistes populaires ou ceux qui le devenaient au cours de leur stage religieux et à qui appartenaient la construction et le décor du temple, n'ayant plus de pratique, se raréfièrent, retournèrent à la culture et pratiquèrent de moins en moins leurs industries.

Que le lecteur sache bien que je ne fais pas ici de littérature. Sans doute, il est surprenant de voir en un demi-siècle cent petites cours et plus de neuf cents pagodes perdre leurs artisans : c'est un fait. Il est aussi surprenant de trouver aujourd'hui dans ces petites cours et ces pagodes des guéridons Louis-Philippe et des ex-votos fournis par la rue du Temple et des bazars occidentaux. Toute l'imagerie religieuse vient de Munich. Les marmites des bonzes et leurs cuillers à riz, les petites effigies du Bouddha sont, la plupart, de fonte allemande. Percales et étoffes à fleurettes importées d'Angleterre se substituent aux étoffes locales : voilà encore des faits. Et ceux-ci aggravent le précédent, car aux conséquences de l'abandon des arts indigènes s'ajoute l'enseignement désastreux de toute une lamentable pacotille. Le Cambodge artistique se trouve ainsi frappé à la tête (dans sa classe dirigeante) et au cœur (dans son clergé), puisque clergé et aristocratie, qui forment, pour ainsi dire, troupe de choc au cours de ce pacifique mais terrible combat entre le vieux pays khmèr et l'Occident, passent sans résister du côté de l'ennemi. Ils perdent de plus en plus toute notion et même tout souvenir de leurs arts nationaux, et quels moyens auraient-ils de retourner en arrière, désormais, à supposer qu'ils le veuillent? Plusieurs générations soumises à cette désagrégation ont rendu le mal irréparable. L'automobile est arrivée par là-dessus, favorisée par un réseau routier de plus en plus serré. Il n'est pas à l'heure actuelle un prince, un jeune Khmèr fortuné qui, au lieu d'acheter une auto, prendrait un orfèvre, un sculpteur et un joueur de guitare à sa solde.

Le peuple restait donc, avons-nous dit, sur l'autre bord

et abandonné à lui-même. Dans ce peuple foncièrement artiste et contemplatif, beaucoup de femmes savaient tisser et teindre les chatoyantes soieries nécessaires à chaque maisonnée. Le cultivateur construisait lui-même sa case légère et ornait sa charrette. Les bonnes traditions se perpétuaient aussi parce que tout Cambodgien mâle faisait un stage religieux à la bonzerie en sortant de l'adolescence. Durant cette retraite, il s'initiait aux arts soit par contact, soit en les pratiquant lui-même. Aussi, dans les campagnes, voyait-on toujours les outils usuels décorés, laqués, agrémentés de motifs traditionnels. Après la dispersion des artisans de l'aristocratie et lorsque les monastères n'utilisèrent plus les leurs, ni ceux-ci, ni ceux-là ne furent remplacés dans ce peuple qui se suffisait en partie à lui-même, et ceux qui y retournèrent, disparurent avec l'âge sans laisser de disciples. Parmi eux, les orfèvres seuls conservèrent quelque prospérité. Quant aux architectes, ciseleurs d'ivoire, sculpteurs, fondeurs, laqueurs, leur nombre devint rapidement insignifiant et nulle leur influence. Enfin la cherté de la vie et avec elle le poids des impôts (plus que quadruplé depuis quarante ans) retirèrent au Cambodgien rural les facultés et les velléités d'achats qu'il pouvait avoir encore.

La grande misère des arts khmèrs s'accentua au point qu'en 1917, je ne trouvai dans tout le Cambodge qu'un seul individu sachant damasquiner, et encore avait-il abandonné cet art depuis quelques années. Deux ou trois orfèvres de la capitale gardaient le souvenir de l'émail sur métaux. La niellure était oubliée depuis plus de trente ans. Je pus recueillir une vieille femme de soixante-huit ans, à moitié folle, qui savait cependant encore exécuter d'anciennes teintures. En 1905, était mort un doreur du Palais qui avait emporté avec lui l'art de faire des coiffures de théâtre. C'est un vieillard, âgé de soixante-cinq ans, qui professe à l'École des Arts cambodgiens le modelage sur résine de ces légers édifices qui parent le front des danseuses, et ce vieillard fut le seul que nous pûmes embaucher. Trois fondeurs seulement pratiquaient leur art à Phnom Penh, ville de trente-cinq mille Cambodgiens. Ces chiffres sont incroyables, et je ne veux point dire encore tout ce qui était mort et tout ce qui meurt en ce moment : la danse notam-

ment. Le tableau d'une telle décadence semble exagéré. La vérifier est chose aisée. Telle était la situation des arts cambodgiens que signalait au gouvernement mon rapport d'organisation générale du 27 juillet 1917, rapport qui se terminait ainsi :

Chaque jour, nous assistons à une disparition nouvelle : hier, c'était la dorure sur résine, le tissage des sampots ; aujourd'hui, c'est la fonderie, demain ce sera la danse. L'état est grave, plus grave que je saurais dire, bien plus grave qu'on serait tenté de le croire, si l'on ne prend pas des dispositions énergiques pour conjurer le néant où s'enfoncent les arts cambodgiens. Je certifie que ce n'est pas une question d'années, mais de mois.

En résumé, si la masse populaire garde encore ses arts, elle est impuissante à les pratiquer. Elle conserve beaucoup de ses traditions, mais ne peut plus les appliquer. Ce peuple n'est plus nourri que de souvenirs transmis oralement. Abandonné par ses dirigeants indigènes et ses pagodes, il attend, à bout de souffle, impuissant, inerte, « refroidi », que le grand pouvoir dissolvant de l'Occident le pénètre à son tour et disperse irrémédiablement jusqu'aux fragiles trésors qu'une mémoire étonnante conserve pourtant de l'épopée angkoréenne.

***

Parmi les mesures à prendre, et par ordre d'urgence, s'imposaient donc la création de l'École à laquelle j'ai fait allusion plus haut, sorte de « conservatoire » destiné à fixer la pratique des arts dans l'état où ils se trouvaient, de manière à les étudier sur le vif et à les soigner en toute connaissance de cause ; en même temps, la fondation d'un véritable musée extrêmement actif qui, au rebours de celui qui existait déjà, devait s'intéresser autant aux arts modernes et contemporains qu'aux arts anciens, revêtir un caractère national, rattraper le temps perdu et s'imposer aussi bien à la masse indigène qu'aux étrangers. Le lecteur aura compris, au cours de ce qui précède, que l'éducation complète de l'étranger était à faire, tout de même que la rééducation du peuple khmèr. Pour la commodité de mon exposé, et bien qu'elles aient été organisées de front, nous suivrons successivement

le développement de ces deux premières institutions depuis le jour de leur fondation jusqu'au 31 décembre 1924.

De spacieux bâtiments furent mis à l'étude, puis construits (1919-1920), formant un groupe où tout devait être centralisé par économie et pour obtenir de la tenue et de l'ampleur. Mais le véritable avantage fut la mitoyenneté de l'École et du Musée qui mettait les exemples du passé à la portée des élèves et facilitait l'examen des visiteurs. Afin que le tout baignât dans une atmosphère appropriée et un cadre convenable, aidé par deux architectes cambodgiens, j'établissais l'avant-projet des monuments et y réunissais les combinaisons architecturales locales les plus pures. Le lieu d'implantation fut arrêté près du Palais royal, au delà d'une place, au centre de la ville et sur le passage de tous les voyageurs. Le Musée, en façade, long d'abord de 70 mètres fut porté à 106 mètres en 1923, car il était rempli deux ans après son ouverture. L'école, en trois corps de bâtiments, entoure postérieurement une cour agrémentée de plantes. Et, tout autour, un parc entièrement aménagé enchâsse dans sa verdure exotique cet ensemble d'architecture locale.

Tandis qu'on bâtissait, l'École en cours d'organisation s'installa dans les locaux du Palais royal. Quatre-vingts élèves avaient été prévus, mais cent cinq se présentèrent lors de l'ouverture. Ils furent acceptés, en prévision d'un engouement passager pouvant comporter du déchet. Ce déchet ne se produisit pas et il fallut porter les effectifs à 125 en 1920, à 150 en 1922, cette année-là par l'organisation d'une section de 25 pensionnaires venus des provinces, afin que la pratique des arts cambodgiens ne profitât pas à la seule capitale et que l'École étendît son influence sur tout le pays. Depuis 1923, l'effectif est fixé à 165 élèves. Bien mieux, depuis 1924 nous ouvrîmes, en province, deux ateliers annexes justifiés, le premier, à Kompong Chnang, par l'existence d'un centre de céramique, le second, à Pursat, par la proximité de carrières de marbres.

Nous tenions donc, dès le début, une partie du succès, puisque la population répondait à notre appel. Le tout était de garder ces jeunes gens de quinze à vingt ans, Cambodgiens d'humeur versatile, peu familiarisés avec la régularité sco-

laire et sans aucune notion de ce que peut être un effort soutenu. Aussi, nous leur donnâmes dès le début l'illusion de la liberté. Des ateliers furent formés, ayant à leur tête, pour patrons, les artisans royaux ou ceux du pays les plus habiles : ce choix, décidé par les Cambodgiens eux-mêmes. Il fut convenu, pour commencer, que ces artistes travailleraient sous les yeux des élèves en se faisant aider par eux. En outre, dans chaque atelier, des « ouvriers attachés » déjà praticiens, mais de second ordre, furent adjoints aux patrons. Ils encadraient les apprentis et se perfectionnaient eux-mêmes. Par cet appareil, nous saisissions à la fois plusieurs générations et avions sous les yeux des ignorants, des artisans médiocres à demi formés et des maîtres. Les ateliers furent répartis comme suit :

A) Dessin, enluminure et architecture; B) Sculpture sur toutes matières; C) Ebénisterie et dorure; D) Fonderie et modelage de la cire; E) Orfèvrerie; F) Tissage, ce dernier comprenant 25 jeunes filles. Les effectifs des autres ateliers furent calculés provisoirement selon le degré de dégénérescence des arts repris. Notre champ opératoire ainsi préparé, l'École se mit à fonctionner.

Durant plusieurs mois, et deux fois par semaine, je réunissais les chefs d'ateliers et les artisans attachés, et leur répétais le même refrain : pratiquer leur art en toute liberté comme s'ils étaient chez eux, dans leur case, tel qu'ils l'avaient appris eux-mêmes, tel qu'on l'enseignait au Cambodge avant l'arrivée des Français (1863); n'utiliser que des produits et un outillage traditionnels ou locaux; n'appliquer que les recettes connues de leurs ancêtres et se préoccuper de les rechercher par tous les moyens. A l'appui de ces prescriptions, je stimulais l'orgueil de chacun et l'orgueil national, affirmais notre conviction que ces artistes ne pouvaient ni ne devaient être inférieurs à leurs pères, que nous en avions assez d'entendre dire partout que les Khmèrs d'aujourd'hui étaient des dégénérés, etc. On voyait s'éveiller toutes les bonnes volontés, car le Cambodgien est d'un orgueil extrême. En peu de temps, chaque patron, dont le prestige était laissé intact et se trouvait même accru de cette confiance que lui faisait publiquement la direction française, acquit la certitude qu'il était bien le maître dans son atelier, et chaque élève, qu'il n'avait pas affaire à une direc-

tion française, mais à un homme de sa race. Peu à peu, nos ateliers, dans ces conditions logiques et favorables, devinrent des petites familles que les patrons eurent à cœur de bien conduire. Ils y firent venir leurs parents et la solidarité augmenta. On voyait tout ce personnel arriver à l'École en file indienne, patrons en tête sous leurs parapluies, et repartir de même. Un milieu exclusivement cambodgien était constitué où tous les travaux étaient exécutés comme ils pouvaient l'être jadis, soit dans les ateliers particuliers, soit dans l'ombre de ces banians et de ces beaux manguiers qui abritent les monastères.

Je ne pouvais faire mieux à l'époque. J'étais incapable d'enseigner la sculpture, l'orfèvrerie, et le tissage khmèrs, puisque je n'étais pas Khmèr. Je ne me souciais pas de me rendre ridicule en édictant des lois à tort et à travers, en appliquant des théories qui eussent fait douter de moi et d'eux-mêmes les seuls bons artisans qu'offrait encore le pays, embauchés avec tant de peine. Et je ne pense pas qu'il y avait d'autres moyens que cette mise en présence d'artistes formés et d'apprentis de bonne volonté, car enfin, depuis treize ou quatorze siècles que des arts se pratiquaient au Cambodge — comment s'étaient-ils transmis, si ce n'est par le simple contact que je provoquais? Si j'insiste sur ces débuts, c'est que le bon sens n'est pas toujours immédiatement accepté et, dès les premiers jours où l'École des Arts cambodgiens se mit à vivre, il fallut conjurer l'émotion de ceux qui acceptent mal que, dans une école française, des professeurs français n'enseignent pas « en français », qu'on n'y pratique pas le retour à la nature et le modèle vivant comme nous l'entendons en France, qu'il n'y ait pas une chaire et un tableau noir, que des heures de cours ne soient pas affichées au chambranle de la porte d'entrée et que ne soient pas mis en vigueur des horaires et des programmes rédigés pour des Annamites et, ce qui est le comble, d'après ceux des écoles d'art de France!

Je disais donc, et pour les raisons précédentes, que chaque atelier de l'École était affaire cambodgienne et que la direction française n'intervenait pas. Cela ne veut pas dire qu'elle se croisa les bras, surtout que, dès la deuxième année, M. André Silice, excellent artiste, érudit et homme de bon sens, que suivit

un an après M. Jean Stœckel, administrateur sagace, me furent adjoints. Nous observions les méthodes employées par les patrons, suivions jour par jour l'évolution des apprentis, classions les travaux, groupions les modèles, pointions mille détails et, penchés à tout moment sur notre bouillon de culture, nous en discutions les actions et les réactions. Ainsi, masqués par notre apparente discrétion et notre soi-disant abstention, nous cherchâmes notre voie dans le respect religieux des arts qui nous étaient confiés.

Citons un exemple concret de notre façon d'agir; dès que nous eûmes décidé que, quel que soit l'art qu'il choisissait, tout apprenti devait débuter dans l'atelier de dessin; voici le contrôle auquel il dut être soumis. L'élève reproduit les modèles traditionnels établis par le patron [1]. Chaque dessin, ainsi exécuté par l'élève (daté et noté par le chef d'atelier), va dans un casier correspondant à son numéro. Tous les trois mois ou chaque fois qu'il en est besoin, le dossier ainsi constitué est jugé par trois maîtres de l'école. Quantité et qualité du travail, progression ou stagnation de l'élève se dégagent ainsi. Et lorsque au bout de huit, dix mois, etc., le dossier témoigne que l'élève a parcouru tout le cycle de connaissances graphiques indispensables *au métier d'art qu'il choisit*, et qu'il montre un tempérament manifestement artiste, l'élève passe dans l'atelier désiré où le même système lui est de nouveau appliqué à l'aide des pièces qu'il exécute successivement. Qu'ici ou là, l'examen révèle que le sujet n'avance pas, perd son temps — il est renvoyé. Ni examen, ni concours (reconnus contraires au tempérament de l'individu) : une perpétuelle observation d'ensemble basée sur des témoignages concrets. La bienveillance suspecte d'un patron, dans ce pays où la faveur règne en maîtresse, est sans effet.

Ainsi, peu à peu, nous sûmes comment conduire notre personnel, choisir nos bons sujets, prévenir l'intrigue et la paresse. Après sept années de ce travail, trois promotions d'élèves libérés, tout le personnel enseignant resté indigène et produisant comme si nous n'existions pas, sont encore grou-

1. Pour plus de sécurité, une collection de ces modèles fut arrêtée, en collaboration avec plusieurs artistes indigènes réputés. Nous avons dans la suite réuni les principaux publiés et commentés dans *Arts et Archéologie khmèrs*, I, fasc. 4.

pés autour de nous. Aucune démission de patron n'a été demandée. Jamais une peine disciplinaire n'a été prononcée. Les patrons ne prennent pas les vacances auxquelles ils ont droit. Ainsi des huit dixièmes des apprentis. Que feraient-ils chez eux? Ne sont-ils pas chez eux, entre eux, à l'École des Arts, y pratiquant ce qui leur plaît, ce qu'ils ont librement décidé de pratiquer?

Je ne peux m'attarder sur maints détails de l'organisation en étroite correspondance avec le tempérament de la race, la discipline assurée par des élèves de première classe désignés pour une semaine, les fontaines d'eau courante dans les ateliers, les causeries au Musée, l'observance des fêtes locales et rituelles, les primes d'encouragement au travail, la présence d'une section d'aspirants où sont seulement recrutés les nouveaux élèves lorsqu'une vacance se produit, les fautes réprimées d'après un « barême » que chacun connaît, la visite médicale, la distribution gratuite des remèdes, etc. Cependant il est un point sur lequel je veux insister.

Contrairement à ce que l'on voit d'habitude, l'École ne travaille pas pour le public. Pourquoi frustrer, dira-t-on, l'apprenti déjà habile des petits bénéfices qu'il peut tirer de son travail? Sans doute. Mais pourquoi une puissante organisation comme celle-ci ferait-elle concurrence aux artisans libres, aux artisans que seront ces élèves libérés? En second lieu, nous avons observé que, lorsqu'un élève cambodgien sait qu'il vendra son travail, il ne le conduit plus de la même façon et que, dès qu'il a réussi à placer une boîte en cuivre repoussé, un panneau sculpté ou une enluminure, il estime avoir assez appris et quitte l'École aussitôt. Réussir un ouvrage et connaître son métier sont deux choses bien distinctes — d'ailleurs pas seulement au Cambodge. Donc, à l'École des Arts cambodgiens, on apprend son métier avant de l'exploiter et nos apprentis n'ont aucune hâte, ni aucun moyen, de nous quitter avant que nous le leur permettions. Pour cela, ils doivent réaliser un « chef-d'œuvre » qui résulte de tout un ensemble d'épreuves, est jugé par tous les patrons de l'école réunis et démontre qu'ils sont dignes d'être reconnus artisans d'art, et connaissent toutes les finesses de leur métier. C'est dire du même coup que la durée des études n'est pas limitée : l'apprenti sort dès qu'il

est prêt. Après la réussite de son chef-d'œuvre, l'École lui donne une trousse complète, des outils nécessaires à la pratique de son art pour que, le lendemain de sa libération, il puisse se mettre au travail. Nous saurons bientôt ce qu'il devient à partir de ce moment.

De 1918 à 1923, l'École se développa donc normalement et nous procédâmes ainsi, et par ordre d'urgence, à la reprise de diverses techniques tombées en désuétude. En 1923, nous ajoutâmes à nos ateliers du début un atelier de laquage pour lequel nous fîmes venir, du seul endroit du Cambodge où se pratiquait encore cet art, un bonze ayant quitté le froc. Appelé aux autres soins que m'imposait l'ensemble du service, je laissais en 1922 la direction de l'École à M. Silice, secondé par M. Stoeckel. Ils surent assurer et consolider sa prospérité avec une conscience qui dépasse tout éloge. C'est ainsi que M. Silice remit en pratique au cours de 1924 l'émaillage sur métaux. La niellure et la damasquinure, en ce moment même à l'étude, suivront.

L'artisan cambodgien est un être méfiant, ancré dans ses habitudes, désabusé et vaniteux. Lent et dur à mettre en route, il veut des résultats immédiats, que son effort de courte haleine porte aussitôt un fruit, si petit soit-il. Sans haute aspiration, la vue courte, il ne croit pas aux promesses. Une entreprise manquée est une entreprise morte, qui n'est pas viable et qu'il ne recommence pas. Être de bon sens, positif, il ne comprend ou ne veut comprendre ce qu'on attend de lui qu'après avoir vu des exemples, enregistré un précédent. Il n'a pas plus la notion du temps perdu que du temps gagné. Il n'a de patience et ne montre de l'esprit de suite que si aucun incident ne surgit sous ses pas. Ces facteurs psychologiques, si l'on veut bien y songer, transparaissent sous les mesures qu'on vient de lire et celles qu'il me reste à résumer. En somme, notre but très précis devait être surtout simple et borné, et ce que nous devions multiplier et toujours renouveler, c'étaient les moyens d'y parvenir.

***

Tandis qu'on bâtissait le Musée, je commençais à acquérir des objets anciens trouvés par des Cambodgiens en labourant.

J'avais au début pour rabatteurs le personnel de l'École ou bien, selon les circonstances, j'envoyais des émissaires et opérais moi-même au cours de tournées dans l'intérieur. L'opinion qui circulait alors était que le Cambodge ne possédait pas d'objets anciens en dehors des pierres de ses monuments, et chacun se demandait ce qu'on allait bien pouvoir mettre dans ce Musée en construction, vaste comme une cathédrale. Nous le faisions pourtant bâtir en prévoyant qu'il faudrait l'agrandir rapidement, ainsi qu'on dut s'y résoudre dès 1922. Le Musée précédent surgissait de l'oubli pour venir prouver la pénurie prétendue des vestiges mobiliers de l'ancien Cambodge. Aux sceptiques qui demandaient ce qu'on ferait de locaux si spacieux, je répondais qu'on y danserait, car, pour des raisons que je ne peux révéler ici, il fallait agir dans le mystère. En réalité, nous accumulions dans des caisses des objets de toutes sortes, antiques, modernes et contemporains; j'en inventoriais d'autres dans l'intérieur du pays, si bien que, le jour où les bâtiments furent ouverts au public, le fonds de l'ancien musée y avait été non seulement transporté, mais nous avions, en plus, trente-deux vitrines pleines. Il fut inauguré solennellement le 13 avril 1920 et prit le même jour tout naturellement le nom de « Musée Albert-Sarraut », en témoignage de reconnaissance pour celui qui en avait posé la première pierre et ordonné la construction. En liaison avec l'École française d'Extrême-Orient, dont le haut contrôle scientifique nous fut acquis, nous y centralisâmes ensuite les pièces de choix découvertes au cours des travaux de la conservation d'Angkor. En 1922-1923, deux ailes de vingt mètres et six nouvelles salles furent ajoutées et, au 31 décembre 1924, nous avions déjà classé, catalogué 2202 pièces uniques, les trois quarts apportant de véritables révélations sur le pays et remontant à l'époque classique et au delà.

Nous possédons là, à l'heure présente, 547 bronzes de premier ordre et de toutes dimensions, statuettes offrant d'innombrables données à l'iconographie bouddhique et brahmanique, des décors de véhicules et d'édifices, maints objets rituels : cloches, foudres, conques, matrices à ex-voto; des pièces de harnachement et des accessoires divers; cinq cent dix pièces de céramique chinoise importées au Cambodge (depuis l'époque

T'ang) et khmère, de profil original, mais de facture inspirée de la précédente; vases en forme d'animaux, réceptacles à huiles, chaux, parfums, pièces d'architecture, tuiles, acrotères, épis de faîtage, le tout de l'époque classique; trois cents statues en pierre et cent dix pièces de sculpture architecturale[1], exemples de toutes les étapes de la statuaire khmère depuis les premiers siècles de notre ère; cinq cents bijoux de toutes sortes dont quelques-uns antérieurs à l'époque khmère, nécessaires à bétel, coupes, objets émaillés, niellés, en ivoire, en bois laqué, incrusté, doré, permettant de suivre l'évolution des arts khmèrs depuis le XVe siècle jusqu'au XIXe; des instruments de musique; les accessoires et les costumes de théâtre; les chaises à porteurs du roi; des monnaies et des armes, des enluminures; cent vingt tissus de soie lamés ou rehaussés de riches teintures, etc. Une centaine de pièces enfin, appartenant au Trésor de la Couronne, furent déposées au Musée par S. M. Sisowath.

A mesure de l'arrivée de ces richesses et aidés par les patrons de l'École, sculpteurs ou orfèvres, nous exécutons les socles en beau bois, le remontage souvent délicat des pièces de bronze ou des statues brisées. L'habillage en velours des vitrines est exécuté par nos tisseuses. Les portes monumentales du Musée, hautes de 5 mètres et pesant chacune une tonne, la sculpture des fenêtres et des frontons, les décors muraux sont l'œuvre des élèves qu'encadrèrent les artisans attachés. Chacun apporte ainsi sa contribution à l'œuvre commune. Un autre avantage de cette solidarité, et non l'un des moindres, est que tous ces travaux secondaires mais indispensables s'exécutent rapidement et ne coûtent rien à l'État.

Nous ne tardâmes pas à compter parmi nos visiteurs fidèles des bonzes de la capitale, puis de l'intérieur. Voyant tous les saints vestiges de leur pays soigneusement conservés à l'abri de la disparition, le clergé qui, au début, nous tint en suspicion, nous apporte de plus en plus son appui. Il engage maintenant la population à nous transmettre ses trouvailles. Nombre de moines provinciaux devinrent de sûrs indicateurs. Quelques Résidents dévoués surveillent leur circonscription à notre bénéfice. Après quatre ans d'existence, le Musée et ses

1. 80 statues et fragments; 75 pièces de sculpture; 30 inscriptions et une vingtaine de bronzes proviennent de l'ancien Musée.

buts sont connus jusque dans les villages les plus reculés du pays, du moins de leurs notables. Des primes tiennent certains de nos émissaires en haleine. Nous avons dressé des acheteurs, perpétuellement en campagne. Enfin les tournées incessantes que j'effectue dans toutes les directions font le reste.

Ce n'était pas assez de mettre ainsi à l'abri et de grouper les vieux témoins de l'histoire khmère. Il fallait en recueillir aussitôt les leçons et surtout les faire connaître à l'extérieur. Dans ce but, fut organisé au cours de 1922 un laboratoire photographique pourvu d'un excellent matériel. Il a, depuis, établi plus de 3 000 clichés, non seulement de toutes les pièces principales du Musée, mais encore du groupe d'Angkor et d'une cinquantaine de monuments de l'intérieur. Un dépôt de plus de mille photographies et de trois cents clichés pour projection a été fait au Musée Guimet à Paris et cinq mille épreuves environ furent vendues à des amateurs ou réparties dans de grands musées d'Amérique. On édite des cartes postales d'Angkor tirées d'après ces clichés et soixante mille exemplaires étaient écoulés en deux ans.

Une telle documentation graphique, dont l'enrichissement progressif, régulier, est illimité, facilita la publication d'une revue. Elle fut créée en 1921 sous un patronage de spécialistes éminents, fortement appuyée par le Protectorat et le Gouverneur général. Le premier tome, de cinq cents pages grand in-8, contenant dix-neuf articles de base, une chronique et une bibliographie, cent cinquante dessins et plans, et plus de cent cinquante clichés documentaires tirés en similigravure et en héliogravure, a paru, et les deux premiers fascicules du tome II sont déjà publiés. Les subventions officielles permettent de faire gratuitement le service de cette revue coûteuse aux personnalités, groupements spéciaux ou bibliothèques auxquels leurs moyens ne permettraient pas d'y souscrire[1].

Musée, laboratoire photographique, publication, tout cela s'enchaînant étroitement, nous pûmes parfaire notre organi-

1. *Arts et Archéologie khmèrs*, Société d'Éditions géographiques, maritimes et coloniales, Paris.

On trouvera dans le tome Ier tous les textes officiels cités dans cet article; les rapports sur le fonctionnement du service des Arts et une suite d'articles détaillés sur les questions résumées ici, notamment sur la psychologie de l'artisan cambodgien depuis l'époque d'Angkor.

sation en demandant à l'Administration un atelier de moulages qui nous fut accordé. Aussitôt, un maître mouleur de Paris vint au Cambodge durant huit mois former cet atelier qui fonctionne depuis 1922; il fit deux voyages à Angkor et établit les creux des principales statues ou sculptures du Musée dont quiconque peut au plus bas prix obtenir les moulages. Nous en envoyâmes des séries au Musée Guimet à Paris, au Musée de la Légion d'Honneur de San Francisco, à l'Université d'Orégon (U. S. A.), et nous sommes en pourparlers pour constituer une salle de moulages khmèrs au Musée du Cinquantenaire de Bruxelles. Dans dix ans, donc, les grands musées du monde pourront avoir, s'ils le désirent, des collections de photographies ou de moulages d'art khmèr, puisque le Musée Albert-Sarraut, ne se bornant pas à accumuler des collections artistiques ou archéologiques, s'est aussitôt préoccupé de les faire connaître et d'en vulgariser les images.

Est-il besoin d'ajouter qu'une bibliothèque est aussi ouverte dans une de nos salles et réunit 651 volumes et articles intéressant directement le Cambodge et son passé? Bref, à l'heure actuelle et malgré ses agrandissements de 1922-1923, le Musée du Cambodge est de nouveau plein, ses collections sont à l'étroit. Nous prenons des dispositions pour retrouver de l'air, ce qui sera facile si l'Administration, jusqu'ici si généreuse et si dévouée à la tâche entreprise, veut bien accorder les crédits nécessaires.

Avant de donner des chiffres qui compléteront ce qui précède, je veux revenir sur notre atelier de moulages afin de mentionner à part un de ses mérites. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a commencé la publication d'un *Corpus* des Inscriptions anciennes du Cambodge. Pour réussir ce projet de grande envergure auquel collabore l'École française d'Extrême-Orient, il fallait refaire tous les estampages des textes gravés sur pierre et épars dans le pays, plus de quatre cents. Un patron sculpteur de l'École et quatre élèves mouleurs se chargèrent de cette exploration.

Depuis plus de dix-huit mois de voyages effectifs dans la brousse, ces émissaires circulent, parviennent aux lieux les plus reculés. Ils avaient, au 31 décembre 1924, passé au crible la moitié du pays, retrouvé presque toutes les inscriptions

demandées. Ils en découvrirent en outre une trentaine de nouvelles. Inlassablement, transportant leur petit matériel en charrette et parfois leur eau, ils vont par brousse et forêts, consciencieux, obscurs, rendant à la science un grand service. Et, pour qu'un maximum de rendement résulte d'un si bel effort, ils achètent ou prélèvent, en passant, statues, objets d'art, qui parviennent par caisses au Musée, des lieux les moins fréquentés du Cambodge. Ceci dit pour montrer en passant ce qu'on peut attendre d'un personnel rendu nettement conscient du rôle qu'il joue. En toutes circonstances, ce personnel sut, par son action tranquille et régulière, répondre avec la plus belle dignité à tout ce qu'on lui demandait et aider à une entreprise qui, sans lui, n'aurait donné aucun résultat.

On comprend maintenant ce que je sous-entendais en écrivant qu'il fallait créer un milieu, une solidarité étroite entre tous les organes du service projeté, car, n'étant pas sûr de la réussite, je devais prévoir qu'une tentative avortant, une autre devrait la remplacer. Les modèles d'art qui manquaient au début, ce qui nous forçait à nous en remettre à nos artisans, je savais que le Musée les fournirait bientôt. Les artisans devaient être formés fatalement, pourvu qu'on les gardât assez longtemps dans l'ambiance sans heurter leurs habitudes. Automatiquement, nous éveillerions l'intérêt de l'étranger par le Musée, à condition que celui-ci soit outillé pour une utile et régulière propagande. Ces roues posées sur leurs pivots, il suffisait de pousser l'une pour faire tourner les autres. On a vu, au début, le personnel de l'École pourvoyeur du Musée, puis les bonzeries se joindre à lui. Il fallut une équipe pour relever les inscriptions, elle partit aussitôt de l'école et profita de ses voyages pour enrichir le Musée. Le touriste, l'artiste, l'érudit, le savant qui débarquent à Phnom Penh trouvent praticiens au travail, bibliothèque, collections, photographies, moulages. Et les arts cambodgiens se remettent à vivre sans heurt, sans métissage, solidement étayés par un appareil scientifique qui permet de les contrôler, de démontrer leur authenticité et entourés de soins de toute nature propres à assurer leur avenir, ainsi qu'il me reste encore à l'exposer.

Musée Albert-Sarraut.

Dernier numéro d'inventaire en fin de chaque année :

Année 1920	: 1 016	pièces.			
— 1921	: 1 278	—	Accroissement	266	pièces.
— 1922	: 1 628	—	—	350	—
— 1923	: 1 936	—	—	308	—
— 1924	: 2 202	—	—	266	—

Nombre de visiteurs.

	Européens.	Indigènes.	Visiteurs.
1er semestre 1920	436	904	1 340
Année 1921	1 294	1 718	1 018
— 1922	1 402	3 043	4 445
— 1923	1 928	6 287	8 215
— 1924	2 039	11 661	13 700
TOTAUX	7 099	23 613	30 712

Depuis 1922, il s'est vendu à la librairie du musée : 3 970 photographies; 60 043 cartes postales; 360 volumes sur les arts et l'archéologie du Cambodge.

Quelques esprits chagrins, ne pouvant plus nier, dès notre troisième année d'existence, des résultats qui s'imposaient, ont aussitôt prétendu que j'immobilisais l'art khmèr dans ses formes passées et faisais de nos apprentis des copistes en vase clos. C'est bien mal connaître la nature de l'art que s'imaginer qu'on puisse l'immobiliser. Mais discuterons-nous ici ces critiques? Non : la situation n'est pas celle qu'elles visent. On nous avait donné un moribond. Il fallait d'abord le rappeler à la vie, sans discuter à perte de vue sur ce qu'on en ferait, et tirer parti de la situation immédiatement sans engager l'avenir. Après sept ans d'efforts, le moribond respire, se meut, se lève. Encore trois ou quatre ans de patience et il sera vraiment fort. A ce moment, il ira où il voudra et mettra les habits qui lui conviendront le mieux. Comment? ceci est une autre histoire dont il est inutile d'alourdir cet article, car nous avons mieux à faire. Ayant suivi l'organisation et le développement de l'École et du Musée d'une part, d'autre part ayant vu entrer librement le jeune Khmèr à l'École et au Musée, puis en sortir reconnu « maître ouvrier » par ses propres compatriotes et pourvu d'une trousse d'outils, cherchons ce qu'il va devenir?

***

A vrai dire, l'avenir de l'artisan sorti de l'École m'inquiéta dès la première heure. On a lu qu'il ne fallait plus compter sur la clientèle de l'aristocratie, très peu sur celle du clergé, et que la faculté d'acheter qui reste au peuple est des plus limitées. La cause principale de l'agonie des arts cambodgiens étant l'impossibilité faite à l'artisan de vivre de son industrie, cette cause subsistait irrémédiablement malgré École et Musée. Comme il n'est pas possible de faire des écoles de clients, on devait chercher autre chose.

La situation était encore aggravée du fait que le Khmèr n'a aucune aptitude ni aucun goût pour le commerce. Cette inaptitude fut déjà observée par un subtil voyageur chinois du XIIIe siècle qui nous laissa sur l'état du pays, à l'époque, un remarquable mémoire. Depuis ces temps anciens, tout le commerce du Cambodge demeura entre des mains chinoises et aujourd'hui un magasin khmèr, même à Phnom Penh, est à peu près introuvable. Aucune sorte d'industrie. Quant aux ouvriers d'art, ils vivent, dispersés dans les faubourgs, inconnus, sans boutiques ni enseignes, et par conséquent introuvables.

La seule clientèle à laquelle nous prétendîmes fut donc, pour débuter, celle de la population européenne fixée en Indochine et du touriste international qui vient et viendra de plus en plus nombreux visiter l'Extrême-Orient et Angkor : clientèle riche, avide d'exotisme et toujours prête à acquérir les souvenirs et les témoignages des lointains pays qu'elle habite ou parcourt. La progression du nombre des visiteurs européens du Musée qu'on a vue ci-dessus et celle du chiffre d'affaires qui suit prouvent que cette clientèle n'est pas un mythe. C'était donc à elle qu'on devait lier au plus vite le sort de notre main-d'œuvre artistique, mais comment faire? Elle est toujours pressée et ne parle pas le cambodgien. Comment concevoir que notre acheteur éventuel se perde dans le quartier indigène, demande par signes un sculpteur ou un orfèvre et traite une affaire avec lui. A supposer qu'un Américain découvre un artisan, le miracle se bornera à un échange de sourires, car le Cambodgien imprévoyant et dépensier n'exécute jamais

rien d'avance, ne travaille que sur commande et après avoir touché des arrhes qui lui permettent l'achat des matières premières. Enfin, jamais le touriste de passage ne laissera une commande et une avance à un indigène sans boutique et sans nom. Si l'on veut faire toutes les hypothèses possibles et supposer qu'un artisan obtienne commande d'un étranger, comment la lui expédiera-t-il, remplira-t-il les formalités d'emballage, de poste, de douane et de banque pour expédier son travail et en percevoir le salaire?

En définitive, nous possédions une main-d'œuvre, une clientèle, destinées à s'ignorer et incapables de s'entendre. Cette main-d'œuvre demeurait vouée à la rizière pour vivre et c'était la faillite du service, car l'État a mieux à faire que de former des agriculteurs et des pêcheurs en leur enseignant la sculpture de l'ivoire. Nous aurions beau dire aux acheteurs, que le pays est riche d'industries et d'artisans, ces acheteurs, malgré leurs excellentes dispositions, n'en demeureraient pas moins dans l'impossibilité matérielle de trouver le moindre objet d'art.

Le service des Arts s'augmenta en conséquence, et dès 1919, d'un nouvel organe pour obvier à cette situation et tenir le rôle d'intermédiaire attentif entre tant de gens voués à ne pas se rencontrer. Nous prîmes carrément le parti d'être commerçants pour ceux qui sont foncièrement incapables de l'être et de faire, à la place des acheteurs, toutes les démarches qui leur sont impossibles. Indépendamment des nécessités qui nous acculaient à cette nouvelle entreprise et des exigences d'une logique qu'il fallait poursuivre jusqu'au bout, j'envisageais l'immense avantage que nous aurions à devenir nous-mêmes les représentants de nos artisans et des clients : nous pourrions ainsi exercer, post-scolairement et très loin hors de nos murs, notre contrôle artistique, éviter que nos apprentis libérés se relâchent et guider en même temps le choix du client international, car souvent ses exigences et son ignorance font passer aux arts purs et de bon aloi de bien mauvais quarts d'heure.

Or, en 1919, l'École, après une année d'existence, n'avait pas encore produit d'artistes prêts au travail. Il convenait aussi de ne pas laisser à nos élèves seuls les bénéfices de notre nouvel effort, puisque les artisans du pays souffraient du manque de

clientèle. Je lançai donc dans la population de Phnom Penh à l'aide des chefs de quartiers, des bonzeries, un tract exposant notre préoccupation et convoquant à une réunion toute la main-d'œuvre artistique encore capable de travailler. Il vint à cette réunion cent soixante-dix individus, de tous âges et de tous poils, des vieux et des jeunes, des borgnes et des bossus, orfèvres, sculpteurs, quelques femmes tisseuses, deux fondeurs, un architecte! des tourneurs, et même je ne sais combien de charpentiers dont je n'avais que faire. Je les vois encore tassés à croupetons dans les locaux du Palais royal qui abritaient alors l'École. Deux heures durant, on leur expliqua qu'un office de vente serait ouvert dans les bâtiments du service des Arts cambodgiens en construction; qu'ils n'auraient qu'à y apporter leurs œuvres, lesquelles seraient vendues aux prix qu'ils demanderaient et que nous prendrions des dispositions pour payer immédiatement à chacun le montant de son dépôt.

La plupart des auditeurs de ce meeting unique dans les annales khmères ne comprirent absolument rien. Certains me demandèrent à la sortie « combien ça coûterait », d'autres s'il y aurait des actions. Beaucoup flairèrent une fumisterie. L'échec fut à peu près complet. Deux fois je récidivai, multipliai entre temps mes démarches, employant comme porte-parole près de cette masse inerte tout notre personnel qui, lui, avait du moins compris, et les chefs de quartiers, convoqués à part. A la seconde réunion, il y eut à peine cinquante artisans. Ils ne furent qu'une vingtaine à la troisième, mais nous tenions les purs et la partie était gagnée. Pour faire nombre, j'autorisai momentanément les patrons et artisans attachés à l'École à travailler pour le public, et aussi quelques élèves déjà habiles, qui acceptèrent de le faire en dehors de l'École. Sur ces entrefaites, j'obtins que toute la sculpture décorative du Musée en construction serait exécutée par des praticiens cambodgiens que l'on vit pour la première fois entrer dans les chantiers des Travaux Publics. Le groupement qui devait, l'année suivante, prendre le nom de « Corporations cambodgiennes » et compter en 1924 plus de 200 adhérents se mit ainsi à fonctionner. Et il ne me reste plus qu'à montrer ce qu'il est devenu après les perfectionnements qu'exigèrent la pratique,

l'observation et cinq années d'une prospérité en perpétuel accroissement.

Tout artisan khmèr qui le désire et, bien entendu, l'élève sorti de l'École, est inscrit sans condition dans l'une des cinq corporations constituées correspondant aux cinq ateliers de l'École. Chacune a élu librement un chef qui la représente à la Direction des Arts. L'adhérent est libre d'accepter ou de refuser le travail que lui fournit l'office de vente, mais, l'ayant accepté, il doit le livrer dans le délai et les conditions prescrites. Tout travail livré est payé sur l'heure et une nouvelle commande suit.

Quelles sortes de travaux exécutent ces corporations? Dans tous les arts, l'École a étudié et établi des types de style très pur. Elle a calculé les quantités de matières premières et le temps nécessaire à leur confection. Des barêmes de prix connus de tous et par tous acceptés furent fixés. Et ces modèles types sont exposés à l'office de vente à la disposition de l'artisan et du client. Il va sans dire qu'outre cette armature, le public peut demander n'importe quoi et l'artisan créer de nouveaux thèmes, à condition qu'ici et là notre contrôle reconnaisse qu'il s'agit d'objet d'art de bon aloi. Un inspecteur indigène, à notre solde et à la disposition des artisans, passe deux fois par semaine chez eux, les guide, les conseille, leur dispense un enseignement gratuit qui leur manque puisqu'ils ne sortent pas de l'École et pratiquent souvent un art abâtardi ou d'une facture relâchée. Cet inspecteur, du même coup, nous renseigne sur la marche des travaux. Par recoupement, les chefs de corporation, réunis chaque fois qu'il est nécessaire à la Direction, la tiennent au courant de ce qui se passe, discutent les affaires et vérifient les comptes. La production est ainsi assurée, à l'abri de toute discussion, entre des limites précises qui conviennent au tempérament de l'individu, dans une collaboration étroite entre lui et l'office de vente. S'il a besoin d'argent, il n'a qu'à demander du travail et à le livrer consciencieusement. Les nécessités de la vie font le reste et suffisent à pousser vers nos guichets les bons sujets.

Il fallut bientôt, la clientèle affluant dans des proportions qui déjouèrent nos prévisions, prendre de nouvelles dispositions. L'office des Corporations qui, en 1920, consistait en un

petit guichet où l'on venait passer des commandes d'après les modèles exposés, occupe maintenant un comptable, deux vendeurs et un surveillant; et nos objets d'art à vendre remplissent une galerie longue de 15 mètres et large de 6. Nous constituâmes une caisse de fonds d'avance en majorant simplement de 10 p. 100 les prix des objets passant par nos mains. Mais qu'on ne s'y trompe pas, ce prélèvement n'est pas un bénéfice. Grâce à cette caisse, nous établissons des stocks d'objets et de soieries, achetons en grande quantité pour la collectivité des matières premières lorsqu'elles sont au cours les plus bas (or, argent, ivoire, bois précieux, soie, etc.), venons en aide à l'artisan malade ou dans le besoin, etc. L'intermédiaire du service des Arts demeure bien gratuit, puisque la majoration qu'il prélève est uniquement destinée à la communauté et qu'elle contribue même dans certains cas à faire baisser les prix.

C'est ainsi que nous avons en vente un étalage permanent d'une valeur moyenne de 10 000 $ (environ 125 000 fr.) constitué par trois ou quatre cents objets d'art toujours renouvelés, envoyés par les corporations. Nous effectuons des expéditions dans toutes les directions, car le touriste cosmopolite, ne passerait-il qu'un jour à Phnom Penh, traitant à un guichet officiel, agit en toute confiance, fait d'importantes commandes, laisse des avances. Il sait que nous défendrons ses intérêts et vérifierons la fourniture parce que nous sommes responsables, et un poinçon de garantie est apposé sur tous objets livrés par nous.

Sans qu'on voie un artisan d'art cambodgien changer ses habitudes; malgré son inaptitude commerciale; sans lui faire rencontrer l'acheteur avec lequel il est incapable de traiter, automatiquement un commerce d'art est né, se développe sous un contrôle technique et officiel rigoureux. Voici les chiffres qui prouvent ce mouvement :

Chiffres d'affaires réalisés par les Corporations cambodgiennes.

Année	1918 (2e sem.) .	3 889 $ 40	(taux 3 fr.),	soit	11 668 fr. 20
—	1919	20 748 $ 55	(— 5 fr.),	—	103 742 fr. 75
—	1920	15 374 $ 44	(— 7 fr.),	—	107 621 fr. 08
—	1921	18 590 $ 84	(— 7 fr.),	—	130 135 fr. 88
—	1922	17 926 $ 96	(— 7 fr.),	—	125 488 fr. 72
—	1923	23 276 $ 59	(— 8 fr.),	—	186 212 fr. 72
—	1924	27 348 $ 14	(— 10 fr.),	—	273 481 fr. 40
	TOTAL. . . .	127 154 $ 98			938 350 fr. 75

Ces chiffres correspondent à 7 188 commandes ou livraisons diverses obtenues, étudiées, contrôlées et livrées par les soins de la Direction des Arts cambodgiens.

Un autre exemple montrera la résurrection de toute une industrie d'art, une des plus intéressantes, car, jusqu'au fond des provinces, une partie du Cambodge rural commence à y participer. Il y a une trentaine d'années encore, la plupart des femmes cambodgiennes, en assurant les soins du foyer, tissaient des pièces de soie de 3 mètres sur 1 mètre environ, dites « sampots », destinées à être drapées pour former un vêtement qui, on le sait, est le même pour l'homme que pour la femme. Plusieurs modes de fabrication étaient en honneur. Ces tisseuses variaient à l'infini leurs dessins compliqués, leurs teintures, et passaient sur chaque pièce trois, quatre et cinq mois. Par la force des choses, cette industrie périclita. Le temps manquant et les soucis devenant autres, on ne fabriqua plus que des sampots unis, sans intérêt, puis, peu à peu, on les acheta à des mercantis qui en importèrent de tout faits.

En 1920, il nous fallut un an pour retrouver dans l'intérieur, et à grand renfort de circulaires, une soixantaine de ces pièces de soie. Grâce à notre influence et aux mesures que nous appliquâmes, la production réveillée a progressé comme suit :

En 1921 : 297	pièces d'une valeur de	4 475 $	(taux 7 fr.),	soit	31 325 fr.
1922 : 457	—	7 448 $	(— 7 fr.),	—	52 136 fr.
1923 : 719	—	10 809 $	(— 8 fr.),	—	86 472 fr.
1924 : 841	—	13 020 $	(— 10 fr.),	—	130 200 fr.
TOTAL.		35 752 $		Soit	200 133 fr.

Nous avons pour 1925 et 1926 plus de 3 000 pièces commandées à notre office en sus de notre production courante. Je ne parle là que du mouvement enregistré par nous. Il est très au-dessous de la production réelle et ces soieries inconnues hors du Cambodge avant 1920 ont déjà fait leur apparition à Paris et en Amérique où les acheteurs se les disputent .Nous en avons envoyé 150 à l'Exposition des Arts décoratifs de Paris et leur utilisation en Occident est infinie. Des grands couturiers s'en procurent et les arts de l'ameublement vont s'en emparer. Dans ce cas particulier, à la réapparition d'un art indigène tombé en désuétude et virtuellement abandonné, succède aussitôt un mouvement européen qui peut devenir considérable, car ces soieries sont inimitables industriellement.

Je ne peux m'attarder ici à décrire tous les arcanes par lesquels la commande du client ou les nôtres, lorsque nous préparons des stocks — rejoignent l'artisan : les fiches, vérifications, ouvertures de comptes qui entrent pour cela en jeu et, de nouveau, lorsque l'objet d'art terminé, quitte les mains de l'ouvrier pour atteindre l'acheteur soit de passage, soit reparti à Londres, dans le Connecticut ou en France. Nos corporations sont en mouvement depuis six ans et demi et nous n'avons pas enregistré de la part de nos artisans de fléchissement. 7 188 affaires ont été traitées sans bruit ni chicane. Des ateliers de dix, douze ouvriers se constituèrent; un quartier d'artisans s'est construit et nos anciens élèves sont, par ces moyens, en plein travail. Dans une vingtaine d'années, les artisans étrangers à l'École ayant lentement disparu (la plupart sont âgés), les corporations seront surtout constituées par la main-d'œuvre sortie de l'École des Arts, bien en possession des traditions, habituée au travail régulier et à l'exactitude. A ce moment, le cercle sera complet et le « bloc » des Arts constitué.

Puisque nous faisons allusion à l'avenir, il convient de noter que notre organisation n'implique aucune idée de monopole. Plus le Cambodgien s'européanisera, plus il sera à même de se passer de notre intermédiaire. Notre plus cher désir serait d'ailleurs qu'au plus tôt des boutiques de sculpteurs sur ivoire ou bois rares, de joailliers et de ciseleurs s'ouvrissent un peu partout et fissent leur commerce elles-mêmes. Nous aurons joué notre rôle le jour où une clientèle internationale, au courant de l'art cambodgien et admiratrice de ses qualités, sera apte à en obtenir par ses propres moyens des manifestations pures et soignées et trouvera des ateliers locaux prospères songeant à former eux-mêmes des apprentis. Malheureusement j'ai bien peur que nous ne soyons encore loin de cette indépendance, à supposer qu'elle se manifeste un jour. En tout état de cause, notre service n'a rien ajouté en porte-à-faux sur l'édifice croulant. Il n'alourdit rien et n'obtient rien d'artificiel. Nous nous bornons à renouer les liens rompus, à étayer ce qui chancelle, à nous substituer à ce qui fait défaut et à verser de l'engrais sur des terrains appauvris.

Nous voici au terme de cet article, puisque nous y mon-

trâmes notre élève installé dans sa maison et au travail s'il le veut, entre le Musée où il s'inspire et son office de vente qui l'enrichit. Puisque nous sommes à la fois, et pour longtemps encore, éducateurs de la main-d'œuvre et vendeurs de sa production, nous tenons une balance dont il serait dangereux de ne pas suivre les oscillations. Qu'à un moment donné, la clientèle d'un art se fasse rare, tandis que celle d'un autre augmente, nous saurons agir en conséquence. Porte d'entrée et de sortie, il nous appartient de régler l'ouverture de celle-là sur les besoins de celle-ci, afin de ne pas vouer de la main-d'œuvre à l'inaction ou de répondre à un accroissement de la demande. C'est à cet équilibre mouvant qu'en dehors de toutes les doctrines et de tous les discours est lié l'avenir des arts cambodgiens, et c'est lui qui en déterminera l'évolution.

Qui prétendra encore que voilà des arts immobilisés et des artisans copistes? Nous les avons au contraire mêlés à la vie et lancés dans des besoins nouveaux. Aux jeunes gens cambodgiens de demain qui auront du moins, sous notre égide, pris connaissance de leurs vieilles traditions, d'en créer de nouvelles si celles-là ne leur suffisent plus, puisqu'en leur donnant confiance en eux-mêmes, nous leur conférons la liberté de partir dans le sens où les poussera leur instinct. Ce serait au contraire en pliant notre apprenti à des programmes tout faits, que nous en ferions un copiste, l'immobiliserions avec des cadavres autour de lui. C'est parce qu'il est et demeure strictement cambodgien qu'il trouve de la clientèle et peut vivre sans redouter l'énorme concurrence internationale qui l'écraserait en quelques années. Quel art peut vivre sans client? Quel voyageur viendrait acheter sur les rives du Mékong, en vue d'Angkor, une œuvre d'inspiration française, une table confectionnée comme à San Francisco, un bijou pastichant ceux de la rue de la Paix? Et quel misérable artiste prétendrait-on former à ces fins en coupant les racines qui le retiennent à son passé, cependant qu'il a autour de lui ses outils, toujours aimés et bien compris de lui, des arts qu'a épurés et magnifiés le temps? Ces arts, malgré des siècles lourds d'aventures et de métamorphoses, ne demandent qu'à refleurir ou tout au moins à vivre encore. Ils seraient donc détruits et cette fois à jamais par ceux-là même qui prétendent les sauver?

GEORGE GROSLIER

« LA VÉRITABLE HISTOIRE D'ELLÉNORE »[1]

M. Monglond ayant révoqué en doute, dans son ingénieux article sur « La véritable histoire d'Ellénore » (*Revue de Paris*, du 15 mai), l'une de mes opinions sur *Adolphe*, vous trouverez équitable, j'en suis sûr, de publier en retour mes doutes sur son interprétation. Je me réduirai à l'indispensable, pour ne pas abuser de la courtoise obligeance du lecteur.

M. Monglond place à l'origine du roman de Benjamin Constant le souvenir d'un livre, *Caliste*, par madame de Charrière, — qui remonte, notons-le pour lui, à 1786, — et donne madame Lindsay pour la véritable Ellénore.

A la première affirmation, j'opposerai quelques mots du *Journal intime* de Constant (p. 118; fin 1806?); c'est la première mention qui y soit faite d'*Adolphe* : « Je vais écrire un roman qui sera mon histoire. Tout travail sérieux m'est impossible au milieu de ma vie tourmentée. » *Mon histoire* : ces mots n'interdisent pas, mais ils recommandent encore moins l'hypothèse d'une influence livresque sur la conception d'*Adolphe*. Constant songe à lui-même, part de lui-même; s'il veut mettre en scène une femme, il n'a que l'embarras du choix dans sa

1. M. Gustave Rudler, professeur de Littérature française à l'Université d'Oxford, qui est, comme on sait, l'auteur de travaux importants sur Benjamin Constant, nous a adressé au sujet de l'article de M. André Monglond sur *la Véritable histoire d'Ellénore*, paru dans la *Revue de Paris* du 15 mai, la réponse suivante, dont nos lecteurs saisiront tout l'intérêt.

vie agitée : quel besoin a-t-il d'aller chercher une héroïne de roman, et d'ailleurs, que lui offre Caliste que ne lui apporte aussi bien, dans l'hypothèse de M. Monglond, madame Lindsay? Il faudrait, pour admettre cette hypothèse, des preuves autrement décisives que les faibles indices qui nous sont produits, et que, pour mon compte, j'avais écartés. Je croirais plutôt, en fait d'influence livresque, à celle de *Corinne*; elle s'écrivait sous les yeux de Constant; elle est l'histoire de madame de Staël, et un peu la sienne; il a pu vouloir lui donner un pendant, ou une réplique. C'est du moins ce que j'ai proposé, sans preuve et sans nécessité, je l'accorde, mais non, je crois, sans quelque vraisemblance.

Je ne puis donc souscrire à l'affirmation, vraiment bien péremptoire et confiante, que « l'idée première du personnage d'Ellénore vient de la nouvelle de madame de Charrière » (*Revue*, 414). Une comparaison détaillée de la nouvelle et du roman montrerait de profondes différences.

***

Pour ce qui est de madame Lindsay, j'ai le regret de ne pas me sentir reflété très exactement par M. Monglond. On croirait presque à le lire que j'ai ignoré ses rapports avec Ellénore. Il n'en est rien. Je les ai signalés. M. Monglond y ajoute très peu, une ou deux nuances, dont je ferai mon profit à l'occasion. Son point de vue même n'est pas aussi éloigné du mien qu'il le pense; il est seulement plus radical. J'ai retiré à madame de Staël, dans ma préface[1], toute la substance physique, sociale, intellectuelle, d'Ellénore. Là où je me sépare de mon distingué contradicteur, c'est en n'ayant pas cru que madame Lindsay fût toute Ellénore, ni que madame de Staël fût aussi absente du roman qu'il le dit. Selon moi, la première a fourni l'alibi — plus exactement, une partie de l'alibi — nécessaire pour détourner de la seconde les applications.

Notons d'abord un point en apparence secondaire, mais de réelle importance. Les hypothèses en présence paraissent dépendre en partie de la date de la composition d'*Adolphe*.

1. Mon édition date de 1920 (Manchester University Press; Les Presses Universitaires de France).

M. Monglond écarte bien sommairement, ce me semble, les ressemblances que j'ai signalées entre le roman et la correspondance de Constant, par cette objection (*Revue*, 412) : « Mais si *Adolphe* a été écrit en 1806? » Il ne l'a pas été. Ma préface démontre surabondamment que l'*Adolphe* écrit en quinze jours à la fin de 1806 a été retravaillé fortement, ou, pour mieux dire, refait, peut-être plusieurs fois; c'est d'ailleurs conforme aux habitudes de Constant, comme j'ai pu m'en assurer par plusieurs de ses manuscrits, et pour des œuvres, certes, moins délicates à écrire. Les analogies signalées entre son roman et ses lettres pour les années 1807-1808, peut-être 1809, entrent donc légitimement en ligne de compte, jusqu'au moment où nous connaîtrons de science certaine le jour où Constant a mis le point final à son œuvre.

***

A l'hypothèse Ellénore-madame Lindsay, j'opposerai d'abord quelques lignes du même *Journal intime*, qui me paraissent décisives. On y lit (p. 131), sous la date de 1811 : « Je me mets à relire mon roman. Comme les impressions passent quand les situations changent! Je ne saurais plus l'écrire aujourd'hui. »

En leur sens naturel, ces paroles signifient, ce me semble, que le roman est fait de la situation qui a changé, des impressions qui ont passé depuis qu'il s'écrivait. Or la seule situation qui ait changé, les seules impressions qui aient passé, de 1806 à 1811, sont celles de la liaison avec madame de Staël. Madame Lindsay n'est exactement pour rien dans la vie de Constant à cette date. Depuis 1804, et sans doute bien avant, elle n'est plus qu'une ancienne (ou très ancienne) maîtresse, passablement oubliée. S'il ne s'agissait que d'elle, avec ou sans *Caliste*, et qu'au surplus *Adolphe* fût un « roman », on n'aperçoit pas une raison qui pût empêcher Constant de l'écrire, soit en 1811, soit en tout temps.

M. Monglond prenait l'engagement, par sa thèse même, de prouver que l'histoire sentimentale de madame Lindsay coïncide, suffisamment, avec celle d'Ellénore. Mais cela n'était pas en son pouvoir. Nous ignorons tout de cette histoire.

Pourquoi et comment les amants se sont-ils aimés[1]? Pourquoi et comment se sont-ils refroidis et quittés? Les nuances de leur liaison nous échappent absolument. Les quelques témoignages, presque tous extérieurs, et peu explicites, que M. Monglond a réunis, ne disent pas qu'il a existé entre eux une position, un sentiment, une douleur, de l'ordre de ceux qui nous sont peints dans *Adolphe*. Là est l'inconnue de son système, une inconnue formidable. C'est aussi l'inconnue du mien, mais à un moindre degré.

Voici, après la déclaration du *Journal*, une première série de faits. A défaut de confidences contemporaines, nous avons les notations postérieures du *Journal*; elles ne laissent guère croire que cette liaison a eu beaucoup d'importance dans la vie de Constant. Même si madame Lindsay a été pour lui à l'origine autre chose qu'une diversion, dès 1804, et sans doute bien avant, elle ne lui est plus rien. Il la traite dans son *Journal* avec une désinvolture, une impertinence extrêmes. Pas le moindre souvenir d'amour, de souffrance, de regret, de remords; pas trace de tendresse et de reconnaissance, de colère et de rancune non plus : la plus parfaite indifférence. Je sais qu'en amour surtout il ne faut pas trop conclure de ce qui est à ce qui a été; tout de même, de cette insensibilité à la confession brûlante et au mea-culpa d'*Adolphe*, il m'a paru et il me paraît y avoir de la distance.

Autre fait : entre cette liaison, si obscure soit-elle, et le roman, on aperçoit un écart large. Constant n'a jamais vécu avec madame Lindsay, comme Adolphe vit avec Ellénore; il se peut même, en raison de ses fréquentes allées et venues, qu'il ne l'ait vue qu'à intervalles; ils ne se sont pas affrontés, martelés, usés dans une lutte de chaque jour, pendant des années de vie commune; la position quasi-maritale des personnages du roman ne leur convient pas. Cela fait une différence capitale : qu'on en suive les répercussions sur la conduite de l'intrigue, sur les causes et les progrès du refroidissement! Or cela nous met dans les conditions mêmes de la vie à Coppet.

Conséquence : la rupture, qui a pu être facilitée, adoucie, par les absences de Constant, a-t-elle eu pour madame Lindsay

1. Il semblerait, d'après le *Journal intime*, que madame Lindsay ait été attirée vers Constant par une similitude de nature. Il n'y a rien de cela dans Ellénore.

le caractère solennel que nous montre le roman? On n'en sait rien. A vrai dire, il n'y paraît guère à la suite de sa vie; ses poursuites matrimoniales ultérieures pourraient signifier qu'elle a mis dans son « amour » moins de désintéressement qu'Ellénore, et dans la brouille, autant de déception que de souffrance. Ne jugeons pas, ne sachant pas. Mais sur Constant la rupture semble bien avoir passé sans laisser de trace. A-t-il eu à se débattre autant qu'Adolphe? On l'ignore. Mais ceci est sûr : il n'avait pas, comme Adolphe, autour du cou le lacet d'une présence constante, irritante, écrasante, sans espoir; aussi n'a-t-il pas eu besoin de recourir, pour se libérer, au moyen héroïque, à la résolution désespérée d'un mariage secret. Cela paraît supposer des différences.

Voilà quelques raisons saillantes de douter. Une analyse détaillée en révélerait bien d'autres. Il n'est pas du tout démontré, il n'y a pas même apparence, qu'il ait soufflé dans la vie de Constant deux tempêtes de la violence de celle qui souffle dans *Adolphe*.

M. Monglond se trompe donc, quand il attribue l'opinion qu'il combat à l'obsession d'une tradition (il peut d'ailleurs y avoir des obsessions en plus d'un sens). Elle se fonde, non sur l'autorité de Sismondi, mais, en premier lieu, sur le jugement secret, non intéressé, non suspect, de Constant lui-même; puis, sur la comparaison attentive des conditions de la vie et du roman, et sur l'examen des faits connus; enfin, sur des inférences raisonnables. Elle n'est pas de nature à être rejetée sommairement, dédaigneusement, mais à être discutée de près.

***

Si on attache au texte du *Journal intime* le même sens que moi, la question me paraît réglée. Mais on se refusera peut-être à mon interprétation, et l'on dira que la situation, les impressions du temps où le roman s'écrivait, l'ont dominé, déterminé, quel qu'il fût, en créant chez l'auteur cette « nuance synthétique d'émotivité », ces « modifications subjectives » qui se sont réfléchies, paraît-il, dans l'œuvre (*Revue*, 436 et 437). On ne peut du moins nier qu'*Adolphe* ne soit l'histoire d'une rupture, et que Constant ne l'ait écrit au moment où il songeait

à rompre avec madame de Staël. Voici donc la position dans laquelle nous serons placés. Depuis douze ans, Constant a associé sa vie à celle d'une femme à qui il doit, après ses plus hautes émotions, ses souffrances les plus rudes. Il veut enfin s'arracher à elle et ne le peut pas; elle s'accroche à lui désespérément, au moment même où il écrit *Adolphe*; à ce même moment, son *Journal*, ses lettres, sa pensée, et jusqu'à son cœur, malgré tout, sont pleins d'elle, tandis que madame Lindsay en est parfaitement absente; il écrit un roman qui sera son histoire, et qu'il serait, une fois sorti de la crise, incapable d'écrire; et ce roman, à la donnée et aux conditions fondamentales duquel cette femme répond sûrement et, que l'on sache, répond seule, ne conservera rien d'elle, si ce n'est « quelques modifications de l'âme mobile » de l'auteur. Nous devrons, à l'encontre des règles critiques, couper *Adolphe* de ses circonstances, de sa date, de toutes les manifestations contemporaines de même sens et de même accent, pour lui donner un caractère rétrospectif, pour en faire le récit d'une vieille liaison et d'une vieille rupture, bien oubliées, et qui, apparemment, n'ont rien eu de tragique. Constant se sera dit : je souffre, j'enrage, j'étouffe, dans ce demi-mariage. Tiens, j'ai été l'amant de madame Lindsay. Si je racontais mon aventure avec elle? Si je la substituais à madame de Staël?... Cela ne va pas tout seul, et c'est dur à croire. Nous le croirons, cependant, si c'est la vérité. Mais cette vérité-là devra se démontrer avant de se faire accepter. Encore *Adolphe* aurait-il toutes les chances de rester l'histoire oblique de la rupture avec madame de Staël. Il ressortirait toujours de la déclaration du *Journal* que la situation et les impressions de 1806-1809, c'est-à-dire l'amertume toute vive de cette rupture, ont été nécessaires pour raviver les souvenirs de l'autre. Il aurait fallu à Constant bien du sang-froid, bien de l'adresse, pour s'abstraire absolument de sa « situation » et de ses « impressions » actuelles, et l'on serait toujours fondé à rechercher ce qu'il en a laissé passer, malgré lui ou volontairement, dans le récit de sa situation et de ses impressions anciennes. N'y aurait-il que l'organisation quasi-maritale de sa vie et les conséquences qu'elle entraîne, ce ne serait déjà pas rien. Tirée, et, je crois, contraire au sens vrai des textes,

une pareille interprétation ne serait pas, me semble-t-il, décisive, ni même très opérante.

***

On a, il est vrai, une ligne de retraite, et l'on pourrait soutenir que tout ce qui ne vient pas clairement de madame Lindsay dans Ellénore est du roman. Pourquoi, d'ailleurs, il en serait nécessairement ainsi, je ne le vois pas. Il est certain que par cette explication on expliquerait facilement tout; tout, sauf une chose. Il resterait à expliquer pourquoi ce roman ressemble si fort à la vie de l'auteur, et pourquoi, lui ressemblant si fort, il ne serait pas cette vie. Si l'invention romanesque ou le grossissement artistique comble la distance qui sépare la rupture avec madame Lindsay de la rupture avec madame de Staël, et que les faits et les caractères de cette seconde rupture s'y retrouvent, sera-t-il illégitime de penser que Constant s'en est inspiré pour bâtir son « roman »?

***

Enfin, il se présentera bien quelque jour un homme d'esprit pour nier qu'Ellénore doive rien à madame Lindsay. Il pourrait invoquer des raisons très plausibles. Après tout, Constant n'a rien retenu de son aventure que de banal et qui se retrouve toujours dans la vie galante ou semi-galante. C'est pourquoi, si l'on s'en tient à l'hypothèse qu'Ellénore est madame Lindsay, on est fatalement conduit à diminuer la part de l'histoire et à augmenter la part du roman dans *Adolphe*, et l'on allègue l'Esthétique. C'est cette hypothèse-là qui s'appuie sur des affirmations, que leur caractère intéressé peut faire révoquer en doute. Vraiment, l'homme d'esprit aurait la partie assez facile. Qui voudra tenir la gageure?

***

Je crois n'avoir omis aucune des explications entre lesquelles la critique doit choisir. Je ne vois pas que l'explication prétendue traditionnelle ait été ébranlée ; je la crois encore la plus conforme, non seulement à la vraisemblance, mais aux textes et aux faits connus, et je m'y tiens, jusqu'à preuve du contraire.

Je suis pourtant plus près de M. Monglond qu'il ne paraît. J'admets, avec une distinction, que « madame de Staël n'est jamais Ellénore » (*Revue*, 437). Elle n'est jamais (?) l'Ellénore de chair et d'os, et c'est précisément ce que j'ai dit dans ma préface. Mais l'action du roman et la position des personnages sont agencées de manière à évoquer, derrière l'Ellénore de chair et d'os, une autre femme, ou plutôt, une situation, un ordre de passion et de douleur, une essence, une âme, qui conviennent à madame de Staël, dont il reste à démontrer qu'ils ont appartenu à madame Lindsay, mais qui ne sont pas « une nuance (même) synthétique d'émotivité », « une modification subjective » d'Adolphe-Benjamin. « Invisible et présente », madame de Staël l'est en effet, et cette formule s'accorde avec ma préface; mais, pour M. Monglond, cette présence est subjective, intérieure à Adolphe; pour moi, elle est objective, intérieure à Ellénore. La différence n'est pas immense en elle-même; mais je vois encore en Ellénore une alliance subtile d'autres réalités distantes, l'une enveloppant l'autre, ou s'y juxtaposant.

Ellénore ne doit pas même à madame Lindsay sa personnalité extérieure et sociale entière. Il semble bien, d'après le *Cahier Rouge*, qu'elle commence par ressembler fortement à Mrs Trevor; mais elle finit sûrement, comme il ressort de la *Lettre sur Julie*, par être madame Talma. Il aurait été bon de s'expliquer sur ces assimilations; elles n'inclinent pas à réduire le personnage à l'unité d'un modèle.

Il y a donc, dans le système que je discute, des trous, par lesquels d'autres interprétations biographiques peuvent passer et passent en effet. Il y a plus de sources de ce genre acquises que M. Monglond n'en convient, ne serait-ce que le père de Benjamin, qui est indiscutablement le père d'Adolphe. Par quelle complaisance singulière ce mode d'interprétation s'arrêterait-il à madame Lindsay[1]?

1. J'ai observé moi-même que le comte de P*** et le baron de T*** ne paraissent répondre aujourd'hui à aucun original connu. Mais, outre que le premier pourrait représenter vaguement M. de Lamoignon, le second m'a paru synthétiser des objections de la famille et des amis de Constant qui certes ne s'adressaient pas à madame Lindsay. Je ne puis m'empêcher de trouver que M. Monglond se débarrasse un peu légèrement des faits qui ne s'accordent pas avec sa thèse

Je persiste à penser qu'il faut, avec la prudence nécessaire, et je ne crois pas m'en être départi, conduire l'exégèse d'*Adolphe* dans le sens de la plus grande complexité, non de la plus grande simplicité. Pour moi, *Adolphe* n'est pas né d'un livre, ni de plusieurs; il est né d'une âme, pendant une crise d'angoisse et de conscience qui a incité l'auteur à revoir et à juger, sous la lumière d'une rupture déchirante, toute son expérience sentimentale, tout son caractère. Dans cette expérience, on ne voit pas que madame Lindsay ait joué le rôle essentiel que jouent Ellénore dans le roman, madame de Staël dans la vie de Constant. Sur le caractère, il est permis de penser jusqu'à nouvel ordre que son influence a été nulle.

Voilà cependant madame de Staël menacée de dépossession. Va-t-elle perdre son beau, son unique dédommagement à sa longue épreuve, celui d'avoir inspiré le chef-d'œuvre? Ce ne serait pas sans dommage pour le chef-d'œuvre lui-même. Mais ceci est une autre histoire; nous avons le temps d'y penser.

GUSTAVE RUDLER

M. Monglond, à qui nous avons communiqué l'exposé de M. Rudler, nous a adressé la réponse suivante :

Monsieur le Directeur,

L'article que la *Revue de Paris* a bien voulu publier dans son numéro du 15 mai ne s'attaquait pas particulièrement à M. Rudler, mais à une idée reçue, ce qui est plus grave. Je ne puis qu'être honoré de ce que l'éminent professeur et spécialiste de Benjamin Constant daigne me discuter.

Avant d'aller plus loin, qu'il soit permis de remarquer que presque toutes les citations entre guillemets empruntées à mon article sont déformées. Je n'ai écrit nulle part « une modification *subjective* ». Une formule d'un texte appartenant à M. Baldensperger, et relatif aux traits de l'âme irlandaise, est par deux fois appliquée à B. Constant. Enfin, M. Rudler me fait dire « *quelques* modifications ». *Quelques* est de trop, surtout quand tout le paragraphe affirmait énergiquement l'importance et la profondeur de ces modifications. Sans doute

M. Rudler pourrait répondre qu'à côté de ces citations il donne en référence la page de la *Revue*. Mais ceux qui liront son article n'auront pas nécessairement sous les yeux le numéro du 15 mai, et l'on sait bien qu'ils ne feront pas un travail minutieux de collation. Jadis, pour de moindres négligences, M. Rudler tenta de réduire en poudre notre maître Sainte-Beuve.

On n'insisterait pas sur ces inexactitudes, si elles n'étaient un signe. Pour me réfuter plus aisément, M. Rudler force ou déforme mon interprétation d'*Adolphe*. Il faut pourtant croire qu'elle était nette, puisque, entre autres, les *Débats*, le *Mercure*, le *Figaro*, l'ont fidèlement analysée. Dans un spirituel article, M. Maurice Levaillant faisait allusion à l'agacement que provoquait chez plus d'un lettré la question d'Ellénore. Quiconque en effet a lu *Adolphe* a été frappé de l'opposition qui existe entre le caractère d'Ellénore et celui de madame de Staël. Que, par ailleurs, l'influence de madame de Staël sur Benjamin, l'histoire d'une lente, difficile et qnelquefois trop tragique rupture ait laissé sa trace, et profonde, dans *Adolphe*, je l'affirmais formellement. Rien de plus, rien de moins. Après avoir lu très attentivement la réponse de M. Rudler, avec une disposition sincère à lui donner raison, s'il nous apportait la vérité, je suis bien obligé de constater que j'avais plus raison encore qu'on n'aurait pu croire.

L'article paru dans la *Revue* du 15 mai n'était qu'un fragment d'une étude sur *Adolphe*, beaucoup plus complète et nuancée. Pour faire court, que le lecteur nous excuse de le renvoyer à un livre sur le point de paraître, *Vies préromantiques*, et plus particulièrement aux pages 189-192 (sur le *moment* d'*Adolphe*); 192-194 (sur la date de composition); 231-232 (sur Julie Talma); 270-277 (sur les différents éléments qui entrent dans l'histoire de la rupture); 277 et suiv. (sur l'absence de « littérature » dans *Adolphe*). On trouvera dans la dernière étude de ce livre les réponses à quelques objections de M. Rudler. En d'autres cas, on verra qu'il apporte de l'eau à notre moulin.

Il n'est aucun des faits ou des textes auxquels se réfère M. Rudler qui ne soit connu des lettrés. Reste l'interprétation.

1° *La date de composition et les remaniements d'Adolphe.* — *Adolphe* a été rédigé en quinze jours à la fin de 1806, et retouché jusqu'en 1810. Constant en fait des lectures dès 1807 et peut-être dès la fin de 1806. Les brouillons antérieurs au manuscrit de 1810 sont perdus. Il est vrai que l'ouvrage de *La Religion* a été refait plusieurs fois et transformé de fond en comble. Mais ce qui était possible pour des livres de critique et d'histoire l'est-il pour un livre comme *Adolphe*, conçu et exécuté au moment où l'écrivain en est comme possédé? Un livre qu'on peut lire à des intimes est déjà un livre construit. Est-il vraisemblable que les retouches soient de sorte à changer entièrement le caractère des deux principaux personnages et le rythme général de l'œuvre? Si l'histoire de la rupture devait tout à madame de Staël, il faudrait admettre qu'il l'a racontée dans *Adolphe* à mesure qu'elle se déroulait, de 1807 à 1809. Et comment expliquer la sérénité racinienne de l'œuvre dans la peinture de la douleur? A cet égard il suffit de rapprocher *Adolphe* du *Journal intime.*

2° *Un texte de* 1806 *dans le* Journal intime : « Je vais écrire un roman qui sera mon histoire. » Il ne semble pas qu'on puisse interpréter autrement que : l'histoire d'un caractère, les lois d'une vie intérieure (*Adolphe* n'étant à aucun degré un livre anecdotique), lois qui valent pour tout le passé, et, chez un homme qui se connaît si bien, même pour l'avenir. Il est fâcheux que la passion pour Juliette Récamier soit de 1814-1815 : sinon nous verrions les commentateurs en inscrire les péripéties aux marges d'*Adolphe.* Et, d'un point de vue plus élevé, pourquoi pas?

3° *Autre texte du* Journal intime : « Je me mets à relire mon roman. Comme les impressions passent quand les situations changent. Je ne saurais plus l'écrire aujourd'hui. » Il n'est pas discutable qu'*Adolphe* soit né à un moment très nettement déterminé, alors que Benjamin est travaillé par la crise de la quarantaine, par de multiples soucis d'avenir, voire par des inquiétudes religieuses, et non pas seulement par des *projets* de rupture. Benjamin est arrivé à une de ces heures décisives, où, dans chaque vie, brusquement toute une expérience s'éclaire, tout un passé se condense : *Adolphe,* dans son premier jet, écrit en quinze jours.

4° *Madame Trevor.* — Qui n'a lu dans le *Cahier rouge* comment Benjamin, pour la séduire, commença par jouer la passion, et finit par se monter la tête? Dans sa malheureuse impuissance d'aimer et sa continuelle recherche de la passion, sa « manie des passions » pour parler comme M. Pierre Lasserre, combien de fois n'a-t-il pas fait de même? En quoi cette stratégie amoureuse permet-elle de dire qu'Ellénore « commence par ressembler fortement à Mrs Trevor? » Il s'agit là d'un trait du caractère de Constant, d'une situation aussi, non d'un trait de caractère applicable à Ellénore.

5° *La situation quasi-maritale d'Adolphe et d'Ellénore.* — Toujours la même confusion. Une situation est-elle un trait de caractère? « Que de liens j'ai rompus! » écrivait Constant en 1804. L'histoire de la rupture dans *Adolphe* est faite de toute son expérience en l'art de rompre (Voir *Vies préromantiques*, p. 270-277).

6° *Caliste.* — Si M. Rudler l'avait écartée, c'est sans nous le dire. Nous ne sommes pas tenté d'exagérer les influences livresques, et nous n'aurions jamais eu l'idée d'aller chercher dans la *Nouvelle Héloïse* et dans madame Cottin, mais plutôt du côté de Duclos et de Laclos, dans cet ordre d'influences où la littérature, trouvant dans le cœur d'un homme des affinités profondes, s'amalgame à la vie. Il y a des différences entre *Caliste* et *Adolphe*? Où a-t-on dit qu'*Adolphe* fût une copie de *Caliste*? Non, mais le souvenir de *Caliste* est une de ces idées vives, légères, pénétrantes, qui traversent l'esprit du romancier au moment où il commence d'inventer son roman et fécondent l'imagination.

Bien que publiée en 1786, l'année qui précéda la première rencontre de Benjamin et de madame de Charrière, *Caliste* n'était certainement pas oubliée en 1806, comme toutes sortes d'indices le prouvent. Et, du reste, à mesure qu'il se fatiguait de l'atmosphère de Coppet, il se reportait avec regret vers cette école de « vérité », de « naturel », qu'avait été pour lui Colombier aux années décisives de sa jeunesse. (Melegari, p. 361, 376, 383, 384, aux dates de 1805 et 1810). Quand il vantait l'esprit de madame de Charrière « exempt de toute affectation », cette critique indirecte de madame de Staël ramène aussitôt le souvenir à une lettre du 23 janvier 1800,

dans laquelle madame de Charrière remarquait qu'un discours de Constant « manquait de justesse et péchait par les exagérations. Pauvre garçon! il n'était pas, chez madame de Staël, à l'école de la vérité et de la raison sévère et simple ». On est donc fondé à penser qu'au moment où il écrivait *Adolphe*, il était, par le goût, plus près de *Caliste* que de *Corinne*.

7° *Madame Lindsay*. — M. Rudler affirme que je n'ajoute rien à ce qu'il en a dit lui-même. Le moi est trop déplaisant pour qu'on insiste sur ce point. Mais il est bien permis au lecteur impartial de comparer ce qu'a dit M. Rudler et ce qui a été publié ici même. Libre à M. Rudler d'accabler cette pauvre femme de son mépris. Veut-on le sentiment d'un gentilhomme? Le 23 janvier 1821, Chateaubriand écrivait à la comtesse de Pisieux : « Je viens d'apprendre la mort de madame Lindsay, et cela me fait *une sensible peine.* » Toute littérature à part, la qualité du sentiment ne se mesure ni au rang, ni à la fortune, ni même à la respectabilité sociale.

On a trop d'admiration pour le génie de madame de Staël pour s'égayer facilement des propos des intimes sur Benjamin « toujours nécessaire, jamais suffisant », trop de respect de la douleur, même mélangée, pour plaisanter sur les scènes dont les bords du Léman furent témoins et où Corinne se souvenait un peu trop d'avoir joué *Phèdre* la veille sur le théâtre de Coppet. Mais, enfin, jusqu'en ses coquetteries pour ramener Adolphe, Ellénore est fidèle. Elle est simple dans son désespoir.

Pauvre Lindsay. Après avoir médité les paroles de René, j'ai comme un remords. Le *Mercure* me fait aimablement sentir que je l'ai placée « sous une lumière un peu crue ». Le rôle d'historien a ses duretés. Mais le fond chez elle était généreux. Tous les témoignages concordent et le roman de Sophie Gay est tout pénétré de cette générosité. Elle s'est dévouée à Lamoignon ruiné. Après les écarts d'une jeunesse malheureuse, quand elle rencontra Benjamin, écœurée de son passé, elle n'avait plus qu'un désir : s'attacher.

Celle qui, au dire de Barante, aima Constant « plus qu'aucune autre femme », que Benjamin un moment songea à épouser, n'était pas, en 1806, sortie de sa vie sentimentale depuis très longtemps.

Mais n'eût-elle tenu aucune place dans le cœur de Benjamin, il importerait fort peu. Elle se prêterait d'autant mieux à réaliser ce caractère d'universalité, qu'aucun bon juge n'a jamais refusé à *Adolphe*. Il suffirait pour notre interprétation que Constant eût bien connu madame Lindsay, ce que nul ne peut nier.

Est-il vrai qu'Ellénore, telle qu'elle nous est dépeinte au début du roman soit exactement la personne morale de madame Lindsay, car on ne voit pas que son portrait physique soit fait en aucun endroit d'*Adolphe*; est-il vrai qu'elle soit encore exactement la même au chapitre VIII, et surtout que, dans l'action romanesque où elle entre, elle agisse conformément au caractère de madame Lindsay? Tout est là. Si dans l'agonie d'Ellénore quelques traits sont empruntés à l'agonie de Julie Talma, de ces traits anonymes par lesquels beaucoup de morts sont semblables, est-ce Julie Talma, morte « en philosophe », qui pouvait recevoir l'extrême-onction?

Si *Adolphe* est fait de toute l'expérience de Constant, il ne s'ensuit pas qu'Ellénore soit faite de toutes les femmes qu'il a connues. Mon petit article aura produit au moins un résultat heureux : il aura provoqué M. Rudler à aller jusqu'au bout de son système. En pratiquant son édition critique, si utile à tant d'égards, on avait bien l'impression qu'il faisait d'*Adolphe* une manière de journal intime. Mais voici qui est tout à fait clair : M. Rudler est irrité qu'on appelle *Adolphe* « un roman ». Et d'autre part il croit qu'on peut créer un personnage vivant comme on habille un mannequin : le bonnet de madame de Charrière, la robe de Mina ou de Charlotte, le « shall » de madame Récamier, et, dans ce cœur de son, un peu de madame Trevor, un peu de madame Lindsay, un peu de Julie Talma, beaucoup de madame de Staël, et un peu encore de combien d'inconnues. Puisque M. Rudler met en cause l'esthétique, aux romanciers de nous dire ce qu'ils pensent de ce procédé de fabrication. Marcel Proust déclarait : « Je ne fais pas ce que je veux. » Grande parole, qui montre le créateur d'âmes mené par la logique intérieure des êtres qu'il crée. « Si quelquefois, raconte madame Surville, nous demandions (à Balzac) grâce pour un jeune homme en train de se perdre, ou pour une pauvre femme bien malheu-

reuse : — Ne m'étourdissez pas... Il arrive ce qui doit arriver. »

Il faut bien que la vérité ait en elle, comme aurait dit Benjamin, une certaine force progressive. Au moment où paraissait l'étude sur Ellénore, M. Baldensperger découvrait des documents antérieurs à 1792 permettant de reconstituer une partie de l'existence de madame Lindsay. Généreusement il m'en communiquait des fragments, qui confirment plusieurs de nos hypothèses. Bientôt il nous donnera *Dans l'intimité d'Ellénore*, un portrait auprès duquel le mien n'était qu'une ébauche.

Je remercie M. Rudler de m'avoir apporté l'occasion de m'expliquer davantage. Je vous remercie, monsieur le Directeur, pour l'aimable hospitalité que vous m'accordez dans vos pages et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

ANDRÉ MONGLOND

PARMI LES LIVRES

C'est un défaut pour un auteur, d'être trop intelligent et pour un livre, d'être trop agréable. M. Mistler et son roman, *Châteaux en Bavière*, ont ce défaut-là. A chaque moment on est diverti par un paysage, par une scène, par un portrait, par une remarque. Le panorama de Vienne à Berlin, par Münich et Nuremberg, est si varié qu'on oublie un peu les personnages. Les ensembles sont si vivants et les intérieurs si heureusement filmés qu'on ne s'intéresse plus aux grosses têtes, c'est-à-dire aux passages où l'acteur vous regarde fixement avec une larme dans les yeux.

Le livre commence par un joli itinéraire de Vienne à Nuremberg un jour de l'été de 1922. « Au sommet des coteaux, les sapins étroitement pressés mordent le ciel de leurs dents de scie, mais dans les fonds, les lignes souples des bouleaux sont noyées de vapeurs. » Promenade dans Nuremberg, rencontre du professeur Krammer, connu à Bamberg en 1913; évocation de ce séjour à Bamberg, et de la famille Mahler.

Nous voilà donc revenus, pour une trentaine de pages, en 1913; Jacques, l'auteur supposé du livre, qui écrit à la première personne, et qui était alors frais sorti du lycée, passait ses vacances à Bamberg. Reçu chez les Mahler, il s'intéressa à leur fille Minna, puis, quand il la sut fiancée, à sa cousine Elsa. Il lui prend la main, un jour que la veuve du pharmacien chante du Schumann. Un peu plus tard, la promenade au château de Pommersfelden est une aimable idylle bavaroise « Après le déjeuner où Paul Schmidt avait repris quatre fois du chevreuil aux groseilles, et chanté la Romance à l'Étoile de *Tannhauser*, nous étions allés dans le parc. Krammer,

faute d'avoir su se défendre contre le vin gris de l'aubergiste, avait vite renoncé à nous expliquer les rapports entre l'architecture et l'art des jardins, pour aller s'allonger au bord de l'étang où le château mirait sa longue façade. Je m'étais assis à quelque distance, au pied d'un hêtre rouge; Elsa, étendue sur l'herbe, laissait reposer sa tête sur mes genoux. Je tirai de ma poche les poèmes de Heine, et je me mis à lire à mi-voix. » Septembre vient. L'avant-veille du départ de Jacques, un soir d'orage, Elsa l'attire dans la serre et l'embrasse éperdument.

« Jacques, dit-elle, nous nous quittons après-demain, me jures-tu que tu reviendras l'année prochaine et que, d'ici-là, tu n'aimeras aucune autre jeune fille? — Oui, Elsa, répondis-je. — Eh bien, murmura-t-elle dans un souffle, je t'attendrai, et dès maintenant, je t'appartiens, fais de moi ce que tu voudras. » Elle se renversa dans mes bras et je la sentis défaillir sur mon cœur.

Il revoit cette scène après neuf ans, avec un peu de dépit d'avoir été vertueux. Les Mahler lui apprennent qu'Elsa a épousé un industriel nommé Werner, enrichi par la guerre, et tué, un an plus tard, par la grippe espagnole. Et voilà Jacques parti pour Berlin, où elle habite un appartement près de la porte de Brandebourg. Première entrevue, où Elsa est très réservée. Cependant elle retient Jacques à dîner au restaurant. Il y a là mademoiselle Lotte Wilke, de l'Opéra de Dresde, M. Arthur Schall, qui s'occupe de cinéma, et le baron Hugo von Lerchenfeld, poète. La conversation qui nous est rapportée est ingénieusement agencée pour faire un tableau des mœurs berlinoises. « Lotte Wilke, grande et belle, ne pouvait pas demander du pain ou du sel sans trahir son soprano dramatique. Elle paraissait avoir beaucoup lu, et tout en m'expliquant la philosophie des rôles de Kundry et d'Ariane à Naxos, elle cherchait mon pied sous la table. » Lerchenfeld parle de sa *Judith*; la conversation en vient aux femmes, puis à Freud, puis aux Français en voyage. « Il y a trente ans, dit Jacques, on était assez au courant en France de ce qui se passait dans le monde germanique. Il y avait bien une muraille le long de la Lorraine, mais quelquefois les gens qui vivaient au pied avaient la curiosité de prendre une échelle pour regarder de l'autre côté; seulement ces

curieux sont devenus académiciens, et alors ils ont planté des tessons de bouteille sur le mur et retiré l'échelle. » Comme Lerchenfeld va répondre, un fracas épouvantable lui coupe la parole. Un danseur s'est affalé, cassé en deux comme un pantin, et l'écume aux lèvres. « Le nombre des épileptiques a quadruplé en trois ans à Berlin », dit tranquillement M. Schnall.

Jacques reconduit Elsa sous le clair de lune de juillet. « Vous souvenez-vous, dit-il, du jardin de votre oncle, à Bamberg, pendant les nuits d'août? — *Mein Kind, wir waren Kinder* », répond-elle. C'est le début d'un poème de Heine, confident de leurs amours : Mon enfant, nous étions enfants, deux enfants petits et joyeux... Il n'en peut tirer rien de plus. Rentré chez lui, il tombe dans une rêverie qui est essentielle à l'intelligence du livre, car l'auteur y a sournoisement glissé tout ce qu'il voulait nous faire connaître de ses desseins. Oui, Jacques aime Elsa, mais de son amour passé redevenu présent. « Je ne demanderais pas à ses lèvres l'oubli que d'autres bouches peuvent me donner, je voudrais au contraire, si elle devenait mienne, retrouver sous chaque sensation présente les sentiments d'autrefois. »

Cet amour, fantôme vivant et présent d'un ancien amour, peut faire le sujet d'un très beau livre. Il est tout fondé sur le souvenir de la soirée de 1913 où Elsa aurait pu être à Jacques, et sur cette nostalgie tenace des bonheurs manqués. « C'était un soir de septembre et je venais d'avoir seize ans, elle s'offrait à moi, et je n'ai pas su refermer les bras sur elle, et maintenant je la revois plus belle que jadis, présente et lointaine, vivante et perdue. « Il va chercher dans Elsa l'ombre de la petite fille qu'il a connue. Mais l'auteur nous avertit qu'il ne la retrouvera pas. Je ne reconnais plus Elsa, et la femme si belle que j'ai revue me fait l'effet d'une étrangère extrêmement lointaine. » Elle l'aime encore pourtant, si froide qu'elle paraisse. Cette nuit même, à trois heures du matin, elle va lui téléphoner. Ils se reverront; et juillet ne sera pas achevé qu'elle sera dans ses bras. Mais comme elle n'a pas cessé de l'aimer, ce sera bien elle, vivante et telle qu'elle est, qui se donnera. Jacques, au contraire, ne cessera de chercher l'Elsa d'autrefois, c'est-à-dire sa propre jeunesse, sans la trouver jamais.

Il y aurait à écrire sur ce thème un roman singulièrement décevant et douloureux. On y mettrait exactement ce que M. Mistler a mis dans le sien. On y verrait à chaque moment les visages se défaire et les âmes se transformer. On y sentirait cette métamorphose perpétuelle, cette substitution d'une personne à une autre, ce défilé d'ombres qu'on appelle un être. Ces amants changeant, malgré eux, tendraient leurs bras vains vers de vaines images. C'est pourquoi ils en appelleraient à la mémoire, seule constante, stable et fidèle. Dans ce qui est, ils chercheraient avec tendresse ce qui a été. Ils chercheraient à saisir les seules formes d'eux-mêmes soustraites au changement, puisqu'elles sont du passé. Ils étreindraient ces fantômes d'autrefois. Et peut-être s'apercevraient-ils que ces figures des heures vécues se modifient elles aussi en secret. Jacques pense à ces jours de septembre 1913; mais il les crée en les pensant. Il cherche l'Elsa d'autrefois; mais il n'y a pas d'Elsa d'autrefois; il l'imagine seulement. Présent, passé, se dérobent à la fois. Rien n'existe et tout s'écoule. *Panta rei.*

Je ne crois pas que M. Mistler ait formé le dessein de traiter ce sujet; mais il y a encadré très agréablement son roman. Nous sommes donc avertis aux alentours de la page 80, que Jacques subit la magie du passé. Ah! songe-t-il en voyant Elsa entrer dans sa chambre, la sentir *de nouveau* ployer sur mon bras! Et nous sommes avertis aussi qu'Elsa n'a jamais cessé de l'aimer. Elle a gardé, achevé, le petit portefeuille de soie violette qu'elle avait commencé de broder pour lui en 1913.

Le roman, ainsi défini, sera achevé le jour où Elsa s'apercevra que Jacques aime en elle un souvenir du passé. C'est ce qui arrive à la page 195. Les deux amants font le réveillon ensemble, à Münich : « Tu passes tout ton temps à te souvenir », dit-elle. — « C'est qu'il y a trop de gens qui oublient », répond-il. Et il continue à évoquer le passé.

— Je pense aussi à ce jour où, pour la première fois, madame Apotheker nous a chanté du Schumann. Je la vois encore, près du piano, avec le reflet rose des abat-jour sur sa figure. Tu étais si sérieuse, toute droite dans ton fauteuil!...

Mais dans un grand cri de détresse, Elsa m'a interrompu :

— Jacques, j'en suis sûre maintenant, ce n'est pas moi que tu aimes, tu es amoureux de ta jeunesse.

Si le roman était seulement ce que nous avons dit, il s'arrêterait là. Mais M. Mistler a glissé très adroitement un second sujet, d'ailleurs apparenté au premier, et qui est celui-ci. Pendant ces neuf années la petite Elsa de Bamberg s'est transformée en une jeune femme élégante à la mode allemande d'aujourd'hui. « Vous sentez bien, lui dit le professeur Krammer, qu'elle n'est plus la même; comparez les gens qu'elle fréquente aujourd'hui avec ceux que vous avez connus à Bamberg! Elle est votre maîtresse, ou elle le sera demain, mais elle n'est plus la fiancée d'un soir d'été, les dix ans où vous avez été loin d'elle seront toujours un fossé entre vous, et chaque jour vous séparera davantage. Partez, Jacques, partez sans regarder en arrière vers les villes maudites! »

Cette apostrophe résume toute la fin de l'ouvrage. Les incompatibilités devenant manifestes, Jacques rentre en France. En vain Elsa, pendant trois mois, lui écrira tous les jours. Il laissera des lettres sans réponse, et la dernière ligne nous avertit qu'il trouvera en France une fiancée belle, fidèle, et qui saura le consoler. Ainsi, en dernière analyse, le roman est fait sur deux thèmes entrelacés. Le premier est : de l'impossibilité de réaliser un rêve après neuf ans; le second est : de l'impossibilité pour un Français d'épouser une Allemande. Je ne me dissimule pas, au surplus, qu'à réduire ainsi un livre à ses éléments premiers, on lui ôte tout son charme. Et ce charme, ces vives peintures, ces dialogues où chaque mot a un contour et un caractère, c'est là le vrai mérite de ces pages. Elles font penser par moments au premier Barrès, et aussi à M. Paul Morand. « Le matin, j'embrassais Elsa dans une odeur d'abricots, et le soir, notre dernier baiser embaumait la reine-Claude. » N'est-ce pas une phrase interpolée d'*Ouvert la nuit*? Et de Barrès à Paul Morand, la filiation, qui scandalisera peut-être quelque lecteur, ne paraît-elle pas évidente, dès qu'on réfléchit?

***

M. Martin-Chauffier, qui vient de publier *l'Épervier*, a beaucoup de pénétration et de finesse. Il a le goût, emprunté en apparence à Marcel Proust, et bien plus réellement à

M. Paul Bourget, de justifier chaque pensée de ses personnages par des maximes générales, de sorte que ces malheureux ne peuvent plus dire un mot sans vérifier une loi. Dans ces maximes, dans ces considérations, dans ces portraits, M. Martin-Chauffier a mis une subtilité d'analyse, qui est une qualité de premier ordre. On regrette seulement que le résultat de ces analyses nous soit transmis dans un langage à peu près inintelligible. A chaque moment, il faut relire un paragraphe pour en surprendre l'enchaînement et le sens. On s'aperçoit alors que l'auteur a déployé une magnificence aveuglante dans l'expression d'une vérité fort simple. Un professeur aux Hautes-Études, Michel Sarrazin, esprit tourmenté, se retire à Loqueltas en Bretagne pour y faire retraite, s'interroger et se connaître. Quoi de plus clair? Quoi de plus compliqué quand M. Martin-Chauffier s'évertue à le dire à sa façon?

> Son désir était de s'élever par la voie droite, jusqu'aux cimes de la pure vie intérieure, où l'esprit et le caractère apparaissent, dans l'air glacial et translucide des sommets, nus, dépouillés de la robe des actes et de l'écharpe des effets, prennent conscience d'eux-mêmes, se jugent et se décident. Portés dans leur exaltation, par les prestiges d'un décor sans âge, immobile et massif, fait pour tendre les ressorts d'une âme simplifiée qui veut se surprendre dans le plein exercice de son mouvement naturel.

Le malheur est que, si l'on veut dissiper ce brouillamini, on découvre l'incohérence. Qu'est-ce qu'un décor qui tend un ressort? Qu'est-ce qu'un caractère qui apparaît dépouillé de la robe des actes? Sarrazin, dans sa chaumière et sur sa lande, médite, et l'objet de sa méditation est de démêler si sa vie intérieure est assez riche pour qu'il puisse se passer du succès et de l'amour. On serait curieux de savoir comment il s'y prendra, et quels signes éclaireront son jugement. En fait le problème est trop mal posé pour pouvoir être résolu. L'auteur en convient, et nous dit que Sarrazin reste avec ses doutes. Je le crois sans peine. Tout au long du livre, M. Martin-Chauffier nous donne ainsi à casser des noix creuses, et cet exercice devient promptement fastidieux.

Il arrive à ce Sarrazin une étrange aventure. Par un jour de tempête, il glisse de la falaise sur les rochers, et se foule la cheville. Il aurait été emporté par la mer si le jeune Alain

de Loqueltas et sa sœur Anne n'avaient passé par là. Sarrazin, sauvé par Alain, avec l'aide des douaniers, est transporté au château de Loqueltas. Je n'insisterai pas sur le romanesque fatigué d'un épisode qui rappelle la *Neuvaine de Colette*. Mais enfin, voilà nos personnages au contact, et c'est le principal.

D'Alain et de sa sœur, M. Martin-Chauffier a fait un vivant portrait. Voici d'abord le faible Alain :

Ce blond jeune homme de vingt ans, un peu voûté, drapé dans une longue pèlerine, la tête nue et les cheveux embroussaillés, campé devant la mer bretonne, ne figurait pas mal une gravure romantique. Il ressemblait à ces jeunes exilés qui viennent le soir contempler, aux frontières de la terre étrangère, les champs de la patrie perdue.

Je ne sais trop où l'auteur a rencontré ces exilés, mais le portrait est joli.

Et voici maintenant mademoiselle de Loqueltas.

Anne de Loqueltas, orpheline, recluse en cette campagne perdue, n'avait d'autre affection qu'Alain, son cadet de dix ans, ne vivait que pour lui, que par lui. Elle avait décidé de ne point se marier, pour éviter la dispersion du patrimoine, de se consacrer tout entière à la formation de son frère et à rendre à leur nom leur ancien éclat. Attachement passionné, plus ombrageux et dominateur que tendre, Alain était à la fois le fragile objet de ses rêves, la proie, l'unique, l'irremplaçable proie livrée à son affection et qu'il fallait à tout prix conserver, la substance plastique qu'elle devait modeler et dont la grandeur souhaitée serait l'ouvrage de sa vie et satisferait son orgueil.

Or Alain se prend d'admiration pour Sarrazin. Faible, inquiet et tourmenté, il croit reconnaître, dans l'homme qui attendait la mort sur les rochers, la force d'âme nécessaire à un guide. « J'ai eu le sentiment étrange, lui dit-il le lendemain, qu'en vous sauvant je me sauvais moi-même d'une sorte de mal qui m'accable. Je vous raconterai, si vous le permettez, mes tourments, mes incertitudes. Je cherche une issue, je ne la trouve pas tout seul. Il fallait que Dieu m'envoyât un guide, qu'un miracle se produisît. Après ce qui s'est passé en moi depuis hier, je ne puis plus douter, le miracle a eu lieu. » — Naturellement, Anne, dès qu'elle reconnaît l'influence de l'étranger sur son frère, est mordue de jalousie et de haine. Sarrazin est l'ennemi, le bourgeois, l'homme des villes, le libre-penseur, le jacobin. Pour lui soustraire

Alain, elle renouvelle un projet que nous lui avons vu former au début du livre : elle le fera voyager. Alain n'a aucune envie d'affronter l'univers inconnu. Sarrazin piqué au jeu, lui conseille de ne point partir : « Vous vous égarerez au loin, sans direction et sans ami. Vous souffrirez terriblement de l'indifférence du monde. Et qu'y gagnerez-vous? De l'expérience? Mais quand on affronte la vie, comme vous allez le faire, on n'en tire pas de leçons, on la subit, on en souffre et c'est tout. Il faut, avant de vous lancer, connaître votre but, vos moyens, savoir ce que vous voulez, avoir près de vous un ami qui vous redresse. Attendez. »

M. Martin-Chauffier a montré, avec un art délicat et sensible, les réactions subtiles, que trois êtres, en se connaissant si mal, exercent les uns sur les autres. Alain se trompe assurément sur le compte de Sarrazin en lui croyant tant de force d'âme. Mais sa jeune affection, sa confiance, l'image même qu'il se fait du professeur, contraignent celui-ci à ressembler à cette image. Réconforté par la foi qu'il inspire, il tend à la justifier. C'est ainsi que les sentiments finissent par créer leur objet. L'aversion qu'Anne témoigne à Sarrazin n'est pas moins efficace. Elle éveille en lui le goût du combat. Sous ces influences ennemies, le fond ignoré des âmes apparaît.

Nous sommes parvenus à mi-chemin du cours de l'aventure. C'est à ce moment que M. Martin-Chauffier laisse paraître un dessein digne de Jules Sandeau ou d'Octave Feuillet. Il veut que Sarrazin et Anne de Loqueltas, le professeur et la châtelaine, ces deux ennemis, s'éprennent l'un de l'autre. Étrange livre où la rhétorique, la finesse, le style le plus vrai, les modes les plus surannées sont sans cesse mêlées!

Ayant mûri ce projet singulier, l'auteur emploie pour le réaliser toutes les ressources de sa dialectique. Les artifices, raisonnements et malices diverses qu'il emploie pour rapprocher Anne de Sarrazin forment un spectacle vraiment curieux. Les deux ennemis ne se voient plus. Il faut les remettre en présence. Le romancier a imaginé une entrevue pathétique. Alain, épouvanté à l'idée de partir en voyage s'enfuit et va se cacher, comme un enfant, chez ses cousins Kerambrezec. Anne, qui le croit chez Sarrazin, va droit l'y

chercher. Elle heurte violemment la porte, que le professeur ouvre en tremblant.

Dès qu'il eut tiré le loquet, une poussée envoya la porte battre contre le mur. Anne de Loqueltas, debout sur le seuil, fixa sur lui des yeux étincelants. Elle cria :

— Où est Alain?

— Alain n'est pas ici, — répondit-il surpris.

— Vous mentez; il est ici. Rendez-le moi.

— Il n'est pas ici, je vous le jure.

Il la vit pâlir. Lui-même était inquiet.

— Alors, — balbutia-t-elle, — alors, où est-il?

Ils se regardèrent. L'espoir d'Anne, la fureur qui l'avait soutenue s'écroulèrent. Elle se mit à pleurer. Elle n'avait plus de haine, plus de jalousie contre cet homme, qui ne lui avait pas ravi son bien-aimé.

Elle sanglote de désespoir à la pensée qu'Alain s'est peut-être tué; puis, en apprenant que le refus de partir lui a été suggéré par Sarrazin, elle s'emporte de nouveau : « Assassin, lui crie-t-elle, c'est vous qui l'avez tué. » Il répond vertement qu'il l'a au contraire sauvé. Et la malheureuse déjà s'accrochant à cet espoir : « Dites-moi qu'il est vivant et je vous pardonne tout. — Je vous jure qu'il est vivant », répond fermement Sarrazin. Et M. Martin-Chauffier ajoute : « Elle poussa un cri de joie. Elle lui jeta un regard de reconnaissance éperdue, qui le fit trembler de bonheur. »

Voilà beaucoup de chemin en peu de temps. M. de Keranbrezec, témoin de ce revirement, en est stupéfait. « Elle va l'embrasser, ma parole ?» On se met à la recherche d'Alain, que son cousin Jérôme ramène. A la vue de sa sœur irritée, il montre tant de faiblesse, qu'elle en est elle-même écœurée. Cet enfant ne sera jamais l'homme qu'elle a voulu qu'il fût. Elle l'aime encore, mais non plus d'une adoration totale. Une place reste vide dans le cœur d'Anne. Or cette fille impérieuse et passionnée ne peut cesser d'aimer. Mais qui? Un homme médiocre lui ferait horreur. Vous comprenez bien que l'auteur prépare sournoisement cette place pour Sarrazin.

Celui-ci, étonné de la dureté d'Anne envers Alain, a dit à la jeune fille : « Avez-vous du cœur? » Elle a répondu avec hauteur, mais dans le désœuvrement sentimental où elle est maintenant, cette question lui revient en mémoire et la tourmente. Elle craint, ayant paru dure, d'être jugée fausse.

Elle craint d'avoir mal aimé son frère. Elle ne hait plus Sarrazin; mais, grandi par la haine, il n'est pas diminué par la paix. Elle le sait d'esprit pénétrant, et c'est pourquoi elle l'a craint. Tandis qu'elle cherche avec désespoir à se définir, elle songe qu'il connaît peut-être son cœur secret, qu'elle ignore elle-même. Elle imagine ce qu'il pense d'elle. Elle juge qu'il ne peut pas se tromper. Un livre de lui qu'elle lit à propos la persuade de son mérite. Fiévreuse, isolée, triste, avide d'aimer, elle l'invite à déjeuner. Quant à lui, il l'aime depuis le jour où il l'a vue défaite, désespérée, injurieuse. Vous pensez bien que dès lors le problème est résolu, et que la fin du livre, jusqu'au mariage d'Anne avec Sarrazin, n'est plus qu'une clause de style.

***

Les vrais livres de notre temps me semblent ceux où un auteur dit simplement ce qu'il a à dire. Ils ont une netteté dans le dessein et une franchise dans l'exécution qui les fait reconnaître d'abord. Tel est le *Bachelier sans vergogne* de M. Albert Marchon. Le sujet en est simple et tient en quelques lignes :

Et je dis comment je suis parti, un beau matin, tout bachelier que j'étais, avec trente sous dans ma poche; mais il faisait si beau que, par ma foi, je ne pensais guère à mon viatique. On trouve toujours à vivre, çà et là, dans la montagne. Quand les gens sont trop sauvages, on va dans les bois manger des mûres. Pour dormir il y a toujours quelque grange ouverte, la nuit, dans les hameaux. Sans compter les bonnes fortunes qui vous arrivent, on ne sait pourquoi. Bref, je suis parti, puisqu'on ne tire des Facultés qu'un mauvais parchemin, dont l'Éborgné lui-même ne donnerait pas un quignon. Et ma mère me disait : « Tu es fou! Partir? » Mais à la fin d'une certaine nuit, sans la réveiller, sans rien réveiller dans cette pauvre maison endormie, j'ai ouvert la porte, avec mon manteau sur les épaules...

Et le Bachelier est allé par les routes, en Dauphiné, puis en Provence, depuis le Drac jusqu'à Marseille. Il a rencontré d'abord le berger Bériou, nomade comme lui et qui l'a enchanté d'histoires, puis le receveur Grassègue, ce beau garçon avantageux, puis deci, de là, des gens. On se rencontre, on se sépare. Un peu plus loin, on le prend pour l'enfant perdu de la maison, celui qui était allé au Chili; on le cajole, il se

laisse faire. Puis le voilà qui descend les escarpements des Écharennes, froids comme les rochers de la lune. Au val d'Entraigues, une bonne vieille lui donne la soupe. A Grenoble il gagne un jour sa vie comme garçon de café. A Saint-Maurice, il est hébergé par le curé. A Sisteron, il accompagne un ivrogne dans un mauvais lieu. Vers la montagne de Lure, il fait la cueillette de la lavande, à six sous le kilo. Les événements de la vie sont le chaud, le froid, le manger, le dormir. « Il faut avoir eu peur la nuit, avoir eu faim, avoir couru les routes, pour savoir ce que c'est que la fumée d'une soupe d'auberge. » Les jours de jeûne sont les plus nombreux, quoiqu'il soit invité parfois à quelque bombance. Et il lui sera pardonné d'avoir, par un clair midi provençal, bu le vin de messe dans une sacristie.

Les hommes apparaissent disséminés dans ce livre, comme ils sont sur la face de la terre. Le seul personnage permanent est la nature. Elle n'est pas seulement vue, mais ressentie. Pour l'auteur errant sur les routes, elle n'est pas seulement un paysage; elle est le décor même de sa vie, et sa vie elle-même. Elle le pénètre, le réchauffe, le transit, l'enchante, le menace, l'endort. Chaque jour est un aspect nouveau, un drame nouveau, un monde nouveau, qui naît le matin et qui meurt le soir. De ces planètes neuves et éphémères, M. Marchon a laissé de vifs tableaux. Voici une fin de nuit dans la montagne.

Un premier coq a chanté. On dirait que ce cri aigre, mouillé, appelle la pluie. L'aube se lève à regret sur les champs. Il n'y a pas encore de couleurs, mais des blancs et des noirs, c'est comme une fumée épaisse qui aurait du mal à se dissiper. Les choses tout engourdies semblent faites pour l'immobilité. Il n'y a de vif que la fraîcheur de l'air et l'odeur aiguë des prairies. De pauvres toits perdus dans cette brume, presque enfoncés dans la terre, ont je ne sais quoi d'amer, d'hostile; les hameaux veulent dormir encore. C'est une grande désolation partout, une sorte de grand regret de la nuit qui était si belle.

Il y a des pages qui sentent le bois mouillé, d'autres qui sentent la lande sèche et brûlée. Il y a d'étonnantes visions des heures, chaque paysage accusant un moment précis du jour. Ce rude voyage a remplacé bien des années d'école. Il nous a valu un écrivain.

HENRY BIDOU

LA CRISE MINISTÉRIELLE

ET

LES AFFAIRES EXTÉRIEURES

La première quinzaine de novembre a été marquée par des agitations intérieures qui ont fait un peu perdre de vue le problème financier et les grandes questions extérieures en suspens. Mais pendant que nous perdons du temps en crise ministérielle, les changes se tendent et les événements marchent en Syrie et en Allemagne.

Le Parlement a dû cependant consacrer ses premières séances à entendre une nouvelle déclaration ministérielle et à discuter une interpellation sur la politique générale. A la veille de la rentrée, fixée au 29 octobre, le ministère Painlevé a donné sa démission et s'est reconstitué, après modification, le lendemain. La transformation a consisté essentiellement dans le départ de M. Caillaux et dans l'entrée de deux anciens ministres de M. Herriot. Elle a été en général très critiquée et froidement accueillie. Il a paru surprenant qu'un Cabinet succédât à un autre, sans aucune indication du Parlement sur ce sujet. Il a paru plus regrettable encore que ces modifications aient eu lieu sur l'injonction du Congrès radical de Nice, dirigé par l'esprit socialisant de M. Herriot. M. Painlevé, pendant six mois, avait fait un grand effort pour pratiquer une politique d'union : il avait manifesté une volonté certaine d'apaisement et un désir non moins certain de faire passer les affaires nationales avant les affaires du parti; il avait eu enfin la chance d'échapper à la domination des socialistes, qu'il avait évité d'attaquer, mais dont il avait été abandonné. Après Nice, il a eu l'air de changer de dispositions; il a tâché de négocier avec les socialistes, qui d'ailleurs n'ont fait aucune promesse, et de retrouver une majorité du côté de ceux là même qui l'avaient

laisse faire. Puis le voilà qui descend les escarpements des Écharennes, froids comme les rochers de la lune. Au val d'Entraigues, une bonne vieille lui donne la soupe. A Grenoble il gagne un jour sa vie comme garçon de café. A Saint-Maurice, il est hébergé par le curé. A Sisteron, il accompagne un ivrogne dans un mauvais lieu. Vers la montagne de Lure, il fait la cueillette de la lavande, à six sous le kilo. Les événements de la vie sont le chaud, le froid, le manger, le dormir. « Il faut avoir eu peur la nuit, avoir eu faim, avoir couru les routes, pour savoir ce que c'est que la fumée d'une soupe d'auberge. » Les jours de jeûne sont les plus nombreux, quoiqu'il soit invité parfois à quelque bombance. Et il lui sera pardonné d'avoir, par un clair midi provençal, bu le vin de messe dans une sacristie.

Les hommes apparaissent disséminés dans ce livre, comme ils sont sur la face de la terre. Le seul personnage permanent est la nature. Elle n'est pas seulement vue, mais ressentie. Pour l'auteur errant sur les routes, elle n'est pas seulement un paysage; elle est le décor même de sa vie, et sa vie elle-même. Elle le pénètre, le réchauffe, le transit, l'enchante, le menace, l'endort. Chaque jour est un aspect nouveau, un drame nouveau, un monde nouveau, qui naît le matin et qui meurt le soir. De ces planètes neuves et éphémères, M. Marchon a laissé de vifs tableaux. Voici une fin de nuit dans la montagne.

> Un premier coq a chanté. On dirait que ce cri aigre, mouillé, appelle la pluie. L'aube se lève à regret sur les champs. Il n'y a pas encore de couleurs, mais des blancs et des noirs, c'est comme une fumée épaisse qui aurait du mal à se dissiper. Les choses tout engourdies semblent faites pour l'immobilité. Il n'y a de vif que la fraîcheur de l'air et l'odeur aiguë des prairies. De pauvres toits perdus dans cette brume, presque enfoncés dans la terre, ont je ne sais quoi d'amer, d'hostile; les hameaux veulent dormir encore. C'est une grande désolation partout, une sorte de grand regret de la nuit qui était si belle.

Il y a des pages qui sentent le bois mouillé, d'autres qui sentent la lande sèche et brûlée. Il y a d'étonnantes visions des heures, chaque paysage accusant un moment précis du jour. Ce rude voyage a remplacé bien des années d'école. Il nous a valu un écrivain.

HENRY BIDOU

LA CRISE MINISTÉRIELLE

ET

LES AFFAIRES EXTÉRIEURES

La première quinzaine de novembre a été marquée par des agitations intérieures qui ont fait un peu perdre de vue le problème financier et les grandes questions extérieures en suspens. Mais pendant que nous perdons du temps en crise ministérielle, les changes se tendent et les événements marchent en Syrie et en Allemagne.

Le Parlement a dû cependant consacrer ses premières séances à entendre une nouvelle déclaration ministérielle et à discuter une interpellation sur la politique générale. A la veille de la rentrée, fixée au 29 octobre, le ministère Painlevé a donné sa démission et s'est reconstitué, après modification, le lendemain. La transformation a consisté essentiellement dans le départ de M. Caillaux et dans l'entrée de deux anciens ministres de M. Herriot. Elle a été en général très critiquée et froidement accueillie. Il a paru surprenant qu'un Cabinet succédât à un autre, sans aucune indication du Parlement sur ce sujet. Il a paru plus regrettable encore que ces modifications aient eu lieu sur l'injonction du Congrès radical de Nice, dirigé par l'esprit socialisant de M. Herriot. M. Painlevé, pendant six mois, avait fait un grand effort pour pratiquer une politique d'union : il avait manifesté une volonté certaine d'apaisement et un désir non moins certain de faire passer les affaires nationales avant les affaires du parti; il avait eu enfin la chance d'échapper à la domination des socialistes, qu'il avait évité d'attaquer, mais dont il avait été abandonné. Après Nice, il a eu l'air de changer de dispositions; il a tâché de négocier avec les socialistes, qui d'ailleurs n'ont fait aucune promesse, et de retrouver une majorité du côté de ceux là même qui l'avaient

combattu. Aussitôt les groupements modérés qui le soutenaient lui ont retiré leur appui, sans qu'il ait l'assurance d'obtenir le concours des socialistes. Il en résulte une situation très confuse, et très instable.

C'est dans ces conditions troubles que le gouvernement a déposé des projets financiers. Il les a révélés soudain le 7 novembre. Il a même annoncé son intention de les faire voter en hâte par la Chambre et par le Sénat. Nous ne savons pas, au moment où ces lignes sont écrites, s'il y réussira. Nous en doutons fort. Les projets sont assez graves pour que le Parlement veuille les étudier avec réflexion et les modifier. Tels qu'ils se présentent, ils ont produit une médiocre impression. Il y a bien l'innovation d'une Caisse d'amortissement, destinée à rassurer le public, et dont le pouvoir mystique est assez fort. Mais les projets ont ce défaut essentiel de commencer par aggraver les maux qu'ils prétendent guérir. Même si pour éviter la faillite, l'inflation est inévitable, même si le contribuable, déjà surchargé d'impôts, est voué à fournir une nouvelle contribution exceptionnelle, les mesures de cette importance demandent une étude approfondie. Les expériences faites à l'étranger ont toutes été concluantes. En Allemagne, en Hongrie, en Pologne, l'excès des impôts directs a terriblement aggravé l'inflation. Si le Parlement acceptait sans les examiner les projets socialisants du gouvernement, il prendrait à la légère la responsabilité d'une aventure, dont nul ne peut prévoir les répercussions.

Avant même de pouvoir consacrer son attention à l'assainissement de la Trésorerie, le nouveau Gouvernement a dû s'occuper de la Syrie, où se déroulent les événements les plus graves. Pour réprimer des troubles, la ville de Damas a été bombardée sans que les colonies étrangères aient été averties, semble-t-il, ou aient eu le temps de se mettre à l'abri. La Grande-Bretagne et les États-Unis s'apprêtent à réclamer des indemnités. D'autre part, l'insurrection gagne tout le pays, et a menacé les communications de la colonne Gamelin, sur le sort de laquelle ont couru les bruits les plus alarmants. Mandataire responsable devant la Société des Nations, la France ne saurait laisser se prolonger un tel état de choses. Une enquête a été prescrite. Le gouvernement

s'est décidé tardivement à rappeler le général Sarrail, Haut-Commissaire et lui donne un successeur qui sera un résident civil. Ces événements ont eu un grand retentissement en France et méritent un débat que le gouvernement a fait ajourner : la Chambre devra les examiner à fond.

L'attitude de l'Allemagne, après les accords de Locarno, demeure très incertaine. On sait que ces accords doivent être ratifiés le 1er décembre à Londres. Le jeu de l'Allemagne, au cours du mois de novembre, est de laisser paraître toutes les objections faites par l'opinion germanique, et d'arracher aux Alliés toutes les concessions possibles touchant la zone de Cologne et le régime de la Rhénanie. De là une série de manœuvres, dont les unes répondent à des difficultés réelles que le gouvernement rencontre au Reichstag et dont les autres sont destinées à inquiéter les Alliés sur le sort des accords et la ratification.

Il est certain que les accords de Locarno n'auront quelque valeur que s'ils sont approuvés par l'opinion allemande et s'ils obtiennent une forte majorité au Reichstag. Pour le moment, le gouvernement du Reich est loin d'être assuré des adhésions nécessaires. La défection de trois ministres nationalistes met le chancelier Luther et M. Stresemann dans l'embarras. Les nationalistes se sont toujours montrés mal disposés pour la politique de Locarno. Toutes les tentatives de conciliation internationale de M. Stresemann ont été suivies avec beaucoup de méfiance par la droite et avec une hostilité non dissimulée par l'extrême-droite. Sans cesse des journaux, des parlementaires, des groupements se réclamant de nationalisme ont attaqué la politique de M. Stresemann, ont même été jusqu'à l'accuser de haute trahison. Mais toujours, au moment du scrutin décisif au Reichstag, au moment de la discussion définitive au Conseil des ministres du Reich, les représentants officiels du groupe nationaliste avaient fini par se rallier à la politique extérieure du ministre des Affaires étrangères. Le parti de M. Schiele et de M. Hergt avait fait cependant tant de réserves au sujet du pacte de sécurité qu'on discernait bien dans les milieux politiques allemands que son attitude de conciliation n'était que provisoire. Une

fois le tarif douanier voté, on imaginait que les nationalistes sortiraient avec fracas du gouvernement. Ils ont attendu, car ils avaient eu le temps de prendre goût au pouvoir. Pour un grand parti qui a dans le pays six millions d'électeurs, la participation ministérielle offre de multiples facilités pratiques auxquelles on ne renonce pas sans y être forcé. Aussi les nationalistes allemands se sont longtemps contentés de quelques grands gestes et quelques paroles de menace. Ils étaient restés malgré tout fidèles au Chancelier et espéraient obliger M. Stresemann à faire payer très chers aux Alliés les prétendues concessions qu'ils dénonçaient.

En ces derniers jours, l'opposition des nationalistes est devenue beaucoup plus vive. Le comité directeur du parti national allemand a récemment expliqué son attitude à l'égard des accords de Locarno. Dans son communiqué, il indique que les nationaux allemands attendaient, du gouvernement et des partis qui le soutiennent, la fixation de lignes de conduite sur lesquelles les groupes politiques auraient pu régler leur attitude. Or, l'œuvre de Locarno constitue une amère désillusion. La rétraction du « mensonge » de la responsabilité de la guerre n'a pas porté ses pleins effets. La liberté d'action allemande à l'égard de l'article 16 du pacte de la Société des Nations n'a pas été obtenue, et, en ce qui concerne les « répercussions », l'Allemagne n'est assurée de rien. Aussi le parti national allemand a-t-il dû se rendre à l'idée qu'il ne pourrait pas rester dans le Cabinet et s'est-il décidé à sacrifier l'influence qu'il pouvait exercer comme parti de gouvernement afin de montrer nettement, au pays et à l'étranger, la gravité de la situation. Cette manifestation paraît définitive et met la Chancelier dans une position difficile. Trouve-t-il du moins des appuis à sa gauche? A leur tour, les sozial-démocrates, semblent résolus à n'aider en aucun cas le Cabinet. Le comité directeur de leur groupe parlementaire au Reichstag, réuni le 28 octobre, a pris la résolution suivante : « L'opinion du comité directeur est que la retraite des ministres nationaux allemands n'a rien changé à l'attitude d'opposition vigoureuse de la sozial-démocratie à l'égard du Cabinet Luther. Si les nationaux allemands sont sortis de la coalition, cela prouve uniquement qu'il est impossible de faire

avec eux une politique extérieure conforme aux intérêts allemands. La sozial-démocratie ne saurait songer à décharger les nationaux allemands de leurs responsabilités et à ratifier dans le Reichstag actuel, contre les voix nationalistes, le traité de Locarno, dans lequel elle voit le grand succès de sa propre politique. Pour elle, la seule issue à la crise consiste dans une consultation populaire obtenue au moyen de la dissolution du Reichstag. » Le chancelier Luther et M. Stresemann ainsi attaqués ne perdent pas courage, gagnent du temps et cherchent une solution. La situation, embarrassante pour les Allemands, ne l'est pas moins pour les Alliés, menacés du marchandage de Berlin et peut-être réduits à ratifier seuls le 1er décembre les accords de Locarno. Les Anglais sont sur ce point aussi perplexes que nous.

C'est dans ces conditions que M. Stresemann, ministre des Affaires étrangères, a prononcé un grand discours, destiné à éclairer l'opinion et à fournir une interprétation favorable des accords de Locarno. Ce discours que M. Stresemann a prononcé le 3 novembre constitue, dans les circonstances présentes, un acte d'une importance particulière. Il a pour objet de rallier la majorité du peuple allemand aux accords de Locarno, et il représente une manœuvre de politique intérieure destinée à faciliter la solution de la crise ministérielle. En outre il souligne audacieusement les desseins et les espérances de l'Allemagne. Il est donc intéressant d'en analyser les principaux développements. M. Stresemann s'est exprimé avec hardiesse, sinon toujours avec exactitude. Pour lui, avant et après le Traité de Versailles, on avait pensé que le problème de la sécurité de la France devait être résolu au moyen du démembrement de l'Allemagne. Ces espoirs se sont prolongés jusqu'en 1923, mais ils ne se sont pas réalisés. Le problème de la sécurité, cependant, continuait à exister pour la France. C'est une préoccupation qui semble incompréhensible à M. Stresemann. « Nous demandons, dit-il, ce qu'une France si fortement armée peut bien craindre d'une Allemagne désarmée. » Quoi qu'il en soit, ce besoin de sécurité est un fait, un fait que tout homme politique doit retenir. « Nous sommes contraints d'en tenir compte, ajoute l'orateur, ne fût-ce que parce que d'autres puissances, l'Angle-

terre en particulier, reconnaissent le besoin de sécurité de la France. » Si la politique allemande s'était montrée passive, l'Angleterre, en définitive, eût sans doute été disposée à résoudre le problème de la sécurité en commun avec la France et contre l'Allemagne. Mais, en outre, à ce problème est lié le grand problème du règlement de comptes franco-allemand. Partout, en Europe, on commence à voir que les méthodes de guerre ne mènent à rien. Il est nécessaire de frayer de nouveaux chemins, et ce qui fait la grande importance de Locarno, c'est que l'on s'est désormais résolu, de tous les côtés, à procéder à un changement d'orientation, dont l'objet est de mettre un accord librement consenti à la place des méthodes de Versailles.

Tel est le point de départ de M. Stresemann. Après quoi l'orateur s'explique sur le pacte occidental qui contient l'engagement de ne violer les frontières occidentales ni par une guerre offensive, ni par une invasion. Cet engagement, bien entendu, ne s'applique pas à l'Allemagne d'une façon unilatérale, mais aussi à la France et à la Belgique. « Mais, remarque M. Stresemann, et ces paroles méritent d'être retenues, au delà de cet engagement de ne pas recourir à une attaque par la violence, le traité de Locarno — il ne saurait y avoir de doute à ce sujet — ne nous lie en aucune façon. Nous n'avons formulé aucune renonciation morale d'aucune sorte sur des territoires allemands et sur des populations allemandes. Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes n'a été nullement touché et continue à pouvoir exercer tous ses effets pacifiques. En ce qui concerne la renonciation à une guerre offensive, il ne faut pas oublier que cette renonciation, dans la situation actuelle, représente pour les hommes d'État français un sacrifice au moins aussi grand que pour nous, car ils disposent d'une forte armée contre un pays impuissant, et il n'a pas manqué de gens, en France, pour réclamer la frontière du Rhin. En concluant le pacte de sécurité, la France renonce définitivement à cette politique... Quant aux doutes qui se font jour sur le point de savoir si l'Angleterre remplira effectivement son devoir de garante, je ne puis que répéter que nous n'avons aucune raison de ne pas croire à sa bonne foi. Au reste, sans parler même du cas de conflit qui déclencherait

la garantie de l'Angleterre, le fait même que la Grande-Bretagne, qui a été jusqu'à présent l'alliée de la France, s'engage solennellement à protéger l'Allemagne contre une attaque française, à l'aide de toutes ses forces de terre et de mer, ce fait est de la plus grande importance politique. » Ni la France, ni la Russie ne rompront la paix, si elles savent que, si elles le tentaient, elles auraient immédiatement et certainement la Grande-Bretagne pour adversaire. S'il est maintenant établi que l'Angleterre sera protégée contre une attaque française par une alliance allemande et l'Allemagne par une alliance anglaise, l'on peut considérer la paix européenne pour assurée aussi longtemps que durera ce genre d'alliance, et toute l'Europe s'en trouvera soulagée et apaisée.

En rapport étroit avec le pacte occidental sont les traités d'arbitrage conclus avec la France et la Belgique. Le gouvernement du Reich se tient sur le terrain de l'arbitrage, parce qu'il y voit un moyen d'aider à la victoire de l'idée du droit, parmi les peuples, sur l'idée de la force pure. C'est précisément pour l'Allemagne que l'institution de l'arbitrage crée la possibilité, qui lui avait été refusée jusqu'à présent, de faire respecter son droit. Le grand avantage que les traités d'arbitrage avec la France et la Belgique offrent à l'Allemagne, c'est, par exemple, que, à l'avenir, le Traité de Versailles tout entier, de même que l'arrangement rhénan, seront soumis à l'arbitrage. M. Stresemann fait des remarques du même genre et plus sérieuses encore en ce qui concerne les futurs traités d'arbitrage avec la Pologne et la Tchécoslovaquie. Ce sont des traités d'arbitrage dont la portée ne dépasse pas celle des accords similaires que l'Allemagne a conclus avec la Suède et la Finlande par exemple. En particulier, dans ces Traités, il n'y a rien qui puisse, d'une façon quelconque, être considéré comme une reconnaissance des frontières orientales. S'il en était autrement, la besogne serait aisée, et l'on n'aurait qu'à appliquer aux accords avec les États orientaux les formules du pacte de sécurité. Ce n'est pas que le désir de voir confirmer leurs frontières n'ait été exprimé par la Pologne et la Tchécoslovaquie. Mais l'Allemagne n'a pas pu y souscrire, non plus qu'au désir de la France d'obtenir une garantie particulière à l'égard des traités

d'arbitrage orientaux. Vis-à-vis de la Pologne et de la Tchécoslovaquie, la France n'a pas obtenu d'autres droits que ceux qu'elle tire de sa qualité de membre de la Société des Nations. Si le gouvernement du Reich devait se décider à signer définitivement à Londres, le 1er décembre, les accords paraphés à Locarno, l'Allemagne serait prête à entrer dans la Société des Nations. Jusqu'à Locarno, le problème de l'article 16 du pacte de la Société des Nations demeurait un point litigieux. Aux termes des négociations de Locarno, l'Allemagne a obtenu une note des puissances intéressées, qui assure, quant à l'interprétation de l'article 16, les garanties qui correspondent à ses nécessités vitales. Aucun État ne pourra forcer l'Allemagne, contre sa volonté, à participer par exemple à une guerre contre la Russie. Aucun État ne pourra revendiquer le droit de passer sur le territoire allemand sans l'autorisation de l'Allemagne. Ainsi son entrée dans la Société des Nations ne saurait mettre en péril ses rapports avec la Russie.

M. Stresemann a ensuite parlé de Cologne et du régime rhénan. Les délégués de la Grande-Bretagne, de la France et de la Belgique se sont refusés à considérer les accords de Locarno comme une affaire commerciale. Ils n'ont pas voulu se laisser arracher certaines concessions particulières en échange de ces accords. Mais ils ont déclaré que les répercussilons attendues par Berlin constituaient des conséquences logiques, et, par conséquent, allant de soi, des accords de Locarno. Ces accords et leurs répercussions forment un tout homogène et indivisible. Ils sont unis, et les délégués des autres puissances représentées à Locarno le savent. L'Allemagne a déclaré qu'elle avait confiance en leur parole et que la décision du peuple allemand et de son gouvernement, quant à l'acceptation ou au rejet des accords, dépendrait de la façon dont ils justifieraient sa confiance. L'évacuation de la zone de Cologne ne fait pas partie des promesses faites par les Alliés. Mais M. Stresemann espère que, très prochainement, tous les éclaircissements nécessaires seront donnés quant à sa date. Si d'ailleurs l'esprit de Locarno est un véritable esprit de paix, il va de soi que ce nouvel esprit doit se faire sentir dans toute la Rhénanie. Étant donné que les autres puissances ont elles-mêmes exprimé le désir d'échanger les signatures

définitives le 1er décembre, on peut considérer que cette date est celle à laquelle les répercussions promises au peuple allemand et surtout aux Rhénans devront se manifester d'une façon visible et tangible. Mais il faut voir plus loin : il faut que Locarno soit non pas la fin, mais le début d'une nouvelle évolution, dont l'objet principal doit être de rétablir la liberté en Rhénanie. « A Locarno, nous n'avons rien caché de tout ce qui nous tenait à cœur, en faveur du bien-être du peuple allemand. C'est ainsi que nous avons exprimé que le gouvernement du Reich ne reconnaissait aucune des accusations morales portées contre l'Allemagne au sujet de la guerre, et qu'il adoptait le point de vue déjà exposé, en septembre 1924, dans le memorandum adressé à la Société des Nations par le Cabinet Marx. » En outre, l'Allemagne estime qu'en entrant dans la Société des Nations, elle a le droit moral de se voir également attribuer des mandats coloniaux. Ce fait a été, lui aussi, confirmé à Locarno. La politique de Locarno, c'est l'aveu que les États européens ne peuvent pas continuer à se disputer les uns contre les autres, si l'on ne veut pas que l'Europe périsse.

Ce discours certes est explicable par les difficultés que rencontre M. Stresemann à l'intérieur. Il n'en est pas moins une preuve que l'esprit de Locarno est loin d'animer l'Allemagne. Quand M. Stresemann parle de l'évacuation de Cologne, il exagère et il interprète. Quand il laisse entendre que l'Allemagne n'abandonne pas ses prétentions, il porte le coup le plus terrible à l'œuvre de Locarno. Ce qui se passe en Rhénanie montre en outre qu'aucun esprit d'apaisement ne s'y révèle et que nous aurions grand tort de renoncer aux précautions nécessaires. La manière dont M. Stresemann présente les accords est de nature à nous ôter bien des illusions sur l'effet produit par les preuves de notre bonne volonté. Il y a quinze jours, en résumant nos impressions sur la tentative de Locarno, nous écrivions que, tout ce qu'on pouvait en dire, c'est que l'Europe courait une chance. Si l'Allemagne reste dans les dispositions que le discours de M. Stresemann révèle, les espérances que les accords de Locarno ont fait naître dans notre pays risquent de ne pas être de bien longue durée.

ANDRÉ CHAUMEIX

CORRESPONDANCE

Nous recevons de M. de Chappedelaine, député des Côtes-du-Nord, la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Le numéro du 15 octobre de la *Revue de Paris* a publié, sous la signature de M. le comte de Fels, un article consacré à « Notre Établissement naval » qui dépeint sous des couleurs sombres la situation actuelle de la Marine française. L'importance de votre Revue comme l'autorité et la notoriété de M. le comte de Fels font qu'un jugement semblable ne peut manquer d'avoir un profond et douloureux retentissement.

Puisque, d'une part, son auteur envisage la question surtout au point de vue financier; puisque, d'autre part, il m'a fait l'honneur de me nommer et d'énoncer quelques critiques sur des extraits de mes rapports, vous ne trouverez pas mauvais, Monsieur le Directeur, qu'ayant occupé pendant ces quatre dernières années les fonctions de rapporteur du budget de la Marine à la Chambre des députés, je crois de mon devoir d'examiner de près les critiques exposées par M. le comte de Fels et d'y répondre.

Je ne peux en effet laisser supposer que je souscris en quelque sorte à ses jugements et j'estime désastreux que l'opinion française soit égarée, sur un sujet de cette importance, par des affirmations dont la plupart ne correspondent pas à la réalité des faits.

Le principal argument de M. le comte de Fels est en effet le suivant :

« *Les misérables restes de la flotte française sont estimés en valeur à un milliard de francs-papier. Or, il faut, pour subvenir aux besoins de cette flotte, une somme annuelle de* 1 350 *millions (projet de budget de* 1925). »

C'est bien là ce que l'auteur considère comme la base de sa critique, puisqu'il ajoute : « S'il y avait encore en France

un esprit public sensible à la monstruosité des gaspillages et des gabegies, il serait inutile de pousser plus avant notre exposé. »

Le choix de cet argument prouve d'abord que M. le comte de Fels s'est trompé lorsqu'il dit, « bien haut, qu'il n'est pas de travail plus facile, que de dresser l'inventaire de notre établissement naval, quelques chiffres qui traînent partout en faisant tous les frais ».

Cela n'est pas, au contraire, si facile qu'il le pense : les chiffres du budget traînent partout, c'est vrai, mais faut-il encore les analyser.

Dans l'argument-base cité plus haut, M. le comte de Fels a commis l'erreur fondamentale de ne pas remarquer que, sur les 1 251 millions accordés à la Marine par le budget de 1925, 624 millions 1/2, c'est-à-dire *exactement la moitié*, sont affectés exclusivement aux constructions neuves et, par conséquent, n'ont rien à voir avec la flotte en service. De plus, sur l'autre moitié qui seule est appliquée à cette flotte, la plus grande partie, plus des deux tiers, se rapporte non pas à son entretien ou à ses réparations, c'est-à-dire à ses besoins, mais à son *action* militaire. Quand nos forces navales consomment, en 1925, 22 millions de francs de mazout par exemple, cette dépense ne subvient pas à un besoin, mais elle est nécessaire pour que les équipages soient entraînés, pour que la France soit représentée dans ses colonies et en Extrême-Orient, pour que les expéditions comme le blocus du Rif ou le bombardement d'Ajdir puissent s'effectuer au premier signal, etc.

Il reste donc en réalité 150 millions appliqués à l'entretien de la flotte « d'un milliard de francs-papier », et si, malgré tout, ce chiffre peut paraître encore trop élevé, c'est que les bâtiments qui constituent nos forces navales ne sont plus neufs.

Ceci est tellement vrai qu'au printemps prochain, les constructions neuves ordonnées par la loi du 18 avril 1922 vont entrer en service : 3 croiseurs, 6 contre-torpilleurs, 12 torpilleurs, 12 sous-marins. La valeur de cette tranche 1922, son prix d'achat constaté (État G annexé au budget) est exactement de 935 millions de francs [1]. Bien que ce prix d'achat de nos constructions neuves *soit inférieur* à tous les prix des

1. Projet de budget de 1926, p. 242-243.

bâtiments similaires à l'étranger, nous pouvons admettre que l'ensemble des unités de la tranche 1922 qui vont terminer leurs essais au printemps prochain représente réellement la même valeur que M. le comte de Fels attribue à la flotte en service en 1925. La valeur totale de la flotte en 1926 va donc se trouver doublée. Or, il est facile de constater au projet de budget de 1926 que, pour subvenir aux besoins de cette flotte à valeur double, il n'est ajouté à la somme actuelle d'entretien : 150 millions, que la seule majoration correspondant à la hausse des changes. Les effectifs marins de 1926 par exemple : 53 500 hommes, restent les mêmes qu'en 1925, bien que l'armement de la nouvelle tranche 1922 exige à elle seule 309 officiers des divers corps et 5 664 hommes. Alors, pourrait objecter quelqu'un de mal informé, pourquoi gardez-vous en 1925 un personnel dont vous n'aurez l'emploi que l'an prochain et à quoi l'occupez-vous? A l'entraîner, répondrais-je, car si nous ne tenions pas ce personnel prêt au moment voulu, comment armerions-nous les bâtiments neufs? Croit-on qu'il soit possible de confier les machines de 50 000 chevaux de nos contre-torpilleurs neufs, l'artillerie modèle 1917 qui les arme, leurs torpilles nouvelles de 550 millimètres à de jeunes recrues, au pied levé? Si nous n'avions soin de les remettre à un personnel expérimenté, à quels insuccès militaires, à quelles avaries sanglantes, à quel « monstrueux gaspillage » n'irions-nous pas?

D'où nous concluons que « les misérables restes de la flotte française » vont se trouver doublés en valeur en 1926, triplés en 1928, etc.; qu'ils exigent pour leur entretien en 1925 non pas 1 350, mais 150 millions, que, par conséquent, les conclusions tirées de cet argument-base sont sans valeur et que le mérite réclamé par M. le comte de Fels, « d'oser regarder les chiffres en face et d'en tirer les déductions qui s'imposent irrésistiblement à qui ne se dérobe point à la force de leur évidence », semble déjà compromis.

La vérité est celle-ci : en dehors de l'action militaire de la flotte en service, l'activité financière de la Marine est presque entièrement dirigée aujourd'hui vers l'avenir, vers la flotte et vers l'aéronautique de demain.

Après le bouleversement des arsenaux pendant la guerre,

après un arrêt complet de huit ans dans toute construction navale, la tranche des bâtiments neufs de 1922 commencée, en fait, au printemps de 1923 est déjà entrée en essais. Que l'on songe cependant à l'effort qu'il a fallu accomplir! Reconstituer des services et une main-d'œuvre dispersée ou perdue, passer des unités d'avant-guerre dont la puissance ne dépassait pas 30 000 chevaux sur des croiseurs de 14 000 tonnes (les *Waldeck-Rousseau*) aux 120 000 chevaux des *Duguay-Trouin*, croiseurs de 8 000 tonnes; des 16 000 chevaux des *Casque* et des *Cimeterre* aux 30 000 chevaux des *Bourrasque* et des *Tramontane*, constitue le problème métallurgique le plus difficile à résoudre par la science moderne. Notre corps d'Ingénieurs du Génie maritime l'a cependant résolu malgré des vides dans ses rangs, qui ont atteint jusqu'à la moitié de leur effectif légal, tellement la situation qui leur est faite par l'État est brillante.

Et quels sont les premiers résultats? Le *Tigre* vient de terminer ses essais à Lorient. Construit pour 35 nœuds 5 sur les plans du Service technique des Constructions navales, il a donné 35 nœuds 7 pendant huit heures le plus aisément du monde; les feux poussés, il est allé à 36 nœuds 7. N'est-ce pas un succès?

Les trois principales unités de cette tranche, les trois croiseurs de 8 000 tonnes sont construits dans les arsenaux. Le *Duguay-Trouin* à Brest, mis en chantier en juillet 1922, a été lancé en août 1923. Il est en essais. Le *Primauguet* qui lui a succédé sur les cales de la Penfeld, commencé le 16 août 1923, a été lancé neuf mois plus tard, le 21 mai 1925. Ne reconnaît-on pas dans cette performance le travail de l'usine d'État à qui revient l'honneur d'avoir établi en 1913, avec la construction du cuirassé *Jean-Bart*, le record du monde de rapidité? Le troisième, le *Lamotte-Piquet*, mis sur cale à Lorient fin 1923, a été lancé en mars 1924. Il est à 84 p. 100 d'achèvement.

Le *Duquesne*, le premier croiseur du type *Washington* de 10 000 tonnes, commencé à Brest fin 1924, va être lancé dans quelques semaines. Et cependant il est d'un modèle encore jamais exécuté. Le *Tourville* et le *Suffren*, du même type, sont en construction à Brest et à Lorient.

Sur les treize grands sous-marins entrepris dans les arsenaux, cinq sont actuellement en essais.

Les cales laissées libres à Lorient par le lancement du *Jaguar* et de la *Panthère* vont recevoir trois autres contre-torpilleurs de 1 500 tonnes : le *Lion*, le *Bison* et le *Guépard*. Est-il dans ces conditions permis d'écrire que la « Marine française n'est plus qu'un prétexte à l'entretien des syndicats révolutionnaires (d'ouvriers) qui, à l'effectif d'environ 25 000 membres, exploitent les Établissements de la Marine »?

A en croire la citation que nous venons d'extraire de l'article de la *Revue de Paris*, tous les ouvriers des arsenaux seraient communistes et passeraient leur temps en meetings révolutionnaires. Quelle erreur! D'après les statistiques les plus précises, sur les 27 000 ouvriers de la Marine, il y en aurait environ 2 000, soit 7 p. 100 environ, affiliés à la C.G.T.U.! Et ces affiliés sont tièdes : ces temps derniers, lorsque la grève générale de vingt-quatre heures a été déclanchée, les arsenaux n'ont pas eu un seul chômeur; ce qui n'empêche pas M. le comte de Fels d'écrire que : « les arsenaux de la Marine sont devenus de véritables conservatoires de collectivisme ou l'État élabore, *à défaut d'y construire des bateaux*, la prochaine révolution bolchevique ».

Que font ces ouvriers, demande-t-il encore, avec leurs cadres administratifs, puisque « nous n'avons construit *depuis l'armistice* que 31 bateaux, tandis que l'Italie en lançait à la mer 79 pendant la même période »?

M. le comte de Fels n'a pas regardé assez attentivement le tableau que j'ai publié dans mon rapport sur le budget de 1925, page 9, d'où ces chiffres sont extraits, car il aurait vu que ce n'est pas *depuis l'armistice* que ce nombre des constructions neuves a été atteint, mais bien *depuis* 1914 jusqu'à 1922. Or pendant les cinq années de la guerre, l'Italie a construit à toute allure des unités légères : 4 croiseurs légers de 1 500 tonnes, 17 contre-torpilleurs de 800 tonnes, une trentaine de sous-marins. Que faisaient nos ouvriers pendant ce temps-là? Ils ont mis sur pied et entretenu toute une flotte d'occasion pour la chasse des sous-marins. Ils ont réparé et entretenu les forces de haute mer. Ils ont surtout travaillé pour les armées alliées. Pendant que les construc-

tions navales fabriquaient les obus, l'artillerie navale les chargeait. Sait-on que la seule Pyrotechnie de Toulon, par exemple, a livré aux armées 28 millions de cartouches de 75 et 11 millions de cartouches de 57? qu'elle a chargé 34 millions d'obus de petit calibre, 5 millions d'obus de moyen calibre (14 à 19 cm.) et 800 000 obus de gros calibre? Que cet arsenal de Toulon a été *le seul établissement français* où aient été chargés les obus de calibre égal ou supérieur à 30 centimètres?

Voilà ce qu'on faisait dans les arsenaux pendant la guerre. Voilà maintenant pourquoi il nous faut rattraper le temps consacré alors à des besoins plus urgents.

D'où je conclus que celle des trois caractéristiques essentielles que M. le comte de Fels, à la page 725 de son article, attribue à notre Établissement naval et qu'il formule ainsi : « La Marine française est subordonnée à l'Arsenal. L'Arsenal est le noyau central de notre institution maritime. Celle-ci n'existe que pour lui et par lui, *le bateau étant devenu une sorte de mythe et de superfluité* », ne repose sur aucun argument sérieux.

Il en est de même des deux autres. Voici la seconde : « De toutes les marines du Globe, dit-il, la nôtre s'est toujours distinguée par la pléthore du haut personnel. Elle a toujours tenu à maintenir, à défaut d'autre, cette supériorité sur la Marine anglaise. »

Puisque la Marine anglaise est ici prise comme point de comparaison, tenons-nous y, et, laissant de côté le Japon, par exemple, qui n'hésite pas à mettre 123 amiraux [1] à la tête du corps de ses 3 040 officiers de Marine (4 p. 100), ou l'Italie qui conserve 27 amiraux [2] pour 1 112 unités, soit 2,43 p. 100, alors que la Marine française n'en a que 36 pour 1 897 unités, soit 1,9 p. 100, etc., nous ne nous occuperons que de la « Royal Navy » Britannique. Sa situation actuelle est la suivante : 89 amiraux [3] pour 3 322 officiers (2,7 p. 100), c'est-à-dire que, comparativement à la Marine française, le nombre des amiraux y est supérieur d'un tiers.

1. 14 amiraux, 35 vice-amiraux, 74 contre-amiraux.

2. 1 amiral, 2 vice-amiraux d'armée, 6 vice-amiraux d'escadre, 15 contre-amiraux de division, 3 contre-amiraux.

3. 6 amiraux de la Flotte, 11 amiraux, 21 vice-amiraux et 51 contre-amiraux.

Mais il y a mieux : Quand M. le comte de Fels, dont l'étude est surtout financière, proteste contre la « pléthore d'amiraux », ce n'est évidemment pas le titre du grade qu'il vise, mais bien la situation pécuniaire qui accompagne ce grade. Or, la solde d'un contre-amiral en France est de 35 564 francs; celle d'un vice-amiral environ 40 000 francs [1]. Sait-on à quel grade il faut descendre dans la Marine anglaise pour trouver des soldes équivalentes?

La solde d'un contre-amiral français (35 500 *francs), de cinquante-sept ans d'âge moyen, est inférieure à celle accordée en Angleterre à un lieutenant de vaisseau de quatre ans de grade et de vingt-six ans et demi d'âge moyen* : 365 *livres.*

Voici d'ailleurs le détail des soldes anglaises :

Capitaine de frégate, âge moyen de promotion :	34 ans.	73000 à 95000 f.
Capitaine de vaisseau, — —	39 ans 1/2.	109500 à 127000 f.
Contre-amiral, — —	50 ans 1/2.	182 500 f.
Vice-amiral, — —	58 ans 1/2.	255 500 f.
Amiral		292 000 f. [2].

La Marine française a-t-elle vraiment cette supériorité sur la Marine anglaise de la « pléthore du haut personnel »?

La troisième « caractéristique essentielle de nos institutions navales » serait, d'après la *Revue de Paris*, « les antiques routines administratives qui font que la comptabilité matière et la comptabilité deniers ont atteint le maximum d'obscurité ».

M. le comte de Fels ignore-t-il que la comptabilité en deniers de la Marine est, comme pour toutes les autres administrations de l'État, celle du règlement d'administration publique de 1869, que la plupart des trésoreries étrangères ont adoptée? Ignore-t-il que la comptabilité matière dans la Marine vient précisément d'être transformée en une comptabilité industrielle intégrale due à M. l'Ingénieur général Lelong, travail qui représente plusieurs années d'essais et de travaux; qu'une dépêche ministérielle du 29 décembre 1924 a rendu cette comptabilité réglementaire à partir du 1er janvier 1925, que le

1. La solde d'un amiral français est inférieure d'un tiers à celle d'un amiral italien. Elle est la moitié de celle d'un amiral allemand.

2. Ces soldes ont été calculées en comptant la livre à 100 francs, d'où il ressort que la solde d'un capitaine de frégate anglais équivaut chez nous à celle d'un maréchal de France.

Département établit et communiquera *chaque année* aux commissions financières en même temps que le projet de budget le *bilan* financier de l'exercice précédent ou, autrement dit, le compte d'emploi exact des crédits budgétaires présenté industriellement : c'est-à-dire qu'à l'actif figureront toutes les richesses réelles et les résultats obtenus, balançant au passif les dotations budgétaires accordées?

L'amélioration ainsi réalisée dépasse de beaucoup celle qu'a produite le Comité d'examen des comptes de la Marine de 1910, aux travaux duquel le comte de Fels en est resté et auxquels fort heureusement la Marine nationale ne s'est pas tenue.

Quant à l'industrialisation des méthodes qu'il souhaite, que ne s'est-il rendu compte des résultats donnés dans les arsenaux par l'application des méthodes « d'entreprise »? Que n'a-t-il jeté un coup d'œil, en ce qui concerne les magasins, sur la nouvelle nomenclature des matières qui a établi dans les approvisionnements un classement, une standardisation que les plus grandes usines françaises ont purement et simplement adoptée pour leur usage personnel?

Je n'en finirais pas, Monsieur le Directeur, si je voulais reprendre dans le détail toutes les inexactitudes contenues dans l'article du 15 octobre; lorsque, par exemple, critiquant la création en 1925 du chapitre 25 *bis* « Constructions navales, Matières approvisionnements », M. le comte de Fels déclare que ce chapitre s'intitulerait plus exactement : *De la difficulté d'utiliser les rossignols!*

Le chapitre 25 *bis* du budget n'a été créé que pour isoler dans un compte spécial les matières premières *d'emploi courant et journalier* dont l'approvisionnement en magasin risquait de diminuer d'une façon trop rapide... Il n'a eu qu'un but et qu'un résultat, celui d'obtenir que pas un centime de ces matières ne puisse être employé aux travaux sans être *payé* aussitôt par les autres chapitres et *remplacé* au magasin.

La solution du chapitre 25 *bis* est aussi simple qu'élégante. Elle a remplacé tous les articles de loi de finances sur cet objet et les crédits-matières créés le 13 avril 1898 qui s'étaient révélés inopérants. Elle a permis de constater, par exemple, après quelques mois d'application, que le magasin des constructions navales pourrait, sans inconvénient, céder sans

remplacement pendant l'exercice prochain : 17 millions de matières premières aux travaux de l'entretien, ce qui diminue d'autant les crédits nécessaires à ce chapitre.

L'on ne sait vraiment pas sur quoi peut se baser la déclaration de M. le comte de Fels, que le chapitre 25 *bis* « semble avoir été imaginé tout exprès pour démontrer l'inanité des espérances fondées sur l'industrialisation des arsenaux ».

De même est-il juste de se plaindre que les approvisionnements du magasin des constructions navales atteignent 564 millions, quand on constate que les plaques ou les tuyaux de cuivre, les saumons d'étain, les câbles électriques, le petit outillage, etc., ont décuplé de valeur depuis leur acquisition; sont-ce là vraiment des « rossignols », et s'il est vrai que ce magasin « s'est laissé surprendre par l'armistice en flagrant délit de stockage exagéré », eût-il été bien inspiré de « se hâter par tous les moyens à laver des matières premières » dont la hausse s'accentue tous les jours?

Enfin, et c'est, semble-t-il, le fond même de l'étude de la *Revue de Paris*, un seul remède : l'Inventaire, est capable de mettre de l'ordre dans notre établissement naval. Ici, comme pour la comptabilité des matières, M. le comte de Fels est en retard de vingt ans. La Marine l'a eu en effet son Inventaire. On lui a donné d'octobre 1908 à juillet 1909 un ministre spécialisé, ancien commissaire général de l'Exposition de 1900, M. Alfred Picard, qui pendant ces huit mois dressa l'inventaire de notre Établissement naval. Cette expérience est cependant célèbre : il n'en est jamais rien sorti! Non, ce n'est point l'inventaire qui améliorera en quoi que ce soit le rendement des crédits budgétaires accordés à la Marine; car je ne voudrais pas être taxé d'optimisme exagéré : notre Établissement naval, comme ceux de l'étranger, n'est point sans défaut. Je les connais mieux que quiconque, puisque ma tâche de rapporteur du budget a précisément consisté pendant quatre ans à fouiller dans les demandes de la Marine pour mettre en lumière celles qui n'étaient pas assez justifiées ou celles qui, aux exercices précédents, avaient correspondu à une utilisation médiocre. J'ai conscience de ne lui avoir ménagé ni les abattements ni les reproches. Mais un rapport de budget n'est pas un discours de distribution de prix. C'est là encore une erreur

de principe d'avoir essayé de donner un aperçu de la situation actuelle de la Marine en se basant sur des documents parlementaires, et sur des chiffres « qui traînent partout ». Le rôle d'un rapporteur, en effet, n'est point de décerner des éloges à ce qui va bien, à ce qui ne nécessite aucune diminution dans les crédits demandés, mais au contraire, de critiquer ce qui va moins bien, de mettre en lumière les points faibles et de discuter âprement les sommes qui leur sont affectées. En ces années d'imprimerie chère et de temps précieux, j'ai toujours cherché à ne pas introduire dans mes rapports un seul mot qui ne pût avoir une utilité pratique immédiate, c'est-à-dire qui ne dût servir au Département, soit comme un coup d'accélérateur sur des opérations fonctionnant trop au ralenti, soit comme une porte ouverte à des facilités budgétaires pour des dépenses vraiment utiles.

Je n'ai pas mâché les mots, non plus, car dans un rapport sur le budget de la Marine, on discute, comme à un Conseil d'administration, le programme d'action annuel d'un établissement industriel qui fait chaque année 1 300 millions d'affaires : 500 millions d'armement et 800 millions de métallurgie. Que tout fonctionne idéalement dans cet établissement industriel, ce n'est point ce que j'ai voulu dire, ce n'est point ce que j'ai dit : déficit des réservoirs à combustibles liquides, insuffisance des torpilles, absence prolongée de la loi des cadres, retard du vote du statut de l'armée de mer, etc., voilà des points faibles que l'Inventaire ne saurait améliorer, mais qui s'atténueront et qui disparaîtront très vite le jour où l'instabilité de la haute direction, l'insuffisance de la coordination supérieure des divers services du département suivant les méthodes Fayolle aura disparu. Je me suis attaché depuis plusieurs années à montrer au Département la lacune à combler, la sous-commission de la Défense Nationale à la Chambre des députés a étudié dans tous ses détails le défaut d'organisation parfaitement localisé et connu qui reste à corriger pour que la somme considérable d'efforts individuels fournis par tous les services de la Marine donne des résultats excellents.

Mon distingué successeur, M. Henry-Paté, a mis tout cela admirablement en lumière dans son rapport sur l'exercice 1926.

Mais, dès maintenant, ces efforts individuels ont donné des résultats. Si M. le comte de Fels, au lieu de juger l'Établissement naval « sur des chiffres qui traînent partout » avait bien voulu assister aux tirs de concentration des escadres à des raids de sous-marins, aux travaux de l'aviation à Saint-Raphaël ou à Hourtins, aux essais du *Tigre*, etc., si tout au moins, à Paris, il avait essayé de savoir ce que donne la nouvelle organisation de l'État-Major général ou de l'École de Guerre navale, ce que produisent les études et les recherches de ce merveilleux laboratoire d'Artillerie lourde qui depuis l'armistice s'est élevé à Grenelle et tel qu'aucune nation étrangère n'en possédera de longtemps, etc., etc., il se serait fait une autre idée de notre Établissement naval et il n'aurait pas conclu par cette formule qui se passe de tout commentaire : « La Marine n'est plus en France qu'une ruineuse application du communisme ».

Voilà, Monsieur le Directeur, ce que j'ai tenu à dire, et je ne mets pas en doute un instant que la *Revue de Paris*, fidèle à ses traditions d'impartialité, de patriotisme et de courtoisie, n'accueille ces observations dans son prochain numéro sans m'obliger à mettre en avant le droit de réponse. J'ai répondu, en effet, pour que l'opinion française soit mise en garde contre toute exagération dangereuse sur un objet qu'elle connaît mal; j'ai répondu aussi, parce que je suis sûr que la Marine française, quoi qu'elle en pense, ne répondra pas. Je l'ai connu et apprécié pendant mes quatre années d'exercice, ce personnel de notre Établissement naval et je peux pronostiquer sa réaction certaine devant la diatribe dont il vient d'être l'objet.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc....

***

Réponse de M. de Fels à la lettre de M. de Chappedelaine :

L'honorable M. de Chappedelaine dans le plaidoyer pour l'administration de la rue Royale qu'on vient de lire, conclut en ces termes : « J'ai répondu parce que je suis sûr que la Marine française, quoi qu'elle en pense, ne répondra pas. »

On pouvait se douter que M. de Chappedelaine était le confident et l'interprète de la pensée des bureaux de la Marine. Après cet aveu, on peut en être certain.

Il est manifeste que les bureaux préfèrent garder le silence sur toutes les erreurs que nous avons signalées. Il fallait cependant une réponse. Pouvait-elle être proférée par un personnage parlementaire mieux qualifié que notre distingué correspondant? Non, certes! M. de Chappedelaine n'est-il pas le représentant à la Chambre d'une circonscription maritime et, comme tel, indiqué pour défendre devant le Parlement, avec une réelle compétence, les abus que nous avons relevés?

Son intervention inopinée dans ce débat nous révèle, hélas! que ce ne sont pas seulement les élus de l'extrême-gauche qui soutiennent le système étatiste électoral qui mène la France à la ruine. Et sans doute le mal est-il sans remède, puisqu'il trouve comme défenseurs non seulement les collectivistes qui en bénéficient directement, mais aussi des parlementaires d'opinion modérée, tels que notre honorable contradicteur qui fait le jeu de ses collègues plus avancés.

Nous n'avons pas l'intention d'instituer ici une polémique sur toutes les affirmations optimistes de M. de Chappedelaine. Il envisage un avenir rayonnant. Nous constatons un présent désolant. Là est tout le débat.

Mais c'est en vain que M. de Chappedelaine essaye d'infirmer la valeur de notre documentation en prétendant que nous avons commis une erreur de principe en donnant un aperçu de la Marine basé sur des documents parlementaires et sur des chiffres qui traînent partout. Ces documents sont le rapport de M. de Chappedelaine, le rapport de son collègue, le sénateur Lémery, et le budget de la Marine. Si de l'aveu de leurs auteurs ces documents officiels sont impropres à procurer aux profanes, *c'est-à-dire aux payants*, une idée juste de notre établissement naval, que deviennent et le contrôle des Assemblées et le contrôle des contribuables? Que devient le régime représentatif lui-même? Une fiction pure! Et la Marine n'est plus qu'un arcane dont les rapporteurs ont le privilège exclusif, bien dû à leur complaisance optimiste, de sonder les mystères!

C'est en vain que M. de Chappedelaine, par une ventilation

tendancieuse des chapitres du budget de la Marine a voulu infirmer la valeur du rapprochement de deux faits. La France a une flotte de guerre estimée un milliard de francs-papier et elle est affligée d'un budget naval de 1 350 millions consacré aux besoins de sa Marine et non pas seulement à son entretien, comme notre contradicteur a voulu nous le faire dire.

D'autre part, M. de Chappedelaine comparant le nombre de nos amiraux avec l'État-Major des grandes puissances navales n'a aucune peine à établir que le Japon entretient 123 amiraux et la Grande-Bretagne 89. Mais pour combien de navires en service? Voilà la question. N'est-il pas avéré que la flotte française essayerait vainement d'armer pour la navigation un nombre de bateaux correspondant à son état-major d'amiraux?

Enfin, et c'est le seul point de la thèse optimiste de M. de Chappedelaine qu'il nous convienne encore de relever, l'honorable député des Côtes-du-Nord nie que les arsenaux maritimes soient des foyers de bolchevisme. Nous n'avons, dit-il, « d'après les statistiques les plus précises », sur 27 000 ouvriers que 2 000 adhérents à la C. G. T. U., c'est-à-dire au bolchevisme. Si un pareil noyautage ne suffit pas au rapporteur de la Marine, que lui faut-il? 2 000 intoxiqués, salariés par l'État, répandant le poison de leurs doctrines parmi 25 000 autres camarades cégétistes, cela ne devrait pas laisser les contribuables indifférents.

M. de Chappedelaine affirme qu'il ne tient pas à relever « toutes les inexactitudes de notre travail ». Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont sous les yeux les pièces du procès. A eux de conclure en faveur des défenseurs et des bénéficiaires de la gabegie administrative, ou de donner raison au modeste publiciste qui l'a dénoncée.

FELS

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Victor Piquet : Le Peuple marocain.

Au moment où se pose la question de l'exploitation politique des succès remportés par nos troupes depuis le 15 septembre dernier, au moment où l'on se demande si l'an prochain verra, à défaut d'un allégement sérieux de l'effort militaire français au Maroc, du moins une situation plus favorable en présence d'un ennemi affaibli, on trouvera de très utiles éléments d'information dans le livre que M. Victor Piquet consacre au peuple marocain. Non que l'auteur examine les événements récents et cherche à en tirer des leçons pour l'avenir. Mais l'étude qu'il présente des conditions ethnographiques réalisées au Maroc permet de se rendre compte de la nature exacte des problèmes qui se posent.

Pour M. Piquet, le trait original du Maroc dans l'Afrique du Nord, c'est que sa population est composée non pas d'Arabes, mais de Berbères qui, plus ou moins « arabisés », ont conservé leur caractère propre. Il est vraisemblable que la race berbère ne constitue pas une unité ethnographique pure; la présence de deux types opposés, l'un blond, assez voisin du type courant en France, l'autre brun, qui semble tenir des origines sémites, montre que l'on a affaire à une race mélangée. Mais de ce mélange est née une race qui présente une certaine homogénéité de mœurs et de sentiments, dans laquelle les différences d'habitat introduisent seules quelque variété.

Conquise par les Arabes, la race berbère s'est maintenue, comme il est normal, dans les régions dont la situation géographique ou la pauvreté relative détournaient les envahisseurs : la nature tourmentée du sol marocain fournissait un grand nombre de ces retraites. Ainsi se sont constitués le bloc du Djebel et du Riff, le bloc Beni Ouaraïn, le bloc Zaïan, le bloc Chleuh. Sur les bords de ces régions l'arabisation a fait quelques progrès, mais on retrouve toujours le caractère berbère chez les arabisés. Les Marocains conservent leur civilisation propre, qui se marque dans leurs habitations, dans leur langage (encore en partie, malgré l'infériorité où la difficulté de l'alphabet réduit la langue écrite), leurs chants et leurs danses, leur style, surtout leur organisation sociale et juridique et leurs croyances, où les anciens cultes berbères se mêlent à l'islamisme.

Sur tous ces points, M. Piquet apporte un ensemble de renseignements qui, sans être le plus souvent inédits, sont des plus intéressants par leur réunion : ils permettent, même à quiconque n'a aucune expérience de la vie marocaine, d'en saisir les lignes principales et l'origi-

nalité. Cette originalité est assez marquée pour qu'on puisse regretter avec M. Piquet les rares erreurs que nous avons commises au Maroc par une fausse assimilation avec l'Algérie et par une regrettable négligence des caractéristiques berbères. Respecter celles-ci, au contraire, et les utiliser pour donner au Maroc une civilisation moderne, capable de mettre le pays en valeur, de le pacifier et de développer ses possibilités, telle doit bien être, semble-t-il, la politique à suivre au Moghreb.

Dr A. Vallet : Un nouvel aperçu du problème colonial.

Voici un ouvrage qui rompt délibérément avec la conception habituelle qui fait des colonies un thème inépuisable pour les discours officiels. Il est de bon ton de célébrer dans les banquets la vitalité de notre domaine d'outre-mer. Le Dr Vallet, un vieux colonial, voudrait qu'on envisageât les colonies, non pas en elles-mêmes, comme une donnée pure, mais seulement par rapport à la Métropole et aux bénéfices qu'elles peuvent lui assurer. Partant de ce principe, d'un réalisme incontestable, le Dr Vallet écarte impitoyablement toute colonie sans valeur du point de vue de la mère patrie, et il voudrait voir celle-ci ne conserver que ce qui lui est strictement nécessaire. Son livre est curieux à lire et à méditer. Sa thèse est cependant difficilement réalisable : les étrangers la connaissent bien déjà, les héritiers sont tout prêts et d'autre part, quand un pays inaugure la politique des abandons, il n'est jamais sûr de pouvoir l'arrêter où il aurait voulu.

Général de Castelli : Le 8e Corps en Lorraine.

Une trop grande hâte, bien compréhensible, mais souvent injuste, a amené de bonne heure l'opinion à prononcer sur les hommes et les événements des premiers mois de la guerre des jugements qu'on est obligé de reviser. Selon certains, on a été victime d'une sorte de schématisation née d'un désir excessif de simplification. C'est ainsi que, dans la bataille de la Marne, on s'est trop exclusivement contenté d'étudier le rôle des armées françaises de l'aile gauche et du centre. On a parfois rendu hommage à la résistance des armées d'aile droite, à la suite de leur offensive malheureuse, mais on n'a peut-être pas assez insisté encore sur la part qui leur revient dans la victoire même qui brisa le plan primitif allemand.

L'ouvrage du général de Castelli remet les choses au point sur une partie du champ de bataille de Lorraine. Commandant le 8e Corps du mois d'août 1914 au 14 octobre de la même année (date à laquelle il fut relevé de son commandemeent dans des conditions qu'il rapporte et qui font honneur à son caractère), le général de Castelli est de ceux qui estiment qu'on n'a pas pleinement rendu justice aux combattants des 1re et 2e Armées. On regrettera seulement que, dans

son désir de mettre à leur place les hauts faits du corps d'armée qu'il commandait, il dépasse parfois le but avec un manque de bienveillance excessif à l'égard d'unités voisines : il est visible, par exemple, que l'ancien commandant du 8e Corps d'armée n'a pas beaucoup de tendresse pour le 20e.

Il n'a pas beaucoup de tendresse non plus (et son animadversion est sans doute plus fondée) pour le haut commandement, armée et G. Q. G. Il critique de la façon la plus pertinente certains des ordres qu'il reçut au cours des batailles de Lorraine (Blamont, Sarrebourg, Charmes, la Mortagne), et, s'appuyant notamment sur les études du commandant Koeltz qui ont paru dans la *Revue de Paris*, à diverses époques, il montre comment le rôle déjà considérable des armées de l'Est eût pu grandir encore si le haut commandement avait adopté une stratégie adéquate.

Si intéressante que soit cette partie du livre du général de Castelli, la seconde partie (chap. IV, V et VI) nous semble infiniment plus nouvelle : elle a trait aux événements de la seconde quinzaine de septembre et du début d'octobre. Il ressort des pages écrites par le général de Castelli, qu'un indéniable désordre et une pénible confusion régnaient alors aussi bien dans les mouvements des troupes que dans les conceptions du commandement. Le 8e Corps n'est pas la seule unité qui ait été ainsi perdue pour la bataille. Promené de Lorraine en Champagne, ramené en Woëvre, le 8e Corps a bien malgré lui laissé passer un temps précieux et n'a pu finalement protéger Saint-Mihiel. Il est hors de doute qu'il aurait pu le faire et que les ordres reçus l'en ont empêché. Il y a là de graves accusations contre le haut commandement contre lequel un nouveau procès serait à ouvrir : l'impuissance des armées françaises dans la « Course à la Mer » ne serait pas due seulement à la stratégie des Allemands. Nous signalons le problème aux historiens.

Henry Ruffin : Reverrons-nous la guerre?

Au cours d'une enquête internationale, M. Henry Ruffin s'est attaché à faire de façon aussi objective que possible l'inventaire des risques de guerre et des chances de paix qui existent actuellement en Europe et dans le Monde. On ne peut pas dire que ses interlocuteurs lui aient révélé des faits ou des aperçus nouveaux. (Quel est l'homme célèbre ou simplement connu qui se livrerait sans arrière-pensée au métier de prophète sur la place publique?) Ils ne lui ont même pas tout dit. Au terme de son enquête, M. Ruffin conclut en disant que notre meilleure sauvegarde à l'heure actuelle est notre armée, seul gage sérieux de paix, tant que « des garanties ou des sûretés équivalentes ne nous auront pas été données ». Son livre est un des guides que l'on peut suivre pour rechercher si le traité de Locarno nous donne ces « équivalences ».

Mémoires de Sir George Buchanan.
Traduction française de Marcel THIÉBAUT.

La légende a longtemps prêté à Sir George Buchanan, dernier ambassadeur de la Cour d'Angleterre à la Cour du tsar, un rôle occulte considérable dans les événements qui ont marqué la guerre en Russie. Les uns l'ont accusé d'avoir sciemment provoqué la Révolution, le gouvernement tsariste étant devenu en 1916 insuffisamment docile à ses conseils; les autres l'ont accusé de n'avoir pas fait tout ce qui était en son pouvoir pour sauver la famille impériale (il répond avec véhémence à ce grief que lui a notamment adressé la Princesse Paley dans la *Revue de Paris*). La publication des Mémoires de l'ancien Ambassadeur a mis les choses au point et la traduction permet au public français de se faire à son tour une opinion. Les Mémoires de Sir George sont plus intéressants peut-être comme témoignage que par les révélations qu'ils contiennent. Ils apprendront peu de chose aux spécialistes, ou simplement au public initié. Mais par leur ton général, comme par la manière dont les événements sont relatés, ils sont un document de premier ordre sur la diplomatie avant et pendant la guerre : les attitudes et les raisonnements contradictoires abondent, ainsi que les légèretés et les imprudences. On voit aussi combien sont délicates les relations entre coalisés. On voit enfin ce que peut un homme qu'inspirent, en dehors de toute autre considération, l'amour de son pays et le dévouement à son souverain. A côté de ses défauts que ses Mémoires montrent à plein, Sir George possédait à un degré rare ces deux éminentes qualités, et son souvenir vivra comme celui d'un bon serviteur de l'Angleterre. Notre collaborateur et ami Marcel Thiébaut a écrit pour cet ouvrage, qu'il a excellemment traduit, une intéressante préface où se trouve retracée, dans son ensemble, la carrière diplomatique de Sir George Buchanan.

J.-M. BOURGET

***

Les Confessions amoureuses, par **René Jouglet.**

Ce sont trois contes. Voici le premier : un romancier à gros tirages et à bonnes fortunes, Honey, pénètre furtivement la nuit dans la villa où demeure sa maîtresse. S'il n'agite point tranquillement la sonnette de l'huis, c'est que la jeune femme, Marie-Anne, est mariée; et le mari loge dans une chambre voisine de la sienne. Voilà un romancier qui, en campagne amoureuse, a de l'audace... Il en a même à l'égard de la femme au moins autant qu'à l'égard du mari, car il ne se soucie guère de Marie-Anne et compte, après avoir passé une heure ou deux auprès d'elle, rejoindre en hâte sa propre maison où l'attend une

autre maîtresse que, provisoirement, il aime davantage. Le malheur veut que Marie-Anne soupçonne cette infidélité. Pour démêler la vérité, elle essaie de déterminer Honey à demeurer jusqu'à l'aube. Honey refuse; Marie-Anne insiste, supplie et finalement menace de se tuer, si son don Juan part. Honey se moque de la menace et quitte Marie-Anne. Mais à peine est-il chez lui, qu'une angoisse terrible le prend. Si réellement Marie-Anne allait se tuer! Nuit de cauchemars. Au matin Honey, parvenu au paroxysme de la terreur, se voit déjà arrêté, jugé, condamné, exécuté. Un coup de sonnette. Ce sont les gendarmes? Non : simplement un pneumatique de Marie-Anne. « A quatre heures, ce soir chez nous! » — *C'était évident qu'elle ne se tuerait pas*, s'écrie Honey, qui, quelques minutes auparavant, songeait à se tuer lui-même, tant il redoutait d'être accusé d'avoir assassiné la jeune femme.

Un second récit nous met en présence d'un certain Cortamon, fils d'un riche industriel. Ce Cortamon est épris d'une petite ouvrière, Élisabeth, qu'il persécute de ses assiduités. L'aventure suit son cours ordinaire : Cortamon vient à bout de la résistance de la jeune fille, mais, une fois le gibier forcé, fait preuve de peu d'esprit chevaleresque. Dès qu'elle comprend qu'elle a été abusée, — et ce n'est pas long, — Élisabeth prend le meilleur parti : elle s'en va. L'homme pousse un soupir de soulagement. Mais soudain l'idée terrible naît : si Élisabeth allait se suicider! Il court à sa poursuite. Trop tard. Recherches vaines. Deux jours plus tard, Cortamon, en ouvrant son journal, apprend qu'Élisabeth s'est tuée, « en maniant un revolver ». Voilà donc le pendant du premier conte. Honey redoutait un suicide, qui ne se produit point. Cortamon croit que son aventure se terminera paisiblement : elle sombre dans le sang...

Troisième nouvelle (la plus intéressante) : un grand savant, qui a passé la soixantaine, reçoit une lettre d'une femme qu'il a aimée quarante ans plus tôt, oh! très chastement et très fugitivement aimée, car ce surhomme ne s'est jamais beaucoup soucié de l'amour. Il se rattrape en la circonstance, s'éprend de nouveau par correspondance et écrit mille folies. Il supplie pour obtenir un rendez-vous. On le lui promet, mais on ne vient point. Les lettres se croisent. Le savant, qui est simple comme un enfant, s'enthousiasme chaque jour davantage. Il n'a oublié qu'une seule chose. La dame a soixante ans comme lui. Elle ne tient pas à être vue...

Écrits avec aisance et vivacité (ce qui n'exclut pas certaines petites négligences de style), tour à tour pathétiques et enjoués, riches en effets habilement ménagés, ces récits sont fort bien venus. Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont pu apprécier d'ailleurs le talent et l'imagination exceptionnelle de M. Jouglet. Peut-être est-il ici victime, en quelque manière, de ses dons : pourquoi a-t-il supposé que ces trois récits étaient arrachés par un médecin

magnétiseur à trois amis invités par lui à dîner? On aurait pu obtenir les confidences des convives sans les faire passer devant une boule hypnotique... Et n'y a-t-il pas quelque disproportion entre la fin et les moyens? Entourer de braves gens d'étincelles et d'éclairs pour entendre le récit de leurs aventures amoureuses, c'est excessif. Et ce docteur, qui s'imagine révolutionner la psychologie par ces procédés, est quelque peu naïf. A défaut de mieux, nous lui conseillerions de lire des romans : l'installation professionnelle est moins coûteuse. Les contes de M. Jouglet qui sont excellents auraient pu se passer de cette sauce hypnotique. Il valait mieux les laisser indépendants que de les lier de cette manière et, truc pour truc, nous aimions mieux encore le *Diable boiteux* qui enlevait les toits, pour observer ce qui se passait à l'intérieur des maisons, que ce Professeur Mystère qui croit déboulonner les cerveaux et palper scientifiquement la matière grise.

Au Moghreb parmi les fleurs, par **Alice-Louis Barthou.**

Un écrivain, pour bien parler d'un pays, il faut qu'il y demeure quelques jours ou plusieurs années. Les solutions intermédiaires laissent à désirer. Une fois la splendeur des premières impressions évanouie, une fois le premier choc reçu, on cherche à analyser son plaisir, mille questions se posent. On ne peut vivre longtemps dans l'ivresse, et lorsque celle des sens est passée, lorsque l'habitude a diminué l'éclat des couleurs et supprimé l'étrangeté des lignes, lorsqu'à nos yeux en somme le pittoresque s'est atténué, notre curiosité d'esprit reprend le dessus, le plaisir des yeux ne nous suffit plus et nous cherchons à surprendre l'âme du pays, qui est aussi celle des habitants. Après avoir admiré la reliure du livre, nous voulons nous assimiler son contenu : tâche ardue, longue, parfois presque irréalisable. Pour délimiter, sinon sonder, le mystère de l'esprit musulman, un long séjour en terre d'Islam est nécessaire; mais pour pouvoir dépeindre les terres du prophète, un simple *raid* suffit.

Madame Barthou nous le prouve. Elle n'est restée que trois semaines au Maroc, elle en a rapporté des tableaux d'une richesse éblouissante. Que le soleil qu'elle a vu est implacable et écrasant, et combien fraîche l'ombre dans les palais et les jardins! Les mosquées interdites ont, pour elle, le délicieux attrait de l'inconnu. La fête des Tolbas est colorée, fantaisiste, parfois majestueuse. Visites aux grands personnages indigènes, passage dans les harems, madame Barthou nous a décrit tout cela avec une verve charmante : d'autres qui ont longuement vécu au Maroc auraient peut-être laissé échapper quelque chose de ce mouvement, de cette vie; leurs tableaux ne respireraient pas cet enchantement, ce plaisir! Madame Barthou n'a pas eu le temps de voir diminuer sa joie, qu'elle a su, artiste habile, faire passer tout entière dans son livre. Peu d'écrivains ont su nous donner une vue aussi directe, aussi saisissante, du Moghreb fleuri.

La Jeunesse d'Anatole France, par Georges Girard.

M. Georges Girard a apporté dans l'étude de la jeunesse d'Anatole France un souci du détail parfois excessif. On trouve dans la première partie de son livre les compliments que le petit Pierre débitait à ses parents, à cinq ans, les lettres qu'il écrivait à six, les notes de conduite qu'il obtenait à neuf, le détail de ses dépenses, lorsqu'il voyageait, à dix-sept. Et, qui plus est, on nous offre la photographie de quelques-uns de ces documents, sans oublier celle de la couverture du petit livret scolaire de l'élève Thibault. Beaucoup de gens, qui aiment et respectent le souvenir du maître, se refuseront sans doute à reconnaître l'intérêt de ces pièces. Ce n'est point que l'enfance d'un élu nous soit indifférente : il est utile de savoir dans quel milieu elle s'est écoulée, mais les premières manifestations de vitalité du grand homme lui-même pourraient sans inconvénient être négligées. Des bégaiements restent, quelle que soit la bouche qui les profère, des bégaiements, et, seule, la mère de l'enfant peut y démêler la plus suave des mélodies. Le culte du génie ne doit pas nous pousser au fétichisme et nous faire pâmer devant une collection de dents de lait. Le « génie », s'il pouvait, serait le premier à en rire. Et sans doute un France n'approuverait-il pas davantage de voir étudier, comme on vient de le faire dans une revue, toute la série de ses ancêtres paysans. Voilà de « pauvres morts » dont personnellement, il ne se souciait guère, il n'est pas trop raisonnable de nous demander plus d'attention. En un mot, dans la masse de renseignements que l'on peut recueillir sur un écrivain, il est souhaitable de ne voir retenir que ceux qui peuvent utilement éclairer sur la formation de son esprit.

Sur la jeunesse de France, on savait déjà, de ce point de vue, l'essentiel et il n'y a lieu d'insister ni sur la librairie du père France, ni sur le goût de la flânerie manifesté par son fils. Il est certain, en tout cas, que le récit de ces premières années ne devra point figurer dans ces recueils d'*enfances célèbres* que l'on distribue aux lycéens pour stimuler leur ardeur. A côté d'un Jacques Crichton, qui à quinze ans triomphait, au cours d'une joute menée en neuf langues, de cinquante savants assemblés à la Sorbonne pour le « coller », France fournirait des exemples plus accessibles et plus tentants. Le petit Thibault paressait dans les classes et il s'est fait refuser une fois ou deux à son baccalauréat...

Nous pouvons donc, sans inconvénient, aller attendre le futur auteur de *Thaïs* à l'année 1864 : il a vingt ans alors et muse parmi les livres avec délices. De temps à autre il écrit quelque article pour l'*amateur d'autographes*. Il songe à une *encyclopédie de la Révolution*. Il aime à faire des vers, singulièrement pour une dame qui lui plait et à qui il envoie des poèmes ardents et médiocres. Victor Hugo exerce sur

lui, alors, une influence assez vive, ainsi que le prouvent les extraits d'un petit drame *Sir Punch* que publie M. Girard. Après la Commune, qui lui avait inspiré une terrible aversion contre les « fripouillards » d'émeutiers, le jeune France reprend ses paisibles travaux de bibliographie. On le voit aussi collaborer à la composition d'un *dictionnaire de cuisine* et, de temps à autre, il fait acte de présence à la librairie Lemerre, où il est employé. (Il a en vain sollicité cette place de sous-bibliothécaire au Sénat qu'il devait obtenir quelques années plus tard.) L'année 1873 clôt cette période d'incertitude : France révèle qu'il n'en est plus aux essais en publiant ses *Poèmes dorés*. C'est son début véritable dans la vie littéraire. Il a vingt-neuf ans. M. Girard, qui évidemment n'a pas choisi la meilleure part, l'abandonne à son destin glorieux.

Anatole France et Racine, par **Gabriel des Hous.**

France à écrit lui-même « qu'il aimait Racine de son cœur et de son âme... qu'il le savait par cœur et lui demandait presque chaque jour le secret des justes pensées et des paroles limpides ». Cette déclaration d'amour et une autre à peu près semblable n'avaient échappé à aucun Francien, mais personne n'avait encore entrepris de préciser, par des recherches méthodiques l'influence de Racine sur France. Cette tâche, M. des Hons, qui — on l'imagine — doit connaître et Racine et France à peu près par cœur, l'a menée à bien. Son livre nous révèle une prodigieuse quantité de tournures raciniennes dans le style de France. Un rapprochement isolé pourrait nous laisser sceptique, mais sept ou huit cents emportent notre conviction. Ce n'est pas par l'effet d'un simple hasard que France a pu écrire :

...il connaîtra l'amour et ses folles douleurs
(*L'Ile des Pingouins.*)

et changé en un agneau timide l'époux venu comme un lion dévorant.
(*Jeanne 'dArc.*)

Marie, fille d'étable, éprouvant la terreur qu'elle inspirait...,
(*Mannequin d'Osier.*)

alors que nous lisons dans Racine :

Que le triste jouet...
Dût connaître l'amour et ses folles douleurs
(*Phèdre.*)

Un moment a changé ce courage inflexible,
Le lion rugissant est un agneau paisible.
(*Esther.*)

Et moi-même éprouvant la terreur que j'inspire,
(*Phèdre.*)

ces trois exemples étant extraits d'une fort longue série. M. des Hons note justement les effets comiques qu'obtient France en usant

de la noble langue racinienne, en des circonstances où le sujet ne les laissait point attendre. Parfois l'ironie est poussée assez loin; M. France se divertit manifestement avec ses souvenirs de Racine : *M. Bonnetain*, écrit-il, (M. Bonnetain, après avoir écrit un roman « qui ne passe pas pour chaste » avait signé un manifeste plus ou moins pudibond), *ayant commencé comme finit M. Zola, compte bien finir comme M. Zola a commencé.* M. des Hons nous rappelle, à ce propos, ces vers de *Britannicus* :

Il commence, il est vrai par où finit Auguste,
Mais crains que l'avenir détruisant le passé
Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.

Et M. des Hons nous livre une ample collection de semblables comparaisons. Après cela on comprend assez bien qu'il voie en Racine « la clef d'Anatole France » et son frère spirituel. Le charme de pareilles découvertes doit communiquer une agréable petite griserie. Pour nous, qui avons le malheur de demeurer de sang-froid, nous refuserons d'aller trop loin dans cette voie. Les citations destinées à nous prouver que France se faisait de l'amour une conception purement racinienne ne nous semblent guère probantes. Que, lecteur assidu de Racine, France ait assimilé un grand nombre de ses tours, M. des Hons nous le prouve et cela est intéressant, mais que, dans tous les cas où le sujet le permettait, la pensée de Racine se soit substituée à celle de France, voilà qui reste assez douteux.

L'« imprégnation » n'a vraisemblablement pas été aussi complète. D'ailleurs le curieux travail que M. des Hons a exécuté en rapprochant France et Racine pourrait être suivi d'autres, tout semblables, où l'on verrait jumeler France et La Fontaine, France et Voltaire, France et Renan. Une pareille collection serait un peu indigeste, mais elle doit être réalisable : elle montrerait que France, appartenant à la pure lignée de nos écrivains classiques, a subi l'influence de beaucoup d'entre eux, mais qu'au total, il est surtout resté lui-même.

Méditation sur un amour défunt, par **Emmanuel Berl.**

C'est fini : Emmanuel n'aime plus Christiane. Elle a joué pourtant un grand rôle dans sa vie. Il l'avait aimée petite fille à Luchon, puis jeune fille à Évian. Un soir, dans une prairie, quelque part entre l'*Ermitage* et le *Royal*, il l'avait sentie toute proche, mais, chaste soudain, il avait à peine osé lui serrer la main. Après la guerre il ne l'avait pas tout à fait oubliée et ayant appris par un ami qu'elle, de son côté, pensait à lui, il lui avait écrit. A Chantilly nouvelle rencontre : il lui a parlé mariage, elle lui a répondu par un silence approbateur. Pourtant ni devant le maire, ni devant Dieu, ils ne se sont unis. Christiane est certainement responsable de ce fiasco, elle dit

oui puis non, elle est indécise perpétuellement. L'homme lui plaît sans doute, mais ses parents s'opposent à ce mariage, le prétendant étant juif et n'ayant pas de situation... Et puis Christiane ne veut pas *réaliser ses rêves.*

Voilà le thème offert à la méditation. M. Berl s'en empare avec une sombre passion et l'entraîne vers la métaphysique. Il a le goût des vues cosmiques. S'il est seul, c'est « comme une monade », s'il discute avec Christiane, il est « perché sur sa cosmogonie ». S'il n'est pas sûr de rendre Christiane à l'amour de soi, de lui montrer la noblesse de son corps et de son âme, il écrit « Le monde est bon, mais il peut facilement s'anéantir. Et pour un peu, ce lac avec les gros tas d'étoffes transparentes amoncelées autour, s'abîmerait dans la nuit. Plus rien alors que la nuit, et pas cette nuit-ci toute pleine d'étoiles..., mais une nuit définitive qui ne soit plus à la merci des réveils et que ne lacère (*sic*) plus les jets d'urine des buveurs d'eau, près de l'Établissement thermal, grève de tout ce qui est, faillite dûment constatée du vaste système où je suis compris... Dieu doit être bien ennuyé, directeur de cette affaire en difficulté... » Pourquoi ce cataclysme, si Christiane ne comprend pas sa propre noblesse? Si l'amour d'Emmanuel n'est pas couronné, le monde ne serait plus, Dieu se repentirait! A petite cause quels grands effets!... Ces excès nous inclineraient à taxer M. Berl de romantisme excessif. Mais je crois qu'il protesterait. Il se juge, avant tout, mystique et la différence tient à ce que ce n'est point Christiane qui élève son âme vers Dieu, mais son âme qui, depuis longtemps enivrée d'infini, descend un moment vers Christiane. Quel que soit d'ailleurs le sens de la trajectoire, il est certain que M. Berl mêle d'assez étrange manière les choses humaines et les divines. Et il a une façon de s'adresser à Dieu, tour à tour respectueuse et méprisante, qui ne laisse pas de nous étonner. Si l'on se tourne vers le divin, il faut peut-être apporter un esprit plus grave, une attention plus tendue... à moins de chercher l'effort comique, ce qui n'est pas le cas de M. Berl. Cet écrivain a d'ailleurs des dons véritables, un beau mouvement entraîne parfois ses phrases, tels passages révèlent une psychologie extrêmement subtile : sans doute écrira-t-il des livres excellents, lorsqu'il se résoudra à la simplicité.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, *114, avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONOLOGIE DU MOIS

Octobre. — M. Steeg est nommé Résident général au Maroc. — Le général Duport est chargé d'une enquête sur les événements de Syrie.

— Reprise des négociations commerciales franco-allemandes. Le président Hindenburg reçoit M. Tchitchérine. — La liaison entre les Français et les Espagnols au Maroc s'effectue à Syah.

— Le ministre des Finances annonce des mesures énergiques contre la spéculation. — A Locarno entrevue entre MM. Briand et Luther.

— Les succès franco-espagnols au Maroc provoquent un assez sérieux mouvement de soumission dans les tribus.

— Le parti communiste décide la grève des transports en commun. — A Locarno, entrevue de MM. Briand et Stresemann. — Nouveau mouvement séditieux dans les villages du sud de la Syrie.

. — Le maréchal Lyautey quitte le Maroc. — M. de Monzie est nommé ministre de la Justice et M. Yvon Delbos ministre de l'Instruction publique.

. — Reprise des négociations directes entre Londres et Angora au sujet de la question de Mossoul.

. — Tentative de grève générale communiste : désordres sérieux à Suresnes, Saint-Denis et rue Grange-aux-Belles. Un gréviste est tué, le député Doriot arrêté. — Signature du traité de commerce germano-soviétique et de l'accord commercial entre la Pologne et la Russie.

. — Devant la Commission des Finances de la Chambre, M. Caillaux annonce pour la rentrée le dépôt de ses nouveaux projets.

. — Ouverture du Congrès radical à Nice. — Le président Hindenburg et le Conseil de cabinet allemand approuvent les négociations de MM. Luther et Stresemann en ce qui concerne le pacte rhénan.

. — Important discours de M. Herriot au Congrès de Nice. — Le maire de Saint-Denis est suspendu de ses fonctions pour un mois à la suite de la tentative de grève générale du 12. — L'accord est conclu à Locarno. — Les États-Unis attendent la signature par la France du règlement provisoire qu'ils ont proposé. — Arrestation de chefs communistes en Angleterre.

. — Au Congrès de Nice un grand débat financier met aux prises MM. Herriot et Caillaux, celui-ci se prononçant contre l'impôt sur le capital. — Les négociateurs de Locarno paraphent les sept documents soumis à la conférence; la signature définitive aura lieu à Londres au début de décembre. — Au Maroc nos troupes s'organisent en vue de l'hiver.

. — Au Congrès de Nice un compromis intervient sur la question financière, une formule de conciliation est adoptée.

. — Le Congrès de Nice se termine par un banquet au cours duquel M. Painlevé prononce un important discours politique. — Fin de la grève des transports en commun.

. — Au Conseil des ministres, M. Briand donne lecture du pacte rhénan des autres documents signés à Locarno; M. Caillaux fait connaître les grandes lignes de ses projets financiers.

. — Réorganisation des services d'Alsace et de Lorraine. — Vive polémique de presse en Allemagne au sujet des accords de Locarno. — Grave incident à la frontière gréco-bulgare.

. — M. Painlevé donne à la Commission des Finances de la Chambre des précisions sur les effectifs engagés et sur les pertes subies au Maroc et en Syrie. — Le maréchal Pétain est élu conservateur du Musée Condé à Chantilly. — L'incident gréco-bulgare s'aggrave.

22. — Au Conseil de Cabinet, discussion orageuse sur la situation financière. — Remise à M. Aristide Briand d'une note allemande concernant la situation du désarmement en Allemagne. — Départ de M. Alexandre Varenne pour l'Indo-Chine. — Ouverture de la Conférence de Pékin destinée à régler les relations de la Chine avec les grandes puissances.

23. — Au banquet du parti républicain-socialiste, M. Painlevé expose son programme financier. — Séance publique annuelle de l'Institut de France.

24. — Les gouvernements grec et bulgare acceptent de soumettre leur différend au Conseil de la Société des Nations. — Discours de M. Caillaux à Château-du-Loir et de M. François-Marsal à Clermont-Ferrand.

25. — Démission des trois ministres nationalistes allemands au sujet des accords de Locarno.

26. — Le Conseil des ministres qui devait prendre une décision est remis au 27. — Réunion du Conseil de la Société des Nations sous la présidence de M. Briand pour régler le conflit gréco-bulgare. — Distribution des récompenses de l'Exposition des Arts décoratifs. — M. Rakowsky remplace comme ambassadeur des Soviets à Paris, M. Krassine nommé à Londres.

27. — Démission du ministère Painlevé. — Réorganisation provisoire du ministère allemand.

28. — M. Painlevé est chargé de former un nouveau ministère. — M. Steeg, commissaire résident général au Maroc, fait son entrée à Casablanca. — Discours du chancelier Luther à Essen au sujet des négociations de Locarno.

29. — Le nouveau ministère Painlevé est constitué. — Une commission d'enquête, nommée par le Conseil de la Société des Nations, se rendra en Macédoine pour enquêter sur l'incident gréco-bulgare.

30. — Le rappel du général Sarrail est décidé; l'intérim sera assuré par le général Duport.

31. — Violent discours de M. Farinacci, secrétaire général du parti fasciste, contre les démocraties française et anglaise.

1er Novembre. — Bruits de dissolution prochaine du Reichstag.

2. — Le Conseil national du parti socialiste refuse d'accorder sa confiance au nouveau Cabinet. — A Washington, ouverture des négociations pour le règlement de la dette italienne.

3. — Le nouveau ministère Painlevé se présente devant le Parlement; à la Chambre, un ordre du jour de confiance est voté par 221 voix contre 189. — Les élections municipales anglaises procurent quelques gains aux travaillistes. — Rupture des relations diplomatiques entre l'Équateur et la Colombie. — La Conférence de Pékin admet l'autonomie douanière de la Chine.

4. — On communique officiellement un rapport sur les événements de Damas. — Le gouvernement français étudie les modifications administratives qui pourraient être apportées au régime de la Rhénanie. — Grand discours patriotique de M. Mussolini à l'occasion de l'anniversaire de la victoire de Vittorio-Veneto.

La *Revue de Paris* publiera prochainement :

La fin de Chéri

par COLETTE

L'Épos homérique

par VICTOR BÉRARD

Les Mémoires de Laugel

Les Origines de la Triple alliance et la Question romaine

par ÉMILE BOURGEOIS

Le Livre qui fait mourir

par NOËLLE ROGER

Trois articles sur la Critique

par ALBERT THIBAUDET

RÉVOLUTION ET PARLEMENT

Le ministère Painlevé a été renversé le 22 novembre parce que, dans sa grande majorité, ni la France ni le Parlement ne voulaient de ses projets financiers. Ces projets, qui ont été pendant plusieurs jours discutés à la Chambre, constituaient une innovation audacieuse et incompréhensible. Ils ne sont pas nécessaires; ils seront inefficaces. Alors pourquoi ceux-là et non d'autres? Pourquoi ce bouleversement des habitudes françaises? Pourquoi cette créance hypothécaire sur les biens des particuliers et cette suspension des paiements de l'État, prélude de l'inflation et de la faillite?

A ces questions, chacun répond en accusant la maladresse et l'imprévoyance des gouvernants. Ce n'est pas une explication satisfaisante. On a beau avoir peu d'illusion sur l'esprit politique et la clairvoyance des dirigeants : à l'impéritie, on ne peut tout attribuer, et il est toujours imprudent de rabaisser l'adversaire. Le parti au pouvoir a commis bien des fautes. Mais on ne peut admettre par une hypothèse préalable qu'il en commette une nouvelle, et si évidente, par légèreté ou par ignorance. Les projets financiers forment un système, néfaste en son principe, incohérent en ses détails, construit cependant de telle sorte qu'il répond à une intention. En l'adoptant, malgré l'inquiétude qu'il répandait, le Cartel avait un dessein, obéissait à une volonté.

Une seule explication est possible. L'école dirigeante voulait faire une expérience socialiste. Tout condamne cette tentative. Les orateurs les plus ministériels ont risqué à la tribune

des aveux significatifs. Ils ont eux-mêmes proclamé quels étaient les vices du projet. Ils ont paru soucieux de diminuer leurs responsabilités en formulant avec vivacité des critiques que l'opposition n'aurait pas désavouées. Ils gémissaient : mais ils votaient. Quel est le mystère de cette docilité? D'où vient la force secrète qui plie le Gouvernement, la Commission, les groupes, la majorité? Les événements se développaient exactement comme si un pouvoir occulte, plus fort que les pouvoirs réguliers, avait un jour décidé l'application d'un plan, et comme s'il était maître de briser tous les obstacles.

Qu'on se rappelle les divers épisodes de l'histoire du Cartel et les dates.

Juin 1924 : le Cartel entre en scène, organise la désorganisation générale, affaiblit l'État par la reconnaissance des syndicats de fonctionnaires, accrédite le communisme par l'établissement des relations officielles avec les Soviets, fausse les bilans de la Banque de France, et annonce la guerre au capital.

Avril 1925 : le Cartel est allé trop vite et trop fort; il a soulevé l'inquiétude; il sent la nécessité d'un léger répit; il laisse vivre dans un apaisement éphémère le Cabinet Painlevé.

Octobre 1925 : le Cartel rentre en scène au Congrès de Nice, et au moment précis où la Chambre va être saisie des projets financiers de M. Caillaux, jugés insuffisants par l'extrême gauche, il lance un mot d'ordre et subordonne toute la politique au parti socialiste.

Novembre 1925 : le Cabinet capitule et présente des projets aggravés le 7 du mois; puis, du 7 au 16, il capitule tous les jours devant la Commission des finances de la Chambre, laquelle capitule elle-même devant les socialistes et finit par prendre la responsabilité des textes les plus révolutionnaires que le Parlement ait eu à examiner depuis cinquante ans.

Il y a dans tout cela une suite logique, la marque d'une volonté, l'obéissance à une consigne. En trois semaines la politique a été dirigée tout entière vers un objet précis. Pas un instant le Cartel n'a songé aux autres projets

exposés depuis deux ou trois ans. Pas un instant, il n'a songé aux économies souvent promises, aux impôts indirects, à l'utilisation des richesses de l'État. Il a son idée. De quoi s'agit-il essentiellement ? 1° De procéder à une première nationalisation de la fortune privée par la création des titres de créance; 2° d'opérer un véritable prélèvement et d'atteindre le capital par une contribution très lourde qui ne frappe qu'une minorité; 3° de préluder à la faillite de l'État par une suspension de paiement sans précédent dans notre histoire depuis cent vingt-cinq ans. A ces traits, on reconnaît la marque d'une entreprise nettement socialiste. Après avoir pendant longtemps préparé l'avènement des temps nouveaux par l'établissement progressif de l'étatisme, le parti révolutionnaire franchit une étape nouvelle : il s'attaque directement au capital, selon le dogme marxiste.

Comment et pourquoi les radicaux laissent faire ? Leur clientèle n'approuve pas ces projets ou est menacée par leurs conséquences. Mais la franc-maçonnerie qui domine le parti radical a passé depuis quelque temps au socialisme. On ne s'expliquerait pas autrement la soumission des radicaux. L'évolution du radicalisme, commencée avant la guerre, ne paraît être réellement achevée que depuis peu. Longtemps la tendance socialiste n'a été représentée que par un petit nombre d'affiliés. Tout cela est changé. La philosophie radicale s'est d'abord déclarée favorable aux syndicats de fonctionnaires. Ainsi elle abandonnait la vieille notion du pouvoir central de l'État, elle délaissait la tradition jacobine, elle consentait à une véritable transformation du pouvoir régulier, qui passait aux groupements irresponsables. Elle a poursuivi son œuvre en acceptant le bouleversement des fortunes privées. Cette fois, elle autorise une expérience collectiviste, qu'il est facile de faire approuver par les masses en attendant qu'elles en comprennent et en subissent les conséquences. On ne peut donc pas dire que les projets financiers du gouvernement soient dus à l'imprévoyance ou à l'incompétence. On ne saisit leur nature et leur portée que si l'on se persuade qu'ils sont voulus.

A quelle pensée obéissent leurs auteurs conscients, adversaires de la société présente ? Laissons de côté les faibles

qui suivent par habitude ou par crainte, les ambitieux, les indifférents et les sceptiques. Il y a dans l'école dirigeante des doctrinaires. Quelles que soient les influences internationales qui s'exercent sur eux, on peut juger que dans le nombre il en est qui songent à leur pays et croient à ce qu'ils font. On se trouve en présence d'un phénomène mystique. S'il y a des voyants à l'origine de beaucoup de grandes choses, il y en a aussi à l'origine des catastrophes. C'est une très petite minorité agissante qui mène le mouvement. A la Chambre, cent socialistes sur plus de cinq cents députés, au Sénat six sur trois cents sénateurs, aux élections, moins d'un million de voix sur neuf millions d'électeurs. Et pourtant la redoutable expérience, imaginée par cette minorité, avec ses suites l'inflation, la faillite, le chômage, avec ses conséquences plus lointaines et incalculables, risque d'être imposée à toute la France.

La nation française est représentée légalement par un Parlement et par des pouvoirs publics. Les pouvoirs publics ont fléchi. Le Parlement sera-t-il ou ne sera-t-il pas aux ordres des pouvoirs occultes? S'il n'est qu'un appareil enregistreur, s'il n'est pas le juge et le défenseur de l'intérêt général, s'il devient l'instrument officiel d'un parti, destiné à exécuter par voie législative une sorte de révolution décidée en dehors de lui et peut-être malgré lui, il n'est plus rien et tout le régime est ébranlé.

Le Parlement vient d'écarter le ministère : il lui reste à montrer que c'est le péril socialiste qu'il entend conjurer.

★ ★ ★

LA BELLE ET LA BÊTE

Ce ne fut pas un départ, une fuite plutôt. La lettre vint à neuf heures par le premier courrier, quand les trois dames prenaient leur thé sur la petite terrasse. Irène, l'ayant lue, la relut à voix haute en commençant de s'indigner; elle la jeta, la reprit et courut s'enfermer dans sa chambre. A midi elle refusa de descendre pour le déjeuner. Une heure plus tard, furieusement, elle sonnait et donnait l'ordre qu'on préparât les valises.

— Comment!... Mais voyons!.. Mais qu'est-ce qui lui prend? — répétait stupéfaite madame de Vernois.

Elle allait monter chez sa fille quand celle-ci entra dans le salon, pâle, sa robe blanche froissée, ses courts cheveux en désordre.

— Maman, il faut que tu me prêtes de l'argent. Je n'ai que deux mille francs ici et je n'ai pas le temps d'écrire à Paris.

— Ma petite fille... tu n'es pourtant pas folle!... Tu ne vas pas t'en aller!

— Je m'en vais parfaitement.

— Où cela je te prie?

— Je n'en sais rien... droit devant moi.

— Et pourquoi?... Mais pourquoi? — gémit madame de Vernois. — Ce n'est pas de sa faute, à ce garçon, s'il ne peut venir dimanche. Il te l'explique bien : l'affaire qui l'appelle à Londres...

— Je me moque de ses affaires et de ses explications. Je sais seulement qu'à Londres il y a miss Danney.

— Miss... Oh! quelle idée! Une si vieille histoire...

— Vieille?... De l'année dernière...

— Bon!... Pas vieille si tu veux... oubliée à cause de toi... oubliée... pour toi. Et puis d'abord à cette époque-ci miss Danney ne doit pas se trouver à Londres. Elle est à la campagne, comme tout le monde.

— Bien sûr qu'elle est à la campagne... à quinze kilomètres. Dans un cottage exquis, avec du lierre sur les murs. Bernard m'en a assez souvent parlé de cette maison-là, et de cette créature aussi... Oh! je suis sûre, — cria la jeune femme en serrant ses petits poings, — je suis sûre...

Madame de Vernois haussa les épaules.

— Sûre de quoi?

— De tout!

— Mais puisqu'il te dit...

— Il ment.

— Écoute, ma petite fille, je te supplie de réfléchir. Tu vas faire une bêtise. Monsieur La Bussière... ton fiancé... enfin Bernard... t'assure qu'il fera l'impossible pour hâter les choses... Il peut arriver sans prévenir... Si tu n'es pas là, qu'est-ce que tu veux que je lui raconte?...

— Ce qui te fera plaisir... Mais c'est ce que je veux, qu'il arrive comme ça... un de ces jours... et qu'il ne me trouve pas... et que tu puisses lui dire : « Irène?... Elle est partie... je ne sais pas où... » Oh!... Oui, je le veux, je le veux, je le veux!

Vociférant ainsi, elle marchait vers la porte. Alors Servane entra, sous un pauvre chapeau et portant à la main son petit sac noir.

— Je suis prête, — dit-elle.

— Et moi, — dit Irène, — je vais l'être... attends... Quelques minutes seulement.

On l'entendit bondir dans le sonore vestibule et quatre à quatre monter l'escalier. Madame de Vernois se tourna vers sa nièce :

— Comment! Servane, tu pars, toi aussi!...

— Irène me l'a demandé, — dit Servane. — Elle posa son sac sur une chaise et finit tranquillement de boutonner ses gants. — Cela vaut mieux d'ailleurs, qu'elle n'aille pas toute seule...

— Peut-être... Je ne sais pas. Ah! Vous me rendrez folle. Et vous n'avez pas de cœur, mes enfants. M'abandonner de cette façon... vous en aller, Dieu sait où! Je vais mourir d'inquiétude.

— Allons donc! — dit Servane. — Tu seras au contraire tout à fait tranquille...

Elle avait quand elle le voulait, et quelquefois aussi sans le vouloir, un regard dépouillé de toute fraude affectueuse ou simplement polie. Madame de Vernois détourna la tête, à peine, suffisamment cependant pour n'être plus en face de ce regard-là.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Ce que je dis. — Servane paisiblement répéta sa phrase. — Que tu vas être tranquille.

Madame de Vernois restait assez interdite. Elle murmura : « Vraiment, Servane, tu as l'air... » Mais la prompte riposte n'était pas son fait; non plus la sévérité. D'ailleurs, elle hésitait... « Servane, voulait-elle dire...? » Bah! après tout, c'était une femme, Servane, et de près de trente ans.

Le jardin, au delà des fenêtres ouvertes, montrait son désordre, fouillis d'arbres, de branches, de fusains mal taillés, de petits orangers dans leurs grands pots vernis. A midi, il faisait presque nuit dans le salon campagnard, le soleil n'arrivant pas à traverser tant de feuilles. Mais les rayons à cette heure savaient glisser par dessous et la glace au fond de la pièce, près du divan très bas, avait de l'or maintenant dans son eau trouble et verte.

Sur une table où traînaient des livres, traînait aussi le sac d'argent gonflé par le mouchoir et la boîte à poudre. Madame de Vernois l'ouvrit : elle se poudra longuement et longuement observa son visage, assez gras, encore frais, aux traits petits et fins. Elle aima, dans ce rayon glissant qui traversait la pièce, le rougeâtre reflet de ses cheveux teints et s'accorda aussi de trouver agréable toute la rose chair que laissait transparaître aux épaules, aux bras, et très bas sur la gorge, la robe de voile gris. « Bien tranquille... Après tout Servane a raison... » — Elle ne se tenait plus de discrètement sourire.

La jeune femme s'était assise dans un coin et ne parlait

pas. Ses yeux larges, toujours étonnés, attentifs, ne cherchaient que les branches au bord de la fenêtre. — Toute petite, un jour, se regardant dans la glace, elle avait déclaré : « Je ne suis pas jolie. » Les protestations ne servirent de rien. Elle secouait la tête. Pour elle, la beauté c'était bien autre chose que ce petit visage, pâle et rond, ce nez court aux narines assez fortes, ces lèvres lisses et pleines dont les coins s'allongeaient, se relevaient un peu. On riait. On disait : « Elle n'est pas coquette. » Personne ne devina quelles exigences extrêmes révélait ce dédain de n'être pas parfaite.

***

Le jardinier avait chargé les valises sur sa brouette. Les jeunes femmes allèrent à pied derrière lui, la gare n'étant guère à plus d'un kilomètre. Tracé entre des champs de luzerne et de foin, le chemin très étroit était plein de l'odeur des menthes écrasées. Irène marchait vite, d'un pas rageur et dansant. Plus vite marchait Servane qui la précédait. Au tournant d'une haie, un chien aux longues oreilles qui courait le nez bas et froissant l'herbe chaude, vint aboyer contre sa jupe.

— Allons! — fit-elle sèchement, — tu ne me reconnais pas.

Le même air qu'elle avait en repoussant l'animal, elle le garda sur son visage pour saluer le chasseur, un assez lourd, un assez beau garçon qui la croisa quelques mètres plus loin et qui s'arrêta devant elle.

— Madame Charmoy...

— Bonsoir, monsieur Linsolas.

Elle passa, et l'autre, son fusil sous le bras, restait tout interdit; il put, près d'Irène, achever sa phrase.

— C'est donc bien vrai... vous partez en voyage? Je viens de rencontrer votre jardinier. Mais je ne croyais pas...

— Nous partons, — dit Irène.

Servane cria de loin, par dessus son épaule :

— Le train est à cinq heures.

— Je viens... je viens... Excusez-nous...

— Mais...

Il posait sur sa main, pour la retenir, une grosse main suppliante, souillée de terre, et du sang de la caille ramassée tout à l'heure.

— Est-ce que madame de Vernois... elle aussi?...

— Non... non, — railla Irène. — Maman ne part pas, rassurez-vous.

— Ah! bien, — soupira-t-il.

Et il laissait trop voir tout son soulagement.

— Bon voyage, mesdames...

— Adieu, — cria Irène se mettant à courir pour rejoindre Servane.

Elle ricanait.

— Je parie qu'il s'en va tout de suite à la Cloche. Ce que maman va être contente!

Servane gronda :

— Ça t'amuse, toi, que ta mère...

Irène haussait les épaules .

— Qu'est-ce que tu veux? cette femme... elle est de son temps.

Presque tout de suite, nerveuse, elle se mit à pleurer, ne pensant plus à rien qu'au mal dont elle brûlait. Sur le village roux et blanc qui se rapprochait, un glas sonnait doucement :

— Qui meurt? ...Ah! Servane, ma Servane, c'est moi qui voudrais mourir. Est-ce que ça ne t'est jamais arrivé à toi, d'avoir si mal... si mal... d'avoir cette envie-là?

— Assez souvent — dit Servane, — mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui j'aime la vie, puisque je m'en vais.

***

La chaude nuit de septembre qui les reçut à Marseille était plus bruyante qu'à Paris l'heure de midi sur l'épaisse place de la Bourse. Les globes électriques jetaient devant les cafés une lumière si vive que l'on avait envie d'ouvrir une ombrelle. Dans la chambre laquée, où l'on monta sa valise, Irène se plaignit doucement :

— Quel tapage! Je ne pourrai pas dormir.

Ayant jeté son chapeau, elle enfonçait les doigts dans ses cheveux coupés. Distraite d'abord par le voyage, elle renais-

sait maintenant à sa peine. En même temps, stupéfaite d'avoir réalisé un absurde projet, elle commençait à s'effrayer :

— Servane!... Qu'est-ce que nous avons fait?

— Nous sommes parties, — dit Servane.

— Je me demande... Peut-être que nous avons eu tort.

Servane répéta :

— Peut-être...

Mais c'était par adresse. Irène ne le sut pas. Elle s'emporta, sans comprendre que sa colère obéissait, docile, à cette provocation :

— Alors... il aurait fallu accepter tranquillement ce... cette injure... cet outrage... croire au prétexte facile de « l'affaire importante » et rester à la Cloche, toute patiente, résignée, pendant que lui, là-bas, avec sa maîtresse...

— Ne crie pas, — supplia Servane, — on pourrait t'entendre.

— Ça m'est bien égal, — rageait Irène.

Elle se déshabillait avec des gestes brusques, des frissons de fièvre, lançant aux quatre coins de la pièce la robe, le linge rose que Servane ramassait et pliait avec soin. Elle s'assit près d'Irène quand celle-ci fut couchée.

— Mon petit... mon petit, — répétait-elle doucement, en serrant, caressant la molle main brûlante, — tu vas me faire le plaisir de ne plus penser à rien... à rien du tout... de t'endormir bien vite .Je vais rester là jusqu'à...

— Jusqu'au matin alors, — déclara Irène, — car je ne fermerai pas les yeux une minute... non pas une seule... Ma pauvre fille!... Ah! que tu es bonne, toi! comme je t'aime! Mais je ne veux pas que tu veilles toute la nuit... Va-t-en... va-t-en!...

Ses doigts restaient pourtant entre les doigts secourables.

— Comme nos mains sont pareilles, Servane, regarde! D'ailleurs, nous nous ressemblons.

— Non! — dit Servane doucement, — nous ne nous ressemblons pas.

— Si! Tout le monde le trouve. Si tu te fardais un peu, Bernard dit toujours...

Ayant eu l'imprudence de prononcer ce nom, elle retrouva le goût empoisonné que depuis le matin il avait pour elle. Sa petite bouche trembla, se serra, blanche et dure.

— Tu comprends, ma Servane, j'ai beau chercher toutes les pensées, il n'y en a aucune qui puisse me consoler... S'il n'est pas là-bas pour retrouver cette femme, il y est tout de même... je veux dire... il a accepté d'y aller... d'être séparé de moi encore trois semaines... Alors, c'est que le temps lui semble court, à lui!... Moi!... Mais si tu savais!... Quand nous sommes séparés... Je continue bien de vivre encore quelques jours... Après je ne puis plus... j'ai besoin qu'il soit là, qu'il me tienne, qu'il me serre... J'ai faim, j'ai soif, j'ai mal... A la Cloche, déjà, voilà des nuits que je ne dormais plus! Il fait trop beau, trop doux... Cette lune, en ce moment! Et puis toutes ces odeurs qui traînent dans le jardin... les roses... le magnolia.. la terre... la terre chaude. J'étais folle... J'attendais!... Il le sait bien, pourtant, comme je l'attendais!...

Plus rauques et plus bas tremblaient les derniers mots. Servane se rappelait, trois mois auparavant, un soir de Paris, bleu jusque sur les trottoirs arrosés, jusque dans les panneaux des luisantes voitures. Irène l'avait rejointe dans sa chambre : « Tu sais, nous n'avons pas pu attendre... Mon divorce n'est prononcé que depuis quatre mois... six mois encore... c'est trop long!... Tant pis!... Je suis sa maîtresse. » Servane n'avait pas été choquée, étonnée seulement. Et elle recommençait de l'être devant ces yeux creusés, cette langueur haletante, toute cette avidité qui s'exprimait sans honte. L'amour jamais, pour elle, n'avait pris cette forme puissante et basse, n'avait été ce besoin, tragique plus que la faim et qui défait le visage.

— Mon petit... mon petit, — répétait-elle, distraite et cherchant d'autres mots qu'elle ne trouvait pas.

Irène se plaignait d'avoir soif, d'avoir chaud, tournait sur l'oreiller. Enfin elle s'endormit. Quoi qu'elle eût affirmé, cela fut brusque et paisible. Servane éteignit la lampe et s'en alla dans sa chambre, trois portes plus loin, au fond du couloir.

Elle s'enferma et son pensif regard saluait le lit de cuivre, le lavabo brillant, la netteté de la table sous sa nappe de verre. Dans tous les grands hôtels de toutes les grandes villes, à Rome, à Vienne, à Madrid, elle avait vu des meubles pareils, elle les reconnaissait. Dix ans, plus de dix ans depuis les grands

voyages qu'elle faisait avec son père, le pianiste Albaron qui l'emmenait parfois dans ses tournées à travers l'Europe. Elle n'aimait beaucoup aucun de ses souvenirs; il ne lui plaisait guère non plus de regarder devant elle. « Aujourd'hui est d'un poids suffisant, à quoi bon l'alourdir avec Hier, et Demain? » Mais ce soir, parce qu'elle était là, dans cette chambre inconnue et pourtant retrouvée, le Passé tout entier grouillait sous les poussières, levait sa face grise.

Elle revoyait son père. Il connut, dans le temps qui précéda la guerre, quelque célébrité. Servane l'avait adoré. Son nom, dans les journaux, les bravos entendus du fond de la grande loge où bien sage, toute petite, elle savait déjà s'empourprer d'orgueil, ajoutaient à sa tendresse de naïves, de nécessaires magnificences. Rien de plus beau d'abord quand elle eut douze ans, quand elle en eut seize, que ces pays où il l'emmenait. L'amour paternel envahissait par crises ce capricieux. Alors, il ne pouvait plus se séparer de sa fille. « Fais ta malle, mon petit; ça ne va pas du tout; le moral est atteint. Si je pars sans toi, je vais trop m'énerver avec mes pensées. Alors, le soir du concert... désastre... Mes doigts ficheront le camp. » Il la promenait le matin, déjeunait avec elle, lui parlait sérieusement de son art et de ses ennuis financiers. Ensuite, pendant que l'occupaient les répétitions, les banquets — d'obscures promenades aussi dans les quartiers chuchotants, prometteurs, où l'ombre sent le musc et le ruisseau pourri, — il s'inquiétait peu de la solitude où demeurait l'enfant.

Servane restait dans sa chambre, et regardait par la fenêtre, au-dessus d'une foule dont la rumeur lui était étrangère, les affiches, les enseignes qu'elle ne savait pas lire. Elle tirait son secours d'une lourde plainte de cloches, d'une espagnole odeur de cannelle et de lys. A Venise, il y a ce petit bruit de l'eau qui saute sur les marches et qui est comme le bond de quelqu'un qu'on attend. — Et le murmure griffu, dans les villes automnales, des feuilles que le vent traîne tout autour du balcon. Déjà, souffrant un peu d'être abandonnée, elle commençait à pressentir l'immense abandon dans lequel, jusqu'à la mort, doit se débattre la créature.

Revenant à son père, après d'étranges rêveries, elle se réchauffait à toutes ses perfections : « C'est un artiste admirable,

le plus intelligent des hommes... le meilleur. » Il fut un temps naïf où, jusque dans l'histoire elle jalousa les musiciens dont le nom fut plus grand que celui d'Albaron. Hélas! quand on ne peut aimer qu'à genoux, le don de clairvoyance est la pire misère. Il s'éveilla trop tôt chez cette enfant recueillie. Alors, comme on est suffoqué par une odeur mauvaise au tournant d'un mur, il fallut bien découvrir, il fallut respirer toute la grouillante boue d'une vie désordonnée et qui l'était laidement. Cette médiocre pensée, ce cœur à l'abandon, ce moral avachi, dans les misères de l'âme et celles de la bourse, ce glorieux néant du scrupule, des hontes, Servane en rejeta d'abord l'évidence. Elle choisit de croire que s'égarait sa raison. « Je suis folle... malade... Quand ça me passera... » Mais comme le mandarin qui trancha ses paupières, qui les piétina, elle ne pouvait plus fermer les yeux. Pleins d'une avide rancune, ils devaient désormais rester ouverts sur tout. A connaître chacun derrière le masque qu'il porte, elle devait s'appliquer avec je ne sais quelle sévère et déchirante curiosité.

Sans mère, recueillie par madame de Vernois elle y vivait près d'Irène, comme Irène, élevée avec autant d'incohérence. Il y eut le moment où, déclarant très sérieusement : « Une femme doit avoir de solides principes », Madame de Vernois mit les fillettes au couvent. Alors « petite rouge », « petite bleue », avec une croix de nacre dansant sur la poitrine et des scrupules pleins l'âme, Servane ne fut plus qu'inquiétude brûlante et qu'émerveillements. On la tira de là, avec sa cousine, avant qu'elles n'eussent quinze ans. « Seul le lycée prépare au baccalauréat. » Irène échoua à l'écrit et refusa de continuer. Servane voulut pousser jusqu'à la philosophie. Elle aimait ces grands coups de surmenage, la pensée qui s'enfièvre et dépasse sa force, la tasse de thé fumante près de la lampe allumée, dans une aube noire d'hiver, entre les piles de livres et les cahiers griffonnés. « Je me demande un peu à quoi ça te servira », disait madame de Vernois. Mais elle la laissait faire; elle savait, n'aimant pas qu'on la gênât, ne gêner personne.

Depuis la mort de son mari, assez vieil homme, très riche, et qu'elle n'avait d'ailleurs pas rendu malheureux, elle menait une vie libre, mais le faisait discrètement. Certain ton, certain

air, de petits rires subits, pour le désordre fraternel une indulgence trop grande et presque amusée, la trahissaient quelquefois.

Albaron avait sa chambre chez cette sœur généreuse. Il s'y réfugiait quand ses finances d'artiste étaient trop mal en point. Des femmes ne craignaient pas de le relancer jusque là : toujours il traînait derrière lui je ne sais quelles histoires vulgaires et douloureuses. Madame de Vernois recevait ces créatures; on entendait derrière la porte fermée du salon de grands éclats de voix, quelquefois des sanglots. Irène, dès qu'elle sut comprendre, s'amusait sournoisement de ces batailles dont sa mère sortait triomphante, secrète, et tout animée. Autour de Servane, le dégoût montait, il l'écrasait. Désespérément, elle cherchait à quoi s'accrocher pour se maintenir, s'élever au-dessus de cette vague épaisse, respirer mieux.

Le mariage pour elle fut une évasion. Elle épousait un petit avocat, sec, fin, taché de roux, pauvre autant qu'elle-même, mais qui savait calculer. Plus que les quelques deux ou trois cent mille francs d'une dot que l'on doit rendre en cas de divorce — il faut penser à tout — valaient le nom d'Albaron, ses utiles relations et ce fécond milieu riche et désordonné que fréquentait madame de Vernois. Ce Charmoy, tout nettement, dit ses plans à Servane. Elle pensa : « Il est franc » et ne s'accorda de voir que cela. Pendant quelques mois, elle espéra l'aimer : elle le voulut. « Cette vie-là, c'est ma part. » Elle l'exigeait belle. Un peu plus tard, déçue, bien qu'elle se fût avec tant de passion, appliquée, acharnée, le cœur mort, la chair froide, elle pensait seulement : « S'il pouvait me faire mal! » Mais la souffrance est œuvre de choix. Nous ne l'acceptons que de quelques-uns. Tout le monde n'a pas ce pouvoir de nous laisser pantelants, saignants sous les blessures.

Un matin, dans Vérone — Albaron jouait le soir au Palais Carlotti — Servane qui, par hasard, se promenait toute seule, était entrée dans un petit cloître qui sentait l'herbe chaude et la pierre moisie. Personne n'était là que l'ombre des colonnes. Mais une vague chanson traînante, qui berçait, était suivie de rires brusques et de sanglotantes prières. Dans un coin, sur la marche d'un autel rose et bleu, la voyageuse

avait enfin découvert une femme tenant sur ses genoux un petit enfant. Elle l'endormait; soudain elle l'élevait dans ses mains, elle le secouait et, furieusement, le suppliait de s'éveiller. Plus près, Servane avait découvert que cet enfant n'était qu'un poupard en carton, habillé de loques, avec de gros yeux peints, des joues tout écaillées montrant leur pâte grossière. — Combien de fois, plus tard, aussi vainement que cette suppliante folle, n'avait-elle pas bercé, secoué, supplié pour en tirer un cri, pour la voir respirer, l'apparence misérable et grotesque de l'amour? Elle s'usait à ce jeu. Elle l'abandonna. Ah! jusqu'à la fin de ses jours n'aurait-elle donc à s'abreuver, à se nourrir, que de sa soif et de sa faim, de sa lassitude et de son dégoût? Quand Paul Charmoy mourut — ce fut d'une crise subite d'angine de poitrine, à Marseille, où l'appelait une plaidoirie — elle était à Paris, couchée, avec une bronchite grave, 40° de fièvre. Elle n'eut pas à toucher de trop froides mains, à respirer l'odeur qui se répand dans la chambre aux premières heures terribles du deuxième matin. Elle ne connut même pas cette détresse physique qui vient au secours du cœur qui se tait.

Albaron mourut quelques mois après son gendre. Dans un hôtel italien on entendit hurler un matin la femme qui avait passé la nuit à son côté et qui se réveillait, toute froide du froid d'un corps qui n'était plus que chair. Le musicien laissait quelques dettes que paya madame de Vernois. Servane avait dû revenir chez sa tante. « En attendant », disait-elle. En attendant quoi? Tout son bien lui venait d'une maison léguée par sa marraine, une madame Saint-Sixte qui vivait en Bretagne et passait à Paris quelques mois par an. Servane se rappelait mal cette provinciale aux beaux yeux, mais la soupçonnait d'avoir été la maîtresse d'Albaron. La maison était non loin de Rennes, à Vitré, une bicoque de petite valeur, au rez-de-chaussée de laquelle, dans une boutique basse et noire, on vendait du papier, de la laine, des statues pieuses en plâtre et des parapluies. Une ancienne domestique de madame Saint-Sixte, Olive Fréreux, faisait là fonction de gérante et tenait les comptes avec une minutieuse honnêteté. Chaque trimestre, Servane recevait de cette Olive quelques billets de cent francs. Cela payait ses robes, à peu près, ses

chaussures, mais ne permettait nulle indépendance. Paul Charmoy, pendant leur voyage de noces, le jour qu'ils visitèrent cette pauvre maison, avait ricané « Heureusement, ma chère, que je ne vous ai pas épousée pour votre argent! »

Quand elle prétendait travailler, sa tante se moquait : « Qu'est-ce que tu veux faire? Donner des leçons? ou entrer comme vendeuse dans un grand magasin? » C'est la médiocrité justement des besognes qui la rebutait, comme l'avait rebutée la médiocrité de l'amour. Elle disait bien : en attendant, mais elle ne savait pas ce qu'elle souhaitait attendre. — Non, vraiment, nul désir. Un vide plus pesant que la pire souffrance. Le mal qu'elle éprouvait atteignait quelquefois jusqu'à ce point extrême où l'on retrouve le plaisir. De cette avidité secrète, à la mesure de quoi rien ne pouvait être, de ce clairvoyant dédain, elle tirait par instant les âpres et desséchantes joies de l'orgueil.

Près d'Irène seulement, elle pouvait s'arracher à tant de solitude. « Ta Servane, mon petit, ta serve Servane », lui disait-elle avec une sorte d'adoration. La fille de madame de Vernois s'était mariée peu de temps avant sa cousine et vivait brillamment. Mais un jour, dans un thé où elle convia Servane, elle avoua tranquillement à cette confidente que son mari la trompait. Elle allait divorcer; elle verrait son avoué dès le lendemain. Servane fut atterrée. — Tu as du chagrin? — Pas du tout. — Depuis deux mois la jeune femme connaissait Bernard La Bussière, et déjà, tout de suite, elle parlait de lui. « Tu verras comme il est gentil. Il m'a dit l'autre jour : « Si vous étiez libre!... » Ce que tout s'arrange bien! Nous pourrons nous marier, sans que ça fasse de drames. » Servane eût chéri sa douleur. Ne trouvant dans ce cœur qu'une passion nouvelle, elle s'y attacha, en admira la force et la perfection. Pourtant elle n'aimait pas certaines confidences. « Tais-toi... ne raconte rien! » disait-elle quand Irène fut devenue la maîtresse de Bernard. Elle lui souriait avec une tendresse triste, comme si elle eût été une vieille, très vieille femme, un peu confuse, honteuse de ses indulgences. « Cette fois, c'est pour toujours, n'est-ce pas, pour toujours? — Toujours! Mais c'est trop peu. La vie est tellement courte! », gémissait l'amoureuse.

...Sous la fenêtre, la Canebière grondait dans la nuit mar-

seillaise mieux que par l'équinoxe l'océan breton. Servane secoua son rêve, entendit ce tapage et s'en irrita : « Ils vont la réveiller ! » En peignoir déjà, elle s'en fut écouter à la porte d'Irène. « Non. Elle dort... Pauvre petite... Je suis contente. » Revenue dans sa chambre, elle défaisait ses cheveux. Ils n'étaient pas très longs, mais gonflaient, se tordaient, légers, pleins de reflets, d'un noir touché de cuivre. L'ombre désordonnée de ces masses défaites faisait presque enfantin le visage pâle et rond, avec ses larges yeux. Mais à ce visage-là, comme au jeune corps ployant dans la mince chemise, Servane, à l'instant de se mettre au lit, n'accorda qu'un indifférent regard.

***

Elles errèrent deux jours dans les jardins du Prado. Dès le matin, étant passées à la poste restante où les attendait régulièrement une lettre de madame de Vernois, tendre et point trop éplorée, elles se hâtaient vers cette ombre et le jaune désert de ces allées matinales. Assises sur un banc, elles se parlaient à peine. Leurs pensées, qui remuaient devant elles, qui bougeaient à leurs pieds avec l'ombre des palmes, dans une poussière brûlante, suffisaient à combler l'inertie de ces heures.

A midi, elles prenaient l'un de ces tramways éclatants, gonflés de rideaux en coutil, pleins de rires, de grosses femmes, de cigarettes fumées. Le mistral grondait. La poussière se levait comme d'un troupeau en marche. Des murs suppliciés s'arrachaient par lambeaux de saignantes affiches rouges. Et puis on retrouvait l'encombrement des rues, les fleurs du cours Saint-Louis, le vieux port avec ses odeurs de poisson, d'eau pourrie et de citron coupé.

Les jeunes femmes s'amusaient un moment de déjeuner dans un de ces restaurants innombrables aux portes desquels, amoncelés, les oursins entr'ouvrent sur des cœurs jaunes en chair vivante un hérissement végétal. La banalité de l'hôtel les accueillait le soir. Irène se couchait de bonne heure. Mais Servane, dans sa chambre, ayant éteint la lumière, restait assise longtemps près de la fenêtre ouverte.

Elles entraient le jeudi chez Basso pour y déjeuner. Un homme en sortait, grand, très droit, vêtu de gris, qui s'effaça devant elles. Mais les ayant regardées, il salua, s'exclama :

— Comment! vous êtes ici!... Et seules toutes les deux!

— Et vous, — dit Irène, — vous aussi à Marseille! Mon Dieu que c'est drôle!

Abandonnant sa main à cette forte main qui la serrait longtemps, elle riait, ce que depuis trois jours elle n'avait pas fait; elle renaissait soudain comme une fleur dans l'eau, et, se cherchant du regard dans les glaces du restaurant, elle déplorait de n'avoir pas remis de poudre.

— Racontez-moi...

— Racontez-nous, — dit-elle en même temps... — Est-ce que vous avez déjà déjeuné, monsieur Hénan?

— Mais je remonte, — dit-il avec empressement. — Si vous le permettez, j'assisterai à votre repas, au début tout au moins. On m'attend à deux heures.

Le mistral s'apaisait après trois jours de rage. Sur le balcon, les nappes n'avaient plus d'envol furieux, de torsions, de claquements; elles remuaient mollement, comme au départ d'un train un mouchoir agité. Les fleurs tenaient bon dans leurs vases. L'entame des gros pains ronds ne séchait pas tout de suite. Il devenait possible de s'installer là.

Hénan tira sa chaise près de celle d'Irène. Servane les eut en face d'elle. Elle souriait, dans sa crainte de montrer de l'humeur; et elle savait déjà que ce petit repas était gâché pour elle. Affamée tout à l'heure, elle ne sentait plus sa faim. Elle mangerait sans plaisir, ne s'amuserait de rien. Cet homme qui était là, elle ne le pouvait souffrir. Il lui était arrivé de sortir du salon, à Paris, quand Hénan venait voir madame de Vernois.

Elle prenait un morceau de pain, dépliait sa serviette, essuyait son verre, mais elle n'était occupée que de son irritation. Son regard, qui semblait errer sur les dalles mouillées du quai, ne voyait cependant que ce glabre visage, tout en os, tout en peau qui se plissait déjà. Le profil, assez beau, était brusque, puissant, à cause de cette bosse dure qui gonflait le sourcil, et de ce creux profond sous l'épaisse lèvre nue. La face plaisait moins, élargie, raccourcie par de fortes mâchoires.

Et puis ces sourcils, justement, ces sourcils bossués qui se fronçaient toujours, mettaient trop d'ombre sur les yeux profonds, aigus, secrets, d'une froide et changeante couleur d'olive et d'or. A quoi pense-t-il?... — A quoi? on ne savait pas. Cet homme se gardait bien. Le sourire même, le rire ne le livraient jamais. Quand Bernard, un jeudi, chez madame de Vernois, avait présenté : «Marc Hénan... mon ami Marc Hénan... Vous avez lu, n'est-ce pas, ses remarquables articles?... » Servane avait détesté tout de suite ces yeux-là, qui s'attachaient à vous, qui vous dépouillaient, et savaient en même temps se dérober toujours. Elle n'aima pas non plus cette façon trop hardie de porter la tête, cet air de dédaigner, cette dure assurance. Trois jours plus tard, tout occupée encore de son déplaisir, goûtant la sourde haine qui vient comme vient l'amour, et sans plus de raison, elle avait demandé à Bernard : « Qu'est-ce que c'est, au juste, cette espèce de journaliste que vous nous avez amené, ce Marc Hénan?... » Bernard s'était emballé, comme il faisait toujours en parlant de son ami : « Mais c'est un garçon remarquable, Servane, une intelligence comme on en rencontre peu. Nous étions ensemble dans cette affaire de soie artificielle... — Qui a si mal marché? — Ça n'est pas notre faute. J'y ai perdu quelques plumes... — Et lui? — Lui... son temps seulement, mais que j'estime, je vous jure, plus précieux que mon argent... A présent, il s'amuse à écrire. — Ah! il fait ça pour s'amuser. Il est riche? — Je ne crois pas. Mais je suis tranquille... — Oui, les scrupules ne doivent pas le gêner beaucoup. — Vous êtes méchante, Servane... Hénan est un parfait honnête homme. J'ai voulu dire qu'avec une intelligence comme la sienne... — En somme, qu'est-ce qu'il en fait de son intelligence? — Je vous dis qu'il écrit. — Vous avez dit maintenant, mais avant? — Beaucoup de choses extrêmement intéressantes... des voyages. — Des voyages, ça coûte, ça ne rapporte pas. — Que vous êtes insupportable! Des voyages pour affaires, pour de grandes maisons où il était entré, au Canada, en Chine... Il n'a pas eu de chance. — En somme c'est un raté, votre homme remarquable. — Oh! Est-ce qu'on est un raté à quarante ans, avec cette tête à conquérir le monde? — Il m'a tout l'air de ne conquérir pour l'instant que son pain de

chaque jour, — avait ricané Servane. Et elle disait à Irène le lendemain : « J'espère bien que, quand vous serez mariés on ne le verra pas souvent chez vous, ce Marc Hénan. »

Elle le lui répéta; Irène protestait : « Comment veux-tu?... » Tous les hommes lui plaisaient qui lui faisaient la cour. Elle n'en jugeait aucun. Ce Hénan la flattait plus que d'autres peut-être, à cause de l'admiration que Bernard avait pour lui. Elle aussi affirmait : « C'est quelqu'un ! » Servane se récriait. « Qu'est-ce que ça veut dire... quelqu'un?... Tout le monde est quelqu'un. — Pas comme lui... Bernard dit toujours. — Et qu'est-ce qu'il sait de lui, Bernard?... Il ne le connaît seulement pas!... — Oh! Servane, voyons! depuis presque un an... — Un an!... — Mais à Paris, c'est très long, un an.

En ce moment, joyeuse, après ces deux mornes journées d'une masculine présence, elle composait ses gestes, et lisait le menu avec des mines charmantes, la tête un peu penchée, deux petits doigts en l'air.

— Comme il la regarde! — observait Servane... — Qu'est-ce qu'il s'imagine donc?... Il sait cependant bien qu'elle sera bientôt..., il sait peut-être qu'elle est déjà la femme de Bernard... de son ami Bernard...

Quand Irène, s'étant décidée enfin pour des pâtes italiennes, de la langouste grillée, des fruits à la glace, lui passa la carte elle la repoussa :

— Ça m'est égal.

— Alors, la même chose que moi?

— Si tu veux.

— Vous pouvez, — dit Hénan, — vous en rapporter à votre cousine. Elle doit s'entendre bien à toutes les gourmandises...

Il attendait que le garçon se fût éloigné.

— Enfin, — dit-il, — maintenant, allez-vous m'expliquer ce que vous faites ici? Je vous croyais à la Cloche. Où est donc Bernard?

— A Londres, — dit Irène.

Sèchement, trop sèchement, Marc Hénan sourit.

— Tiens, — dit-il, — mais je l'ai vu à Paris il y a une huitaine. Il ne m'a pas parlé de ce voyage.

— Il ne m'en avait pas parlé non plus. Cela a été décidé

en deux jours... paraît-il. Je ne savais rien... je l'attendais...

— Naturellement, — dit Marc, — vous lui en voulez beaucoup.

— Moi. Pas le moins du monde! — riposta la jeune femme.

Dans ce ton, dans cet air, que de maladresse! Certains s'y fussent trompés! Mais devant ce Hénan! Le visage défait qu'elle avait vu la veille, Servane eut l'impression qu'il le voyait maintenant, tout dépouillé de honte, tout inconscient et nu dans sa sensuelle détresse. Elle avait envie de gronder : « Vous n'avez pas le droit! » Envie aussi d'ordonner : « Allez-vous-en! tandis qu'il affirmait avec une insupportable autorité :

— Si... vous lui en voulez! Et vous avez raison. Bernard est un sot, et un imprudent. Je le lui dirai.

Rageuse, Irène mêlait aux pâtes blanches la sauce tomate rouge.

— Vous le lui direz?

— Je dois justement lui écrire ce soir, — expliqua Hénan. — Quand je lui aurai raconté que je vous ai trouvée ici, toute seule, — je veux dire, avec votre cousine — il va perdre la tête, tout envoyer promener... Vous le verrez arriver.

— Ah! mais je ne veux pas, — cria Irène.

Un monsieur qui déjeunait à la table voisine, se retourna, étonné. Irène baissa la voix. Elle recommençait d'agiter les pâtes dans son assiette et elle répétait, la voix pleine de larmes, sa petite bouche gonflée

— Je ne veux pas que vous lui disiez où je suis... Je ne le veux pas. Je veux qu'il me croie partie... perdue... qu'il soit puni... Et puis ça m'est égal... dites-lui ce que vous voudrez. Demain nous ne serons plus ici. Il pourra bien chercher.

Hénan saisit et retint trop longtemps le petit poignet agité.

— Voyons... voyons!... Pourquoi vous faites-vous méchante? Vous ne l'êtes pas... Quand on aime comme vous aimez, et vous devez rudement bien vous y entendre, est-ce qu'on a de ces rancunes?...

Servane, sur la table, cassait de petites croûtes d'un ongle dur et qui rayait la nappe. Son silence frappa l'homme d'une façon brusque, aiguë, comme l'eût frappé un cri, et lui causa la même nerveuse irritation. Il se tourna vers elle, voulut qu'elle parlât :

— Madame Charmoy, vous allez lui donner un bon conseil. Il ne faut pas...

Mais Irène se jeta devant la réponse attendue.

— Elle ne me conseille pas. Elle fait ce que je veux.

Servane lui sourit. Et puis elle regarda l'eau, berceuse de fruits pourris, bleue de ciel, rouge et noire de bateaux reflétés. Hénan suivait son regard :

— C'est beau, n'est-ce pas, ce vieux port?

Servane inclina la tête.

— L'eau verdit. Il y aura de l'orage. Et ce ton du soleil sur les vieilles maisons. Cette crasse lumineuse. Est-ce que vous vous promenez souvent par ici?

— Non.

Comme on devine sous le gant la contraction d'un poing serré, on sentait, on touchait sous la mince politesse cette volonté de dédain et de silence. Marc Hénan s'acharna; il ne regardait plus que cette insolente.

— Moi j'y passe ma vie. Depuis huit jours je suis ici. C'est pour mon journal, à propos de mon enquête sur les grands ports européens. Vous avez peut-être lu déjà ce que je disais d'Amsterdam? Cela fera un livre aride, bourré de chiffres, qui ne me plaira pas. Je l'ai senti en écrivant mon article d'hier, devant ma fenêtre ouverte sur une incomparable lumière... J'enrageais de devoir n'aligner que de sèches phrases précises, ne parler que de frets, de rendement, de tonnage...

— Alors que vous auriez voulu vous laisser aller à votre lyrisme...

Cette fois la réponse était venue, si nettement chargée d'intentions impertinentes que Marc Hénan fut interloqué. Il dit : « En effet... » Il se masquait de ce sourire derrière lequel veillait une attention redoutable. « Son lyrisme, ça doit être quelque chose de propre... l'envolée vers le Veau d'or... Je les ai lus, ses articles... Pas bêtes... documentés. Tout ça cache de la publicité payée, un tas de combinaisons. Bernard affirme que non... Mais je suis bien sûre... » Leurs regards se touchèrent. Servane se détourna : « Ce que je pense, il l'a vu!... Tant pis!... Tant mieux. »

Le garçon apportait les langoustes grillées. Irène boudait encore. Hénan regarda sa montre.

— Mesdames, excusez-moi. J'ai rendez-vous avec le directeur du port. Cette bonne fortune de vous avoir rencontrées, je suis désolé d'en profiter si peu... aujourd'hui du moins. Mais vous êtes, n'est-ce pas, à l'hôtel de Noailles?

— Bien sûr! — jeta Irène.

Hénan sourit de voir comme se fronçaient les sourcils de Servane. Il ajouta, pour achever de l'irriter :

— Je vous dis à bientôt.

Et il sourit encore, parce qu'elle tendait sa main à peine, la retirait tout de suite. — Oui, à bientôt, mesdames... Si vous vouliez me faire le grand plaisir, un de ces soirs, de dîner avec moi...

Sur la douce main d'Irène, soulevée, abandonnée, il appuyait longtemps ses lèvres chaudes et dures.

***

Irène, comme Servane, sentait sa journée gâchée par cette rencontre. Elle disait, quoiqu'elle eût aimé peu sa tranquillité : « Nous ne sommes plus tranquilles. » Vive comme au soir de la fuite, brûlait une fois encore toute son irritation.

— S'il lui écrit... c'est vrai... Bernard est bien capable d'arriver tout de suite... Alors quoi? Il nous trouve, il nous ramène à la Cloche comme deux petites filles penaudes qui ont fait une sottise... Il n'a seulement pas le temps d'être puni, d'attendre, d'avoir mal...

Elles allaient au hasard à travers les rues, sous un ciel encombré de brumes chaudes et lourdes. Devant les bâtiments des compagnies maritimes, une foule noire et bleue guettait une autre foule, porteuse de valises, qui défilait devant les douaniers avec des lenteurs impatientées. Le bateau de Corse venait d'arriver. Deux femmes passèrent, en noir, coiffées de fichus sombres et chargées de paniers.

— Je parie, — grommela l'une, — qu'il m'a cassé mes bouteilles.

Elle posa son panier dans la poussière et, fouillant avec prudence, elle remuait là-dedans, qui calaient le bon vin, des fougères, du lentisque, des herbes encore fraîches. Un parfum en montait. Irène s'arrêta :

— Tu as senti?

La femme l'entendit. Rassurée, elle se relevait, passait l'anse à son bras.

— L'odeur du maquis, — dit-elle avec un sourire.

L'orage qui se formait pesait aux épaules. Irène avait pris le bras de sa cousine. Toutes deux étaient lasses.

— Ah! rentrons, ma Servane. Je suis presque malade.

Elles suivirent de nouveau les quais du vieux port. Son eau lourde, plombée, oscillait d'un seul bloc. Deux yachts blancs s'y enlisaient. A la pointe de chaque mât, un vent faible et lourd soulevait une banderole qui se tendait, se tordait soudain, semblait essayer un impossible arrachement. Irène leva les yeux vers ces flammes à la chaîne. Et tandis qu'elle les regardait, la résolution qu'elle devait prendre, parut, se précisa, s'imposa brusquement. Elle ne soumit pas son idée à Servane. Elle lui annonça :

— Tu ne sais pas? Demain nous partirons pour la Corse.

***

Quand elles montèrent à bord, Irène serrait une lettre dans sa main, non pas celle de sa mère, qu'avait prise Servane, mais une enveloppe où se retournait, violette sur le papier gris, la petite écriture serrée de son amant. En vain, depuis la poste, où elles avaient fait arrêter la voiture chargée de leurs bagages, Servane la suppliait :

— Ouvre cette lettre, Irène, avant le départ. Qui sait ce qu'il peut te dire?

— Je le saurai au large.

— Il ne sera plus temps... Tu regretteras peut-être...

— Ce que je regretterais, c'est de croire ce qu'il invente.

Sous son manteau de voyage elle avait la robe droite et le maigre corps à la mode. Son voile gris s'appuyait à sa joue doucement fardée. Elle traversa le pont et déjà son charme troublait les voyageurs, gantés de peau tannée, qui faisaient disposer leur chaise-longue à bâbord pour avoir tout à l'heure la vue de la côte. Dédaigneuse des regards, elle s'accoudait près de Servane sur la rambarde blanche. Au-dessous d'elles,

des hommes, dans la cale, entassaient les marchandises. Happés sur le quai par le bec en fer de la grue, les tonneaux, les malles, les caisses de poterie venaient se balancer sur le panneau béant. Des mains saisissaient ces masses indécises; d'autres les détachaient en bas, dans la pénombre, d'où montaient fréquemment des jurons marseillais, avec des odeurs de cuir, de paille et de vin.

Une caisse plus étroite et longue que les autres fut enlevée vers le ciel, en revint, oscilla devant les jeunes femmes. Là dessus, par des cordes, était lié un pauvre bouquet desséché. Irène serra le bras de sa cousine.

— Regarde... cela va voyager avec nous...

— Où c'est qu'on le met, le *morrr*? — criait d'en bas une voix grasseyante.

Le bouquet tomba jusqu'au fond de la cale tandis que le cercueil incliné, balancé, frappait les bords du panneau. Un gamin ceinturé de rouge le ramassa.

— Où c'est qu'on le met, le *morrr*?

La triste boîte traînée racla le bois des planches; elle fut poussée dans un coin. L'enfant qui avait ramassé le bouquet l'attachait à l'une des poignées de cuivre avec un bout de ficelle; les jurons des hommes l'obligèrent à s'écarter. Trois barriques arrivaient maintenant. Happées comme le reste, elles furent roulées vers le coin funèbre, écrasèrent les fleurs. Et déjà descendait une caisse de poterie : à travers la paille luisaient des ventres d'alcarazas jaunes et ronds.

Servane murmurait : « Quelqu'un qui a voulu retourner dans son pays. Il paraît que là-bas on n'isole pas les morts; on les enterre dans les jardins, dans les vignes, au milieu des fleurs... » Elle rêvait, pitoyable à cette pourriture. Irène soupirait, frissonnait. Enfin, elle regarda sa lettre; et Servane, elle aussi, ne vit plus que cela.

— Il faut la lire!

— Tout à l'heure.

Quand la côte éloignée devint ce mirage d'or que troue, qu'allège de toutes parts un azur vaporeux, alors seulement Irène rompit l'enveloppe. Elle lut plus avidement qu'on n'avale un verre d'eau, après une marche épuisante. Très lentement ensuite elle relut chaque phrase. Et la lettre glissa sur ses

genoux. Elle la retenait d'une main alanguie. Servane qui l'épiait demanda :

— Eh bien?

Irène tourna vers elle un radieux visage.

— Il m'aime, tu sais... Il m'explique... Il ne mentait pas du tout... J'ai bien compris maintenant... D'abord miss Danney est mariée, avec un Américain. Elle habite Frisco. Il me dit des blagues drôles à propos de ça. Et puis, c'est vrai que cette affaire de lainage vaut la peine... c'est considérable... Il me propose de tout lâcher pour être dimanche à la Cloche — il ne sait pas, tu comprends que nous sommes parties. — Mais d'autre part, trois semaines seraient nécessaires pour tout mettre au point... Enfin il hésite bien; il fera ce que je veux... Moi je vais voir... Mais je suis tellement, tellement contente, parce que je vois bien qu'il est tout à fait malheureux, presque aussi malheureux que moi... Peut-être même un peu plus.

Elle rit; elle se leva et se promena devant les passagers, allongés sur leurs chaises, qui la trouvaient jolie. Sa grande joie devenait une gaîté légère. Mais le jour déclinant lui rendit ses mélancolies.

— Viens, viens donc... Je me moque du couchant sur la mer.

Elle voulut que Servane descendît avec elle dans leur cabine. Assise au pied de la couchette, un buvard sur les genoux, elle commença d'écrire à Bernard tout de suite et très passionnément.

***

Un mort allait avec elles et des tombeaux les accueillirent — chapelles funèbres et délicieuses blanchissant dans l'aube odorante, passé les Sanguinaires, tout le long de la côte que suivait le navire. Les brouillard du matin se déchiraient devant elles, mais quelques cyprès noirs entretenaient toujours une nuit nécessaire autour de leur silence.

Des cimes dures flottaient au-dessus des nuages. Le parfum qui venait de cette terre, mal éveillée encore, était fait de baumes verts, d'aromes mouillés. Aigu, frais et brûlant, il

pénétrait et plaisait de telle sorte que naissait aussitôt l'angoisse de retourner vers la terre où on ne le goûterait plus Irène le respirait, avide, les dents serrées, pâle de cette ivresse plus que de sa fatigue. Et puis le golfe dessina sa courbe. Ajaccio apparut avec ses maisons peintes et le jaune désert de son petit quai matinal. Tendu de cretonne déteinte, tapissé d'une peau de bique, un fiacre cahotant emporta vers l'hôtel les deux jeunes femmes.

Des palmiers gris et jaunes balançaient leur poussière devant la fenêtre. Dans le jardin, l'herbe sèche et dure luisait comme un métal. Un avion traversa le ciel, et quand le bourdonnement énorme s'apaisa, le silence dressa comme un mur lisse et bleu autour d'un gouffre où la vie semblait être arrêtée. Dans le silence soudain, Irène se mit à pleurer.

Elle pleurait à sanglots, les mains sur son visage, les épaules secouées. Jamais encore sa rageuse peine n'avait pris cette forme violente et déchirée. Servane, qui préparait du linge sur le lit, se retourna brusquement. Elle courut. Elle saisit ce pauvre corps dans ses bras.

— Je l'aime tant, ma Servane. Je l'aime trop... je l'aime!...

— Alors? — disait Servane, s'étonnant une fois encore d'un amour qui provoquait tant d'incohérence. — Veux-tu que nous repartions tout de suite?... Je crois qu'il y a demain un bateau pour Nice. Je vais aller à la Compagnie..

— Oui! — gémissait Irène.

Elle s'était laissée tomber dans un fauteuil en velours d'où sortait la poussière. Ses sanglots s'apaisaient, mais elle restait fébrile.

— Tout de suite, n'est-ce pas? Les bureaux doivent ouvrir à huit heures. Pourvu que nous ayons encore des places! On m'a dit qu'il fallait s'y prendre plusieurs jours à l'avance.

Servane se recoiffait et brossait son chapeau.

— Tu n'es pas trop fatiguée?

— Non. Je prendrai un bain et je dormirai tout à l'heure.

Quand elle fut sur la porte, au moment où elle disait : « Je vais donner l'ordre en passant qu'on te monte du thé », Irène étendit le bras : « Attends... écoute...! C'est tout de même fou, si j'oblige Bernard à revenir dimanche. Je veux lui prouver au contraire que je suis raisonnable, très raisonnable...

Et puis, du moment qu'il souffre... » Elle souriait de nouveau, s'essuyait les yeux. Déjà elle imaginait la violence des joies qui suivraient une attente si longue. Toujours abandonnée aux exigences de son plaisir, voici qu'elle décidait tout d'un coup de leur résister, sournoise, les flattant de promesses, les calmant un instant pour les mieux déchaîner...

Elle se levait, fouillait le sac ouvert, y trouvait son buvard.

— Je vais lui dire de les prendre, ses trois semaines. Je le veux... je l'exige... Et nous resterons ici, puisque nous y sommes. Cinq minutes, ma Servane... Au lieu d'aller à la Compagnie, tu mettras ma dépêche à la poste. Comme cela, je serai bien sûre de ne plus changer d'idée...

***

Elles se promenèrent entre les palmiers qui balancent l'ombre bleue, la poussière dorée sur le cours Napoléon; elles virent le soir entrer dans les pauvres chambres de cette maison où le voyait entrer madame Lœtitia... Mais l'odeur qui venait de toutes les montagnes obsédait, ordonnait qu'on s'en allât vers elle. Les jeunes femmes décidèrent de partir pour Piana.

Le chauffeur qui les conduisait tenait le volant d'une seule main; l'autre, armée d'un browning, foudroyait les perdreaux qui traversaient la route. L'allure n'en était d'ailleurs pas ralentie. Simple jeu dont s'amusait l'homme sans le moins du monde vouloir utiliser ses victimes. La route étroite et jaune se précipitait. A gauche, la mer touchait le ciel dans un éblouissement bleu. Soudain elle disparaissait derrière la montagne aride, tachée de noir aux places où l'on met le feu pour féconder la terre, tachée de jaune aussi par quelques maigres blés. Ni maisons, ni passants. Cette odeur seulement qui venait de là-haut, des cystes déjà jaunes, des lentisques durs, de toute cette broussaille ivre de pousser librement. Au passage des fleuves, parmi les joncs, des eucalyptus s'élançaient et frisaient leurs feuilles, beaux comme la plume qui monte au casque empanaché d'un héros de Racine. Des chevaux nus couraient dans ces plaines malsaines. Des chèvres rousses et noires comme la terre mangeaient une herbe dure.

Enfin on atteignit le village de Piana. L'hôtel était au delà des maisons, isolé, étroit comme un phare, dominant la mer. Il en venait un fumet de gibier accommodé aux herbes de la montagne. Un agneau noir et un agneau blanc bêlaient avec douceur dans son jardin brûlé.

Toute cette masse des calenches saignant dans la mer bleue, ces hautes formes de bêtes ou de saintes en prière que ciselèrent dans la pierre la pluie qui ronge, le vent balayeur de poussières et l'éternelle morsure marine enchantèrent quelques heures les deux voyageuses. En vérité, pendant ces premières heures là, elles ne furent plus qu'eau vive et plus que terre, cailloux, reflets, palmes balancées... Hélas! il n'est pas possible de longtemps porter, comme dit saint Augustin, tout son cœur dans ses yeux. Il faut revenir à sa misère, replonger dans cette ombre tenace et grouillante. Tant de beauté avait quelque chose d'épuisant. Elle semblait imposer un destin forcené. Quelles pensées, quel soulagement implorait Servane tandis qu'au soir tombant elle cherchait du regard, au fond du petit golfe, avec sa tour génoise, Porto, fiévreuse et malsaine qu'embaume vainement un bois d'eucalyptus?... Mais la petite pensée d'Irène n'était que nerfs avides et que sensible chair. Tous ses émois tournaient au besoin des caresses. Elle détesta autour de sa solitude cette brûlante beauté, voulut échapper aux maléfices de la mer voluptueuse.

***

Dans l'auberge d'Évisa, basse et très vieille, la salle à manger au mur bleu pâle, au plafond jaune, est au premier étage. Entre les rideaux des fenêtres pend un gros gland rouge pareil à celui qui s'agite sur le front des mules montagnardes, parmi leurs grelots.

Sur l'appui de la fenêtre, dans des casseroles de terre, séchait pour la conserve une purée de tomates. Le soleil qui la surchauffait y faisait suinter un jus rougeâtre, en tirait une odeur aigre dans laquelle s'agitaient les mouches. Toute cette rusticité séduisait Irène. Elle décida que là s'arrêterait leur fuite. Aussitôt, pour le prouver elle bouleversa ses valises.

Au mur de sa chambre, blanchi à la chaux, un gros chapelet

de bois, tenu par deux clous, dessinait la forme d'un cœur. Servane, à l'étage au dessous, occupait une chambre pareille. Elle s'éveillait de bonne heure. Plus tard, beaucoup plus tard elle entendait Irène qui frappait le plancher du bout de son ombrelle, et elle montait aussitôt. Dans les draps de grosse toile où le chiffre de l'hôtelière était brodé en rouge au point de croix, la jeune femme s'attardait. Les dentelles de son linge retombaient sur une chaise dont s'effilochait la paille. Près d'une mauvaise lampe au verre ébréché, son nécessaire d'ivoire était posé sur une table couverte d'un tapis d'indienne noire à fleurs, festonné tout autour et bordé d'un galon rouge déteint.

Elle secouait sa jolie tête, bâillait, tendait les bras.

— Bonjour! Tu sais, je n'ai pas bien dormi.

Servane s'asseyait sur le lit. Bientôt une petite fille entrait, portant sur un plateau deux tasses, un gros pain, un pot de café noir. Les jeunes femmes s'amusaient de ce repas de prisonnières.

— Tu es gentille, ma Servane, — disait Irène.

De sa fatigue, de ses langueurs, lui venait un besoin de tendresse puéril et violent. Tout d'un coup elle se jetait pour l'embrasser sur cette main maternelle qui lui coupait son pain, tournait le sucre dans sa tasse.

— Ma Servane, ma Servane, quand je serai mariée, je t'enlève à maman... Tu vivras avec nous.

Parce que Servane tardait à répondre, une détresse sincère l'envahissait :

— Tu promets, n'est-ce pas? tu promets?

— Mais oui, — disait Servane, distraite à la pensée de ses jours à vivre et regardant alors par la fenêtre ouverte.

Déjà, sur le mur bas qui bordait la route, les hommes du village étaient assis, pressés, — sombres grains d'un collier que maintenait uni le fil enchanté de la paresse. Une cime pierreuse, au loin, était toute bossuée de rochers luisants, toute creusée de douces petites ombres violettes. Plus près se gonflait une colline couverte de châtaigniers. Sous le soleil matinal qui les éclairait obliquement, et qui semblait dorer et détacher les feuilles, chacun de ces arbres frissonnants évoquait un essaim d'abeilles. Mais Servane veillait

souvent en les regardant; elle savait que, la nuit, sous la lune touchant de blanc leurs cimes arrondies, c'était comme un troupeau de brebis couchées.

***

En ce temps de l'année les touristes déjà ont quitté Évisa. Des autos passent venant d'Ajaccio, courant vers Corte, bondées de voyageurs qui ne s'arrêtent pas. A l'auberge les jeunes femmes étaient seules. Mais il arrivait que fussent surpris par la nuit des touristes montant de Piana en « calèche » avec un mauvais cheval. Alors sous la fenêtre ouverte s'agitaient des grelots ruisselants et félés. On entendait le bruit des voix. Et la petite servante se précipitait pour disposer les couverts.

Irène, les premiers jours, fut curieuse des repas. Elle s'égaya de ces lourds beignets de châtaignes, de ces sauces trop noires et de ce vin trop fort. Et puis elle commença de repousser son assiette. Elle commença aussi pendant les promenades à soupirer longuement. Elle disait : « Bernard aimerait ce chemin..., cette vue... Si Bernard était là !... »

Et puis, toute obsédée, toute sombre, l'œil creusé, elle ne parlait plus.

Les banderoles du vent sifflaient et s'enroulaient au lisse tronc des sapins. Dès qu'on s'éloignait de la route, avec ses arbres énormes, son sol épais et mou, ses monstrueuses racines, la forêt semblait telle qu'aux premiers temps du monde. La solitude était comme le présent d'un roi magnifique. Les jeunes femmes s'asseyaient au bord d'un ruisseau. Servane y trempait une branche sèche ramassée tout à l'heure. Au bout de ses doigts elle imaginait sentir le frémissement du bois qui se croyait mort et goûtait de nouveau la fraîcheur de l'eau vive. Mais Irène observait surtout le nœud à vif d'une saillante racine, la difformité d'un sapin dont le tronc écailleux se repliait sur lui-même au lieu de s'élancer d'un jet pur vers le ciel, la noire torture visible encore dans les branches dépouillées d'un arbre qui brûla — ou encore cette vénéneuse mousse de champignons rougeâtres faisant bourgeonner encore de leur horrible vie quelque tronc abattu.

— Regarde, — disait-elle, — que cela est hideux!

Et son œil un peu fixe ne se détachait plus.

La pâleur de son visage, les fléchissements de son corps, une méditation ardente et brisée, cette languissante combinaison que formaient en elle le souvenir, l'attente et l'ennui, lui donnaient par instants une séduction infinie. Bientôt elle n'accompagna plus Servane dans ses promenades : elle restait dans sa chambre ou bien allait s'asseoir sous le premier châtaignier. Toute son occupation était d'écrire chaque jour une lettre, et d'en attendre une.

La poste venait tard : il faisait presque nuit. Elle arrivait lentement par la route de Vico, annoncée bien avant qu'on ne l'aperçut par un bruit de grelots abondants et fêlés. C'est, en guise de voiture, une pauvre caisse à claire-voie que traînent avec lenteur trois chevaux éreintés. Une foule attend, dans l'ombre déjà froide : le curé, les gendarmes, des femmes en fichu noir, des « retraités » bien mis. Et tout ce monde s'engouffre dans le bureau de poste. Le tri du courrier se fait à la lueur d'une fumeuse lampe à pétrole. La receveuse appelle chacun par son nom. Parmi les mains tendues, Irène tendait sa main. Elle rentrait à l'hôtel presque en courant, montait dans sa chambre, allumait la lampe... Alors que déjà plus de dix fois elle avait lu sa lettre et l'eut certainement récitée sans erreur, elle y revenait encore. De la forme des lettres, de la forme des signes, de ces trois petits points placés après un mot et qui, piqués du bout de la plume, ou grassement appuyés semblent dire tant de choses, de toute cette matérialité de la pensée écrite, elle se repaissait d'une façon sensuelle comme on mange un beau fruit, comme on boit du vin frais. Ensuite elle soupirait. Dans ses yeux fermés à demi ne demeurait plus qu'une mince clarté languissante. Il était bien certain qu'alors — recréant dans son rêve la main qui avait tracé ces lignes —, elle sentait cette chère main la chercher et peser sur elle.

...Souvent, au milieu de la nuit, Servane entendait au-dessus de sa tête le bondissement de deux pieds nus. Une fenêtre s'ouvrait. « Elle va prendre froid!... » Pitoyable, elle l'imaginait, inquiète et brûlante, passionnément penchée sur l'immense nuit vide.

***

On venait de servir un ragoût assez noir où nageaient des olives. Les grelots firent leur bruit au fond de la route. Des roues lentes, qui broyaient le sable, s'arrêtèrent sous la fenêtre. Et bientôt après, la petite servante courut dans l'escalier en choquant les assiettes.

Le voyageur entra. Irène, d'habitude, s'amusait un moment de ces inconnus. Elle essayait de deviner leur âge, leur situation, elle observait l'état de leur col et leurs ongles, et aussi les regards qu'ils jetaient sur elle. Mais elle était, ce soir, sans curiosité. Bernard, depuis deux jours, n'avait pas écrit. Elle imaginait les reproches qu'elle lui enverrait et regardait sombrement la salière de verre bleu.

Il lui fallut pourtant lever la tête. Et son sang, brusquement, lui battait au visage.

— Comment! — s'exclamait Servane, — c'est vous!

— C'est moi, — dit Marc Hénan.

Déjà il s'était débarrassé de son feutre et de son gros manteau. Il vint prendre et baiser la main d'Irène. Comme sa cousine, elle répétait : « C'est vous!... » Stupéfaite, réveillée, tout animée déjà, elle glissait, pour gonfler ses cheveux, deux doigts sur sa tempe.

— Mais comment?...

— Oh! — dit-il, — c'est très drôle. Je vais vous raconter.

Il déplaçait le couvert préparé pour lui au bout de la table et, portant lui-même les assiettes, la grosse serviette blanche, le gobelet de verre, il venait s'installer près des jeunes femmes.

— J'ai une maison à Pino, tout au bout du Cap Corse. Vous ne saviez pas?... C'est à Bernard, je crois, que j'en ai parlé. Une bien petite maison... qui vient des parents de ma mère.

— Comment! — disait Irène, — votre mère était Corse?

Retrouvant aussitôt ses hostiles vigilances, Servane remarquait : « Pourquoi cela paraît-il singulier que cet homme parle de lui, de ses parents? Sans doute, parce qu'il le fait trop rarement... » De fait, ayant simplement répondu : « Une Corse, vous savez, qui n'a jamais vécu que sur le continent... Moi-

même, je viens ici pour la troisième fois... » — il ajoutait aussitôt : « Mais laissez-moi vous dire comme je suis heureux de cette rencontre inespérée... »

« Inespérée!... Il ment, il se moque de nous... » Ce que Servane pensait, Irène le dit tout haut, avec un petit rire de coquette enchantée... « Inespérée... C'est vrai?... C'est bien vrai, ça?... Alors, pourquoi n'avez-vous pas eu l'air extraordinairement étonné, en nous apercevant dans cette salle à manger? »

— Je serai franc, — dit Marc Hénan. Peut-être un sourire relevait-il un peu, très peu, à gauche, le coin de sa bouche. La lumière de la petite lampe suspendue brillait sur son front dur et sur tout cet argent qui parsemaient déjà ses cheveux rejetés. — Voilà... mon journal m'a prié d'abréger mon enquête. Question de mise en page... d'économies aussi... Du temps gâché pour moi. Un tas d'embêtements. Je vous en ferai grâce. Bref, ça m'a agacé et même rendu malade. J'ai décidé pendant quelques jours de tout envoyer promener, de changer d'air. Avant de partir, je suis passé à votre hôtel pour vous présenter mes hommages. Le portier m'a appris qu'il faisait suivre votre courrier à Ajaccio... Avouez que le hasard était gentil pour moi.

— C'est drôle! — dit Servane. Elle avait tiré un guide de la poche de son sweater, du guide une petite carte et elle l'ouvrait sur la table. — Quel chemin suivez-vous pour aller à Pino?... J'aurais cru qu'il fallait débarquer à Bastia.

— D'Ajaccio à Bastia la route est si belle que j'ai voulu la revoir, — dit tranquillement Marc Hénan. Il fixait Servane un moment puis se détourna d'elle et ne lui parla plus. — Je pensais d'ailleurs, je ne sais trop pourquoi, ne vous retrouver qu'à Vizzavona.

— Vizzavona, — dit Irène, — je n'ai pas eu le courage d'aller jusque-là. J'étais fatiguée. J'ai voulu m'arrêter ici. D'abord, ici c'est très beau. Seulement, je commence à m'ennuyer.

Il railla :

— Vous pensez trop à Bernard.

— Mais non... mais non.

Elle rejetait sa passion comme d'un coup d'épaule; elle

s'en allégeait, tout à la joie de sentir s'appuyer sur elle ce regard qui laissait bien entendre ses admirations. Soudain, pleine de méfiance, et plus jolie de faire une petite moue méchante, elle demanda :

— Vous lui avez écrit?

— Oui... Mais, bien entendu, je n'ai pas parlé de vous puisque ça avait l'air de vous contrarier... Si je vous ai un peu taquinée l'autre jour à Marseille, je vous en demande pardon.

Elle dit : « Vous êtes gentil. » Elle lui souriait. Soudain, elle s'empourpra de nouveau. Alors le regard qui s'attachait trop se détourna lentement. La petite servante rapportait la soupière. Hénan se servit peu de cet obscur liquide.

— Deux œufs, ensuite, des fruits; — mais il oubliait de manger : — Savez-vous à quoi je pense? J'ai une auto qui viendra me prendre demain de Calacuccia. Voulez-vous que nous en profitions pour faire l'excursion du col? Elle est magnifique.

Irène battait des mains :

— Oh!... oui!... quelle bonne idée!

— Mais cela va vous retarder d'un jour!

Il ne prêta pas plus d'attention à la froide petite phrase de Servane qu'au bruit de la carte repliée, du guide refermé.

— Dites!... vous le voulez bien? Je serai si heureux!... Je ne repartirai que mardi matin. Je passerai vingt-quatre heures de moins dans ma bicoque... voilà tout!...

Contre le petit livre qu'elle n'avait pas encore remis dans sa poche, sous la nappe, Servane serrait ses deux mains; elle les sentait trembler de tout le tremblement secret de sa colère.

— Que cet homme me déplaît!... que je le déteste!... Ah! je voudrais savoir ce qu'il a derrière lui..., ce qu'il est..., ce qu'il cache...

Et voici qu'elle imaginait la volupté d'apprendre un jour sur lui un secret détestable... Elle tressaillit; le guide, avec un bruit froissé, tomba sur le carreau.

— Madame Charmoy, — disait Marc Hénan qui maintenant la regardait, — votre sourire est énigmatique, et cela vous va très bien. Je bois à la pensée qui vous fait sourire.

Il leva son verre. Irène, pleine de gaieté, imita ce geste.

— A tes pensées, Servane, — dit-elle en riant.

Des voix d'hommes montaient d'un cabaret voisin. Et l'arabe langueur d'une vieille chanson corse entrait par la fenêtre avec la nuit, plus fraîche de sentir la menthe.

***

Des brumes s'accrochaient aux cimes. Elles enveloppèrent la voiture dès qu'on eut monté deux cents mètres. Et la pluie recommença de tomber. Violente, le matin, elle avait empêché qu'on allât déjeuner à la maison forestière. Irène s'impatientait, presque prête à pleurer de sa déception. Puérile et obstinée elle guettait le ciel et elle avait supplié : « Partons! » dès la première éclaircie.

On ne distinguait rien de la forêt traversée. Au bord de la toile tendue apparaissaient seulement la base renflée des troncs, l'enchevêtrement des racines qui rampaient sur la pente. La brume qui traînait amalgamait ces nœuds et ces hérissements. La pluie les faisait luire comme de vivantes écailles. Marc Hénan avait posé sur les épaules d'Irène son grand manteau de cuir et s'écartant chacun du bord mouillé de la voiture, ils se trouvaient pressés l'un contre l'autre.

Servane, sur l'un des sièges d'avant, ne se retournait pas. On avançait à peine. Le moteur avait des ratés. Il cala et, sautant dans la boue, le chauffeur déclara que le gicleur devait être encrassé par l'essence malpropre. Il ouvrit le capot, tourna des vis enduites d'une verdâtre graisse.

Hénan demanda :

— Ça va être long?

— Une dizaine de minutes.

Irène s'exclama. Elle se plaignait d'avoir froid. Au-dessus de leurs têtes, la toile usée se pénétrait déjà de longues taches humides. Mais on avait atteint la région des sapins. Entre leurs troncs mouillés une maison de bois était claire sous l'averse, pulpeuse et vive de tons comme un fruit coupé.

— Dites donc?... On peut aller se réfugier là?

— Bien sûr, monsieur!

Hénan aida les jeunes femmes à descendre. Ils coururent

tous les trois. Cette maison n'était qu'une rustique étable où ruminaient les bœufs qui tirent de la forêt, jusqu'au port où on les embarque, les troncs abattus. Le bouvier était là. Près de lui, trois bûcherons pressés contre la porte attendaient la fin de l'averse. Ils s'écartèrent, courtois, devant les promeneurs.

Les planches mal jointes du toit laissaient filtrer l'eau. Le sol était boueux. Mais le bouvier guida les jeunes femmes sur une planche jetée en travers des flaques. Tout au fond de l'étable un coin sombre était plus sûrement abrité. Sur le foin entassé Irène s'allongea. Hénan s'assit près d'elle. Servane, leur tournant le dos, s'installa sur une caisse renversée.

— Il pleut juste sur toi, — remarqua Irène. — Viens donc avec nous. Il y a de la place.

Mais Servane assura qu'elle était très bien. Une goutte régulière, tombant de seconde en seconde, lui mouillait la joue sans qu'elle fît un geste pour l'éviter. On sentait l'odeur chaude qui montait des grands bœufs et l'on voyait leurs croupes, d'un ton roux et brûlé comme ces places dans le maquis où l'on a mis le feu pour engraisser la terre. Si les bêtes remuaient, les cloches qu'elles avaient au cou faisaient un bruit doux et fêlé, clair comme celui de l'eau ruisselant sous les arbres. Et l'on était engourdi par ce bruit-là, par cette chaleur aussi, aux relents animaux. Tout le monde se taisait. Revenus à la porte, les hommes de la forêt regardaient tomber l'eau. Mais ils durent s'écarter encore devant le chauffeur qui entrait, les cheveux aplatis, portant une goutte brillante à chacune de leurs mèches.

Il déclara que, pour la réparation à faire, un outil lui manquait qui avait dû sauter dans un cahot de la caisse ouverte. A la maison forestière on lui prêterait tout le nécessaire, mais il fallait aller jusque-là, à pied naturellement.

Hénan demanda encore :

— Ça va être long?

— Dame... une bonne heure en tout, — dit le piteux garçon.

— Eh! bien, allez, — dit Hénan, — allez vite... Puisqu'on ne peut pas faire autrement.

Irène était résignée maintenant. Elle dit avec douceur :

— Qu'est-ce que ça fait?... On est bien ici...

Allongée sur le foin comme sur un divan, elle croisait ses belles jambes. Sur leurs chevilles étroites, Hénan posa une main qu'elle ne repoussait pas.

Au delà de la porte béante, entre les têtes rapprochées des bûcherons qui guettaient l'éclaircie, Servane regardait les pins dont les écailles se gonflaient sous l'eau vive et devenaient plus vertes. Il commençait d'être tard. Alors l'un des hommes murmura quelque chose en corse; les autres acquiescèrent et la jeune femme comprit qu'ils parlaient de l'heure et de la nécessité de regagner le village lointain où ils habitaient. Hénan dut les comprendre aussi. Il vint près d'eux. Dans l'étoffe grise et bourrue de son vêtement des brins de foin s'étaient accrochés et il en tournait et tordait assez nerveusement d'autres brins entre ses doigts.

— Vous partez vous aussi? — demanda-t-il, étonné de voir le bouvier qui endossait sa veste de velours brun et boutonnait le col très haut sous le menton... — Et qui garde vos bêtes?

— Elles se gardent toutes seules, — dit tranquillement l'homme.

Il expliqua comment il faudrait fermer la porte et montra la place, sous une grosse pierre, où cacher la clef. Et puis il s'en alla avec ses compagnons confiant à la garde des étrangers l'étable de planches et les quatre grands bœufs couleur de bois brûlé.

Bientôt la pluie cessa. Le jour sembla revenir, couler du grand trou bleu qui déchirait les nuages. Mais le chauffeur ne paraissait pas. Hénan avait repris sa place trop près d'Irène. Ils chuchotaient très bas. Servane sortit.

L'eau s'était écoulée sous les glissantes aiguilles des pins. Mais chacune gardait une goutte qui étincelait à sa pointe résineuse. Servane du bout du pied écrasait cette lumière. Elle vint jusqu'à la route. On n'y voyait personne. Anxieuse, exaspérée, elle frappait la boue du talon. Enfin le chauffeur dévala la pente. Il cria : « Je l'ai » en brandissant une espèce de levier brillant. Servane le suivit jusqu'à la voiture abandonnée et le regarda travailler. Cela ne dura guère plus de dix minutes.

— Ça y est! C'était pas grand'chose, vous voyez... Si j'avais pas perdu l'outil. Vous pouvez prévenir le monsieur et la dame...

Le ciel était dégagé maintenant, bleu d'un bleu sombre et pur que ternissaient déjà des brumes violettes. Dans l'air léger, lavé, chaque pin vers tous les autres envoyait son odeur, pure, vivante et verte. Mais autour de l'étable les relents animaux échauffaient, arrêtaient ces souffles qui couraient. Servane annonça, avant de passer le seuil :

— Tout est prêt... Nous pouvons repartir .

Et puis elle entra. Irène avait gardé sa pose nonchalante. Sa tête délicieuse, dans le petit bonnet de daim, s'appuyait contre les planches. Ses clairs yeux gris luisaient plus que les yeux de l'homme accoudé auprès d'elle.

***

Elle voulut au retour s'asseoir près de Servane. Celle-ci, pendant la course rapide, sentait peser contre elle une frissonnante épaule. Plus lourd pesait le silence que gardait la jeune femme. Servane demandait tout bas :

— Tu es malade?

— Non.

— Tu as peut-être pris froid?

— Mais non.

Hénan, près du chauffeur, ne se retournait pas. Le col haut remonté de son pardessus touchait le bord de son chapeau de feutre. On ne distinguait plus la forme de la nuque, ni la couleur des cheveux. « Qui est celui-ci? » Une bizarre curiosité envahissait Servane. Elle n'était plus bien sûre que ce fût ce Hénan... « Mais de quoi est-on sûr quand il vous regarde?... « Pas plus que maintenant on ne sait qui est là... » Quand la mer apparut entre deux pics rocheux — lointaine, saignante et bleue d'un dernier reste de jour — et qu'il se tourna pour dire : « Voyez... » l'impression persista; elle crut voir, entre l'ombre du col et l'ombre du chapeau, un visage inconnu.

Ils arrivèrent assez tard. Irène se mit à table mais ne voulut pas manger. Elle accepta seulement de rompre quelques

amandes, but par là-dessus un grand verre d'eau. Servane suppliait : « Tu vas te faire mal. — Laisse-moi... j'ai la fièvre. » Mais, quand sa cousine lui proposa de monter avec elle pour l'aider à se coucher, elle refusa sans gentillesse : « Laisse-moi, laisse-moi... bonsoir! Bonsoir, monsieur Hénan. » Elle tendait sa main à peine et monta vite l'escalier.

— Madame, — disait Hénan à Servane, — je ne vous verrai sans doute pas demain matin. Je pars à six heures. Agréez mes vœux pour l'heureuse fin de votre voyage.

... « Pourquoi n'a-t-il pas dit la même chose à Irène? Pourquoi ne lui a-t-il pas fait ses adieux, » pensait Servane, quand elle se fut enfermée dans sa chambre. Elle ouvrit la fenêtre et la referma vite pour mieux entendre, au-dessus d'elle, sonner sur le bois mince deux petits talons. « Elle tarde à se coucher... si je montais... » Elle n'osa pas. Elle ne pouvait pas lire et n'avait pas sommeil. Accoudée sur sa table, elle regardait dans le verre ébréché de sa pauvre lampe brûler une flamme fumeuse. Enfin elle eut froid dans le petit souffle humide qui passait au joint mal cimenté des vitres et du bois. Elle se coucha. La lampe éteinte laissait dans la chambre une écœurante odeur de pétrole.

Irène avait dû se coucher elle aussi. Gardé par les hautes cimes et les sauvages forêts, le silence écrasait cet obscur village. Servane n'y pouvait trouver d'apaisement. Ce grand silence mentait. Quelque chose au fond de lui se préparait, qu'elle guettait, qu'elle attendait, dressée, pleine de fièvre, crevant de son coude l'oreiller brûlant.

... Elle glissa du lit, prit son manteau sur une chaise. De l'autre côté de la salle, où était la chambre de Marc Hénan, une porte venait de doucement s'ouvrir. Un pas lourd et prudent traversait la pièce. Il monta, se faisant aussi lourd qu'il pouvait, l'escalier sonore : il s'arrêta devant la porte d'Irène... Servane, la main sur le loquet, était toute prête à se précipiter. Elle attendait le cri, indigné, étouffé, qui viendrait de là-haut... Mais il n'y eut que le petit bruit d'une porte facilement ouverte, et quand le pas prudent eut traversé la chambre jusqu'à la place du lit, quand il se fut arrêté, Servane courut vers sa fenêtre, elle l'ouvrit, se pencha, se jeta vers la nuit pour ne plus rien entendre. La lune com-

mençait d'apparaître entre deux cimes rocheuses. Sa penchante lumière atteignit des brumes, qui traînaient là. Elle y bleuit; elle y tournait lentement, comme dans une coupe d'eau pure une goutte de lait.

***

Un bruit de moteur éveilla Servane, après le sommeil bref qui l'avait abattue, quand déjà paraissait une aube verte et froide. Elle entendit aussi la voix de Hénan. Il faisait ses adieux aux gens de l'auberge. Mais aucun glissement ne révéla là-haut qu'Irène allait jusqu'à la fenêtre pour guetter ce départ. Appela-t-elle sa cousine, ce matin-là, du bout de son ombrelle frappant les planches minces? Servane ne le sut pas. Dès que la voiture qui emportait Hénan eut cessé de faire dans le grand matin pur son bruit insolent, elle se leva et s'en alla dans la forêt. Elle revint vers dix heures. Irène prenait du thé dans la salle à manger. Elle ne s'étonna pas, ne demanda rien. Simplement elle expliqua :

— J'ai dormi tard, ce matin... Alors je déjeune ici pendant qu'on fait ma chambre.

Elle parlait presque bas, osait à peine sourire. Elle n'était que douceur et que timidité.

— Tu es sortie déjà, ma Servane! Il fait beau?

Sur son visage meurtri reposait une pâleur excédée et cependant satisfaite. Aussi fixement qu'elle-même dans la forêt considérait le gonflement hideux des pourritures, Servane la regardait qui se coupait du pain et mangeait assez vite. Le petit mouvement pressé de ses mâchoires, ses doigts qui restaient serrés sur le manche noir du couteau, l'avide façon qu'elle avait d'empoigner sa tasse et d'y boire longuement, pouvait-il être maintenant un seul de ses gestes qui ne révélât la bête qui était en elle?

ANDRÉ CORTHIS

(*A suivre.*)

LÉNINE

ET

L'AVÈNEMENT DU BOLCHÉVISME EN RUSSIE

Comment le bolchévisme est-il né? Comment s'est-il implanté en Russie et y dure-t-il?

Personne ne peut se désintéresser de ces questions, car le bouleversement intérieur de la Russie, après avoir exercé sur la fin de la guerre mondiale une puissante influence et provoqué des événements considérables, continue à faire sentir son action sur la situation économique et politique dans le monde entier.

Il n'est pas excessif de dire du bolchévisme que c'est Lénine qui en a dégagé les éléments, qui a provoqué leur développement et leur mise en œuvre. Lénine a été l'annonciateur du bolchévisme, son créateur et son prophète. Il en est devenu le chef incontesté et indiscuté. Il l'est resté jusqu'au jour de sa mort. Et, depuis qu'il est mort, son influence intellectuelle et morale continue à se faire sentir : c'est à lui qu'on en appelle encore aujourd'hui pour conserver la saine doctrine du parti, c'est sa parole et son exemple qu'on invoque à tout propos. Un article publié au moment de la mort de Lénine, disait[1] : « Écrire un article sur Lénine, c'est écrire l'histoire du parti communiste russe, car en lui, comme en un foyer, se sont concentrées la sagesse collective, la fer-

1. *Armia i Revolioustia*, nos 1-2 de 1924.

meté, l'audace, la grandeur, la puissance du grand parti communiste. » Et antérieurement M. Radek avait déjà écrit à l'occasion du cinquantième anniversaire de naissance de Lénine : « J'aime aussi Lénine parce que, pour une cause inconnue de moi, il ne se trompe jamais. »

Qui donc était Lénine, et comment est-il devenu le dispensateur incontesté de la doctrine communiste?

Wladimir Ilitch Oulianov, car tel est le véritable nom de *Lénine*, est né en 1870 à Simbirsk. Son père était directeur des écoles populaires, avec le rang de conseiller d'État, investi par suite de la noblesse héréditaire et transmissible à ses enfants; il mourut en 1886 quand Wladimir Ilitch était encore très jeune.

Son nom, d'origine tatare (*Ouléi* signifie *ruche* en langue mongole), montre que, comme tant de sujets russes, il n'était pas russe de race. Le type physique de Lénine, avec sa taille trapue et au-dessous de la moyenne, son visage aux yeux étroits et allongés, ses pommettes saillantes, sa barbe rare, son teint jaunâtre, confirme cette indication : il ressemblait à quantité de gens d'entre l'Oural et la Volga, mélange du sang russe avec celui des tribus finnoises qui habitaient cette région avant les Slaves, des Tatares qui y ont dominé à la suite de la grande invasion mongole, ou des Kalmouks qui y sont arrivés plus tard encore. C'est dans son ascendance qu'il faut chercher l'origine de ses qualités typiques : ténacité allant jusqu'à l'entêtement, ruse poussée jusqu'à l'extrême dureté.

Le jeune Wladimir Ilitch était encore au collège quand son frère aîné Alexandre, mêlé à une tentative d'assassinat contre l'empereur Alexandre III, fut arrêté et pendu avec cinq de ses complices. Le directeur du collège le notait alors : « Élève plein de talent, d'ardeur au travail, de ponctualité, toujours premier. Sa conduite, à l'intérieur comme à l'extérieur, n'a jamais donné lieu à aucune observation. Il a été élevé par sa mère depuis la mort de son père en 1886. Caractère très fermé et peu communicatif. »

Étudiant à l'Université de Kazan, le jeune Oulianov est obligé de la quitter à la suite d'agissements révolutionnaires.

Il vient en 1890 à celle de Pétersbourg; il y passe ses examens de droit et laisse parmi ses camarades l'impression d'un caractère énergique et d'une grande puissance de travail, d'une incontestable valeur. C'est là que dans ses relations avec les milieux socialistes, en particulier avec Georges Plékhanov[1], il fit connaissance avec les doctrines de Karl Marx et de son disciple Engels. Il écrivit alors des études économiques, en particulier sur le *Développement du capitalisme en Russie*, qui furent remarquées dans les milieux universitaires et révolutionnaires. Dès cette époque, ceux qui le connaissaient, étaient d'accord pour lui trouver une personnalité d'une grande valeur.

C'est pendant cette période que Wladimir Ilitch, tout en se familiarisant, comme nous venons de le dire, avec les théories marxistes, prit un contact intime avec les milieux ouvriers et les milieux paysans, et acquit une connaissance complète de toutes les organisations clandestines révolutionnaires, au cours de nombreux voyages qui l'ont mené jusqu'en Sibérie. C'est alors que, selon l'usage des militants socialistes russes, il adopta son pseudonyme de *Lénine*. Il se révéla dès lors agitateur politique clairvoyant et habile.

***

A cette époque les socialistes russes étaient orientés dans des sens très divers et déjà inconciliables.

A une aile extrême se trouvaient les socialistes révolutionnaires, partisans de la violence individuelle, du terrorisme et de l'assassinat politique pour renverser au plus tôt l'ordre social établi.

A l'autre, on rencontrait les représentants d'un socialisme intellectuel à tendances très opportunistes, voisines sur certains points des doctrines libérales, qui rejetaient les

1. Plékhanov était originaire d'une bonne famille noble, bon écrivain, très érudit. Il a vécu trente ans en exil, menant une lutte politique incessante. Mais il était resté patriote russe, et en 1914 il adjura ses coreligionnaires politiques d'oublier la lutte révolutionnaire pour concourir à la défense de la patrie.

Ses vieilles relations avec Lénine n'empêchèrent pas celui-ci de le traiter de bourgeois renégat et traître, et de le laisser mourir de misère à Pétrograd au début de 1918.

conclusions idéologiques révolutionnaires, le terrorisme et la lutte de classes. Ceux-ci rêvaient d'une évolution qui amènerait la réalisation des théories marxistes. Ils professaient une sorte de *marxisme légal* qui devait amener peu à peu les nations au socialisme grâce à l'amélioration méthodique de la situation économique de la classe ouvrière et à une collaboration des socialistes avec les gouvernements établis. En ce qui concerne spécialement la Russie, ces idéologues s'imaginaient que le *mir*[1], c'est-à-dire la propriété collective paysanne indivisible et les *artiel*, c'est-à-dire l'organisation des corporations ouvrières, étaient des indices de l'aptitude exceptionnelle et providentielle du peuple russe à comprendre et à appliquer les théories socialistes et même communistes. Le gouvernement, sans encourager bien entendu ces derniers, les voyait naturellement de bien moins mauvais œil que les terroristes. Une notable partie de l'*intelligentsia* (classe des intellectuels) espérait, grâce à l'extension de ces doctrines, amener une transformation progressive de l'ancienne Russie sans révolution et sans violence.

Entre ces deux opinions extrêmes, la gamme des partis socialistes et libéraux se répandait en nuances à peine discernables; l'âme russe, souple, particulièrement apte à concevoir et à exposer des idées abstraites, se plaisait aux discussions théoriques sur les thèmes sociaux, et beaucoup des théoriciens les plus ardents ne tenaient pas à passer à l'action immédiate.

Les véritables socialistes, réellement imbus de la doctrine marxiste, comprenaient que ces espoirs émollients retarderaient indéfiniment la révolution en Russie. Parmi eux les jeunes vivant encore en Russie, autant que les vétérans contraints à l'exil, appelaient de leurs vœux, tout comme leur maître Karl Marx, la *lutte de classes* sans merci ni pitié! Ils

1. Le *mir* n'existait cependant que dans une partie restreinte de la Russie, en Grande-Russie en particulier. En Ukraine, la propriété paysanne individuelle existait. Il en était de même dans les territoires cosaques. Dans toute la Sibérie, pays de colonisation, il n'y en a jamais eu d'autre.

Le système du *mir*, impliquant des partages périodiques fréquents entre les membres de la communauté, empêchait en réalité toute amélioration des terres et de la culture exigeant des efforts de longue durée. Le paysan russe a bien prouvé depuis la révolution combien il tenait peu au système du *mir*.

voulaient transformer la classe ouvrière russe en un organisme de combat, affranchi de toute influence bourgeoisante, réactionnaire ou capitaliste. Ils étaient aussi ennemis des socialistes partisans des voies légales que des libéraux et des monarchistes constitutionnels ou des partisans de l'autocratie. Ils voulaient créer un parti capable d'amener, par des moyens impitoyables de lutte révolutionnaire collectifs, l'avènement de la *dictature du prolétariat* et du communisme après destruction de tout régime bourgeois par la lutte de classes.

Chose remarquable d'ailleurs, et dont la Russie n'a pas le monopole, les plus violents, les plus énergiques de ces théoriciens de la dictature du prolétariat n'étaient nullement des ouvriers ou des paysans : c'étaient, comme Lénine, des intellectuels d'origine bourgeoise ou noble. Et, chose non moins remarquable, les travailleurs à qui ils expliquaient la nécessité de la lutte de classe et de la conquête de la toute-puissance par le prolétariat, n'ont jamais songé à leur demander de quel droit ils parlaient au nom de celui-ci.

Lénine, dégoûté du peu de résultats de son travail révolutionnaire, sortit pour la première fois de Russie en 1900. Il fit alors, avec d'autres théoriciens, partie du fameux groupe des six (Plekhanov, Axelrod, Véra Zassoulitch, Lénine, Martov, et Potressov) qui fonda le journal *Iskra* (l'Étincelle), intellectuels de valeur, fanatiques convaincus de leurs idées. Parmi eux Lénine n'était pas le meilleur écrivain. Mais il se révéla très vite propagandiste infatigable et polémiste puissant, réalisateur et entraîneur d'hommes que n'arrêtait aucun scrupule, et d'une rare clairvoyance dans les situations difficiles.

Le mécontentement était grand en Russie dans tous les milieux et la propagande avait beau jeu. Il est utile pour la suite de notre exposé d'indiquer quels étaient les principaux motifs de ce mécontentement, et en particulier comment l'état d'âme du paysan a réagi sur celui de l'ouvrier.

***

Le paysan russe, au moment de l'abolition du servage en 1861, avait reçu des anciens propriétaires la part de terre

strictement nécessaire pour assurer sa subsistance. En outre, les propriétaires avaient en général conservé les meilleures terres et la répartition opérée alors laissait mélangées les terres seigneuriales et celles des paysans au milieu desquelles elles s'encastraient. Les *segments* ainsi laissés aux grands propriétaires forçaient souvent les paysans à parcourir de grandes distances pour aller cultiver leurs propres champs. L'augmentation considérable de la population, jointe aux mauvais procédés de culture, rendait précaire la situation du paysan. Dans les régions où le *mir* existait, il enchaînait le paysan au sol sans lui donner la propriété complète.

Les grosses propriétés avaient toujours été l'objet de la convoitise des paysans, persuadés qu'ils avaient des droits sur elles. La terre en effet, au début du moyen âge, avait été si abondante en Russie par rapport à la population, que chacun pouvait en cultiver autant que ses moyens le lui permettaient. Les souverains donnaient des terres en usufruit aux fonctionnaires en guise de paiement. Ceux-ci en obtinrent ensuite la possession définitive. Ne pouvant, faute de bras, les exploiter, ils firent décider au XVe siècle que les paysans auraient à leur fournir certains jours de corvée. Les paysans se mirent alors à fuir vers le sud, dans les terres cosaques. Pour les en empêcher, ils furent *fixés au sol* par le servage (*kriepostnoïé diélo*). Dans tous les temps troublés de l'histoire russe, le paysan a rêvé de reprendre la terre aux nobles : ce fut la cause au XVIIIe siècle des incroyables succès de la révolte de Pougatchev. Avant l'affranchissement de 1861, la connaissance de cet état d'âme des paysans était une des causes de l'opposition à leur affranchissement : on craignait qu'avec la liberté, et l'attribution d'une partie des terres, les paysans ne réclament le tout[1] sous prétexte que les terres appartiennent aux paysans puisqu'elles sont à Dieu. Le cri séculaire des paysans en temps d'émeute était : « Détruisons tout, tuons tout; avec l'aide de Dieu, anéantissons les seigneurs, brûlons les châteaux. Et après il n'y aura que la terre, et nous, les *moujik*. »

1. Cet état d'esprit gouvernemental a été exposé très nettement dans une lettre écrite par le duc de Morny quand il se trouvait comme ambassadeur extraordinaire en Russie, après la guerre de Crimée, pour le couronnement d'Alexandre II.

Cet instinct destructif du paysan s'était tout naturellement transmis aux ouvriers, arrivés hier de la campagne, et à la populace des villes, issue des anciens serfs domestiques. Il était à la base du sourd mécontentement et de l'esprit de révolte qui animait inconsciemment les masses populaires; il était aussi à la source de la crainte et de l'esprit de réaction défensive des classes privilégiées.

Tous, ceux d'en haut et ceux d'en bas, sentaient, confusément, qu'un abîme les séparait. Un mécontentement général se faisait sentir partout dès les dernières années du XIXe siècle : chez le paysan avide de terre, chez l'ouvrier aspirant à un meilleur salaire, chez les fonctionnaires petits et moyens mal payés, chez les intellectuels pleins d'ambitions inassouvies, parmi le petit clergé misérable et sans ressources, dans la bourgeoisie privée du droit de s'organiser, chez les hauts fonctionnaires et l'aristocratie inquiets de l'évolution spontanée qui se produisait.

Les milieux gouvernementaux accumulaient de plus en plus les répressions au profit d'une réaction faite d'aveuglement et de peur. Contre eux se dressait l'esprit de révolte provoqué par une existence misérable, et aussi par un mystique esprit de sacrifice, esprit de révolte détruisant le véritable sentiment patriotique et le respect des traditions nationales, esprit de révolte que rendraient plus terrible, dès qu'il pourrait éclater, l'absence de civilisation dans la masse du peuple, et l'abus séculaire de la *vodka* détraquant les cerveaux.

Entre ces deux extrêmes d'en haut et d'en bas, l'*intelligentsia*, recrutée dans toutes les classes et toutes les races, comprenant, à côté de vrais lettrés et de vrais savants, une foule de demi-intellectuels sans contact avec les réalités de la vie et du gouvernement ni avec le peuple, à la formation livresque, doctrinaire et dogmatique, pauvre, mécontente et pleine de désirs, constituait un ferment révolutionnaire d'une rare virulence.

***

Dès la création de l'*Iskra*, à laquelle se joignit une revue intitulée l'*Aube*, Lénine fut le véritable animateur du groupe,

parce qu'il pensait toujours à l'action avec une énergie farouche, et ne s'arrêtait devant aucun obstacle.

Son seul but était la révolution et le renversement du tsarisme, et son moyen d'y arriver, la création d'un parti social démocrate révolutionnaire recruté, sauf les intellectuels nécessaires à la conduite des opérations, parmi les ouvriers d'usine.

Outre les fondateurs de l'*Iskra* que nous avons déjà mentionnés, Lénine avait comme principaux collaborateurs Zinoviev et Litvinov qui lui étaient complètement dévoués et prêts à exécuter toutes ses conceptions. Avec leur aide et celle de quelques comparses, il arriva à accaparer peu à peu tout le fonctionnement de l'*Iskra*, les autres fondateurs restant cantonnés dans la rédaction des articles et la propagande.

Jusqu'en 1917, son action ne se fera sentir en Russie que de l'extérieur. Il n'y reviendra qu'un moment en 1905, lors de la tentative de révolution qui s'y produisit à la suite des malheurs de la guerre de Mandchourie. Lénine avait contribué de son mieux à la préparation de ce mouvement révolutionnaire par la fourniture au gouvernement japonais pour les prisonniers russes, et par l'envoi sur le front et en Russie, d'une abondante littérature de propagande. Dès cette époque en effet, Lénine était convaincu et professait qu'une guerre étrangère malheureuse fournit l'occasion la plus opportune pour passer à la guerre civile.

Il ne joua du reste dans les événements de 1905 qu'un rôle assez effacé. Mais il sut regarder autour de lui et recueillir de nombreux enseignements pratiques; douze ans plus tard, en 1917, nous le verrons mettre à profit l'expérience acquise alors.

***

Nous avons dit que Lénine s'était imposé à ses collaborateurs de l'*Iskra*. Il lui fallait s'imposer aussi aux milieux révolutionnaires et socialistes russes, si divergents d'idées, si émiettés, si portés aux discussions pleines d'arguties et de nuances imperceptibles.

Son premier but fut de délimiter nettement un programme sur lequel on pût se compter. Il y arriva par une polémique violente et impitoyable, faite d'invective autant que de raison-

nement, qualifiant quiconque ne partageait pas ses idées, de contre-révolutionnaire, de réactionnaire, de bourgeois, d'intellectuel désaimanté, dénigrant sans se lasser les meilleurs représentants de la pensée russe, et tous les partis libéraux et socialistes autres que celui qu'il prétendait diriger, y compris les socialistes révolutionnaires (anciens populistes et terroristes).

Ceux-ci, intellectuels et partisans du terrorisme individuel, semblaient cependant les maîtres du mouvement révolutionnaire. Leurs actes violents leur avaient assuré une grande réputation dans les milieux avancés russes. Lénine, non par sensibilité, — car il a toujours été partisan de la terreur en masse et il l'appliquera plus tard, — jugeait ces crimes isolés inutiles, et les qualifiait d'actes d'aventuriers.

En face d'eux, Lénine dressa le *parti social démocrate des travailleurs.*

Un premier congrès de ce parti russe socialiste-démocrate des travailleurs (R. S.-D. R. P.)[1] avait eu lieu à Minsk en 1898. Mais un grand nombre de membres avaient été arrêtés. Les autres étaient dispersés en Russie ou à l'étranger, mal reliés entre eux.

En 1903, un deuxième congrès fut réuni à Londres, sur la convocation de l'*Iskra,* pour élire le comité du parti et en rédiger le programme. Lénine y prit nettement position.

Il n'a jamais été partisan du vote libre. Aussi fit-il tout son possible pour composer ce congrès de gens dont il se croyait sûr.

Le programme général fut adopté dans ses grandes lignes sans trop de difficultés et de discussions. Mais l'union cessa quand on arriva au texte du « Règlement » du parti.

Deux formules se trouvaient en présence, émanant l'une de Lénine, l'autre de Martov.

Celle de Martov disait :

Sera regardé comme membre du parti russe social-démocrate des travailleurs tout homme ayant adhéré à son programme, soutenant le parti par des moyens matériels et lui fournissant une *coopération personnelle régulière sous la direction d'une de ses organisations.*

Le texte de Lénine était le suivant :

Sera regardé comme membre du parti russe social-démocrate des travailleurs tout homme ayant adhéré à son programme, soutenant

1. Rouskaïa Social-democratitcheskaïa Rabotchaïa Partia.

le parti tant par des moyens matériels que *par une participation personnelle à une des organisations du parti.*

La lutte s'engagea autour de ces deux formules, bien qu'au premier abord elles parussent équivalentes. Elle fut ardente et dura plusieurs jours, fournissant l'occasion de remuer toutes les théories sociales et métaphysiques avec la souplesse et l'acharnement byzantins caractéristiques de l'âme russe. A la fin, une scission se produisit à l'occasion de ces quelques mots, et elle s'accentua à propos de la conduite à tenir à l'égard de la bourgeoisie libérale. Le parti était coupé en deux fractions : les *bolcheviki* ou *majoritaires*, partisans du texte de Lénine (une seule voix de majorité), et les *mencheviki* ou *minoritaires*, partisans de la formule de Martov. Aussi le terme de *bolchevik* garda-t-il longtemps un sens assez ironique. Les majoritaires étaient en somme fort peu nombreux. Une caricature circula alors parmi ses adversaires socialistes sous le titre « Lénine nettoie son parti ». Il y était représenté en tablier, armé d'un balai, s'en escrimant si bien qu'à la fin il restait tout seul. Lénine était si intolérant, si exclusif dans ses idées, que peu de disciples lui restaient fidèles.

En réalité, nous dit l'article nécrologique sur Lénine déjà cité, de cette discussion sortit toute l'orientation du parti. La formule de Martov permettait aux adhérents de ne pas être membres effectifs d'une de ses organisations, parce que cela aurait pu les exposer aux poursuites de la police. Martov estimait qu'il suffisait de fournir une aide au parti, et son partisan Axelrod disait que la formule de Lénine écarterait du parti les professeurs et les étudiants. Lénine au contraire considérait comme une condition indispensable d'être effectivement membre du parti, parce qu'il voulait en exclure les éléments pusillanimes. Il n'abandonnera jamais ce point de vue, rompant avec tous ceux qui ne partageaient pas sa manière de voir, et les excommuniant.

Pour bien marquer son intransigeance inflexible et son désir de rupture, il écrivit en 1906 un article intitulé « *Pourquoi la social-démocratie doit déclarer une guerre décisive aux socialistes révolutionnaires* », dans lequel il disait que tout ennemi de l'insurrection armée était un traître à la révolution et un

lâche. C'est de là que date la haine impitoyable de Lénine pour ses anciens camarades, menchéviks et socialistes révolutionnaires, devenus ses adversaires, et c'est là qu'il faut chercher l'explication de son acharnement à leur égard après sa victoire.

Mais par la suite, le mot *bolchevik* changea de sens, et les partisans de Lénine s'en parèrent en prétendant que leurs théories étaient plus radicales, plus socialistes, plus révolutionnaires. A la suite de ce schisme, Plékhanov resta seul à l'*Iskra* avec Lénine qui du reste rompit aussi avec Plékhanov au moment de la tentative de révolution de 1905, parce que celui-ci avait déclaré qu'il n'était pas nécessaire de prendre les armes.

En réalité, les bolcheviks ont en effet adopté la solution maxima, celle qui consistait à lutter non seulement contre le tsarisme et l'aristocratie, mais encore contre la moyenne et petite bourgeoisie au profit de la dictature du prolétariat. Ce n'est pas que le programme des bolcheviks et ceux des autres socialistes russes diffèrent très notablement.

La rupture s'est plutôt faite sur des questions de mots et de tactique que sur le fond; et il n'est pas exagéré de dire qu'elle fut due pour une bonne part à l'intransigeance et à l'esprit de domination de Lénine; celui-ci en effet ne voulait admettre aucune volonté en dehors de la sienne. Aussi resta-t-il brouillé jusqu'en 1917, moment de sa rentrée en Russie, avec de nombreux révolutionnaires, même tout à fait extrémistes, et dont certains ont depuis joué un rôle des plus importants dans l'état bolchevique : Trotski, par exemple, fut pendant quinze ans l'adversaire politique déclaré de Lénine.

Les fidèles de Lénine étaient peu nombreux, mais très fanatiques de ses idées et de sa personne, disciplinés, autant que peuvent l'être des Russes, par sa volonté de fer. Leur groupe était très homogène, assoiffé d'action, résolu à ne s'arrêter devant aucun obstacle dès qu'il croirait pouvoir le briser. Le travail de cette période consista pour eux dans une délimitation du programme, une cristallisation des idées à imposer aux partis socialistes russes pour les faire sortir du chaos où ils se débattaient. Le point capital de la doctrine est la lutte de classe en vue d'amener la dictature du prolétariat. Et pour cela, comme avant lui Karl Marx, Lénine

envisage l'emploi de la force, de l'insurrection conduisant à une lutte par les armes, sanglante et désespérée.

Comprenant que le prolétariat ouvrier de Russie n'était pas assez nombreux pour faire à lui seul la révolution, Lénine chercha pour lui, comme du reste le faisaient toutes les autres fractions des partis socialistes, le concours des paysans en les appelant à la conquête de la terre, but de leur désir permanent.

Mais le théâtre d'action de Russie ne lui suffisait pas. Il pensait dès lors à la révolution mondiale, et il proclamait la nécessité d'*unir les esclaves des colonies à ceux des usines des pays civilisés*, de combiner *la guerre révolutionnaire des peuples de l'Orient à la lutte de classe du prolétariat*, pour assurer la victoire de celui-ci.

***

Dès le début de la guerre mondiale, Lénine pensa que les souffrances causées par elle donnaient de grandes chances à la révolution, au moins dans les pays vaincus, mais peut-être aussi même chez les vainqueurs. Il orienta donc sa propagande en conséquence, prêchant sans se lasser que la guerre impérialiste devait se changer en guerre civile de libération, ou plus exactement « de destruction des anciens partis ». C'était du reste simplement l'application dans les faits, — et non plus seulement dans les mots, — de la doctrine de Marx et d'Engels qui était celle de la IIe Internationale.

Pour cette propagande en Russie et dans le monde entier, il fallait de l'argent. Personne ne doutait en Russie dans les mois qui ont suivi le retour de Lénine et des révolutionnaires de son groupe, qui sont devenus en novembre 1917 les chefs du bolchevisme, que l'Allemagne fournissait les fonds nécessaires. Nous reviendrons plus loin sur ce point.

Quoi qu'il en soit, dès octobre 1915, Lénine prit position en faveur de la guerre civile sortant des misères de la guerre mondiale.

Il faut préparer et mettre à exécution, écrivait-il alors [1], la guerre révolutionnaire, c'est-à-dire non seulement appliquer par les moyens les plus décisifs tout notre programme minimum, mais encore pousser

1. *Protiv tetchenia* (contre le courant) par Lénine et Zinoviev.

à la révolte tous les peuples actuellement opprimés par les Grands-Russes, toutes les colonies et tous les pays d'Asie réduits en dépendance (Inde, Chine, Perse, etc.), et aussi en premier lieu le prolétariat socialiste d'Europe contre les gouvernements, et cela malgré les socialistes-chauvins. Il est hors de doute que la victoire du prolétariat en Russie ferait naître des conditions extraordinairement favorables pour le développement de la révolution en Asie et en Europe.

Nous voyons paraître là une idée qui se retrouve chez tous les dirigeants du bolchévisme. Ils ont poussé à ses dernières conséquences la révolution en Russie parce que les circonstances le leur ont permis, mais ils auraient aussi bien exploité ailleurs le succès de la révolution, car ils sont internationalistes, ils n'ont pas de patrie, ils sont tout prêts à accueillir en Russie les révolutionnaires des races non russes (Israélites, si nombreux parmi les têtes du bolchevisme; Polonais, comme Derjinski; Caucasiens comme Kharakhan), et les étrangers, témoin Radek, sujet autrichien, ou Rakovski, sujet roumain.

***

La révolution de mars 1917 se fit sans le concours direct de Lénine, qui vivait en Suisse.

Entamée par les éléments libéraux de Russie, elle fut bientôt la proie des socialistes, en particulier des socialistes révolutionnaires qui débordèrent complètement en peu de jours les éléments modérés. Par leurs mesures néfastes à l'égard de l'armée, ils ruinèrent très vite la discipline de celle-ci et lui firent perdre toute cohésion. Dans cette œuvre de décomposition, tous les partis socialistes agirent d'accord, car pour eux le salut de la révolution était plus intéressant que celui d'une patrie à laquelle, en raison de leurs doctrines internationalistes, ils attachaient pour la plupart beaucoup moins d'importance. Leur propagande excita les paysans, qui formaient la masse de l'armée, à aller chez eux participer au partage de la terre. Ce partage se fit dans tout le courant de 1917 sous forme d'une sorte de jacquerie plus ou moins violente selon les régions. Les paysans désertèrent par centaines de mille, et cela rendit la révolution définitive en finissant de ruiner l'armée.

Il faut remarquer tout de suite que le programme des bolche-

viks en ce qui concerne les terres était le même que celui des socialistes-révolutionnaires. Les uns et les autres, dans leur admiration niaise du *mir* (propriété collective paysanne), s'imaginaient qu'il fallait socialiser toutes les terres, celles des paysans comme celles des seigneurs. Nous reviendrons plus loin sur cette question des terres : elle constitue en effet un des côtés les plus curieux de la révolution en Russie et aussi un de ceux qu'on a généralement peu ou mal compris.

Quoi qu'il en soit, une fois les socialistes arrivés au pouvoir, ils ouvrirent la porte de la Russie à tous les agitateurs révolutionnaires qui vivaient en exil à l'étranger, et le gouvernement allemand, pour finir de décomposer la Russie et d'acquérir pleine liberté d'action du côté de l'est, facilita le passage à travers l'Allemagne de Lénine et de ses acolytes, comptant bien qu'ils continueraient à travailler en Russie dans un sens convenant à l'Allemagne.

Aussitôt arrivé, Lénine, et avec lui certains de ses anciens adversaires tels que Trotski, également rentré en Russie, songèrent à appliquer leur théorie, c'est-à-dire à transformer la guerre étrangère en guerre civile. Une très vive propagande fut faite publiquement par Lénine et ses amis parmi les ouvriers de Pétrograd et les troupes de la garnison, et parmi les matelots de Cronstadt, en vue de l'insurrection armée contre le gouvernement de Kerenski.

Mais Lénine n'attribuait pas à l'idée d'insurrection une valeur magique. Il estimait, comme Karl Marx, que c'est une affaire sérieuse qu'il ne faut entamer que sûr du succès. Aussi ne fut-il pas partisan de la première tentative bolchévique en juillet 1917. « Les autorités de Pétrograd étaient bien démoralisées, et un succès momentané était possible, mais à ce moment-là les Bolcheviks ne pouvaient conserver dans leurs mains le pouvoir[1]. » De fait, le mouvement fut facilement étouffé, mais le gouvernement de Kerenski ne voulut pas pousser à fond son succès. Bien qu'il en eût le moyen, il n'arrêta ni Lénine, ni Trotski, et ceux-ci continuèrent leur propagande de démoralisation de l'armée à laquelle la fraction socialiste-révolutionnaire qui tenait le

1. L'enseignement de Lénine sur la dictature du prolétariat et l'armée rouge (article paru dans *Voïennaïa Mysl i Revolioutsia*, n° 2 de 1924).

pouvoir ne s'opposait pas du reste, car pour elle comme pour les Bolcheviks le rétablissement de la discipline dans l'armée devait fatalement entraîner la ruine de la révolution.

Au contraire, en octobre, sentant sa propagande à point, Lénine pressa ses partisans d'agir et de ne pas laisser passer le moment propice. Avec une volonté de fer il les força à marcher malgré les hésitations de beaucoup d'entre eux qui trouvaient qu'il était encore trop tôt. Lénine déclara à une séance du comité : « Le 24 serait trop tôt, le 26 trop tard. Le coup d'État doit avoir lieu le 25 octobre[1]. »

Nous ne voulons pas raconter en détail l'insurrection bolchévique du début de novembre qui mériterait à elle seule une étude. Disons seulement que d'une manière générale les troupes restèrent à peu près neutres. L'offensive fut prise par 4 à 5 000 matelots de Cronstadt. Le gouvernement de Kerenski fut défendu par les élèves des écoles militaires et un bataillon de femmes, mais ces éléments mal commandés, et du reste dégoûtés du régime, ne résistèrent pas sérieusement. Kerenski s'enfuit en cachette, pour rejoindre en dehors de Pétrograd la cavalerie du général Krasnov, laissant en séance ses ministres que les Bolcheviks arrêtèrent en s'emparant du Palais d'hiver. Quelques jours après, Kérenski, abandonnant les Cosaques du général Krasnov qui ne voulaient d'ailleurs plus se battre, disparut, et le pouvoir des Bolcheviks se trouva définitivement installé.

***

Cette installation n'alla pas sans un désordre complet qui dura plusieurs semaines pendant lesquelles il n'y eut ni justice, ni police, et où sévit une grève à peu près générale de toutes les anciennes administrations.

Dans ce gâchis, Lénine conservait comme fil directeur son idée maîtresse : après être passé de la guerre étrangère à la guerre civile, pousser celle-ci à fond et détruire impitoyablement ses adversaires. Pour cela, il fallait, après avoir décomposé l'ancienne armée, créer une armée rouge capable

1. Vieux style. Cela fait les 7, 8 et 9 novembre de notre style. C'est en effet le 8 que se déclancha la révolution bolchevique.

de briser toutes les résistances. Cela n'était possible que si la guerre étrangère cessait. Il était donc indispensable de faire à tout prix et au plus vite la paix avec les Puissances Centrales. Les engagements de la Russie impériale et de la Russie de la Révolution de mars envers ses alliés ne représentaient pour Lénine et les internationalistes bolcheviks rien de sérieux. Pas un instant ils ne songèrent à en tenir compte.

Dès le 25 novembre 1917, quinze jours après la conquête du pouvoir, Trotski, commissaire du peuple aux Affaires étrangères, faisait savoir aux diplomates alliés qu'un armistice allait être demandé aux Empires Centraux.

Cette décision du gouvernement bolchevik se produisait deux jours après l'arrivée à Pétrograd de Radek qui faisait à Stockholm partie des parlottes socialistes où l'on agitait l'idée de la paix sans victoire, et de Furstemberg-Ganetzki, singulier type de banquier communiste établi à Stockholm pendant la guerre et agent allemand connu. Ils avaient annoncé leur arrivée dans un télégramme adressé à Lénine et disant qu'ils venaient de prendre contact avec Parvus, autre banquier socialiste établi à Copenhague et lui aussi agent allemand notoire. En même temps, Lénine, chef incontesté du gouvernement bolchevik, lançait le fameux radio qui proposait à tous les belligérants, amis et ennemis, un armistice immédiat et l'ouverture des négociations de paix.

Le général Doukhonine, alors généralissime des armées russes, refusa d'exécuter l'ordre de Lénine d'entamer ces pourparlers. Celui-ci le releva aussitôt de ses fonctions par télégramme. Un obscur bolchevik, le *praportchik*[1] Krilenko, ancien professeur dans un collège russe de Pologne, fut envoyé pour le remplacer. Il arriva à la Stavka avec une petite escorte de marins et, au moment où le général Doukhonine, lui cédant la place, montait en wagon pour se retirer à Kief, il fut haché à coups de baïonnettes par les marins de Krilenko.

Les négociations furent alors entamées d'abord provisoirement dans chaque groupe d'armées, pour arrêter les

1. Suppléant officier de réserve. Il est devenu depuis le procureur général de la justice soviétique.

hostilités déjà pratiquement suspendues depuis longtemps, en même temps que des négociateurs partaient de Pétrograd pour Brest-Litowsk.

Les Allemands s'imaginèrent alors naïvement qu'ils allaient manœuvrer à leur gré les négociateurs bolcheviks. Mais Lénine et Trotski, arrivés au pouvoir, ne se croyaient tenus à rien envers ceux qui avaient naguère subventionné leur propagande. Trotski montra dans les négociations de Brest-Litowsk une ténacité âpre et inlassable qui donna bien du fil à retordre aux diplomates et aux militaires des Puissances centrales. Nous ne voulons pas raconter ici les pourparlers de Brest, qui se terminèrent d'ailleurs par l'abandon de toute résistance du côté des Bolcheviks.

Il faut cependant faire ressortir que, malgré leur volonté de paix à tout prix, Lénine et les dirigeants bolcheviks comptaient bien tirer le meilleur parti possible de ces négociations. Ne pouvant obtenir d'avantages militaires, ils en voulaient de politiques, et pour eux l'armistice était une occasion d'entrer en contact avec les Empires centraux, occasion dont ils espéraient bien profiter pour y faire éclater la révolution. S'ils n'y réussirent pas, ce ne fut pas leur faute, et il ne faut pas oublier les grèves très sérieuses qui éclatèrent en janvier 1918 à Vienne et à Berlin : ces grèves furent la conséquence directe des pourparlers de Brest.

D'une façon générale les Bolcheviks ayant pris la paix comme plate-forme de leur propagande à l'intérieur, étaient bien forcés de la faire. Néanmoins, parmi eux, certains ne croyaient pas possible d'accepter les conditions très dures des Allemands; ceux-ci exigeaient en effet l'annexion de terres russes et aussi, sous prétexte de remboursement des frais d'entretien des prisonniers russes, des sommes énormes. D'autres craignaient que les Allemands ne refusassent de traiter avec les bolcheviks et n'essayassent de rétablir l'ordre en Russie : on aurait bien été forcé en ce cas de continuer la guerre. Lénine, lui, n'hésita pas. Toutes les concessions seront consenties aux Allemands pour avoir les mains libres en Russie en vue de la guerre civile.

Pour qu'on ne puisse nous accuser d'être partial ou de n'avoir pas compris les événements, nous voulons, sur ce point,

laisser la parole à des écrivains bolcheviks qui font à Lénine un titre de gloire de sa conduite en cette circonstance.

Dans le parti la discussion suit son cours pour savoir si on conclura ou non la paix avec la Germanie impérialiste. Un groupe important des « Bolchéviks de gauche » se forme, avec Boukharine à sa tête. Ce groupe mène une agitation dans le parti et dans la classe ouvrière contre la conclusion de la paix. D'un autre côté, le camarade Trotski, envoyé à Brest, lance la fameuse formule : « Ne pas signer la paix, ne pas faire la guerre. » Ilitch (Lénine) s'en tient obstinément à son avis : il faut conclure la paix, il faut obtenir un répit pour organiser le pouvoir. Il est mis en minorité. A Pétrograd, où se trouvait le Soviet des Commissaires du peuple, arrivaient de Moscou des centaines de motions du parti et des groupes ouvriers exigeant la lutte contre l'impérialisme allemand. On montre ces résolutions à Ilitch, il les lit; on lui dit que presque tout le prolétariat de Moscou est contre la conclusion de la paix. Ilitch répond : « Si Moscou envoyait autant de régiments et de canons que de motions, on pourrait faire la guerre. Jusqu'à présent nous ne savions pas qu'on pouvait lutter contre un adversaire puissant uniquement avec des motions. » *Ilitch n'a pas hésité une minute sur la question de la paix de Brest-Litovsk* et, en définitive, son obstination, jointe à l'avance des Allemands, brisa la majorité, et la paix fut signée. *Ilitch avait prévu qu'au bout de quelques mois la paix de Brest ne serait plus qu'un papier qu'il serait possible de déchirer.* Avec une persévérance admirable il avait prévu la future guerre civile exigeant absolument qu'on reprît haleine pour organiser l'armée rouge, pour se préparer de toutes manières aux batailles futures avec la contre-révolution [1].

Autre citation :

Lénine analyse impitoyablement tous les facteurs matériels et arrive à la conclusion que la classe paysanne est fatiguée, qu'il n'y a pas chez nous d'armée nouvelle, que la vieille armée est décomposée. En présence de tels facteurs la guerre révolutionnaire serait une aventure que nous ne pouvons courir. Il propose donc de signer une paix « *ignoble* », et de l'utiliser pour réorganiser tout le pays. Et il conclut : « *Cette réorganisation rendra le socialisme invincible à la fois en Russie* ET DANS LE MONDE ENTIER, en créant en même temps une base pour une armée rouge puissante des ouvriers et des paysans [2]. »

***

Et la formation de cette armée rouge, c'est Lénine qui en fixe les principes d'exécution. Voici comment le camarade Zatonski, bolchévik ukrainien, raconte la scène dont il a été

1. *Armia i Revolioutsia*, nos 1-2 de 1924.
2. *Voïennaïa Mysl i Revolioutsia*, no 2 de 1924.

témoin : « Le décret fut présenté au Soviet des Commissaires du peuple à l'état de projet. Une fois, deux fois, il fut mis en discussion, mais non accepté. Personne ne savait comment s'y prendre pour entamer cette sérieuse affaire. Enfin Ilitch la prit en main. Il déclara qu'il ne lèverait pas la séance tant que le décret ne serait pas accepté. Puis il prit une plume et commença à en rectifier le texte, rayant des paragraphes entiers, modifiant la rédaction, apportant des changements essentiels. Enfin le décret fut prêt et adopté à l'unanimité. »

Cette armée rouge, bien que Trotski fût devenu commissaire de la guerre, Lénine n'a cessé de s'y intéresser, de célébrer, parfois d'ailleurs avec quelque exagération, les résultats obtenus. C'est ainsi qu'il écrivait au début de septembre 1919 à l'occasion d'une victoire sur Koltchak :

La tâche de combiner l'armement des ouvriers et des paysans avec le commandement des anciens officiers qui, pour la plupart, réservent toutes leurs sympathies aux menchéviks et aux capitalistes, est des plus difficiles. On ne peut y réussir que par un admirable savoir-faire d'organisation, par une discipline sévère et consciente, par la confiance des masses dans le personnel des commissaires ouvriers. Les bolchéviks sont venus à bout de cette tâche si difficile. Il y a eu beaucoup de trahisons des anciens officiers, et pourtant non seulement l'armée rouge est dans nos mains, mais elle a appris à vaincre les généraux du tsar, et les généraux de l'Angleterre, de la France et de l'Amérique.

***

Ce serait mal connaître la ténacité de Lénine que de croire que, la paix signée, il se soit désintéressé du sort de la révolution hors de la Russie.

Pas un instant la propagande en faveur de la guerre civile n'avait cessé dans les milieux communistes de tous les pays belligérants.

A ce moment, c'était surtout en Angleterre que le gouvernement bolchévik espérait voir éclater la révolution. Le fort gouvernement de Clemenceau, qui avait assuré l'échec des menées défaitistes en France en 1917, lui avait fait perdre espoir en ce qui concernait notre pays. Mais de la défaite des Italiens à Caporetto, les dirigeants bolcheviks disaient fièrement : « C'est notre œuvre. »

Quant aux Empires Centraux, le résultat le plus précieux de la paix aux yeux de Lénine était le droit d'y entretenir des ambassadeurs jouissant des immunités diplomatiques. Cela allait leur permettre d'y mener impunément la propagande. Ioffé, ambassadeur à Berlin, en fit tant qu'en août 1918 il fallut le prier de partir. Si la Révolution qui a renversé le kaiser a été avant tout le fruit de la victoire de l'Entente, il n'est pas excessif de déclarer que la propagande menée à grand renfort de roubles par les agents diplomatiques bolchéviks y a été pour une bonne part. Le général Ludendorff a officiellement reconnu devant la Commission d'enquête parlementaire allemande les tristes conséquences sur l'armée et la marine de la propagande d'Ioffé. Cette propagande amena une décomposition presque complète de la marine allemande dont les équipages ne voulaient plus se battre et qui fournit en novembre 1918, comme en Russie un an auparavant. l'élément de force armée capable de culbuter le gouvernement bourgeois.

***

Bien que Radek, comme nous l'avons vu plus haut, ait décerné à Lénine un brevet d'infaillibilité, il y a un point sur lequel celui-ci, en compagnie de tous les intellectuels meneurs des divers partis socialistes russes, s'est lourdement trompé : c'est au sujet des sentiments communistes des paysans russes.

Nous avons déjà indiqué que tous les partis socialistes russes croyaient fermement à l'attachement des paysans au *mir*, aussi bien les socialistes révolutionnaires que les bolcheviks.

Les premiers, en majorité dans l'Assemblée Constituante qui se réunit en janvier 1918, y firent voter, dans l'unique séance que tint cette assemblée avant d'être jetée à la porte par les bolchéviks, une *Déclaration des droits du peuple travailleur et exploité* dont un article dit :

Pour réaliser la socialisation de la terre, la propriété privée de la terre est supprimée, toute la terre est déclarée propriété du peuple et est transférée aux travailleurs sans aucune espèce de rachat, *sur le principe d'un usage égal.* Toutes les forêts, le sous-sol, et les eaux d'une importance publique, tout le bétail et tout le matériel, toutes les exploitations agricoles, sont déclarées propriété nationale.

Le gouvernement soviétique quelques jours après publiait à son tour une *Loi fondamentale sur la socialisation de la terre*, qui disait :

ARTICLE PREMIER. — *Toute propriété sur la terre*, le sous-sol, les eaux, les forêts et les forces naturelles, *est abolie* pour toujours dans les limites de la République socialiste fédérative russe.

ART. II. — La terre, sans rachat (réel ou fictif), passe *en jouissance* à tout le peuple travailleur.

ART. III. — *Le droit de jouissance sur la terre* n'appartient qu'à ceux qui la travaillent eux-mêmes, sauf les cas prévus par la présente loi.

ART. IV. — *Le droit de jouissance sur la terre* ne peut être limité ni par le sexe, ni par la confession, ni par la race, ni par la nationalité.

. . . . . .

ART. VI. — Tout le matériel agricole, privé, animé ou inanimé, passe, sans aucun rachat, des exploitants non travailleurs, et suivant son importance, à la disposition des soviets de district, de gouvernement, de province ou fédéraux.

. . . . . .

ART. IX. — La répartition des terres agricoles entre les travailleurs est assurée par les sections agraires des soviets de district, de gouvernements, etc.

Cette loi serait à citer tout entière. Tout son texte montre à l'évidence que personne, même le paysan, ne doit posséder la terre *qu'à titre de jouissance*, et non à titre individuel. Cette jouissance même, on s'efforcera de faire qu'elle soit collective et non individuelle. L'article XI (alinéa *e*) prévoit qu'on doit faciliter *le développement des exploitations collectives*, parce que plus avantageuses sous le rapport de l'économie du travail et des matières premières, *aux dépens des exploitations isolées*, et *dans le but de passer à une économie rurale socialiste*; et l'article XXII spécifie que les *associations agricoles doivent toujours être servies avant les exploitations personnelles.*

La possession des produits de la terre n'est pas mieux assurée à ceux qui l'ont cultivée. L'article XVII prévoit que « tout excédent de revenu résultant de la fertilité naturelle des meilleures parcelles et de la meilleure situation des marchés est mise à la disposition du gouvernement des soviets au profit des besoins sociaux. » Les articles 18 et 19 prévoient que le commerce des machines agricoles et des semences et le com-

merce des blés, à l'intérieur et à l'extérieur, sont monopole d'État.

Le gouvernement bolchévique a fait pendant plusieurs années tous ses efforts pour appliquer ces principes. Le résultat a été des insurrections paysannes qui ont exigé des opérations militaires réitérées; celles-ci n'ont pu venir à bout de l'obstination du paysan qui est devenu propriétaire en s'emparant de la terre malgré les lois soviétiques.

C'est que, comme l'a indiqué une très intéressante étude parue dans la revue bolchévique *Krasnaia Armia* (l'Armée rouge)[1],

> les *buts du prolétariat* dans la révolution et la guerre civile étaient la défense des positions conquises par lui et *la transformation de la société d'après les principes communistes, non seulement en Russie, mais dans le monde entier. Les buts des paysans,* dictés par leurs intérêts économiques, *ne s'étendaient pas au delà de la conquête des conditions les plus avantageuses pour le développement de la petite propriété individuelle.* LES INTÉRÊTS DE LA CLASSE PAYSANNE ET DU PROLÉTARIAT, DANS CE STADE, ÉTAIENT PARALLÈLES, MAIS NE SE CONFONDAIENT PAS, NE CONCORDAIENT PAS, N'ÉTAIENT PAS IDENTIQUES. La guerre civile a été essentiellement celle de l'alliance des ouvriers et des paysans contre les capitalistes. Mais la *classe paysanne avait accepté la dictature du prolétariat* NON A CAUSE DU COMMUNISME AUQUEL ELLE NE CROIT PAS, *mais en vue de la lutte pour la terre.*

L'individualisme s'est développé de plus en plus chez les paysans devenus maîtres de la terre. Lénine lui-même a dû en convenir et écrire :

> Nous trouvons dans ce fait une base du capitalisme qui a des racines profondes et solides. Sur cette base le capitalisme se conserve et renaît dans sa lutte féroce contre le communisme. *Les formes de cette lutte,* en particulier le commerce clandestin et la spéculation, *sont dirigées contre la production des céréales et des autres produits par l'État, et aussi contre la distribution des denrées par l'État.*

Un autre des dogmatistes du bolchévisme, Boukharine, a avoué en 1922 que « *la dictature du prolétariat se heurte à une résistance plus ou moins ouverte entre la tendance organisatrice du prolétariat et la tendance anarchico-commerciale de la classe paysanne.* »

1. N° 9 de 1922.

Cet antagonisme foncier du communisme et de la classe paysanne ne peut pas cesser. Il a amené, dès 1923, le gouvernement bolchévik, menacé de révoltes constantes et du boycottage des villes par les campagnes, à des concessions de la plus haute importance. Il a dû reconnaître la propriété individuelle de la terre aux paysans, renoncer au monopole du commerce des grains, consentir à percevoir des impôts en nature pour ravitailler ses partisans au lieu d'opérer des réquisitions arbitraires, et rendre une liberté assez étendue au commerce des denrées alimentaires à l'intérieur de la Russie.

Il faut bien comprendre et ne pas oublier cette opposition fondamentale entre le prolétariat communiste des villes et le paysan propriétaire et individualiste : elle est le résultat de tendances opposées inconciliables.

***

La volonté de fer de Lénine jointe à son incontestable intelligence, à son fanatisme pour ses idées, à l'absence chez lui de tous les scrupules qui arrêtent ceux qui croient à une patrie, à l'égalité des hommes, aux droits de la propriété, à la religion en ont fait, quand les circonstances lui ont permis de s'emparer du pouvoir, le chef incontesté du communisme russe, et il s'est montré dans ce rôle tout particulièrement apte à diriger les mouvements de la classe ouvrière.

Mais sa souplesse n'était pas moins grande.

Nous l'avons vu comprendre qu'il fallait savoir utiliser les sentiments nationaux des races opprimées tout comme le sentiment de classe. Malgré son ferme propos de passer à l'insurrection armée dès que les circonstances le permettraient, il avait tenu à ce que ses partisans prissent part en 1906 aux élections à la Douma du temps de Stopyline, malgré les clameurs de ses adversaires menchéviks.

En 1921, au moment où, après les échecs subis par l'Armée rouge en Pologne, le gouvernement bolchévik n'arrivait pas à venir à bout des révoltes paysannes, quand la ruine de l'industrie par la socialisation des usines et des banques, et celle du commerce par les monopoles d'État rendaient impossible le ravitaillement de la Russie dans tous les domaines,

qu'il s'agît de satisfaire aux besoins en vivres ou aux besoins en produits manufacturés, Lénine n'hésita pas à faire des concessions aux paysans, à faire appel aux capitalistes étrangers, à imposer aux sectateurs trop rigides de la doctrine communiste, ce qu'on a appelé la *Nep* (*Novaïa ekonomitcheskaïa politika*, la nouvelle politique économique). Il déclarait à la XIe session des Soviets, la dernière à laquelle il assista :

Quand il a fallu, d'après la situation objective des affaires en Russie et dans le monde entier, aller de l'avant, prendre l'offensive contre l'ennemi avec une audace sans limites, avec rapidité, avec décision, nous l'avons fait. Quand il le faudra de nouveau, nous le ferons encore, et encore... Mais quand il est devenu manifeste, au printemps de 1921, que le détachement d'avant-garde de la révolution était menacé du danger de se séparer de la masse du peuple, de la masse des paysans, qu'il doit savoir conduire en avant, nous avons décidé, fermement et d'un commun accord, de battre en retraite.

Déjà au IIIe Congrès des propagandistes politiques tenu à Moscou, il avait expliqué ses raisons de recourir à cette politique malgré les dangers qu'elle faisait courir au communisme. Son discours est si clair qu'il en faut citer les passages essentiels [1] :

La lutte actuelle se résume dans cette formule : *Qui l'emportera, du capitalisme* à qui nous ouvrons nous-mêmes la porte, qui s'introduit chez nous par des voies que nous ignorons et qui s'ouvrent à lui malgré nous, *ou de l'État prolétarien*? Dans l'ordre économique, sur quoi cet État peut-il s'appuyer? Si le capitalisme l'emporte, la production industrielle augmentera et le prolétariat se développera en même temps qu'elle.

Les capitalistes tireront avantage de notre politique, et, ce faisant, créeront le prolétariat industriel qui nous manque. *La guerre, la ruine économique, le désarroi général ont en effet déclassé nos ouvriers, et* LA CLASSE OUVRIÈRE, DÉSEMPARÉE, N'EXISTE PLUS EN TEMPS QUE PROLÉTARIAT...

La grande industrie capitaliste une fois ruinée, les fabriques et les usines ont cessé de travailler et le prolétariat a disparu.

Le capitalisme ressuscitera le prolétariat, un prolétariat occupé à produire, dans de grandes usines, des richesses utiles à la société, et non à spéculer ou à fabriquer des allumettes résinées et autres objets tout aussi utiles.

Qui donc l'emportera? C'est là toute la question. Si le capitalisme a le temps de s'organiser, il mettra les communistes à la porte sans autre

1. D'après la *Pravda*, n° 237 du 21 octobre 1921.

forme de procès. *Il faut voir froidement les choses* : LEQUEL DES DEUX MANGERA L'AUTRE? L'État prolétaire pourra-t-il, en s'appuyant sur les paysans, tenir en lisière MM. les capitalistes, diriger leur activité dans les voies par lui choisies et créer ainsi un capitalisme soumis à l'État et le servant? Il faut, je le répète, nous poser froidement cette question. Toute l'idéologie, tous les raisonnements sur les libertés politiques ne sont que des phrases. On les rencontre partout, et surtout dans la presse de la Russie émigrée, de la Russie n° 2 qui chante sur tous les tons ces libertés dans des dizaines de journaux de toutes nuances. Sachons nous déshabituer de ces bavardages.

Ainsi Lénine envisage le besoin de se servir du capitalisme, comme nous avons vu qu'il avait été forcé de faire des concessions aux paysans dont il ne pouvait venir à bout. Mais sa volonté reste entière : « Lequel des deux mangera l'autre? » On ne peut douter de celui des deux à qui vont toutes ses sympathies.

***

Lénine est mort, et pourtant son influence subsiste. Il reste le prophète dans les écrits de qui on va chercher la doctrine dans les moments de doute. Pour bien juger l'influence immense que conservent la mémoire et les idées de Lénine, nous nous en reporterons à ce que disait de lui, peu après sa mort, un de ces socialistes plus modérés qu'il qualifiait d'imbéciles, de traîtres, et de renégats. Nous voulons parler du socialiste allemand Kautski contre qui Lénine avait écrit à la fin de 1918 un violent pamphlet intitulé « la Révolution prolétarienne et le renégat Kautski ».

Kautski écrivit au début de 1924 que « Lénine avait compris la valeur de la force armée en politique, et il a su y recourir de la manière la plus impitoyable dans les cas décisifs ». Et il concluait en le comparant à Bismarck. Chez un Allemand même socialiste, on ne peut imaginer un témoignage d'admiration plus complet.

***

Nous nous sommes efforcé, dans l'étude qui précède, de présenter la personnalité de Lénine et son rôle d'une manière aussi impersonnelle que possible, de nous borner à exposer

des faits et des idées, de faire parler Lénine lui-même ou des bolchéviks qui l'admirent. Nous avons montré qu'il avait su joindre une volonté de fer à beaucoup de souplesse quand les circonstances l'exigèrent. Nous tenons, pour conclure, à souligner que le trait caractéristique du caractère de Lénine, c'était une confiance infinie en soi-même, la certitude de son infaillibilité. C'est pour cela qu'il ne cédait jamais et finissait toujours par imposer sa volonté. Une seule fois, au moment des pourparlers de Brest-Litovsk, il fut obligé, par suite de l'opposition des adversaires de la paix, de laisser traîner les négociations. Mais aussitôt la paix conclue, il déclara : « C'est la seule fois que je me suis soumis à la majorité bien que sachant que j'avais raison et que je faisais une sottise. »

Cette confiance en soi, il la puisait dans une profonde conviction de l'excellence de sa doctrine. On peut en être sûr : rien, jusqu'à sa dernière heure, n'a ébranlé cette confiance, ni les ruines économiques accumulées sur l'industrie russe qui ont amené pour la classe ouvrière une affreuse misère avouée par Lénine lui-même, ni les guerres paysannes montrant l'erreur des théoriciens qui croyaient à l'esprit communiste du paysan russe, ni les famines et les épidémies, résultats tangibles de la guerre civile.

Lénine a été, malgré sa grande intelligence et sa réelle érudition, un idéologue dépourvu de sens pratique, un fanatique convaincu. C'est précisément cette conviction profonde en son infaillibilité qui a fait la force de Lénine, qui a été la source essentielle de son influence. Mais si celle-ci a pu s'exercer aussi complètement, c'est parce que le bolchévisme est vraiment un produit de l'âme russe.

C'est en effet une erreur complète de croire que le bolchévisme a été introduit en Russie par les Juifs ou par les Allemands. Ceux-ci ont subventionné la propagande destinée à décomposer la Russie pour avoir les mains libres sur le front oriental; ils ont facilité dans ce but le retour en Russie de Lénine et des meneurs révolutionnaires russes vivant à l'étranger. S'il est incontestable qu'on trouve parmi les dirigeants du bolchévisme de nombreux Israélites, l'explication de ce fait est toute naturelle. Mécontents dans l'ancienne Russie, ils se trouvaient tout naturellement parmi ceux qui

étaient intéressés à renverser le tsarisme; leur absence de sentiments russes leur enlevait tout scrupule patriotique à l'égard de la Russie et de son avenir; leur intelligence ouverte et leur esprit réaliste les poussaient fatalement au premier rang dans tous les milieux conspirateurs d'où sont sortis les chefs du bolchevisme. Pour les mêmes raisons, on trouve parmi ceux-ci de nombreux représentants des races non russes habitant la Russie.

Nous l'avons dit au début de cet article, et nous le répétons pour conclure : la doctrine communiste est bien un produit de l'âme russe, ou plutôt russo-tatare, actionnée par les théories socialistes de Karl Marx et les ayant adaptées à sa convenance. La jacquerie de 1917 a été une révolte de Pougatchev réussie. Nous retrouvons dans la mentalité bolchévique à la fois la force désorganisatrice qui forçait les tribus slaves du IXe siècle à appeler les Varègues pour sortir de l'anarchie, les procédés antidémocratiques, autocratiques et despotiques du tsarisme, et la cruauté asiatique des Mongols du XIIe siècle, le tout aggravé par l'esprit engendré par la théorie de la lutte de classe. Le bolchévisme a supprimé pour ses adversaires toutes les libertés, que ce soit celle de la presse, de la parole, du droit de réunion ou d'organisation. Et malgré la chute du tsarisme, l'âge d'or n'est pas venu, l'immense peuple russe reste toujours misérable, pauvre et douloureux.

Mais l'état actuel de la Russie demeure éminemment instable, car l'énorme majorité du peuple russe est formée de paysans. Ceux-ci ont mis la main sur la terre et se sont transformés en petits propriétaires. Cette masse paysanne maîtresse du sol et par suite de la production des denrées alimentaires, est foncièrement opposée aux théories communistes, qui ont déjà dû reculer devant sa résistance. Il n'est pas logique que des dizaines de millions de paysans subissent indéfiniment l'autorité de quelques centaines de milliers de prolétaires des villes, guidés par une poignée de théoriciens idéologues.

Le jour où la réaction se produira, le souvenir de Lénine suffira-t-il à en arrêter la marche?

A. NIESSEL

LETTRES DE MADAME DE STAËL

AU COMTE MAURICE O'DONNELL[1]

I

1805-1807

Après avoir terminé *Corinne*, où elle avait utilisé les souvenirs de ses lectures et de ses voyages pour tracer un tableau de l'Italie, madame de Staël, au printemps de 1807, recommença à s'occuper de l'Allemagne, et reprit ses recherches sur le génie, les mœurs et la littérature des peuples germaniques.

1. Il y a deux ans, le comte et la comtesse Roderich O'Donnell m'ont confié, pour en assurer la publication, un manuscrit contenant soixante-dix-neuf lettres autographes écrites de 1805 à 1810 par madame de Staël à leur ancêtre, le comte Maurice O'Donnell. Les travaux préparatoires de cette édition m'ont conduit beaucoup plus loin que je ne le pensais, et les nombreux documents que j'ai découverts à Vienne m'ont amené à substituer à la simple édition projetée une étude suivie des relations de madame de Staël avec la société autrichienne qui paraîtra prochainement en volume. En attendant, voici les lettres de madame de Staël avec les commentaires et les notes indispensables.

Je prie le comte et la comtesse O'Donnell de trouver ici l'expression de ma reconnaissance pour le manuscrit précieux et les nombreuses pièces d'archives qu'ils ont bien voulu mettre à ma disposition. Je tiens également à remercier, pour l'aide qu'ils m'ont apportée pendant mes recherches à Vienne, le baron de Mitis, directeur des archives du Ministère des Affaires étrangères, et le Docteur Kallbrunner, directeur des archives du Ministère de l'Intérieur; leur science précise et leur extrême bienveillance m'ont été d'un grand secours. Je dois beaucoup à l'érudition aimable et sûre de mon ami M. André Leval, correspondant du *Temps* à Vienne. Enfin, M. Baldensperger, professeur à la Sorbonne, a bien voulu relire mon manuscrit, et j'ai profité largement de ses observations et de ses conseils.

Depuis le mois de mars, elle songeait à faire pendant le prochain hiver un nouveau voyage d'études. Mais le nord de l'Allemagne, triste et froid, ne l'attirait guère, et bientôt se forma dans son esprit le projet d'un séjour à Vienne, capitale plus brillante que les autres villes de langue allemande, où elle jouirait des agréments d'une société choisie, et où elle pourrait mener à bonne fin la vaste enquête commencée en 1803 à Weimar.

Peut-être aussi, à ces raisons d'ordre intellectuel, s'ajoutait un motif vaguement sentimental.

A la fin du mois de mai 1805, au cours de son voyage d'Italie, madame de Staël avait passé quelques jours à Venise et y avait fait la connaissance d'un jeune Autrichien, le comte Maurice O'Donnell de Tyrconnell, issu d'une très ancienne et très noble famille irlandaise, dont une branche, fixée en Autriche au XVIIIe siècle, avait fait reconnaître son titre comtal étranger en 1763, et devait au XIXe siècle entrer définitivement dans les cadres de l'aristocratie autrichienne.

Né à Vienne en 1780, le jeune homme avait été élevé à l'Académie des Ingénieurs, et, à seize ans, on l'avait nommé sous-lieutenant. En 1799, il avait été promu au grade de capitaine au 54e régiment d'infanterie, qui surveillait la frontière de Valachie-Illyrie, et, en 1802, il s'était fait mettre en congé et avait commencé à voyager en Italie. Madame de Staël ne le vit que cinq jours à Venise, mais il produisit sur elle une vive impression. Le charme de sa conversation, sa mélancolie le distinguèrent aux yeux de la femme de lettres de toutes ces relations banales qui se forment et se dénouent au hasard des voyages; après avoir quitté Venise, elle chercha une occasion de le revoir, et ne lui dissimula pas l'intérêt qu'elle lui portait dans plusieurs lettres assez curieuses où elle formait divers projets pour se retrouver avec lui.

La première de ces lettres a été écrite trois jours avant le retour de madame de Staël en Suisse, environ deux semaines après sa rencontre avec Maurice O'Donnell.

JEAN MISTLER

I

Pour le comte O'Donnell.

Milan, le 12 juin (1805) [1].

Pendant le peu de jours que j'ai passés avec vous, Monsieur, vous m'avez inspiré pour vous les préventions les plus favorables, et je crois aux jugements rapides parce qu'ils appartiennent davantage au rapide instinct du cœur. Je crois pouvoir vous assurer qu'il n'y aura point de guerre au moins cette année, un ministre russe vient trouver Bonaparte avec des propositions de paix même de la part de l'Angleterre; soit que ces propositions réussissent ou non, elles retardent de plusieurs mois toute décision, et les mesures que prend votre Gouvernement à présent ne sont sûrement que défensives; je fais tout ce raisonnement politique pour arriver à ce qui m'intéresse : le plaisir de vous voir, et je crois pouvoir vous dire hardiment qu'il n'y a pas le plus petit inconvénient à votre voyage en Suisse. Y aura-t-il du plaisir? Un si beau pays et l'accueil de la plus parfaite bienveillance ne sont-ils pas assez pour un été? J'attends de vos nouvelles à *Coppet, pays de Vaud, Suisse,* et j'espère que ces nouvelles seront selon mes souhaits.

Ici, je n'ai pas beaucoup avancé mes affaires, cependant j'ai eu plutôt raison que tort de venir; les détails de tout cela se disent plutôt qu'ils ne s'écrivent, nous en parlerons donc si vous en croyez mon conseil — vous auriez dû me donner des détails de votre santé, toute votre histoire m'a intéressée profondément, et je ne cesserai jamais de m'intéresser à votre bonheur. — Adieu monsieur, j'espère que cet adieu se changera bientôt en un salut que les Italiens appellent *saluto di cuore.*

N. ST.

J'écrirai à madame Albrizzi samedi prochain, veille de mon départ de Milan.

1. Les soixante-dix-neuf lettres et billets de madame de Staël à Maurice O'Donnel ont été reliés sans aucun ordre vers 1840 en un volume de format petit in-4°. Cette lettre forme le premier feuillet du manuscrit.

A peine arrivée à Coppet, madame de Staël écrit de nouveau à son jeune ami, et lui envoie la biographie de Necker, qu'elle avait composée en octobre 1804.

II

Pour M. le comte O'Donnell.

Coppet, ce 29 juin 1805[1].

J'ai reçu votre lettre à mon arrivée à Coppet, Monsieur, et j'espérais que cette lettre m'annoncerait votre arrivée ici; il me semble que, si vous veniez par le Tyrol, aucun passeport ne vous serait nécessaire; c'est le passage par le Royaume d'Italie qui fait peut-être la difficulté — je vous soumets cette réflexion qui me paraît pleine de raison, et de cette raison kantiste, de celle qui réunit toutes les facultés de l'âme.

J'espère que vous voyez quelques fois à Padoue mon bon vieux ami Cesarotti[2]. J'ai adressé au général Bellegarde[3] deux exemplaires des manuscrits de mon père et de sa vie privée, l'un pour lui, l'autre pour Cesarotti; faites-moi le plaisir de savoir s'ils les ont reçus. Je désire que vous lisiez cette vie privée, qui, je le crois, répondra aux plus intimes sentiments de votre âme; il y a aussi dans ce recueil un petit roman de mon père, et M. de Melzy[4] m'a dit que depuis dix ans c'était la seule lecture qui lui avait coûté des larmes.

Je ne crois point me laisser aller au désir personnel que j'éprouve de continuer nos relations de société en vous conseillant la Suisse cet été; de longtemps peut-être vous ne pourrez faire ce voyage; car, autant je crois à la paix pour cette année, aussi peu j'y crois pour l'année prochaine. Vous verrez chez moi cet été la plus belle femme de Paris, madame Récamier, dont sûrement vous avez entendu parler. Vous voyez que je cherche tous les moyens de vous attirer; je désire fort cependant que le plaisir que j'aurais à vous recevoir soit le motif le plus déterminant.

N. ST.

1. Ms. F° 7.
2. Cesarotti (Melchior, 1730-1808), poète italien, traducteur d'Ossian.
3. Bellegarde (comte Henri-Joseph, 1756-1845), général autrichien, gouverneur de la Vénétie.
4. Melzi-Eril (François, 1753-1816), homme d'état italien. Nommé en 1805 vice-président de la République italienne, et, après le couronnement de Napoléon, duc de Lodi.

J'ai fermement le projet, après avoir passé l'hiver prochain près de Paris, de passer l'autre en Italie. Dites-le de ma part, je vous prie, à Cesarotti. A-t-il reçu ma lettre de Milan?

Dès lors, une correspondance régulière s'établit, et jusqu'au mois d'octobre nous trouvons quatre lettres, où madame de Staël insiste auprès du jeune homme pour qu'il accepte son invitation à Coppet, ou pour qu'il aille la retrouver à Rome ou à Weimar, mais Maurice O'Donnell ne s'y décide pas.

III

A Monsieur le comte O'Donnell,
Vicenza. Poste restante.

Coppet, ce 14 août[1].

Augustin Jordan[2] m'a écrit, Monsieur, qu'il vous avait vu et que vous aviez bien voulu lui parler de moi avec intérêt; je fais encore une tentative pour vous persuader qu'il n'y a pas d'inconvénient à venir en Suisse; les Autrichiens, et, qui pis est, les Russes, y sont en pleine sûreté, et quand la guerre se déclarerait (ce que je ne crois pas avant l'issue de la descente[3]), vous ne courreriez (*sic*) pas le moindre risque ici, beaucoup plus dans le midi de l'Italie. Vous croirez que je parle pour mon intérêt, mais j'appelle aussi mon intérêt votre sûreté, et je ne vous conseillerais pas ce qui la compromettrait — je suis encore ici pour deux mois, j'ai envoyé mon fils[4] hier à Paris dans une pension, j'irai le rejoindre dans deux mois, cependant à la distance respectueuse de vingt lieues.

Voilà ma vie, dites-moi la vôtre. Le peu de moments que j'ai passés avec vous me rendrait pénible l'idée de ne jamais vous revoir. On écrit de Paris que la descente est sûre cette année, il me semble que le sort du monde tient à cela. Je n'ai vu que des Français depuis que je vous ai quitté; les sénateurs, les tribuns qui venaient de ce côté sont venus à Coppet,

1. Manuscrit f° 3.
2. Cousin de Camille Jordan.
3. Le projet de descente en Angleterre, en vue duquel Napoléon venait de se rendre au camp de Boulogne.
4. Son fils aîné Auguste.

mais ma pensée n'est pas enfermée dans ce cercle et je n'ai point changé de manière de voir.

Si vous voyez à Venise madame Micheli, son ami Francesco Rizzi, et madame Albrizzi, parlez-leur de moi, je vous prie; j'ai reçu une aimable lettre de madame Benzoni à laquelle j'ai répondu il y a quelques jours — présentez, je vous prie; mes hommages à la duchesse de Cumberland — et recevez l'assurance des sentiments que je vous ai voués.

IV

Coppet, ce 31 août [1].

Pendant que vous me parlez de l'impossibilité de venir en Suisse, le Prince d'Esterhazy dînait chez moi, et faisait plus que venir ici : il allait en France, et je ne sais combien d'autres Allemands, tels que le Prince électoral de Bavière, le beau-frère de l'empereur de Russie, le Prince de Mecklembourg-Schwerin, qui ont diné ici la semaine dernière — le Consul à Venise de France (*sic*) viserait votre passeport sans aucune difficulté, ou l'ambassadeur de France à Berne. Mais voulez-vous venir, Monsieur, et n'ai-je pas tort d'insister trop longtemps sur ce projet?

Ce que vous me dites de votre santé me fait de la peine et augmente mon désir de vous voir ici; je crois que le climat vous conviendrait mieux, et un mois de repos chez moi, et près de nos très habiles médecins de Genève, vous ferait du bien. Enfin, je le désire, et pour la dernière fois je vous le dis.

Mille compliments.

Mes lettres vous parviennent si mal que j'adresse celle-ci à M. Recke [2].

V

Coppet, ce 14 septembre [3].

Je suis vraiment inquiète, Monsieur, de votre santé, et je me représente souvent votre situation avec un profond sentiment d'intérêt — je voudrais faire quelque chose pour votre bonheur de cet intérêt. Dites-moi donc ce que vous faites cet hiver;

1. Ms. f° 8.
2. Mari de la baronne de Recke, dont il sera question dans d'autres lettres.
3. Ms. f° 4.

la guerre très probable me conseille de renoncer à la France pour cet hiver, je n'y terminerais aucune de mes affaires au milieu de si terribles agitations politiques.

Mandez-moi donc si vous avez toujours l'idée d'aller à Rome; le pourrait-on avec la guerre? Cela serait-il prudent pour mes enfants et moi? Certainement je préférerais l'Italie à l'Allemagne, mais si l'Italie était impossible, que diriez-vous de Weimar, avec Gœthe et moi, et un excellent médecin que je connais là et qui vous ferait du bien, j'en suis sûre? Répondez-moi tout de suite sur ces deux idées. Je ne dirai point après cela que je m'intéresse à votre sort, que vous m'avez laissé une impression profonde d'estime et de considération : le désir de passer l'hiver avec vous ne dit-il pas plus que toutes les phrases?

VI

Pour M. le comte O'Donnell
Calle lunga Pedrochi, o sia calle del forno à St Moise. N° 1895
à Venise.

9 octobre 1805 [1].

Hélas! je crains bien, mon cher comte, qu'il ne faille en ce moment renoncer à tous mes projets pour vous revoir : on parle de guerre en Prusse; comment donc sortir d'ici! J'aurais d'ailleurs, je l'avoue, une grande crainte de vous engager à passer l'hiver dans le nord, car votre santé pourrait en souffrir; le seul lieu où nous eussions pu nous voir, c'est ici, car vous y avez un Ambassadeur, M. de Crumpipen, et la neutralité en est si bien reconnue que j'ai eu hier la visite du comte de Golowkin, autrefois ambassadeur de Russie à Naples, et qui passe l'hiver à Vevey; si ces grands exemples vous touchent, je reviendrai à Genève pour vous recevoir, soit à présent, soit vers le printemps, mais vous faire aller à Weimar serait abuser de votre bienveillance pour moi.

Quel hiver nous allons passer! Ces électeurs, ce roi de Prusse vont-ils bouleverser l'univers? n'y aura-t-il plus d'Europe dans six mois? Il faut plus que jamais s'attacher à l'amitié, et quoique je ne vous aie vu que cinq jours, je suis convaincue que je ne me trompe pas dans mon impression sur vous; il

1. Ms. f° 5.

y a une simplicité et une noblesse dans vos manières que les sentiments intérieurs peuvent seuls donner.

Comment passerez-vous votre hiver à Venise? Car je prévois que c'est là que vous resterez si vous ne venez pas en Suisse. De qui serez-vous le *cavalier servente*? Racontez-moi tout cela, bien que j'en sois un peu jalouse. Ce qui m'intéresse, c'est que votre bonheur et votre santé se rétablissent; je ne sais si je vous reverrai jamais, mais toute ma vie j'entendrai parler de vous, comme d'un ami que j'ai reconnu, car il est bien sûr qu'on se reconnaît.

S'il y avait la paix, j'irais en Italie — je ne sais pas si votre adresse de Lindau est à vous ou à M. Recke. Mandez-le moi, et ne cessez point de m'écrire et de penser à moi et de faire des plans pour nous retrouver.

Il n'y a jusqu'ici dans ces lettres qu'un amical badinage, et madame de Staël en se disant « un peu jalouse » ne se doute guère que dans trois ans elle le sera profondément. Après le mois d'octobre, la correspondance subit une interruption : le comte O'Donnell voyage en Dalmatie, et madame de Staël est rentrée en France le 19 avril 1806 pour essayer de se faire rembourser l'avance de 2 millions faite jadis par son père au Trésor français. Napoléon veut moins que jamais la savoir près de Paris, et il écrit de Pultusk à Fouché : « Ne laissez pas approcher de Paris cette coquine de madame de Staël [1]. » Elle garde donc, suivant sa propre expression, une « distance respectueuse » et s'installe près d'Auxerre, au château de Vincelles.

VII

Auxerre, ce 4 mai (1806) [2].

Vous auriez bien tort, Monsieur, de croire un moment que je vous ai oublié; j'ai demandé partout de vos nouvelles et je m'inquiétais de votre silence. Aucune de vos lettres ne m'est parvenue de Dalmatie, et je ne savais absolument rien de vous. A présent je vois avec plaisir et le rétablissement de votre santé, et l'espoir de vous revoir. J'ai le même projet que vous, et votre projet justifie le mien. Je suis venue en France à la distance d'exil qui m'est prescrite pour tâcher d'être payée

1. Cité par M. Paul Gautier dans son ouvrage : *Madame de Staël et Napoléon*, livre qui, malgré quelques détails inexacts, est encore de la plus grande utilité.
2. Ms. f° 2.

d'un dépôt de deux millions fait par mon père, dont vous avez peut-être entendu parler et dont je n'ai pas obtenu un sol jusqu'à présent. Je consacrerai quelques semaines à faire à cet égard toutes les tentatives que mon devoir de mère m'impose, et je partirai pour la Suisse et de là pour l'Italie, après les avoir épuisées. Mandez-moi si vous persistez dans l'idée d'y aller. Pourquoi ne passeriez-vous pas alors par la Suisse? Ce serait un voyage piquant pour vous, et j'aurais bien du plaisir à vous recevoir chez moi.

Je ne sais pas quelle est la dame dont vous voulez me parler, et pour laquelle j'ai fait, dit-elle, un madrigal; je n'en ai pas le moindre souvenir, et, dans tous les cas, j'ai horriblement peur des œuvres de mon enfance. C'est précisement parce que j'avais dès lors de l'envie de montrer de l'esprit que j'ai dû dire plus de sottises. Parlez-moi un peu de Vienne : la société s'y rétablit-elle et y a-t-on repris cet oubli du passé qui fait vivre dans le temps où nous sommes? Adressez-moi votre lettre à *Coppet*, elle m'arrivera sûrement; dans la triste commune que j'habite, je ne sais pas comment de Vienne une lettre me parviendrait.

Le prince Maurice[1] a un peu vite oublié sa belle Sicilienne, mais je crois aussi que la belle s'en consolera; il n'y a que les personnes capables de souffrir par le cœur qu'il faut ménager en ce genre. Et vous, pensez-vous à vous marier? Il ne serait plus question alors du voyage d'Italie. Mandez-moi donc si ce plan sera solide, si nous le faisons sérieusement.

Adieu, Monsieur, vous avez su en peu de jours m'inspirer un intérêt durable, et jamais votre sort ne peut m'être indifférent.

N. ST.

Après cette lettre vient une nouvelle interruption. Maurice O'Donnell est rentré à Vienne, et madame de Staël, après un séjour à Rouen, reçoit en janvier 1807 l'autorisation d'habiter le château d'Acosta, près Aubergenville, en Seine-et-Oise; c'est de là qu'elle écrit à son correspondant sa huitième lettre, où nous lui voyons exposer pour la première fois le projet d'un voyage à Vienne pendant l'hiver prochain.

1. Le prince Joseph-Maurice de Lichtenstein, qui venait d'épouser Léopoldine Esterhazy le 13 avril.

VIII

Ce 19 mars (1807 [1]).

Il y a bien longtemps, Monsieur, que je n'ai de vos nouvelles, et cependant il m'est doux de savoir de temps en temps ce que vous devenez. Je vous propose tous les ans une manière de vous revoir et je ne réussis pas trop dans mes entreprises; nous verrons si je serai plus heureuse cette fois. Venez en Suisse au mois de juillet, nous ferons avec vous, mes enfants, Schlegel et moi, le tour des petits cantons et ce sera toujours quelques semaines agréables de gagnées dans ce chaos de malheur. Répondez-moi à Coppet. Je suis à dix lieues de Paris, dans la terre d'une personne de mes amies [2], mais dès que *Corinne ou l'Italie* sera publié, je retournerai à Coppet. Je vous en enverrai un exemplaire par M. de Metternich, que je ne vois pas parce qu'il est à Paris, mais avec qui je suis en relations.

Je ne songe jamais à Vienne sans penser à vous; je voudrais bien que mon souvenir fût attaché pour vous à une aussi grande ville, c'est trop peu que Venise, en supposant que moi et Venise nous soyons réunis dans votre esprit. Écrivez-moi donc un peu plus souvent, et, bien que je ne vous aie vu que cinq jours, croyez que je m'intéresserai toute ma vie à votre sort. Oserais-je vous demander des nouvelles du comte Louis Cobenzel, du prince Maurice Lichtenstein, du jeune d'Esterhazi, et d'une comtesse Battiani que j'ai vue à Rome? Savez-vous qu'un des projets qui me sourit le plus, c'est d'aller passer un hiver à Vienne avec mes fils qui apprendraient là d'abord l'allemand, puis mieux encore, quoique cela soit déjà fort intéressant. Si vous venez me voir cet été en Suisse, nous parlerons de ce projet. Adieu, Monsieur, je voudrais que cette lettre fût plus heureuse que les autres.

Mille amités.

NECKER STAEL DE HOLSTEIN

Au mois d'avril madame de Staël profite de la publication de *Corinne* pour faire à Paris un séjour clandestin, en même temps qu'elle achète la terre de Cernay, près de Franconville, mais la police, tou-

1. Ms. f° 6.
2. M. de Castellane, propriétaire du Château d'Acosta.

jours en éveil, l'invite à s'éloigner de Paris; elle est forcée de repartir au mois de mai pour la Suisse, et nous la retrouvons en juin à Coppet, songeant toujours à son voyage de Vienne.

IX

Ce 16 juin, Coppet (1807 [1]).

J'étais inquiète de vous, Monsieur, parce que je n'ai point reçu votre lettre du 25 avril, et que, connaissant l'obligeante exactitude avec laquelle vous me répondez, je craignais que vous ne fussiez malade — Je vois qu'on vous a exagéré les dernières persécutions dont j'ai été l'objet; il y a cependant assez du vrai. J'ai passé l'hiver à dix lieues de Paris et, au moment où j'ai acheté une terre à cinq, pensant que de dix à cinq la différence était immense pour l'éducation de mes enfants, et très petite pour l'Empereur, j'ai reçu l'ordre de retourner au rayon constitutionnel pour les exilés, de trente à quarante; alors je suis venue ici ennuyée véritablement de la cruelle importance que l'Empereur met à mon salon de Paris; car il répète que, partout ailleurs, non seulement il me souffrira, mais même me protégera, n'ayant rien au monde contre moi, et ne voulant pas seulement qu'il y ait un centre de conversation dans ma maison. Il joint à cela cependant qu'il ne me paye pas les deux millions qui me sont dus; on dit qu'ils seraient payés si j'avais mis de certaines paroles dans *Corinne*, mais comment pourrais-je exprimer de la reconnaissance pour une double injustice? Vous remplirez toutes les lacunes de ce récit, mais je dois à l'aimable constance de votre souvenir ces détails sur ce qui me regarde.

A mon passage à Paris, j'ai fait demander à M. de Metternich, par M. Schlegel, d'envoyer à Vienne deux exemplaires de *Corinne*, l'un pour vous, et l'autre pour le prince Maurice Lichtenstein; il me l'a promis solennellement et je les lui ai confiés : comment se fait-il que vous ne l'ayez pas reçu! J'ai conservé des jours [2] que j'ai passés avec vous, Monsieur, une estime pour votre caractère et un intérêt pour votre sort que deux ans d'absence n'ont point effacés. Il est très vrai

1. Ms. f° 9.
2. Madame de Staël a écrit d'abord : *des cinq jours.*

que j'ai le désir d'aller passer l'hiver à Vienne pour y achever l'éducation de mes fils, le nord de l'Allemagne me paraissant tout à fait inabordable. Mais resterez-vous en paix? On me presse beaucoup d'aller à Rome et à Naples dont le chef actuel[1] est lié avec moi depuis dix ans, mais il me semble que mes fils n'apprendraient rien en Italie, tandis qu'il suffit de voir passer l'archiduc Charles pour être plus homme, dans tout ce que ce mot renferme de noble et d'élevé. Enfin, Monsieur, si vos nouvelles occupations ne vous absorbent pas, je me promettrais beaucoup de plaisir d'une société telle que la vôtre; mais encore une fois les événements politiques ne permettent à personne de prévoir le mois suivant. J'aurais voulu qu'ils vous eussent laissé libre de passer cet été en Suisse; vous auriez vu probablement chez moi madame Récamier : ainsi nous vous aurions fait connaître la fleur de la France.

Je réitère mon invitation, espérant toujours qu'elle me portera une fois bonheur comme un billet à la loterie. Donnez-moi des nouvelles de votre santé et de votre sort, vous me ferez un extrême plaisir. Je ne vous envoie pas *Corinne*, parce qu'on me dit que les livres n'arrivent pas à Vienne par la *poste*.

On voit par cette lettre que Maurice O'Donnell s'était intéressé à la publication de *Corinne*, espérant peut-être voir son portrait dans ce roman italien. Il ne semble pas cependant que l'on puisse trouver dans *Corinne* de traces précises de son influence, sauf peut-être dans les pages du séjour à Venise où madame de Staël parle de la Dalmatie, de ses cavernes et de ses improvisateurs populaires. Maurice O'Donnell avait fait plusieurs voyages dans cette province peu connue, et il est permis de supposer que madame de Staël s'est souvenue de ses conversations avec le jeune homme à Venise.

L'idée d'aller à Vienne se précise davantage dans l'esprit de madame de Staël, et elle demande à son correspondant des renseignements sur la ville et la route.

X

A Monsieur le comte Maurice O'Donnell, à Vienne, Autriche.

Ce 3 octobre 1807, Coppet, Suisse[2].

Je suis découragée de vous écrire, Monsieur, en vous sachant

1. Joseph Bonaparte, roi depuis 1806.
2. Ms. f° 10.

en Pologne, et cependant vous entrez pour beaucoup dans mes projets. Ditez-moi donc s'il est sûr que vous passez l'hiver à Vienne. Si j'y vais, ce sera vers la fin de novembre, époque où l'on me dit que la société se rassemble. Je passerai par Munich où je m'arrêterai quelques jours, mais, encore une fois, dites-moi s'il est bien sûr que vous passerez tout l'hiver à Vienne, car j'éprouverais un serrement de cœur véritable en entrant dans une ville où je ne connais personne.

Le prince de Ligne a eu la bonté d'écrire ici pour moi la lettre la plus aimable; si vous le voyez je vous prie de l'en remercier. Je compterais bien sur lui pour le premier de tous les plaisirs, la conversation, si mon projet se réalise. Il serait aimable à vous d'abord de me répondre tout de suite et de me dire si mon fils âgé de quatorze ans [1] pourrait entrer dans les écoles de Vienne où l'on se forme pour l'art militaire.

Vous ne me dites rien sur votre santé, c'est mal à vous, j'y prends toujours un vif intérêt, et je ne connais personne qui, en si peu de temps, m'ait laissé un souvenir si durable.

Le prince Auguste de Prusse [2] est établi chez moi depuis six semaines, attendant toujours ses passeports qu'il ne reçoit pas. Coppet est assez brillant de société et de tragédies. C'est un peu mal à vous de n'y être jamais venu. Enfin, si nous passons l'hiver ensemble, j'aurai le temps de vous gronder, je me borne donc à vous dire mille amitiés, et vous demande de m'écrire vite et souvent jusqu'au 20 novembre, jour où je partirai pour l'Allemagne ou l'Italie, selon que les événements et vos lettres me décideront.

Au mois de novembre, le voyage est décidé définitivement, et, le 17, madame de Staël demande encore quelques informations de détail et annonce son départ pour le 30.

XI

Ce 17 novembre, Coppet [3].

Je viens de recevoir, Monsieur, vos deux lettres de Pologne, et j'en suis vivement touchée. Sous un seul rapport vous me

1. Son jeune fils Albert.
2. Le prince Auguste de Prusse, fait prisonnier à la bataille de Prentzlow, qui était amoureux de madame Récamier.
3. Ms. f° 11.

devez l'intérêt que vous me témoignez : c'est parce que j'en jouis beaucoup; il m'encourage dans ma grande entreprise de Vienne qui m'intimide un peu, malgré la bonté qu'on veut bien me témoigner; songez que je vous ai vu cinq jours et que vous êtes là mon plus ancien ami! Enfin, je pars le 30 de ce mois. Je serai un peu longtemps en voyage parce que mes enfants et moi nous n'allons pas de nuit. Ecrivez-moi donc *poste restante à Munich.*

Suffit-il d'un passeport visé par les Ambassadeurs de France ou faut-il une permission de Vienne même pour aller en poste dans les états autrichiens? Si cela était ainsi, seriez-vous assez bon pour m'envoyer à Munich ce qu'il faut pour arriver? C'est bien indiscret, mais comme je me propose de vous voir cet hiver aussi souvent que vos affaires vous le permettront, j'espère que vous voulez bien vous intéresser à ce que je ne reste pas quinze jours à Munich qui m'abrégeraient mon séjour à Vienne. Je placerai mon fils à l'école que vous voulez bien m'indiquer — il a quinze ans. Madame Severin Potocka m'a laissé le souvenir d'une des plus aimables femmes que j'aie connues. Mais encore une fois, je suis bien sûre de m'amuser beaucoup à Vienne, j'ai seulement besoin que ceux qui s'intéressent à moi me montrent de la bienveillance.

Je ne pouvais partir sans la permission du puissant Empereur des Français; il me l'a fait donner [1] en ajoutant même que son intention était que ses Ambassadeurs fussent très bien pour moi : ainsi, la prudence est en règle, (ceci entre nous).

On me dit que monsieur votre oncle [2] est très spirituel, ce qui me paraît, quoique vous en disiez, un trait de ressemblance de plus avec le neveu — c'est monsieur le comte Elzéar de Sabran qui m'en a parlé beaucoup. Madame Récamier me quitte après-demain, je pars seule avec mes enfants et M. Schlegel qui se rappelle à votre souvenir.

Voilà une lettre qui compte bien sur votre amitié, je vous y ennuie de moi à l'excès, mais je vaudrai mieux quand nous

1. Ce n'est donc pas le 3 décembre, comme l'ont écrit plusieurs biographes de madame de Staël, d'après Lady Blennerhasset, que cette autorisation a été demandée.

2. Le comte Jean O'Donnell, 1762-1828. Oncle de Maurice.

causerons et je renvoie à ce moment, Monsieur, tout ce qu'il me sera très doux de vous dire pour vous exprimer ma reconnaissance et mon amitié.

Au début de décembre, madame de Staël se mit en route avec ses deux fils, sa fille, Schlegel, son intendant Joseph Uginet, et plusieurs domestiques. A Payerne, son fils aîné, Auguste, la quitta et rentra en France[1].

Le 6, la voyageuse était à Berne, d'où elle écrivait à Frédérique Brun[2]. De là elle gagna Zurich et Augsbourg, et arriva à Munich le 14 décembre. Le 20, elle repartit pour Vienne.

II

LE SÉJOUR A VIENNE (JANVIER-MAI 1808)

Madame de Staël passa cinq mois à Vienne, du commencement de janvier à la fin mai, et pendant ce temps, elle fit les frais de toutes les conversations et de toutes les médisances. On trouve son nom à chaque page dans les mémoires contemporains, que ce soient les souvenirs de la comtesse Loulou de Thurheim et de Caroline Pichler, ou le journal du comte Zinzendorf. Tandis que Schlegel donnait son Cours de Littérature Dramatique, madame de Staël tentait de retrouver ses succès théâtraux de Coppet, et elle joua dans les salons *les Femmes Savantes* et ses deux drames d'*Agar dans le Désert* et *Geneviève de Brabant*. Le jeune prince Lichtenstein, le vieux Cobentzel, Maurice O'Donnell, Sismondi, qui était venu rejoindre notre héroïne, le comte Ouwaroff, attaché à l'ambassade de Russie, formaient la troupe masculine, tandis que Flore Vrbna, Pauline Schwartzenberg, Titine de Ligne se partageaient les rôles féminins.

Le gouvernement impérial se refusa à comprendre que madame de Staël eût fait un si long voyage pour le plaisir de jouer la comédie, et, s'imaginant qu'elle était chargée par Napoléon Ier d'une mission secrète, il la fit mettre sous la surveillance de la police. Elle fut alors soumise à un espionnage

1. On sait qu'il eut le 30 décembre, à Chambéry, une entrevue avec Napoléon à qui il demanda la grâce de sa mère. Cf. P. Gautier. *Op. cit.*, p. 229.
2. Cf. *Lettres de Bonstetten*. Ed. Matthisson, I, 260.

incessant, qui ne découvrit d'ailleurs aucune intrigue ni aucune mission politique, mais qui nous a valu la rédaction de nombreux rapports très détaillés sur le séjour de madame de Staël, et la saisie de plusieurs lettres écrites ou reçues par elle [1].

Me réservant de publier en volume les documents que j'ai recueillis sur la vie mondaine et littéraire de madame de Staël à Vienne, je me bornerai pour le moment à étudier sa vie privée.

Madame de Staël est morte depuis cent ans et l'on a déjà fait tant d'indiscrétions sur son compte, que l'on peut, je crois, dévoiler une nouvelle faiblesse sentimentale de cette femme passionnée avec d'autant moins de scrupules que nous n'aurons, en racontant sa liaison avec Maurice O'Donnell, rien de scandaleux à révéler.

Nous avons vu que madame de Staël avait tout de suite conçu pour Maurice O'Donnell une vive estime; il est probable qu'elle s'était rendu compte assez vite que ce sentiment pourrait se changer en un autre plus tendre; mais certainement notre héroïne, en arrivant à Vienne, n'éprouvait à l'égard du jeune homme rien de plus qu'une sincère amitié. Comment cette amitié se transforma-t-elle en une violente passion dans l'espace de quelques semaines? C'est ce que nous ne pouvons analyser que bien imparfaitement, n'ayant pour tous documents que 37 billets de madame de Staël, dont aucun n'est daté, et de rares témoignages de seconde main.

De nombreux admirateurs s'empressaient autour de l'auteur de *Corinne*, et ils ne rendaient pas tous hommage à son talent seul. Les très jeunes hommes se sentent souvent attirés vers les femmes qui ne sont plus de la première jeunesse, et les trente-sept ans que madame de Staël avouait [2] les intimidaient peut-être moins que les dix-huit ans de telle jeune fille, ou les vingt-huit ans de telle beauté à la mode; en outre le prestige littéraire de la romancière flattait leur vanité, il leur semblait que devenir l'amant de Corinne, c'était l'assurance de connaître une passion d'une qualité supérieure, et en même temps la certitude de passer à la postérité, et d'aller rejoindre Léonce

1. L'ensemble de ces documents forme un volumineux dossier conservé aux Archives du Ministère de l'Intérieur à Vienne, sous la cote 1808. Z. 230.

2. Cf. sa lettre à Maurice O'Donnell du 30 juin 1808, N° 60.

et Oswald dans la galerie des amants illustres. D'autres, plus positifs, songeaient que madame de Staël était libre, calculaient d'après ce qu'on savait de la fortune de Necker qu'elle était plus riche que la plupart des héritières de Vienne, et jugeaient que huit ou dix millions rajeunissent bien leur propriétaire de huit ou dix ans. Ces raisons diverses attiraient aux thés de la célèbre étrangère plusieurs fils de famille qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour se mettre sur les rangs.

De son côté, madame de Staël n'avait aucune répugnance pour les jeunes gens, et, d'après quelques témoignages contemporains, elle se mit en tête de faire la conquête du prince Louis Lichtenstein, qui était amoureux et surtout aimé d'une certaine madame de Specht, plus réputée pour sa beauté que pour sa vertu. La comtesse Thurheim a laissé de cette petite intrigue un récit trop amusant pour qu'il ne soit pas un peu embelli.

Si nous l'en croyons, madame de Staël, après avoir remarqué le Prince, mit tout en œuvre pour lui faire comprendre son sentiment, et, n'y réussissant pas, elle prit le parti extrême de lui écrire un billet pour le prier de passer chez elle. Il vint et fut reçu dans un élégant boudoir, où madame de Staël, en négligé, ne lui laissa bientôt plus avoir le moindre doute sur ses intentions. Peu enthousiasmé de cette bonne fortune, Louis Lichtenstein fait une belle défense, et déclare finalement que son cœur est déjà pris, alors madame de Staël, se croyant sans doute avec Benjamin Constant, joue le grand jeu, et se tord dans une violente attaque de nerfs. Le Prince la relève, l'étend sur une chaise longue, sonne les domestiques, et s'en va. Et la comtesse Thurheim ajoute à ce récit épique : « Peu de femmes auraient été capables d'oublier une telle offense, madame de Staël pardonna [1]. » Que ce récit soit entièrement exact, ou que la vieille histoire biblique de Joseph en Égypte ait servi à le corser, peu importe; dans tous les cas il renferme une part de vérité, et il se passa ou faillit se passer quelque chose de semblable, puisque Zindendorf a noté le 15 avril dans son journal [2] : « J'appris que madame de Specht

1. Comtesse Thurheim. Aus Meinem Leben. I. 236-237 (Édité dans la collection : Denkwürdigkeiten Altoesterreichs).

2. Journal manuscrit, en français, conservé à Vienne aux Archives du Ballplatz.

est si amoureuse de Louis Lichtenstein, et qu'elle a la bonté d'être jalouse de madame de Staël ». Mais au mois d'avril, la jalousie de madame de Specht était un peu tardive, et madame de Staël s'était consolée avec un autre de sa déconvenue.

En dehors de ses états de service que nous avons déjà donnés, nous ne savons pas grand'chose de Maurice O'Donnell, car les archives de la famille ne contiennent rien qui le concerne, sauf une liasse de lettres qu'il écrivit à sa femme au cours d'un voyage en Italie, pendant l'hiver 1822-1823. Ses lettres ne nous apprennent rien sur son caractère; écrites en excellent français, elles nous montrent un homme curieux d'art et d'histoire, et un voyageur érudit qui recueille une foule de détails sur les villes qu'il traverse, et sait à l'occasion raconter avec esprit comment le miracle du Sang de Saint Janvier ne se produisit pas le 16 janvier 1823 à Naples, ou comment l'ermite du Vésuve, chez qui les touristes déjeunent si mal « n'est qu'un aubergiste déguisé en hermite ».

Au cours de son voyage, il a fait une excursion au Cap Misène, s'est-il rappelé ce jour-là et sur les lieux mêmes la fameuse scène de Corinne improvisant dans la nuit? Le souvenir de la morte qui l'avait aimé s'est-il mêlé dans son esprit à l'image de la poétesse immortelle? On peut le croire, et lui pardonner de n'en avoir rien dit à sa femme[1].

Nous ne possédons d'autre portrait du comte Maurice qu'une miniature assez médiocre, qui le représente vêtu d'un uniforme bleu de ciel, en général de brigade, c'est-à-dire à l'âge de cinquante ans environ, les yeux sont bleus, les cheveux châtains, le teint coloré, la figure a une expression de bonté avec une pointe de malice, rien dans ce portrait qui ressemble aux beaux ténébreux des keepsakes. Mais si Werther avait vécu cinquante ans, et que nous eussions son portrait, à cet âge, peut-être serions-nous bien déçus. C'est donc aux

1. Passant à Vérone pendant le Congrès, il écrit le 23 novembre 1822 : « A mon grand étonnement, j'ai appris que la personne qui marque le moins ici dans les affaires et dans les salons, c'est Chateaubriand; il est laid, taciturne, morose, j'aurais pourtant voulu le voir, je n'ai pu que l'apercevoir au spectacle... »

Maurice O'Donnell était un grand partisan de la culture française, et dans une autre lettre il recommande à sa femme de faire prendre à ses enfants des leçons de français, ajoutant que le meilleur professeur de Presbourg est « un certain gros homme qui a une affreuse tumeur au cou. »

lettres de madame de Staël que nous demanderons la description du jeune homme de 1808 : elle loue ses beaux yeux, sa noble taille, le son de sa voix, exagère-t-elle? Peut-être, mais la seule chose qui nous intéresse, c'est de savoir ce qu'il a été aux yeux de son amie, et non ce qu'il a été vraiment.

Au moral, le comte O'Donnell n'avait rien non plus de romantique (que l'on y songe : écrire à sa femme, après dix ans de mariage, « mon ange adorable ! »). Les lettres de madame de Staël nous le feront voir sérieux, un peu froid, mais spirituel et s'animant par degrés dans la discussion, dévoué et incapable d'égoïsme, mais un peu puritain, et trop occupé du qu'en dira-t-on. En somme un caractère plutôt fait pour inspirer une solide amitié qu'une passion.

Mais madame de Staël n'avait pas deux façons de s'engager, et sa manière habituelle d'arriver à l'amitié, était comme on l'a dit, de passer d'abord par l'amour. Ses relations avec Maurice devaient suivre cette marche générale.

Nous ne savons pas à quel moment commencèrent les amours de madame de Staël. Dès le 8 février la police note que « le jeune O'Donnell jouit toujours de sa confiance marquée » et que, au dire de certains, « leurs relations ne se borneraient pas à des conversations intellectuelles ». Dans le monde on ne paraît encore se douter de rien, et si, le 26 février, Zinzendorf mentionne en son journal que « Odonel (*sic*) le neveu était avec elle en Italie », ce n'est qu'en passant, et sans attacher pour l'instant une importance particulière à ce détail. Comme les billets de madame de Staël ne sont point datés, et que nous n'avons pas les réponses, il est impossible de donner des dates.

La vie sentimentale de notre héroïne a toujours été agitée, et ses amours de Vienne ont été comme les autres entrecoupés de brouilles suivies de réconciliations. On en verra la preuve dans ses billets, fiévreusement écrits sur de petits carrés de papier, à toutes les heures du jour et de la nuit.

La passion de madame de Staël fut extrêmement violente, et l'occupa tout entière au point d'entraîner chez elle des désordres physiques, inquiétudes, insomnies quand elle reste un jour par hasard sans voir son ami, fièvre et crises de nerfs quand un refroidissement survient. Jalouse et exclusive —

« On abuse toujours, avoue-t-elle, de son empire, » — elle veut régner sans rivale sur le cœur et l'esprit de Maurice, et si un soir il parle trop à sa cousine Flore de Ligne pendant un dîner, son ressentiment réunit la jalousie féminine et l'amour-propre d'un auteur qu'on n'a pas écouté. Elle sent bien, d'ailleurs, que son besoin de gloire peut déplaire au jeune homme et elle lui écrit : « Ce goût du succès n'est pas si aride que vous le pensez, plaire et être aimée en est tout le but. » Elle estime comme Corinne que son talent n'est pas le moindre de ses charmes, et cherche à fonder sur l'admiration l'amour qu'elle inspire, du reste, elle ne craint pas de s'exposer à la calomnie, elle déclare que sa réputation littéraire lui donne bien le droit de vivre librement et de s'afficher avec qui il lui plaît, et elle reproche à son ami d'être trop esclave de l'opinion.

Elle cherche à prendre de l'ascendant sur Maurice et veut être son inspiratrice. Nous verrons un peu plus loin qu'elle fait de lui son secrétaire afin de former son esprit. Elle lui fait apprendre l'anglais, elle encourage son goût pour la chimie, il entreprend sur ses conseils une traduction allemande de l'*Histoire de la Maison de Habsbourg* de l'anglais Coxe, et elle en montre les bonnes feuilles aux amis, par exemple à Zinzendorf qui écrit le 5 mai : « Madame de Staël me caressa, et me montra une feuille de l'Histoire de la Maison d'Autriche de Coxe, où il est parlé de la princesse Charles Lichtenstein, née Oettwig [1] ».

On peut voir aussi chez madame de Staël ce mélange curieux de l'amour et du sentiment maternel que l'on remarque si souvent chez les femmes qui aiment un homme plus jeune qu'elles, et mille petits soins qu'elle a pour son ami en sont la preuve. Du reste bien des circonstances l'encouragent à jouer ce rôle maternel : Maurice n'a plus sa mère, il est délicat de santé et Corinne ne rougit pas de descendre à des détails matériels : elle lui donne une eau contre les maux de dents, et quand il souffre des yeux et ne peut quitter sa chambre, elle

1. Maurice O'Donnell ne devait pourtant pas devenir un homme de lettres, et je ne crois pas qu'il ait fait imprimer autre chose qu'une mince brochure allemande : *Esquisse biographique du Prince de Ligne*, etc., par M.-O. chez Anton Strauss, Vienne, 1815.

lui fait porter de l'orangeade, avec la recommandation si, elle n'est pas assez forte, de rajouter deux oranges « le jus seulement, pas l'écorce », enfin elle va jusqu'à s'occuper de cuisine et envoie chez lui du bouillon.

Cette confusion de la sollicitude maternelle et de l'amour est telle que nous trouvons chez madame de Staël, lorsqu'elle parle à chaque instant de ses enfants à Maurice O'Donnell, un sentiment bien voisin de celui que Racine a prêté à Phèdre parlant d'Hippolyte :

> Il instruira mon fils dans l'art de commander,
> Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de père.
> (vv. 804-805).

Quels rêves faisaient les deux amoureux? D'abord celui d'habiter cette maisonnette aux contrevents verts qui depuis Jean-Jacques était l'idéal des amants; au printemps, madame de Staël ferait un court voyage, puis elle irait se fixer à Bade, où le jeune Comte avait acheté un jardin appelé le jardin Kupferschmid [1]. Il y eut aussi d'autres projets d'avenir, et certainement il fut question de mariage, car le bruit se répandit dans la société de Vienne que Maurice O'Donnell avait demandé la main de madame de Staël et qu'elle avait refusé. Nous trouvons l'écho de cette rumeur dans le journal de Zinzendorf sous la date du 1er mai : « Puis j'allai chez la princesse Françoise. J'y appris que madame de Staël part bientôt pour Weimar et Coppet, qu'elle a refusé O'Donnell, que Rottenhan et Sickingen auraient eu l'air bien aise de l'épouser. » La comtesse Thurheim, dans ses Mémoires, confirme qu'on avait parlé de mariage, mais, malgré son antipathie pour les O'Donnell en général et Maurice en particulier, elle laisse nettement entendre que madame de Staël avait pris les devants [2]. Il paraît évident, d'après les lettres de madame de Staël, que si le jeune homme lui avait demandé sa main, elle aurait été trop heureuse de la lui accorder : en effet, il est impossible d'interpréter autrement des phrases dans le genre de celles-ci « je suis bien affligée de ce que vous ne

1. Rapport de la police, 27 février 1808.
2. *Op. cit.* I, 237. Elle plaint madame de Staël de n'avoir jamais rencontré dans sa vie un homme vraiment digne de son amour.

m'avez pas fait rester pour attendre M. votre Père [1] », « combien je suis impatiente de savoir la disposition de votre père pour moi [2] »; enfin, la lettre du 14 août est absolument probante à cet égard « j'ai été dix fois cet hiver prête à vous dire que si votre sentiment pour moi était vrai, je serais heureuse et fière de vous consacrer ma vie ». Nous reparlerons d'ailleurs de toute cette affaire dans notre chapitre IV.

Maurice O'Donnell, qui n'avait rien à faire [3], venait chaque jour ou presque, chez son amie et y passait l'après-midi, souvent même il soupait dans l'intimité. La police signale le 4 mai que madame de Staël « passe avec lui tout le temps qu'elle ne consacre pas au monde » et qu'on a observé « que pendant la nuit le comte O'Donnell écrit sous sa dictée. Dans son journal, qui n'est à vrai dire qu'un recueil de fragments, on a trouvé une assez longue dissertation sur la musique, qui contient un parallèle entre l'art français et l'art allemand, tout entière écrite de la main du Comte, on peut en conclure que c'est à ce travail qu'il était occupé auprès d'elle. »

Du reste, pour voir la place que son ami tenait dans son existence, il suffit de lire les 37 billets que madame de Staël lui a écrits de Vienne : je les ai groupés d'après les rares indices chronologiques qu'ils présentent, car il n'y avait aucune raison de conserver le désordre du manuscrit, mais je tiens à signaler ce que mon classement a d'arbitraire.

XII [4]

Voilà le livre de M. Schlegel [5]. J'ai trouvé triste, mon cher comte, de passer la soirée sans vous, et plus triste encore d'être inquiète de votre santé.

1. Lettre n° 54.
2. Lettre n° 55.
3. Ce n'est que le 28 avril qu'il fut nommé Chambellan de l'Empereur. (Cf. son curriculum vitae dans les contrôles du 54e Régiment d'Infanterie aux archives du Ministère de la Guerre à Vienne. Ces fonctions ne l'occupèrent d'ailleurs pas beaucoup.)
4. Manuscrit f° 18.
5. Le livre dont il s'agit est probablement la *Comparaison de la Phèdre de Racine avec celle d'Euripide.*

XIII [1]

Votre billet est plein d'esprit, mais on a toujours tort quand on ne rend pas heureux qui nous aime. Vous direz que c'est réciproque, mais le commencement de l'histoire n'est-il pas le plus beau moment des femmes, et voulez-vous si tôt me ravir mon règne? Le vôtre ne viendra que trop.

A tantôt deux heures et demie.

XIV [2]

Sans doute nous soupons ensemble, je n'aime que cette manière de vivre. Écrivez à madame de G... que je vous ai prié de lui proposer de prendre du thé demain chez moi à sept heures. C'est, je vous l'avoue, l'Angleterre qui me rend curieuse. J'ai dit au comte Jean : où est le comte Maurice? Je suis restée la dernière au salon pour vous voir, vous êtes un abominable homme.

Où est Agar [3]? Venez avant votre dîner, je dîne chez Maria Brissier.

XV [4]

Dites-moi comment vous êtes? Il fait si mauvais temps que je n'ose espérer de vous voir ce matin; à neuf heures ou neuf heures et demie je serai à votre porte, et je vous emmènerai souper avec moi. N'êtes-vous pas bien convaincu, cher Maurice, que les seules heures qui me soient douces dans la journée, ce sont celles que je passe à causer avec vous?

Si vous sortez ce matin cependant, vous viendrez me voir n'est-ce pas? Quelle heure était-il hier?

XVI [5]

Il est trois heures et je ne vous ai pas encore vu; cela m'inquiète, cher Maurice seriez-vous malade? Rassurez-moi.

1. Manuscrit f° 40.
2. Manuscrit f° 19.
3. *Agar dans le Désert*, drame biblique, joué par madame de Staël et ses enfants le 14 février, chez la comtesse Zamoïska.
4. Ms. f° 49.
5. Ms f° 28.

Vous n'oublierez pas que je serai à sept heures chez madame de Vrbna, où vous êtes invité.

XVII [1]

Cher Maurice, j'étais bien aise d'être applaudie parce que vous en étiez témoin, soyez sûr que ce goût du succès n'est pas si aride que vous le pensez — plaire et être aimée en est tout le but.

Plaire à celui que j'aime est ma seule victoire
Et mes talents pour lui sont de nouveaux tributs,
Je les ai cultivés sans prétendre à la gloire
J'ai cherché pour l'amour un langage de plus.

Venez dîner chez moi, vous dînerez demain chez votre tante [2], je dîne chez Andreossi — il est vrai que c'est avec votre oncle — je sors à six heures ou sept heures pour aller chez madame Severin et à huit heures je rentre pour être avec vous de huit à onze heures, si cela vous convient; voilà l'esquisse de ma journée soumise à vos volontés. Je sors ce matin jusqu'à 2 heures et un quart si l'on vient me prendre pour un piano [3].

XVIII [4]

Je suis encore assez stupide ce matin, mon cher Maurice, mais pas assez pour ne pas jouir de votre billet. Mes enfants me font aller à Casperley [5]; voulez-vous être de ce plaisir ou de cet ennui de famille — à deux heures?

Vous avez mal fait de ne pas me donner des nouvelles de votre santé.

XIX [6]

J'ai, mon cher Maurice, ce qu'on appelle la grande loge. Je crois que c'est la même que l'autre fois, mes enfants y seront

1. Ms. f° 25. Cette lettre est probablement écrite au lendemain de la première représentation d'*Agar*.
2. La comtesse Julie Wonsovich, sœur du comte Joseph O'Donnell, père de Maurice.
3. Cette phrase est obscure, mais elle est très lisiblement écrite et le billet paraît être complet.
4. Ms. f° 51.
5. Le Casperley, ou Kasperl, est un Guignol viennois.
6. Ms. f° 31.

à sept heures, moi je ne suis pas sûre de mon exactitude, mais sûrement avant huit heures j'y serai, et nous reviendrons tous ensemble.

XX [1]

Voilà mon billet, mettez-le dans votre lettre. Comment vont vos yeux? Il neige, je vous enverrai ma voiture à 1 heure et demie et vous la prendrez si vous voulez aller chez votre oncle, je vous prie de ne pas vous exposer à l'air tant que cette neige dure. Avez-vous trouvé la soirée longue hier? Je ne veux pas vous dire combien j'ai besoin de vous voir — on abuse de tout empire.

XXI [2]

Vous m'avez fait une peine vive, je vous prie de venir me voir à quelque heure que vous rentriez, j'ai à vous parler.

XXII [3]

Voilà votre livre rouge, avec tout ce que vous avez désiré. Lisez quelquefois ces vers, surtout ceux de Haller qui expriment des regrets pour une femme qu'il avait aimée. La disposition poétique qu'ils vous donneront vous expliquera ce qui vous blesse en moi, et vous comprendrez comment il est un genre d'enthousiasme qu'on aurait besoin de rencontrer dans ce qu'on aime et sans lequel la vie et le sentiment qui est la vie n'est qu'une douleur continuelle.

Venez me voir le plus tôt que vous le pourrez. Je suis très agitée d'hier, et si vous voulez me parler avec quelque amitié, vous me rendrez une force morale et physique qui m'abandonne chaque jour plus.

XXIII [4]

Je me suis endormie à sept heures du matin, et j'ai souffert beaucoup de l'âme, mais toutes mes réflexions ont été dans le sens des vôtres et vous m'avez convaincue. J'ai l'impression

1. Ms. f° 26.
2. Ms. f° 13.
3. Ms. f° 24.
4. Ms. f° 48.

du monde le plus pénible, mais je ne vous en accuse pas, vous ne me comprenez pas. Adieu, venez me voir le plus tôt possible, et tâchez de me mettre pour quelques heures dans une disposition supportable, j'en ai besoin pour cette soirée. J'ai d'ailleurs un si profond dégoût de la vie et de moi que je voudrais être à la place de M. de Duben [1].

J'ai reçu un billet de M. Mill, il est revenu, aucun des deux ne s'est fait de mal, vous trouverez que ce n'est pas assez sérieux, moi j'en bénis le ciel. Adieu.

XXIV [2]

Il y a une équivoque dans votre réponse, je n'ai pas dit que vous avez pris à Thérèse [3] ce que vous avez dit l'après-midi. Thérèse n'est pas à mon avis de cette force d'âme et d'expressions que vous avez quand la vérité est avec vous, mais j'ai dit que cette observation contre Schlegel sur les classes trop marquées était de Thérèse.

Un autre équivoque ou plutôt oubli de votre lettre, c'est de ne pas dire un mot sur notre séparation; croyez-moi, votre amour-propre est suicide et tous les feints applaudissements que les idées de la majorité obtiennent d'elle ne valent pas le sentiment de respect qu'elle éprouve pour ce qui vit et pense plus haut qu'elle. Il n'y a pas de vérité non plus à votre ingénieuse idée du sabre, « ma force, si j'en ai une, est dans le sabre et non pas dans mon bras ». Il y a un genre d'enthousiasme, de religion, de sensibilité qui fait distinguer qui ne le serait pas — vous souvenez-vous de ce que vous avez dit une fois sur Schlegel « qui choisit ces idées là est porté par elles »? Adieu *Vous*.

La princesse de Salm qui est là me disait tout à l'heure que le plus grand bien de la vie était d'admirer ce qu'on aime, de le sentir supérieur à soi; vous le pouvez, ne me refusez pas ce bonheur, vous me serez mille fois supérieur le jour où vous penserez comme moi, parce que vous porterez la résolution où je n'ai que le désir. Adieu encore. On court tout Vienne

1. Un M. de Duben était chargé d'affaires de Suède à Vienne. Je ne sais à quel événement fait allusion madame de Staël.

2. Ms. f° 21.

3. La princesse Thérèse Jablonowska.

pour avoir ces cartes dont nous avons parlé, j'espère que tout sera prêt pour Julie à deux heures et demie.

XXII [1]

Voilà les trois volumes; si on les redemande vous les donnerez, sinon en les lisant vous penserez peut-être à moi. Je vous attends à trois heures, j'ai le cœur si serré que je ne puis ni parler ni écrire. Dieu vous bénisse et moi aussi. Adieu.

XXVI [2]

Vous êtes bon et vrai certainement, je le crois et je le sens, mais le monde produit sur vous un effet bien singulier, il semble qu'il efface de votre cœur tout ce qui ne vient pas de lui. Je vous avais dit que votre conduite chez la princesse Lubomirska m'avait fait de la peine, je vous l'avais écrit; vous arrivez chez moi, vous me saluez à peine, et dans un diner de douze personnes vous êtes le seul qui dédaigne la conversation générale, qui la gâtez même par un chuchotage perpétuel avec la princesse Flore [3]. Après diner c'est la même chose, ce que je dis, ce que dit la prince de Ligne ne vous intéresse pas le moins du monde, et si un étranger me montrait ainsi de l'indifférence pour mon entretien, pour rendre la société agréable à tout le monde, certainement je trouverais qu'il n'est pas poli pour moi. Qu'est-ce donc quand mon ami intime me montre cette indifférence pour tout ce qui est moi et qu'il m'ôte tout le petit agrément qu'une société choisie peut donner, pour s'occuper constamment d'une personne à laquelle il m'avait promis de ne pas parler et pour laquelle il m'a déjà fait souffrir il y a quinze jours?

Un moment de distraction se conçoit, mais deux heures sans apercevoir, sans examiner mes impressions — où y a-t-il, je ne dis pas une affection passionnée (il n'en est pas question), mais une affection telle que celle de La Tour qui s'amuse de moi plus que de toute autre? Est-ce de l'insolence ou de la

1. Ms. f° 34.
2. Ms. f° 20.
3. La princesse Flore de Ligne (1775-1849) la plus jeune fille du Prince de Ligne, elle épousa plus tard le Baron de Spiegel.

taquinerie? Mais peut-on aimer et parler si librement pendant deux heures en présence d'un cœur qu'on afflige? Je ne savais plus ce que je disais, je n'avais plus une idée et je parlais comme une machine à conversation. Je ne crois pas que la princesse Flore vous soit chère, mais en société vous ne pensez à rien qu'à l'amour-propre du moment, et il faut que je sois seule pour régner sur votre âme. Que serait-ce si vous étiez dans un pays où les femmes chercheraient davantage à vous plaire!

Vous me dites que vous avez craint de me blesser en allant à l'Hôtel de Ligne; vous ne pouviez pas ne pas parler à Flore et revenir avec moi! Convenez que ce n'était pas difficile à inventer! mais qu'invente-t-on sans l'élan du cœur! Je dînerai et souperai avec vous si vous le voulez, mais je me sens bien triste, je vous en avertis.

XXVII [1]

Il faut que j'aille dîner chez le prince de Ligne, il m'a écrit deux fois pour cela — si vous voulez me voir à 8 heures et demie, je serai ici pour me dédommager de ce matin. Comment vont vos yeux, avez-vous quelque amitié de la bonne nature pour moi?

Ma voiture sera à votre porte à huit heures et demie. Je ne puis souffrir le mauvais temps pour vous — maudite soit la comédie!

XXVIII [2]

Je vais à *Othello* ce soir avec la princesse Pauline. N'irez-vous pas de votre côté pour que je sache votre avis ce soir? Le More de Venise aurait, je crois, parlé à Desdémona en présence de la société. Adieu, à dîner.

Nous soupons chez le Prince de Ligne, n'est-ce pas?

XXIX [3]

J'ai un billet du prince Lobkowitz pour vous — c'est indigne de n'être pas venu me dire un mot au théâtre. Venez prendre

1. Ms. f° 27.
2. Ms. f° 32.
3. Ms. f° 39.

votre billet ce matin, si non, je ne le donne pas à un autre, mais je le brûle.

XXX [1]

Je me suis tourmentée à l'idée qu'il y avait dans votre regard une impression qui n'était pas toute amitié — vous auriez tort. Mes enfants viennent me prendre à 6 heures chez le prince Maurice, je pourrais aller à votre porte le plus facilement du monde. Donnez vos ordres à Albert avant six heures je n'aurai pas le temps d'avoir votre réponse, mais il y a eu dans votre regard un nuage, et j'aurais le cœur oppressé si je ne le voyais pas dispersé.

XXXI [2]

Je vous remercie, je suis mieux ce matin, vous auriez dû me donner des nouvelles de vos yeux. Je vous enverrai ma voiture à deux heures et je voudrais que vous ne sortissiez que pour moi. Je suis fâchée que vous ne croyiez pas avoir tort, car vous serez de même à la première occasion et je sens cependant qu'une telle manière détruit l'avenir. Adieu.

XXXII [3]

Donnez-moi de vos nouvelles. Voulez-vous aller chez Schlegel et que j'aille vous prendre pour vous ramener ensuite chez moi où vous dîneriez? Voulez-vous que je vous envoie ma voiture à sept heures seulement ou à six heures pour vous ramener moi-même. Enfin, si rien de tout cela ne vous convenait, je serais à sept heures chez vous. Vous avez parlé de bouillon hier, voulez-vous que je vous en envoie ce matin? Je me mêlerai pour la première fois de la cuisine, et avec distinction, si je pense que cela peut vous faire quelque bien. Adieu, un mot sur votre santé et sur vos projets de la journée.

1. Ms. f° 44.
2. Ms. f° 16.
3. Ms. f° 46.

(*A suivre.*)

ŒUVRE, VIE, AMOURS D'EDGAR POE[1]

III

AMOURS

Avec les matériaux d'une pareille vie, imaginons les pages autobiographiques qu'un moderne eût écrites. Imaginons l'influence d'un Balzac, d'un Flaubert, d'un Dostoïevski, passant à travers tant de misère et d'intellectualité, de déceptions et de rêves, de persécutions et de dédain, imaginons l'extraordinaire document humain tiré, par un écrivain actuel, de cette vie contrastée.

Pas du tout.

Ce que nous devinons de Poe dans son œuvre est toujours si soigneusement, si pudiquement transposé, qu'il faut connaître à fond sa vie pour le retrouver dans les quelques allusions qu'il y fait. Et encore, dans ces allusions, ne soupçonnerons-nous jamais la pauvreté ni ses mille mesquineries. Ce que le poète nous révélera de lui-même restera toujours sur le plan supérieur, comme si la misère, avec le détail de ses navrements, de ses émotions, tare jalousement cachée, n'était qu'un grossier domaine où jamais lecteur ne saurait s'aventurer.

C'est que, ne l'oublions pas, Edgar Poe vivait à l'époque la

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre.

plus intense du romantisme, et même, comme le remarque Baudelaire, fut presque seul à le représenter en Amérique.

Nous avons de la peine, au temps où nous sommes, à nous figurer un état d'esprit entièrement basé sur ce mot pour nous démodé : *l'Idéal.* Il nous semble que des trésors de réalisme ont été perdus, que Poe nous a frustrés de la vérité, puisqu'il ne nous a rien raconté de son terrible quotidien. Un souci perpétuel de noblesse a transfiguré tout. Parcourons ses contes, ses poèmes. Si nous ne sommes pas prévenus, nous pouvons les croire écrits par quelque dédaigneux intellectuel auquel les loisirs et la fortune ne laissent pas la possibilité de pénétrer les malheurs du pauvre monde. Un Robert de Montesquiou dans son Palais Rose, seigneur de lettres hautainement enfermé dans un esthétisme autoritaire, voilà comment nous apparaît Edgar Poe derrière ses livres; nous sommes loin du journaliste sans le sou qui cherchait avidement à gagner sa vie, celle de sa femme et de sa mère adoptive, acceptant pour cela des besognes de famine.

Il a fallu que son amour du Beau, sans cesse affirmé dans ses écrits, fût plus puissant que tous les tracas de sa pauvre vie, fût véritablement formidable pour qu'il ait pu nous laisser une telle œuvre, nourrie de décors opulents et de sereines spéculations. Certes, cette œuvre de riche écrite par un pauvre, il faut la saluer bien bas.

Les souvenirs de son enfance et de son adolescence, voilà les seuls thèmes autour desquels il lui plaisait broder. Nous retrouverons dans plus d'un conte (sans parler de *William Wilson* qui dépeint l'aristocratique pension du révérend Bransby), les impressions reçues par le poète au temps qu'il était considéré comme l'héritier de M. Allan. Mais des impressions du pauvre Poe sans argent, nulle nouvelle. Les mystères de la gêne et des humiliations, nous ne les découvrirons jamais que dans ses lettres.

Le *Cottage Landor* ou bien le *Domaine d'Arnheim,* ces nouvelles, où, si complaisamment et savamment, il décrit, en artiste millionnaire, de magnifiques parcs, des demeures recherchées, des ameublements rares, ne sont pas seulement des rêves; car les minutieux détails qu'on y trouve suffiraient à qui voudrait en réaliser l'exécution.

Une phrase de *Ligeia*, du reste, semble bien indiquer le mécanisme de ces descriptions :

Cependant, tout en laissant à l'extérieur de l'abbaye son caractère primitif presque intact et le verdoyant délabrement qui tapissait ses murs, je me mis avec une perversité enfantine, et peut-être avec une faible espérance de distraire ses chagrins, à déployer au dedans des magnificences plus que royales. Je m'étais, depuis l'enfance, pénétré d'un grand goût pour ces folies, et maintenant elles me revenaient comme un radotage de la douleur.

Ce radotage de la douleur, si cher à Poe, est empreint d'une précision qui montre à quel point, riche, il se fût passionné (devançant son temps), pour ces arrangements d'intérieurs qui sont, actuellement, l'un des plus grands plaisirs de nos raffinés.

Le plus curieux est qu'avec ses moyens plus que modestes il parvint néanmoins à faire de son pauvre home à lui quelque chose qui charmait et étonnait les visiteurs.

Voici, en 1842, comment, à Philadelphie, l'écrivain Mayne-Reid trouve installée la famille Poe.

C'était un appentis de trois pièces (peut-être y avait-il une mansarde avec un cabinet), fait de planches peintes qui s'appuyaient contre le pignon d'une prétentieuse maison de briques rouges appartenant à un riche quaker de la ville. Mais tels étaient la constante activité de Mrs Clemm et le goût du jeune ménage qu'ils avaient su donner à ce triste logis un air séduisant qu'on n'oubliait point.

Et Griswold, « qu'on ne peut soupçonner de partialité », dit M. Lauvrière, ajoute à ce témoignage les mots suivants :

Je fus frappé de l'air extrêmement soigné et raffiné de cette demeure...; quoique maigrement meublée à bon marché, tout y manifestait tant de goût et s'y trouvait en si bon ordre qu'elle semblait parfaitement appropriée à un homme de génie.

Enfin un M. Clarke :

Leur petit jardin en été et la maison en hiver étaient ensevelis

sous de luxuriantes vignes et d'autres plantes grimpantes, et amplement ornés de belles fleurs qu'avait choisies le poète.

Ainsi, pas de bohème, pas de mauvaise tenue, malgré le manque d'argent; et pourtant le même Mayne-Reid, parlant de mistress Clemm, nous révèle :

Elle était la gardienne toujours vigilante du logis, le protégeant contre les silencieux mais incessants assauts d'une misère qui semblait chaque jour plus proche et plus menaçante. Elle était l'unique servante pour tout entretenir dans la propreté, l'unique ménagère pour faire les commissions et accomplir entre le poète et ses éditeurs ces va-et-vient qui ne lui valaient bien des fois que des réponses glaciales telles que « l'article n'est pas accepté » ou « le chèque ne sera donné que tel jour », date souvent trop éloignée pour les besoins du poète. C'était elle encore qui faisait les courses au marché, n'en rapportant guère les primeurs de la saison, mais seulement ces indispensables provisions destinées à calmer les âpres exigences de la faim.

A New-York même, au temps où fut composé le *Corbeau*, l'auteur de tant de beaux paysages avait encore trouvé le moyen de choisir son décor.

C'était, dit Lauvrière, *à cinq milles de la ville... Il n'occupait là que deux ou trois pièces dans une maison d'un étage, toute délabrée, qui passait pour avoir jadis abrité pendant la guerre Washington et ses officiers. Le choix de Poe avait été comme toujours guidé par son goût pour une nature sauvage et solitaire. La maison s'élevait alors, disons-nous, au milieu d'un pittoresque décor d'arbres antiques sur une éminence rocheuse qui dominait l'Hudson. C'était*, ajoute notre auteur, *une demeure digne d'un poète...*

Enfin, en 1846, voici ce cottage de Fordham (où Virginie devait mourir), situé à quinze milles de New-York.

La demeure qu'il avait choisie était, comme celle de Spring Garden à Philadelphie, une pauvre petite maisonnette de bois, vraie chaumière de poupée, à peine assez grande pour ses trois hôtes et n'ayant d'autre charme que la beauté du site. Grossièrement faite de planches qui n'étaient pas même assemblées,

mais hâtivement clouées, de manière à se recouvrir en partie l'une l'autre, elle semblait dater des premiers jours de la colonisation américaine. Le long de la façade s'élevait une de ces larges vérandas primitives, comme se plaisent à en décrire Irving et Longfellow chez les vieux colons hollandais ou français... Cet ancien gîte de trappeur ou de « settler », si humble qu'on se demandait comment des gens respectables pouvaient y vivre, avait pris, sous l'œil vigilant de Poe et sous la main active de Mrs Clemm, ce même air de bon ton et de bon goût qui, comme à Spring Garden, frappait les visiteurs.

Jamais, dit Mrs Gove-Nichols, je ne vis demeure si propre et si pauvre, si maigrement meublée et si charmante. Le plancher de la cuisine était aussi blanc que de la farine. Une table, une chaise et un petit fourneau qu'elle contenait semblaient la meubler complètement. Le parquet du salon était couvert d'une natte à carreaux; quatre chaises, un léger guéridon et quelques rayons de livres accrochés au mur en formaient tout l'ameublement. Il y avait là de jolies éditions de livres offerts au poète, et les Brownings avaient des postes d'honneur sur le guéridon. La véranda était nue; Poe ne fut pas plus tôt installé qu'il l'enguirlanda de vignes. Les roches de granit affleuraient çà et là dans l'enclos d'un ou deux arpents qui entourait la maison; Poe fit de cet enclos une pelouse aussi lisse que le velours et aussi propre que les tapis les mieux entretenus (Lauvrière).

Ainsi cet homme, muni de son amour du Beau, remplaçait dans la vie les richesses par du goût, et, la plume à la main, en gorgeait son imagination. De même, personnellement en mauvaise santé, marié à une malheureuse petite phtisique, il avait su faire de la maladie un charme, et même la plus haute des séductions.

Lisons ses œuvres, nous verrons s'en dégager son type de femme, comme on dit, apparition éthérée qui flotte, obsédante, au-dessus des pages. Aucune des héroïnes de Poe qui ne soit morbide, mortellement atteinte ou même morte.

Pour nous autres d'à présent, le mot « maladie » est un mot désagréable qui nous évoque amoindrissement, pénible secret, en un mot *tare*. La férocité de Nietzsche a pénétré bien plus avant qu'on ne le croit dans notre actuelle société. Même pour

ceux qui ne l'ont jamais lu, toute faiblesse et surtout la faiblesse physique est quelque chose de rédhibitoire. Parler d'une belle jeune fille ou d'une belle jeune femme, au xxe siècle, c'est imaginer une créature bien portante, sportive, qui saurait vigoureusement jouer au tennis ou au golf; et nous abandonnons volontiers aux salles d'hôpital ou aux maisons de santé les jeunes poitrinaires et les neurasthéniques mûres, aimant mieux, autant que possible, ne pas connaître leur existence.

Mais, pour tout romantique, la maladie était une spiritualisation, et pour Poe en particulier, car il était avant tout un amant exalté de l'esprit. On se rend très bien compte d'après sa vie amoureuse et d'après ses livres qu'une femme, pour lui, ne pouvait pas ne pas être éminemment intellectuelle, supérieure, et passionnément cultivée.

Voici sa *Ligeia* :

J'ai parlé de l'instruction de Ligeia; elle était immense, telle que jamais je n'en vis de pareille chez une femme. Elle connaissait à fond les langues classiques, et aussi loin que s'étendaient mes propres connaissances dans les langues modernes de l'Europe, je ne l'ai jamais prise en faute. Véritablement, sur n'importe quel thème de l'érudition académique si vantée, si admirée, uniquement à cause qu'elle est plus abstruse, ai-je jamais trouvé Ligeia en faute? Combien ce trait unique de la nature de ma femme, seulement dans cette dernière période, avait frappé, subjugué mon attention! J'ai dit que son instruction dépassait celle d'aucune femme que j'eusse connue, — mais où est l'homme qui a traversé avec succès tout le vaste champ des sciences morales, physiques et mathématiques? Je ne vis pas alors ce que maintenant je perçois clairement, que les connaissances de Ligeia étaient gigantesques, étourdissantes...

Voici sa *Morella* :

L'érudition de Morella était profonde. Comme j'espère le montrer, ses talents n'étaient pas d'un ordre secondaire; la puissance de son esprit était gigantesque.

Citons également les quelques passages sur l'aspect exté-

rieur de ces deux héroïnes, lesquelles suffisent à incarner tout l'idéal féminin de Poe :

MORELLA

Je ne pouvais plus supporter l'attouchement de ses doigts pâles, ni le timbre profond de sa parole musicale, ni l'éclat de ses yeux mélancoliques... Morella toutefois n'était qu'une femme et elle dépérissait journellement. A la longue une tache pourpre se fixa immuablement sur sa joue, et les veines bleues de son front pâle devinrent proéminentes.

LIGEIA

Quant à la beauté de sa figure, aucune femme ne l'a jamais égalée. C'était l'éclat d'un rêve d'opium, une vision aérienne et ravissante, plus étrangement céleste que les rêveries qui voltigent dans les âmes assoupies des filles de Delos. Cependant ses traits n'étaient pas jetés dans ce moule régulier qu'on nous a faussement enseignés à révérer dans ces ouvrages classiques du paganisme. Il n'y a pas de beauté exquise, dit lord Verulam, parlant avec justesse de toutes les formes et de tous les genres de beauté, sans une certaine étrangeté *dans les proportions... J'examinais le contour du front haut et pâle — un front irréprochable — combien ce mot est froid appliqué à une majesté aussi divine! — la peau rivalisant avec le plus pur ivoire, la largeur imposante, le calme, la gracieuse proéminence des régions au-dessus des tempes, et puis cette chevelure d'un noir de corbeau, lustrée, luxuriante, naturellement bouclée et démontrant toute la force de l'expression homérique :* chevelure d'Hyacinthe. *Je considérais les lignes délicates du nez... Je regardais la charmante bouche : c'était là qu'était le triomphe de toutes les choses célestes... Pour les yeux, je ne trouve pas de modèle dans la plus lointaine antiquité... ils étaient, je crois, plus grands que les yeux ordinaires de l'humanité... Toutefois l'*étrangeté *que je trouvais dans les yeux était indépendante de leur forme, de leur couleur et de leur éclat et devait décidément être attribuée à l'*expression...

Pour avoir une idée complète de la conception de Poe quant à l'amour, citons encore ce passage de *Bérénice :*

Dans les jours les plus brillants de son incomparable beauté,

je ne l'avais jamais aimée. Dans l'étrange anomalie de mon existence, les sentiments ne me sont jamais *venus du cœur, et mes passions sont* toujours *venues de l'esprit. A travers les blancheurs du crépuscule, — à midi, parmi les ombres treillissées de la forêt, — et la nuit dans le silence de ma bibliothèque, — elle avait traversé mes yeux, et je l'avais vue, — non comme la Bérénice vivante et respirante, mais comme la Bérénice d'un songe; non comme un être de la terre, un être charnel, mais comme l'abstraction d'un tel être; non comme une chose à admirer, mais à analyser; non comme un objet d'amour, mais comme le thème d'une méditation aussi abstruse qu'irrégulière. Et* maintenant, — *maintenant je frissonnais en sa présence, je pâlissais à son approche...*

Il frissonnait et pâlissait parce qu'elle était devenue malade, et, (si nous avons bien compris ce que pouvait être l'amour de Poe), parce qu'à travers l'être physique de cette jeune femme en route vers une fin prématurée, il voyait plus qu'elle-même, s'approchait de plus en plus près, en se penchant sur elle, du mystère fascinant et terrible de la mort.

Poe aimait la mort avec une passion que peut aisément comprendre quiconque a ressenti près d'un lit mortuaire l'attrait magnétique de la dépouille, énigme éternelle dont dépend notre avenir vrai, survie ou néant, énigme qui, par ailleurs, donne à toute chose vivante un caractère si pathétique.

La nécrophilie de Poe, manifeste à travers tout ce qu'il a écrit, et qui est la marque même de son génie, il me semble assez facile de l'expliquer autrement que par la pathologie, monotone dada de la science moderne.

Pour un vivant hamlétique, lyrique comme l'était Poe, quel charme possède cet être redoutable et fugace : un cadavre!

Quelqu'un qui fut *comme nous* quelques heures plus tôt, et qui est devenu cet étranger muet et glacial, cet inconnu qui, gardant encore le même aspect que nous, n'est plus de notre race, le cadavre, pendant quelque trois jours, cohabite avec nous, couche dans un lit, occupe une chambre. C'est pendant ce court laps, c'est seulement pendant ces

quelques heures que nous pouvons contempler la forme qui ne va plus être pareille à nous et que son au-delà physique condamne à vite disparaître de devant nos yeux. Alors, penchés sur la chose habillée encore comme un humain et qui n'est plus un humain, nous cherchons avidement à deviner le secret de cette bouche de pierre, douée, la veille, de parole. Le cadavre, c'est notre destin, c'est notre éternité, là, à portée de la main. C'est la Mort habitant chez nous. C'est une espèce de fée, un revenant pourvu de chair et d'os qui vient d'apparaître et qui va disparaître pour toujours, et qu'il faut nous dépêcher d'interroger pendant qu'il en est temps encore.

L'Égypte pharaonique avait cette croyance que le cadavre humain devenait un dieu, un osiris. La divinité du cadavre, Poe la devinait d'avance sur les traits maladifs de ces femmes imaginaires, de ces mourantes inventées qui le fascinaient. Ce qu'il cherchait également à travers la forme féminine réelle, ce n'était pas l'assouvissement des sens. Anglo-Saxon porté par sa race vers les amours dépouillés de toute sensualité latine, son désir ne pouvait être que mystique. Dans la femme il désirait l'être invisible, le grand séraphin qui l'eût pris par la main pour le mener du côté de la lumière, ce séraphin dont, à travers toute chose belle, il sentait la présence, et vers lequel il dirigea toujours ses mains tâtonnantes, au fond des ténèbres de sa vie. L'amour du Beau ne serait-il pas une forme de la prière?

Tout le romantisme, d'ailleurs, disait volontiers de la femme aimée qu'elle était *un ange*. Ce mot donnerait à rire aux aimées de notre époque, que j'appellerai l'époque de « pan dans l'œil ». Un ange! Elles trouveraient certes plus naturel d'être appelées « mon vieux ».

Il faut nous rendre compte de ces tendances amoureuses du XIXe siècle pour bien comprendre le ton des duos d'amour pendant cette période. Or, que furent les femmes réelles dans la vie d'Edgar Poe, et comment parvenaient-elles à soutenir le rôle qu'il leur avait assigné d'avance?

Et d'abord, quels étaient l'aspect extérieur et la manière d'être de cet amant de la chimère, de ce logicien satanique, de ce ténébreux poète amoureux de la maladie et de la

mort? Essayons de nous le représenter d'après les dires des femmes et des hommes qui l'ont connu.

Sarah Elmire Roysters, qu'il aima lorsqu'il avait dix-sept ans :

Il était beau, triste, silencieux, mais sa conversation, quand il consentait à causer, était vraiment agréable. Edgar était très généreux, ardent et zélé dans toute cause qui l'intéressait, étant enthousiaste et impulsif. Il était doué de haine pour la haine, de mépris pour le mépris, avec de fortes préventions, mais son adoration pour la beauté était déjà pleinement développée et il détestait tout ce qui lui apparaissait grossier ou dépourvu de raffinement (cité par Fontainas).

M. Latrobe, un des membres du jury qui lui donna le prix du concours littéraire organisé par le *Saturday Visitor*, en 1833 :

Il était bien de sa personne et il se tenait droit, dignement, en homme qu'on y a formé. Vêtu de noir de la tête aux pieds, sa redingote allait rejoindre jusqu'à la gorge sa cravate noire, il n'y avait pas un point blanc en tout son costume. Veste, chapeau, bottines et gants avaient évidemment vu leurs meilleurs jours, mais, en tant que raccommodage et brossage, tout avait apparemment été fait pour le rendre présentable. Sur la plupart des gens ses vêtements auraient pris un air usé et râpé; mais il y avait en cet homme quelque chose qui empêchait de critiquer sa mise... « Gentleman » était écrit sur toute sa personne. Il avait des manières aisées et calmes, sans rien d'obséquieux ni en ses paroles ni en ses gestes... Il avait le front haut, d'un développement remarquable aux tempes. C'était là le trait caractéristique de son visage qu'on remarquait et qu'on n'oubliait plus. L'expression de ses traits était grave, presque triste, si ce n'est quand il causait; alors elle s'animait et devenait mobile. La voix, je me la rappelle, était d'une intonation très agréable, bien modulée, presque rythmique, et ses mots étaient bien choisis, sans hésitation.

Son concurrent, John Hewit :

Poe était bien de sa personne, avec un front large, de grands yeux magnifiques, des cheveux châtains un peu bouclés, de bonnes proportions, une taille de cinq pieds sept pouces. Sa mise

était soignée en ses beaux jours; il portait des cols à la Byron et une grande cravate noire; il avait l'air poète des pieds à la tête.

Le poète Willis :

Nous éprouvions pour cet homme presque un sentiment de révérence attribuable à l'influence magnétique de sa personne et de son génie... Avec son beau visage pâle et intellectuel qui rappelait tout le génie qu'il y avait en lui, il était évidemment impossible de ne pas toujours le traiter avec une courtoisie déférente.

Une jeune fille, miss Talley, qui le connut quelques jours avant sa mort :

Les yeux de Poe... étaient d'une frappante beauté, et c'est à ces yeux que son visage devait d'être particulièrement attirant. Je n'ai jamais vu d'yeux ressemblant le moins du monde aux siens. Ils étaient grands, avec des cils longs, d'un noir de jais, — l'iris était d'un gris d'acier sombre, d'une netteté, d'une transparence cristalline, où l'on apercevait la pupille d'un noir de jais se dilater, se contracter à la moindre nuance de sa pensée ou de ses émotions. J'observais que ses paupières ne se contractaient jamais, comme il est si habituel chez la plupart des gens, particulièrement quand on cause; mais son regard était toujours plein, ouvert, et ne se rétrécissait jamais.

Terminons par le portrait connu que tira Baudelaire de tous les témoignages étudiés, et qui pourrait bien être le plus ressemblant :

Poe avait un front vaste, dominateur, où certaines protubérances trahissaient les facultés débordantes qu'elles sont chargées de représenter... et où trônait dans un orgueil calme le sens de l'idéalité, le sens esthétique par excellence. Cependant, malgré ces dons ou même à cause de ces privilèges exorbitants, cette tête, vue de profil, n'offrait peut-être pas un aspect agréable. Comme dans toutes les choses excessives par un sens, un déficit pouvait résulter de l'abondance, une pauvreté de l'usurpation. Il avait de grands yeux, à la fois sombres et pleins de lumière, d'une couleur indécise et ténébreuse poussée au violet, le nez noble

et solide, la bouche fine et triste, quoique légèrement souriante, le teint brun clair, la face généralement pâle, la physionomie un peu distraite et imperceptiblement grimée par une mélancolie habituelle.

Outre cette galerie de portraits, disons à notre tour, résultat de bien des lectures, qu'il était plutôt petit de taille mais paraissait grand, portait une courte moustache coupée, avait toujours une canne à la main, ôtait volontiers son chapeau pour livrer son front au vent, aimait les longues promenades solitaires, inquiétait les hommes ou les heurtait par ses sarcasmes, séduisait les femmes et les enfants par sa courtoisie chevaleresque et sa douceur, épouvantait ceux qui assistaient à ses égarements d'halluciné quand il avait bu, possédait une influence magnétique reconnue par tous, adorait la musique, dessinait, disait les vers sans presque aucun geste, d'une voix profondément musicale et selon un rythme scandé qui n'était qu'à lui, écrivait sur de longs rouleaux de papier constitués par des feuilles de papier à lettres collées bout à bout, avait un goût marqué pour la mystification supérieure, méprisait l'argent malgré sa pauvreté, ne rêvait que de vie calme et tranquille (sans doute parce que les événements fictifs dont sa tête était pleine lui suffisaient), aimait les chiens, chérissait sa chatte Catarina, et, nonobstant sa carrière de poète fatal, son amour de l'intellectualité, de la mort, des femmes-fantômes et de la terreur, se montrait chez lui si bon enfant, si humain, — mari paternel, attentif, fils tendre, dévoué, — que mille attestations sont là pour en faire foi, face aux pires calomnies de ses plus bas ennemis.

D'ailleurs, le seul amour véritable de sa vie fut la petite Virginie épousée à treize ans et demi, presque élevée par lui, et qu'il soigna jusqu'au bout en véritable sœur de charité.

Virginie était, d'après ceux qui l'ont vue, belle, charmante et délicate, une brune aux grands yeux noirs, au teint trop joli de poitrinaire, cultivée, musicienne.

Voici trois petits tableaux de cette vie de famille qui fut la vraie vie de Poe, somme toute :

Je n'oublierai jamais sa sollicitude pour le bonheur de sa femme et de sa belle-mère. Ce qu'il recevait de moi, régulièrement

en paiements mensuels, allait directement entre les mains de celle-ci pour l'entretien de la famille. Je me rappelle que deux fois seulement il a acheté quelques objets de luxe assez coûteux pour sa maison : il resta alors anxieux jusqu'à en souffrir tant qu'il n'eut pas acquitté par des articles supplémentaires ce qu'il considérait comme une dette imprudente... Tous ses efforts semblaient n'avoir pour but que le bien-être et le confort de sa famille. (Graham.)

En jouant avec des amis à sauter (c'était son triomphe), Poe a, dans un saut plus vigoureux que les autres, percé le bout de ses deux malheureux souliers guère solides. La bonne madame Gove-Nichols (une dame théosophe et phrénologiste), en rentrant avec lui au cottage, est bien inquiète de ce qui va se passer.

La pauvre vieille mère regardait les pieds de Poe avec une consternation que je n'oublierai jamais. « Oh! Eddie, dit-elle, comment avez-vous bien pu crever vos souliers? » Poe sembla anéanti dès qu'il vit sa mère... Je racontai la cause de l'accident, et elle m'entraîna dans la cuisine. « Voudriez-vous, me dit-elle, parler à M... du dernier poème d'Eddie? Si seulement il voulait prendre le poème, Eddie aurait une autre paire de chaussures. L'éditeur a ce poème : je le lui ai porté la semaine dernière, et Eddie dit que c'est son meilleur. Vous lui en parlerez, n'est-ce pas? »

Et voici la mort de Virginie, racontée par la même Mrs Gove qui la visitait par charité.

Je la vis en sa chambre à coucher. Tout y était d'une tenue et d'une propreté si parfaite, en même temps que d'une misère et d'un délabrement si poignants, que j'eus un serrement de cœur en voyant la pauvre malade... Il n'y avait pas de couverture au lit qui n'avait qu'une paillasse, un couvre-pieds et des draps d'une blancheur immaculée. Il faisait froid et la pauvre poitrinaire avait ces affreux frissons qui accompagnent la fièvre hectique des phtisiques. Elle était étendue sur ce grabat, enveloppée dans le manteau de son mari, avec un grand chat tigré sur la poitrine. Ce merveilleux chat avait l'air de comprendre combien il était utile. Il n'y avait pas autre chose que ce chat et ce manteau

pour réchauffer la malade, si ce n'est quand son mari lui prenait les mains et sa mère les pieds.

Virginie morte, on peut dire que le cœur d'Edgar Poe était avec elle enterré, dans ce beau drap de toile fine donné par la charité, et qui enthousiasma si fort le mari et la mère désespérés, parce que, sans ce don, « Virginie serait partie dans du coton ».

Plus tard, Poe écrivit, sur cette mort, ce poème qui est le modèle même de la transposition, *Ulalume*, le plus étrange et le plus beau peut-être de ses poèmes, et dont voici la traduction dans la version en vers que j'ai donnée. Pour exprimer la tendresse de toute une vie, tendresse si parfaitement humaine, quel poète, sinon lui, pouvait trouver un langage aussi vaporeux, étoilé, supra-terrestre?

ULALUME

Tristes étaient les étendues,
Sèches, les feuilles, et tordues,
Sombres, les feuilles, et tordues.
C'était nuit dans l'octobre amer
De ma plus immémoriale
Année, au fond des brumes pâles
De l'humide marais d'Auber,
Dans l'âpre région de Weir.
C'était près du noir lac d'Auber,
Au bois hanté des ghouls de Weir.

Une fois, ici, dans le drame
Des titanesques, noirs cyprès
D'une allée obscure, j'errais,
Errais avec Psyché mon âme,
Aux jours où mon cœur lourd de flamme
Était ce volcan sombre et sec
Qui souffle son soufre, d'Yaneck
Au pôle ultime, et roule avec
Des bonds au bas du mont Yaneck,
Au bas du boréal Yaneck.

Triste notre colloque, et sobre,
Mais traître notre songe amer.
Car, nous ignorant en octobre,
Sans remarquer ce soir amer

De l'année — ah! nuit entre toutes
Les nuits! — nous ignorions la route,
Ne reconnaissions pas la route,
Ne voyions pas le lac d'Auber,
— Bien qu'ayant pris déjà son air, —
Ignorions le noir lac d'Auber,
Le bois hanté des ghouls de Weir.

Et maintenant que la nuit claire
Marquait à son cadran stellaire,
Marquait l'aube au cadran stellaire,
Au bout du sentier finissant
Parut, nébuleux, liquescent,
Un miraculeux jour haussant
Avec deux cornes un croissant :
Astarté, diamant haussant
Les deux cornes de son croissant.

« Elle est plus chaude que Diane,
Dis-je, et hante un éther brumeux
De soupirs, zone diaphane.
Elle a vu que les pleurs des yeux
N'ont pas séché sur cette joue
Où le ver à jamais se joue.
Elle vient à travers les bleus
Astres du Lion silencieux.
Malgré le Lion silencieux,
Nous montrant le chemin des cieux,
Elle vient, à travers les cieux,
L'amour dans ses yeux lumineux. »

Mais Psyché, levant son doigt d'ombre,
Dit : « De cette étoile j'ai peur.
De l'étrange étoile j'ai peur!
Hâtons-nous hors de sa lueur!
Oh! fuyons! fuyons sa pâleur! »
Elle parla dans la terreur,
Laissant, dans la poussière sombre,
Ses ailes traîner leur blancheur,
Pleura jusqu'à ce que, dans l'ombre,
Ses plumes traînent leur blancheur,
Mélancolique, leur blancheur.

Je répondis : « Ce n'est qu'un rêve!
Allons vers sa splendeur qui luit,
Cristalline splendeur qui luit,
Car sibylline elle s'élève

Et brille d'espoir, cette nuit.
Vois! Elle monte, cette nuit,
Au firmament, et nous conduit.
Ah! Suivons-la, qui nous conduit
Jusqu'au ciel à travers la nuit! »

Ainsi, calmant son amertume,
J'embrassai Psyché dans la brume
Et la tentai hors de son deuil.
Mais, en continuant, nous fûmes
Barrés par une tombe au seuil
Portant des mots gravés de deuil.
— « Quelle inscription dans la brume,
Douce sœur, dis-je, est sur le seuil? »
Elle répondit : « Ulalume!
Ulalume! C'est Ulalume!
C'est ton Ulalume au cercueil! »

Mon âme alors devint fanée
Et semblable aux feuilles fanées.
Je criai : « Quel démon d'enfer
M'a conduit comme l'autre année?
C'est sûrement l'octobre amer.
C'est ici, portant, l'autre année,
Un fardeau terrible, que j'ai,
Je m'en souviens bien, voyagé.
C'est la même nuit de l'année!
Je reconnais ce lac d'Auber,
Cette âpre région de Weir,
Reconnais ce noir lac d'Auber,
Ces bois hantés des ghouls de Weir.

***

Avant d'aimer Virginie, Poe, à quinze ans, avait eu ce premier amour :

Un de ses condisciples l'avait emmené chez lui, et sa mère, Mrs Jane Slith Stanard, raconte André Fontainas, *l'avait accueilli de façon si simple, si cordiale, si ardemment cordiale, que, sur-le-champ, sans réfléchir, il ne put s'empêcher de l'aimer idéalement, comme aime un jeune garçon de quinze ans à peine, et que jamais dans la suite ne s'effaça l'ineffable douceur de ce premier amour...*

Toute la conception amoureuse de Poe est sans doute venue de cette passion initiale pour cette dame qu'il *ne vit jamais qu'une fois* et qui mourut peu après, à l'âge de trente et un ans. Nous ne pouvons savoir si son amour de la mort vint de cette circonstance ou bien si déjà la tendance était en lui. Il y a tout lieu de penser que la Lénore du poème du même nom et celle du *Corbeau*, c'était cette Mrs Stanard, la belle morte qu'il allait pleurer la nuit dans le cimetière, a-t-on dit, et, du reste, contredit. Ainsi n'avait-elle passé dans sa vie que pour servir de thème à son inspiration. Les amours cérébrales savent se passer de réalité. Une fois donné le rythme, l'être qui l'a donné n'a presque plus besoin d'exister.

Deux ans plus tard, l'adolescent redevenait amoureux, cette fois d'une vivante, sa voisine, la petite Sarah Elmire Royster, âgée de seize ans. La trace de cet amour (qui, dans les projets des deux enfants, devait les mener au mariage) apparaît dans le poème *Tamerlan*, le premier publié par Poe avec d'autres vers.

Les parents, des deux côtés, froncèrent le sourcil. C'est à cette époque que M. Allan jugea bon d'envoyer son beau-fils à l'Université de Charlottesville. Il y eut des lettres échangées entre les deux amoureux, puis Elmire Royster... devint Mrs Shelton.

Passée la douleur de cette trahison, et la vie avec ses remous ayant déferlé sur le poète, nous le retrouvons dix ans plus tard, à vingt-sept ans, pauvre et abandonné dans la vie, épousant sa Virginie.

Puis, après la parution sensationnelle du *Corbeau* en 1845, alors qu'il a trente-six ans, alors qu'il mène entre sa femme et sa belle-mère la vie familiale et misérable à laquelle nous venons d'assister, c'est l'envahissement subit des femmes de lettres de New-York qui vont, avant et après la mort de Virginie, se partager le cœur déchiré du poète.

Le ton emphatique des lettres, les poèmes échangés, tout ce qui nous reste de ces amours successives affirme clairement que, seule, la cérébralité, désormais, a remplacé dans l'histoire de Poe la simple tendresse de la vie conjugale. Il semble que, désorienté, perdu, le veuf en grand deuil cherche désespérément à se raccrocher à l'une puis à l'autre de ces

femmes savantes qui ne vaudront jamais l'enfantine petite Virginie dorlotée pendant dix ans.

Du vivant même de la petite morte, Mrs Osgood, poétesse, était en relations d'esprit avec Poe, non sans l'approbation de Virginie qui sentait tout ce que ce commerce spirituel apportait dans la vie ardue de son grand poète. Et déjà à cette époque, une autre intellectuelle du cénacle féminin de New-York, Mrs Ellett, collaboratrice du *Broadway Journal*, jalouse du penchant de Poe pour Mrs Osgood, avait essayé de défaire leur amitié naissante en suscitant toute une affaire au sujet de lettres reçues par l'auteur du *Corbeau*. Elle mit en garde Mrs Osgood contre lui, insinua qu'il laissait traîner sa correspondance, fit si bien que la poétesse envoya deux de ses amies réclamer les lettres qu'elle avait écrites. Poe, dans sa colère, laissa échapper que Mrs Ellett, la première, lui avait écrit. Puis, sur-le-champ, il alla lui-même reporter les dites lettres chez Mrs Ellett, qui fit semblant de ne les avoir pas reçues et envoya ses frères et son beau-frère pour les réclamer. Enfin, pour dire le mot, ce furent les potins que peuvent faire toutes les femmes de tous les temps lorsqu'elles sont jalouses d'une rivale, et dépitées de ne lui être pas préférées.

L'amitié tint quand même entre Poe et Mrs Osgood, amitié amoureuse qui s'exprimait surtout en vers et que peut-être la phtisie commençante de la poétesse rendait plus chère au créateur de *Bérénice* et de *Morella*. Mais le tout s'acheva par un départ précipité de Mrs Osgood, et quelque scandale. Était-ce sa propre passion qu'elle fuyait, était-ce celle de Poe? Elle se vanta par la suite d'être la seule femme qu'il eût vraiment aimée, et, d'ailleurs, sut, quand il fut mort, le regretter en termes seyants.

Mrs Shew, savante en médecine, amenée au chevet de Virginie mourante par la conférencière Gove-Nichols, Mrs Shew, « la bienfaitrice à laquelle sa Virginie devait d'avoir chaud pour mourir », dit Arvèle Barine, était une dame prisant peu sa littérature, et que Poe aimait à voir justement à cause de cela, cela qui le reposait peut-être de tant d'intellectualité. Virginie morte, elle n'abandonna pas le poète. C'est au cours de cette amitié qu'il écrivit *Eureka* et son admirable préface.

Il est raconté que ce fut Mrs Shew qui, bien qu'anti-littéraire, lui inspira la première version de son fameux poème des *Cloches* (le seul que les Américains semblent comprendre vraiment, même à l'heure actuelle, parce qu'il n'est qu'harmonie imitative). Un jour qu'il venait prendre le thé chez elle et qu'il était las et sans inspiration, disant que les cloches qu'on entendait sonner çà et là dans le crépuscule l'énervaient, elle commença, comme pour amuser un enfant, à écrire sur une feuille de papier : « Les cloches, les petites cloches d'argent... » Et comme il se mettait à composer, malgré lui, sur ce thème, elle continua : « Les cloches, les lourdes cloches de fer... »

O genèse inattendue de l'inspiration d'un poète!

Les lettres de Poe, peu après, montrèrent que l'amour allait naître en son cœur, cet amour qu'il cherchait avidement autour de lui, besoin péremptoire de son imagination, et dont l'objet en chair et en os devait avoir si peu d'importance, au fond.

Mrs Shew ne comprit pas l'immense honneur qui lui était fait. On dit que nul n'est prophète en son pays. On pourrait ajouter « ni en son temps ». Celui qui devait devenir l'immortel Edgar Poe fit simplement peur à la dame, qui cessa de lui répondre, et l'abandonna.

***

Encore une poétesse.

Elle s'est d'abord présentée au fiévreux chercheur d'amour dans des circonstances où le clair de lune lui-même est venu s'ajouter aux splendeurs nocturnes d'un jardin de roses, pour créer tout le romantisme du monde.

C'était pendant un voyage à Providence avec Mrs Osgood, au temps où l'amitié roucoulait encore. Mrs Osgood se rendait en visite chez une amie. Poe refusait de faire la connaissance de cette amie, mais, par un hasard inattendu, l'apercevait en passant de nuit devant les grilles de son jardin.

L'impression reçue ne devait que plus tard s'extériorisen sous forme de ce splendide poème *A Hélène* dont voici le début :

Je t'ai vue une fois, il y a des années,
Je ne dis pas combien, *certes, mais pas* beaucoup.
C'était par un minuit de juillet, et, partout,
Hors d'une lune d'or de son orbe cernée
Qui, comme ta propre âme, altière, se perdait,
Cherchant, précipitée à travers cieux, sa route,
Il tombait là, du haut de la nocturne voûte,
Un voile de lumière et d'argent. Il tombait,
Parmi la quiétude et le repos des choses,
Sur les visages haut levés de mille roses
Qui se pressaient au fond d'un jardin enchanté
Où n'osait qu'à demi bouger le vent d'été,
Tombait sur le visage exhaussé de ces roses
Donnant leur petite âme odorante en retour,
Mort extatique au sein de la clarté d'amour,
Tombait sur le visage exhaussé de ces roses,
Souriant et mourant au parterre enchanté
Par toi, ô poésie, ô présence muette! [1]

. . . . . .

En lisant jusqu'au bout cette pièce magnifiquement astrale, (manifestation d'érotomanie, selon Lauvrière), qui pourrait imaginer que l'inspiratrice était tout bonnement une Mrs Whitman, veuve d'un avocat, femme de lettres déjà mûre, et connue pour ses excentricités?

Le temps passa sur cette vision première. En 1848, un jour, quelqu'un parla devant Poe de Mrs Whitman, la décrivit dans des toilettes étranges, raconta ses pensées. Il y crut découvrir les siennes mêmes, et se sentit épris avant d'avoir vu. (On sait, pendant toute cette période de sa vie, qu'il eût au poète suffi d'une correspondance suivie, même avec une femme invisible, pour faire naître en lui cet amour que *voulait* son cœur désœuvré.)

Peu après, il écrivit à celle que son imagination aimait déjà. C'était au sujet d'une pièce de vers composée par elle. Il lui envoya une amie chargée de parler de lui, la loua publiquement dans une conférence. Comme aucune réponse ne

1. *Six poèmes traduits en vers français* par Lucie Delarue-Mardrus (chez Léon Pichon, 5, rue Christine, Paris, VIe).

venait, il se découragea sans doute, et dans un voyage à Richmond commença de renouer avec Mrs Shelton, l'ancienne Elmire Roysters aimée à dix-sept ans, assez peu cultivée, du reste, mais que devait idéaliser le souvenir de l'adolescence.

Comment ces femmes, comment, surtout, les biographes, plus tard, n'ont-ils pas compris le mécanisme vrai de ces fluctuations, et que l'anxieux grand homme ne cherchait qu'un motif d'exaltation, un moyen de renouveler, de créer, de vivre, ne demandait enfin que des battements de cœur?

Tout à coup, au bout de deux mois de silence, Mrs Whitman répond. C'est un poème adressé à Poe. Il y répond à son tour par une longue lettre où déjà la passion déborde; puis il se rend à Providence et se présente, avec un mot d'introduction, chez Mrs Whitman. L'amour qui s'ensuit est un pur modèle de romantisme platonique. Les lettres de Poe, tout en points d'exclamation, expriment l'adoration la plus prosternée. Celles de Mrs Whitman montrent la frayeur que lui cause la mauvaise réputation de Poe, alcoolique dépourvu de sens moral. Naturellement (nous sommes en Amérique, pays anglo-saxon), c'est d'un mariage entre eux qu'il s'agit. Les hésitations de la poétesse torturent l'amoureux. Il y a des hauts, des bas, des allées et venues...

Quelle fut la vraie raison qui fit que Poe, plusieurs fois, se présenta devant sa nouvelle passion en état d'ivresse? Avait-il bu pour oublier les souffrances qu'elle lui faisait endurer? C'est, il me semble, Baudelaire qui nous indique que le remords seul, sans doute, l'incitait à cette folie, le remords de se remarier quand l'ombre de Virginie était encore là près de lui. Il se montrait ivre pour empêcher le mariage. N'a-t-il pas, alors, vécu *en vérité* l'histoire de sa Ligeia?

La dernière entrevue entre les fiancés est racontée par Mrs Whitman elle-même. Poe venait encore une fois de s'enivrer.

Rassemblant quelques papiers qu'il avait confiés à ma garde, je les mis en ses mains sans un mot d'explication ni de reproche, et, tout épuisée... je mouillai d'éther mon mouchoir et me jetai sur un sopha, espérant me plonger en une inconscience complète.

Se jetant à mes genoux, il me supplia de lui parler, de lui dire un *mot, rien qu'*un seul *mot. Je répondis enfin presque indistinctement : « Que puis-je dire? — Dites-moi que vous m'aimez, Hélène.* — Je vous aime. » *Tels furent les derniers mots que je lui aie jamais adressés.*

Leur rupture fut un nouveau scandale. Mrs Whitman n'osa défendre son amoureux contre les calomnies déchaînées. Mais, après sa mort, elle commença de l'aimer vraiment, jusqu'à presque égaler l'amour mystique qu'il avait lui-même éprouvé ou cru éprouver pour elle.

Arvède Barine, d'après les documents du temps, dépeint l'éternelle fiancée : « Vêtue de blanc et les cheveux teints, l'air d'une personne embaumée toute vive, et son fauteuil à contre-jour, elle fut, jusqu'à près de quatre-vingts ans, « celle que le poète a aimée ».

***

Au moment où sa mort approchait, nous avons vu que Poe avait un nouveau projet de mariage, cette fois-ci avec Mrs Shelton, l'Elmire de l'adolescence, retrouvée, puis abandonnée pour Mrs Whitman, puis retrouvée encore... Oh! quel appel au secours vers celles qui ne comprenaient pas!

Elmire, autre fiancée, porta son deuil.

Parmi ces figures de femmes qui suscitaient en lui le violent désir d'aimer, quelques doux visages se détachent, non égarés par la passion romantique, mais simplement animés par la grave amitié. Nommons ces femmes. Elles ont été douces à Edgar Poe comme de fugaces sœurs compréhensives et calmes :

Estelle Anna Lewis, dite *Stella,* romancière et poétesse; miss Talley qui, peu de jours avant la mort du poète, vit avec lui filer l'étoile qui semblait annoncer sa fin. Enfin et surtout Annie Richmond, qu'il connut à Lowell, au cours d'une conférence, Annie qui le reçut dans sa riche famille et fut pour lui, brisé par sa lutte avec Hélène Whitman, la confidente des dernières convulsions de sa vie si près de finir. Le poème *Pour Annie* en témoigne. Il a vraiment toute

la valeur de dernières paroles dites par un moribond. L'amour qui s'y exprime est celui du mourant qui n'a plus qu'à laisser tomber sa tête sur la poitrine de la suprême amie. Et, seule dans toute l'œuvre d'Edgar Poe, c'est là une page simplement, terriblement, misérablement humaine.

Peu de temps après il mourait à l'hôpital de Baltimore.

***

Telles furent la vie, les amours et la fin d'Edgar Allan Poe. Dans la mort qu'il aimait tant, le douloureux poète a-t-il enfin trouvé le séraphin qu'il cherchait, qu'il cherchait, le grand séraphin inspirateur de son œuvre géniale, et qui ne voulut jamais apparaître sur les vrais visages féminins lamentablement détournés de son regard de maudit?

Nous avons vu des images de sa tombe. Elle n'est pas telle que l'eût souhaitée notre ferveur. Mais il est, dans un cimetière de France, aux portes de Paris, une sépulture qui nous est chère, qui, n'ayant pas été faite pour lui, mais pour un autre poète, pourrait être la sépulture de Poe. Au-dessus d'un vaste marbre noir jaspé de blanc, ne portant ni nom ni date, un grand ange de pierre, nu, le doigt sur la bouche et souriant étrangement, fait signe qu'on se taise, et qu'on médite devant l'énigme.

LUCIE DELARUE-MARDRUS

RABOLIOT[1]

QUATRIÈME PARTIE

I

Quelque chose remua dans le fond du fossé. Le toit de ronces fut soulevé par dessous, s'écarta peu à peu. Raboliot passa la tête dans l'ouverture, épia anxieusement les entours.

Ses yeux noirs, toujours luisants d'un éclat vif, avaient pris à présent une extrême instabilité; dans un même moment, leurs regards sautaient de çà de là, hasardaient en tous sens des coups de sonde aigus et prudents. Sa barbe avait poussé, sombre, épaisse, durcissant au lieu de l'atténuer le creux de ses pommettes sèches. Sous sa casquette en loques, des mèches de cheveux ruisselaient, lui couvraient à demi les oreilles; à travers tout ce poil, la peau apparaissait patinée d'un hâle brun, d'une teinte chaude où brillait la vigueur d'un sang pur.

Il se leva d'un coup, arrachant dans son geste les épines cramponnées à sa veste. Et il s'ébroua comme un fauve, secouant les feuilles restées sur lui.

Il était déjà tard : il avait dû dormir longtemps. A pas coulés, avec les mêmes regards en tous sens, il fila au travers du taillis, hasarda la tête dans un clair, et sauta sur un sentier d'assommoir. C'était une piste étroite qui sinuait dans l'épais-

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 octobre, 1er et 15 novembre.

seur du bois, de sol net et solide entre des broussailles touffues, un feutrage de breumailles, de feuilles mortes, de rejets drus. Raboliot la suivit, les jambes un peu fléchies, le buste un peu penché, d'un trot silencieux et glissant.

Il ralentit, épia de nouveau. Devant lui, deux clayons de genêts rétrécissaient encore le sentier, que barrait complètement, entre eux, la trappe d'un assommoir : une lourde planche de chêne, et qu'alourdissaient davantage deux grosses briques liées d'un fil de fer. A côté, jeté hors du chemin, gisait un écureuil mort. Il était tombé sur le dos, aplati par le poids du piège; ses quatre pattes, écartelées, crispaient leurs petites mains griffues. Tournefier avait dû passer le matin, car on avait tranché le panache de sa queue : une queue d'écureuil vaut dix sous. Depuis le passage du garde, l'assommoir était tombé encore, écrasant un second écureuil. Tout l'arrière-train restait engagé sous la trappe; le buste émergeait seul, incliné sur le chemin; la petite bête semblait dormir, dans une attitude accoudée et paisible.

Raboliot, furtivement, ramassa les deux écureuils, les enfouit dans une musette qu'il portait. Il continua de suivre le sentier, atteignit un fossé que remblayait un talus sablonneux. Alors il suivit le talus, attentif aux empreintes de pattes, décelant d'un coup d'œil le pied des bêtes qui l'avaient précédé, presque toujours des putois ou des fouines. Il s'attardait aussi aux gueules ténébreuses des terriers, observait, aux places blanches où le sable était chauve, les crottes qui s'y éparpillaient. Il s'arrêta enfin à l'orée d'une futaie de chênes, au pied d'une petite butte que foraient des terriers nombreux.

De longs rais de soleil traversaient la futaie, coulaient sur les troncs pâles verdis de lichens froids, allumaient en rasant, aux bosses soulevées par les racines, des plaques de mousses velouteuses. Le braconnier s'assit sur l'ados du fossé, fit glisser de son épaule la bretelle d'un sac de toile. De petits trous perçaient ce sac sur le côté; la toile bougeait d'ondulations vivantes.

Raboliot fouilla dans le sac, en sortit un furet putoisé. La bête, à la lumière, balançait sa tête tâtonnante, allongeait son échine de lézard. Raboliot, dans la finesse du poil gris fauve, promenait sa paume avec une douceur machinale.

— On va chasser un peu, — disait-il, — On va tâcher d'en prendre deux ou trois... Ce soir, petit, on passe à Bouchebrand : t'auras une pleine soucoupe de lait.

La puanteur de la bête lui était comme une compagnie. C'était un bon furet de chasse, qui ne s'endormait point au secret des terriers en cuvant une ventrée de sang, qu'il avait chaque fois retrouvé, qui ne l'avait jamais trahi. Il en était venu à aimer ce crâne plat, ces yeux aveugles où somnolait une affreuse férocité.

Presque couché, il rampa de terrier en terrier, tendant le cou, examinant les fientes, le sable égratigné de traces. Ses narines palpitaient comme s'il eût flairé. Le furet, dans sa main, dardait sa tête avec des retraits mous, se distendait comme un lombric.

— Allez, petit !

La bête coula au trou, disparut aussitôt dans l'ombre. Raboliot, le temps d'y songer, avait tiré les bourses de ses poches, les posait aux gueules du terrier. Déjà la petite butte tressaillait de chocs profonds, de galopades assourdies et folles. Une bourse se distendit violemment et roula : le braconnier était dessus, décoiffait le lapin empêtré. Il lui brisa les reins et l'envoya, au fond de la musette, rejoindre les écureuils morts. Dans la minute, il en prit deux autres, tombé de tout son long sur les bourses soubresautantes. D'un tournemain il enleva les dernières bourses, les fourra dans ses poches et s'enfonça dans le taillis.

Le soleil déclinant traînait sous la ramée une nappe fluide et vermeille. Elle s'épandit plus large, d'une coulée pleine, unie, que Raboliot sentit sur son corps comme un bain. Il s'aperçut qu'il touchait la lisière, découvrit devant lui la plaine.

Elle resplendissait toute sous la lumière vespérale. Très loin, minuscules dans l'étendue, quelques humains se courbaient sur un champ, près d'une charrette attelée d'un cheval rouan. Par intervalles une voix parvenait de là-bas, celle du charretier criant vers le cheval : « Hue !... Hoo !... Drrrié !... » Et les essieux claquaient, un instant ; le son traversait l'air, pur, dépouillé, sans avoir rien perdu de sa franchise première.

Raboliot s'allongea au-dessus du fossé de lisière, légère-

ment en retrait, sur la contre-pente du talus. Ses guenilles ternes, d'un gris sourd et brunâtre, se confondaient avec les nuances des branches et du sol. Il s'était étendu à plat-ventre, pressait le sable de ses coudes. Immobile, les yeux grands ouverts, il s'abîma dans la contemplation de la plaine.

C'étaient d'abord, au-dessus de lui, des chevelures de bouleaux dans le ciel, légères, gonflées de sève, brillantes d'une pourpre fraîche et qui semblait mouillée. Dès le fossé, les champs montaient d'un mouvement insensible, étalaient une pente douce, couverte tout entière de seigle qui levait. Les pousses vertes, sous la clarté horizontale, blondoyaient à l'infini; la terre les portait ainsi qu'une vêture délicate, somptueuse et presque immatérielle. Ce ruissellement d'émeraude dorée se mêlait au rythme des glèbes, n'existait que par lui, exaltait sa paisible et souveraine ascension.

Plus loin à droite, vers l'Occident, les champs redescendaient avec la même lente harmonie. L'étang de Chanteloup y renversait un grand reflet limpide. Les joncs qui l'embrassaient, quelques plaisses encore défeuillées enlevaient leurs teintes chaudes, ocres vermeils, rousseurs ardentes, sur le bleu soutenu d'une pineraie qui fermait l'horizon. Le ciel touchait aux cimes des pins, semblait posé sur elles, s'y appuyait longuement ainsi qu'un globe de cristal vert : un globe sans épaisseur ou d'une épaisseur infinie, impondérable et dense cependant, de contours si fluides qu'ils déconcertaient le regard, mais dont la courbe s'infléchissait, sensible, comblait les yeux de sa radieuse perfection. Deux nuages ronds, traversés de roseurs nacrées, demeuraient suspendus, immobiles, sous la transparence verte du zénith.

Raboliot respirait lentement, la chair pénétrée d'un bien-être végétal, si absolu qu'il ne sentait plus son corps. Il ne vivait que d'une pensée sporadique, d'images éparpillées à fleur de rêve, comme des îlots sur un lac. C'était le cinquième soir qu'il revenait ainsi au seuil de la grande plaine, qu'il attendait la nuit pour regagner la masure de Bouchebrand. Et comme les autres soirs, devant l'espace familier, des souvenirs le traversèrent, des visions de naguère aujourd'hui sans rudesse, qu'il regardait glisser aux rives de son être, molles, lentes, à peine mélancoliques.

C'était pourtant à lui que ces choses étaient arrivées. C'était lui qui avait, d'un coup de crosse, étendu Bourrel à ses pieds, qui avait tiré dans la nuit, fracassant le genou de Piveteau. Était-ce possible? Il y aurait bientôt trois mois...

Il se rappelait la montée suffocante de l'eau, glaçant son ventre à travers ses vêtements, enveloppant sa poitrine en sueur, submergeant ses épaules. Heureusement, elle n'avait pas gagné davantage; ni lui, ni Sarcelotte, bien plus petits pourtant que Berlaisier, n'avaient eu besoin de nager. Ils avançaient doucement, frôlés d'herbes gluantes, en remuant le moins qu'ils pouvaient. Les balles, avec des froissements vifs, faisaient gicler le gravier du chemin... Trois mois, arrièze! Trois mois qu'il avait fui, qu'il vivait dans les bois comme un loup! Il avait traversé Tremblevif, franchi loin en aval la vallée du Beuvron, poussé au nord, vers la forêt de Chaon, vers Souvigny, Sennely, Marcilly. Il y avait partout des bois pour le cacher. Il changeait de bois chaque nuit, cherchant, pour s'y bauger le jour, les fossés broussailleux que les ronciers enjambent de leur voûte. Il y dormait des sommes écrasés et fiévreux, hachés de cauchemars, d'abois de chiens, de coups de revolvers, si las que ses réveils le laissaient immobile et prostré, soulevant les paupières, à peine, toute sa force en son ouïe aux aguets, et sombrant de nouveau dans un sommeil plus noir que la mort.

Il se levait au coucher du soleil, et il chassait comme il venait de faire, ou maraudait. Avec une patience de chat, il pouvait demeurer des heures couché à la gueule d'un terrier, le corps inerte ainsi qu'une souche, mais la main suspendue, le bras bandé pour la détente, pour le rapt vertigineux : il avait pris souvent, ainsi, des lapins au déboulé.

Il hantait les sentiers d'assommoir, suivait en courant leurs méandres, de piège en piège : c'était tôt fait de soulever une trappe, d'enfouir dans sa musette un hérisson ou un écureuil écrasés. Il allumait du feu un peu avant la pique du jour, à l'heure où les champs sont déserts : un hérisson bouilli est tendre et savoureux autant qu'un poulet de grain. Il trimballait, dans sa musette, un vieux pot ramassé près d'une ferme, une baguette aiguisée pour embrocher le lapin à rôtir; petit à petit, il avait monté son ménage.

Mais quelquefois, inquiet, il n'osait allumer du feu : le bois était trop chétif ou trop clair, on aurait vu flotter la fumée sur le taillis, ou bien le rond de cendres, les pierres noires du foyer auraient décelé son passage. Alors il mangeait des bêtes crues. Ça ne lui avait pas été agréable, en commençant, mais il s'y était fait bien vite; et pareillement au manque de pain et de sel dont il avait beaucoup souffert, les premiers jours. Bien sûr qu'il avait connu de rudes passages. Avec mars, des froids terribles étaient revenus du nord, des hargnes de grésil, des nuits de gel où les grands arbres craquaient du pied jusqu'à la cime, dans l'air limpide et bleu, sous les feux verdissants des étoiles. Ces nuits-là, il marchait, parcourait des lieues de pays. A force d'errer ainsi, toujours inclinant vers le nord, il était parvenu au bord d'une vallée plate et fertile, où les toits des maisons nombreuses, les bouquets d'acacias et de peupliers estompaient leurs taches rousses et mauves à travers un voile de buée fine, trempé d'une caressante lumière. On devinait au fond, derrière cette buée qui l'enveloppait, le cours d'une grande rivière, son lent voyage millénaire. Il était au seuil du Val de Loire.

Et de ce jour, une nostalgie insidieuse s'était glissée dans tout son être, l'avait pénétré peu à peu. Il était retourné vers le sud, vers les pineraies et les genêtières, les taillis de bouleaux et de chênes où le gibier pullule et nourrit qui sait le prendre, où les fossés sous les broussailles offrent au fugitif, si par chance il n'a pas trop plu, de tièdes et ténébreuses retraites. L'air se faisait plus doux à mesure que son corps durcissait. Maintenant il s'attardait parfois, prenait le temps de poser un collet aux passées des bouquins[1] en rut. Mais il repartait devant lui, traversait d'autres bois, toujours appuyant vers le sud. Par Sennely, par Souvigny, il avait retrouvé la forêt de Chaon. C'était un pays tout semblable à celui où il était né, avec les mêmes mouvements du sol, les mêmes friches de breumailles et d'ajoncs, les mêmes champs sablonneux bordés de plaisses et de trognards, et toujours les rousseurs des taillis, les bleus vigoureux des pineraies. Il y avait longtemps déjà qu'il avait revu le premier étang.

Il continuait pourtant, descendait vers le creux du Beuvron.

1. Lièvres mâles.

Il y glissait d'une coulée invincible, comme un ruisseau qui suit sa pente. Par l'étang Marcou, par Moulinfrou, par l'Épine, il avait gagné les fourrés du bois de Chamboux, n'en était plus sorti d'une semaine. Mais quand venait le soir, il s'approchait de la lisière, sautait par-dessus les chemins, ne s'arrêtait qu'au bord de la rivière.

De l'autre côté, toute proche, c'était la douceur des prairies, plus loin des chênes arrondissant leur cime, et ce chêne entre tous les autres au bord du ruisseau de Bouchebrand, le même où le falot de Sarcelotte avait « trahi » les faisans endormis.

Raboliot regardait le chêne, la vallée du Bouchebrand, le bois de la Sauvagère. De grands élans le parcouraient en profondeur, dont il épiait curieusement l'éveil, suivait la houle puissante et secrète. Cette houle, quelquefois, débordait tout son corps; il la sentait sortir de lui, avec un tressaillement qui lui glaçait la peau.

Depuis trois mois, il n'avait vu des hommes que de loin, et pas un homme ne l'avait vu. Pas un regard, pas une parole. Il parlait tout seul en marchant, il pensait à voix haute, pour le soulagement qu'il avait à entendre le son de sa voix d'homme. Avec les effluves du printemps, des bouffées tièdes lui gonflaient la poitrine, lui amollissaient les jambes. Et bien souvent, quand les soirs transparents attardaient leur lumière, ses yeux s'étaient mouillés, sans raison, comme au temps de ses quinze ans.

Il évoquait, derrière la Sauvagère, la maison de Firmin, le chenil grillagé, la selle onctueuse de savon où Tasie, robuste et rieuse, lessivait au bord de l'étang. Sa pensée, au delà, remontait le Bouchebrand, se suspendait sur la masure de Flora. Il se rappelait leurs étreintes dans l'ombre, la nudité mince et brûlante qu'avaient connue ses mains avides, la fraîcheur des tresses noires, la soumission de la bouche entr'ouverte. Un soir qu'il était resté plus longtemps à la lisière du Chamboux, qu'il avait vu la nuit engrisailler la lande, l'enténébrer sous un ciel sans lune, il avait franchi le Beuvron, remonté le ruisseau et frappé à la porte de Bouchebrand.

Cinq jours avaient passé depuis, jusqu'à ce crépuscule au bord de la grande plaine, jusqu'à cette rêverie nonchalante,

sous le ciel qui pâlissait. Il songeait maintenant à la Flora, la chair soulevée d'attente, si sûr de combler son désir que ce désir ne le faisait point souffrir. Il se sentait heureux. Il l'était. Si les deux compagnons, Berlaisier, Sarcelotte, avaient voulu comme lui rester libres, ils n'auraient eu qu'à y mettre le prix, qu'à s'enfuir comme lui, se bauger des mois comme lui, avec la même patience courageuse... Il savait à présent qu'ils étaient en prison. Les policiers les avaient reconnus dès le lendemain de la rixe, Berlaisier à la plaie saignante qu'une crosse de revolver lui avait marquée sur le crâne, Sarcelotte à son parler nasillard. En quelques mots, la Flora lui avait appris tout ce qu'il voulait savoir.

La nuit de chasse à la lanterne, ils avaient eu huit hommes contre eux. Le guet-apens avait été décidé, combiné au Bois Sabot, dans le bureau du comte de Remilleret. Raboliot avait vu les visages sous la lampe; il se souvenait... Les Saint-Hubert étaient montés un soir dans le tramway, feignant de se cacher, juste assez pour laisser croire à leur départ. Descendus à la gare de Chaon, ils avaient regagné, à pied, le Bois Sabot, s'étaient gîtés dans une mansarde sous le toit, et n'en avaient plus bougé, attendant l'heure.

C'était Souris qui avait donné le signal. Sur une parole de cette drôline, huit hommes étaient partis dans la nuit, avec leurs revolvers et leurs fusils : Lépinglard et Piveteau, trois gendarmes de la brigade, deux gardes du Bois Sabot, et Firmin Tournefier. Le soir où Raboliot, en quittant Sarcelotte, était monté à Bouchebrand, elle les avait prévenus que ce serait pour le lendemain. Pendant que les bracos chassaient dans la plaine du Beuvron, toute l'équipe attendait, massée dans les fourrés de Bouchebrand, près de l'allée qui vient de la Patte d'Oie et passe à la queue de l'étang. Et les bracos, descendant de Chantefin, étaient entrés dans le fournil pour y recharger leur lanterne. Raboliot, alors, avait parlé. Une fois de plus, devant Souris, il avait eu la loce[1] trop longue. Ah! pour sûr, il se souvenait! Tous les mots qu'il avait dits, il s'entendait encore les prononcer : « Si des fois il fallait s'ensauver, on passerait le canal sur le pont de Malvaux... » Le berlaud! Il avait dit ça! Et la drôline avait disparu. Ils la cherchaient

1. La langue.

dans l'ombre tout près d'eux, et elle filait déjà sous les bouleaux qui bordent l'étang, vers les gendarmes et les gardes. Et toute la bande se hâtait en silence vers la grande allée de Malvaux, y arrivait avant les lanterniers, se dédoublait alors, Piveteau, Tournefier, et Bourrel montant vers le pailler de Buzidan d'où ils domineraient la plaine, les cinq autres courant au pont de Malvaux, pour l'affût. Ç'avait été du beau travail!

Toutes ces nouvelles qu'il avait pressenties, la Flora les lui avait données d'un coup. Elle les tenait de la drôline elle-même, nullement honteuse du rôle qu'elle avait joué, glorieuse non plus. La nuit dernière, Raboliot l'avait vue. Elle lui avait redit toute l'histoire, sans un manque. La battre? Tout le mal était fait. Et il avait bien vu que ça n'était pas de sa faute.

« Pour qui travaillais-tu? — lui avait-il demandé. — Pour Lépinglard? Pour Bourrel? » Elle avait répondu : « Pour parsonne. » Et lui : « Tu m'en voulais donc, à moi qu'étais gentil pour toi, qui ne t'avais jamais cherché misère? » Alors Souris, avec un regard presque tendre : « Ah! c'est ben vrai. V'étiez gentil... » Il y avait de quoi tomber fou. Il l'avait prise par les poignets comme il lui arrivait naguère, l'avait secouée rudement, malgré lui : « Alors pourquoi as-tu fait ça? Pourquoi m'as-tu conduit, un soir, vers les persiennes du Bois Sabot? Pourquoi m'as-tu montré la bande, si tu voulais me vendre après? Qu'est-ce qui te poussait, petite carne? » Elle s'était mise à trembler, baissant la tête, prête aux larmes : « J'sais-t-y! J'sais-t-y!... » C'était de terreur qu'elle pleurait; c'était l'angoisse des coups qui la faisait trembler. On l'avait, trop battue. Tous ces coups qu'elle avait reçus, ils lui avaient tanné le cœur, à force. Il fallait plaindre ce bout de monde, trop durci pour son âge, déjà incapable d'aimer : on a un père qui est en prison, une mère qui est une putain, rien que ça; il n'est plus qu'à tomber sous la trique d'un Volat...

Raboliot l'avait lâchée, toute sa colère sans force depuis qu'il lui semblait comprendre : « Ça t'amusait, faut croire, de nous pister à bout, de nous faire prendre? Dis, Souris, ça t'amusait? » Et c'était justement cela, pas autre chose : ça l'amusait. Les yeux de la drôline s'étaient mis à briller, et elle avait dit « oui », contente.

Raboliot, tout ce jour, avait beaucoup songé à elle. Ce soir il y songeait encore, et presque avec tendresse, un peu comme à une petite sœur pitoyable et farouche. C'était bien moins sorcier qu'il n'avait cru d'abord : cette Souris, il fallait bien qu'elle vécût pour quelque chose. Elle vivait pour la chasse, pour la joie de suivre une trace, d'être la plus futée, la plus « maline », de réduire par la ruse, elle qui n'avait point de force. Et elle jouait le jeu pour le jeu; elle n'allait rien chercher au delà. Si le jeu s'était trouvé féroce, Souris ne l'avait point voulu : elle n'était qu'un chasseur, un petit animal livré à son instinct, moins sensible de cœur qu'une fouine.

Raboliot, toujours couché sur l'ados du fossé, au seuil de la plaine, avait glissé profond dans sa rêverie. Son cerveau s'engourdissait lentement, une torpeur le prenait qui était presque du sommeil. Quelques images encore se soulevèrent, des pensées vagues qui lui échappaient à demi. Il vit Souris gagée dans une ferme, un peu loin, menant aux champs une troupe de dindes. « Ça vaudrait mieux. Ça serait bien... » Il vit Bourrel qui se relevait, titubant, qui regagnait le bourg en s'appuyant sur les autres gendarmes : du coup de crosse il avait eu pour huit jours de lit. Son crâne était guéri; mais sa rancune, probable qu'elle ne l'était point... « Ils ont battu tous les taillis pendant un mois, avec des chiens... Ils sont venus encore, le mois suivant... Les voilà fatigués; les temps se font moins durs. On voit des pointes jaunes aux genêts... Et ça ira de mieux en mieux... Comme il fait doux ce soir! Je suis à l'aise... La nuit tombée, bientôt, la Flora va m'ouvrir sa porte. Sa peau est chaude, elle a une bonne odeur : on dirait qu'elle sent la girofle. »

Maintenant la nuit était proche. Les deux nuages ronds de tout à l'heure s'étaient largement épandus, étalaient dans le ciel un voile plat, d'une nuance grise et bleutée pareille à celle du givre qu'on voit aux grosses prunes de monsieur. Et ils montaient toujours vers le zénith pâli, peut-être bleu, peut-être vert, d'une profondeur vertigineuse et pure. Une éclaircie les séparait encore, un lac de topaze atténuée dont un lambeau luisait sur les champs assombris, à la surface de l'étang de Chanteloup.

Raboliot regarda s'allumer les étoiles. C'était depuis long-

temps nuit pleine quand Flora lui ouvrit sa porte, à Bouchebrand.

II

Il y venait de plus en plus souvent, à la noirté. Le jour, il demeurait au bois de la Sauvagère, poussait parfois jusqu'à Chanteloup et Tremblevif, jamais au delà. Il n'avait plus jamais franchi le Beuvron vers le nord, il ne pouvait plus s'éloigner.

Était-ce Bouchebrand qui l'attirait, l'odeur humaine de la salle basse, et les bras de Flora, sa chaude étreinte? Les premières nuits, peut-être. Mais il avait très vite épuisé son plaisir. Le dégoût qu'il avait senti dès la minute où la Flora s'était offerte, il l'avait retrouvé en retrouvant cette femme, après sa longue errance sauvage.

Il regrettait Souris, ses yeux indéchiffrables, sa dure maigreur de petite rebelle, et tous les souvenirs que lui eût rendus sa présence. C'étaient pourtant de mauvais souvenirs; mais il saignait de leur arrachement, comme d'un lambeau de son passé. Plus il allait, plus il revivait en arrière. Il aurait bien voulu que quelqu'un l'y aidât. Souris partie, gagée sur ses instances dans une locature de Clémont, à trois bonnes lieues, il n'avait plus personne pour l'aider.

Il souffrait, ne trouvait d'apaisement que le jour, dans les bois. Les bouleaux de la Sauvagère, ses taillis de chênes pressés calmaient un peu la brûlure de son mal, le pansaient de leur fraîcheur nouvelle, de leur jeunesse retrouvée. Aux branches des bouleaux, les feuilles multipliaient leurs piécettes translucides, d'un vert tout doré de soleil. Dorées aussi étaient les feuilles des chênes, et dorées les crosses des fougères, feutrées d'un duvet délicat, si vite épanouies que l'œil suivait leur déroulement, et déjà, une à une, l'éploiement de leurs palmes, qui se joignaient, qui se touchaient, enfin étalaient sous les pins une nappe unie de clarté verte, suspendue au-dessus du sol comme en automne, le soir, la brume sur les prairies.

Les troncs des pins sylvestres étaient roses; on voyait leur sang sous l'écorce. Et par les genêtières c'était un flamboie-

ment, une gloire lumineuse confondant les grappes fleuries, dont l'odeur chaude-amère flottait au loin comme un pollen.

Le printemps s'avançait, déjà s'inclinait vers l'été. Des crépuscules ambrés planaient longtemps sur la campagne. Et quelquefois, quand le ciel était pur, une pâleur tiède, toute la nuit, glissait sous l'horizon du nord, joignait lentement le soir à l'aube.

Raboliot chassait toujours, car il fallait manger, colletait, furetait, posait des trébuchets. Les bois maintenant feuillus assourdissaient les bruits. Les lignes pures de la terre hivernale s'épaississaient de touffeurs bleues; les plans s'étaient tout à coup rapprochés, l'espace comblé. Le ciel lui-même,d'un bleu lourd d'indigo, touchait la terre comme une main.

C'était sur Raboliot un contact plus étroit des choses, un enveloppement plus intime. Mieux caché par les feuilles innombrables, il se gardait moins anxieusement. Mieux nourri, maintenant que les girolles orangées, les boules de neige et les champignons roses poussaient par bandes sous les pins ou dans les clairières herbues, il lui arrivait de flâner, de suivre ses pas au hasard. Cela le surprenait et le désemparait : à mesure que le souci de sa provende relâchait sa terrible étreinte, qu'il se sentait mieux assuré de vivre, son découragement augmentait. Une inquiétude puissante et vague, une sensation de vide l'accompagnaient où qu'il marchât, l'entouraient d'un pénible vertige. Même s'il allait sans se presser, écoutant contre ses cuisses le sifflement des fougères entr'ouvertes, il avait l'impression de fuir, à moins peut-être qu'il ne cherchât : il ne savait, et cette incertitude avait quelque chose d'affreux.

Tout ce qui entrait dans ses yeux, tous les visages des choses familières, et qu'il aimait, continûment accroissaient sa souffrance. Il se disait : « C'est des affaires à ne point comprendre : plus ça me plaît, et plus ça me fait peine. »

Les soirs le trouvaient amolli, l'entraînaient dans leur flux comme une feuille sur un étang. Il y avait un moment, chaque soir, où la clarté solaire dormait étale sous les branches. Et venait un autre moment où elle semblait se retirer, s'incliner vers la plaine ainsi qu'une marée descendante. Il la suivait,

il flottait avec elle. Aveugle, il flottait d'arbre en arbre; il se laissait porter, endormi.

Il s'éveillait toujours à la lisière, devant la plaine. Il regardait éperdûment l'ondulation des seigles mûrs, si hauts maintenant qu'ils lui cachaient le miroir clair du Chanteloup, semblaient frôler de leurs premiers épis les pins bleus debout sur l'horizon. Seules, quelques plaisses émergeaient, jalonnant l'étendue des champs.

Bientôt on allait moissonner; les faucheuses mécaniques allaient cliqueter au loin dans la campagne. Et ce serait, longtemps avant l'automne, un premier dépouillement de la terre, les lentes vagues des terrains réapparues sous les chaumes ras. Après que les genêts auraient perdu leurs fleurs, les grandes digitales fleuriraient, aligneraient au long des haies, dans l'ombre humide des fossés, leurs thyrses de clochettes écarlates. Les *gants de bargères*! Sa mère disait, quand il était petit : « Ne les cueille pas, ça empoisonne le cœur. » Il les cueillait quand même avec les autres drôles, il s'en coiffait le bout des doigts, ou bien, les frappant sur sa paume, faisait claquer leurs fleurs une à une.

Et les bruyères aussi seraient fleuries : d'abord, sur les chemins des bois, les petites breuvèzes pourpres, et bientôt après, par les friches, les hautes touffes de la breumaille rose. Cela ferait des étangs roses, tendres, légers, au bord des genêtières éteintes. Le soir, ils rayonneraient d'un éclat chaud, d'une lumière profonde et secrète, comme les nuages sur le couchant; ils exhaleraient longtemps, sous le ciel crépusculaire, toute la lumière qu'ils auraient bue pendant le jour.

Et les bouleaux, un matin de brouillard fondant, se montreraient chevelus d'or pâle. Les peupliers au bord de la Sauldre laisseraient glisser leurs feuilles jaunes sur les prés, sur l'eau rapide, blanche et glacée comme le ciel. Il y aurait à l'entour de leurs cimes des croassements rauques et voilés, des vols circulaires de corbeaux. Les fumées traîneraient bas sur les toits des maisons; on respirerait, dans les jardins, leur aigre odeur...

Tout cela, et tant d'autres images devant les seigles de la plaine! Le vent tombait, ne creusait plus à travers les épis

ces frissons vifs dont l'œil suivait au loin la course. Deux seuls épis, par intervalles, se frôlaient furtivement l'un l'autre, avec un froissement si délié qu'il semblait chuchoter des paroles. Raboliot n'était plus que ce froissement de deux épis; il l'accueillait, il le reconnaissait dans tout son être. C'était ici seulement que deux épis se frôlaient l'un l'autre avec cette grâce sèche, un peu raide. Ils n'étaient pas bien lourds, vrais épis de Sologne; entre les tiges clairsemées, on distinguait des flaques de renoncules...

Depuis toujours il écoutait ce chuchotement. Et cela s'amplifiait en lui, évoquait tour à tour la rumeur des pineraies inclinées par le vent, le clapotis des vaguelettes contre la chaussée des étangs, le grondement d'un œillard ouvert. La Sauvagère, Bouchebrand, les étangs et les arbres, tout était là, à sa place de toujours, et les vairons dans le ruisseau, et les grenouilles dans les joncs. Bête par bête, brin d'herbe par brin d'herbe, depuis sa toute petite enfance il avait appris ce pays. Avec plus de richesse tyrannique, les images le submergeaient. A mesure que déclinait le jour, sa songerie se faisait plus grave, plus recueillie : il commençait à sentir battre son cœur.

Il avait couru dans les prés, parmi les flouves et les fléoles tremblantes; il faisait des balles de coucous; aux places mouillées, c'était tout blanc de cardamines; sur les pentes sèches, c'était tout rouge d'oseilles sauvages. Sous les chênes du Beuvron, il avait trempé ses culottes, il avait pêché en chavant, les bras plongés sous les racines visqueuses : braconnier d'eau et pêcheur de grenouilles, avant de tendre son premier collet. Comment n'aurait-il pas tendu? C'était son père qui lui avait appris, son père encore qui pour la première fois l'avait emmené à la lanterne, une nuit qu'un équipier s'était trouvé malade et qu'il n'avait personne pour secouer le grelot.

« Voilà ma vie, songeait Raboliot. D'un bout à l'autre j'ai fait pareil aux autres. J'ai grandi, je suis parti soldat. Et quand j'ai eu fini mon congé, je suis revenu, et je me suis marié, pardi! du moment que j'étais en âge... Qu'est-ce donc qui m'est arrivé? Même pendant les années de guerre, je revenais en permission chez nous. Si longtemps que ça ait

duré, on a pourtant touché le bout. Alors je suis revenu tel qu'avant, une bonne fois, et j'ai recommencé d'aller au bois, d'abattre les sapins, de suivre les batteries, et de chasser pareil aux autres. Moi aussi, la vie coulant, j'ai eu, pareil aux autres, des enfants. »

Il en avait eu trois. Il les avait abandonnés. Chaque soir, à la même heure, quand refluait la lumière du soleil, il la suivait aveuglément. Et chaque soir un peu plus, la lumière dérivait vers l'est, l'entraînait vers la route de l'Aubette.

La première fois qu'il vit la route devant lui, il eut comme un éblouissement. Il sauta sur la chaussée pierreuse, et sentant sous ses pieds son échine solide, regardant devant lui son allègre montée, il la suivit à découvert, sortit du bois en pleine clarté.

Un tintinnabulement de sonnailles l'arrêta : il aperçut une carriole d'épicier bâchée d'une toile noire goudronnée, dont le cheval grimpait la côte de Buzidan. Il recula lentement, un pas après l'autre, et rentra dans le taillis.

Et plusieurs soirs ce fut de même, une voiture de marchand, un fardier balançant des troncs d'arbres, la camionnette automobile du boulanger. A peine sorti du bois, il avait devant lui un vaste espace de plaine nue, deux ou trois kilomètres avant d'atteindre le canal et ses bouleaux. Il se couchait dans le fossé : il avait maintenant l'habitude. Il retrouvait en lui les mêmes élans profonds qui parcouraient sa chair, montaient vers ses épaules, et débordaient son être en lui glaçant la peau. Son corps pesait contre la terre, s'alourdissait comme s'il eût été de plomb. Son ventre et sa poitrine collaient à la jonchée des feuilles anciennes, enfonçaient leur empreinte dans la moiteur molle du terreau. Il restait là, rivé au sol par sa vie même, et sa vie cependant le tirait violemment ailleurs, le torturait comme d'un écartèlement.

« Je me suis marié, pareil aux autres... Et moi aussi, j'ai eu des enfants. » Il appelait, doucement d'abord, avec la crainte d'entendre la palpitation de sa voix, guettant avec un tremblement l'éclosion prodigieuse des mots : « Sandrine... Sandrine... » Ce nom était auprès de lui, ces autres noms qui l'entouraient, qui le touchaient, respiraient avec lui dans ir tiède : « Edmond... Léonard.... Sylvie... » Sa voix montait

de l'un à l'autre nom. Il épiait le contour des syllabes, les découvrait, chacune, comme le modelé d'un visage : « Ah! Sandrine! »

Il y avait cette route, la même, de caillou en caillou courant vers sa maison, par chacun de ses grains de pierre unie à sa maison, là-bas. Tout droit! Tout droit! Il n'aurait qu'à courir sans rien voir, qu'à se laisser courir sur la route, avec elle, jusqu'à rejoindre sa maison, retrouver enfin toute sa vie telle qu'elle s'était tissée depuis les jours de son enfance, depuis la Sauvagère et les prés du Beuvron, les taillis, les étangs, les pineraies, le pays merveilleux de ses chasses, jusqu'à Sandrine qui était sa femme, et ces trois petits qu'il avait....

« Pourquoi, mon gars? Qu'est-ce qu'on t'a fait? » Il les voyait comme au travers d'une vitre, si transparente! La mince figure de Sandrine, un peu pâle, sa nuque ployante, ses yeux trop souvent tristes, il les voyait. Et vous voilà aussi, les drôles? La tête ronde de l'Edmond, ses mollets larges, les prunelles noires du Léonard, sa finesse éveillée, les bérets bleus, les cartables jetés sur une chaise, il les voyait, et encore les menottes de Sylvie, ses frêles doigts tendus qui crochaient à même sa moustache. On ne croit pas que ça existe si fort, ce petit monde. On vit tout au milieu de lui, sans presque le voir, tant c'est simple. Et puis un soir, au bout d'une trop longue solitude, on retrouve ses enfants un à un, le vrai regard de leurs yeux vivants, la vérité de leurs petites personnes : et c'est quand on les a perdus.

La maison est au bord de la route, une vieille bâtisse à pans de bois en diagonale, entre lesquels les briques superposent leurs tranches rouges, roses, violettes. Contre la maie de merisier, l'horloge dans sa gaîne hausse son cadran fleuri; son balancier, derrière une vitre ronde, passe et repasse comme un soleil dans l'ombre. Quand Raboliot sortait de la maison, il ne regardait pas les choses. Pourtant, comme il a dû les voir!... S'il sortait à présent, il tournerait le dos au canal, il irait vers l'Aubette et le jardin du père Touraille. Les bambous, les aveliniers, les coudriers devaient clore les allées de leurs frondaisons serrées; les saponaires, les gaillardes, les pieds-d'alouette mêler leurs fleurs aux rives des plates-bandes, les lippes de côs d'Inde laisser pendre

leurs quenouilles pourprées. « C'est moi, popa! C'est Raboliot! » Il entrerait, baigné une seconde, au passage, par le rayonnement chaud de la façade, dans un vrombissement d'abeilles. Il respirerait l'odeur familière, l'odeur des bêtes et des pots à colle, mêlée à celle des pipes que fumait le bonhomme. Voilà les grands hérons sur la table, les chavoches rangées au bord de la commode, les écureuils sous la charmille, le baromètre, le bal chez Coubaillon!... Dans les boîtes de carton, Raboliot triait les yeux de verre. Le vieux contait l'histoire du rossignol et de l'anvot, celle du diamant bleu des serpents. Et Norine était là, tricotant près du petit fourneau, hochant la tête et disant : « C'est ben vrai. »

La route, dehors, descendait vers le bourg. Raboliot suivrait encore la route. Il ferait un soleil de midi. Il passerait sur la place, au pied de l'église, dans l'ombre du vieux marronnier. Et il dirait bonjour aux gens : « Alors, gars, ça va comme tu veux? — Ça va ben, gars! Ça va toujours! » Toutes les boutiques se toucheraient, à leur place. Chez le marchand de bicyclettes, les lanternes brilleraient derrière la devanture; à la porte du bureau de tabac, des journaux pendraient à des ficelles, contre des gaules de bambou en faisceau. Et l'on verrait, du seuil de cette autre maison, couler la Sauldre. « Te voilà, petit? » La vieille Montaine n'aurait pas bougé de sa chambre. L'image de la bergère serait toujours au mur, le crucifix, le rameau de buis sec. Il répondrait depuis la porte : « Moman... Je suis venu vous embrasser ».

Alors, comme tout serait facile! Et quels coups de cognée au pied des maritimes, quels copeaux, plus larges que la main! Il aurait caché son fusil, pas bien loin... Qui est-ce qui se plaindrait, le soir, quand il allongerait sur la table, devant Sandrine et les petits, un grand bouquin aux yeux déjà ternis? « C'est un lieuve! Puisque je vous l'avais promis! » Il serait Raboliot toujours, baucheton et braco de Sologne. Il rentrerait chez lui le soir, sa journée faite, avec la monnaie dans sa poche et le gibier dans sa musette. Et si la lune, brillant dans la nuit avancée, venait toucher la porte vitrée du jardin, qui est-ce qui l'empêcherait de se lever doucement du lit, de siffler Aïcha et de partir avec elle au grillage?

Les hommes s'en vont, c'est l'habitude. Ils sont toute la journée dehors et quelquefois encore à la noirté. Qu'est-ce que ça fait, puisque leur maison les attend, puisqu'elle est toujours à sa place?... Tout était resté comme toujours, de pas en pas au long de la route et des rues, à partir de cette lisière de bois ou Raboliot se tenait couché.

Il y avait toujours cette plaine où s'élançait la route, si vaste, si nue, infranchissable. Attendre la nuit? L'espace est plus dangereux encore, avec ses embûches inconnues. Entre les bois et le canal, dès le seuil de la plaine, il y avait les yeux de tout le monde, toutes ces oreilles tendues aux bruits, et toutes ces langues qui vont parlant : « Vous savez, le gars Raboliot, on l'a vu... » Et Bourrel entendrait, et il se mettrait en campagne.

Dès le seuil de la plaine, Bourrel se tenait aux aguets. Contre l'élan qui soulevait Raboliot, Bourrel bloquait son vouloir et sa force, ses rancunes amoncelées, son uniforme, ses tribunaux et sa prison. Comme autrefois, mais avec une netteté plus brutale, de soir en soir plus simple et plus terrible, le braco se heurtait à l'image de Bourrel.

Tout avait commencé chez Trochut, avec ces coups lancés dans la porte. La porte avait claqué, grande ouverte; et Raboliot avait filé, bousculant Bourrel au passage. A chaque étape de son exil, c'était Bourrel qu'il retrouvait. Depuis l'alerte de l'auberge, il reconstruisait toute sa vie, l'expliquait à sa propre pensée avec une logique de plus en plus simpliste et roide : il avait continué d'être ce qu'il était, sans se charger d'un acte malhonnête, sans se risquer à une crapulerie, par exemple voler des faisans en parquet, comme certains pas grand'chose n'hésitaient point à le faire. Puisque toute cette misère s'était abattue sur ses reins, il fallait bien que quelqu'un l'eût jetée.

Une voix lui avait dit : « Va-t'en! » Dure et musclée sous le dolman, l'épaule de Bourrel le poussait, le chassait : « Va-t'en de ta maison, va te cacher ailleurs, chez Touraille, si tu veux... Et de cette autre maison, va-t'en! Je te rejette au bois, vers Bouchebrand, la Sauvagère, avec un coup de botte à ta chienne. Tu l'aimais, la petite noire? C'est bien pour ça que je l'ai tuée. Même de cette compagnie fidèle, de cette tiédeur

à ton côté, va-t'en! Et je te chasse des bois enfin, au delà du Beuvron, plus loin, toujours plus loin de ton pays, jusqu'au seuil de cette grande vallée inconnue... »

Arrièze! Raboliot s'était arrêté là. Il était revenu et revenu encore, jusqu'au Beuvron, jusqu'à la plaine, à toucher la route de l'Aubette. Il sautait debout sur la route, torturé du désir d'avancer. Il songeait avec véhémence : « Ah! qu'il me voie, et que je le voie! Ça ne peut plus durer comme ça! Puisque c'est entre lui et moi, qu'on se retrouve, et qu'on en finisse un bon coup! » Volat qui était en prison, Tancogne vieillissant et malade, Souris gagée au loin, les Saint-Hubert toujours en route, ils n'étaient plus que des comparses, de vagues alliés dont Bourrel s'était servi. La volonté, c'était Bourrel. Le responsable, l'ennemi, c'était Bourrel.

Raboliot maigrissait, ravagé par l'idée fixe. Ses yeux brillaient d'une fièvre un peu hagarde; un cerne les creusait, brun sombre, accentuant leur fixité. Souvent il courait par les bois, poussait jusqu'aux prés de la Sauvagère, derrière la maison de Firmin. Il rôdait alentour, regardant de loin, dans le chenil, la tache jaune que faisait Dévorant allongé devant sa niche; le vieux Pillon, d'un gris de cendre, tournait sans hâte au bout de sa chaîne. Le braco se glissait à travers les genêts serrés, suivait, entre leurs touffes plus hautes que lui, de petits sentiers qui sinuaient. Il reconnaissait, par terre, les empreintes cloutées qu'avaient marquées dans le sol moite les semelles de Tournefier. Il touchait, au bout du jardin, le grillage de la clôture. Parmi les salades et les choux, des pouillards déjà gros trottaient autour d'une mère poule.

A la pique du jour, quand Tournefier sortait de sa maison, Raboliot était là, caché dans la genêtière contre la clôture du jardin. Le garde emmenait toujours Dévorant. Sur le seuil de la porte il allumait sa cigarette, et regardait autour de lui, la mine préoccupée. Raboliot comprenait pourquoi Tournefier regardait ainsi : il devait l'avoir deviné, il devait le savoir tout proche. Alors il se défiait, soucieux d'éviter la rencontre.

Comment faire, malheureux? Firmin avait raison, bien sûr. Pareille rencontre devant chez lui, ça n'était vraiment pas possible : il fallait avoir la tête perdue pour s'obstiner dans cette folie.

Il passait à présent par des crises d'accablement glacé, qui le tenaient assis au pied d'un arbre, les yeux vides, ou bien vautré contre terre à plat-ventre, sans un mouvement et semblable à un mort. Cela durait jusqu'à ce que la fièvre lui brûlât de nouveau toute la chair, lui emplît le cerveau d'un grondement rouge d'incendie. Alors il se dressait, comme un dormeur sursaute dans un cauchemar, et il disait tout haut : « Quoi, quoi, Bourrel? Je lui ai bien déjà cassé la gueule! » Et il repartait par les bois, de la route de l'Aubette au logis de la Sauvagère.

Tournefier l'avait vu, il en avait la certitude. Et bien d'autres que Tournefier, sans doute. Le bruit de son retour devait courir d'une ferme à l'autre; les bauchetons qui passaient à Bouchebrand devaient l'avoir répandu par le bourg. Et tant mieux donc! C'était quelque chose d'arrivé, un pas avancé quelque part, vers des événements inconnus, mais un pas, mais déjà un espoir d'évasion, à tout risque et à tout prix! Tournefier pouvait avertir Bourrel, s'il le voulait. Qu'il l'avertît du moins tout de suite, que cet enfer ne durât plus!

Les jours passaient; Raboliot se calmait un peu. Le sentiment s'imposait à lui que Tournefier ne dirait rien, puisqu'il n'avait rien dit encore. Et le désir de recontrer le garde le posséda de nouveau tout entier, aussi fort, mais plus raisonnable et lucide. Il réfléchit, chercha, et ne tarda pas à trouver.

Un matin, à pointe d'aube, il découvrit en lisière d'un fourré une charogne étalée dans l'herbe. Elle était aplatie de telle sorte qu'il vit bien au premier regard qu'un fauve de forte taille s'était roulé sur elle. Il s'approcha, déchiffra les abords. Le drame s'y inscrivait en traits violents : autour de la charogne, la terre avait été dénudée, labourée profond par des griffes, bouleversée par des soubresauts forcenés. Un taillat [1] de chêne, à côté, montrait des traces de morsures, toute l'écorce arrachée jusqu'à deux pieds du sol, l'aubier haché par les sillons des dents, déchiqueté, entamé jusqu'au cœur. C'était à ce taillat que Tournefier avait fixé son piège : Raboliot trouva tout de suite la marque en bracelet qu'avait creusée le fil de fer. Firmin n'avait pas bien choisi, l'arbuste était trop gros déjà, trop résistant. Au lieu de céder souplement

1. Petit arbre de taillis.

à chaque effort de la bête captive, il avait tenu raide, il avait aidé le fauve. Et bandant tous ses muscles, bondissant de droite et de gauche, tordant le fil de fer d'attache, le fauve avait fini par le rompre, s'était sauvé, traînant le piège.

Raboliot suivit la trace. C'était facile : l'engin pesant avait couché les herbes, éraflé les taillats au passage. Cruellement empêtré, le fugitif avait cherché les éclaircies. Il devait perdre pas mal de sang; des gouttes rouges, encore fraîches, tachaient les feuilles mortes. Cent mètres, cent cinquante mètres, Raboliot fit le pied. Une admiration lui venait pour l'énergie de l'animal, peu à peu une pitié obscure : un renard, bien sûr, un adulte. Fallait-il qu'il voulût vivre, qu'il eût la vie chevillée creux! La trace s'alourdissait, les gouttes rouges se faisaient plus serrées, disparaissaient dans un fossé, sous les ronces. Raboliot franchit le fossé, examina le sol, ne découvrit plus rien. Alors il sortit son couteau, trancha un gourdin de bois vert, pas trop long, lourd de sève, dont il écarta les ronces, pas à pas.

Le renard était dans le fossé, étendu sur le flanc, les côtes soulevées d'un halètement précipité : un mâle de l'an passé, magnifique, gros de corps et de poil brillant. Le piège l'avait saisi par derrière, refermant ses mâchoires sur la patte gauche, un peu au-dessous du jarret. Un os brisé perçait la chair, aigu et blanc, mais les tendons avaient résisté. Dans l'aube presque froide, le sang répandu sous la bête, la sueur qui trempait sa fourrure exhalaient une fumée légère. Lorsqu'elle vit l'homme, elle rasa les oreilles, trop épuisée pour faire front; un hérissement courut dans les poils de son cou, un rictus découvrit ses crocs, éclatants sous les babines noirâtres. Raboliot, d'un coup de gourdin sur le crâne, l'assomma. Et il s'assit tout auprès d'elle, au fond du fossé broussailleux.

Le hasard l'avait bien servi. L'endroit était secret et sauvage, loin des allées, des sentiers d'agrainage. En soulevant un peu la tête, il découvrait à travers le taillis la piste qu'il avait suivie. Quand Tournefier viendrait, la suivant à son tour, Raboliot le verrait d'assez loin, choisirait son moment pour se lever tout à coup devant lui.

Il n'attendit pas longtemps. Le bruit d'un pas d'homme lui parvint avec l'odeur d'une cigarette. Tournefier avançait

sans méfiance; il chantonnait, tout doux, entre ses dents.

— Tiens ton chien, Firmin! Empêche-le!

— Couche, Dévorant!

D'instinct, le garde avait raidi la laisse, arrêtant l'élan du molosse. Raboliot se tenait tout droit, debout au milieu du fossé. Il dit d'une voix absente, avec des lèvres qui tremblaient :

— Le renard est là-dedans... C'est une rude bête...

Et tout à coup, dans un grand cri :

— Écoute, mon gars... Ah! reste un peu!

Tournefier, à un arbre, attacha Dévorant. Le cri de Raboliot, l'accent dont il l'avait poussé l'avaient ému jusqu'aux entrailles. Il le regarda, si changé, hâve et maigri, la face mangée de poils. Et il lui dit avec douceur :

— Mon Raboliot, qu'est-ce que t'as fait?

Raboliot sortit du fossé et demeura sur le bord, sans bouger. Il regardait lui aussi Tournefier, avec des yeux immenses, pleins d'une stupeur de découverte. Ses lèvres continuaient de trembler. Il balbutiait, presque tout bas :

— C'est toi! C'est ben toi!... Arrièze, est-ce que c'est Dieu possible?

Plus bas encore, d'une voix si écrasée d'angoisse que Tournefier la distinguait à peine, il demanda :

— Et Sandrine? Et les drôles? Et tous ceux-là... comment qu'ils vont?

— Ils vont bien, — dit Tournefier.

Il ne dit que ces mots, et vit tout aussitôt la poitrine du braco se soulever fortement sous ses hardes, une rougeur lui monter au visage... Brusquement, Raboliot sanglota.

Il sanglotait à grands sanglots qui lui secouaient les épaules au passage, qui jaillissaient de lui longuement, et revenaient toujours, l'un, puis l'autre, réguliers et profonds, ébranlaient tout son corps comme les coups d'une cognée un arbre.

— Mon gars!... Mon gars!...

Tournefier était près de lui, qui venait de s'asseoir sur la pente du fossé, les coudes sur ses genoux et le front dans ses mains, et sanglotait toujours, brisé, le dos fléchi, toute sa force coulant avec ces longs sanglots. Le garde, de son bras, avait ceint les épaules misérables. Il ne trouvait plus rien à

dire, bouleversé par ces secousses violentes dont il sentait contre lui la montée, qui renaissaient sans trêve, avec la même terrible véhémence. Il songeait : « Voilà une vraie pitié... Une chose pareille... Le pauvre gars, il a dû en voir!... » Jamais il n'aurait cru qu'un homme pût pleurer de telle sorte.

Et Raboliot, enfin, se prit à parler : des mots sans suite, qui passaient à travers ses sanglots :

— J'en ai vu! Ah! J'en ai vu! Comprends, Firmin : t'es le premier... Depuis des mois, je n'avais personne... C'est ben toi qu'es là, pour de bon... Et tu vas t'en aller, je ne t'empêcherai pas; faut pas qu'on te voye avec moi, je ne veux pas te faire du tort, à toi... Mais reste encore un peu, pas longtemps... Ah! mon Firmin, si tu savais!

Et il disait encore :

— Ils vont bien... Ils sont toujours dans la maison... Ainsi... Et moman? Et Touraille?... Cause-moi d'eux, Firmin, dis-moi tout... Voilà des mois que je ne durais plus!

Et Tournefier lui dit ce qu'il savait, presque tout : « Chez Raboliot, à l'Aubette, chez Montaine, il n'y avait quasi rien de changé. Les santés n'étaient point trop mauvaises. Personne n'était bien gai, c'était vrai. Mais depuis le coup de falot, depuis... le malheur, tout s'était arrangé pour les autres bien mieux qu'on aurait pu le croire. *On* avait plaint Sandrine. *On* avait bien compris qu'elle n'était pas fautive dans ce qui était arrivé. Des gens l'avaient aidée : elle avait retrouvé des ménages, chez monsieur Bergeron, chez le docteur; et la maison marchait, comme elle pouvait, pardi! mais elle marchait. »

Raboliot l'écoutait, immobile. Ses mains, ayant abandonné son visage, pendaient maintenant entre ses genoux; il fixait sans les voir des feuilles de ronce devant ses yeux, les épaules parcourues encore de grands soupirs entrecoupés. Parfois, la voix humble et docile, il approuvait d'un mot les paroles de Tournefier : « Ainsi!... Elle n'était pas fautive, sûr que non... On l'avait plainte... Dieu merci, le monde n'était pas tous méchants... »

Tournefier s'arrêta, incertain. Il s'écarta un peu de Raboliot, le vit calmé, presque paisible. Alors il demanda :

— Et toi, mon gars, qu'est-ce que tu vas faire?

Raboliot le regarda, souleva ses deux mains, à peine, les laissa retomber mollement :

— Est-ce que je sais, Firmin?

Il était à présent pareil à un enfant. Il se confiait à cet homme vigoureux :

— Dis-le moi, je t'obéirai.

Le garde détourna les yeux, parla très vite, avec une gêne grandissante :

— Faut t'en aller, faut quitter le pays. Ça n'est pas pour moi que je te dis ça : me voilà près de toi, à t'écouter, preuve que je ne te veux point de mal... C'est pour tout le monde que je le dis, pour les ceusses de là-bas, et pour toi aussi, Raboliot. T'en as déjà trop fait : te laisser voir comme tous ces jours, c'était déjà une mauvaise chose... Depuis longtemps je voulais te le dire, je voyais bien que tu n'étais pas dans ton état naturel... C'est comme tes passages à Bouchebrand. Là encore, tu n'as pas eu raison : tout le monde était au courant, même ceux-là qui n'auraient pas dû le savoir. Je ne peux pas t'expliquer mieux... Tu t'es sauvé, parce qu'il le fallait. Et il a bien fallu aussi que les autres s'arrangent sans toi. Ils se sont arrangés, tu vois. Et tout va comme ça peut, doucement. Mais si tu reviens t'en mêler, tout va se détraquer encore... Tu dois comprendre : dans le fond, tu es un bon gars. Plus tard, qui peut savoir? C'est trop près, Raboliot, trop à vif; c'est comme un feu qui couve encore. Laisse-lui le temps de s'éteindre, va-t'en... A force de passer, peut-être que les jours endormiront le mal qui est fait.

Raboliot inclinait la tête, fixant toujours d'un regard vide le feuilles de ronce devant lui. Sans bouger, toujours de la même voix docile, mais où tremblait à présent une prière :

— Je m'en irai, Firmin, je m'en irai... Mais faut que je les voye, avant.

— Qu'est-ce que tu dis? — s'écria Tournefier.

Raboliot répéta :

— Je veux les voir... Après comme après, n'est-ce pas? Je m'en irai, je te promets... Seulement, je veux les voir avant. Sandrine, les drôles, je veux les voir.

Il sembla s'éveiller, ses yeux brillèrent, il eut sur le visage une espèce de sourire immobile. Et Tournefier, devant cette

face d'illuminé, sentait la vanité de tous les mots qu'il pourrait dire, et dans le même instant une colère lui venait, une révolte de brave homme contre son impuissance. Il prononça, presque rudement :

— Voilà encore une pauvre parole ! Tu veux, tu veux... Est-ce que tu es seul à vouloir? Est-ce que tu as le droit de commander? Et s'ils ne veulent pas, eux? S'ils sont toujours montés contre toi?

— Oh ! je sais bien, — murmura humblement Raboliot, — elle doit être montée, c'est sûr. Elle a raison. Si je l'avais mieux écoutée... Mais faut que je la voye, Firmin, et les trois petits avec elle. Je ne leur dirai rien, sois tranquille ; je ne me montrerai même pas. De loin, comme ça, je les verrai passer...

Il parlait sur un ton monotone, les regards de nouveau perdus, avec la mine d'un homme qui rêve :

— Tu leur dirais de venir, un dimanche. Tasie serait contente de les voir. Et ils viendraient... Vous sortiriez dans le jardin... Moi j'aurais attendu, caché dans la genêtière. Et je resterais là, sans bouger. Je les regarderais tous les quatre. Sandrine causerait avec Tasie, je l'entendrais ; et peut-être qu'elle viendrait à sourire... Les drôles, eusses, ils courraient, les deux garçons, et même Sylvie qui doit déjà trotter toute seule... Tu n'oublieras pas, dis, Firmin : tu lui diras surtout qu'elle amène Sylvie avec elle.

Il soupira longuement. Sa voix se fit plus basse et plus rauque :

— Et puis après, je m'en irai. Je te promets de m'en aller, de me cacher pour eux, pour vous tous, après... Non, ne dis rien, mon gars, c'est pas la peine. Personne, personne pourrait avoir le cœur de me refuser ! Cause-s-en à Tasie : tu verras qu'elle dira comme moi. Qu'elle aille trouver Sandrine, qu'elle lui demande de venir un dimanche. Et sa réponse, je l'attendrai : tu me porteras sa réponse, Firmin.

— Et le pouvoir? — dit Tournefier. — C'est bien trop déjà, Raboliot, de t'avoir rencontré cette fois. Tout le mal que j'en pourrais avoir...

— C'est vrai, — dit Raboliot. — Je suis comme un maudit.

Il réfléchit quelques instants, regarda le fossé à ses pieds, et soudain :

— Voilà ma dernière parole, écoute-moi : ici, tu vois, dans le fossé, sous les ronces, je vais creuser un trou, avec des pierres sur le côté pour que le sable ne coule pas. C'est là que tu mettras la lettre.

Il descendit, fouilla la terre avec ses mains. Et il disait, tout en travaillant :

— Tu te rappelleras bien l'endroit, pas vrai? ... Compte tes pas depuis le pied de châtaignier... Je remettrai les ronces par-dessus, personne ne pourra rien y voir... Je passerai tous les jours au matin, rien qu'une fois, vers les sept heures. Bouchebrand? On ne m'y verra plus : voilà deux grandes semaines que je n'y suis allé; j'en ai dégoût.... Tout le reste du temps, je serai loin, par Tremblevif, ou dans les taillis du Chamboux... Tous les matins, mon gars, rappelle-toi : sur les sept heures....

Tournefier, debout hors du fossé, le regardait fouir la terre de ses ongles, le cœur serré.

III

Le matin où Raboliot trouva la lettre, il ne l'ouvrit pas tout de suite. Il traversa dans sa largeur le bois de la Sauvagère, et gagna le route de l'Aubette avec l'enveloppe dans sa main.

C'était un matin de juillet, ruisselant à l'infini d'une lumière splendide et sèche. Le soleil déjà haut avait brûlé toute la rosée; l'espace n'était qu'un flamboiement limpide, sans une trace de brume, sans un nuage.

Quand Raboliot toucha presque la route, qu'il put la voir s'allonger sur la plaine, il déchira l'enveloppe et déplia la feuille. C'était une feuille quadrillée de lignes bleues, comme on en trouve dans l'éventaire des colporteurs ou dans les toutes petites épiceries de campagne. L'écriture n'était point de Tasie ainsi qu'il s'y fût attendu; elle était de Sandrine elle-même.

Je bénis Dieu, écrivait Sandrine, *que Tasie soit venue à la maison. Je ne sais pas où tu recevras ma lettre, et j'aime autant ne pas le savoir, parce que je n'irais sûrement pas. Le principal*

est que tu la reçoives, et que tu lises les choses que je voulais te marquer. C'est pour te dire que je ne te connais plus. Ce que j'ai souffert par ta faute, c'est une chose abominable. En remontant depuis le commencement, j'ai pu pleurer, te supplier, rien n'y faisait : fallait que tu y retournes quand même. Et je voyais bien que ce serait à ta perdition et à la nôtre, mais j'avais beau le voir et te le dire, rien n'y faisait. A force de se manger les sangs, il vient une heure où on en a assez. Papa aussi te l'a bien répété : on y engage un doigt, et tout le bonhomme y passe. Et c'est ce qui est arrivé, et nous avec. Heureusement que tout le monde n'est pas comme toi et que nous avons pu nous en sortir. C'est comme après ton procès au collet, au lieu de payer l'amende ou encore de te livrer pour faire la peine que tu avais méritée, monsieur fait l'orgueilleux et refuse de se livrer, ça fait bien auprès des filles. Il y a des hommes qui se livrent, un coup qu'ils ont eu le malheur d'être pris, avec des entrailles de père. Mais toi, tes enfants, tu t'en fiches, l'Assistance peut bien s'occuper d'eux, et leur mère pareil, tu t'en fiches, pauvre Sandrine! Ce que j'ai pu souffrir et pleurer jour et nuit! La belle avance! Et tu te caches de moi et tu y retournes encore, avec des hommes qui sont en prison. Et quand tu es pris encore, au lieu d'accepter ton sort tu ne veux toujours pas, glorieux, et tu tires sur des hommes, et tu n'as même pas peur d'assommer à moitié avec ta crosse un homme bien estimable qui faisait son devoir, lui au moins. Tout le monde n'est pas si mauvais qu'on le croit, je m'en suis aperçue, et on se trompe sur le compte des gens. Je me suis bien trompée sur toi aussi, avec toutes tes belles paroles que tu voudrais bien ne plus le faire, enjôleur, je ne me doutais pas que c'était des menteries. Mais maintenant je l'ai bien vu, pour mon malheur. Dire que j'ai tremblé pour toi! Tu t'es sauvé, et je te voyais au loin à pâtir de la faim, du froid, sans maison. Et pendant ce temps-là, tu revenais traîner par ici. Et moi je me débrouillais comme je pouvais, je m'en tirais à m'user tout le corps, à travailler pour gagner mon pain et celui des enfants, les anges! Mais toi tu revenais faire tes coups dans le pays et tant pis si le mépris des gens vient retomber encore sur ta famille! Aussi tu peux retourner à Bouchebrand, c'est bien la femme qu'il te faut, une traînée qui va avec tout le monde, une femme de mauvais gars, ça va ensemble avec un assassin,

autant dire. Tu en avais assez de nous, faut croire, pour chercher une autre famille à ta convenance, Milorioux en prison, Volat en prison, de jolis gars, et bientôt à ton tour comme ton père. La pauvre vieille, elle est à plaindre! Son mari d'abord, et son garçon qui finira pareil! Ah! Raboliot, si tu étais resté à la guerre, je pense que ça aurait mieux valu. C'est triste d'en arriver à dire des choses pareilles, mais sûrement que ça aurait mieux valu. Et papa le dit bien aussi. Voilà que je t'en ai marqué bien long, mais c'est plus fort que moi, fallait que je te dise tout ce que j'avais sur le cœur, surtout depuis que tu es revenu à Bouchebrand. Si tu as encore un peu de cœur, il faut nous laisser en paix. Je n'ai pas trop de force pour les enfants : les pauvres petits anges, orphelins de leur père à présent! Laisse-nous, Raboliot, je ne suis déjà pas si vaillante. A bien fallu se passer de toi, et Dieu aidant on y a réussi. Que Sa volonté soit faite! Et qu'Il me donne la grâce de t'oublier tout à fait. Pour toi je pense que ça t'est bien égal, tu l'as prouvé, tu as voulu ton mal, mauvais gars. Je t'embrasse bien quand même, ça sera la dernière fois, par pitié pour nous! C'est malheureux quand même d'en arriver à dire que je te voudrais comme mort.... Enfin!

Celle qui n'aura pas trop de toutes les heures de sa vie pour regretter de t'avoir connu.

Raboliot avait lu d'une traite. Ses doigts, qui tout à l'heure tremblaient, avaient cessé tout à coup de trembler. C'était inconcevable à tel point, cette lettre, qu'il n'éprouvait même pas de colère. Une lettre de Sandrine, ça? Toutes ces phrases monstrueusement injustes, c'était Sandrine qui les avait écrites, chez eux, au coin de la table massive, près d'une bougie dont la flamme dansait?

Rien que cette lueur dans la salle obscure, et tout autour l'ombre vivante où battait la grande horloge, où respiraient les drôles endormis... Sandrine avait sûrement écrit la lettre, puisqu'au travers des lignes, Raboliot l'avait reconnue : mais une Sandrine changée, contrainte, comme si quelqu'un lui eût tenu la main. Et elle se débattait, oubliant par instants la leçon qu'on lui avait apprise, avec de pauvres mots qui venaient de son cœur, qui résonnaient comme sa vraie voix.

Elle était bien ajustée, cette lettre, par chacune de ses lignes le poussant à l'écart, l'abaissant, le rejetant. Elle n'affirmait rien qu'il pût nier. Tout le mal qu'elle lui reprochait, il l'avait réellement accompli : il avait tiré sur des hommes, au pont de Malvaux; sur le crâne de Bourrel, il avait abattu sa crosse; même pour les saletés de Bouchebrand, la lettre disait la vérité. Regarde ton portrait, Raboliot! Cet homme-là, ce vilain gars, c'est toi : mauvais père, bourreau des tiens, une honte, une malédiction pour les braves gens de ta famille... C'était vrai. La vérité s'inscrivait aux pages de la lettre, comme un reflet fidèle dans un miroir qu'on eût tendu devant sa face. Une belle image à montrer au monde! Essayez voir, et demandez aux gens qui passent : « Ce méchant gars, cette crapule, qui c'est? » Et tout le monde, bien sûr, vous répondra : « C'est Raboliot. »

Oui bien, c'est Raboliot. Raboliot qui s'avance sur la route de l'Aubette, et marche par la plaine devant les yeux de tout le monde. On fauche les seigles par la plaine; un peu partout il y a des hommes dans les champs. Sur la pente qui s'incline vers l'étang de Buzidan, toute l'équipe de la ferme moissonne. Raboliot va, sans même se rendre compte de tous ces regards qui le suivent. C'est grand jour à présent. Le soleil darde des rayons éclatants, rejaillit sur la route, en poussière d'or qui longuement ondule ou vibre. Raboliot marche dans ce flamboiement. Sa silhouette y détache tous ses gestes, noire et déliée, ajoutant ses pas à ses pas. A la bonde de l'étang, le fermier Boissinot est sorti des petits saules, portant un seau où il avait mis des bouteilles à fraîchir. Il a fait un pas en arrière comme pour se cacher sous les branches, ou peut-être seulement à cause de sa stupéfaction. Raboliot l'a bien vu, mais il est passé devant lui sans même avoir tourné la tête.

Et il a vu, sur les communaux, d'autres faucheurs qui travaillaient. Au pont du canal, il a dû s'écarter un peu, pour laisser place à la camionnette du boulanger; dans le virage qui suit le pont, à la descente, la camionnette a pris plus large que de coutume, et ses deux roues de gauche ont laissé un sillage dans l'herbe du bas-côté. Si Raboliot s'était retourné, il aurait remarqué qu'elle s'arrêtait un peu plus loin, et que le

boulanger se penchait au dehors, bientôt rejoint par les faucheurs des communaux.

Il ne s'est aperçu de rien, tout à ses pas, tout à sa marche sur la route. Au premier coude après le canal sa maison lui est apparue, juste dans la seconde où il s'attendait à la voir. Il lui aurait semblé rentrer ainsi qu'à l'ordinaire, n'eût été l'heure inhabituelle. C'était tout simplement comme s'il eût oublié quelque chose, et qu'il fût revenu du travail, un peu vite, pour réparer l'oubli qu'il avait fait, pour remettre les choses en ordre. A dix mètres de sa maison, une volée de poussière a couru sur la route dans un ronflement de moteur. Il a songé vaguement : « Le boulanger n'a pas été bien long par là. » Et il a fait ses derniers pas, il a poussé la porte de chez lui.

IV

Elle était devenue toute blanche, les yeux rivés au visage de l'homme et serrant sa poitrine à deux mains. Elle était trop bouleversée pour prononcer une seule parole. Ce fut Raboliot qui dit en arrivant :

— Te voilà... Te voilà, Sandrine.

Il avait refermé la porte et s'était avancé un peu, sans toutefois aller jusqu'à elle. Elle devait ravauder, assise sur une chaise basse près de la porte du jardin. Quand Raboliot était entré, elle s'était levée d'un sursaut, et n'avait plus bougé, toute droite; mais il sentait en elle une détresse panique, à la fois un élan vers lui et un désir violent de le fuir, de s'échapper en se cachant les yeux.

— N'aie pas peur, — lui dit-il. — Je ne suis pas venu pour crailler et pour commander. Je suis venu pour que tu me redises ce que tu m'as marqué là-dedans, — et il montrait la lettre dans sa main, — pour être sûr, pour que ce soit bien toi qui me chasses...

Elle ne répondait toujours pas .Dans les rectangles de soleil qui des fenêtres tombaient sur le carreau, on voyait danser des poussières et s'allumer des vols de mouches. Et il y eut, à travers le silence, l'éclat d'une petite voix jasante, un cri de gaîté fraîche qui traversa Raboliot tout entier.

Il n'avait pas vu la drôline en entrant. Elle était liée au

tourniquet. Une attache de chiffon, nouée sous ses aisselles, la maintenait à la perche pivotante qui des solives joignait le carrelage. Et Sylvie tournait tout autour, abandonnant son petit corps, les jambes gourdes, une cuiller de bois dans la main.

— Elle a bien profité, — dit Raboliot.

Il se raidit contre la force qui le jetait vers elle, s'appuya des deux paumes, solidement, à la table. Il était juste en face de la porte vitrée, la lumière du jardin éclairait en plein son visage, ses joues creuses et velues, ses yeux brillants qui regardaient Sandrine.

Un long moment son émotion le suffoqua, trop poignante. Il avait vu, au pied du tourniquet, un rond d'usure dans les carreaux, la trace de tous les pas qu'avaient creusée là les deux autres, quand ils commençaient à marcher.

— Ils sont en classe? — demanda-t-il.

Sandrine fit signe que oui. Il murmura :

— C'est bon. Je les attendrai revenir...

Et il ajouta, la voix dure :

— ...A moins que tu ne voules pas, Sandrine.

Alors Sandrine tendit les bras et elle se mit presque à crier :

— Pardon! Pardon! Je ne pouvais pas croire que tu en avais enduré tant et tant! Comme te voilà! On ne se figure pas. Et tu étais si loin, sans rien dire, comme si tu avais voulu, le premier, qu'on t'oublie. Et tous les autres qui étaient là, contre toi, toujours à me parler contre toi, à m'expliquer le mal que tu nous avait fait. Ils me disaient : « Vous avez eu de la patience! Il y en a, à votre place... Mais vous ne voyez donc pas l'homme que c'est, toujours à son plaisir ou à son vice, et tout le reste ne lui est de rien? Ils me redisaient toutes mes peines, et de chacune c'est toi qui étais cause. Ah! Raboliot, c'est pourtant vrai! Comment ne les aurais-je pas crus, puisque c'est vrai? Et te voilà. Et je ne sais déjà plus. Mon Dieu! Mon Dieu! Est-ce que tu ne viens pas de faire pire? Pourquoi n'es-tu pas resté loin? De moi, de nous, que vas-tu faire? Mon Dieu faut-il! Que je suis malheureuse!

Elle pleurait, debout, et continuait de tendre les mains, pour l'implorer peut-être, ou pour le repousser loin d'elle, avec toute la souffrance qu'il apportait. Lui cependant la

regardait, et son cœur était plein d'une commisération infinie, d'une tendresse pitoyable qui sourdait de toutes ses fibres, qui l'inondait à large flot. Sandrine! Sandrine! C'était bien elle, toujours faible et docile, toujours prête à plier sous une voix plus rude que la sienne, sous une volonté plus hardie. La pauvre proie, sans autre défense que ses larmes. Hélas! Sur le désir ou sur la haine d'un homme, que peuvent les larmes de Sandrine?

Comme tout à l'heure, avec plus d'âpreté, il se raidit contre lui-même, contre la joie qui le soulevait. Plus tard, bientôt, quelle récompense! Mais il fallait accomplir toute la tâche. Et c'était à présent que la tâche commençait. Il demeura debout contre la table, pesant des mains sur le bois massif :

— J'ai bien compris, Sandrine, on t'avait montée contre moi. Toute ta colère des premiers jours, on s'en est servi contre moi. Tu n'étais pas grand'chose, va! C'était moi qui comptais, moi qu'on voulait toucher, abattre à travers toi! Et quand tu écrivais la lettre, tu ne t'en es même pas aperçue, il y avait quelqu'un derrière ton dos.

Elle tressaillit. Raboliot continua :

— Quand Tasie est venue voir, tu n'en as parlé à personne?

— A popa, — avoua-t-elle.

— Je m'en doutais... Et à qui encore? Il faut bien tout me dire, Sandrine. Après le coup du pont de Malvaux, *on* a dû se montrer ici, pour une enquête, ou pour me guetter déjà. On a dû te parler... revenir... C'est-i'vrai?

Il répondit lui-même, après un court silence :

— C'est vrai.

Et il se mit à brûler et transir, serrant ses dents pour les empêcher de claquer.

Voilà... Il avançait tout droit, sur une route dure et rigide. Depuis la lisière des bois, sur la route de l'Aubette au soleil, il avançait dans une implacable lumière, sans rien voir que cet aride flamboiement. S'il avait vu des faucheurs dans les seigles, et Boissinot sur le bord de l'étang, c'était ailleurs, en dehors de la route. Et même Sylvie, et même Sandrine, quelque chose le séparait d'elles, encore, un peu comme un

voile de soleil onduleux, une zone d'air vibrant qui le brûlait et le glaçait ensemble.

Devant ses yeux, la forme de Sandrine reculait. Elle parlait et criait, elle répétait : « Pardon, Raboliot! Est-ce que je pouvais me douter? » Elle se tordait les bras, l'adjurant de ne plus être là, de se sauver, de se cacher, par pitié! On devait l'avoir vu, en plein jour; tout le monde au bourg devait le savoir chez lui, et eux aussi, Jésus, les gendarmes! Et ils allaient venir, et *il* allait venir, sûrement, sûrement! « Ah! va-t'en, Raboliot! Tu reviendras, cette nuit, quand tu voudras, mais va-t'en à cette heure, va-t'en, va-t'en! »

Elle se sentait devenir folle, devant lui qui pesait de ses paumes sur la table, sans bouger, le visage extraordinairement calme, presque rêveur.

Et soudain elle se tut. Et des épaules jusqu'au bout des doigts les bras de Raboliot frémirent. Distinctement, sur le sable de l'aire, on avait entendu le roulement d'un vélo. Raboliot lâcha la table, disant très vite, d'une voix qui commandait :

— C'est à t[illegible] partir, Sandrine! Emmène-la vite... Allez chez Touraille toutes les[illegible]

Le guidon de la bicyclette [illegible]a dehors, heurtant le mur. Ils détachaient ensemble la drôline, et leurs doigts brûlants se mêlaient.

— N'aie pas peur... N'aie pas peur, — répétait Raboliot.

Vers la porte vitrée du jardin, il la poussait, tenant Sylvie serrée contre elle.

— Vite! Vite! Allez-vous en!

Quand la porte s'ouvrit derrière eux, il se pencha davantage sur Sandrine, il écarta les bras pour lui cacher l'homme qui entrait. Et il la poussait toujours, et ses yeux l'éloignaient avec une douceur impérieuse.

Elles furent dehors. Il vit Sandrine courir dans le jardin, passer la haie pour rejoindre la route. Elles disparurent, et il se retourna lentement.

Bourrel était à la place même qu'il avait quittée tout à l'heure, contre la table. La lumière du jardin tombait droit sur son âpre visage. Ses traits étaient semblables au souvenir qu'avait d'eux Raboliot, semblables à ce point qu'il en était

presque effrayé. Bourrel le regardait avec un ricanement de joie : ce ricanement aussi, Raboliot l'avait attendu, exactement tel qu'il était.

— Tu viens pour m'arrêter? — dit-il. — Le boulanger t'a prévenu, au pays... Alors tu as sauté sur ton vélo, pour être ici plus vite, pour y arriver le premier... Boussu et Dagouret te suivent à pied, je pense?

— Justement, — dit Bourrel.

Raboliot avait reculé de quelques pas, jusqu'à toucher des reins le fourneau. Il saisit à deux mains, derrière lui, la galerie où pendaient le tisonnier et le soufflet, la serra de toutes ses forces.

— Je t'attendais, — dit-il.

— Moi aussi, — dit Bourrel.

Il ricanait toujours. Raboliot pouvait voir les ondes de sa joie, brèves et puissantes, courir de sa poitrine à sa face. Le même tremblement secouait les bras du braconnier. De toute sa volonté il tâchait de le réprimer, crispant ses doigts sur la barre de fonte, derrière lui. Et Bourrel, tout à coup, laissa jaillir sa joie.

— Moi aussi, je t'attend[illegible] j'étais bien tranquille, je savais que tu reviendrais. Compte à deux, toi et moi! Quand tu as filé sur Chaon, quand tu t'es ensauvé je ne sais où, au diable, l'idée qu'on te chaufferait par là, que ce serait peut-être un autre qui t'arrêterait, cette idée-là m'aurait rendu malade... Mais je restais tranquille, au fond; je me disais : « Il va revenir. Le pays le tient trop... Quand il aura traîné son las, il reviendra, ça sera plus fort que lui. Et alors, on verra bien! » Et tu es revenu, parbleu! Tu devais me sentir, c'était comme si je t'avais rappelé.

Le corps tendu, le buste un peu penché, il avançait, comme malgré lui, sur Raboliot : un pas, et puis un pas, attiré vers cet homme qui le regardait sans bouger.

— Ton retour, je l'ai su tout de suite. Tu l'as bien dit : les gens causent... Et je suis passé à Bouchebrand, pour causer moi aussi, pour savoir... Tu n'y venais déjà plus guère, toujours la nuit, changeant tes heures. Tu te méfiais, tu es malin. Et des bois tout autour, vers le canal, vers la Sauvagère et Chanteloup. Encore courir? Encore te pister là-

dedans? Crapule, tu connais les bois mieux que moi! Je n'étais pas de force, tu m'aurais échappé encore. Et je voulais, tu entends, je voulais ne pas te rater!... Alors quoi, j'ai pris tout mon temps. Il y avait trois mois que j'y pensais, que je préparais ça, heure par heure autant dire. Ta maison, ta femme, tes mioches... Je m'étais dit : « Voilà mon affaire »; comme ça, sans trop voir clair encore. Mais l'idée était bonne, je n'ai pas été long à m'en apercevoir : le tout est de savoir causer. Et j'allais, un peu plus content tous les jours, parce que plus j'allais, plus je voyais que mon idée était fameuse : « Mais il aime sa femme, ce Raboliot! mais il aime ses drôles, ce sale gars! Tiens, tiens... » Et j'ai été sûr de t'avoir.

Il respira, la moustache allumée d'un rire. Et il fit encore un pas :

— Tu reviendrais chez toi, c'était forcé. Mais quand? La nuit toujours, de mèche avec ta femme, aidé par elle en bon amour? Elles sont 'core plus malines que nous, les femmes, surtout quand l'amour les tient. Ce qu'il fallait, je l'ai bien vu, c'était la monter contre toi, s'arranger pour qu'elle te rejette, que tu le saches n'importe comment! Il y a une justice, bon Dieu! Tout le monde m'a aidé, de leur bon gré les uns, les autres sans comprendre, mais tous dociles à mon vouloir : le vieux Touraille, fatigué de tes manières glorieuses, les voisines, les gens du bourg, tout le monde! Et toi-même avec tes voyages à Bouchebrand, et ta femme qui était jalouse, ta mère aussi, vaurien, désespérée de ta repentance! Quel coup de joie, quand j'ai appris que la Tasie était venue! Ah! je te connaissais bien! Que l'on te dise : « Va-t'en », c'était assez pour que tu reviennes; et que ce soit ta femme qui te le dise, assez pour que tu accoures, tout droit, sans rien voir, fou perdu. Et te voilà, et moi aussi... Ah! bon Dieu, ça y est tout de même!

Il était à présent à deux pas de Raboliot. Et Raboliot le regardait, la bouche un peu entr'ouverte, les yeux stupides : cet homme-là... Bourrel... Et ce rire devant lui, et ces paroles qui résonnaient encore... Il s'était bien douté de tout cela, mais que Bourrel le lui criât ainsi, c'était une chose si formidable qu'il en demeurait hébété. Sa lèvre inférieure grelottait, ses dents cliquetaient doucement par intervalles irréguliers.

Et Bourrel fit encore un pas en mettant la main à sa poche. Raboliot le regardait toujours, et se penchait maintenant un peu, et se tendait lui aussi vers Bourrel.

— T'as fait ça... — dit-il sourdement.

Et aussitôt, la voix plus haute :

— T'as fait ça!

Et sa voix s'enfla tout à coup. Ses mains, glissant sur la tringle de fonte, cherchèrent en tâtonnant, sentirent le balancement du tisonnier, le décrochèrent avec une adresse silencieuse. Et cependant il s'entendait crier, d'une voix tonnante, qui bondissait hors de lui-même :

— T'as fait ça! T'as fait ça! T'as fait ça!

Il vit distinctement l'expression de terreur qui défigura Bourrel. Il le vit reculer, portant des doigts fébriles à l'étui de son revolver, buter du dos contre la table, et s'abattre en arrière tout d'un coup, les reins ployés, cassé en deux.

Le croc du tisonnier, forgé, aplati au marteau, aigu et long comme une lame de couteau, avait plongé tout entier dans l'orbite. Un spasme secoua les jambes de Bourrel, un autre encore. Le corps tourna doucement sur le côté, s'appesantit du buste sur la table, ne bougea plus, les jambes pendantes et fléchies à demi. Alors seulement Raboliot vit le sang : il coulait vite, s'épandait en flaque sous le cadavre, et du bord de la table tombait sur le carrelage avec un bruit continu de fontaine.

Il regarda, sans plus lever les yeux, le point où le filet de sang atteignait les carreaux de brique, coulant sans trêve, élargissant par terre une autre flaque. Il se disait, le cerveau vide : « Que c'est long! Que c'est long! Est-ce que ça va couler toujours? » Et il guettait, derrière son dos, le bruit que ferait la porte en s'ouvrant.

Quand Boussu et Dagouret entrèrent, il poussa un grand soupir, et de lui-même leur tendit les poignets.

MAURICE GENEVOIX

PROMENADES D'AUTOMNE

AU PAYS DE SYLVIE

A Madame Frédéric Masson,
à cause de qui j'ai aimé le pays de Sylvie.

Chaque automne des appels puissants sur notre cœur nous forcent, entre cet été plein d'un large oubli de nous-mêmes que sont la mer, la montagne ou le voyage en pays étranger et cet autre abîme, non plus de rêverie mais de travail, les longues soirées parisiennes, de nous replier sur le plus fin de notre être et de remonter à notre source en visitant les environs de Paris. Chacun a sa gloire, sa séduction et ses titres à être préféré. Versailles nous accable de sa splendeur et de son histoire; Saint-Germain nous offre sa forêt un peu miteuse mais aussi son incomparable terrasse; les bois de Fontainebleau, qui semblent mêler aux témoignages des rois je ne sais quels incompréhensibles souvenirs, nous font entrer dans un monde hanté d'imaginations préhistoriques et comme parsemé des dons des géants. Mais le plus pur et le plus voilé du passé de France, où le respirerait-on mieux qu'à l'ombre de ce clocher de Senlis qui, à plusieurs lieues à la ronde, mirage sur le ciel plus pâle, nous fait signe comme un espoir, dans la contrée charmante que, faute d'une désignation géographique exacte, j'appellerai le pays de Sylvie? Et elle mérite bien son nom, non seulement à cause des deux héroïnes précises, la duchesse et la jeune fille des champs qu'à deux

siècles de distance deux poètes invoquèrent sous le même vocable prêté par les forêts, mais à cause du fantôme perpétuel de femme que l'automne arrache aux bas-fonds riches de roseaux et dont les brouillards tissent le voile pour des noces toujours vaines. Qui de nous ne l'a poursuivie, cette fille de septembre que les marécages du Lys et ces autres humides repaires au delà de l'Oise semblent nous promettre, dont les prestiges abrités au pied des chapelles et les incantations des prairies nous prédisent le charme fabuleux? Et quand par la complaisance du soir et le consentement des cloches nous sommes prêts de l'atteindre, de quel nom la capterons-nous sinon de celui-là qui monte des marais et s'échappe de la saulaie voisine, spirale nourrie de leur alliance et enlaçantes syllabes, Sylvie?

Son royaume, que la foi du Moyen Age et la rêverie du XVIIIe siècle ont paré d'impérissables monuments, est le plus charmant du monde à parcourir. Si vous vous avancez vers le sud, Chantilly se saisit de vous et vous attache à lui par son collier d'étangs, par les longues allées confiantes de sa forêt, par son parc plein d'abris et de secrets. D'autres parcs encore vous attendent vers l'est, ceux-là les plus romanesques de tous, tout murmurants encore d'une idylle et d'un poème que leur a dédiés le siècle de Rousseau. Leurs petits temples exhalent une religion nouvelle, leurs philosophiques allées croient au progrès et dans une de leurs îles demeure, comme la tombe d'un saint, le sarcophage veillé de peupliers où le prophète enfin tranquille a trouvé le sommeil. Mais là-bas à l'ouest, debout au-dessus de l'Oise comme une sentinelle que posèrent les chevaliers, Saint-Leu-d'Esserand perce et contredit ces espoirs nés des marais de toute sa force dressée et de tout l'élan de sa foi. Et plus loin, derrière la cathédrale-forteresse, dans l'église et sur la petite place de Cire-les-Mello le moyen âge couvert de ses plus humbles bonnets égrène un rosaire plein de douceur...

Au centre de ce royaume que nous prêtons à une fée, Senlis fait fonction de capitale. Et ses églises, ses maisons, ses palais révèlent des délicatesses et dégagent des grâces égales au parfum de son nom où une pureté de fleur lutte avec une longue odeur de miel.

Pierres et parcs, ces quelques visages essentiels à la beauté de notre pays, d'autres seraient plus qualifiés que moi pour en dessiner les traits, pour en déplier le charme. D'Annunzio les a frôlés, Marcel Boulenger vit parmi eux et Nerval jadis les a laissés luire en lui comme les rayons mêmes de son rêve. Mais parce que d'eux m'a souvent approché une hospitalité d'automne et parce que, collé aux vitres d'une chère petite maison, j'ai cherché à toute heure du jour la changeante douceur de l'Oise qui, cachée par des champs robustes et pressée par le poids léger d'une colline, étincelle un instant et toujours lu un message de sérénité dans les lignes montantes de la plaine étalée et blonde du Beauvaisis, peut-être saurai-je chanter la louange d'une telle contrée et dénombrer sans oubli ses lieux fameux, qui furent mes pèlerinages.

CHEZ GÉRARD DE NERVAL

A quel poète appartient le Valois autant qu'à Gérard de Nerval? Il y a passé les sept premières années de sa vie et aussi ses vacances de collégien. Plus tard il y revenait avec des joies enthousiastes et une ferveur de pèlerin, sachant que les arbres et les eaux de son enfance lui gardaient un trésor, qu'il le verrait luire un instant aux cailloux des ruisseaux et au sourire des jeunes filles presque pareilles à ses compagnes d'hier, à ses fantômes présents. C'était son destin de demeurer voué à la pauvreté et à la magnificence des routes, d'être un prince-sans-le-sou qui parcourait le monde. Mais il avait en son cœur une fixe patrie à laquelle il renvoyait ses rêves, oiseaux toujours plus las; dans son grenier de Montmartre et dans les auberges de hasard il se sentait profondément d'un village dont le nom prédestiné, lourd à la fois d'un bruit de sources et d'un tintement de glas, lui semble si beau qu'il le dissimule avec la pudeur d'un amour et évite de le prononcer.

Ce pays au charme contradictoire qui est le sien, il l'a laissé former son âme. Il n'a rien repoussé, ni la clarté fine et souveraine des matins qu'il a répandus en grâce, en légèreté, en bonne humeur sur toute une partie de son œuvre, récits de

ses voyages, anecdotes de sa « bohême galante » — ni les brumes qu'au soir ces mêmes champs laissent monter de leur sein, vêtement prophétique, linceul des fées. L'heure allègre et l'heure enchantée fécondaient tour à tour son jeune esprit. Un sourire de l'Ile-de-France, le plus simple et le plus heureux, trempait son jeune esprit que pénétraient sans résistance les pressentiments de l'au-delà et les religieusessongeries.

Enfin, ce qui devant la postérité relie à jamais Gérard à sa terre étroite c'est qu'elle lui a rendu en inspiration ce qu'il lui versait en amour, c'est qu'elle lui a fait présent de son œuvre la plus belle. On peut relire indéfiniment *Sylvie* : notre cœur s'en approchera toujours plus. Car ce conte formé avec les vapeurs mêmes du rêve a aussi le rire et les pleurs de la plus vraie des confessions. Ce que sa jeunesse a le plus directement connu, les fêtes champêtres, les promenades rustiques, les fiançailles au bord d'un ruisseau, le poète nous le redit : il n'ajoute rien au trésor enfantin que lui prêtaient les boutons d'or de la Thève et les lèvres de sa petite compagne. Mais quand il touche à ces guirlandes fanées, mais quand il ranime ces baisers évanouis, il use de mots si justes et si frais que, sans qu'on sache comment, de leur cadence naît une musique et de leurs images une féerie. Ce qu'un cœur naïf a reçu d'éblouissant des jours et des choses, voilà qu'un miracle nous le fait toucher et le fixe en un témoignage immortel.

Et si en lisant *Sylvie*, nos visions et nos larmes viennent augmenter celles du poète, c'est qu'il a su mettre en ce récit familier les deux grands fantômes dont toute vie est tentée : l'amour idéal qui, une fois entrevu, nous suit toujours, nous perce et nous charme de son fidèle regret — l'amour possible qui, s'il est reçu dans la simplicité du cœur, n'est guère moins beau et apporte à l'homme le don le plus émouvant, un bonheur assez pur pour ne pas se flétrir en consentant à la vie.

De quels traits rapides et troublants il crée en nous cette image ou plutôt cette incantation, Adrienne! Elle est bien celle qui existe derrière des murs mystérieux, sort un instant sur la pelouse, ne chante qu'une chanson et rentre dans la nuit éternelle où s'effacent vite les plus chers désirs et les visages les plus tentants. Qui de nous n'a dans son passé un tel deuil, blessure et lumière, apparition insensée et que

justifie seulement l'espérance, au delà de cet univers imparfait, d'une chaîne indéfinie de rencontres et d'accords?

Adrienne n'a de similitude que dans ce monde presque irréel où subsistent nos visions d'un instant, troublants éclairs dont nous ne savons plus si nous les avons dérobés à la vaste et jalouse réalité ou bien aux illuminations de notre rêve. Mais Sylvie est pareille au visage bien en chair que nous montre la lumière d'une heureuse contrée, à notre concordance humaine, à cette part la meilleure de notre destinée dont nous avons l'impression que, même si nous ne l'avons pas rencontrée, elle nous attendait pourtant quelque part. Gérard qui, lui, l'a trouvée, avec quelle délicatesse et quelle conscience de soi il sait la respecter tout en l'adorant! Car lui, plus qu'un autre fiancé à Adrienne, à l'ange noir qui de ses séductions et de ses espoirs détruit le plus sûr de nos joies terrestres, il pouvait bien prendre une Sylvie mais non se contenter d'elle ni la combler. Or, protégé par son innocence, échappant en elle à ce besoin de saisir et de briser tous les jouets de la vie qui semble le lot du poète, il a longuement respiré sa fleur, charmé, tenté et pourtant secrètement averti de ne pas lui faire mal. Et quand un autre est venu conquérir à sa place le bonheur devant lequel il hésitait, labourer cette vie dans la peine et la joie qu'elle méritait, il s'incline sans jalousie devant un frère plus digne, il retournera au foyer nouveau, se penchera avec humilité sur l'amour accompli et les berceaux habités.

***

Loisy, Saint-Sulpice, Montagny : ces trois noms sont au centre du récit, ils semblent posséder tout le secret des amours de Gérard de Nerval. A Montagny se trouve la maison de son oncle; à Saint-Sulpice le couvent où disparaît Adrienne; Loisy est le hameau de Sylvie.

Et nous allons vers eux le cœur battant. La carte a beau nous les promettre, nous doutons qu'ils existent ailleurs que dans l'imagination du conteur. Et quand le plus facile à trouver, Loisy, apparaît à l'horizon, une grande émotion

s'empare de nous, comme si se révélait un être que le songe nous a déjà montré.

Loisy! ces chaumières accolées à un modeste boqueteau consentent de loin à tout ce que le poète nous dit. Elles attestent que Sylvie a pu vivre là; un reflet de sa fraîcheur n'a pas disparu.

Poursuivons ce pèlerinage tentant et douloureux à travers le hameau dont par ce dimanche toutes les fenêtres sont vides; et pour nous voilà presque cent ans qu'elle sont closes. Ah! si quelqu'une des demeures en bonnet d'aïeules pouvait nous parler de la jeune fille que nous cherchons! rêve insensé, nous le savons, et que pourtant nous ne pouvons nous empêcher de leur murmurer.

Nous les examinons une à une, petites, blanchies à la chaux, pareilles à ces vies anonymes, sans date et sans histoire, qui depuis des siècles continuent ici les chansons des aïeux, le travail du pain, les douleurs et les efforts traversés d'humbles réjouissances. Hélas! où sont la vigne et les roses grimpantes dont, au temps de Gérard, leurs murs étaient fêtés? Cette parure qui leur manque, c'est une tristesse et une infidélité sur leurs blanches façades; et l'ombre qui revient souvent ici doit de ces signes absents recevoir une grande peine...

Pourtant en voici une que sa glycine distingue. Le bel arbuste se multiplie autour de ses croisées; il lui prête une grâce confidentielle et un visage d'idylle. Si j'osais entreprendre sur des souvenirs, c'est là que je situerais, au premier étage, la chambre de jeune fille qui s'ouvrait, travail surpris, pureté confiante : « Je suis monté à sa chambre, sans étonner personne; déjà levée depuis longtemps, elle agitait les fuseaux de sa dentelle, qui claquaient avec un doux bruit sur le carreau vert que soutenaient ses genoux. »

Quel passant, soucieux ou non de Sylvie, ne saluera cette maison et ne tressaillera devant elle, mystérieusement poussé à entrelacer aux rameaux qui s'offrent un aveu de son passé, un souvenir de son cœur? Et moi aussi je serais tenté d'attendre là l'un de ces bonheurs légers que nous avons beau savoir à jamais envolés, dont quelque chose en nous escompte encore le réveil et espère le retour.

J'ai poussé un peu plus loin que le hameau, croyant sur-

prendre du côté opposé à la grand'route par laquelle j'étais venu à lui, parmi les champs et les bois qui appuient sa vie rustique, quelque secret de son cœur. Soudain j'ai vu se former, cachant presque le clocher paroissial de Ver qui sonna les noces de Sylvie, un renflement de terrain dont j'ai peine à dire la puissance féconde et maternelle; et j'ai pu communier avec l'âme de ce lieu qui, avant de prêter à Gérard son rêve le plus pur, avait fourni à l'orphelin le sein nécessaire et le lait nourricier.

***

Loisy nous est donc un lien direct avec notre poète, l'assise même de ses contes. Saint-Sulpice et Montagny ne nous laissent retrouver qu'à travers les voiles dont son caprice et sa pudeur s'enveloppent la trace de ses pas et la trame de son récit.

Saint-Sulpice ou, comme il dit romanesquement, Saint-S... La flèche d'une chapelle émerge des bois et nous espérons retrouver quelques restes du couvent où Adrienne s'enferma. Hélas! un parc absolument banal, une luxueuse chapelle édifiée il y a trente ans, un désolant petit château bourgeois ont vite fait de nous glacer. Comme les souvenirs ont été tués ici! Et pourtant c'est un lieu plein de passé. Des ermites, une communauté de Brigittains l'ont occupé durant plusieurs siècles. Au temps de Gérard il n'y avait plus qu'une maison séculière, fort différente de celle qui nous consterne aujourd'hui. Nous voyons donc comment il a animé ce petit coin, mêlant une tradition à ses rêveries. Et l'eau d'une fontaine qui coule depuis quatre cents ans sous la protection d'un saint local commence de nous faire oublier ce qui nous offense. Si nous en buvions quelques gorgées, peut-être verrions-nous la robe des moines balayer toute cette hideuse modernité.

Mais de Gérard et de son récit quelque chose d'exact nous reste : cette sente qu'il nous dit avoir suivie, ces vieux murs qu'il nous dit avoir longés. Nous pouvons mettre nos pas dans ses pas et rêver cette émotion qui fut sienne lorsqu'il venait chercher ici la présence proche et inaccessible de son aimée mystérieuse...

Il nous reste maintenant à débrouiller l'énigme de Montagny. Mais les historiens de notre poète l'ont fait pour nous d'une manière convaincante, rétablissant sous le pseudonyme de Montagny ce Mortefontaine avec qui le sensible jeune homme n'osait avouer ses liens. Ils ont tout retrouvé, les saints moussus de l'église, les dieux de la fontaine, la maison du grand-oncle et ce clos même avec qui Gérard fit une mystique alliance, lui donnant la cendre de ses morts, lui arrachant un nom dont il couvrait ses épaules de vagabond et qu'il devait jeter à la postérité, haillon devenu la pourpre du « prince d'Aquitaine ».

Nous allons à notre tour, après MM. Aristide Marie et Jacques Boulenger, chercher ce qui subsiste de la maison « à la façade jaune et aux contrevents verts », l'église « semblable à ce qu'elle était au temps où le petit Gérard Labrunie s'émerveillait de la trouver, si pauvre et si nue, gardée par deux idoles[1] », son autre sanctuaire, la fontaine dont les dieux délicatement sculptés, le Neptune et l'Amphitrite, avaient tant de pouvoir sur sa jeune imagination.

Mais ce qui, plus encore que ces modestes signes, le préparait à son destin, c'était le parc fabuleux sur les confins duquel il était né. Parc plein de force et de songe. Des rochers en sortent comme des menaces, des landes le hérissent, des collines montent de lui avec violence. Des étangs célèbrent une fête de langueur parmi cette sauvagerie. Des arbres centenaires y trempent leurs branches adoucies, l'exactitude des cygnes les raie d'un message qui a le calme d'un ordre sacré, dans ces brumes où quelque chose se forme on espère et on redoute la chair pâle des filles des eaux. C'est le pays sans nom où d'insaisissables mains vous frôlent, où vibre le son d'invisibles harpes : le cœur demeure triste de la mélodie et la main, chargée de la bague. Comment Gérard aurait-il évité ici ces divines rencontres, vraies peut-être sur le plan où le voyant exerce ses sens agrandis, fatales à qui ne les distingue pas des strictes possibilités et des contours de la vie?

1. Jacques Boulenger, *Au pays de Gérard de Nerval.*

CHEZ JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Quelles traces et quelles inspirations nous découvrons en certains lieux qui assistèrent à la vie d'un de nos écrivains préférés! Ses livres propagent sa pensée, précise et froide sur chaque exemplaire imprimé; mais c'est une autre vie, plus chaude et plus obscure, qui s'échappe des arbres qu'il a connus, des murs qu'il a touchés. A la Vallée-aux-Loups les pins de Virginie et les cèdres du Liban nous gardent la rêverie de Chateaubriand au tombeau du Christ et dans la savane d'Atala bien mieux que les pages pompeuses où il tenta de la fixer; la plainte du vent toujours jeune à travers les branches nous rend mieux les battements de son cœur que les nobles soupirs dont nous nous sommes lassés. Dans la maison de Weimar ces microscopes qui servirent un jour une curiosité ardente, ces copies antiques qui rallumaient une telle nostalgie de la beauté laissent tomber sur le visiteur je ne sais quel rayon que les sentences les plus profondes et les vers les plus sonores ne livreront peut-être pas. Et comment comprendre, à moins de contempler de sa fenêtre même ces monts pleins de résignation, ces courbes du sol calmes et maternelles, la grande sérénité à laquelle était parvenue l'âme de Pétrarque en ses dernières années?

A Ermenonville, pour peu qu'aient pénétré en nous la fièvre de Rousseau, son désir de l'amour, sa grande volonté tumultueuse du bien, sa prière devant la nature, c'est un grand choc que nous recevons. Car ce sont ses rêves mêmes et ses souhaits qui, mués en prairies, en cascades, en bosquets, en rochers et en lacs, couvrent la contrée. Ces attendrissements auxquels consent la nature persuadée par d'habiles jardiniers et ces sauvages emportements par lesquels elle se reprend, ne sont-ce pas les oscillations de ce cœur tour à tour tendre et révolté?

Par une sorte de sublime revanche la Destinée qui l'avait tant persécuté lui a proposé, pour prendre ses dernières visions de l'univers et mourir devant sa fenêtre ouverte, un paysage où il se trouvait mieux exprimé qu'en aucune de ses œuvres. Et c'est pourquoi après cent cinquante ans les eaux et les

prés, les bois et les étangs luisent encore du sourire qu'il leur prêta, résonnent de la protestation qu'il leur confia, portent la livrée, riante ou sombre, de ses sentiments et sont teints de la couleur de son âme.

Si nous les parcourons, ils se divisent en deux régions opposées qui sont comme les deux faces de son souvenir. Le « petit parc » est comme l'apothéose gracieuse de sa vie, une figuration champêtre en son honneur, un opéra sylvestre auquel les arbres, les prairies et les ruisseaux prêteraient leur concours pour glorifier « l'homme vertueux », le « bienfaiteur de l'humanité ». Il ressemble à la profession de foi d'un siècle qui crut à la bonté de l'homme, à l'innocence de la nature, à l'exemple des bergeries. La cascade qui coule à son seuil proclame ces principes erronés et charmants. Ils vivent à chaque détour des allées sous forme de colonnes, d'autels, de bancs et de temples que leurs inscriptions rendent édifiants, que leur sens et leur dédicace font vénérables. Grotte des Naïades, autel de la rêverie, « banc des mères de famille », cabane de Philémon et Baucis, « temple des Muses et du doux Loisir », temple de la Philosophie, toutes les illusions et toutes les croyances de ce temps existent, ici, concrétisées dans la pierre. La petite rivière qui court au milieu d'elles, l'étang qui les reflète, les majestueux rameaux des arbres centenaires qui étendent sur elles une bénédiction, tout contribue à leur pouvoir et entre dans leur complicité. Le témoignage des feuilles, des herbes et des eaux semble appuyer leur doctrine et la parure qui leur est prêtée a la valeur d'une séduction. Des cygnes voguent noblement vers elles, comme leurs prêtres.

Le cœur de Rousseau vibre encore, tout mêlé à ces choses qui lui donnaient raison. Nous revivons à travers elles ses dernières journées. On devine le regard ému dont il enveloppait chaque matin, penché à sa fenêtre, tant de plantes amies et de signes religieux, les pleurs de félicité dont il arrosait « la prairie arcadienne », l'incomparable douceur qu'exhalaient les concerts donnés pour lui dans l'île des peupliers. Et, autour de cette île que les vieux arbres minces et graves dominent toujours, l'imagination voit sur la barque gouvernée par les amis fidèles le funèbre dépôt qui glisse, le grand inquiet qui s'en va à sa paix, le banni gagnant pour un séjour éternel le

coin de terre qui avait réjoui sa flânerie et lui avait versé des chants. Sur la rive les flambeaux tenus par tout le village et au ciel la lune dispensant sa clarté jettent sur ce départ le tremblement d'un adieu et un lumineux assentiment.

Riant, rêveur, idyllique, ce jardin de ses dernières promenades et de sa mort convient bien à l'homme qui, au long d'une vie désespérée, ne se lassa jamais d'appeler le bonheur et, parmi les innombrables souillures de ses actions fangeuses, ne put jamais douter de ses intentions pures ni de la parfaite innocence de son cœur.

***

Mais à quelques pas du jardin râtissé et plein d'intentions, quel est ce désordre qui commence, cette sauvagerie qui s'insurge? Nous contemplons, étonnés, un espace de terre et d'eau qu'une fureur ravage et ennoblit, qu'une sorte de lutte mythologique déchire depuis le commencement des temps. Ces roseaux mangent les étangs, cette mer de sable attaque et engloutit les chênes, ces rochers qui jonchent et soulèvent le sol sont tombés, armes terribles, des mains des géants. Si le parc attendri de romances et planté d'utopies présentait à Rousseau un sentimental miroir, c'est ici qu'il retrouvait les parts les plus fortes et les plus orageuses de son âme. De l'autre côté du mur ses illusions empruntent la voix des cascades, la draperie des feuillages; elles dansent leur ronde autour d'un bassin ou groupent sur une prairie des moutons. Mais si sous un ciel d'automne nous errons à la tombée du jour à travers le « Désert », les pins frémissants, les rochers aigris, le sable tragique, les étangs livides imitent les couleurs et la tempête de cette âme malheureuse qui allait répandre sa folie sur le monde. Prenons le manteau du roi de Suède ou la houlette de la reine de Trianon pour parcourir ces allées que dessina un jardinier philosophe; mais, en ces lieux fatidiques où gronde l'écho d'un orage, connaissons la présence, fiévreuse et inspirante, d'un génie qui n'a pas trouvé ses règles et n'a pas su se composer sa paix.

HEREDIA A SENLIS

Nous suivons l'une de ces rues modestes, campagnardes déjà, par lesquelles Senlis s'abaisse vers ses bois et sa plaine. Les maisons font penser à de vieilles femmes fières de leur lessive bien faite et de leur collerette bien plissée. Nous marchons le long d'une plate-bande de vertus provinciales. Mais soudain un portail s'ouvre et nous livre, stupéfaits, à des magnificences auxquelles rien ne nous préparait. A droite nous domine un austère bâtiment dont la rigidité s'achève pourtant vers le toit en la grâce des lucarnes à l'antique. A gauche, au fond du jardin, la hautaine élégance des temps romans dresse un clocher qui témoigne d'une antique fierté et du vœu, fidèlement accompli, d'une princesse russe sacrée vers l'An mille reine de France. Près de cette prière barbare qui semble encore jaillir voici le luxe et la délicatesse du XVIIe siècle finissant qui s'affirment en une façade de palais qu'allègent des guirlandes et que sublimise un fronton de temple.

Entre ces pierres, les unes farouches et les autres frivoles, que la paix des siècles commence de réconcilier, court une joie inattendue aux mille couleurs. Des parterres de sauges, de gueules-de-loup et de bégonias, cultivés avec zèle, attestent que les prêtres de l'abbaye réduite au rôle de collège ont retenu un souvenir des soucis d'ornementation de leurs prédécesseurs réguliers. Les tons de toutes ces fleurs, de chair et de flamme, remuent parmi les murs noircis une vie rouge et brillante comme si quelque chose ici subsistait, depuis l'époque des moines, d'une lointaine visite cardinalice.

Pénétrons dans le palais qui exalta un jour la gloire et la puissance mondaine des Génovéfains. Ce qu'il va nous offrir est plus singulier encore que ce qu'il nous promettait. Après cette préface inspirée par des prédicateurs aux amples périodes et aux plis somptueux, voici, sous le nom de cloître, un promenoir de sénateurs. Quel orgueil soutient ces voûtes et quelle force élance ces colonnes! De tous côtés des toges s'avancent vers nous sous le signe dorique.

Nous contemplons, ébahis, ces pompes que rien ne justifie

et cette majesté vide de sens. Mais quels sont ces vers qui sortent de notre mémoire comme, de l'ombre antique, ces piliers? Ils viennent à nous avec la solennité d'une procession de pontifes et ce bruit rouge que font les annonciations des hérauts. O événement merveilleux qui devait après cent cinquante ans expliquer cet ambitieux décor et mettre sur ces pierres vaines le sceau d'une destinée! Car un jour fut envoyé vers elles d'au delà des océans un prince-enfant, de race espagnole, qui s'en venait conquérir la langue de nos pères et mûrir sous nos cieux son âme hantée par la splendeur d'autres constellations. La ferveur qui agitait son jeune sang méritait ces colonnes et la poésie qui montait de lui s'appuyait à ces voûtes. Dans ces murs pleins de dignité que tant de chétifs écoliers salissaient sans les comprendre, celui-là saluait son domaine et se créait une patrie. Il acceptait comme les signes de sa vocation royale les motifs sévères dont s'ennoblissait le plafond et contre les colonnes commençait d'aiguiser ses vers pareils à des épées. Préparé aux Antilles par ses ancêtres conquistadors et recevant ici une goutte précieuse de la sève de l'Ile-de-France, dans la vieille fondation d'Anne de Russie, reine Capétienne, et sous les neufs arceaux que lui avaient légué des moines à l'imagination classique, se forma José-Maria de Hérédia.

Il a pris possession de nous, le gamin au fier visage, et c'est lui qui veut nous révéler les secrets de la demeure devenue sienne, nous pousser jusqu'à ses entrailles de pierre. La main dans cette petite main qui se confie, nous faisons le tour de l'édifice, nous pénétrons par une brèche inattendue dans ses souterrains. Et sous le cloître des moines-sénateurs que harangue Bossuet se manifeste un second cloître, sombre et étouffé, que maçonnèrent les ouvriers de l'An mille et que comblent de très anciens souvenirs. A cette muraille d'où s'échappent peut-être des oracles et des malédictions l'enfant-inspiré colle un instant l'oreille; et contre la paroi il heurte une règle qu'il a dérobée et qui rend un son de sceptre. Plus loin encore il nous entraîne vers un autre trou, où la lumière fleurit. Et c'est pour s'asseoir avec nous sur une étroite bande de terre, royaume charmant de ses jeux qu'une rivière limite. Il nous montre, amusé, les murs féroces qui surplombent le

jardinet; et, mystérieux, l'eau qui apporte les confidences des fées.

Et si nous voulions connaître toute la beauté de Senlis telle que la peuvent atteindre seulement des yeux d'enfant et de poète, c'est d'ici qu'il faudrait nous embarquer avec lui sur la Nonette, prenant aussi à bord les deux passagers taciturnes dont à travers la brume qui commence les mains pâles élèveront sur la ville un immense flambeau, le rêve et le souvenir.

CHANTILLY

Chantilly... quel maître ou quel visiteur attendent ces charmilles bien taillées, ces allées exactement ratissées, ces bassins pourvus de leurs cygnes, ce troupeau de paons qui étincelle pareil à un bouquet insensé offert à un dieu? Mais les Condé sont irréparablement pendus et fusillés, et la seconde dynastie qui tenta de revêtir leur nom est morte de la poitrine... Rien ne nous empêche et tout nous commande d'offrir à une beauté que nous élirons tout ce romanesque vacant, la cascade, les lumineuses allées, le hameau qui flatte sa bergère, les degrés de marbre qui proclament une princesse, la statue de l'Amour qui au bout d'une longue presqu'île s'élève sous un dôme léger, dans la fatalité de sa grâce mirée par les eaux.

Notre rêverie voguait au hasard. Quelques vers la saisissent qui, gravés au coin d'un pavillon, s'envolent, pleins d'aveux et de murmures, vers les pelouses et les charmilles, semblent refaire au parc une âme et lui donner une destinée.

> Mes vers promettent à Sylvie
> Ce bruit charmeur que les neveux
> Nomment une seconde vie...

Ces vers nous pénètrent comme si au parc charmant échappait son secret. Les attentions des marbres, la profusion des miroirs, l'ingéniosité des feuillages, tout prend un sens. Et avec ses sujets sylvestres nous rendons hommage à la beauté que ce perfectionnement de la nature, que cet immense rébus de verdure et d'eau voulait honorer.

Nous imaginons surtout l'amour, revanche de délicatesse, qui pouvait incliner une princesse venue d'Italie, isolée parmi

des rustres à cheval, vers son seul égal véritable, un poète. Une aventure belle comme la traîne d'un cèdre entourant un étang s'ébauche en notre esprit...

Consciencieux, nous ouvrons les documents. Et comme presque toujours, la réalité nous étonne. Marie-Félicité des Ursins, duchesse de Montmorency, quand elle abaissait vers la terre des yeux fixés au ciel, c'était seulement pour connaître le visage d'un mari adoré. A ce seigneur dissipé et brave, infidèle et tendre, elle jetait, présent qui ne savait l'envelopper, un amour brûlant comme une extase et contemplatif comme une piété. C'était une sainte qui, indulgente, flattait une tête folle sur ses genoux. Quel morceau de son temps, quelle part de son cœur aurait-elle eu pour celui qui chantait dans son jardin? Elle l'y cacha du moins, alors que des prêtres pleins de zèle voulaient, pour quelques vers érotiques, le brûler; le manteau de sa pureté fut plus fort que leur robe de justiciers. Et par bonté elle accepta, des mains reconnaissantes qui le lui offraient, ce nom pareil à une couronne tressée de feuilles de chênes et de champêtres fleurs sous lequel, étonnée, elle survit.

Un pavillon, des parterres, le plus doux des vallons redisent encore ces syllabes auxquels ils furent consacrés. Les vers de Théophile promènent en notre esprit un confus et suave enchantement. Et quand un chemin romanesque descend vers une source, quand un vallon s'infléchit avec la mollesse d'un bras féminin, quand au bout d'une presqu'île apparaît, longuement caressée, la statue de l'Amour, nous murmurons malgré nous et comme s'il pressait autre chose que le corps refroidi d'une sainte, ce nom mêlé de désirs et de promesses, Sylvie.

LES MYSTÈRES DU VALOIS

De ces beaux parcs mêlés aux forêts qui sont comme la garde d'honneur et le poétique prolongement du royal Senlis quelques-uns, Chaalis, Ermenonville, Mortefontaine sont désignés par leur nom fameux et largement ouverts aux passants. Ils étaient pour moi de nécessaires pélerinages. Mais ceux-là, secrets et défendus, Valgenceuse, Oignon, Raray,

ne les aurais-je pas toujours ignorés si le plus aimable des Senlisiens ne s'était fait mon guide, n'avait décidé les chemins et ouvert les portes? En une seule après-midi il me les a montrés tous trois et, tandis que le ballet de pierre qui mêle aux ombrages de Watteau les vases, les bêtes et les dieux de Louis XIV tourne encore dans ma tête éblouie, je voudrais fixer quelques traits de la féerie sylvestre de ce Senlisis tant visité par les nymphes et les rois.

I. — VALGENCEUSE

Valgenceuse... Les syllabes que je prononce, toutes allongées de douceur et trempées de rêveuse mélancolie, peignent déjà un domaine qui s'étire au long d'une rivière avec autant de langueur que de grâce et ajoute une charmille à un étang. L'étang vient mourir aux pieds d'un balcon que Le Nôtre imagina, que la blancheur d'une déesse anime et d'où le Passé couronné de feuillages laisse tomber sur nous quelques-unes de ses confidences et quelques-uns de ses rêves. La charmille est percée d'une lumineuse allée qui, courant à un coin de ciel où trois colonnes dressent l'illusion d'un temple, semble viser un but mythologique et suivre sous la suggestion d'une flûte la fuite enchantée d'une nymphe.

A travers les eaux et les bosquets transpirent de tous côtés de romanesques souvenirs. Ici vécut cinquante ans, ne songeant qu'à l'amour, Louise-Céline de Junquières, admirée de Gérard de Nerval, d'Alexandre Dumas, d'Alfred de Vigny. Au fond du parc Nerval a écrit quelque part sur les murs d'un pavillon des vers qui, dit-on, subsistent encore. Et le beau visage de celle qui vit aujourd'hui à Valgenceuse paraît, sévère et pensif, fermer à la fois et parfaire ces souvenirs.

II. — OIGNON

Où ai-je jamais vu un peuple d'antiques statues commander les allées et les pelouses d'un parc avec des gestes aussi profonds, des ordres aussi graves, une aussi souveraine noblesse? Paisibles, elles vivent loin les unes des autres, seules ou par

petits groupes, imposant au visiteur des visions stupéfiantes et une sorte d'étonnement sacré.

En face du château une Minerve et quelques autres dieux supérieurs dansent un pas aussi solennel que celui que risqua parfois, mêlé à ses courtisans, le jeune Roi-Soleil. Apollon chasseur garde l'entrée des bois. Et plus loin, au cœur même de l'empire touffu, surgissant au bout des chemins, au haut des escaliers, sur les bords du majestueux miroir, ce sont de champêtres divinités qui règnent. Les unes abaissent vers nous les cornes d'abondance lourdes des rustiques bienfaits et les autres, de tout leur corps épanoui ou frileux, nous offrent l'appel merveilleux des saisons. Chacune mériterait un regard, une émotion, une louange. Mais l'une d'elles, soit parce qu'elle sort du feuillage au-dessus de quelques marches d'une façon si saisissante, soit parce qu'une grave draperie la défend et lui compose un mystère, pèse sur moi ainsi qu'un troublant fantôme et qu'une apparition prophétique. Et ses voiles de tristesse qui signifient l'hiver, voici que je les rattache, sans savoir comment, aux voiles de deuil dont était vêtue la noble femme qui vint d'un pas rapide et charmant nous saluer au seuil du domaine comme une ombre et comme une fée.

III. — SOUS HENRI IV

Comme le jour commençait de faiblir, à travers une plaine immense et vaine, par des chemins qui ne semblaient conduire à rien, par une contrée où mouraient les châteaux, les bois et les villages, on nous a menés jusqu'à R... On nous a arrêtés devant une petite église qui résumait le village déjà à moitié endormi. Le grand portail s'est ouvert.

Alors devant nos regards a jailli la merveille qui dans ce commencement de crépuscule faisait croire à une hallucination. Sur deux longs murs que les jeux d'un artiste italien avaient évidés, transformés en balustrades de rêves, deux chasses fantastiques, figées dans la pierre et pourtant possédées d'une vie surprenante, éternellement s'accomplissaient. Voilà plus de trois siècles, depuis que la fantaisie d'Henri IV dressa cet *ex voto* à ses plaisirs, qu'ils sont là, ce cerf et ce sanglier, princes et proies, entourés, comme un Saint-Sébastien de ses

flèches, d'une cour fatale, d'une meute hurlante et acharnée, martyrs toujours jeunes des jeux forestiers. Comment rendre la double fascination de ce portique à la fois tranquille et violent, élégant et cruel qui se prête aux arabesques d'une féerie et présente l'apothéose de l'étrange divertissement qui garde aux forêts une âme forcenée, les emplissant de plaisir, de passion, de cris et de sang? Le château s'étonne, qui, plein de grâces rustiques, de bonhomie sincère et de raffinements un peu forcés, ne réclamait en rien cette préface de gloire : plutôt que vers lui elle semble tournée vers quelque secret qu'un roi chasseur et amoureux glissa en souriant à l'oreille de l'architecte et dont si promptement, avant qu'il pût se réjouir de le voir vivre en pierre, le fer d'un assassin le sépara.

Ces énigmes d'un monarque galant qui, ayant mis la paix dans son royaume et la poule dans le pot de chacun de ses sujets, s'accordait les loisirs de la chasse et de la volupté, voilà qu'elles renaissent à l'autre extrémité du parc. Après que nous avons pataugé dans des sentiers boueux et sauté par-dessus des troncs d'arbres, quand nous n'attendons plus rien que le désordre et la liberté des halliers voici qu'un bizarre monument nous arrête. Au sommet d'un porche derrière lequel on croit deviner un palais, Diane tient ses assises, entourée de ses dogues fidèles. Nous poussons, anxieux, la porte : elle ne nous livre rien que les profondes avenues du bois succédant au parc. Que signifie cette pompe au sein de la sauvagerie et pour la surprise de quelle humaine déesse le vieil Henri avait-il ainsi dressé, lui faisant hommage de tous les plaisirs sylvestres et de toutes les poursuites royales, la divine chasseresse?

Ils sont loin de toutes ces questions, mais eux-mêmes chargés sans le savoir des secrets d'un passé et des ténèbres d'une légende, les hôtes qui, revenant de chez Diane, nous accueillent au cœur même de l'ancien Régime soudain reformé. On ne sait plus ici si l'on est avant ou après la Révolution. Depuis trois cents ans, depuis que l'héritage du bon roi est échu à l'un des siens, cette famille n'a bougé d'ici. Les membres n'ont rien ajouté, sauf quelques tableaux délicieux que madame Geoffrin, une de leurs parentes, leur a apportés. S'ils sortent, nous pouvons être sûrs que c'est en carrosse et quand ils

rentrent, ils se préparent toujours un peu à la venue du roi de France qui est le vrai maître de ces lieux et qu'un malentendu en a seulement éloigné quelque temps.

Tout ce charme et cet irréel d'un temps lointain s'ajoutent sans cesse aux gestes nobles, aux paroles affables de l'aïeule qui nous reçoit. En elle tout un passé de France, mêlé aux duels de la première Régence et aux panaches de Rocroy, à l'aisance de ces grands seigneurs qui sans savoir écrire s'asseyaient aux côtés de Corneille et de Montesquieu à l'Académie de France, aux révérences de Versailles qui s'achevèrent héroïquement devant l'échafaud, s'anime et vit extraordinairement. Aussi ne pouvons-nous pas nous étonner lorsque, parlant d'un de ses parents très proches que l'usurpateur corse séduisit et entraîna à une gloire non prévue par les traditions de sa famille, elle nous dit confidentiellement : « Mon pauvre cousin... sa défection est restée pour nous un bien grand chagrin. »

Prenons congé de la vieille dame que ses quatre-vingt-quatre ans laissent si jeune, si alerte, si charmante et qui nous restitue les usages de la vieille France, les grâces d'une cour. Nous avons une longue route à faire pour revenir jusqu'à notre petite maison oubliée aux bords de l'Oise, jusqu'à 1924.

ANDRÉ GERMAIN

DANS L'ERMITAGE MUSICAL

DE M. FRANCIS PLANTÉ

Moi, je cherche autre chose en ce ciel vaste et pur.

V. HUGO

I

Quelle stupeur chez les artistes, voilà une quarantaine d'années, quand les tournées triomphales de M. Francis Planté, ses passages à Paris eux-mêmes, commencèrent de s'espacer! D'après ses intimes, des raisons de santé, quelques devoirs de famille, le soin de ses affaires, les fonctions de maire qu'il exerçait avec vraiment trop de scrupule en sa commune sylvestre des Landes, le retenaient aussi bien l'hiver que l'été dans la France du Sud-Ouest. Bon gré, mal gré, il fallait relancer au fond du Marsan le célèbre pianiste que l'Europe acclamait naguère de Harlem à Copenhague et de Madrid à Pétersbourg.

Or, par on ne sait quel miracle, sa réputation n'ayant cessé de grandir au cours de ces années de silence et d'absence, les amateurs qui aspiraient à l'entendre, éperdus comme les malades auxquels on refuse l'anesthésique dont ils espèrent endormir leur souffrance, pressèrent les chefs d'orchestre, les associations symphoniques, les impresarios, les critiques, les directeurs de journaux et de revues, les compositeurs qu'on soupçonnait être de ses amis, tout le monde enfin, jusqu'aux modestes chasseurs qui fréquentaient dans les Landes, d'arracher, coûte que coûte, M. Francis Planté à son inexplicable solitude.

Quantité de lettres naïves ou éloquentes l'assaillirent vers cette époque. Certainement, elles le touchèrent. Mais sans attacher plus d'importance aux offres matérielles qu'aux objurgations de ses amis, il se résolut, tout en n'abandonnant pas sa maison familiale de Mont-de-Marsan, à transporter sa résidence habituelle au Bigné, domaine d'un millier d'hectares qu'il possédait en pleine forêt de pins, non loin de Saint-Avit. Et la nouvelle qu'il se rembûchait dans une solitude de plus en plus profonde, jeta la consternation parmi les cercles musicaux.

Si les agents professionnels désespérèrent désormais de séduire l' « ermite des Landes », ses admirateurs les plus fervents, plutôt que de renoncer à leurs délices, se rendirent en pèlerinage à Saint-Avit. Les journaux annonçaient parfois que M. Francis Planté, sortant de ses bois, consentait par une faveur exceptionnelle à jouer en public. C'était exact. A certains jours, ayant inscrit à son programme d'authentiques merveilles dont il avait pieusement approfondi les mystères, le musicien quittait enfin ses rêves et se mettait au service d'une œuvre philanthropique. L'appel de la détresse, son faible et triste soupir, remuaient immanquablement un cœur où la vaine gloire avait perdu ses prestiges.

On s'en aperçut pendant la guerre.

Entre 1915 et 1918, le bruit se répandit parmi les combattants qu'un artiste insigne et bientôt octogénaire, sacrifiant ses loisirs, ses aises, les soins dont on entourait sa vieillesse, recommençait à donner des concerts, comme un jeune lauréat du Conservatoire, afin de subvenir personnellement à leur bien-être. De Paris à Saint-Jean-de-Luz, M. Francis Planté, — car c'était lui, — organisait d'incomparables séances de musique spirituelle; toujours caché sous des berceaux de feuillage, dans les églises, au fond des cryptes, de manière à dépister les curieux. Et la fatigue lui semblait douce, lorsqu'il gagnait de ses dix doigts beaucoup d'argent pour les soldats du front.

L'armistice conclu, tandis que les négociateurs se donnaient rendez-vous à Paris, il se terra derechef au Bigné, se replongeant avec joie dans la paix immuable, dans la paix tutélaire des arbres et des pelouses.

Quoique les Parisiens ne l'eussent pas revu depuis, ses nouvelles avaient continué à nous parvenir, grâce à des amis communs, musiciens de talent, qui se transportaient parfois à Saint-Avit pour solliciter ses conseils.

Ils nous déclaraient au retour, l'œil brillant d'allégresse :

— Jamais il n'a été plus digne d'admiration. Jamais il n'a mieux joué. Sa verdeur, sa souplesse, son agilité tiennent du prodige. Et quelle intelligence!... Aucune hardiesse ne le rebute. Nos recherches les plus aventureuses, nos audaces à faire dresser les cheveux sur la tête, elles l'intéressent ou bien l'amusent. Il est sans égal. Il est le maître des maîtres...

Éloges moins remarquables par tel détail particulier que par l'accent. Ces jeunes Parisiens irrévérencieux, de léger scepticisme, lents à s'exalter, hostiles à l'hyperbole, voici qu'ils entonnaient des hymnes, des panégyriques, en l'honneur d'un artiste reclus et solitaire au fond de sa province. L'enthousiasme échauffait leurs paroles. Ils avaient l'air de sortir d'un Paradis musical.

En les entendant monter d'épithète en épithète, se griser, s'extasier, il nous venait un violent désir. Pourquoi ne franchirions-nous pas à notre tour le seuil de ce Paradis? Pourquoi n'en goûterions-nous pas les parfums, les couleurs et la pure lumière? Ah! qu'il nous séduisait par avance, ce beau jardin frissonnant d'harmonies limpides, délicieux par ses rameaux murmurants et la fraîcheur de ses eaux tranquilles!

Notre imagination nous abusait-elle? Mais non, ce n'était pas un simple hasard si les récents amis de M. Francis Planté s'accordaient avec les témoins de ses anciens triomphes, — avec ceux, par exemple, qui l'avaient applaudi en octobre 1878 au Trocadéro, — pour caractériser son inspiration et son style en termes étrangement pareils. Au sujet de sa primauté musicale, deux générations fort dissemblables formaient un unisson qui valait à nos yeux n'importe quelle démonstration scientifique.

Et puis, un autre enchantement, c'était la jeunesse qu'il conservait là-bas, parmi ses landes. Aucun de ses disciples ne se plaignait d'avoir senti près de lui ce froid glacial que dégage la vieillesse, lorsqu'elle se blottit dans l'indifférence pour se préparer à la tombe. Son ardeur inextinguible nous attirait comme le privilège par excellence, comme le véritable

don des dieux. Et nous souhaitions d'aller admirer de près, de tout près, ce miracle. Mais longtemps le voyage de Saint-Avit nous effaroucha par les difficultés sans nombre dont il nous semblait hérissé.

Aussi craignions-nous d'être dupe d'un mirage, lorsque, ce printemps, par une radieuse matinée d'avril, après un bref échange de lettres, le train de Morcenx nous déposa sur le quai de Mont-de-Marsan. Dieu merci, nous n'avions pas rêvé... Selon les ordres du maître, l'automobile à roues jaunes nous attendait à la sortie de la gare pour nous conduire au Bigné.

Fuyant les gaies maisonnettes de Mont-de-Marsan, le chauffeur suivit les allées rectilignes où l'on filait à bonne allure entre des ormes et des peupliers. Au delà de Saint-Avit, après une descente rapide, un ponceau enjambait la Douze : c'est une rivière romanesque, follement pressée de rejoindre son fiancé, le Midou, avec qui elle forme la Midouze. Bientôt nous apparurent les claires-voies et les barrières peintes en gris d'un parc aux arbres touffus. Ce devait être le Bigné, car la voiture s'y engagea pour stopper devant une jolie villa à deux étages.

Alors on vit accourir sur le seuil un homme coiffé d'une toque noire. Leste et souple, il ne semblait pas un vieillard. De taille moyenne, l'œil pétillant, le nez aquilin, la barbe d'argent en éventail, toute la fine bonhomie du Béarn égayant un aimable visage rose, il rappelait un peu les portraits de Henri IV. Et les deux mains tendues en avant, il nous souhaitait la bienvenue, nous pressait de questions, s'informant de notre santé, voire de notre appétit, avec une sollicitude paternelle. Puis, gentiment, il nous entraîna à l'intérieur.

Illusions?... mirage?... Allons donc, nous étions entré bien réellement au Paradis musical de M. Francis Planté.

II

Nous avions beau être averti : la conversation de notre hôte nous dérouta comme un phénomène encore plus extraordinaire que son aspect physique.

Au moindre appel, quatre-vingt-six ans de souvenirs se réveillaient et surgissaient d'un tel élan, avec tant d'ardeur, que la pensée éprouvait parfois de la peine à se frayer un

chemin au travers. Cependant, M. Francis Planté rejoignait sans hésitation cette lointaine période du règne de Louis-Philippe qui fut celle de son enfance. La recherche du temps perdu ne lui imposait aucun effort. Toutes ses années lui appartenaient au même titre. Toutes le fournissaient d'images neuves, drues, inépuisables, aussi fraîches que si elles dataient d'hier ou d'avant-hier. Et leur éclat nous fascinait. Un villageois bêchant la terre n'est pas plus ébahi de découvrir soudain un trésor dont le métal brille au soleil comme au sortir de la Monnaie.

Quand il nous décrivait le pensionnat de Paris où ses parents l'enfermèrent dès leur arrivée d'Orthez, nous croyions voir revivre ses condisciples et ses maîtres avec un relief incomparable. Et notre attention se fixait de préférence sur son premier professeur de piano, madame de Saint-Aubert, femme de mérite et d'un réel talent, qui fut une remarquable élève de Liszt.

Ensuite, la conversation venant à tomber sur une institutrice attachée à ce même pensionnat, mademoiselle Deluzy-Desportes, il nous donnait le frisson. On sait que cette belle et ténébreuse personne acquit plus tard une célébrité abominable. Entrée au service de la famille Choiseul-Praslin, elle fut impliquée dans l'assassinat de la duchesse en des circonstances aussi atroces que mystérieuses.

A ce vampire succède un adolescent d'une figure angélique. Le bon César Franck, alors âgé de dix-huit ans, venait souvent au pensionnat tenir l'harmonium. Quelle affection ne témoignait-il pas au prodigieux petit Francis, orgueil et délices de la maison!

Les dimanches, M. Francis Planté faisait, aux environs de Sceaux, d'adorables promenades à dos d'âne avec son gentil camarade Georges Bizet. Celui-ci, expansif, fougueux, plein de bons tours et de chansons, le plus agréable compagnon du monde, n'en était pas moins un écolier assidu et ambitieux. Avec une énergie opiniâtre, il appelait, il réclamait dès lors la gloire qu'il eut tout juste le temps de conquérir.

Ces fantômes estompés de crépuscule, leur ami les défend avec une fidélité bien émouvante contre les effacements progressifs qui devancent l'oubli irrémédiable, l'oubli illimité...

Telle est sa puissance d'évocation que, deux jours plus tard, mené par lui dans le salon de Mont-de-Marsan, devant un portrait au pastel, nous reconnaissons sur-le-champ le garçonnet méditatif, la taille serrée dans une blouse verte, qui donne la main à une dame un peu autoritaire dont le visage intelligent et grave s'encadre de papillottes grises.

— Mais c'est vous, n'est-ce pas? — demandons-nous à notre guide, — vous-même, et voici madame de Saint-Aubert qui vous présente au public...

Cette éducatrice sévère n'aurait vraiment pas à se plaindre de son élève. Jamais il ne manque de lui rapporter l'honneur de ses succès. Non qu'il affecte d'oublier son passage au Conservatoire : loin de là. Seulement, il tient compte des faits. Admis dans la classe de Marmontel en janvier 1849, il enlevait le premier prix de piano en 1850, avec le final de la sonate de Thalberg. Il avait alors onze ans, puisqu'il est né à Orthez le 2 mars 1839. Après un stage si court, comment ne pas attribuer à madame de Saint-Aubert la gloire de son laurier?

Au rez-de-chaussée de la villa, un petit Érard couleur de miel commémore sa première victoire. On lit sur le couvercle : *Francis Planté, premier prix de piano*, 1850. Les touches ont jauni, sans doute, mais la sonorité permet encore, à la rigueur, un accompagnement discret pour la musique à deux pianos.

Si décrépit qu'il soit, ce vétéran fait belle contenance auprès d'un autre piano droit que M. Francis Planté a dû hospitaliser à l'étage supérieur. Pour le coup, celui-là est un véritable invalide, chargé de chevrons et de cicatrices. Son âge nous est révélé par une inscription à la calligraphie naïvement désuète : 1844, *Hatzenbuhler et Cie, facteurs du Roi.* Qui songerait à l'ouvrir aujourd'hui?... Éloignons-nous sur la pointe des pieds; ne troublons pas le sommeil des patriarches!...

De telles reliques pourraient assombrir un esprit médiocre. Mais, au contraire, il plaît à M. Francis Planté que son présent rejoigne chaque jour son passé. Il applaudit à leurs confrontations. Il les veut fréquentes et familières. Son intelligence les recherche; sa mémoire les facilite. Et comme il n'a rien oublié, rien laissé échapper, il pourrait prendre à son compte le vers fameux de Baudelaire :

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

Mais il le prononcerait, croyons-nous, sans aucune mélancolie...

***

Comme ces prodigieux chanteurs dont la voix escalade des gammes d'une altitude vertigineuse, il peut remonter très loin dans le passé.

N'a-t-il pas connu le chevalier de Neukomm, ami, fils adoptif du vieux Haydn, commensal du prince de Talleyrand? N'a-t-il pas été accueilli dès l'enfance en des salons délabrés et solennels où des spectres vêtus selon les modes surannées de Louis XVI le choyaient, le flattaient, le caressaient, et, tout en le félicitant, vidaient pour lui leurs bonbonnières? N'a-t-il pas frayé avec d'extraordinaires personnages, comme cette antique douairière dont les récits commençaient invariablement par cette formule : *Feu mon père qui avait été à Fontenoy*... Par une destinée bizarre, M. Francis Planté aura entendu nommer la bataille de Fontenoy aussi couramment que la Marne ou l'Yser.

Parmi les réceptions officielles ou mondaines dont il fut le témoin plus tard sous Napoléon III, il nous décrit tout particulièrement une soirée chez M. Fortoul, ministre de l'Instruction publique, à laquelle assistaient Alfred de Vigny et Prosper Mérimée. Ces messieurs s'exprimaient sans aucune indulgence sur le compte de Victor Hugo, alors en exil.

Aux approches de l'Empire libéral, il se souvient d'avoir accompagné Émile Ollivier aux Tuileries, une nuit où l'Empereur, rentrant de Compiègne, désirait entretenir le député du Var, tête à tête. Dans la cour du Carrousel, M. Francis Planté plaisantait amicalement l'éloquent orateur, le gendre de Liszt et de la comtesse d'Agoult, le beau-frère de Hans de Bülow. « Prenez garde! lui disait-il, méfiez-vous! Notre enjôleur vous est connu. Eh bien! vous laisserez-vous séduire par cette sirène? » Emile Ollivier se contentait de sourire derrière ses énormes lunettes d'écaille. N'empêche que le soir même, subjugué par le charme du monarque, il acceptait de former ce qui devint le ministère du 2 janvier 1870.

Ainsi, de réminiscence en réminiscence, notre interlocuteur raconte finement sa chronique, si bien que la société du

Second Empire finit par ressusciter sous nos yeux, entremêlant à ses élégantes Parisiennes en crinoline quelques belles étrangères. Tandis que ces déesses glissent devant nous avec des grâces dont elles ont malheureusement emporté le secret, M. Francis Planté salue au passage madame Moulton, Américaine fort répandue à Paris, madame Kalergis, la « fée blanche », la « symphonie en blanc majeur », partenaire habituelle de ses séances à deux pianos, la princesse Marceline Czartoryska, la princesse Charles de Beauvau, sa sœur la comtesse Delphine Potocka...

Amies, élèves, confidentes ou protectrices de Frédéric Chopin, plusieurs de ces femmes dédommageaient M. Francis Planté de n'avoir pu approcher en personne l'enchanteur polonais. En lui rapportant ses propos, ses préceptes, ses particularités, chacune d'elles se targuait naturellement d'être la seule à détenir la tradition intégrale et authentique. Mais aucune ne lui inspirait autant de confiance que madame Camille Dubois, née O'Méara. C'est auprès d'elle surtout que s'est élaborée en silence, fruit de ses longues rêveries personnelles, sa conception des *Préludes* et des *Ballades*. Il n'en reste pas moins inconsolable d'avoir manqué Chopin. C'est un vrai plomb sur son cœur.

— On aurait dû me conduire à son dernier concert, — murmure-t-il avec regret. — Il jouait, si je ne me trompe, chez Pleyel... J'avais plus de dix ans à l'époque de sa mort...

Bien entendu, ses souvenirs le ramènent de préférence parmi les musiciens, dont il a connu les plus distingués, de fort bonne heure, chez la marquise de Blocqueville, fille du maréchal Davoust. Ou bien encore, chez la bonne madame Érard, à la Muette, dans cette ancienne résidence royale où flottait un soupir de la harpe de Marie-Antoinette. Les illustrations musicales ne dédaignaient pas un salon que Liszt lui-même vénérait comme « la Mecque des pianistes ».

Mais une sympathie particulièrement vive s'établit entre M. Francis Planté et Rossini, du jour où le fameux maëstro, chassé par la politique, vint se réfugier à Paris.

Dans les collections de notre hôte, deux photographies de Rossini forment le contraste le plus piquant. Sur la première, le pauvre homme vient d'arriver en France : hagard, éperdu, les

bajoues flétries, les oreilles encore bourdonnantes des rugissements avec lesquels les révolutionnaires de Bologne réclamaient chaque jour sa tête. Mais voici la seconde... Quel incroyable changement! Nous apercevons un sexagénaire sémillant, l'œil guilleret, hilare, une expression de gaillardise à la commissure des lèvres et à la patte d'oie des paupières. En quelques mois, la bonne chère de Paris, la gaîté du Boulevard ont opéré cette métamorphose, et, depuis lors, Rossini s'est pelotonné philosophiquement et douillettement dans le bien-être.

Brouillé à mort avec la musique, ainsi qu'il le répétait à tout venant, il n'en fut pas moins captivé par le merveilleux Francis. Plusieurs billets de cette époque attestent leur intimité. Elle semble avoir été profonde. Chez son jeune ami, le vieil épicurien n'appréciait peut-être pas seulement le pianiste. Le chasseur aussi avait droit à sa tendresse. Nous en retrouvons la preuve dans les actions de grâces qu'il lui consacrait le 18 octobre 1866 :

C'est Dieu qui vous aura inspiré en m'adressant les Hortolans (*sic*) si désirés. J'étais souffrant, mais à la vue de ces jolies petites bêtes, j'ai été guéri à moitié et la douce mastication a complètement achevée (*sic*) ma guérison.

En échange, Rossini parlait des événements de sa carrière, des personnages qu'il avait fréquentés et plus volontiers encore du théâtre. A ce propos, comme le jeune Français se plaignait des ritournelles qui déparent à nos yeux les opéras italiens, Rossini lui répliquait en riant :

— Mon cher fils, dans mon beau pays, et surtout à Naples, au superbe théâtre San Carlo, personne n'aime la mélodie : tout le monde l'adore... Mais il n'y a pas que la musique dans un opéra. Est-ce que les gens à la mode se préoccupent des finesses de la partition? Point du tout; il leur suffit d'avoir vu briller la *prima donna*, le ténor, le baryton, la basse noble, les étoiles de la danse... Eh bien! avant comme après les airs de bravoure, nos orchestres exécutent quelques mesures, simple bagatelle : au début, pour inviter les loges à se taire, pour les prier de laisser là leurs sorbets, leurs glaces, leurs parties de cartes, leurs babillages; puis, à la fin, pour solliciter leurs applaudissements. Voilà... Estimez-vous maintenant que les ritournelles sont inutiles?...

Cette agréable apologie s'adressait à un jeune homme déjà célèbre. Au lieu de s'en tenir aux victoires des enfants prodiges, victoires généralement sans lendemain, M. Francis Planté avait aspiré avec persévérance à la perfection la plus éminente. Dès cette époque, son aptitude à de longs labeurs épouvantait ses confrères. Lequel d'entre eux aurait eu le courage de quitter brusquement Paris et de se cloîtrer dans la retraite, après les ovations d'un concert? Tout en développant sa technique, il méditait, il cherchait sans cesse le mieux, impatient de parachever son éducation spirituelle. Quelques mois s'écoulaient ainsi, au fond d'une solitude, puis, quand il réapparaissait, maître de ses moyens, sûr de sa pensée, les princes de la musique saluaient en lui un de leurs pairs.

Le 13 février 1861, le critique le moins suspect d'indulgence à l'égard des pianistes, Hector Berlioz, l'ayant entendu jouer au Conservatoire le *Concerto en mi bémol* de Beethoven, exhalait sa joie dans *les Débats* :

> Voilà enfin un pianiste musicien qui ne cherche son succès que dans l'interprétation fidèle et intelligente des chefs-d'œuvre et ne se livre à aucun des excès antiharmoniques et antirythmiques dont les pianistes se rendent coupables si souvent. Il ne protège pas son auteur; il se met au contraire sous sa protection et s'efforce de s'en rendre digne.

Et puisque M. Francis Planté avait obtenu les suffrages du juge le plus sévère, Rossini n'hésita pas à le confronter avec Liszt, quand celui-ci revint à Paris au printemps 1866, après une absence de plusieurs années.

***

Liszt, cette fois, ne voulait pas être accueilli en virtuose. Depuis un an qu'il avait reçu les ordres mineurs au Vatican, il s'était sincèrement attaché à la vie contemplative qu'il menait sur les collines romaines, et il aurait évité d'en sortir, s'il n'eût été prié de diriger sa *Messe de Gran* en l'église Saint-Eustache. L'espoir de faire applaudir en France une de ses œuvres capitales l'avait séduit. Mais, hélas! la société parisienne ne se souciait pas plus du compositeur que de l'ecclésiastique. Elle se demandait en riant si l'ancien ami de madame d'Agoult

aurait aussi bon air en soutanelle qu'autrefois dans sa grande pelisse hongroise à brandebourgs, fourrée de zibeline. Grave problème! Quelques musiciens choisis étaient seuls à éprouver une curiosité moins frivole.

Au commencement de mai 1866, madame Rossini mandait à M. Francis Planté :

« L'abbé Liszt vous attend rue de la Chaussée-d'Antin. Vous pouvez sans crainte opposer votre admirable talent au sien. » L'illustre visiteur avait offert de jouer chez elle, à deux pianos, *le Tasse* et *les Préludes*, poèmes symphoniques auxquels les Parisiens n'étaient pas encore initiés.

Cette matinée mémorable eut lieu le mercredi 9 mai. Du plus loin qu'il aperçut son partenaire, Liszt l'enguirlanda de ces compliments gracieux, embaumés, fleuris, que personne ne tressait avec plus d'art.

— Voilà donc monsieur Francis Planté! — s'écria-t-il joyeusement en s'adressant à l'auditoire. — Que je suis heureux de le rencontrer! Songez donc, il a déjà chez nous une réputation... — (ici, un temps imperceptible, une suspension délicatement mesurée :) — inquiétante!...

Une fois échangées ces politesses préliminaires, Liszt, en un court avant-propos, indiqua le sens de ses poèmes. Après quoi il dit à M. Francis Planté avec une courtoisie exquise :

— Monsieur, vous trouverez dans votre partie de second piano, vers le milieu des *Préludes*, un épisode en *ré bémol*. Comme j'ai pour lui des entrailles de père, je vous demanderai la permission de le jouer moi-même.

M. Francis Planté déféra aussitôt à son désir.

Mais dès la première page, surpris des qualités exceptionnelles qu'il découvrait chez l'élève de madame de Saint-Aubert, Liszt se dressa sur son tabouret pour lui crier bravo; puis, la féerie harmonieuse s'épanouissant à mesure, il se levait sans cesse et finissait par jouer debout, jusqu'au moment où il lui jeta, grisé par l'enthousiasme :

— A vous, monsieur Planté, à vous, décidément, l'épisode en *ré bémol*!...

Le soir de cette matinée, Liszt se transportait avec son merveilleux acolyte chez la princesse Marceline Czartoryska, et la fête recommençait de plus belle. Elle reprenait encore

le 11 mai chez Gustave Doré, où l'auteur se faisait remplacer au piano par Saint-Saëns.

Au cours d'une réunion analogue, la marquise de Blocqueville avait prié Liszt d'inscrire un mot sur son album. Depuis des années, elle gardait précieusement en ce volume un méchant *tempo rubato*, d'une élégance toute mondaine, par lequel Henri Herz avait prétendu caractériser jadis son naturel fantasque. Plus tard, il est vrai, sa générosité, sa piété fervente avaient su inspirer à M. Francis Planté un *lento religioso* autrement pur et élevé. Entre ces deux images si opposées, Liszt n'hésita point. Heureux d'associer en un double hommage madame de Blocqueville et M. Francis Planté, il improvisa une belle méditation où la chaleureuse apostrophe de son jeune ami refoulait victorieusement le futile badinage de Henri Herz. Et bien entendu, M. Francis Planté a conservé ce triptyque musical[1] comme un de ses souvenirs les plus curieux.

Avec quelle satisfaction Liszt n'écrivait-il pas ensuite à la princesse Wittgenstein : « Planté et Saint-Saëns se sont passionnés pour mes poèmes symphoniques, lesquels commencent à faire leur petit chemin à la sourdine. » Quand Liszt montrait à M. Francis Planté sa *Légende de Saint François de Paule marchant sur les flots*; quand il lui confiait ses intentions, le subtil pianiste les recueillait, les traduisait aussitôt avec une telle maîtrise que le compositeur, ravi, pouvait se contempler en son interprète ainsi qu'en un miroir.

Il ne goûtait pas moins sa parfaite compréhension d'*Au bord d'une source*. Souvent, après l'avoir écouté, Liszt lui adressait cette prière, entre le plaisant et le grave :

— Cher monsieur Planté, jouez donc parfois ma *Source* dans vos concerts! Elle purifie, je vous assure, elle rafraîchit très agréablement l'atmosphère surchauffée d'une salle...

Exhortation superflue! Qu'il s'agît des *Rhapsodies hongroises*, des *Années de pèlerinage*, des *Harmonies*, de la grandiose *Sonate*, des *Etudes*, des *Ballades*, des *Polonaises*, ou même des innombrables fantaisies sur des airs d'opéra, M. Francis Planté se consacrait avec ardeur à la diffusion de ces œuvres escarpées et rocailleuses. Il le fit bien voir chez Émile Ollivier pendant l'été 1866, après le départ de Liszt. Puis, au mois

1. Il a été reproduit dans le *Figaro* du 15 avril 1885.

de juin de l'année suivante, Saint-Saëns et lui imposaient encore une fois *le Tasse, les Préludes, l'Héroïde funèbre* aux invités de madame Érard.

En 1869, Liszt fut retenu à Weimar, ce qui l'empêcha d'accueillir M. Francis Planté à Rome. Mais il l'avait confié aux soins de la princesse Wittgenstein et de son disciple italien Sgambati.

Cher artiste et ami, — lui mandait-il affectueusement d'Allemagne, — ce m'est un sensible regret d'avoir manqué votre bonne visite à Rome. Laissez-moi du moins vous remercier du souvenir que vous m'y avez témoigné, en prêtant le charme de votre admirable talent à mes pauvres compositions. Je sais avec quelle perfection vous les jouez, et on m'écrit que vous avez été véritablement *éloquent* du cœur et des mains[1].

La gratitude de Liszt envers M. Francis Planté s'exprime en plus d'une lettre. Au mois de mai 1882, déjà très vieux, il racontait à la princesse Wittgenstein, avec une complaisance marquée, le dîner qui fut organisé en son honneur à Bruxelles, après une exécution de *Sainte Elisabeth de Hongrie* : « Zarembski et Planté se mirent au piano et jouèrent mon *Tasse* et le *Concerto en la.* Ils ont ravi l'auditoire... »

***

N'oublions pas que M. Francis Planté jouissait également des sympathies de Thalberg, le seul rival de Liszt.

Beau comme le Hongrois, mais de cette beauté frigide qu'on voit aux modèles de Winterhalter, l'Autrichien Sigismond Thalberg possédait, comme Liszt, une technique indéfectible. Comme lui, il faisait figure de compositeur, avec cette différence toutefois que ses productions allaient au cœur du public, dont elles flattaient le mauvais goût. C'est avec une sonate de Thalberg que le petit Francis avait enlevé, à onze ans, son premier prix de piano. Thalberg ne l'ignorait pas. Aussi reçut-il M. Francis Planté à bras ouverts, quand celui-ci alla lui présenter ses hommages au Pausilippe, où Thalberg s'était retiré depuis son mariage avec la fille du chanteur Lablache. Non content de l'accabler de louanges, le célèbre virtuose lui pro-

1. Cette lettre autographe du 6 mars 1869 ne figure pas dans la *Correspondance de Liszt*, en huit volumes, publiée par madame La Mara, à Leipzig.

digua des conseils qui auraient pu être bien réellement ceux d'un père.

Touché de la vive tendresse que M. Francis Planté manifestait à sa jeune et jolie femme, compagne de ses voyages, Thalberg lui dit un jour avec émotion :

— Mon ami, la vue de votre bonheur conjugal m'est si douce qu'il faut absolument me permettre de formuler un vœu. Le voici... Jamais, au grand jamais, la moindre tournée avec une chanteuse!... N'y consentez à aucun prix!... Au départ, on est deux; mais au retour, on risque d'être trois...

Il ajouta fort tristement :

— Et toutes les épouses n'ont pas, comme madame Thalberg, la grandeur d'âme d'adopter l'enfant...

Le souvenir de cet avertissement détermina M. Francis Planté à éconduire un impresario qui lui offrait cent mille francs, — une fortune, sous le Second Empire — pour visiter vingt villes de France en compagnie de la Patti. C'est que la diva était alors à l'apogée du talent, de la beauté, — mais aussi de la coquetterie, au dire des mauvaises langues.

Quel parallèle suggestif entre Liszt, Thalberg et les plus fameux pianistes du XIXe siècle M. Francis Planté pourrait nous faire, si l'envie lui en prenait. Personne ne les a observés d'un regard plus perspicace. Personne se s'est mieux accordé avec eux. Les plus ombrageux ont souri à ce charmeur. Devant lui, la vieille Clara Schumann elle-même, gardienne pourtant acariâtre de la gloire de son mari, se répandait en compliments. Quant à Antoine Rubinstein, comment n'eût-il pas chéri un artiste qui l'aimait au point de l'honorer jusque dans ses œuvres? Une de ses valses les plus brillantes valait alors à M. Francis Planté des rappels frénétiques, tellement que l'éditeur parisien de ce morceau dissuadait Rubinstein de le jouer lui-même.

— Mais pourquoi? — demandait l'auteur, interloqué.

— Vous tenez à le savoir?... Eh bien! parce que vous faites peur à mes clients... Au contraire, quand c'est monsieur Planté qui leur présente votre *Valse*, elle leur paraît si simple que mes cahiers s'enlèvent ensuite comme des petits pains...

M. Francis Planté eut également le très rare privilège d'apprivoiser Hans de Bülow. Ce grand et singulier artiste,

redouté même de ses familiers pour son humeur atrabilaire, respectait en lui un excellent interprète de Mozart. Durant un commun séjour à Bruxelles, ils habitèrent le même hôtel. Enchantés l'un de l'autre, enthousiastes, inséparables, ils jouaient du matin au soir à deux pianos. Quand leurs impresarios se hasardaient à les interrompre, Bülow, sarcastique, leur décochait mille boutades :

— Imprudents! — criait-il d'une voix terrible, — qui vous rend si audacieux que de venir braver les fauves dans leur repaire?

A propos de ce festival bruxellois qui rassemblait autour de Liszt non seulement Gevaërt, Bülow et Massenet, mais encore Saint-Saëns, M. Francis Planté nous vante le jeu de ce dernier, plein de dignité et de finesse. Pianiste, organiste, symphoniste, dramaturge, compositeur de musique de chambre, Saint-Saëns, qui lui dédiait des acrostiches élogieux, fascinait M. Francis Planté par la richesse de ses dons. Il est vrai que Saint-Saëns éblouissait alors tout le monde, à commencer par Liszt qui déclarait à ses intimes :

— Bülow m'étonne, mais Saint-Saëns m'effraie...

Dans l'espoir d'obtenir quelques détails sur le style de ces grands artistes, nous demandons timidement à M. Francis Planté si Rubinstein n'avait pas sur Liszt l'avantage de la puissance et de la fougue. A cette question inoffensive, l'élève de madame de Saint-Aubert, nourri dans le culte de son héros, tressaille comme si nous avions proféré un blasphème. Très vivement, il riposte :

— Non, personne n'était supérieur à Liszt!...

Cette noble et poétique figure lui semble environnée d'une auréole si lumineuse que, elle-même, la gloire de Richard Wagner ne parvient pas à l'éclipser.

Pourtant, il a vu de ses yeux la conjonction de ces deux astres. Un jour où ils dînaient l'un et l'autre à la Muette, madame Érard avait placé Franz Liszt à sa droite et Richard Wagner à sa gauche. Soudain, comme on parlait des compositions orchestrales de Liszt :

— Vous savez, — dit celui-ci en s'adressant à Wagner, — les Parisiens me reprochent d'avoir un peu trop sacrifié à votre influence dans mes ouvrages symphoniques.

Wagner eut un geste d'impatience.

— Laissez-donc, mon cher Franz!.. Vous avez les dates pour vous... Eh bien! les dates se chargeront de vous venger...

Au reste, ce n'était pas la première fois que M. Francis Planté se rencontrait avec Richard Wagner à la Muette. Peu auparavant, alors qu'il jouait pour madame Érard le *largo* de la sonate en *mi bémol*, opus 7, de Beethoven, le domestique avait ouvert la porte et s'était mis en devoir d'annoncer un visiteur. Mais au même moment, le petit homme qui arrivait derrière lui, chétif, nerveux, le nez aigu, un collier de barbe sous le menton, s'élança comme un léopard sur ce serviteur malavisé et, de ses griffes, lui ferma impétueusement la bouche. Grâce à ce mouvement rapide, l'auguste élévation ne fut pas troublée par la voix du butor. Ensuite, repoussant sa victime au fond de l'antichambre, l'inconnu referma la porte avec précaution et, debout près du seuil, immobile, en silence, il écouta jusqu'à la fin la majestueuse mélodie, aussi religieusement qu'un chant du ciel. Alors seulement, après les suprêmes résonances, Richard Wagner s'en fut saluer la maîtresse de maison et féliciter chaleureusement le pianiste.

***

M. Francis Planté a-t-il revu plus tard Wagner à Bayreuth, en pleine apothéose?

Nous aurions dû songer à lui poser cette question, alors qu'il nous racontait ses voyages outre-Rhin. Là-bas, nous disait-il, on lui témoignait des égards particuliers. Malgré le chauvinisme de la presse, toujours encline à considérer la musique comme — un fief héréditaire de l'Empire, les grandes villes allemandes, y compris Leipzig où Liszt pourtant, un jour, fut sifflé, — recevaient M. Francis Planté avec déférence, curiosité, admiration, gratitude, parfois même avec enthousiasme.

Il est vrai que le signal des applaudissements partait de haut. L'impératrice Augusta, épouse de Guillaume Ier, s'intéressait personnellement à ses succès. Cette duchesse de Saxe-Weimar, d'esprit libéral, parfaitement digne de ses parents les grands-ducs Charles-Auguste et Charles-Alexan-

dre, se souvenait de Gœthe et de ses traditions de famille, malgré le diadème impérial. Quand elle accorda audience à M. Francis Planté, il trouva auprès d'elle, outre la dame d'honneur, un lecteur français : c'était le poète Jules Laforgue, que son étoile bizarre avait conduit de Tarbes au *Prinzessinen-Palais*. Elle s'enquit du concert que M. Francis Planté avait donné à Cologne, et comme il s'en déclarait satisfait, l'Impératrice pria Laforgue de leur relire à haute voix un article dont elle venait de prendre connaissance.

Tirant une gazette de sa poche, l'auteur des *Complaintes* et des *Moralités légendaires* récita un copieux dithyrambe où le pianiste français était exalté comme la huitième merveille du monde.

Touché de cette attention délicate, M. Francis Planté s'inclina.

Mais la souveraine paraissait soucieuse...

Au grand scandale de toute l'Allemagne, Saint-Saëns s'était brusquement livré à une de ces incartades antiwagnériennes dont il allait éprouver jusqu'à sa mort le besoin périodique. Là-dessus, la presse berlinoise, outrée, ripostait par des attaques furibondes et grossières qui mettaient l'Impératrice au désespoir. Elle conjura M. Francis Planté de dire à Saint-Saëns, — car elle connaissait par Liszt leur mutuel attachement, — l'horreur que lui inspiraient ces violences, avec l'espoir qu'elles ne sauraient atteindre l'illustre compositeur aussi douloureusement qu'elle-même.

M. Francis Planté s'acquitta volontiers du message.

***

Après tant d'années, que reste-t-il à l'ermite des Landes d'avoir tant couru l'Europe, traversé tant de palais? De nombreux portraits, revêtus de signatures, qu'il a réunis à Mont-de-Marsan, en cette maisonnette basse où s'est formé peu à peu son musée de souvenirs.

Là, sur les murs du « studio » lumineux, parmi les diplômes d'honneur, entre les couronnes de lauriers poudreuses qui font scintiller leurs inscriptions dorées le long des moires multicolores, on distingue au hasard quelques fantômes pâlissants :

la reine Louise de Danemark, la feue duchesse de Montpensier, le futur empereur Frédéric III, la comtesse de Flandre, Alphonse XII, la reine d'Espagne Marie-Christine serrant le petit Alphonse XIII contre son cœur.

Mais, en contraste avec ces ombres, quelle splendeur ne répandent pas dans cette pièce les souverains de la musique! Le buste de Mozart, le masque de Beethoven, plusieurs images de Liszt, depuis la lithographie juvénile de Devéria jusqu'aux daguerréotypes de l'âge mûr et aux photographies de la vieillesse : voilà les rois que M. Francis Planté a toujours servis avec honneur, ou plutôt les dieux auxquels il a fait sans regret l'oblation de sa propre gloire.

De cette renommée, ses concitoyens de Saint-Avit tiraient certainement bien plus d'orgueil que lui-même. Ses triomphes le plaçaient dans leur estime à une hauteur prodigieuse. Aussi le choisirent-ils pour maire. Et lui, la conscience en personne, ne partait plus en voyage sans les avoir avertis longtemps à l'avance. Mais en vain poussait-il la discrétion jusqu'à leur cacher le motif de ses déplacements. Un jour qu'il leur annonçait son départ, ces naïfs villageois, rejetant la tête en arrière, lui répondirent avec fierté :

— Bravo, monsieur le Maire!... Encore un peu de gloire pour la commune!...

Et nous rions avec M. Francis Planté de cet encouragement rustique.

***

D'autres rires nous répondent alentour. Non pas des voix humaines, comme on pourrait d'abord le croire, mais vingt petits ruisseaux agiles, tourbillonnants, babillards, que la Douze entraîne avec elle vers le Midou...

En effet, la conversation s'est poursuivie, après déjeuner, dans le parc. M. Francis Planté a endossé un pardessus à capuchon; il s'est entortillé dans un énorme cache-nez; il a passé très méticuleusement ses gants fourrés, car les mains délicates doivent se méfier des rhumatismes; il a suspendu à son côté la trompe avec laquelle il convoque son régisseur. Puis, ainsi attifé, tout en surveillant les semis, les élagages,

les pièges tendus aux renards, fouines, putois et autres ennemis de la basse-cour, il nous a montré le poétique domaine, aujourd'hui d'un seul tenant, qu'il a constitué pièce à pièce.

Il nous a conté en plein vent, sur le chemin de halage qui serpente au bord de la Douze, les travaux et les jours de sa carrière pastorale, ses expériences d'agriculteur, de sylviculteur, d'éleveur, de fromager... Nous le savions déjà : il avait aménagé au Bigné une chasse modèle, appréciée des meilleurs fusils de France. Au fond d'un vaste enclos divisé en cultures, joignant les pinèdes entaillées par le gemmage, le faisan et la perdrix rouge, gorgés de maïs, de millet et de seigle, croissaient et multipliaient dans l'abondance. Tant pis si la perdrix grise s'y acclimatait à contre-cœur, malgré la bonté des sarrasins et des topinambours! Le gibier n'en foisonnait pas moins, et chaque année, en septembre, le maître et ses visiteurs pouvaient révérer, selon leur fantaisie, tantôt sainte Cécile et tantôt saint Hubert. Aujourd'hui même, à quatre-vingt-six ans sonnés, M. Francis Planté émerveille ses compagnons de battues. Mais, hélas! son parc bien-aimé n'est plus ce qu'il était. La surveillance s'étant relâchée, les braconniers l'ont mis à sac pendant la guerre.

Et c'est aussi pendant la guerre que M. Francis Planté a dû s'exiler volontairement de son cher Saint-Avit pour reprendre, à l'âge où les plus laborieux se reposent, les pérégrinations harassantes du pianiste. Sans la guerre, point de concerts spirituels à Paris dans la crypte de l'annexe de Saint-Honoré d'Eylau. Point de magnifiques séances dans les églises du Sud-Ouest où, tant de fois, entre Bordeaux, Toulouse et Bayonne, caché par des verdures, il a fait alterner pour un auditoire admis à l'écouter, non à le voir ni à l'applaudir, les chefs-d'œuvre des siècles défunts avec les compositions les plus récentes. Sans la guerre, ses intimes eussent été seuls à savoir qu'il se plaisait également à exhumer les pièces trop oubliées du vieil Alkan et à étudier Albeniz, Vincent d'Indy, Ernest Chausson, Albéric Magnard et Claude Debussy en leurs productions les plus significatives.

Un épisode fort touchant se rattache à cette période de guerre. M. Francis Planté avait exécuté la *Toccata* de Debussy dans l'église de Saint-Jean-de-Luz avec une fougue étince-

lante. Son piano, comme de coutume, disparaissait derrière les arbustes. Les derniers accords venaient d'expirer dans le silence, et, le public ne devant se livrer à aucune manifestation, M. Francis Planté, après une courte pause, se disposait à continuer. Mais il y eut alors un bruissement dans le feuillage. Deux mains d'homme, insinuées au travers, cherchaient les siennes, les réclamaient avec instance. M. Francis Planté les tendit aussitôt à l'admirateur invisible. Or, celui-ci n'était autre que Claude Debussy. Réfugié à Saint-Jean-de-Luz et déjà mortellement atteint, il avait tenu à venir. Entre les palmiers et les buis, il passa la tête et s'inclinant très vite, avant que M. Francis Planté eût pu l'en empêcher, il baisa respectueusement les mains enchanteresses, tandis qu'un « oh ! » d'émotion et de surprise s'exhalait de l'assistance.

Cette rencontre fit une impression profonde sur M. Francis Planté ! De passage à Paris, après ses récitals de Saint-Honoré d'Eylau, il s'arrêta longuement au chevet du musicien malade.

Étrange destinée que de plaire tour à tour à Rossini, à Berlioz, à Liszt, à Thalberg, à Rubinstein, à Wagner, à Hans de Bülow, à Saint-Saëns et finalement à Claude Debussy !...

***

Mais de lourds cirrus noirâtres, annonciateurs de tempêtes, se sont mis à galoper dans le ciel froid. Le soleil se voile, une aigre bise s'élève, et il faut faire demi-tour, car M. Francis Planté a frissonné. Par bonheur, la claire façade ne tarde pas à se montrer derrière ses futaies de chênes et son araucaria géant. Et la Douze nous berçant toujours de son aimable bruit d'eau, nous évitons l'espèce d'angoisse qui étreint les cœurs à l'approche de l'orage.

Tout de même, quelle satisfaction de rentrer dans la pièce confortable qui sert à la fois de salon, d'atelier, de cabinet de travail et de bibliothèque ! Laissons les vents mugir au dehors ! Il est doux de rêver en ces fauteuils tendus de toiles de Jouy à personnages bleus. Et quelles soirées tranquilles sous les abat-jour des lampes en opaline verte ! Rien n'a dû se modifier ici depuis l'aurore de la Troisième République. Un grand Érard

à queue s'ouvre majestueusement à côté du vieux piano couleur d'ambre qui rappelle l'exploit de 1850. Plusieurs cahiers attendent sur le pupitre. D'autres s'accumulent sur les étagères, les tables, les casiers, parfois avec un air fantasque qui pourrait donner le change à ceux qui ne soupçonnent pas les goûts méthodiques du maître, son véhément amour de l'ordre.

Là-dessus, content d'avoir échappé à l'averse, M. Francis Planté s'écrie avec bonne humeur :

— Et maintenant, si l'on faisait un peu de musique?...

III

Alors, peut-être sous l'influence du vif et léger susurrement qui tout à l'heure enchantait notre promenade, l'idée se présente à lui de quelques musiciens qui ont tâché de rendre cette chose exquise : la chanson de l'eau courante. Pour commencer, il joue l'adorable petite pièce à quatre mains de Schumann, si bien transcrite par Debussy, *A la fontaine.* Quelle fraîcheur! quel gazouillis! Ne sommes-nous pas couvert de la poudre des eaux?

Avant même que notre reconnaissance ait pu s'exprimer, une nappe d'argent liquide s'écroule du haut d'un trille. Qu'y a-t-il? Aurait-on mis en marche le mécanisme de ces statues fluviales ou marines qui président aux bassins, emperlées et diamantées de gouttelettes? Non, c'est l'*Etude en fa majeur* de Chopin dont les vastes accords, les traits en flèches ressemblent en effet à des gerbes de cristal, à d'éblouissants jets d'écume [1].

Vient ensuite une pastorale naïve, *Au bord d'une source.* Tandis qu'elle déploie avec sérénité son arc-en-ciel sonore, nous songeons au romantique voyageur qui recueillit ce murmure en ses « années de pèlerinage ». Avec quelle émotion ne le reconnaissait-il pas sous les doigts de notre hôte! Celui-ci s'en ressouvient, justement, et pour faire deux fois honneur à son cher Liszt, M. Francis Planté décide d'achever cette fête hydraulique par les *Jets d'eau de la villa d'Este.*

1. Huitième étude du premier cahier, *opus* 10.

Il le veut, sans doute; mais d'autres images, plus pressantes, s'interposent pour l'en empêcher... Voici que des barques italiennes, pleines de fleurs, de lumières, d'incantations magiques, se mettent à glisser sur une lagune aux glauques pâleurs, cependant qu'un thème en tierces, d'une voluptueuse insistance, alterne avec le battement assourdi des avirons sur la mer calme. Dieu merci, nous n'aurons rien perdu au change. Écouter à Saint-Avit ce chef-d'œuvre, la *Barcarolle* de Chopin, quel délice!...

***

De tels exploits abolissent jusqu'au souvenir de la difficulté! Certains de ces morceaux sont-ils vraiment plus épineux que les autres? Ou bien les pianistes, dont la vanité est immense, exagèrent-ils à plaisir les pièges et les embûches? Nous ne le saurons jamais avec un virtuose comme celui-ci, qui simplifie tout ce qu'il touche. Ainsi que le déclarait l'éditeur de la *Valse* de Rubinstein, M. Francis Planté n'est pas de ces danseurs de corde, suspendus entre ciel et terre, qui épouvantent leur auditoire. L'obstacle qu'il maîtrise, il s'applique à le dissimuler. Et sa souplesse, sa dextérité, ses allures désinvoltes peuvent abuser bien des profanes. Produire cette scintillation aquatique paraîtra aux ignorants aussi facile que de lire à haute voix tel poème à la gloire des eaux : *la Fontaine Bellerie* de Ronsard ou le *Jet d'eau* de Baudelaire.

Dans les radieuses contrées du Midi et de l'Orient, les montagnes éloignées semblent proches, parce qu'elles se découpent avec un relief extraordinaire sur un ciel absolument libre de vapeur d'eau. M. Francis Planté, de même, propage la lumière la plus limpide. Ses paysages musicaux ne se dérobent jamais sous une buée multicolore. Les pédales n'ont pas à lui composer une atmosphère factice. D'un contour net et ferme, ses mélodies se profilent distinctement sur le silence. Ainsi les prouesses les plus aventureuses affectent un air de facilité.

Habituellement, cette transparence ne va pas sans quelque sécheresse. On en souffrait, chez Saint-Saëns, à l'époque où nous l'entendîmes. Mais les doigts ont chez certains l'âge du cœur, et c'est le privilège de M. Francis Planté d'avoir conservé

dans sa vieillesse le toucher velouté et juvénile de ses vingt ans.

Il ne vise pas non plus à la puissance. Nulle prétention à l'originalité. Encore moins au sublime. Ce n'est pas lui qui songerait à traiter le piano comme un instrument à percussion. Il ne réclame ni un orchestre ni un orgue : un piano, rien de plus. Les ressources du clavier lui suffisent, tellement il excelle à les diversifier. C'est au point qu'il semble être venu au monde pour jouer du piano, comme un rossignol pour chanter. On s'explique la satisfaction de Rossini, qui lui écrivait, il y a quelque soixante ans : « Ne chante pas qui veut sur cet instrument où l'on songe bien plus à étonner qu'à l'entraînement mélodique qui devrait être le seul art de l'exécutant. » M. Francis Planté n'a jamais eu d'autre ambition que de chanter sans artifice une mélodie noblement suave.

***

Qui donc était dominé au même point par l'amour du son musical, amour passionné et toutefois respectueux? Frédéric Chopin... Ses *pianos* d'une douceur insinuante, pleins d'hommages et de caresses, ses gradations judicieusement nuancées se prêtaient aux contrastes les plus saisissants, en sorte qu'il se dispensait généralement de *fortissimos*. Comme lui, M. Francis Planté aurait presque de la haine pour les faiseurs de vacarme. Il s'écrierait avec la même indignation : « Holà! taisez-vous! j'ai entendu aboyer un chien!... » Tantôt, se promenant avec nous dans le parc, il nous vantait madame Camille Dubois, née O'Méara, comme la meilleure élève de Chopin. Lui aurait-il emprunté le secret de cette interprétation pathétique et sobre, éloquente et raisonnable?... Mais non! lorsqu'on joue avec cette verve la *Barcarolle*, l'*Etude en fa*, puis dix autres études, et après cela le *Quatrième Scherzo*, un choix exquis de *Préludes*, la poignante *Ballade en sol mineur*, le final de la *Troisième Sonate* et même des bluettes telles que le *Boléro* et la *Tarentelle*, tout en restituant à ces œuvres d'il y a un siècle une jeunesse triomphante, on se passe très bien d'intermédiaires...

Aussi n'est-il guère embarrassé par le problème du *rubato*.

Il sait d'instinct s'il faut resserrer ou relâcher l'allure, de même qu'une grande tragédienne, discerne avec certitude à quel moment Phèdre pudique ou effrénée doit retenir ou précipiter ses aveux.

Qu'il prête l'oreille aux appels de la passion, qu'il cède même à ses langueurs, il ne s'en donne pas moins pour la première loi de ne jamais violenter la mesure. Pour compenser les ondulations de la partie chantante, il impose à l'accompagnement une discipline rigoureuse. Et le rythme général n'étant pas altéré, les airs les plus voluptueux conservent la dignité chevaleresque qui convient aux inspirations de Chopin.

Quant à ses innombrables ornements, fioritures, arabesques, points d'orgue suspendus sur des cadences vertigineuses, tout ce luxe de fanfreluches, dès qu'il est remis en valeur par M. Francis Planté, il nous émeut encore, comme un châle de la Malibran aperçu dans un musée.

Ce n'est point tout. Il rend le même éclat aux broderies galantes dont Mozart a enjolivé ses cantilènes. Comment ne pas sourire à cette fuite espiègle d'arpèges, de gammes et de trilles? Gracieusement agile, comme un vol d'anges à travers l'azur de Tiepolo, elle comblait de joie le critique le plus acerbe du XIXe siècle : Hans de Bülow. Celui-ci ne signalait-il pas à ses compatriotes M. Francis Planté comme l'interprète idéal de Mozart? Quarante ans plus tard, nous constatons combien cet hommage était justifié. Notre hôte nous offre le régal de neuf *concertos*, accompagnés de leurs cadences originales. Et peu à peu, tandis que les *andante* limpides alternent avec les *vivace* fringants comme l'esprit de Figaro, des ombres furtives, prêtes à s'évanouir, mais charmantes, surgissent alentour. Évocation de féerie, qui nous console des auditions dérisoires qu'on nous inflige d'habitude. L'œuvre de Mozart ne pénètre profondément dans les cœurs que si elle joint aux prestiges du songe cette divine mélancolie sans laquelle il n'existe pas d'attraction durable. Et puis encore, il lui faut ce fier orgueil, ces accents vigoureux, cette franche opposition des nuances qui lui confèrent le relief et la vie....

***

La vie, ce don souverain, la vie surabonde chez M. Francis Planté... Si les années avaient ralenti chez lui les pulsations vitales, il n'exercerait pas un tel ascendant sur la jeunesse. Quand l'ermite des Landes se promène durant des heures; quand il chasse avec des amis; quand il soutient une conversation animée, faisant appel à d'inépuisables souvenirs; quand il joue du piano jusqu'à la nuit tombante, on ne distingue chez lui aucun symptôme de lassitude. Il peut avoir quatre-vingt-six ans, d'après les actes de l'état civil. Mais pourquoi en tenir compte? A l'égard du talent, une seule chose importe : la vitalité. Et puisque notre hôte n'a rien d'un octogénaire, notons simplement que cet extraordinaire jeune homme en cheveux gris semble être venu au monde le 2 mars 1839...

Avec une sensibilité aussi active, M. Francis Planté ne pouvait être l'esclave d'un seul compositeur, ni même d'une seule école. Sans souci des formules, il s'est passionné de bonne foi pour toutes les œuvres remarquables. Ses fidèles le savent bien : on peut tout lui demander. En une même après-midi, il passe sans effort du *Clavecin bien tempéré* à *l'andante* de la Symphonie *Jupiter* de Mozart, transcrit par lui-même, puis à la sonate des *Adieux* et à l'*Appassionata* de Beethoven. Un *presto* subtil et pétillant de Mendelssohn précède tout un cycle de Schumann : *Hallucinations, Dans la nuit,* les *Romances*[1] et le *Concert sans orchestre.* La *Sérénade de Méphistophélès* de Berlioz, arrangée à deux mains, nous conduit aux *Feux Follets* de Liszt et à sa *Légende de Saint François de Paule marchant sur les flots,* dont M. Francis Planté fait admirablement ressortir le double caractère de *marche* et de *prière.* Et voici le tour des modernes : Ernest Chausson avec son *Concert,* Debussy avec la *Toccata,* celle-là même qui valut à M. Francis Planté les inoubliables remerciements de l'auteur, puis l'*Alborada del Grazioso* de M. Maurice Ravel, les *Etudes* de Liapounow, enfin plusieurs pièces andalouses et catalanes d'Albeniz dont on ne peut entendre une mesure sans avoir envie de jouer des castagnettes.

1. *Trois romances,* opus 28, et *Romance,* opus 32, n° 3.

M. Francis Planté, qui accentue fortement la physionomie particulière de chaque morceau, conserve néanmoins une magistrale unité de style. Nulle incohérence. Une bigarrure invariablement harmonieuse. Sous la multiplicité des formes et des rythmes, on devine une pensée identique, parfaitement maîtresse d'elle-même.

De cette pensée profonde, assez impénétrable au concert, c'est à Saint-Avit que l'on serre au plus près le mystère. Approchons-nous donc de son piano, et tâchons de l'écouter avec soin, tandis que le visionnaire converse à haute voix avec ses musiciens de prédilection...

Nous ne surprendrons d'abord que des cris de stupeur ou de plaisir. Un passage réussi, une sonorité particulièrement juste, lui arrachent une exclamation : *Bravo, bravissimo!...* Puis, modeste, il se hâte d'ajouter : *Bravo l'auteur!...* Après quoi il surveille certains détails d'exécution : *Souple!... sans dureté!... chaleureux!... chevaleresque!... noblement, oui, noblement!...* Indications précieuses qu'un éditeur sagace se hâterait de faire sténographier.

Enfin, se soudant les uns aux autres, les mots se coordonnent, le langage se superpose à la musique. De simples pièces de piano deviennent alors des mélodies où les notes correspondent aux syllabes. Telle sonate s'enrichit d'un livret, comme une scène d'opéra. Chaque morceau reçoit un titre destiné à préciser sa signification, et les phrases musicales les plus expressives sous-entendent un texte approprié.

Certes, bien des pianistes se livrent à un travail analogue lorsqu'ils étudient, par exemple, *Dans la nuit*, cette eau-forte d'une couleur tragique où Schumann a voulu représenter un jeune homme traversant à la nage une mer ténébreuse, le bruit du vent et des vagues et la destinée déplorable d'Héro et de Léandre. Ils se l'imposent encore, cela va de soi, pour la sonate des *Adieux* de Beethoven ou le *Saint François de Paule* de Liszt. A propos de cette dernière œuvre, M. Francis Planté déclarait en 1916 : « La traduction musicale par Liszt de la légende de Saint François de Paule marchant sur les eaux permet d'en suivre le sens *textuellement* et *note à note* pour ainsi dire, à condition toutefois de bien connaître la légende

elle-même. » En effet, de telles compositions ont un programme bien défini que le pianiste a l'obligation de mettre en lumière. Mais M. Francis Planté en arrive à traiter de même des œuvres qui ne paraissent pas comporter une affabulation aussi précise. « Nous avons tenu à ajouter, annonçait-il naguère à son public, certaines appellations *toutes personnelles* et conformes au sentiment expressif qui, dans ses morceaux, guide notre interpellation. Nos auditeurs pourront s'y associer ainsi plus sûrement et plus utilement. »

En voici quelques exemples. La grande *Etude en la mineur* de Chopin, du deuxième cahier, devient pour lui le *Psaume pendant la rafale*; le *nocturne* opus 48, n° 1, une *Prise de voile*, et le 24e *Prélude*, des *Cris de Guerre*. Après un récitatif ample et pathétique, déclamé comme une *intrada*, la *Ballade en sol mineur* amorce une véritable narration : *Il était une fois... un roi... et il était une reine...* paroles qui s'ajustent exactement à la mélodie élégiaque de la main droite... Mais ces paroles sont-elles chaque fois les mêmes? Ne varient-elles pas d'un jour à l'autre?... Qui pourrait le dire!... De toute manière, celles-ci semblent affleurer spontanément à ses lèvres.

Il n'est pas moins extraordinaire de voir comment une fugue à trois voix de J.-S. Bach, la vingt et unième dans le premier cahier du *Clavecin bien tempéré*, se métamorphose à ses yeux en une scène de cabaret : M. Francis Planté assiste à la conversation bachique de trois joyeux buveurs, attablés dans une taverne. Adieu les sévérités du contrepoint! Nous voilà devant une toile flamande, goguenarde et facétieuse, dans le goût de Téniers ou d'Adrien Brouwers.

Ne sourions pas trop de ces tableautins. Ils offrent l'avantage de nous renseigner directement sur la fantaisie de M. Francis Planté. Ils nous la montrent au naturel; ils nous font toucher du doigt son activité pittoresque; ils nous apprennent ce qu'elle ajoute d'émotion et de lyrisme à ses autres qualités, si bien que le mystère de son éternelle jeunesse en est fort utilement éclairci. Nous le savons maintenant : son interprétation ne serait pas aussi vivante sans les représentations concrètes que lui fournit à toute heure son imagination poétique...

***

Ce virtuose ami du songe et de la solitude possède la prérogative par excellence des poètes : le charme, qui attire et délecte comme un parfum, comme une saveur. Bien des pianistes nous étreignent le cœur d'une angoisse plus despotique. Mais alors que leur domination s'évanouit à chaque fois avec l'ébranlement des nerfs, l'écho des auditions de Saint-Avit s'insinue dans la mémoire avec des grâces incomparables, s'y dépose tout doucement, après quoi il y demeure, fidèle, intact, indestructible, jusqu'à notre dernier souffle. Certes, il est difficile d'analyser un talent qui dédaigne les moyens extérieurs. Parlerons-nous de la confiance qu'il inspire? de la satisfaction dont il nous comble? Soit. Mais alors, aurons-nous donné une idée suffisante de l'étrange pouvoir de sympathie qui en émane?... Eh bien! ne nous lassons pas de le répéter : ce pianiste est un poète...

Comme une strophe de Lamartine, comme tel couplet d'une comédie de Musset, son art n'a rien qui frappe de prime abord. N'est-ce pas ainsi qu'on ne discerne pas tout de suite pourquoi des hommes d'une apparence ordinaire captivent l'attention de toutes les femmes, font briller les prunelles et palpiter les cœurs, jusqu'au jour où leur magie éclate subitement dans un regard, un sourire, un geste, une intonation qui nous révèlent leur prestige? Fascination des individus exceptionnels, des êtres singuliers que la nature ne réussit qu'une seule fois! Ceux qui les aiment sont voués aux inquiétudes, car ils sentent que rien au monde ne pourrait remplacer l'objet de leur adoration, s'il venait à disparaître. Hélas! le jour où M. Francis Planté ne sera plus des nôtres, le chœur des musiciens aura perdu une de ses voix les plus exquises...

Pour être original, il lui suffit d'effleurer les touches. Mais ce n'est point la peine de l'épier, car rien ne ressemble moins à un prestidigitateur qu'un vrai poète. Au point de vue physique, ses mains n'ont rien de remarquable. Tout au plus pourrait-on noter que les doigts sont minces, longs, robustes; l'écart est si grand entre le pouce et l'auriculaire qu'un intervalle de dixième doit le gêner aussi peu qu'une octave. D'autre part, il est attentif aux défauts de son instrument et se pré-

occupe sans cesse de les masquer. Il veut que ses disciples exécutent leurs gammes ascendantes *diminuendo*, parce que les pianos manquent d'intensité et de moelleux dans le registre élevé. Il ne souffre pas non plus qu'on exagère la vitesse des mouvements rapides au détriment de la netteté... Mais que nous importent ces bagatelles? N'oublions pas que la supériorité de son art est ailleurs. Songeons à son goût si pur, à cette riche et noble personnalité qui domine de très haut sa technique, et puis, encore une fois, à ce don ineffable de poésie...

Autant que les poètes, il aime et vénère la forme... Un morceau de musique dessine, pour son esprit, une arabesque non moins précise qu'un rondel, un chant royal, un sonnet ou une ballade. Sensible aux proportions exactes, il s'afflige des répétitions qui alourdissent les plus belles pages des romantiques. Le respect littéral des textes ne l'abandonne jamais au concert; mais à Saint-Avit, pour son plaisir et le nôtre, il supprime bien des redites. Avec quel tact, au demeurant, quelle pieuse sollicitude!... Les coupures qu'il propose pour le *Quatrième scherzo* de Chopin ou le *Concert sans orchestre* de Schumann feraient la fortune d'un commentateur. C'est qu'il excelle à éliminer ce qui trouble sa vision poétique. Il interprète les maîtres avec une déférence presque religieuse; mais en même temps, il raconte sa propre histoire, il la revit en notre présence...

***

De graves contemplations, un labeur tenace au fond d'un ermitage, l'ont conduit fort avant dans l'intimité des chefs-d'œuvre. En formant autour de lui une bienfaisante symphonie agreste, la tranquillité des Landes, leur climat tempéré, leur atmosphère salubre, la pénombre de leurs bois, les jeux du soleil ou de la lune sur l'herbe de leurs clairières, ces étendues illimitées de roseaux et de marécages où tout au plus un pâtre, monté sur des échasses, interrompt quelquefois la rêverie d'un héron distrait et taciturne, le retour, enfin, à la grande nature a trempé son courage et lui a permis d'atteindre, après un demi-siècle d'efforts, à cette récompense tant souhaitée : l'harmonieuse alliance de la précision et du lyrisme.

Tandis que ses confrères s'apitoyaient niaisement sur son humeur sauvage, M. Francis Planté, ivre de perfection, savourait le bonheur de se rapprocher par degrés de son idéal. Paisible, il goûtait dans sa réclusion les félicités d'un Paradis musical. Quand il en sortait transfiguré par une métamorphose mystérieuse, c'était pour révéler à ses contemporains des beautés d'un ordre supérieur. Et le monde, se rappelant alors sa prodigieuse enfance, admirait qu'il eût gardé aussi tard cette floraison du cœur et de l'esprit que la plupart des hommes perdent avant le milieu de leur automne. Chaque fois, M. Francis Planté s'élevait d'un échelon dans la hiérarchie des grands artistes. Et chaque fois, après des triomphes, l'anachorète retournait au désert pour y chercher autre chose, un style plus pur, une inspiration plus haute...

Pendant la guerre, il lui arriva de voyager un jour dans le même compartiment de chemin de fer que M. Henri Bergson. Le philosophe de l'intuition est un grand ami de la musique. On sait à quel point l'art et ses problèmes l'ont toujours passionné. Connaissant la vaste renommée de son compagnon, sa vie exemplaire, entièrement vouée à la méditation et au travail, il voulut l'interroger sur ses opinions esthétiques.

— Monsieur Planté, — lui demanda-t-il d'une voix persuasive, — vous qui êtes un chercheur, que pensez-vous au juste de l'art?...

Dans ce wagon incommode, secoué par des trépidations brutales, le pianiste aurait pu se récuser, prétendre qu'on le prenait au dépourvu. Mais il répondit, au contraire, sans la moindre coquetterie :

— L'art, cher monsieur?... Mais voyons, n'est-ce pas le *mieux?*... Oui, certainement, l'art, c'est toujours le *mieux*...

Comme elle nous plaît, cette réponse ingénue! Et qu'elle est riche en sa brièveté! Ne résume-t-elle pas, tout ensemble, un témoignage psychologique d'une valeur incontestable, l'ébauche d'une théorie esthétique et puis, un noble programme moral?...

En vérité, personne n'a aimé le *mieux* avec plus d'abnégation que M. Francis Planté.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

TABLEAUX DE PARIS

Exil des Grands. — Ce jeune homme auquel sied la pâleur a les épaules larges, les hanches étroites. Son visage offre la sérénité qui naît de la foi. « Croire et Vouloir », dit-il... Mais il y a les commissures des lèvres qui se retroussent et ce regard impénétrable, auquel on demande d'exprimer ses volontés, ses nostalgies, ses indifférences et qui demeure pareil à une vitre de fenêtre, reflétant le ciel, mais ne laissant rien deviner de la chambre solitaire derrière sa clarté.

L'éducation à Oxford est peut-être à l'origine de cette attitude.

Qui ne pense, en voyant ce jeune homme pour la première fois, aux *Rois Aveugles*, de Kessel et de mademoiselle Iswolsky, au récit de la nuit sanglante, lorsque Raspoutine, attiré, tombe, — enfin!

Je regarde les mains. L'or des anneaux brille à l'annulaire et au petit doigt de la main droite; à celui de la gauche, une émeraude plate et carrée... De loin, vous avez l'impression d'un homme de vingt-quatre ans qui n'a pas dépouillé l'éducation des pères. L'éclairage du restaurant est voilé. Aucune lueur directe. Abat-jour jaunes et verts sur les tables. Murs tendus de drap de billard et, sous la corniche, je ne sais quelle étoffe rouge drapée et frangée d'or. Plafond peint. On a vu ça, ou l'à peu près de ça, dans des décors d'Alexandre Benois. Dehors, c'est une heure d'un gris après-midi de novembre, à parapluies.

Le propriétaire de ce restaurant est le prince Félix Youssoupoff, assis à table devant moi, qui n'a l'air de rien regarder

et qui voit tout, sans doute. Nous lui demandons s'il existait à Saint-Pétersbourg des établissements installés dans le goût de celui-ci. Les commissures se relèvent aux extrémités de la bouche, un sourire s'esquisse. Les yeux demeurent au-delà, ou en deçà, insaisissables.

— A Pétersbourg, — dit-il, — presque tout était étranger.

Je suppose que les restaurants élégants devaient ressembler au *Café anglais*. Ils étaient blancs et or, — et rouges... Le style « russe » que nous connaissons à Paris est d'essence artiste. Ces restaurants, qui portent souvent le nom de « maisonnette », ont été arrangés par des peintres et des gens du monde (ou des gens que les revers élégamment partagés ont autorisés à se dire tels)... Chaque soir, pendant le dîner tardif, les accents des chanteurs évoquent une Russie, peut-être aussi peu exacte que celle des décorateurs, mais devenue pour nous, — Latins, Américains, Anglais : Parisiens, — une Russie à tel point fixée, qu'il serait dommage d'y toucher rien. J'ai dîné là récemment. Les convives s'entassaient à douze autour de tables de six, d'autres couverts réunissaient vingt personnes, placées de biais, afin de pouvoir porter la fourchette à la bouche. La chaleur nous étouffait, lourde de fumées de cigarettes et d'émanations. Debout, étroitement rapprochés, chanteuses et chanteurs s'appuyaient au piano... Et tout le cortège habituel de steppes, d'isbas, de clochers peints, de danses populaires et de tourbières fumantes achevant de se consumer, pesait sur le dessert, les verres où tarissait le vin de Champagne et les nappes voilées de la cendre des abdullas...

Dans un angle de la salle, moulé par le smoking, à une table d'altesses et de milliardaires, une cigarette à la main, le prince rêvait. Peut-être évoquait-il des fastes, peut-être se trouvait-il, tout simplement, dans la nécessité de songer à la recette.

Une personne choisie dirige la maison. On retrouve, à l'apercevoir, ce goût du pittoresque, ce dilettantisme, si frappant chez un si grand nombre d'exilés de Russie. Mais le pittoresque est rarement d'avant-garde, chez les princes; leur imagination ne se dépouille jamais si facilement que dans le peuple de l'emprise et des liens du passé. La dame qui dirige la *maisonnette* de la rue de Mont-Thabor a l'air de

sortir brusquement d'un roman de Dostoïewski. La lourde natte qui la couronne, ses cheveux séparés en bandeaux lissés sur le front, sa pâleur d'héroïne bourgeoise, son beau regard qui couve les assiettes, les plats et les serveurs avec sensualité, font songer à une Bovary de Smolensk ou de Kostroma.

Il règne dans la maison une atmosphère qui imprègne. Les septentrionaux, claquemurés de longs mois sous la neige, emportent autour d'eux dans l'exil un air tenace. Ils traînent des nostalgies casanières, que les soleils méditerranéens ne font point germer. Et c'est peut-être ce qui permet de supporter l'infortune avec plus de résistance — ou de souplesse.

Avoir été l'un des plus grands, sinon le plus grand seigneur d'un empire, en avoir possédé la fortune la moins facile à évaluer, la plus étendue dans l'espace comme la plus dense dans ce que les yeux et les mains peuvent en considérer ou en étreindre, avoir épousé une fille du sang, la grande-duchesse Irma de Russie, avoir pu considérer dans le privé d'une chambre autant de parures et de joyaux que les plus anciens souverains de l'Histoire ou que les princes de la Fable, — et se trouver là, dans ce coin de restaurant dont il n'est plus indifférent que les tables soient occupées ou non, dont on doit apprendre chaque jour ce qu'il a fait de recettes la veille et chaque mois le bénéfice qu'on en tire, — c'est un de ces revirements à l'envers de ceux auxquels les fortunes de la guerre nous ont fait assister, — et qui les dépasse pour l'intérêt qu'ils dégagent comme pour la forme exceptionnelle des sentiments qu'ils font naître.

L'*Illustration* publiait récemment la photographie du trésor des Youssoupoff, découvert dans le palais du prince, à Pétrograd, par un ouvrier chargé de faire une réparation... La cachette avait été trop hâtivement creusée et refermée. Une fissure s'y était produite... Le gouvernement des Soviets n'ignorait sans doute point l'existence de ce trésor et la fissure était attendue et guettée à travers le palais... Le cliché montrait, sur une longue table, les diadèmes et les tiares, les boucles, les bracelets entassés... Cela, le prince Youssoupoff le possédait... Il ne paraît point qu'il s'en souvienne, derrière les yeux gris clairs qui regardent si loin...

Non plus que de certaine nuit tragique dont l'Histoire de Russie gardera les échos, lorsque celui que M. Kessel a surnommé le prince Hippolyte et ses amis ont pu voir le moine exécré s'affaisser sous les coups de revolver.

— Voulez-vous venir visiter ma maison de couture?

Le prince qui *croit* et qui *veut*, fait vivre un grand nombre de réfugiés. Et c'est pour leur procurer des subsides qu'il s'est fait restaurateur, couturier et qu'il ouvrira prochainement un magasin de décoration... Sa petite demeure de Boulogne est un centre de l'émigration. Il y a fait aménager une salle de spectacle, décorée par Jacobeleff, où les musiciens, les chanteurs peuvent se produire plus aisément devant les directeurs de théâtres susceptibles de les engager. Depuis six mois, le Prince Youssoupoff dirige une maison de couture. C'est, à cent mètres de la Madeleine, un immeuble datant du milieu du siècle dernier. Escalier rond, étages bas...

Murs tendus de velours gris flottant, flacons de parfums sur des encoignures...

Quel couturier, aujourd'hui, n'a ses essences? Flacons carrés; sur une étiquette je lis *Irfé*...

Je pense à Urfé, je pense à fée... Il y a de la féerie en puissance, sous ce plafond bas... Ces existences si complètement renouvelées sont un présent de la Vie aux psychologues et aux poètes. Cependant, — les *Rois Aveugles* exceptés, — les littérateurs français ne se sont point jetés sur ces proies que leur livraient le Sort.

Les catastrophes dépassant toute mesure ne se réalisent peut-être que pour permettre à certains individus d'appliquer des dons secrets. Ils trouvent dans les revers une adaptation exacte de leurs facultés. La naissance et l'éducation les condamnaient au sommeil... Parmi les vendeuses vêtues de noir, les mannequins promenant les modèles et les dames installées pour assister à leur présentation, le prince se meut avec l'aisance d'un professionnel. Une visiteuse non prévenue habituée à la morgue de certains couturiers ne saurait flairer tout d'abord cette sorte de supercherie qu'on lui ménage, l'erreur sur la personne et le déguisement. L'un des mannequins lui-même est la princesse T... qui évolue dans le salon

avec cette démarche rythmique et évaporée, mécanique, qu'on voit aux demoiselles qui font défiler les robes nouvelles sous les yeux des acheteuses. Mais il y a dans le regard une soumission et une dignité qui imposent.

Les robes sont élégantes, le prince les a composées. Elles ne paraissent point souffrir de son inexpérience, et n'offrent ni ces audaces ni cette témérité qui sont l'apanage des néophytes.

L'ambassadrice d'Angleterre vient d'entrer. Les bras croisés, appuyé au chambranle de la porte, le prince considère au-dessus d'elle le défilé des mannequins, avec ce vague sourire de jeunesse qui relève les commissures des lèvres. Les yeux regardent loin, loin... Je songe au moine maudit qui ne voulait pas mourir... au lointain passé, — pendant que, dans le salon éclairé par des plateaux de verre dépoli surmontés de fleurs de faux Saxe, les dames font des susurrements de plaisir et des exclamations, devant une robe blanche qui porte à la ceinture deux grosses roses couleur de sang...

***

L'EMBRASEMENT FINAL. — En haut de la tour dite du Champagne. Dix heures du soir. Des embrasements marquent la fin de la ville éphémère. Nous l'avions si souvent traversée. Son souvenir reste lié à celui d'un été. Elle avait son charme et même une sorte de noblesse sous les bigarrures. Nous espérions y trouver ce que nous n'avons peut-être pas rencontré dans sa perfection, mais elle donnait tant de preuves de vitalité, de robustesse! Elle rassemblait des efforts depuis si longtemps dispersés, qu'il se dégageait d'elle, par-dessus les marines et les armées, malgré les diplomates et les politiciens, l'assurance que peuvent s'entre-connaître, en tous lieux, des gens paisibles qui rêvent de concorde, qui créent des foyers, qui bâtissent pour le repos, la tendresse, les besoins quotidiens et le plaisir.

Nous étions trop jeunes encore à de précédentes expositions, pour y voir autre chose que le pittoresque et l'originalité. Nous avons respiré aux Arts Décoratifs, pour la première fois, je ne sais quel indéfinissable internationalisme qui

n'était point condamnable. Il semblait l'aboutissement éclairé du progrès et permettait d'espérer qu'un jour les hommes pourraient vivre en paix les ans qui leur sont chichement mesurés...

... Le signal de trois fusées successives embrase le vaste quadrilatère de l'Esplanade, les rives de la Seine et les portes monumentales. Au reflet des flammes, il semble qu'on vienne de porter l'incendie dans cette exposition, parce qu'elle rassemblait, le soir venu, trop de drapeaux dont le vent mêlait, à la faveur de l'obscurité, ces couleurs qui les font étrangers.

Conservons, entre les peuples, les frontières. Que les races couvent ces rivalités qui stimulent leur énergie en détruisant brusquement leur richesse. Mais rêvons de prochaines expositions qui rassembleront à nouveau des artistes, des industriels, des architectes, des ingénieurs et des artisans. Que l'on puisse trouver de façon permanente, en Europe, ici ou là, cette capitale symbolique des œuvres de la Paix. — Ainsi, se formeront peut-être, avec le concours du temps et en dépit de nos protestations, ces États-Unis d'Europe, dressés entre les nouveaux et les anciens mondes menaçants.

Sous ses parures de lumières, avec ses minarets scintillants, ses dômes ourlés d'ampoules électriques, son ciel gris, son eau moirée, son aspect de Skager-Rak indien, le panache de ses fontaines lumineuses et les constellations qui brillaient sur la pierre des ponts comme les plaques diamantées sur le drap des habits et des uniformes, l'Exposition embrase, pour la dernière fois, la nuée humide. La foule est plus dense que jamais, ce soir de novembre, et André Rivollet, penché sur le balcon de la tour, s'écrie, devant la cohue des noirs piétons qui se pressent entre les bâtiments éclairés : « On dirait du caviar ! » Ce qui est exact.

De nombreux Parisiens avaient fait le vœu de ne jamais franchir le seuil de l'Exposition. Je dois dire que je n'y ai pas fréquemment rencontré mes amis. Peu importe. Elle marquera. Si nous en avions eu le pouvoir, il était facile d'y choisir, de droite et de gauche, l'ameublement, les ornements d'une maison qu'on eût rendue vivante. Il ne faut point demander aux expositions d'offrir autre chose qu'un échan-

tillonnage. Il est regrettable que le musée des Arts Décoratifs n'ait pu faire ce choix. Mais la place lui manque. Il eût été intéressant de retrouver, un jour, ce que la collaboration des artisans de l'Europe avait pu produire pour l'aménagement d'une habitation, à la fin du premier quart de ce siècle. On ne saurait trop répéter que, si les ouvriers anciens ont laissé des spécimens qui réalisent la perfection des proportions et de la ligne, il est odieux, ridicule, inexpliquable, de reproduire, de copier à l'infini les meubles du temps des Valois et des Bourbons. Passe encore, il y a trente ans! Mais, depuis le téléphone, la lumière électrique, l'automobile, l'avion et tout ce que les inventions et découvertes ont pu apporter de modifications à l'existence et de possibilités immédiates, rien ne justifie plus le pastiche.

... Demain soir, la nuit régnera sur cet enclos redevenu chantier. Mais nous voudrions que cet essai fût renouvelé sans trop attendre.

On me citait ce mot digne de Forain ou, plutôt, cette exclamation que mâchait entre les dents une couturière, qui a donné les preuves d'une sorte de génie dans son métier, en appropriant la mode aux besoins actuels, — mode qui s'est exagérée depuis, mais l'usage détruit l'harmonie. Elle se trouvait à un gala du printemps dernier, où les femmes exhibaient des robes affreusement heurtées de ton. Debout dans une loge, appuyée au rebord de velours, elle considérait la salle :

— Dire qu'il va falloir que je les ref... toutes en noir, pendant un an, pour leur rendre du goût! — s'écria-t-elle...

L'Exposition des *Arts Décoratifs* aura prouvé à ceux qui copient l'ancien, qu'on ne peut reprocher à notre temps de manquer de goût. Après avoir réussi la ligne idéale de l'auto et de l'avion, comment ne finirait-il point par trouver — enfin! — celle d'un meuble élégant, pratique et — (satisfaction peut-être à considérer) — qui n'aura servi à personne avant nous et n'évoquera point des morts.

... L'embrasement s'est consumé, mais l'illumination demeure. Nous descendons de notre plate-forme. Nous longeons pour la dernière fois les pavillons fermés. Ici, se trouve encore cette chambre aux meubles revêtus de galuchat, d'André

Groult. Plus loin, la salle à manger de Lalique, avec sa claire boiserie, décorée d'une sorte de galon de fleurs de verre... En face, est accroché, au-dessus d'un meuble de Sue, un Marie Laurencin vert et rose. Là, nous sommes venus étudier les soieries de Lyon. Voici le salon rond et la chambre du Collectionneur, de Ruhlmann. Adieu, groupe charmant à la Licorne, de Janniot. Et vos reliures, Legrain! Et des services bleus, dans les galeries de la Grande-Bretagne. Et des vases de jonc, ouvrages d'artistes japonais qu'Edmond de Goncourt eût aimés et dont les *business* petits jaunes qui les avaient patiemment tressés ne demandaient que sept mille ou dix-huit mille francs!... Et vos bizarreries septentrionales, Danois, Norvégiens, Suédois... Et l'étrange cheminée polychrome de ce Dardé, célèbre en deux heures et qui retourne à l'oubli dans la campagne hostile à l'homme. Et vos grilles, Brandt; vos bas-reliefs, Henri Navarre; et les grêles maisons de Mallet-Stevens, qu'on dirait destinées à des haltes sahariennes de Hardt et d'Audoin-Dubreuil... Tout encore est là, dans ce soir soudain refroidi, tandis que nous disons adieu aux *cinq heures* du pavillon autrichien, à son café viennois, sur lequel flottait une crème légère...

Nous n'entendrons plus le son quasi funèbre de ces cloches, qui semblaient, chaque quart d'heure écoulé, secouer une poussière d'angélus sur notre désir d'inconnu et de nouveau... Carguez vos voiles, frégates peintes à fresque sur les murs du vestibule suédois, géographie parlante qui nous a fait rêver de Charles XII et de fjords... Et les jets d'eau! — Un peu munichois, les bassins! — Et des palmiers de ciment armé qui ressemblaient à des pattes palmées de volaille... Nous avons ri, nous avons été la proie de nos nerfs, nous avons vitupéré devant des objets d'art, qui ne méritaient ni la dénomination d'œuvres, ni son qualificatif galvaudé...

Après une longue absence, lorsque la vie a repris ses aises banales et son charme engourdi, lorsque l'incertitude du lendemain, qui s'évaporait avec le mouvement des trains, s'est emparée à nouveau de nos cœurs inquiets, — les ennuis, les laideurs, le temps perdu, les mauvais jours du voyage s'abolissent. Nous ne nous souvenons que des heures ensoleillées, de la vénusté des marbres, des brefs regards vivants

et des longs regards morts, car les passants comme les tableaux ne réalisent le chef-d'œuvre que dans la mémoire...

L'Exposition fut pour quelques-uns de nous la monnaie d'un voyage. Ce soir, nous partons dans le dernier reflet des feux de Bengale... Déjà, les laideurs s'effacent.

***

MISTINGUETT. — Minuit. Ici, le temps ne compte point. Il est stagnant ou s'écoule sans mesure. Les gens rassemblés dans cette salle de spectacle à demi plongée dans les ténèbres et que traversent dans les hauteurs les chemins lumineux des projections, ont escompté la durée de cette dernière nuit de répétition, comme si elle leur était tissée d'en haut sur un nombre inépuisable de mètres. Il semble qu'on la puisse prolonger indéfiniment en l'achetant chez les fournisseurs auxquels on a commandé ces rideaux de velours et de soie qui plongent verticalement des cintres, ces étoffes prodiguées, non pour habiller, mais dévêtir de jeunes beautés, dont on nous livre, — en voilant le reste, — tout ce qu'on a pour habitude de dissimuler.

Il est impossible d'évaluer sans confusion ce que peut coûter, de notre temps, une de ces entreprises appelées *Revues*. Elles ne *revoient* d'ailleurs rien et n'ont point de rapport avec la revue de jadis. Alors, le texte préoccupait autant que le décor. On s'efforçait de mêler les grâces de la femme à celles de l'esprit. Le dosage était mesuré, les proportions équilibrées. Ce que Paris enfantait montrait une relative harmonie, qu'on lui enviait de partout.

Nous avons imité, par snobisme, les music-halls de Londres, puis, avec la dépréciation du franc et l'exode des Américains chez nous, nous avons parodié ceux de New-York. Dans ce genre de spectacles, qui n'étaient jadis que parisiens, les organisateurs ne se préoccupent plus aujourd'hui que des étrangers qui viendront les voir, — je ne dis pas qui les entendront, car ils n'y songent point.

Je me lève de mon fauteuil, à minuit.

— Comment, vous partez? Sans attendre le second acte?... — s'écrie le très aimable secrétaire général du Moulin-Rouge

qui m'a permis d'assister à cette dernière séance de travail.

— Le second acte? Mais trente tableaux ont déjà défilé!

— Vous ne verrez pas la Forêt en feu... Vous ne verrez pas... etc...

Non, je ne verrai pas, tout au moins cette fois. Passé minuit, je ne saurais rien voir de plus, nulle part, jamais. Passé minuit, il ne faut appartenir qu'à soi-même. Et c'est bien le moins qu'on puisse exiger des humains que de leur faire cette réserve.

Mademoiselle Mistinguett est une souveraine. Elle commande à des armées d'ouvrières. Elle règne sur des peuples de spectateurs. Son empire est dans la nuit des boulevards... Son hégémonie est basée sur le caprice et la mode. Peu de femmes, cependant, donnent si parfaitement l'impression de se rendre ponctuellement à leur bureau. On ne lui demande que de paraître coiffée d'une gerbe de constellations, d'un jet de plumes, de gemmes, de coruscations, toujours augmentées, et de traîner après soi quelques mètres d'étoffe de plus qu'à sa dernière exhibition, en montrant des jambes toujours charmantes et toujours nues sous tant d'habits. Mais la verrons-nous tous les ans gravir le même escalier, exhiber trois chapeaux et faire une apparition prétendue réaliste en enfant-martyr, fille-mère ou bébé-cadum de ce qu'on lui fait appeler la *mouise*? Les projecteurs éclairent ses dents qui rient et le sourire désabusé de ses yeux de biche relancée qui demande grâce. Rien de plus. Ni ce qu'elle dit, ni ce qu'elle chante, ne comptent. Et c'est dommage, car elle a la notion de ce qui passe la rampe. Et vous voudrions pouvoir l'applaudir un jour sur une scène minuscule, sans plumes de six mètres de haut sur la tête, sans ocellations, rien que pour entendre sa voix déchirée. Elle incarne au Moulin-Rouge le maximum de retentissement dans le minimum d'efforts. Si l'on additionnait les minutes pendant lesquelles elle reste en scène, on n'atteindrait pas à une demi-heure. Son emploi n'est plus que de figuration. Elle se ferait mouler en cire et on exhiberait cette image sur la scène que le public ne pourrait s'apercevoir de la substitution... Cependant, les émoluments de mademoiselle Mistinguett dépassent pour quinze jours de telles apparitions ceux qu'un maréchal de France reçoit en une année. Je ne

critique point. Cela doit être bien et cela, sans doute, est logique... Cela est de notre temps. Et notre temps est tel que les hommes l'ont fait, non les dieux.

Je sais, en regardant ce charmant visage gavroche et douloureux de mademoiselle Mistinguett, que le nom d'étoile fut accordé aux femmes de théâtre pour leur relative mais réelle éternité...

Tout ceci observé, admirons, puisque nous la regretterions, si quelque autre s'avisait de prétendre à remplacer mademoiselle Mistinguett. Elle est nationale. Ses jambes servent de métronome au chœur sacré des midinettes... Et tout le monde en France est, hélas! un peu midinet!

Mais, n'y aurait-il pas à renouveler ces débauches bourgeoises, ce babylonisme montmartrois? Sous tant de luxe réel, certains costumes peuvent paraître réussis, mais dans l'ensemble quelles lourdeurs, quelles grâces épaisses! On songe à quelque Gustave Moreau judaïque et mecklembourgeois. Il doit exister pour ce genre de collaboration des peintres qui ne soient pas exclusivement choisis parmi ceux qu'occupe le coloriage de ces cartes qu'un gentleman coiffé d'une casquette anglaise et qui a l'accent de Belleville offre, au pied de l'obélisque, à des étrangers n'ayant abordé ce terre-plein, au péril de leur vie, que pour l'y rencontrer.

Il y a les spectacles que le Parisien aime, et puis il y a ceux auxquels il va, parce qu'il se croit obligé d'y avoir été, mais qui ne lui plaisent pas, en réalité. Il est *estomaqué*, mais cette sensation n'a rien de commun avec le plaisir. On pourrait lui donner autre chose, par exemple, à beaucoup moins de frais, que cette jupe de vingt-cinq mètres de long, froncée comme un sachet de bazar, et qu'on accroche à une demi-douzaine de demoiselles peu vêtues et qui passe et repasse sans aucune raison, comme un rideau. Ce soir, j'entends les quelques spectateurs s'extasier sur cette invention... A Munich ou à Vienne, ils l'eussent critiquée. Elle en arrive.

Quelle jolie revue on ferait, avec la collaboration de Drian, de Charles Martin, de Georges Lepape, de Marty, de Georges Barbier, auquel on a précisément demandé cette fois un petit tableau. Et quels décors n'exécuteraient point un Dufy, un Jean Hugo — et ce dernier venu dans un art qui pourrait

être le sixième, celui de la publicité, et qui signe Cassandre?

Le visage émouvant de mademoiselle Mistinguett exprime l'intelligence lorsqu'elle commande dans la salle aux ouvrières et aux photographes. Elle sait ce qu'elle veut, où elle va, on ne lui en « conte » pas. Cet aspect de « première » au courant du métier et qui voit un bout de fil à dix mètres, fait comprendre pourquoi — et comment — l'on peut réussir à Paris... Mais il doit y avoir des nuits de répétition où çà n'est pas amusant!...

***

Posthume. — La réunion des dernières œuvres de Bakst précède l'Exposition du Théâtre, à la Galerie Charpentier. C'est un de ces rapprochements que chérit le Hasard. Bakst est de ceux qui ont le plus profondément impressionné, pendant vingt ans, l'art décoratif à la scène. Il est un des premiers peintres de valeur qui s'y soient consacrés. Avant lui, le dessinateur était l'employé du costumier. Il pouvait avoir de l'initiative, le sens de la couleur et du style, mais il demeurait anonyme. Bakst s'imposa. Les dessins de nu qu'on peut voir mêlés à ses œuvres de théâtre, montrent le métier et les études du peintre classique, vers 1890 : l'élève de Raphaël Colin. Puis, promptement, sa personnalité se révèle. Il a sur ses devanciers la supériorité de fixer le caractère d'un visage, d'en exagerer les traits pour lui faire exprimer ce qu'il veut. Il caricatura la nature, comme Daumier ou comme Doré, auquel il pensa souvent.

Les hommes travaillant pour le théâtre sont les plus impressionnables qui soient. Flairent-ils une tendance artistique, une mode fugitive, ils s'en saisissent. Le théâtre accapare ainsi bien des talents et des novateurs, qu'il rejette, d'ailleurs, promptement. Son âpreté maladive à ne vouloir que ce qui est de l'instant présent et même du lendemain, démode du matin au soir ce qu'il innove.

L'originalité de Bakst le préserva des rapides déchéances. Mais elle fut cause aussi qu'il ne se renouvela guère. L'ensemble des cartons exposés faubourg Saint-Honoré offre une grande monotonie et marque durement l'évolution présente. Ce n'est

qu'à l'éclairage de la scène — hélas! — qu'on peut juger ces artistes momentanés. Les herses éteintes, l'or des chiffons ternis, leur œuvre se dissout. Bakst avait heureusement regardé la nature et ses projets de costumes marquent presque toujours le signalement d'un personnage et nous l'évoquent.

Nous, qui avions encore vingt ans aux ballets russes (on a vingt ans, — comme on en a quarante, — immédiatement après, — pendant quelques bons couples d'années...), nous serons toujours reconnaissants à Bakst pour l'éblouissement que nous causèrent *Petrouchka, Shéhérazade, l'Oiseau de feu* ou *Cléopâtre...*

Ses colorations étaient en quelque sorte comestibles à nos yeux, qui avaient longtemps jeûné à la scène. Il nous débarrassait des faux Trianons. Il transfusait la couleur dans des veines anémiées. Mais vint un moment où la congestion se déclara. Il y eut même quelques vaisseaux rompus et anévrismes. Nous demandâmes grâce, lorsque parut à l'Opéra la *Phèdre* de madame Ida Rubinstein. Ces colorations si audacieusement mêlées, ces bariolages peut-être théoriquement exacts, évoquaient beaucoup plus la foire de Nijni-Novgorod que l'Attique. Avec son maniérisme, le trop grand soin qu'elle accorde à de vains ornements, son impossibilité à concevoir la sérénité des attitudes, madame Rubinstein, qui semble parfois confondre Racine avec Péladan, demeurera la plus parfaite incarnation de cet art.

On ne saurait détruire les traditions depuis trop longtemps établies. Les Russes peuvent accommoder à leur guise Moscou et l'Orient, mais nous ne supportons point, sous prétexte de nous adapter aux découvertes mycéniennes, qu'on nous montre des Grecs costumés en Cingalais. Bakst avait été emporté la nuit par des pirates et, se croyant toujours en Épidaure, il peignait gravement des Tunisiens.

La Grèce sera toujours à nos yeux telle que l'évoquent les vestiges du Parthénon, emprisonnés par les Anglais au British Museum, ou la Victoire de Samothrace, mise en cage par les Français sur un palier du Louvre et dont les ailes découvertes à l'azur de la mer Égée se sont paralysées dans la brume de nos quais.

Le talent de Bakst s'accommodait de l'Art fantaisiste et

captieux des ballets. Il devenait presque insupportable avec la tragédie. Le ballet n'offre qu'un plaisir sensuel et momentané. L'importance du décor égale celle de la danse. Une tragédie s'adresse à l'esprit. Le décorateur doit être modeste à côté d'Euripide. Les couleurs heurtées de Bakst, ses tremblements de Thrace, ses décalcomanies d'après des reconstitutions puisées aux tombeaux des Atrides ne valaient point le plus schématique profil de colonne, un chapiteau à Feuilles d'acanthe ou quelque rideau de lin se levant sur le cœruleum de la mer. Lorsqu'il évoque Puvis de Chavannes ou le Poussin devant les Hippolytes des aquarelles de Bakst, un Français qui n'a pas le sang mêlé ne peut plus tenir en place.

Mais vous me direz que les Français de cette qualité ne courent point les rues, — encore est-ce là, pourtant, qu'on a chance d'en rencontrer le plus!...

***

Théâtre. — Aux jours pluvieux du dernier printemps, on a visité, dans le centre de Paris, un chantier creusé sous un immeuble. La maison datait du temps du roi Louis-Philippe, de madame de Girardin, de Jules Sandeau, des dernières reliures à la cathédrale et des premiers fauteuils capitonnés. Les chambres étaient exiguës, les plafonds bas, le foyer des cheminées étroit, les « commodités » s'aéraient dans la cage de l'escalier et les chambres de domestiques, mansardées, carrelées, recevaient le jour par une tabatière. Un nombre incroyable de petits commerçants l'occupaient. Il s'y trouvait une friseuse de plumes, un fabricant de boutons. On voyait, du matin au soir, une renfileuse de perles, penchée sur les grains qu'elle traversait d'un fil; leur propriétaire, toujours inquiète à la pensée d'une étourderie ou de l'intrusion d'un malfaiteur, la surveillait avec des yeux écarquillés.

A l'aide de poutres de fer, de piliers en ciment armé, la profondeur des caves avait été doublée. Un gouffre s'ouvrait sous nos pieds. Dans l'obscurité, des ouvriers portaient sans hâte des cubes de meulière et des boîtes remplies de mortier..., tandis qu'au faîte de la cour intérieure, sur le brusque azur dévoilé par un nuage, le chapeau d'une cheminée se déformait

avec une noirceur cubiste. A sa fenêtre de l'entresol, devenue quatrième étage du fond du gouffre, le front de la renfileuse de perles se devinait derrière la vitre, voisinant avec l'oreille de la dame inquiète, tendue dans la surveillance de son rang égrené...

Pendant que le sol de la cour se transformait en premier balcon du théâtre, l'escalier avait disparu. On arrivait chez le fabricant de boutons, la friseuse de plumes et la renfileuse de perles, par une série d'échelles attachées à des échafaudages. Le plâtre tachait les manteaux, maculait les souliers; la poussière rendait gris les melons brossés à Londres. Lorsqu'on croyait avoir gravi cinq étages, on ne se trouvait encore qu'à l'entresol. La maison éventrée montrait, comme une femme évanouie, ses pauvres secrets et l'on pensait, en suivant le Parisien aisé qui collaborait à cette entreprise, que les journaux du matin ou du soir nous apprendraient prochainement qu'une catastrophe venait d'épouvanter les habitants de la rue de la Michodière et que la renfileuse de perles, le fabricant de boutons, la friseuse de plumes, — cette fée! — avaient été précipités parmi des masses de ciment désarmé dans les entrailles boueuses du sous-sol parisien.

Un théâtre, dans cet immeuble aux fenêtres duquel des admiratrices de Paul de Kock à ses débuts avaient regardé passer lord Seymour?... A d'autres! Un théâtre, coiffé de plusieurs étages d'appartements « loués au commerce », dans lesquels la friseuse, le fabricant, la renfileuse, continuaient leur métier de leurs mains agiles?... Nous avions souri... Mais nous avions tout de même accepté la possibilité d'une inauguration, pour une date d'ailleurs incertaine, parce que l'optimisme est bon pour la santé.

Ce soir, nous sommes assis dans un fauteuil de balcon, au troisième rang de face, un fauteuil tendu de velours rouge. La même étoffe recouvre des centaines de sièges identiques au-dessous, au-dessus de moi, devant, derrière...

La salle est encore vide, parce qu'on ne fait que répéter l'*Infidèle éperdu*, — mais il y a sur la scène des meubles et des individus comme on n'en voit qu'au théâtre... Le plafond est lumineux, les corniches sont lumineuses, on respire un air illuminé. Rien n'allège autant que le neuf. On porte la vie

devant soi. Le passé s'oublie. Et puis, un nouveau théâtre dans lequel on répète une pièce nouvelle, d'un auteur qu'on peut qualifier de nouveau, puisqu'il n'a pas vingt-cinq ans, — quel agréable thème pour l'imagination!

Songer qu'un jour, on dira : « Ce vieux théâtre de la Michodière... » On l'aura plusieurs fois rajeuni. Le velours rouge sera devenu bleu. Quel stuc industriel remplacera la papier argenté des murs? Quelles pièces y jouera-t-on? Dans quelle langue?... Cinéma?... Mais le cinéma lui-même, que sera-t-il devenu?...

Troublante, décevante époque que la nôtre, où un théâtre en ciment armé, de neuf cents places, vient se loger dans la partie inférieure d'un immeuble du temps de M. Hippolyte Lebas, et où l'insécurité du lendemain est si aiguë, la course du temps si rapide, que nous sommes à nous poser des questions qui n'eussent pas traversé l'esprit de nos grands parents, s'ils avaient été conviés à l'inauguration du Vaudeville... Aujourd'hui, cependant, le Vaudeville de Dumas fils, de Sardou, de Donnay, de Bataille, — le Vaudeville de Réjane, — n'est plus qu'un chantier... — à peine différent de ce qu'était le *Théâtre de la Michodière*, il y a six mois!

ALBERT FLAMENT

LA CRISE MINISTÉRIELLE

ET

LES FINANCES

Le Cabinet a été renversé le dimanche 22 novembre au cours de la discussion sur les projets financiers. Un débat très vif avait commencé dans la Presse, au Parlement, dans tous les groupements politiques dès le jour où avait été révélée la nature très particulière du programme ministériel. Il était clair que M. Painlevé, qui avait suivi d'avril à septembre une politique d'apaisement et qui avait eu une certaine conception de l'intérêt général, était tombé après le Congrès de Nice sous la domination des socialistes. C'est sur leurs injonctions qu'il avait fini par admettre, malgré bien des hésitations, la consolidation des bons à court terme, c'est-à-dire en termes plus clairs, la suspension des paiements de l'État. Une pareille mesure avait soulevé une émotion considérable et avait paru capable de porter un coup redoutable au crédit public. La Chambre ne l'a pas admise, et le Ministère a donné sa démission.

Bien que les projets financiers du gouvernement démissionnaire soient destinés à être remplacés par d'autres, il est nécessaire de les examiner sommairement pour saisir la portée de la crise ministérielle. Ils avaient pour objet de consolider les bons à court terme dont l'échéance vient le 8 décembre et de créer une Caisse d'amortissement dont l'objet était d'assurer le service, le remboursement et l'amortissement de la dette à court terme du Trésor et du Crédit National, dont le paiement était échelonné sur une période de vingt-cinq ans.

Pour alimenter cette Caisse d'amortissement, le Gouvernement demandait aux Chambres de voter une contribution nationale, dont le paiement était réparti en principe sur une période de quatorze années. Il frappait la propriété bâtie ou non bâtie d'une contribution egale pendant quatorze ans à 15 p. 100 du revenu et établissait, dans le cas où la contribution ne serait pas acquittée en un seul versement, un titre de créance foncier que la Caisse nationale prendrait en charge. Il décidait que chaque société anonyme, en commandite ou par action, remettrait à la Caisse nationale d'amortissement une reconnaissance de dette ayant pour gage une valeur égale à 15 p. 100 de son actif net tel qu'il ressort du dernier bilan établi avant la promulgation de la présente loi et destinée à garantir, pendant quatorze ans, le paiement à la Caisse d'amortissement, d'une annuité égale à 15 p. 100 des bénéfices distribués dans l'année, sous quelque forme que ce soit, aux actionnaires, porteurs de parts et administrateurs, sans que cette annuité puisse être inférieure à 5 p. 100 des bénéfices servant de base à l'impôt cédulaire sur les bénéfices industriels et commerciaux. Il fixait un impôt sur les obligations françaises, les rentes, les valeurs étrangères, les traitements, les salaires, les bénéfices agricoles, les biens oisifs. Enfin il décidait que l'État se fera avancer un milliard et demi par la Banque de France.

Ce projet, dont nous indiquons seulement les grandes lignes, a été très vivement critiqué. Tous les groupements du commerce et de l'industrie en ont montré le danger dans des lettres énergiques adressées au Président du Conseil et au Président de la République. Les Chambres de commerce, la Confédération générale de la Production sont intervenues. Des hommes politiques de toutes nuances, de M. Millerand à M. Caillaux, ont signalé les erreurs d'un programme qui risque de ruiner la confiance et, sous prétexte d'éviter la création de nouveaux billets de banque, de provoquer l'inflation et le chômage. La discussion de la Chambre dès les premiers jours a été très vive. Des radicaux ministériels eux-mêmes ont manifesté leurs inquiétudes et, dans un remarquable discours, M. Bokanowski a fait la plus vive critique des textes ministériels.

L'élaboration de ces projets financiers avait été très pénible. Il avait fallu huit jours d'études et de controverse pour que la Commission des finances de la Chambre et le gouvernement se missent d'accord. Dès que le programme a été connu, tout le monde a pu comprendre la raison des orageuses discussions qui venaient d'avoir lieu. Les projets n'avaient été établis qu'après de graves concessions faites aux socialistes. C'est ce que le débat qui a commencé aussitôt devant le Parlement et qui s'était poursuivi jusqu'au 22, a mieux montré encore. Dans un discours très étudié et du point de vue socialiste très adroit, M. Blum a pris soin de préciser les idées du parti révolutionnaire. L'orateur de l'extrême gauche avait la double préoccupation de distinguer d'abord ses projets de ceux du gouvernement, et de justifier ensuite l'appui accordé par ses amis au ministère. Il s'est exprimé comme si le parti socialiste était en possession d'une vérité supérieure, inaccessible aux profanes radicaux et au Cabinet, et comme s'il se résignait à accepter, en attendant mieux, les réformes élémentaires et médiocres dont le gouvernement prend, sous son influence, l'initiative. Ainsi le parti socialiste a tous les avantages dans cette manœuvre : il commande et il ne prend pas de responsabilité; il oblige le ministère à introduire dans les lois un commencement de collectivisme et il espère que le collectivisme pur est bien autre chose; il engage et il se dégage.

Le programme de M. Blum, débarrassé des formules lénifiantes dont il l'entoure prudemment, peut tenir en trois articles. D'abord il est entendu que l'État est omnipotent, qu'il peut à volonté se lier et se délier, que ses promesses peuvent être révoquées; c'est la théorie de l'État-tyran. Ensuite il est entendu que l'État peut opérer, de son seul gré, sous le nom bénin de transfert de propriété un prélèvement sur le capital dans les proportions qu'il juge convenables; c'est la théorie de l'expropriation. Enfin il est entendu que l'État peut, s'il s'y déclare obligé, consolider les bons de la Défense nationale, autrement dit ne pas rembourser les prêteurs : c'est la théorie de la faillite. On doit à la vérité d'ajouter que M. Blum évite ces termes catégoriques, mais s'il ne prononce pas les mots, il désigne les choses.

On trouve dans les projets financiers du gouvernement une certaine dose de ces trois remèdes collectivistes. Pour maintenir le Cartel qui se décomposait, pour avoir les cent voix du parti socialiste à la Chambre, le ministère a accepté des textes qui leur donnent quelque satisfaction. Les traits les plus caractéristiques des projets sont en effet les suivants. En ce qui concerne l'échéance du 8 décembre, l'État ne remboursera pas les bons à court terme et par conséquent suspendra ses paiements. En ce qui concerne l'avenir, l'État créera une caisse d'amortissement, qu'il alimentera par des impôts extrêmement lourds, qui pèseront sur une partie seulement de la population et qui constitueront un véritable prélèvement sur le capital. Il obligera les débiteurs à donner à l'État un titre de créance, qui ressemble fort à une hypothèque et qui, au moins en principe, est un commencement de nationalisation des fortunes privées. Il mettra enfin, malgré ses engagements, un impôt sur la rente. Ainsi, d'après les projets du gouvernement, l'État fait à la fois une faillite partielle et une expropriation partielle.

M. Painlevé a tenté de justifier ses projets par un grand discours et par plusieurs interventions. Son argumentation au premier moment a produit une certaine impression. Mais à la réflexion, il paru que les plus sérieuses objections élevées contre le projet demeuraient intactes. Interrogé au cours d'une séance sur l'inflation, M. Painlevé a eu la sincérité de dire qu'il n'était pas certain qu'on ne serait pas dans la suite obligé d'y recourir, et que pour sa part il était opposé à toute consolidation des Bons de la Défense nationale. Mais le public est en droit de se demander, étant donnée la théorie de l'État impliquée par la présente politique, si les successeurs de M. Painlevé seraient bien liés par ses paroles et auraient les mêmes intentions. Dans le discours qu'il a prononcé en faveur du programme financier, M. Malvy a énoncé clairement l'idée de la dictature de la majorité issue du suffrage universel. Cette idée, discutable au point de vue de la tradition du gouvernement parlementaire, n'avait jamais été émise dans nos assemblées que pour renforcer la notion de l'État. Or, le Président de la Commission des Finances a soutenu par cet argument l'imposi-

tion de la rente. Le public ne manquera pas de trouver la thèse inattendue, car pour lui l'idée de l'État se confond avec celle de la valeur et de la continuité des engagements pris au nom du suffrage universel. Jamais personne n'avait supposé encore en France qu'un changement dans la majorité parlementaire ou dans le gouvernement pourrait rendre caducs des droits reconnus publiquement, et annuler des obligations que des révolutions sanglantes ont presque toujours respectées. M. Malvy a essayé de justifier son argument politique par un argument juridique tiré des discussions d'avant-guerre sur l'imposition des rentes. Mais cet argument ne peut pas être retenu. Il n'y avait pas de texte formel qui ait posé avant la guerre le principe du privilège fiscal des rentes. Depuis la guerre, au contraire, tous les emprunts ont été émis nets d'impôts présents et futurs sur les coupons et même parfois exonérés d'autres impôts. Violer des engagements solennels, c'est faire faillite, c'est pratiquer une politique analogue à celle des Soviets, sous un prétexte de nécessité qui ne traduit que l'impuissance du législateur. C'est une faute énorme à l'actif de la majorité cartelliste, pour un résultat médiocre au point de vue du budget et absolument illusoire au point de vue de la Trésorerie.

C'est sur ces deux points d'abord, la création d'un titre de créance et le moratoire qu'ont porté toutes les critiques. Les représentants du commerce et de l'industrie ont fait remarquer que, en consacrant pour la propriété immobilière et les sociétés en commandite et par actions la création de titres de créances foncières ou de reconnaissance de dettes, l'État faisait une œuvre inutile puisque le Trésor avait déjà un privilège sur les biens des contribuables, et dangereuse puisqu'il inquiétait la fortune privée. Quant au moratoire sur les effets de trésorerie, il entraînerait naturellement un moratoire général des banques, car on ne pourrait obliger ces établissements à exécuter leurs engagements à vue si l'État, qui est leur principal débiteur, n'exécute pas les siens. Un moratoire des banques devra être accompagné par un moratoire général, et on ne s'étonnera pas dans ces conditions que le principe de cette mesure ne paraisse pas susceptible de régulariser la circulation monétaire. Ce n'est pas tout. Ce mora-

toire ne sera pas immédiat. C'est une promesse et un avertissement pour l'avenir, qui doit par suite engager tous ceux qui prévoient dès maintenant des besoins de disponibilités à prendre leurs précautions et à transformer leurs valeurs à terme en numéraire. Singulier moyen pour éviter l'inflation et faciliter les échéances prochaines! Un projet de moratoire annonce encore davantage. Les cartellistes, après les expériences du début de 1925, après le modeste rétablissement du ministère Caillaux et des vacances parlementaires, après la recrudescence des demandes de remboursements de bons signalée par M. Painlevé et qui coïncide avec la reprise des discussions politiques, doivent bien penser qu'il n'inspirent pas confiance et que, sans la confiance, tout notre système financier menace de sombrer. Ils n'ont pas tort de penser ainsi. Mais alors le moratoire qu'on promet pour l'avenir semble indiquer que les partis de gouvernement renoncent délibérément à jamais rétablir la confiance, et avec le moratoire ils nous promettent en somme de continuer la politique qui a rendu impossible l'exécution des échéances de 1925 sans émission de billets, et qui rendront impossible l'exécution de toutes les échéances ultérieures.

D'autres graves objections ont été formulées en particulier par les Chambres de commerce. Le projet ne leur paraît contenir aucune des mesures urgentes qui sont indispensables. Il fait peser sur la production et sur l'épargne tout le poids de l'effort qui est à accomplir, au lieu d'appeler le concours et la bonne volonté de tous. Il engage les ressources de la nation avant même de savoir quelles fractions de ces ressources devront être employées à l'équilibre de 1926. Il risque de se traduire par une diminution du rendement des impôts, qui font déjà prévoir le fléchissement du produit de la taxe sur le chiffre d'affaires. Aussi tous les groupements qui représentent l'activité économique de notre pays ont-ils attiré l'attention des pouvoirs publics sur l'aventure ruineuse que l'on prépare. Ils ont demandé :

1° Que le projet d'assainissement financier soit soumis à un nouvel examen;

2° Qu'avant d'imposer au paysdes charges nouvelles, il soit mis fin à toute politique de gaspillage et de surenchère et que soient réa-

lisés les monopoles que l'État est incapable de gérer économiquement;

3° Que les mesures indispensables au rétablissement des finances publiques soient prises dans le plus large esprit d'union nationale, sans aucune préoccupation de parti, et fassent appel à la participation de tous, avec le seul souci de rétablir le principe de l'égalité fiscale, trop méconnu par la législation actuelle;

4° Que l'équilibre du budget de 1926 soit tout d'abord assuré avant d'envisager l'amortissement de la dette et en respectant les engagements pris par l'État lors des émissions; que, pour assurer cet équilibre, il ne soit pas institué, sur une catégorie particulière de citoyens, de nouveaux systèmes d'impôts, dont l'assiette serait difficile et longue à établir et qui risqueraient d'aboutir à de graves mécomptes au point de vue du rendement; que les ressources nécessaires soient procurées par l'augmentation de tous les impôts existants (directs et indirects) avec réduction des abattements à la base, sauf à admettre certaines atténuations en faveur des contribuables chargés de famille, et qu'en outre une taxe spéciale frappant tous les citoyens soit instituée;

5° Que, en admettant que la situation budgétaire permette d'entreprendre l'amortissement de la dette, cet amortissement soit réparti sur une période d'années suffisamment longue pour que la charge qu'auront à supporter le commerce et l'industrie soit compatible avec la marche des entreprises, sans entraîner de crise de chômage, et que la gestion de la Caisse d'amortissement soit confiée à un conseil comprenant une majorité de membres participant à la vie économique du pays et ayant pour mission de veiller à ce que cet organisme ne soit détourné à aucun moment de sa destination.

Quand on examine la crise politique où nous sommes, on ne peut s'empêcher de se rappeler d'autres crises de notre histoire et les enseignements intéressants qu'elles nous apportent. Nos distingués confrères, MM. C.-J. Gignoux et F.-F. Legueu, viennent précisément d'écrire, sous ce titre : *le Bureau des Rêveries*, une étude très captivante sur le passé. Ils exposent en particulier quels efforts furent faits pour assurer l'assainissement financier au temps de la Régence. Malgré la différence des époques, et la complexité nouvelle des problèmes, il y a pour nous beaucoup à retenir de ce qui s'est passé entre 1715 et 1720. L'histoire économique obéit à des lois qui produisent des effets à peu près constants et nous avons tout intérêt au milieu des hésitations et des inquiétudes du présent à nous éclairer par les leçons d'un passé toujours vivant. Après avoir retracé les événements et analysé l'état moral

du public, MM. Gignoux et Legueu concluent par ces lignes qui résument excellemment la philosophie de leur livre : « Nous nous contenterons, disent-ils, de rappeler deux principes essentiels :

» Le premier est que toute politique financière est à base d'autorité : la Monarchie pour n'avoir pas eu l'énergie d'user de la sienne, la République parlementaire parce que l'autorité y a souvent manqué au même titre que l'énergie ont trouvé là l'origine de leurs nombreuses déceptions. Le second est qu'il n'est pas d'autre politique saine que la poursuite implacable par l'économie ou l'impôt de l'équilibre budgétaire dans l'ordre et la clarté ; toute tentative de ruse avec cette règle pour ménager l'opinion est vouée, fût-elle parée des couleurs les plus séduisantes, à l'échec certain. L'art de finance qui n'a d'autre formule correcte qu'une équation sans inconnue n'est point romantique, mais essentiellement classique. »

On veut espérer que le prochain ministère s'inspirera de ces idées, et des vœux formulés par le monde de la production et des Chambres de commerce. Trois ministères du Cartel ont disparu en raison des fautes qu'ils ont commises pour complaire au parti socialiste. Le ministère Herriot s'est effondré pour avoir fait de l'inflation occulte, parce que les socialistes retardaient le dépôt de ses projets financiers. Le premier ministère Painlevé a disparu dans la coulisse parce que ses projets financiers n'étaient pas assez révolutionnaires. Le second ministère Painlevé périt parce que, sous l'influence des collectivistes, il propose un prélèvement sur le capital et un commencement de faillite. La nation est lasse de ces faiblesses et de ces agitations. Il est temps que le Parlement et les pouvoirs officiels comprennent qu'on ne dirige pas les affaires publiques avec la collaboration du parti de la révolution ; il est temps qu'un gouvernement saisisse qu'au-dessus du Cartel et de ses combinaisons, il y a notre pays et nos intérêts nationaux.

ANDRÉ CHAUMEIX

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Correspondance générale de J.-J. Rousseau.
Édition nouvelle due à Théophile Dufour. Tomes I, II et III.

Depuis que Musset Pathay avait, en 1824, édité la *Correspondance* de Rousseau qui réunissait un millier de pièces environ, on avait découvert et publié dans des revues ou des ouvrages de critique, un grand nombre de lettres nouvelles. Une refonte de la correspondance s'imposait donc. Un savant genevois, M. Th. Dufour, s'est dévoué à cette tâche et y a consacré son existence entière.

Il a, de sa main, transcrit avec un soin méticuleux — respectant jusqu'aux fautes d'orthographe! — toutes les lettres manuscrites de Rousseau, sans oublier les pièces d'archives et actes notariés intéressant la biographie du philosophe. Par ses soins une collection de brochures unique a été constituée : pamphlets, épîtres, etc., où s'est incorporé presque tout entier le fonds d'un Parisien obscur, Joseph Richard, qui passa quelque cinquante ans de sa vie à réunir des documents sur Jean-Jacques... M. Dufour ne devait pas connaître la joie de voir publier les résultats de ses patients travaux. Il est mort en 1922, quelques mois avant d'avoir classé sa dernière liasse de notes. M. P. P. Plan s'est chargé de mettre au point son œuvre.

Qu'on juge de son importance : l'ensemble du recueil comprendra une vingtaine de volumes, soit de 3 500 à 4 000 lettres, dont un assez grand nombre inédites jusqu'à ce jour. On n'espère point sans doute que cette *somme* abonde en révélations imprévues sur Jean-Jacques, bien que certaines questions de dates, etc., puissent avoir valeur de coups de théâtre pour des spécialistes. Les trois volumes déjà parus permettent, il est vrai, de rectifier sur certains points le récit des *Confessions*. Mais on se doutait depuis longtemps qu'il ne devait pas être accepté aveuglément. Ce qui fait réellement le prix de cette correspondance — où les élans et les effusions occupent au moins autant de place que les idées — c'est qu'elle nous permet de vivre, (comme les *Confessions*, mais plus encore peut-être que les *Confessions*, puisque nous ne sommes pas en face d'un récit arrangé, composé), dans l'intimité de Jean-Jacques; il nous est possible ainsi de comprendre, c'est-à-dire de recréer en nous-même les états affectifs du passionné Genevois.

Rarement système nerveux eut influence plus grande sur le monde. Rousseau, autodidacte antilivresque, a tiré ses idées de ses expériences et de ses émotions. Aussi ses démêlés avec le comte de Mon-

taigu, sa crise de larmes devant la belle Zulietta « au téton borgne », ses promenades nocturnes avec Sophie, peuvent-ils être considérés comme les lointains prologues, tour à tour vaudevillesques et sentimentaux, de diverses révolutions d'ordres littéraire et social depuis 89 et le romantisme jusqu'au communisme.

Négligeant quelques premiers billets sans importance, nous pouvons considérer que la correspondance de Rousseau débute en 1735. Jean-Jacques a vingt-trois ans alors; depuis trois ans il est installé chez madame de Warens. Appréciant, comme il convient, les bontés de *maman*, il célèbre, dans les lettres qu'il adresse à son père Isaac Rousseau, l'horloger, les mérites de sa protectrice. Il insiste sur « les excellentes instructions, l'exemple édifiant qui lui ont procuré (chez madame de Warens) les moyens d'une heureuse éducation ». Si l'on songe aux liens qui unissaient Jean-Jacques et *maman*, *maman* et le jardinier Claude Anet, on est tenté tout d'abord de démêler quelque intention plaisante dans cet « exemple édifiant ». Il n'en est rien pourtant; Jean-Jacques considère sincèrement madame de Warens comme un professeur de vertu : il sait sa bonté, sa piété... et a déjà sur les relations de sexe à sexe des idées personnelles qu'aucun aperçu sceptique ne vient jamais troubler. Voilà en quoi Jean-Jacques est bien Suisse et protestant. Une fois son jugement formulé, par intuition et conviction intime, l'opinion commune n'a plus prise sur lui et il se désolidarise instantanément des notions sur le comique qui ont cours. Il est le père d'un Walt Whitman qui peut, sans rire, tourner vers le ciel des yeux chargés de reconnaissance, parce qu'il trouve agréable l'odeur de ses aisselles. Inaccessible au doute ironique, ces prédicants n'ont pas le sens du ridicule.

Dans une lettre de 1737 que Jean-Jacques adresse de Montpellier à madame de Warens, ne le voyons-nous pas se plaindre de sa santé, « qui est encore plus en désordre que lorsqu'il est parti de Chambéry »? L'impétueuse madame de Larnage, la compagne tendre de ce voyage de 1737, étant la cause de cette dépression physique, la déclaration nous paraît assez piquante et digne de figurer dans les lettres d'un Valmont. Mais Jean-Jacques ne s'en avise pas : l'idée qu'on puisse démêler une intention perfide dans une pareille déclaration l'eût même rempli d'indignation.

Les lettres de Chambéry nous montrent un Jean-Jacques déjà appliqué et sérieux : il lit beaucoup et de tout. Il se passionne pour des questions de tout ordre : il envoie au *Mercure* en 1738 un mémoire sur la sphéricité de la terre et, l'année suivante, au gouverneur de Savoie un projet pour l'établissement d'une ligne de diligences qui doit développer le commerce du pays. — Plus tard nous le verrons disserter sur les méfaits des ustensiles de cuivre utilisés à la cuisine. — A un historien qui a entrepris de retracer la vie de monseigneur de Bernex (qui avait arraché *maman* à l'hérésie), il expédie une relation

du miracle accompli par cet évêque, en compagnie de madame de Warens : une maison brûlait, l'évêque s'agenouilla et commença de prier : « L'effet en fut sensible; le vent changea tout à coup et éloigna les flammes ».

Plusieurs lettres adressées à des destinataires divers nous prouvent que Jean-Jacques ne se souciait point que du spirituel : il prend vigoureusement en mains les intérêts de madame de Warens, relance ses débiteurs et harcèle un certain Renaud qui lâchait méchamment ses chiens dans les champs de *maman*. Le dévoûment de Jean-Jacques à l'égard de celle-ci ne peut être mis en doute, non plus que sa tendresse : les lettres qu'il lui adresse de Lyon, durant cette année 1740 où il fait fonction de précepteur auprès des enfants de M. de Mably, sont, de ce point de vue, très significatives et l'on ne peut souscrire au jugement du marquis de Flers, qui, commentant une de ces missives reproche à Jean-Jacques « son ton dur et rude »... Non, Jean-Jacques fut à l'égard de *maman* attentionné et respectueux et il y a bien quelque chose d'apaisé et de filial dans ces lettres, où ne se manifeste aucun de ces éclats de passion qui apparaissent déjà dans tel billet de cette période. (N'écrit-il pas à une jeune fille : « S'il était en mon pouvoir de posséder une minute mon adorable reine, sous la condition d'être pendu un quart d'heure après, j'accepterais cette offre avec plus joie que celle du trône de l'Univers? » déclaration qu'il corse d'ailleurs d'affirmations audacieuses : « Si vous vouliez m'écouter, je vous ferais connaître la vraie félicité. Personne ne la saurait mieux sentir que moi et j'ose dire que personne ne la saurait mieux faire éprouver. »

En 1742 Rousseau se rend à Paris où il espère pouvoir tirer profit de sa méthode de notation musicale. Plusieurs lettres exposent longuement ce système. Elles alternent avec des billets à madame Dupin, qui protège alors le jeune homme. L'un d'entre eux exprime le remords et la contrition. Il a dû être écrit pour apaiser madame Dupin, que Rousseau avait passablement irritée par l'envoi d'une lettre brûlante d'amour... Le futur philosophe avait un tempérament fort impétueux... et un médiocre sens de l'opportunité : madame Dupin était la seule fille de Samuel Bernard de qui la conduite ne méritât pas de reproche... On trouvera aussi dans l'année 1742 l'épître à Parisot, cette longue pièce de vers qui fit pleurer, paraît-il, M. de Lamoignon, madame de Beuzenval et madame de Broglie, lorsque Jean-Jacques la leur débita. Ces gens avaient la larme facile : on pourra s'en rendre compte « sur texte ».

Trente-cinq lettres, dont dix-huit inédites jusqu'à ce jour, sont datées de Venise 1743. Plusieurs sont écrites pour le compte de M. de Montaigu, ce pauvre ambassadeur de France que Jean-Jacques devait dépeindre sous de si peu flatteuses couleurs dans les *Confessions*. On sait les principaux griefs du philosophe : l'ambassadeur, non content

de se refuser à reconnaître l'étonnante habileté diplomatique de son subordonné, lequel savait comme personne obliger les comédiens à tenir leurs engagements et libérait avec audace les navires français indûment retenus par les autorités vénitiennes, n'accordait point à Jean-Jacques les honneurs auxquels celui-ci croyait avoir droit. On sait la fureur du « secrétaire », lorsque son maître refusa de l'admettre à sa table en même temps que le duc de Modène. Les *Confessions* narrent longuement l'incident et expliquent comment, excédé de ces mauvais traitements, Jean-Jacques finit par *demander son congé*. « On ne me dit ni oui ni non... J'écrivis au frère de l'ambassadeur et, lui détaillant mes motifs, je le priai d'obtenir mon congé. »

Cette lettre au frère de M. de Montaigu, jusqu'à ce jour inédite, figure dans le *Dufour*. Elle provient des archives du château de la Bretesche. Rousseau n'y réclame nullement son congé. Il écrit au contraire que l'ambassadeur *l'a congédié* et demande s'il doit réellement s'attendre à avoir un successeur... Mais pourquoi le comte avait-il congédié Rousseau? C'est ce que nous explique une autre lettre, adressée par l'ambassadeur à l'abbé Alary. Le comte ne pouvait plus supporter Rousseau à cause *de ses insolences*... On croit volontiers, d'après le récit même des *Confessions*, que Jean-Jacques ne devait pas témoigner à son maître un respect excessif. L'ambassadeur donne là-dessus maints détails. Rousseau veut être placé au-dessus des gentilshommes dans la gondole de l'ambassade, il refuse de prendre la voiture publique « qui n'est bonne que pour les valets », de copier les mémoires, etc.; lorsqu'il est dans le bureau de l'ambassadeur, et que celui-ci est debout, Jean-Jacques prend son fauteuil et si l'autre, lui dictant quelque pli, « cherche un mot qui ne vient pas », Jean-Jacques le regarde en pitié...

On peut ajouter foi à cette version. Le style de l'ambassadeur nous prouve par surcroît qu'il n'était pas aussi sot que son subordonné voudrait nous le faire croire... Il semble bien certain en somme que la susceptibilité maladive de Rousseau, son orgueil excessif, furent à l'origine de toute l'affaire. Ses prétentions ont fini par le rendre odieux à son maître, et celui-ci à son tour s'est montré injuste et dur pour cet étonnant serviteur.

La correspondance Dufour contient le fameux *Mémoire d'apothicaire* relatif aux frais de voyage de Jean-Jacques qui mit celui-ci si fort en colère et plusieurs lettres à M. du Theil, premier commis des Affaires étrangères, à qui Rousseau se plaint amèrement des procédés de l'ambassadeur à son égard. Jean-Jacques a d'ailleurs perdu ce tact diplomatique dont il était si fier et présente son apologie avec une habileté douteuse. A-t-on idée par exemple d'aller dire à M. du Theil que « dans les démêlés entre le maître et le domestique, c'est toujours le dernier qui a tort »? Cette déclaration de principe avait-elle beaucoup de chances de lui concilier la sympathie d'un homme

qui ne se rangeait certainement pas parmi les domestiques?

Elle pourrait être invoquée, en tout cas, par les critiques qui jugent que cette affaire de Venise fit naître chez Jean-Jacques la haine de l'inégalité. Pourtant la *Correspondance* ne confirme pas nettement cette thèse. De 1744 à 49 les lettres sont rares et pas très significatives de ce point de vue. D'autre part il faut rappeler que M. de Conzié remarquait chez Jean-Jacques, *alors que celui-ci habitait aux Charmettes*, « un mépris inné des hommes, une propension marquée à blâmer leurs défauts et leurs faiblesses ». Quoi qu'il en soit, en 1749, les lettres de Rousseau, qui redeviennent nombreuses, marquent certainement une évolution dans le sens de la misanthropie. On y lit des diatribes « contre les titres et les sots qui les portent », contre les grands seigneurs qui ne peuvent être d'honnêtes gens, contre « l'état des riches qui volent aux pauvres le pain de leurs enfants ». Mais précisément, dans cet intervalle 1744-49, Jean-Jacques s'est attaché à Thérèse Levasseur, en 49 il a écrit le *Discours sur les arts*, et s'établir avec une servante, c'est se mettre en situation de méditer partialement sur les distinctions sociales, écrire contre les vices du monde et de la société, c'est se donner des raisons supplémentaires de croire à leur corruption. Il est certain qu'à partir de 1749 Rousseau, consciemment ou non, s'est appliqué à devenir l'homme de son œuvre. Acclamé « sauvage », il s'est enfoncé de plus en plus dans la « sauvagerie ».

Bien que le tome I de la correspondance s'arrête à l'année 51, on trouve dans ce volume des lettres bien postérieures à cette date. Elles ont trait à madame de Warens : ainsi tout ce qui concerne *maman* se trouve réuni dans cette première partie. On sait que les derniers jours de la maîtresse des Charmettes ont été misérables : elle est morte dans la solitude et dans la gêne. Jean-Jacques s'est d'ailleurs reproché dans les *Confessions* d'avoir abandonné sa bienfaitrice, tout en ajoutant que son repentir a *été trop vif pour qu'on puisse sérieusement l'accuser d'ingratitude.*

Une lettre de 1752, où Jean-Jacques décrit à son ami Lenieps la représentation du *Devin du village* qui vient d'avoir lieu à Fontainebleau, offre un raccourci assez curieux d'une scène plus longuement racontée dans les *Confessions*. Le roi, enchanté de la pièce, voulait qu'on lui présentât l'auteur. Celui-ci refusa. Timidité, maladie de vessie : telles sont les raisons alléguées dans les *Confessions*. La lettre à Lenieps permet d'en deviner une autre. « On voulait me présenter au roi et je m'en revins copier. » Traduisez : « Vous comprenez, mon ami, je suis au-dessus de ces misères... » Rousseau pourrait bien avoir refusé d'être présenté à Louis XV par orgueil... Il commençait d'ailleurs à hausser le ton lorsqu'il s'adressait aux gens en place. On en peut juger par cette éloquente déclaration adressée au comte de Lastic dont le cuisinier avait envoyé promener la mère Levasseur

qui lui réclamait un pot de beurre. « J'ai tâché de consoler la bonne femme affligée en lui expliquant les règles du grand monde et de la grande éducation. Je lui ai prouvé que ce ne serait pas la peine d'avoir des gens, s'ils ne servaient à chasser le pauvre quand il vient réclamer son bien. »

En 1754, Rousseau est à Genève. Il se fait réintégrer dans l'église réformée. Un certain Deluc donne sur la cérémonie quelques curieux détails qui sont transcrits dans la correspondance Dufour. Avant d'admettre le philosophe à la Sainte Cène, les membres du consistoire lui objectent que mademoiselle Levasseur couche dans sa chambre, ce qui évidemment n'est pas très protestant. Jean-Jacques se disculpe ainsi : « Je suis malade. Si ma situation était connue, on verrait que je suis hors d'état de réaliser un soupçon. » Or, à cette époque, Rousseau a déjà remis quelque quatre siens enfants à l'Assistance publique. Le mensonge est de taille et il fait quelque peu rêver. Au fait, cela n'a pas autre portée. Jean-Jacques est toujours sincère, même lorsqu'il ment. C'est qu'il a toujours le sentiment profond d'avoir raison et d'être excellent, et tout mauvais prétexte suffit à le justifier vis-à-vis de lui-même. Il est bien possible, par exemple, qu'au moment où il fut interrogé par les membres du consistoire, Jean-Jacques se trouvât depuis quelque temps l'objet d'une incommodité qui l'éloignait de Thérèse. Cela lui suffit pour se croire chaste...

Le *Discours sur l'inégalité* est de 1754. Voltaire l'ayant lu adresse à Rousseau une lettre bien amusante qui contraste assez vivement avec les lettres plutôt sombres du Genevois. Faisant allusion à l'état de nature célébré par Rousseau : « Il prend envie, écrit le seigneur des *Délices*, de marcher à quatre pattes quand on a lu votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre. »

L'occasion allait bientôt s'offrir à Rousseau de vivre au sein de la nature. Une lettre du 16 mars 1756 contient la première proposition de madame d'Épinay, qui met l'Ermitage à la disposition de son *bon ami*. Rousseau de répondre : « Je ne refuse pas... pourvu que vous vous souveniez que je ne suis pas à vendre ». Voilà un invité qui n'est pas commode; enfin il se laisse tenter. Il s'installe chez madame d'Épinay. Tout d'abord c'est l'extase. Le jardin est admirable et l'*ours* ne peut pas entrer dans la chambre que lui a préparée son amie « sans chercher respectueusement l'habitant d'un lieu si bien meublé ».

Cette joie devait être de courte durée : à la suite d'une série d'incidents tragi-comiques, Rousseau devait quitter l'Ermitage, brouillé avec tous ses amis et avec madame d'Épinay. Nous abordons ici une période décisive de la vie de Rousseau. A partir de 57 il va se croire persécuté par le monde entier. La *Correspondance* nous apporte sur

toute cette affaire de précieux témoignages, qui l'éclairent beaucoup.

On sait que jusqu'à ce jour les critiques ont condamné ou absous Jean-Jacques, selon qu'ils ajoutaient foi au récit de madame d'Épinay dans ses *Mémoires* ou aux *Confessions* de Rousseau lui-même. Il y a quelque dix ans, madame Frederika Macdonald a démontré que le texte primitif de madame d'Épinay avait été sérieusement retouché par madame d'Épinay elle-même, et cela à l'instigation de Grimm et de Diderot. D'où madame Macdonald a conclu que ces *Mémoires* n'avaient aucune valeur et que les partisans de madame d'Épinay vivaient dans l'erreur et la méchanceté. C'est bien excessif. Les lettres qui figurent dans les *Mémoires* de madame d'Épinay sont, — on a pu le constater toutes les fois qu'on a découvert les lettres autographes, — très scrupuleusement reproduites. Sans doute les torts de Jean-Jacques sont-ils mis en valeur avec beaucoup de complaisance. Mais on ne peut démontrer que la vérité soit réellement dénaturée. D'ailleurs, hors un ou deux incidents, je ne trouve point que le texte des *Mémoires* et celui des *Confessions* soient si incompatibles. Les divergences tiennent moins à la diversité des faits rapportés qu'à la diversité de leur interprétation.

Rousseau était incapable de comprendre la plaisanterie. Pour lui, il n'y avait pas de différence entre une simple taquinerie et une mortelle offense. Voilà, je crois l'explication de toute cette ténébreuse affaire. Le 13 octobre 56, De Leyre termine ainsi une de ces lettres à Rousseau : « Répondez-moi si vous avez le temps, mais pas à coups de fusil... Portez-vous bien »; et Rousseau note, par la suite : « Cette amère plaisanterie porte sur ce que, pour rassurer ma gouvernante (Thérèse), je tenais un fusil chez le jardinier... Relisant cette lettre, je m'étonne d'avoir tardé si longtemps à y apercevoir les influences de la ligue Holbachique. » Tout cela parce que De Leyre se plaint de ne plus voir Jean-Jacques et lui conseille de revenir à Paris. C'est beaucoup, mais c'est un des thèmes de Jean-Jacques que ses amis, en voulant lui faire quitter l'Ermitage où ils craignaient que l'hiver ne fût pénible, l'injuriaient gravement.

Le troisième volume de la *Correspondance* contient la fameuse lettre de Diderot qui mit le feu aux poudres. Diderot, on s'en souvient, avait placé dans la bouche d'un des personnages du *Fils naturel* : « Il n'y a que le méchant qui soit seul ». Rousseau se crut visé et écrivit à son ami pour se plaindre. Diderot répondit : « Vous n'êtes pas de mon avis sur les ermites. Dites-en du bien tant qu'il vous plaira; vous serez le seul au monde dont j'en penserai. Encore y aurait-il bien à dire là-dessus, si l'on pouvait parler sans vous fâcher. Une femme de quatre-vingts ans! On m'a dit, etc. » Fureur de Jean-Jacques. Diderot, d'après lui, l'accuse de vouloir faire mourir la mère Levasseur. Il aurait pu comprendre plus simplement que son ami lui déconseillait de faire hiverner une vieille femme dans un lieu très humide et l'on

approuve madame d'Épinay d'avoir écrit à Jean-Jacques : « A moins que M. Diderot n'articule précisément ce que vous me dites qu'il vous fait entendre, je croirai toujours que vous l'avez mal entendu ». Rousseau ne s'apaise pas si facilement. Habile à torturer les textes et son propre esprit, il part sur une autre piste et s'imagine que Diderot lui reproche de laisser mourir de faim quelques mendiants parisiens auxquels il donnait un liard lorsqu'il les rencontrait. C'est positivement absurde... et le pauvre Rousseau est le premier, le seul, à souffrir de toutes ces folies. Trop sensible, il aurait besoin d'être sans cesse tranquillisé, caressé. Il faudrait le traiter en enfant nerveux. Ses amis ne s'y résoudront pas toujours. Ils se lasseront de ses plaintes, de ses injures et finiront par rompre avec lui. Il n'y a pas trop lieu de s'en étonner. Parmi tous ceux qui devaient, excédés par Jean-Jacques, devenir ses ennemis, il n'y en eut qu'un qui lui fut véritablement hostile dès le principe : Grimm, Grimm, qui, étant l'amant de madame d'Épinay, voyait d'un mauvais œil sa maîtresse accabler de prévenances un homme qu'il jugeait, lui, parfaitement insupportable.

Du printemps de 57 datent les premières lettres à madame d'Houdetot (Sophie). Nous lisons dans l'une d'entre elles : « Non ! je le sens, la vertu, près de vous, ne m'est pas assez sacrée pour me faire respecter dans mes égarements le dépôt d'un ami... (Saint-Lambert). Le crime est déjà commis cent fois dans ma volonté. S'il l'est dans la vôtre, je le consomme et je suis le plus traître et le plus heureux des hommes. » La proposition est nette, et Jean-Jacques après cela peut écrire dans les *Confessions* : « Je l'aimais trop pour vouloir la posséder », nous aurons tendance à croire qu'à l'origine, tout au moins, la vertu lui fut un mal nécessaire.

Mais voici l'épisode décisif de ce vaudeville idyllique et champêtre. Rousseau se persuade que madame d'Épinay veut le brouiller avec Saint-Lambert. S'il faut l'en croire, elle a tenté de lui dérober, à l'Ermitage, des billets que lui avait adressés madame d'Houdetot. Il a une crise de colère frénétique et écrit des lettres abominables à son hôtesse. Celle-ci se fâche et lui répond sans aménité.

On a longuement discuté sur la teneur exacte de ces lettres guerrières. La *Correspondance* ne tranche pas la question, car les autographes de Rousseau subsistent seuls (dans la collection Rochambeau) et précisément la contestation portait sur le texte des lettres de madame d'Épinay. Les polémiques restent possibles.

Après des explications échangées entre Jean-Jacques et madame d'Épinay, on se réconcilia et le philosophe put reprendre paisiblement sa correspondance avec madame d'Houdetot. Dans une de ces lettres, Jean-Jacques Rousseau reconnaît nettement que sa réserve à l'égard de celle-ci lui a été imposée. Il écrit en effet : « S'il n'eût fallu triompher que de moi, peut-être l'honneur de vaincre m'en eût-il

donné le pouvoir (*là-dessus voir plus haut*), mais devoir au dégoût de ce qu'on aime des privations qu'on eût dû s'imposer, ah! c'est ce qu'un cœur sensible ne peut supporter sans désespoir. Tout le prix de la victoire est perdu dès qu'elle n'est pas volontaire. » Casuistique superflue! Mais quel étrange amant que cet ermite! La réserve de Sophie s'accentuant, ne s'avise-t-il pas d'écrire à Saint-Lambert pour s'en plaindre? La démarche est curieuse. La réponse de l'amant en titre ne l'est pas moins. « C'est moi seul qu'il faut accuser de sa conduite... Je connaissais l'austérité de vos principes. Il ne m'en a pas fallu davantage pour être alarmé d'une intimité que j'avais si fort désirée. » Autrement dit, Saint-Lambert craignait que l'ermite « ne ramenât définitivement sa maîtresse à la vertu. Il manquait vraiment de perspicacité, ce « Wolmar »!

Dernier acte de la comédie : madame d'Épinay, enceinte des œuvres de Grimm, décide de partir pour Genève. Diderot écrit un mot à Rousseau pour lui conseiller d'accompagner sa bienfaitrice. Jean-Jacques, après une crise de rage terrible, répond rudement à l'ami importun. Mais cela ne lui semble point suffisant, il raconte dans les *Confessions* qu'il crut nécessaire d'expliquer à ses amis pourquoi il ne suivait pas madame d'Épinay : par galanterie, *il prit le parti de se charger de tous les torts*. D'où la fameuse lettre à Grimm, étonnant monument de muflerie. Jean-Jacques y explique qu'on a dû employer les intrigues pour le décider à venir à l'Ermitage et qu'on l'y a réduit en esclavage, que par conséquent il n'est pas l'obligé de madame d'Épinay, etc. Un billet adressé à madame d'Houdetot, quelques jours plus tard, — billet faisant partie de cette curieuse série qui appartient au comte Foy, — nous démontre que la mémoire de Jean-Jacques l'a fortement desservi lorsqu'il a écrit les *Confessions*. Faisant allusion à cette lettre à Grimm, il écrit qu'il l'a rédigée « dans la chaleur de l'indignation », qu'elle est « pleine de choses que son cœur commence à désavouer, etc. ». Que cette lettre ait eu pour objet de le charger de tous les torts, c'est ce qu'il ne dit point et qu'il n'eût certes pas manqué de dire, s'il y avait songé *à cette époque*. Il est donc bien certain que la lettre à Grimm n'est point, comme Jean-Jacques voudrait le faire croire, un merveilleux exemple de renoncement et de dévouement.

La rupture définitive avec madame d'Épinay suivit de près l'envoi de cette lettre. Jean-Jacques quitta l'Ermitage et alla s'installer chez le prince de Condé à Montmorency. Quelques jours avant ce déménagement, Diderot était venu voir Jean-Jacques et celui-ci lui avait « épanché son cœur ». Ce qui veut dire évidemment qu'il avait invectivé copieusement madame d'Épinay et Grimm. On fait un grand grief à Diderot d'avoir, le soir même de cette visite, écrit à Grimm : « Cet homme est un forcené, etc. ». Mais on croit volontiers que Jean-Jacques devait en ces jours de frénésie donner une

pareille impression. Madame d'Houdetot, qui n'est pas suspecte d'hostilité à son égard, ne cesse de lui écrire : « Pour Dieu, calmez-vous » : on comprend, dans ces conditions, que Diderot ne se soit point soucié de discuter avec l'ours et lui ait laissé la *misérable consolation de croire qu'il l'avait trompé.*

Pour nombreuses qu'elles soient, les invitations au calme envoyées par Sophie semblent insuffisantes au philosophe. Il se plaint d'être oublié. Si Sophie lui écrit peu, c'est qu'elle le méprise. Peut-être même le considère-t-elle aussi comme un méchant. A cette idée l'ermite est saisi de fureur. « *Je suis un méchant, moi, quoi?* (qui le lui a dit?) *Cette indignation de l'honneur outragé, ces élancements de douleur, ces sanglots qui me suffoquent seraient la syndérèse du crime? Ah! si je suis méchant, que tout le genre humain est vil*[1] *!* » Ce sont crises de rage enfantine. Jean-Jacques, parfois, s'en rend compte. Il parle de son incorrigible imagination[2], il reconnaît qu'il est « livré à l'emportement des passions » et, lorsqu'il devient tout à fait calme, ce n'est plus lui qu'il plaint, mais Sophie. Elle est bien seule, la malheureuse! « Vous n'avez ni votre époux, ni votre amant pour occuper votre cœur et vos soins, ni votre ami pour épancher et nourrir les sentiments qui vous sont chers. » Quelle salade sentimentale! C'est bien la *Nouvelle Héloïse* vécue!

A Montlouis Rousseau devient de plus en plus inquiet et ombrageux. Il trouve que les lettres de Sophie, pourtant bien affectueuses, sont écrites d' « un style louche et équivoque », et il a un accès de révolte plébéienne. « Je ne vois plus en vous que madame la comtesse, en lui (Saint-Lambert) que monsieur le marquis. » Cette fois Sophie en a assez. Puisque Jean-Jacques, sans aucune raison valable, veut la rupture, elle l'accepte. Lui, aussitôt, implore son pardon. Il a eu des torts, « mais elle a mis les procédés de son côté » (étrange reproche, de la part d'un homme qui se reconnaît coupable). Enfin madame d'Houdetot étant restée un peu plus longtemps sans lui écrire, Jean-Jacques, au reçu d'un billet d'ailleurs aimable, éclate : « Je suis bien aise que vous vous souveniez encore de moi. Ce sentiment ne m'est plus nécessaire[3]. » Madame d'Houdetot lui répond avec une patience angélique le 24 mars... Puis silence jusqu'au 6 mai. Ce jour-là elle envoie à son tour une lettre indignée à Jean-Jacques. N'a-t-il pas été publier qu'il avait une passion pour elle? Elle a dû se justifier auprès de Saint-Lambert. Mais elle ne veut plus troubler son repos. Il faut que dorénavant Jean-Jacques reste tranquille...

Ici s'arrête le troisième volume de la correspondance Dufour... On sait la suite; l'irritation de Rousseau, comment il attribua l'indiscrétion commise à Diderot, etc. En somme cette correspondance ne

1, Lettre du 2 novembre 1757. Collection du comte Foy. — 2. Lettre du 4 novembre. *Id.* — 3. 23 novembre. *Id.* — 4. 5 janvier 1758. *Id.* — 5. 23 mars. *Id.*

fournit point d'arguments à ceux qui ont entrepris de défendre Rousseau dans cette fameuse affaire. Au contraire. Elle révèle quelques omissions dans les *Confessions* qui pourraient bien n'avoir pas été involontaires. Il est assez curieux par exemple que Rousseau affirme n'avoir point répondu à la dernière lettre de madame d'Épinay (17 janvier 58) alors qu'on trouve dans la collection de M. de Rochambeau une lettre à madame d'Épinay du 20 février 58 qui se termine par cette phrase regrettable : « Au reste, si vous me destinez quelque nouveau tourment, dépêchez-vous : car je sens bien que vous pourriez n'en avoir pas longtemps le *plaisir* » (lettre reproduite d'ailleurs dans les mémoires de madame d'Épinay)... On a vu plus haut des exemples plus frappants encore de l'infidélité de la mémoire du narrateur... Au total, il est bien clair que Rousseau a été parfaitement odieux avec ses amis, et tout aussi certain qu'il n'a pas été *un méchant*. Sa sensibilité, son malheureux état physique ont constamment troublé son jugement. Il s'est cru sincèrement persécuté et il a beaucoup souffert...

Ces lettres, pleines d'une sombre ardeur, sont pour la plupart fort belles. Trop d'exclamations et d'effets faciles sans doute, mais quelle pureté de style! La phrase a une magnifique ampleur oratoire. C'est déjà la langue des *Confessions*, un des chefs-d'œuvre de notre littérature. Peut-être y a-t-il plus de concision, de sobriété dans les *Confessions*, mais les lettres ont l'avantage d'un mouvement plus vif. C'est que l'auteur y est plus près encore de ses impressions, il s'abandonne complètement à leur emprise. C'est pour cela d'ailleurs, parce qu'il met si sincèrement et si tragiquement son cœur à nu, qu'il gagne notre sympathie. On lui pardonne aisément d'avoir été insupportable... Il est vrai que cela ne nous coûte rien et l'on comprend que ceux qui ont vécu auprès de lui n'aient pas toujours été capables de la même indulgence.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Novembre. — Après un vif débat, la Chambre, à la demande du président du Conseil, ajourne les interpellations sur la Syrie. Quatorze députés appartenant à la gauche républicaine démocratique fondent un nouveau groupe, un peu plus orienté vers la gauche et qui s'intitulera la « gauche indépendante ». — On découvre à Rome un complot contre la vie de M. Mussolini. Les auteurs principaux, le général Capello et le député socialiste Zaniboni sont arrêtés.

— La Commission des ambassadeurs arrête les termes d'une communication transmise le jour même à l'ambassadeur d'Allemagne à Paris relativement aux satisfactions qui rendraient possible une évacuation prochaine de la zone de Cologne. — Le président du Conseil et le ministre des Affaires étrangères sont entendus par la Commission des affaires étrangères sur les événements de Syrie. M. Painlevé annonce la nomination de M. de Jouvenel comme Haut-commissaire.

— Le gouvernement dépose le texte définitif de ses projets financiers. La Commission de la Chambre en commence l'examen et y fait de vives objections. — Clôture de l'Exposition des Arts décoratifs. — En même temps que sa note au Reich, la Conférence des ambassadeurs en adressait une à la Mission militaire de contrôle à Berlin, l'invitant à faire connaître, avant le 1er décembre, l'état d'exécution des clauses du désarmement.

— La Commission des finances de la Chambre poursuit l'examen du projet de contribution exceptionnelle déposé par le gouvernement. Elle vote une motion déclarant qu'elle prend le projet du gouvernement pour base de ses discussions et elle adopte la création de la Caisse d'amortissement. — A Thiaucourt, en présence du ministre de la Marine et de l'ambassadeur des États-Unis, inauguration du monument élevé aux morts de la commune et aux soldats américains tombés dans la bataille du 12 septembre 1918.

9. — La Commission des finances de la Chambre poursuit l'étude des projets financiers du gouvernement. Elle aborde l'examen de la contribution nationale exceptionnelle. Elle repousse la taxe personnelle de 20 francs. — Des émissaires du prince Rupprecht auraient fait des démarches auprès du gouvernement de Munich au sujet d'une restauration éventuelle de la monarchie en Bavière.

10. — Le désaccord s'aggrave entre les délégués radicaux et les socialistes. On recherche de part et d'autre une formule transactionnelle. Une reunion des délégués des groupes du Cartel prescrit à leurs représentants à la Commission d'observer la discipline du vote.

11. — L'ambassadeur d'Allemagne à Paris remet à M. Briand la réponse du gouvernement du Reich à la note de la Conférence des ambassadeurs. — Les magnats de l'industrie lourde allemande signent un manifeste approuvant le chancelier Luther pour le pacte de Locarno.

12. — M. Painlevé saisit la Commission des finances de son projet remanié pour tenir compte des suggestions qui lui ont été faites. — La Commission des affaires étrangères du Sénat entend l'exposé de M. Painlevé sur les événements de Syrie et de M. Briand sur les négociations de Locarno. — L'accord est conclu entre l'Italie et les États-Unis au sujet du règlement de la dette de guerre. — Le président de la République chinoise Tuan Chi Jui serait sous le contrôle du général Feng.

13. — La Commission des finances poursuit l'étude du projet remanié de contribution exceptionnelle que lui a transmis le gouvernement. Elle adopte, entre autres, la disposition qui soumet à la taxe les rentes sur l'État. — Mort de l'écrivain Elémir Bourges, membre de l'Académie Goncourt. — On signale de nouvelles tentatives des rebelles dans la région de Damas. — Le gouvernement chinois déclare Ou Pei Fou rebelle et perturbateur et charge le général Feng d'en finir avec lui.

14. — La Conférence des ambassadeurs, avançant sa réunion, décide que l'évacuation de la région de Cologne commencera le 1er décembre et fixe les allégements qui seront apportés à l'occupation de la Rhénanie. — La Cour d'assises de la Seine prononce son verdict dans l'affaire Bajot-Daudet. M. Daudet est condamné à cinq mois de prison, 1 500 francs d'amende et 35 000 francs de dommages. — Le Conseil des ministres italiens décide de renforcer les pouvoirs de M. Mussolini.

15. — La Commission des finances adopte l'ensemble du projet de loi d'assainissement financier. — Arrivé à Paris, le général Sarrail confère avec le président du Conseil et avec son successeur en Syrie, M. Henry de Jouvenel. — Les chrétiens libanais organisent une forte armée pour se protéger contre les Druses.

16. — La Commission des finances se réunit de nouveau pour un dernier examen des projets financiers dont la discussion doit commencer le lendemain à la Chambre. — Le Congrès des nationalistes allemands se prononce contre la ratification du pacte de Locarno. — Une division mutinée de l'armée de Tschang Tso Lin massacre traîtreusement la brigade russe antibolchevique.

17. — La Chambre aborde la discussion générale des projets financiers du gouvernement. — Le cabinet du Reich adopte en principe les accords de Locarno, mais subordonne sa décision définitive à l'approbation de ces accords par les présidents du Conseil des États allemands.

18. — La Chambre poursuit la discussion générale sur les projets financiers et entend notamment les explications du rapporteur, M. Lamoureux, et de M. Bokanowski, ancien rapporteur général du budget. — La Chambre des Communes ratifie les accords de Locarno. — M. Mussolini est acclamé par la Chambre italienne devant laquelle il expose l'ensemble de son action politique, et la situation du fascisme.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »
Pour l'Afrique du Sud, l'Albanie, le Canada, la Chine, le Danemark, Dantzig, République Dominicaine, Esthonie, États-Unis, Finlande, Grande-Bretagne, Indes Britanniques, Indes Néerlandaises, Irlande, Islande, Lithuanie, Mexique, Norvège, Nouvelle-Zélande, Pays-Bas, Suède, Suisse, Turquie :	115 »	60 »	32 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4 fr. 50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table décennale (1905-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 114, avenue des Champs-Élysées, Paris.